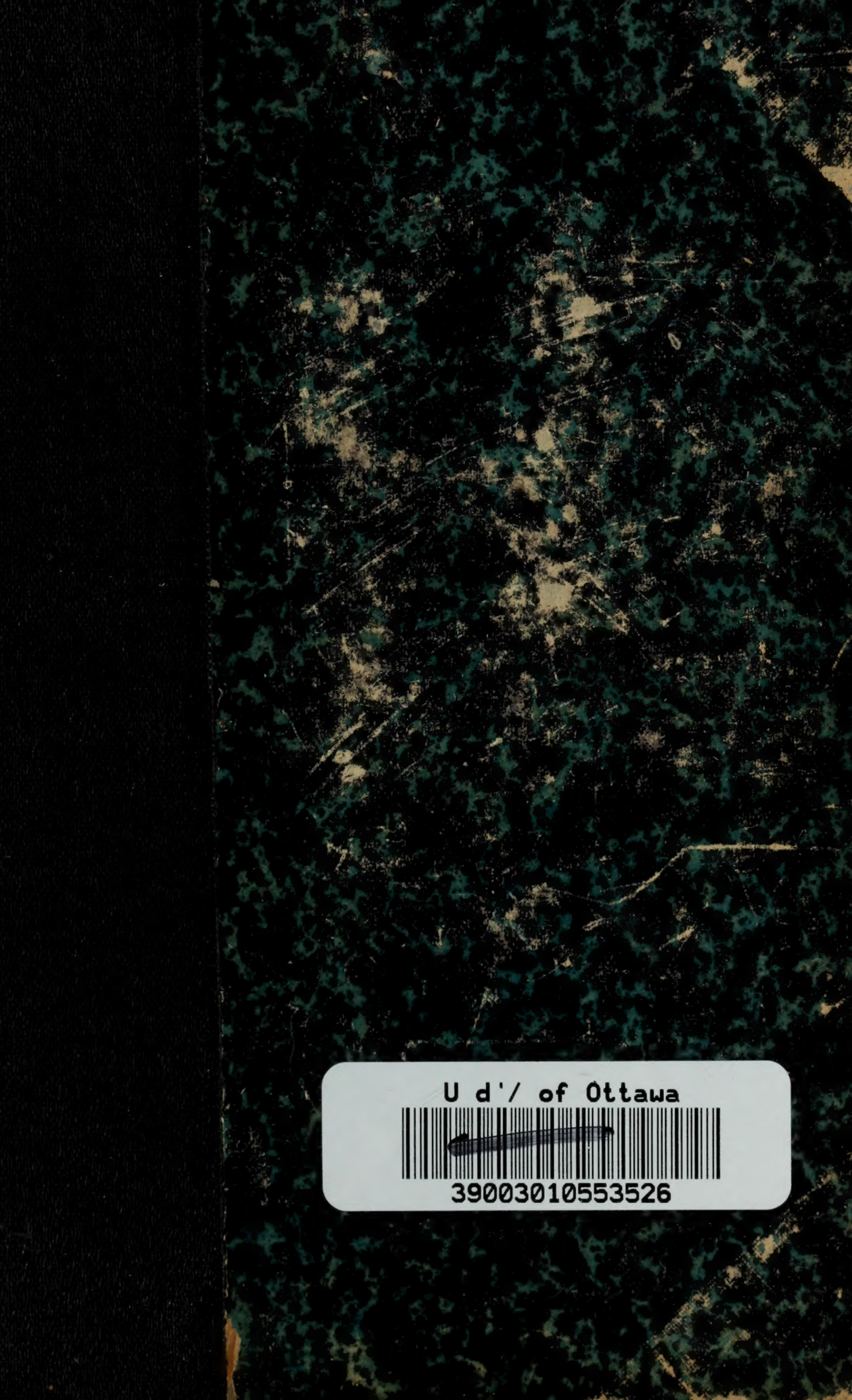
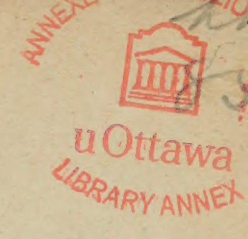


INSTRUCTIONS

sur les Evangiles des Dimanches et sur les principales



INSTRUCTIONS

sur les Evangiles des Dimanches et sur les principales fêtes de l'année.



Du même Auteur :

Instructions pour la Retraite et le jour de la Première Communion 2,00

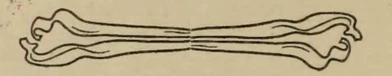
Instructions pour le Carême, à l'usage du clergé paroissial et Sermons pour cinq Triduums à Saint Joseph 3,50

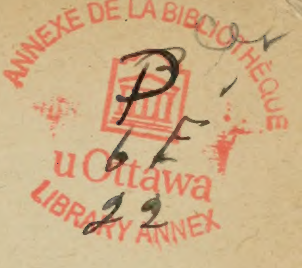
Instructions sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour les dimanches et saluts de Carême 2,50

Instructions sur les principaux faits de la vie de la Sainte Vierge, ses vertus, ses fêtes, le rosaire. 2,00

Manière de se confesser, à l'usage des enfants de 7 à 15 ans 0,10

Manière de se confesser, à l'usage des grandes personnes en général et des personnes qui font profession de piété 0,15





INSTRUCTIONS

SUR

LES ÉVANGILES

des dimanches et sur les principales fêtes de l'année

PAR

L'Abbé MICHEL

INSPECTEUR DIOCÉSAIN, ANCIEN CURÉ



P. LETHIELLEUX, éditeur
22, RUE CASSETTE, 22
PARIS

PICARD-BALON, éditeur
12, RUE DE FER, 12
NAMUR

29948

Tous les exemplaires sont revêtus de la signature de l'auteur.

E. Michel

ÉVÊCHÉ

DE

NAMUR

Vu le rapport qui nous a été fait par MM. les Chanoines Hizette et Descy, nous accordons volontiers la permission d'imprimer les **Instructions sur les Evangiles des Dimanches et sur les principales fêtes de l'année**, *et, persuadé qu'elles leur seront très utiles, nous les recommandons avec confiance au clergé et aux fidèles.*

TH.-LOUIS, ÉV. DE NAMUR.

Namur, le 30 décembre 1902.

AVANT-PROPOS

Après avoir publié ses instructions pour la première communion, pour le carême, sur la vie de Notre-Seigneur et sur la vie de la Sainte Vierge, qui ont été si bien accueillies du clergé, l'auteur de ces ouvrages croit faire chose utile en publiant aussi ses instructions sur les Évangiles des dimanches et sur les principales fêtes de l'année.

Comme les précédentes, elles sont écrites dans un style simple, clair et à la portée de tous les fidèles et elles sont surtout pratiques et pas trop longues.

Il y a, pour chaque dimanche ou fête, deux et même trois instructions. Toutefois, pour la deuxième ou la troisième, l'auteur renvoie assez souvent à ses autres ouvrages, en indiquant comment on peut rattacher telle instruction de ces derniers, à tel évangile. Il a agi ainsi afin de ne pas rééditer dans un ouvrage, les instructions qui se trouvent dans les autres.

Cet ouvrage ne peut être que d'une très grande utilité au clergé paroissial. Il serait même grandement à désirer qu'on l'introduisît dans les familles. (Ce qui peut se faire par les distributions des prix des établissements ou écoles catholiques). On ne lit plus assez l'Évangile dans les familles. On ne devrait rien négliger pour le faire lire accompagné de salutaires instructions.

L'auteur, pour composer ces instructions, n'hésite pas à dire qu'il a mis à contribution un bon nombre d'excellents auteurs tels que Bourdaloue, La Luzerne, Billot, Larfeuil et autres, fusionnant leurs idées avec les siennes de manière à faire de chaque instruction un tout bien assemblé, comme si elle venait d'un seul auteur. Son travail n'en est que plus riche de fond et d'autant plus instructif. Pourquoi ne profiterait-on pas, pour instruire les fidèles et les porter à servir Dieu, de ce que ces bons auteurs ont fait de mieux ?

Ces instructions ont été prêchées à peu près telles qu'elles sont dans cet ouvrage. Les fidèles les écoutaient avec beaucoup d'intérêt et les goûtaient très bien. Ils aiment particulièrement la lecture et l'explication sérieuse de l'Évangile. Tous ceux qui ont l'expérience du ministère le savent.

Puisse ce travail être béni de Dieu et produire des fruits abondants de salut.

A. M. D. G.

INSTRUCTIONS

sur les Evangiles des dimanches et sur les principales fêtes de l'année.

Premier dimanche de l'Avent.

Evangile selon Saint Luc XXI, 25 et suivants.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles, et, sur la terre, la consternation se répandra parmi les nations, lorsqu'elles entendront le bruit confus que fera la mer par l'agitation de ses flots. Les hommes sècheront de frayeur dans l'attente des maux qui inonderont l'univers; car les puissances des cieux seront ébranlées. Alors ils verront le Fils de l'Homme qui viendra sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté. Mais, lorsque ces choses commenceront à arriver, regardez en haut et levez la tête; parce que votre rédemption est proche. Il leur proposa ensuite cette comparaison : Considérez, dit-il, le figuier et même tous les autres arbres : lorsqu'ils commencent à bourgeonner, vous reconnaissez que l'été est proche. Ainsi lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le Royaume de Dieu est proche. Je vous dis, en vérité, que cette génération d'hommes ne passera pas, que toutes ces choses ne soient accomplies. Le ciel et la terre passeront; mais mes paroles ne passeront pas. Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin et par les inquiétudes de cette vie, et que ce jour ne vienne vous surprendre tout à coup; car il enveloppera, comme dans un filet, tous ceux qui demeurent sur la terre. Veillez donc et priez en tout temps, afin que vous soyez rendus dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront et de paraître avec confiance devant le Fils de l'Homme.

Du jugement particulier.

Une chose qui mérite toute notre attention, c'est que la sainte Eglise, à la messe du premier dimanche de l'année ecclésiastique, qui est le premier dimanche de l'Avent, et à la messe du dernier dimanche de cette même année, c'est-à-dire au vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte, nous fait lire à l'Evangile, ce qui regarde le jugement dernier. Pourquoi commence-t-elle et finit-elle son année en nous rappelant cette grande vérité? C'est évidemment pour attirer sur elle toute notre attention, c'est pour que nous l'ayons constamment devant les yeux, tous les jours de notre vie; parce que c'est un des plus puissants moyens que nous ayons pour nous maintenir dans la bonne voie, pour nous préserver du péché et nous faire pratiquer la vertu. Quel est l'homme qui, profondément pénétré de cette vérité et y pensant souvent et sérieusement, surtout dans les moments de tentation, oserait commettre le péché?

Ah! si les hommes pensaient souvent et sérieusement à cette vérité, verrait-on tant d'impies, de blasphémateurs, de profanateurs du saint jour du dimanche? Verrait-on toutes ces iniquités qui désolent la terre? Verrait-on ce dévergondage, ce libertinage, qui fait la ruine des familles, le scandale des paroisses et tant de victimes pour l'enfer? Verrait-on l'ivrognerie, l'impudicité, le vol, les crimes de tous genres se multiplier tous les jours? Ecoutez la parole si vraie de l'Esprit-Saint : « La terre est désolée d'un déluge de maux; parce qu'il n'est presque personne qui rentre en soi-même. (1) Et ces autres : « Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais » (2).

Oui, c'est parce qu'on ne pense pas assez à ces grandes vérités, qu'on se laisse si facilement aller au mal, qu'on ne fait que peu ou point d'efforts pour faire le bien et éviter le péché. Mais puisque la pensée du jugement de Dieu est un si puissant moyen de nous éloigner du mal et de nous maintenir dans le bon

(1) Jér. XII. 21.
(2) Eccl. VII. 40.

chemin, méditons-la sérieusement et pénétrons-nous-en bien. (Dans cette instruction, nous parlerons du jugement particulier, nous réservant de parler du jugement général, au xxive dimanche après la Pentecôte).

Et d'abord c'est une vérité certaine, incontestable que nous serons jugés après notre mort. « Il a été décrété, dit saint Paul, que tous les hommes mourront une fois, et qu'après la mort aura lieu le jugement » (1). Nous mourrons tous, c'est une chose assurée; mais, autant il est vrai que nous mourrons, autant il est vrai que nous serons jugés après la mort. C'est la parole infaillible de Dieu : Après la mort, le jugement. Et combien de fois Notre-Seigneur ne nous rappelle-t-il pas cette vérité dans l'Évangile, et sous forme d'enseignement positif, et sous forme de parabole? N'est-ce pas lui qui nous dit que le mauvais riche est dans les enfers et que le pauvre Lazare est au ciel? Mais s'il en est ainsi, dit saint Augustin, c'est que Dieu les a jugés, l'un digne du ciel, l'autre de l'enfer.

Mais, quand nous n'aurions pas la parole de Dieu pour nous convaincre de cette vérité, la raison seule, le simple bon sens, suffirait pour nous décider à la croire. Notre âme, en effet, est immortelle; elle est douée de raison et de liberté et est responsable de tout ce que nous faisons. Elle doit donc être récompensée ou punie. Rien n'est plus facile à démontrer. Si Dieu est juste, il doit rendre à chacun selon ses œuvres: il faut que le vice soit puni et la vertu récompensée. Mais la vertu est-elle toujours récompensée en ce monde et le vice toujours puni? Ne voyons-nous pas souvent le contraire? Ne voyons-nous pas bien souvent les gens vertueux, persécutés, calomniés, tandis que les gens livrés au vice lèvent la tête et triomphent? Ne voyons-nous pas l'impie au faîte des honneurs et de la prospérité, tandis que le juste est plongé dans l'affliction et l'humiliation? Si donc il n'y a pas d'autre vie où le vice soit puni et la vertu récompensée; si l'homme juste, bon et charitable a la même fin

---

(1) Heb. IX. 27.

que le voleur, le criminel, l'assassin ; si le père et la mère bons, vertueux, chrétiens, ont la même fin que les parents scandaleux, qui laissent leurs enfants grandir dans le vice et dans l'impiété ; si le jeune homme et la jeune fille pieux, chastes, vertueux, dévoués à leurs parents, ont la même fin que la jeune fille et le jeune homme corrompus, libertins, laissant leurs parents dans la misère, les abreuvant de honte et de chagrin ; alors il faut dire qu'il n'y a pas de Dieu, ou qu'il est souverainement injuste. Mais quel est l'homme sensé, l'homme sérieux et raisonnable qui dira qu'il n'y a pas de Dieu, ou que Dieu est injuste ? Vous trouverez, pour dire de tels blasphèmes, des impies, des libertins ; mais un homme sensé, raisonnable, vertueux, jamais !

Oui, il y a un Dieu et ce Dieu est souverainement juste. S'il ne punit pas toujours le vice et le crime ici-bas, c'est qu'il a l'éternité pour les punir. S'il accorde quelquefois aux méchants, aux criminels, la prospérité temporelle, du moins pendant un certain temps, c'est uniquement pour les récompenser du peu de bien qu'ils ont fait ; car il ne veut laisser aucun bien sans récompense. Mais il a l'éternité pour les punir de leurs désordres et de leurs crimes. De même, s'il permet que les justes soient dans l'affliction ou les peines, c'est pour les purifier des fautes qui leur échappent, mais il a l'éternité pour les récompenser.

Mais si notre âme est immortelle et doit être récompensée ou punie dans une autre vie, il faut auparavant qu'elle soit jugée. Impossible d'échapper à cette conclusion. Il est donc certain que nous serons jugés. Dieu nous l'affirme dans les Saintes Ecritures ; Notre-Seigneur, dans l'Evangile, revient très souvent sur cette grande vérité ; la raison nous la démontre aussi clairement que possible. Ajoutez à ces preuves le témoignage de tous les Saints, de l'élite de l'humanité, de ceux qui, assurément, méritent le plus notre confiance et vous aurez les preuves les plus convaincantes du jugement particulier.

Ainsi, au moment où notre âme quittera notre corps, elle paraîtra au tribunal de Dieu. Quelle entrevue pour le pécheur mort dans l'impénitence ! « Il est terrible, dit l'Esprit Saint, de

tomber dans les mains du Dieu vivant. » (1). L'âme juste elle-même tremblera à la vue du grand juge à qui rien ne peut échapper, qui pénètre jusqu'aux plus secrets replis du cœur, qui juge selon les règles de la plus stricte justice, et qui est tout puissant pour exécuter la sentence. Quelle ne sera donc pas la frayeur de l'impie chargé d'iniquités! Que pourra-t-il répondre au juge suprême qui lui demandera compte de sa vie? Là, point de justification à apporter; aucune excuse ne sera reçue. Le juge connaît tout, il sait tout apprécier à sa juste valeur et son jugement est définitif et sans appel. Impossible de lui échapper. Encore une fois, quel terrible moment pour les malheureux qui vivent et meurent dans le péché mortel!

« Rendez compte de votre vie » (2), dira le Souverain Juge. Rendez compte de vos pensées, de vos paroles, de vos actions, de vos desseins criminels. Rendez compte des facultés que je vous avais données, pour me connaître, m'aimer et me servir, de votre intelligence et de votre volonté. Rendez compte de l'usage que vous avez fait des grâces que vous avez reçues, des moyens de salut que vous avez eus, de la prière, des sacrements, des instructions et des offices de l'Eglise. Rendez compte de vos transgressions de mes commandements et de ceux de mon Eglise, de vos scandales. Pères et mères, rendez compte des âmes de vos enfants que vous avez laissés se perdre.

Les criminels tremblent quand ils comparaissent devant les tribunaux humains, ils redoutent les châtiments dont ils sont menacés. Mais que sont ces tribunaux, et leurs sentences, et les peines qu'ils infligent, en comparaison du tribunal du Tout Puissant? On peut échapper aux tribunaux humains, ou, du moins, obtenir une diminution de peine. Mais au tribunal de Dieu nous ne pouvons échapper et nous serons traités en toute justice, comme nous l'aurons mérité.

---

(1) Héb. X, 31.
(2) Luc XVI.

Oui, nous serons jugés immédiatement après notre mort. Nous aurons à rendre compte de toute notre vie, du bon ou du mauvais usage que nous aurons fait des dons de Dieu et des moyens de salut qu'il nous a donnés. Heureux ceux qui auront vécu et seront morts dans l'innocence! Heureux ceux qui se seront convertis et auront fait pénitence comme Marie-Madeleine, Augustin et tant d'autres! Heureux ceux qui, au dernier moment, se seront convertis sincèrement! Ah! sans doute, ces derniers auront un dur purgatoire à subir, mais on sort du purgatoire. Au contraire, malheur à ceux qui mourront dans le péché mortel, dans l'impénitence, ils n'ont à attendre que la sentence de malédiction!

Mais d'après quoi serons-nous jugés? Ecoutez ce que dit le grand Apôtre Saint Paul: « Ceux qui n'auront pas connu la loi de Dieu, l'Évangile, la loi de Jésus-Christ, seront jugés selon la loi de la conscience. Mais ceux qui auront connu la loi de Jésus-Christ, seront jugés selon cette loi. » (1) C'est à nous que s'adressent ces dernières paroles. Nous qui sommes nés sous la loi de l'Évangile et qui avons été instruits de cette loi, nous serons jugés d'après elle. De l'accomplissement ou de la violation de cette loi sainte et des règles qu'elle renferme, c'est-à-dire des commandements de Dieu et de l'Église, dépendra notre sort pour l'éternité.

Mais du moins, chacun ne sera-t-il pas jugé d'après la manière dont il aura interprété et compris lui-même la loi de Dieu? Non, mille fois non! Ce n'est pas d'après sa manière de voir que chacun sera jugé. S'il en était ainsi, il serait facile d'éluder la loi de Dieu, d'en élaguer ce qui serait trop gênant. Mais, ne nous y trompons pas, nous serons jugés selon l'Évangile, tel que l'Église l'interprète et l'enseigne. Notre-Seigneur l'a établie pour nous faire connaître ses volontés; il lui a donné pour cela tout pouvoir; il lui a conféré le privilège de l'infaillibilité, sans lequel elle ne serait rien. C'est à nous de l'écouter. Celui

(1) Rom. II, 12.

qui écoute l'Église, écoute Jésus-Christ; celui qui la méprise, méprise Jésus-Christ. Celui qui n'a pas l'Église pour mère, n'aura pas Dieu pour père. Pensez-y bien et pénétrez-vous bien de cette vérité; vous serez jugés, non pas selon votre manière de voir mais selon les enseignements de l'Église, c'est-à-dire, de Notre Saint Père le Pape, des Évêques et des prêtres catholiques qui enseignent sous leur direction. C'est pourquoi appliquons-nous à être fidèles aux enseignements de la sainte Église; croyons fermement tout ce qu'elle nous enseigne à croire; condamnons sans hésiter ce qu'elle condamne; faisons ce qu'elle commande; évitons ce qu'elle défend, et nous serons sûrs d'être dans la voie du salut; nous nous préparerons un jugement favorable. Ainsi soit-il.

N. B. — Voir une autre instruction sur le jugement particulier dans l'ouvrage : Instructions pour le carême, par l'auteur du présent ouvrage.



Deuxième dimanche de l'Avent.

Evangile selon Saint Mathieu, XI, 2 et suivants.

En ce temps là, Jean ayant entendu, dans la prison, parler des œuvres merveilleuses que faisait Jésus-Christ, envoya deux de ses disciples, pour lui dire : Est-ce vous qui devez venir, ou devons-nous en attendre un autre ? Mais Jésus leur répondit : Allez, et racontez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boîteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent. L'Evangile est annoncé aux pauvres, et heureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale et de chute. Comme ils se retiraient, Jésus commença à dire au peuple, touchant la personne de Jean : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau agité du vent ? Mais je vous le demande, qu'êtes-vous donc allés voir ? Un homme vêtu d'une manière sensuelle ? C'est dans les maisons des rois qu'on voit ceux qui sont vêtus de cette manière. Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, c'en est un, je vous l'assure, et même plus qu'un prophète ; car c'est de lui qu'il est écrit : Voici que j'envoie mon ange qui vous précédera et qui vous préparera la voie.

A. — Divinité de Jésus-Christ

Notre Seigneur donne ses miracles comme preuve de sa mission et de sa divinité. Considérons attentivement la valeur de cette preuve; notre foi et notre fidélité à la religion de Jésus-Christ ne feront qu'y gagner.

Un miracle est un fait extraordinaire et sensible qui ne peut être l'effet d'une loi naturelle, mais ne peut être produit que par Dieu, soit immédiatement par lui-même, soit par l'intermédiaire d'un ange ou d'un homme, en vue de confirmer la vérité. Ainsi la guérison instantanée d'une maladie déclarée incurable par les médecins, est un fait au-dessus des lois

de la nature. C'est un miracle. La résurrection d'un mort ne peut être l'effet d'une loi naturelle; c'est un miracle.

Que Dieu puisse faire des miracles, c'est une vérité que tout homme raisonnable admet sans hésiter et qu'il est facile de prouver. Il est certain, en effet, que c'est Dieu qui a créé le monde; que c'est lui qui a établi les lois qui le gouvernent; qu'il aurait pu le créer et le régir de toute autre manière. Il en est donc le maître absolu et peut en disposer, comme bon lui semble. Par conséquent, il peut faire des choses qui sont au-dessus des lois naturelles. Ainsi Dieu a réglé de toute éternité qu'un homme mort l'est pour toujours; mais il ne s'est cependant pas ôté le pouvoir de rendre la vie à tel homme, lorsqu'il le jugerait à propos, afin d'éveiller l'attention des hommes, de les instruire ou de leur imposer des préceptes à observer. Soutenir le contraire, ce serait dire que le monde une fois créé est devenu indépendant de Dieu et que Dieu a perdu tout pouvoir sur lui, ce qui serait contraire au simple bon sens. Un ouvrier qui a construit une machine ne perd pas le pouvoir de la modifier: comment pourrait-on soutenir que Dieu n'a pas le pouvoir de modifier, quand il lui plait, l'ordre naturel qu'il a établi, c'est-à-dire de faire un miracle. Le miracle est donc possible.

Mais, si Dieu faisait un miracle, pourrait-on le discerner d'avec les faits de l'ordre naturel et le prouver? Oui, assurément. D'abord on peut le discerner. Nous connaissons, en effet, d'une manière certaine, plusieurs lois de la nature, et nous les connaissons tellement bien, que nous pouvons discerner des effets naturels de ces lois, tout effet qui y serait contraire, ou qu'elles ne peuvent produire. Ainsi nous savons d'une certitude absolue, qu'un homme mort ne peut ressusciter, en vertu d'aucune loi de la nature. C'est pourquoi, si nous voyions revenir à la vie un homme mort, nous n'hésiterions pas à déclarer que ce fait n'est pas naturel; mais que c'est un miracle. Donc on peut discerner un miracle d'un fait naturel.

J'ajoute qu'on peut le prouver. Un miracle, en effet, est un

fait sensible, un fait qui peut être vu, touché, qui frappe nos sens. On peut donc le constater, comme tout autre fait sensible. Prenons le même exemple. Un homme était bien mort; les médecins l'ont constaté; il y a trois ou quatre jours qu'il ne donne plus signe de vie; il répand déjà une odeur fétide qui annonce la décomposition. Tout d'un coup un certain nombre de personnes, dix, quinze, vingt, qui l'ont vu mort, le voient redevenu vivant; elles parlent, elles mangent, vivent avec lui. Peut-on dire que ces personnes ne peuvent constater le fait miraculeux; qu'elles sont toutes les jouets d'une illusion, qu'on ne peut s'en rapporter à leur témoignage, si ce sont des personnes dignes de foi? Il serait absurde de le soutenir. Celui qui le soutiendrait ne devrait plus croire ni ses yeux, ni ses oreilles.

Enfin, il est certain que si une doctrine est prouvée par des miracles, elle est la vérité même. Car Dieu ne peut permettre qu'un imposteur fasse de vrais miracles, pour appuyer une fausse doctrine.

Il suit de tout ce que nous venons de dire que si Jésus-Christ a réellement fait des miracles, il est le Fils de Dieu fait homme; car il a donné ces miracles comme autant de preuves de sa divinité. Or il est certain qu'il a fait de véritables miracles. Rien n'est plus facile à prouver. Les évangiles qui sont l'histoire abrégée de la vie de Jésus-Christ, rapportent un grand nombre de faits qui sont de vrais miracles. Telles sont la guérison subite de dix lépreux, la guérison d'un grand nombre d'aveugles, de sourds-muets, de paralytiques, les trois résurrections qu'il a opérées, par sa seule parole, et, par dessus tout, sa propre résurrection, qu'il avait annoncée. Or, ces miracles sont des faits certains. La première preuve, c'est le témoignage des Apôtres et des Évangélistes. Deux de ceux qui ont écrit l'histoire de Jésus-Christ, sont des témoins oculaires de ses miracles; deux autres les ont appris de semblables témoins. Saint Pierre prend à témoin de ces miracles les Juifs rassemblés à Jérusalem, le jour de la Pentecôte. Ils ont été publiés dans la Judée peu de temps après, et sur les lieux mêmes où ils ont été opérés, en présence

des Juifs, qui les avaient vus et qui avaient tout intérêt à les contester, s'il eût été possible.

Ces miracles sont confirmés par le témoignage des historiens et des savants de l'époque, entre autres, par Josèphe, savant historien Juif; ensuite par Celse, Porphyre, Lucien, Julien l'apostat et bien d'autres, qui pourtant combattaient la religion chrétienne avec acharnement.

Non seulement les Juifs n'ont pas contesté ces miracles, quand les Apôtres les publiaient; mais plusieurs les ont formellement reconnus et avoués. Mais les uns les attribuaient à la magie, et à l'intervention du démon; les autres à d'autres causes. Certes, si les Juifs les avaient niés, Celse, Porphyre et autres, qui ne cessaient de combattre la religion, comme font aujourd'hui tant de mécréants, qui se donnent pour des savants, n'auraient pas manqué d'alléguer cette réclamation des Juifs. Or ils ne le font pas.

Les auteurs païens qui ont attaqué le christianisme ne nient pas non plus les miracles de Jésus-Christ. Ils ont dit, comme les Juifs, qu'il les avait faits par la magie, que d'autres en avaient fait de semblables, que cette preuve ne suffisait pas pour établir la vérité de la religion chrétienne. Il aurait certes été bien plus simple pour eux, de les nier; mais il ne le pouvaient pas, tant il était certain que ces miracles avaient été accomplis par Jésus-Christ.

Une preuve plus forte encore que les précédentes, c'est le grand nombre de Juifs et de païens, convertis par les Apôtres et les disciples de Jésus-Christ. Certes, s'ils n'avaient pas vu ou cru sur des témoignages certains, les miracles rapportés dans les quatre évangiles, et que les apôtres donnaient comme preuve de la vérité de la doctrine qu'ils prêchaient, ces Juifs et ces païens ne se seraient pas convertis; ils n'auraient surtout pas affronté la persécution et subi les plus affreux tourments et la mort pour la foi.

Qu'on ne dise pas que c'étaient des gens ignorants et faciles à tromper. Non, il y a eu, parmi eux, des hommes très instruits,

des philosophes, des rhéteurs, les hommes les plus éminents de l'époque, qui ont défendu la religion contre ses adversaires, avec un génie et un talent supérieurs. Il suffit de citer saint Irénée, Tertullien, Origène, saint Justin, saint Basile, saint Grégoire, saint Chrysostome et autres, qui ont brillé d'un éclat incomparable, et qui assurément n'ont embrassé, pratiqué et défendu la religion chrétienne, qu'après en avoir bien reconnu et constaté la vérité.

Dans la suite des siècles, depuis l'établissement de l'Eglise, les ennemis de la religion se sont en vain acharnés à combattre la vérité des miracles de Jésus-Christ et des Apôtres. Tous leurs efforts n'ont abouti qu'à en mieux établir la vérité, à cause des recherches et des études que les apologistes chrétiens ont dû faire et ont faites, pour répondre à leurs attaques.

Nos prétendus savants ou philosophes incrédules ont aussi attaqué et attaquent journellement cette même forteresse de la religion; mais ils se servent des mêmes armes que leurs devanciers et n'obtiennent pas plus de succès.

Il n'y a pas à en douter, Jésus-Christ a fait de vrais miracles et ils sont parfaitement constatés et prouvés. Que devons-nous en conclure? Ce que nous avons dit, savoir : qu'il est le Messie véritable, le Fils de Dieu fait homme, comme il l'a déclaré, et que sa religion est la seule vraie. C'est la preuve que le divin Maître donne ici aux disciples de Jean. Mais ce n'est pas la seule fois qu'il l'a donnée. Un jour il dit aux Juifs : « J'ai un autre témoignage plus grand que celui de Jean; car les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir, les œuvres que je fais, rendent témoignage de moi, que le Père m'a envoyé ». (1) Une autre fois encore il leur dit : « Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez à mes œuvres ». (2) Or Dieu ne peut faire de miracle pour confirmer l'imposture ni l'erreur; donc il faut de toute nécessité admettre la divinité de Jésus-Christ et de sa religion.

---

(1) Jo V. 36.
(2) Jo X. 32.

Croyons donc fermement et sans hésiter cette religion si sainte, cette religion divine et remplissons-en fidèlement les devoirs; nous obtiendrons ainsi ce qu'elle nous promet, la vie éternelle. Ainsi soit-il.

B. Éloge de saint Jean.

Vertus dont il nous donne l'exemple.

Dans la première partie de cet évangile, Notre-Seigneur nous donne ses miracles, comme preuve de sa divinité. Dans la seconde il fait l'éloge de saint Jean. Il loue hautement le Saint Précurseur devant tout le monde, bien que Jean soit en prison ; et il ne craint pas d'encourir la haine et la persécution d'Hérode, qui l'y avait fait enfermer. Notre-Seigneur nous apprend à ne pas craindre de prendre la défense des innocents qui sont persécutés et de soutenir leur innocence contre ceux qui les calomnient ou travaillent à les discréditer, lors même que nous nous exposerions aux ressentiments des persécuteurs et des calomniateurs. L'occasion de défendre un innocent, et surtout de défendre la réputation du prochain contre la calomnie et la médisance n'est pas rare. Il n'y a que trop de médisants et de calomniateurs.

Lorsque nous entendons médire de quelqu'un et ou le calomnier, ne gardons pas un silence qui pourrait passer pour une approbation de ce qui est dit contre lui; évitons, ce qui serait plus coupable encore, de favoriser le médisant et le calomniateur, en disant avec lui, en l'excitant de quelque manière que ce soit; mais, au contraire, défendons le prochain, ou, si nous ne le pouvons avantageusement, imposons silence à celui qui en parle mal ; détournons la conversation, faisons sentir de quelque manière que la calomnie et la médisance nous déplaisent.

Notre-Seigneur ne fait l'éloge de saint Jean qu'après que ses envoyés sont partis. Il fait voir ainsi que son éloge est tout à fait désintéressé, qu'il ne le fait pas pour gagner la faveur de saint Jean, pour qui le peuple avait une grande vénération, et qu'il regardait comme un grand prophète ; mais uniquement par amour

de la vérité et de la vertu et, en particulier, pour détruire la mauvaise impression qu'avait pu laisser dans les esprits le doute apparent de saint Jean, sur sa propre mission.

Saint Jean ne doutait nullement que Jésus-Christ fût le Messie promis et attendu par les Juifs, et il n'avait envoyé ses disciples lui demander s'il l'était réellement, que pour leur donner l'occasion de s'en convaincre par eux-mêmes. Mais le peuple aurait pu ne pas comprendre ainsi cette démarche, et voilà pourquoi Jésus-Christ loue si hautement saint Jean. A l'exemple de notre divin Maître, sachons reconnaître et louer le vrai mérite; mais faisons-le avec discernement, avec désintéressement, et surtout faisons-le, quand nous jugerons avec raison que nos éloges pourront rendre à quelqu'un l'autorité qui lui appartient, le crédit qui lui est nécessaire pour le bien de tous.

Notre-Seigneur loue d'abord saint Jean de sa fermeté et de sa persévérance dans le bien. Il n'est pas un roseau agité par le vent, c'est-à-dire un homme léger et inconstant, passant tour à tour du vice à la vertu, de la fermeté à la faiblesse et au découragement, de l'amour du monde à l'amour de la retraite et de la pénitence. Non; il a toujours persévéré avec courage dans l'accomplissement de sa mission, dans la pratique de la vertu, et c'est même pour n'avoir pas cédé aux menaces d'un tyran, pour avoir eu le courage de lui reprocher ses vices et ses crimes qu'il est en prison.

Combien y a-t-il de chrétiens qui pourraient se flatter d'être aussi fermes, aussi constants dans le service de Dieu? Hélas! notre vie est une alternative de résolutions et de manquements, de désirs et de regrets, de péchés et de repentir. Nous avons la connaissance de nos devoirs et nous ne les remplissons pas; nous désirons faire le bien et nous nous laissons entraîner au mal; nous n'osons nous livrer entièrement au vice; mais nous ne nous soutenons pas non plus dans la vertu. Nous ne résistons pas aux tentations, à nos mauvais penchants, malgré toutes nos résolutions. Rougissons de notre faiblesse, prenons une bonne fois la résolution de servir Dieu avec une inviolable fidélité et de

mériter de recevoir de Jésus, au dernier jour, l'éloge qu'il fait de saint Jean.

En second lieu, Notre-Seigneur loue saint Jean de sa mortification et de sa pénitence. Nous savons par l'Évangile, combien saint Jean était austère et mortifié. Il avait pour tout vêtement une espèce de tunique de poils de chameau, qui lui couvrait à peine le corps, et, pour nourriture il se contentait de sauterelles et de miel sauvage. C'était sa grande austérité qui avait attiré auprès de lui les peuples émerveillés d'une telle perfection, et Jésus rappelle aux Juifs ce qui les avait frappés, ce qui leur avait inspiré et devait conserver en eux la plus grande vénération pour saint Jean.

Mais la manière dont il le loue présente une condamnation du luxe et de la mollesse auxquels se livrent tant de chrétiens. Le luxe, cette peste de la société comme de la religion, n'est pas une chose précise; il ne consiste pas, comme beaucoup d'autres désordres, dans un point fixe; mais il est tout à fait relatif. Ce qui est du luxe pour l'un, ne le sera pas pour l'autre. Cela dépend de la fortune que l'on a et de la condition dans laquelle on se trouve. Mais on peut dire qu'une personne fait du luxe, lorsqu'elle mène un train de vie exigeant des dépenses au-dessus de ses revenus et qui n'est pas de sa condition; mais d'une condition supérieure à la sienne.

Le moindre défaut de ce luxe, c'est de conduire à la ruine et au déshonneur ceux qui s'y livrent et veulent s'y maintenir, ou du moins les empêcher de faire les sages économies que l'on doit faire dans une famille, pour son soutien et pour l'établissement des enfants. Mais le luxe est presque toujours une source d'immoralité et d'injustices de tout genre. Une fois qu'on est engagé dans cette voie, on n'ose plus reculer, on craint le qu'en dira-t-on, et pour s'y maintenir, on a recours à toutes sortes d'injustices. On a vu, pour soutenir leur luxe, des femmes vendre leur pudeur; des magistrats vendre la justice; des militaires, leur honneur; des financiers, leur probité.

Et puis, d'autre part, pourquoi toutes ces parures, si ce n'est

pour attirer les regards, tromper les autres par un faux éclat de fortune, ou même pour séduire et corrompre. Que de fois n'a-t-on pas vu le luxe d'une femme amener la division dans un ménage, en faire un foyer de discorde, de querelles, de misères sans fin! Un chef de famille laborieux et économe ne peut supporter longtemps une femme ou des enfants qui ne songent qu'à gaspiller en folies le fruit de ses sueurs.

Un autre vice, non moins opposé à la profession de chrétien, et particulièrement condamné par Jésus-Christ, est la vie molle et sensuelle qui accompagne ordinairement le luxe. Il n'y a qu'un chemin pour aller au Ciel, et Notre Seigneur nous le déclare, c'est celui où il a marché lui-même, chargé de sa croix et où il nous ordonne de le suivre. « Que celui qui veut être mon disciple, dit-il, se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive » (1).

Tel est le chemin tracé par Notre-Seigneur pour aller au Ciel. S'il en existait un autre, plus commode, ce Dieu de bonté ne nous l'aurait-il pas indiqué? Il n'y a pas un seul saint qui ait opéré son salut sans mortifications et en vivant dans la mollesse, en ne cherchant que le plaisir, ses aises, ses commodités, les douceurs de la vie, l'éloignement de toute gêne, de toute contrainte, de toute peine ou souffrance.

La vie chrétienne doit être une vie de pénitence et non une vie de plaisir. La parole de Notre Seigneur sur ce point ne laisse point le moindre doute. Il dit lui-même que la voie qui conduit au Ciel est étroite et pénible et qu'il faut faire des efforts généreux pour y arriver. Entrons donc dans l'esprit de l'évangile. Laissons à ceux qui veulent se perdre l'amour du luxe, de la mollesse, des plaisirs, mais pour nous, embrassons courageusement la vie simple, pénitente, mortifiée de Jésus-Christ et des Saints. Ainsi soit-il.

---

(1) Luc, IX, 23.

Troisième dimanche de l'Avent.

Evangile selon Saint Jean, I, 19 et suivants.

En ce temps-là, les Juifs envoyèrent de Jérusalem à Jean, des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui êtes-vous? Or il confessa et il ne le nia pas, il confessa et dit : Je ne suis point le Christ. Ils dui demandèrent : Quoi donc? Etes-vous Elie ? Et il leur dit : Je ne le suis point. Etes-vous le prophète? Il leur répondit : Non. Ils lui dirent : Qui êtes-vous donc, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même? Je suis, répondit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. Or ceux qu'on lui avait envoyés étaient des pharisiens. Ils lui firent encore cette demande et lui dirent : Pourquoi baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni le prophète? Jean leur répondit : Pour ce qui est de moi, je baptise dans l'eau; mais il y en a un au milieu de vous, que vous ne connaissez pas. C'est lui qui doit venir après moi, qui est plus que moi. Je ne suis pas digne de dénouer les courroies de ses chaussures. Ceci se passa en Béthanie, au-délà du Jourdain où Jean baptisait.

A. Jésus-Christ est notre Dieu, notre Sauveur et notre Modèle.

Nous avons, dans cet Évangile, une parole bien digne d'être remarquée : « Il y a, au milieu de vous, un homme que vous ne connaissez pas. C'est celui qui doit venir après moi, qui est plus que moi. Je ne suis pas même digne de dénouer les cordons de ses chaussures ». Ces paroles que saint Jean adressait aux Juifs, pourraient s'adresser à bien des chrétiens de nos jours. Combien, en effet, y en a-t-il, qui ne connaissent pas Jésus-Christ, ou qui ne le connaissent qu'imparfaitement, et, à cause de cette ignorance, ne lui rendent pas le culte et les hommages qui lui

sont dus ? Cette ignorance est bien funeste. Aussi nous ne saurions trop nous appliquer à bien connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ. Qu'est-ce donc que Jésus-Christ ? Il est tout à la fois notre Dieu, notre Sauveur et notre modèle.

Et d'abord il est notre Dieu. Cette vérité qui est le fondement de notre sainte religion, a été, de tout temps combattue par ses ennemis; elle l'est encore aujourd'hui par les rationalistes, les incrédules, se disant libres-penseurs. Ils nient audacieusement la divinité de celui que nous proclamons notre Sauveur.

Mais la Sainte Église a toujours enseigné cette vérité fondamentale. Toujours les vrais chrétiens, les saints, les martyrs, les Pères et les Docteurs de l'Église, parmi lesquels nous trouvons les plus beaux génies, tous ceux, en un mot, qui parmi les hommes, méritent le plus notre confiance, à cause de leur science et de leurs vertus, ont proclamé la divinité de Jésus-Christ.

C'est que, en effet, Jésus-Christ est Dieu. Il l'a lui-même affirmé et il l'a prouvé. Qu'il l'ait affirmé, il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir l'Évangile. Citons seulement deux passages. Un jour le divin Sauveur demandait à ses apôtres ce que l'on disait de lui. Les apôtres répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Elie, d'autres, Jérémie, ou quelqu'un des prophètes. Et vous, dit Jésus, qui dites-vous que je suis ? Simon Pierre répondit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus reprit : Vous êtes heureux, Pierre, car ce n'est pas la chair, ni le sang qui vous ont révélé cela; mais c'est mon Père qui est dans le Ciel (1). « Vous l'entendez, saint Pierre déclare formellement que Jésus-Christ est Dieu, le Fils du Dieu vivant et Jésus-Christ confirme ce que dit saint Pierre.

Lorsque le divin Sauveur se trouvait au tribunal de Caïphe, celui-ci s'adressant à lui, dit : « Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu. Jésus répondit : Vous l'avez dit, je le suis ». (2) Est-il possible de

(1) Mat. XVI, 13-18
(2) Mat. XXVI, 63-64 et Mc. XIV, 61-62.

parler plus clairement? On pourrait citer d'autres passages, mais ceux-là suffisent amplement. Jésus-Christ s'est donc déclaré le Fils de Dieu.

Mais Jésus-Christ ne s'est pas contenté d'affirmer sa divinité, il a voulu prouver ses affirmations et il l'a fait par une foule de miracles et surtout par le miracle de sa résurrection, qu'il a spécialement donné aux Juifs, comme une preuve absolument certaine de sa mission et de sa divinité. Or il n'y a pas de fait mieux établi que le fait de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est donc vraiment Dieu, comme il l'a déclaré.

C'est pourquoi il a droit à nos adorations. C'est avec raison que l'Église lui rend le culte divin, et nous devons nous montrer pleins de zèle et de ferveur à rendre à Jésus-Christ le culte et les hommages qui lui sont dus, selon les enseignements et la direction de la Sainte Église.

En second lieu, Jésus-Christ est notre Sauveur. Pour bien comprendre cette vérité, il faut bien comprendre la chute de l'homme; il faut se rendre compte autant que possible, de l'état misérable dans lequel il se trouve par suite du péché de nos premiers parents. Vous le savez, nous naissons dans l'état du péché originel, privés de la grâce et de l'amitié de Dieu. « Nous sommes par nature, comme dit saint Paul, des enfants de colère », (1) c'est-à-dire de disgrâce, et par suite, privés du droit au Ciel. Aussi longtemps que nous sommes dans cet état de dégradation, il n'y a pas de Ciel pour nous. De plus nous sommes sujets à l'ignorance et à la concupiscence, c'est-à-dire, au penchant au mal, deux sources d'iniquités de tous genres, et enfin nous sommes sujets aux misères de la vie et à la mort. Or qu'a fait Jésus-Christ pour nous? Ecoutez bien.

Lui, le Fils de Dieu fait homme, il est né et il a vécu dans la pauvreté, il a été en butte à la haine et à la persécution du monde. Néanmoins il a prêché l'Évangile qui est la source de la vraie religion et de la vraie morale et le fondement de la vraie

(1) Eph. II. 3.

civilisation. Il a institué l'Église à laquelle il a donné tous ses pouvoirs et à qui il a confié la dispensation de sa doctrine et de ses grâces. Il a lui-même donné l'exemple de toutes les vertus. Enfin il a souffert la passion la plus ignominieuse et la plus cruelle, et la mort la plus injuste et la plus infâme sur une croix. Voilà ce qu'il a fait pour les hommes. Or en souffrant et mourant pour eux, il a satisfait à la justice divine; car son sacrifice a une valeur infinie; il nous a mérité toutes les grâces nécessaires pour nous sauver; il nous a ouvert le Ciel qui nous était fermé. Par son Église, il nous procure tous les moyens de salut dont nous avons besoin pour parvenir à la vie éternelle des Bienheureux. Il est donc notre Sauveur.

Cest pourquoi il a droit à notre amour et à notre reconnaissance. Il a tout fait et tout sacrifié pour nous, sa liberté, son honneur, son sang, sa vie; il n'est que juste que nous l'aimions, que nous lui soyons tout dévoués; que nous pratiquions fidèlement sa religion si pure et si sainte; que nous la défendions contre ceux qui l'attaquent, que nous ne les soutenions jamais, quels qu'ils soient, ni de notre suffrage, ni de notre influence. Nous ne devons jamais nous laisser dominer par le respect humain; mais, au contraire, nous devons nous montrer, partout et toujours, ouvertement et franchement chrétiens. Notre-Seigneur n'a pas rougi de subir pour nous les plus grandes humiliations, la persécution et la mort; nous ne devons jamais non plus rougir de lui.

Enfin il est notre modèle. Il nous l'a dit lui-même. « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait moi-même ». Il nous a donné l'exemple de toutes les vertus. Il nous a donné l'exemple de la piété par sa fidélité à prier, à glorifier son Père Céleste, à se rendre au temple pour l'honorer selon les prescriptions de la loi de Moïse. Il nous a donné l'exemple de la conformité à la volonté de Dieu, surtout au milieu des épreuves. Que votre volonté se fasse, ô mon Père, disait-il au jardin des oliviers, où il était comme écrasé sous le poids de la plus grande douleur qui fut jamais. Il nous a donné l'exemple de la soumission à l'autorité. Jamais il n'a posé la moindre action contraire aux

lois religieuses ou civiles de son pays. Il a fait un jour un miracle, pour avoir de quoi payer l'impôt qu'il devait pour lui et ses apôtres. Il a donné aux enfants l'exemple de l'obéissance et de l'amour qu'ils doivent à leurs parents. Il était lui-même, dit l'Evangile, parfaitement soumis à la Sainte Vierge et à Saint Joseph. Il nous a donné l'exemple de la chasteté la plus parfaite. Il tenait tant à cette belle vertu qu'il a consenti à être accusé de toutes sortes de crimes: mais il n'a jamais permis qu'on l'accusât d'avoir manqué à cette vertu. Il nous a donné l'exemple de la plus admirable charité envers les hommes, quels qu'ils soient, amis ou ennemis. Pendant sa vie mortelle, il a soulagé toutes les misères qui s'offraient à lui, guérissant toutes les maladies et toutes les infirmités, priant pour ses ennemis, ne cherchant qu'a leur faire du bien, pardonnant généreusement aux pécheurs repentants. Que dire de sa patience, de son humilité, de sa douceur, de sa bonté ? Oui, il est le modèle de toutes les vertus; il les a toutes pratiquées de la manière la plus parfaite.

Mais il ne suffit pas d'admirer ce beau modèle; il faut encore nous appliquer à l'imiter, à reproduire dans toute la conduite de notre vie, les vertus dont il nous a donné l'exemple. Etudions donc la vie de Notre Seigneur, appliquons-nous à bien connaître ses vertus et travaillons avec ardeur à marcher sur ses traces. Plus nous lui ressemblerons, plus nous serons dignes du bonheur éternel. « Car ceux que Dieu a prévus devoir être sauvés, il les a prédestinés à être semblables à son Fils, Jésus-Christ. » (1) Ainsi soit-il.

N. B. — Voir dans les Instructions sur la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, les instructions sur sa divinité.

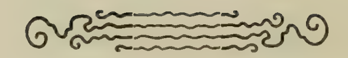


(1) Rom. VIII. 29.

B. De la foi.

Nous lisons dans cet évangile que Saint Pierre fait une profession ouverte de sa foi en la Divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous aussi nous devons avoir la foi. Elle est le fondement du salut. Sans la foi, dit Saint Paul, il est impossible de plaire à Dieu. » (1) « Celui qui ne croira pas, dit Notre Seigneur sera damné. (2) La foi, dit le Concile de Trente, est le commencement, la racine, le fondement du Salut. Il n'y a donc pas à en douter.....

N. B. — Voir suite : Instruction VII[e] des instructions pour le carême.



(1) Heb. XI.
(2) Mc. XVI. 16.

Quatrième dimanche de l'Avent.

Evangile selon Saint Luc, III, 1 et suivants.

La quinzième année de l'empire de Tibère-César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode Tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, de l'Iturée et du pays de Traconite, et Lysias, d'Abylène, Anne et Caïphe étant grands-Prêtres, le Seigneur fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. Et il vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence, pour la rémission des péchés, ainsi qu'il a été écrit au livre des paroles du prophète Isaïe : On entendra dans le désert, la voix de celui qui crie : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Toute vallée sera remplie, toute montagne et toute colline sera abaissée, les chemins tortueux deviendront droits et les raboteux seront aplanis et tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu.

Vérité de l'Evangile. — Pénitence.

Remarquons d'abord avec quelle précision l'Evangile marque l'époque et le lieu où saint Jean commence sa mission de Précurseur de Notre Seigneur. C'est la quinzième année du règne de Tibère. Pilate était gouverneur de la Judée et le reste. Ceci est une preuve bien certaine de l'authenticité et de la vérité des Evangiles. Les historiens sacrés, en agissant ainsi, donnaient à ceux qui auraient voulu contester la vérité de leurs écrits, le moyen de s'en assurer.

Il leur suffisait de contrôler les noms, les dates, les lieux. Ce n'est pas ainsi qu'on s'y prend, quand on veut tromper, ou écrire des fables.

Ensuite nous voyons avec quel soin les Evangélistes font remarquer l'accomplissement des prophéties. Les prophètes Isaïe et Malachie avaient annoncé que le Messie aurait un précurseur, qui viendrait l'annoncer et préparer les peuples à le

recevoir. Ces prophéties sont réalisées dans Saint Jean. C'est lui qui est l'Ange que le Seigneur devait envoyer devant la face du Messie. Il est celui qui crie dans le désert : Préparez la voie au Seigneur. Rien n'est plus clair et plus certain. C'est ainsi que s'accomplissent toutes les prophéties concernant le Messie. C'est ce qui doit affermir notre foi en ce divin Sauveur, nous porter à mettre en lui toute notre confiance et lui donner tout notre cœur.

Venons maintenant au Saint Précurseur. Que faisait-il ? Il menait une vie très-austère, une vie de pénitence ; il annonçait que le Messie allait paraître et il recommandait au peuple de se préparer par la pénitence à le recevoir. Eh bien, ce que Saint Jean faisait et prêchait, nous devons le faire. Nous n'avons plus il est vrai, à attendre le premier avènement de Jésus-Christ ; mais nous avons à attendre le second ; car il doit venir un jour, juger les vivants et les morts, comme nous le disons et le croyons, en récitant le crédo, et nous devons nous préparer à ce second avènement du Sauveur. Or nous devons le faire par la pénitence. En effet, tous, qui que nous soyons, nous sommes pécheurs. Nous nous sommes rendus dans le cours de notre vie coupables de bien des omissions, nous avons perdu bien des heures, bien des jours, que nous aurions dû employer au service de Dieu ; il faut que ces vides soient remplis, que ces pertes soient réparées. « Omnis vallis implebitur : que toute vallée soit comblée. » Nous nous sommes laissé emporter par notre orgueil ; nous nous sommes révoltés contre la loi et la volonté de Dieu ; nous n'avons pas voulu nous soumettre aux décisions de la Sainte Eglise ; nous n'avons pas tenu compte de ses lois ; nous n'avons voulu consulter que nous-mêmes et ne nous en rapporter qu'à nous, dans bien des circonstances. Nous nous sommes élevés au-dessus des autres ; il faut que cet orgueil soit abaissé. « Omnis mons et collis humiliabitur ; il faut que toute montagne, que toute colline soit abaissée. »

Nous nous sommes écartés du droit chemin, pour suivre la voie du péché ; il faut abandonner celle-ci et rentrer dans la première. « Et erunt prava in directa et aspera in vias planas.

Il faut que les chemins tortueux deviennent droits et les raboteux unis. »

Mais comment remplir les vides de notre vie, réparer les omissions ? Comment réparer les outrages que notre orgueil a faits à Dieu, les révoltes dont nous nous sommes rendus coupables contre sa loi, notre orgueil, notre ambition ? Comment réparer le mal que nous avons fait et revenir dans le droit chemin ? C'est par la pénitence, par laquelle l'homme pleure ses péchés, les expie et les répare. Il n'y a pas d'autre voie. Nous devons donc tous faire pénitence. C'est le seul moyen de voir le salut auquel Dieu nous appelle.

C'est la pénitence que saint Jean prêchait aux Juifs, comme le seul moyen pour eux de se disposer à recevoir le Messie et les biens qu'il apportait aux hommes et il en donnait lui-même l'exemple. C'est encore le moyen que la Sainte Eglise, qui remplit auprès de nous les fonctions du saint Précurseur, nous recommande pour nous réconcilier avec Dieu, expier nos fautes et ainsi parvenir au salut.

Mais que faut-il pour faire une vraie et sincère pénitence? D'abord il faut reconnaître ses fautes; il faut s'humilier devant Dieu, comme le publicain, comme Marie Madeleine, comme saint Pierre, comme l'enfant prodigue, comme tant d'autres saints pénitents, se reconnaître coupable et indigne de ses faveurs. Il faut dans cette sainte disposition lui demander pardon du fond du cœur, pour toutes les fautes que l'on a commises. Il faut lui dire, avec un cœur vraiment repentant : Pardon, mon Dieu, ayez pitié de moi dans votre miséricorde. Je vous ai offensé, outragé, pardonnez-moi mes iniquités.

Il faut en outre être bien disposé à ne plus retomber à l'avenir, en prendre la ferme et sincère résolution. O mon Dieu, je veux ne plus retomber dans le péché, je veux me corriger de mes mauvaises habitudes; je veux quitter les occasions, les causes de mes péchés ; plutôt mourir que de vous offenser encore.

Il faut de plus se présenter au saint tribunal de la pénitence,

pour y faire l'humble aveu de ses péchés au prêtre qui y tient la place de Jésus-Christ; car sans cela, dès qu'on peut le faire, il n'y a pas moyen de rentrer en grâce avec Dieu.

Est-ce tout? Non il faut encore réparer le mal qu'on a fait. Il faut satisfaire d'abord à la justice de Dieu qui exige une expiation, même pour les péchés pardonnés, comme il en a le droit. Il faut donc, avant tout, mener une vie meilleure, redresser les sentiers tortueux; il faut faire des œuvres de pénitence, se mortifier, prier, faire l'aumône, tout faire et tout souffrir, en esprit de pénitence et de satisfaction. Il faut s'efforcer de remplir le mieux possible les devoirs de sa condition. comme saint Jean l'enseignait aux différentes classes de personnes, qui venaient le consulter. « Les foules, dit l'Evangile, l'interrogeaient disant : Que ferons-nous? Il leur répondait : Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a pas; que celui qui a des vivres fasse de même. Les publicains vinrent aussi pour être baptisés et ils dirent : Maître que ferons-nous? Il leur dit : Rien de plus que ce qui vous est prescrit. » (1)

Ce n'est pas assez de satisfaire à la justice de Dieu, il faut encore réparer le mal que l'on a fait au prochain. Ainsi, si on lui a fait tort dans ses biens par des injustices, des vols; si l'on a fait tort à sa réputation par la médisance ou la calomnie, il faut réparer tous ces torts. Sans restitution, sans réparation, point de pardon. Si l'on a donné du scandale, porté les autres au mal par ses paroles ou ses mauvaises actions, il faut, autant qu'on le peut, arrêter le mal, en détourner ceux qu'on y avait entrainés et s'appliquer à donner en tout et partout le bon exemple.

Enfin il faut réparer le mal que l'on s'est fait à soi-même, en s'appliquant à se corriger de ses défauts, à résister à ses passions, à réprimer ses mauvais penchants, à acquérir les vertus chrétiennes et des mérites pour le ciel.

Voilà la vraie pénitence, celle que le bon Dieu accepte et qui seule peut sauver. Comprenons-le et appliquons nous à la

(1) Luc III. 10 et sq.

bien faire et à la faire le plus tôt possible. Il ne faut pas différer cette affaire si importante. « Ne différez pas de jour en jour, dit l'Esprit Saint. » (1) D'un moment à l'autre, nous pouvons être appelés au tribunal de Dieu. On peut dire à chacun de nous ce que saint Jean disait aux Juifs : « La hache est au pied de l'arbre ; tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » (2) Malheur à nous, si nous étions surpris par la mort n'étant par préparés par la pénitence à nous présenter devant Dieu.

Pour n'être pas surpris, soyons toujours prêts, menons une vie sérieusement chrétienne et faisons tout ce que nous pouvons, pour purifier de plus en plus nos âmes et acquérir des mérites, afin de pouvoir nous présenter devant Dieu en toute confiance. Ainsi soit-il.

N. B. On peut aussi pour ce dimanche prendre l'instruction sur la parole de Dieu, dans les Instructions pour le carême, du même auteur.



(1) Eccl. V. 9.
(2) Mat. III. 1.

Fête de Noël.

Evangile selon Saint Luc II. (Première messe).

En ce temps-là, parut un édit de César Auguste, pour faire le dénombrement des habitants de tout l'empire. Ce premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie. Et tous allaient se faire inscrire chacun en sa ville. Joseph aussi partit de Nazareth, ville de Galilée et vint en Judée, dans la cité de David, qui est appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour être inscrit avec Marie son épouse, qui était sur le point de devenir mère. Et comme ils étaient là, le temps de la naissance de Notre-Seigneur arriva. La sainte Vierge donna le jour à son Fils premier né. Elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

Or, en la même contrée, il y avait des bergers, qui gardaient, tour à tour, leurs troupeaux durant la nuit. Et voici que l'ange du Seigneur parut auprès d'eux et une clarté divine les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte. Et l'ange leur dit : Ne craignez point; car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple, le sujet d'une grande joie : il vous est né aujourd'hui, en la cité de David, un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Vous le reconnaitrez à ce signe : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Et soudain, avec l'ange, parut la multitude des armées célestes louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre, aux hommes de bonne volonté.

Leçons que nous donne Jésus-Christ dans sa crèche : Humilité, mortification, pauvreté.

Notre-Seigneur Jésus-Christ nous donne les plus admirables leçons, dès le premier moment de son existence sur la terre. L'humilité, le détachement des biens et des jouissances de ce

monde, voilà les grandes vertus qu'il nous enseigne, au moment où il fait son entrée dans la vie.

Voyez-le ce divin Jésus, voyez ce pauvre petit enfant enveloppé de langes misérables, couché sur un peu de paille dure; est-il possible de reconnaître en lui le Dieu du Ciel, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs? Il l'est cependant et il le fera voir bientôt, lorsqu'il commandera en maître à toute la nature. Que disons-nous? Il le fait déjà voir clairement, au moment de sa naissance; puisque les anges la célèbrent dans les airs, par leurs chants de triomphe : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux! » Oh! quelle humiliation pour le Fils de Dieu, lui, le Maître souverain du Ciel et de la terre! Il consent à naître sous la forme et pour ainsi dire, dans la condition d'un esclave, comme dit saint Paul (1).

Mais pourquoi Jésus-Christ agit-il de la sorte? C'est pour nous apprendre à combattre notre orgueil. Hélas! nous sommes atteints, dès notre naissance, de ce vice capital, souverainement détestable et pernicieux. Qu'est-ce que l'orgueil? C'est un amour, une estime déréglée de nous-mêmes et de tout ce qui peut nous faire valoir aux yeux des hommes. L'orgueilleux admire sans cesse ses perfections réelles ou prétendues, sa beauté, ses talents, la distinction de sa naissance, l'opulence de sa famille. Dans sa vanité, il veut faire partager aux autres l'admiration qu'il a pour lui-même. Il saisit donc toutes les occasions de paraître et de briller; il veut que chacun soit en contemplation de lui-même et le louange. S'il n'obtient pas toujours les applaudissements qu'il désire, il les provoque de lui-même; il se vante et dit tout ce qui peut le faire valoir, ses démarches, ses succès, ses bonnes œuvres. Au besoin il emprunte le masque de l'humilité. Plein de la bonne opinion qu'il a de lui-même, l'orgueilleux croit pouvoir se suffire; il ne doute de rien; il ne veut de conseil de personne; il entend s'élever au-dessus des autres, dominer, vivre dans l'indépendance. Enivré de son propre mérite, il veut de la gloire, il s'afflige et s'indigne de son obscurité.

(1) Phil. II.

C'est ce vice qui a été la cause de la chute des anges, qui a fait les démons. C'est lui aussi qui a fait le malheur de nos premiers parents et de tous leurs descendants. » Je monterai plus haut; j'établirai mon trône au-dessus des astres et je serai semblable au Très-Haut, disait Lucifer. » (1) « Si vous mangez de ce fruit, vous ne mourrez pas, dit le serpent, mais vous deviendrez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » (2) Voilà l'orgueil!

C'est ce vice méprisable qui pousse l'homme à la révolte contre l'autorité. C'est lui qui est la source première des attaques et des persécutions dirigées sans cesse contre la religion. Quel est cet homme qui déclame contre les vérités que l'Église enseigne; qui déclame contre les ministres de la religion, contre ses cérémonies, son enseignement, qui trouve à redire à tout, qui ne cesse de critiquer ses supérieurs, surtout ses supérieurs ecclésiastiques, qui ne veut se soumettre à personne; qui s'imagine qu'il n'y a que lui qui pense juste et agit bien, que les autres ne sont que des êtres méprisables; qui emploie tous les moyens pour se soustraire à l'autorité et qui cherche à dominer partout? Vous l'avez nommé : c'est un orgueilleux.

Hélas! Cette race d'hommes est bien commune. N'est-il pas vrai que bien des gens s'affranchissent du joug de la religion? N'est-il pas vrai qu'on n'a plus à la bouche, aujourd'hui, que les mots de liberté d'indépendance, entendant par ce mot la corruption de la liberté, c'est-à-dire, la liberté de tout faire, le mal plutôt que le bien? Aussi on voit où tout cela conduit. On le verra encore mieux dans quelque temps, à moins que, par un miracle de sa providence, Dieu ne change le cours actuel des idées et des opinions perverses, qui sont répandues partout par une presse sans retenue et sans pudeur. L'orgueil a été la cause première des révolutions et de tous les bouleversements, des hérésies, des schismes, et des persécutions dirigées contre la religion et il l'est encore de nos jours.

---

(1) Isa. XIX. 4.
(2) Gen. III. 5.

Or c'est pour nous apprendre à combattre ce vice, que Jésus-Christ naît dans l'humiliation, sous la forme d'esclave. Vous le voyez, c'est la première chose qu'il fait, en venant au monde; parce qu'il sait que ce vice a été la cause première de notre chute, et qu'il est le premier et le principal de nos défauts.

Gardons-nous donc bien de ce vice détestable. A l'exemple de notre Sauveur, efforçons-nous de pratiquer l'humilité, l'humilité dans nos pensées et nos sentiments, l'humilité dans notre conduite à l'égard des autres, l'humilité dans notre soumission à l'autorité en général; mais particulièrement à l'autorité divine de l'Église de Jésus-Christ. Loin de nous tout sentiment de vanité et d'ambition, toute ostentation où jactance, toute fierté, toute recherche de nous-mêmes, des louanges, toute vaine complaisance, tout désir de l'emporter sur les autres.

Ah! si tous les hommes comprenaient le prix de cette vertu qui a tant coûté à Notre Seigneur, s'ils la pratiquaient bien, un bonheur inconnu jusqu'à ce jour serait leur partage. Ils s'aimeraient et se supporteraient les uns les autres; les inférieurs seraient soumis aux supérieurs, et ceux-ci s'efforceraient de faire le bonheur de leurs subordonnés; les enfants seraient soumis à l'autorité de leurs parents, et ceux-ci ne vivraient que pour faire le bonheur de leurs enfants, en les dirigeant avec bonté, dans le chemin de la vertu et du devoir. Partout règneraient l'ordre et l'harmonie.

Oui pratiquons l'humilité; refoulons tout sentiment de vanité, d'amour-propre exagéré; sachons faire des sacrifices pour nous supporter les uns les autres, pour nous soumettre à l'autorité légitime, aux lois et aux préceptes de notre sainte religion. Ce n'est pas la religion telle qu'on se la fait à soi-même qu'il faut pratiquer; mais la religion telle que nous l'enseigne la sainte Eglise de Jésus-Christ.

Une autre grande leçon que Notre Seigneur nous donne à sa naissance, c'est le détachement des biens de la terre, des plaisirs et des jouissances du monde. Lui, le Dieu du Ciel et de

la terre, lui à qui tout appartient et de qui tout dépend, il naît dans la plus grande pauvreté, il se dépouille de tout, au point qu'il n'a, pour ainsi dire, pas une pierre pour reposer sa tête. Il naît dans une étable abandonnée et il est couché sur la paille dans une crèche. Quelle leçon !

Au moment où le divin Sauveur vint au monde, les hommes, esclaves du paganisme, étaient dévorés de la passion du plaisir, des jouissances charnelles et des richesses. N'est-il pas vrai que ce paganisme renaît de nos jours et qu'il fait d'effrayants progrès? N'est-il pas vrai que, aujourd'hui, en général, on ne recherche l'argent, la fortune, que pour se procurer par elle, tous les plaisirs et les jouissances de cette vie, plaisirs que l'on multiplie de mille manières, que l'on raffine chaque jour davantage? N'est-il pas vrai que la plupart des hommes ne cherchent qu'à vivre le plus commodément possible, et à satisfaire leurs passions, tout comme autrefois les païens? N'est-il pas vrai que le luxe va toujours croissant, qu'il prend des proportions effrayantes, qu'il cause la ruine de bien des familles et amène la discorde dans beaucoup de ménages?

Eh bien, notre divin Sauveur veut nous apprendre dans sa crèche, par son dénûment, à résister à ce paganisme, à la passion des richesses, du plaisir et des jouissances. Mais comprenons bien la leçon qu'il nous donne. Il ne demande pas à ceux qui ont de la fortune de s'en dépouiller entièrement; mais il leur demande de ne pas y mettre tout leur cœur, de ne pas s'y attacher immodérément, d'en user avec charité, en venant en aide à ceux qui sont privés des biens de la terre. Car les riches sont, dans les vues de la Providence, les dispensateurs des biens de la terre, et la charité leur fait un devoir de faire la part des pauvres et des bonnes œuvres à proportion de leur fortune.

D'un autre côté, Notre Seigneur ne demande pas à ceux qui ne sont pas riches de ne pas travailler à le devenir; mais il leur demande de ne pas faire de cela leur principale occupation, de ne pas faire passer cette recherche de la fortune avant le

salut de leur âme; de ne pas employer des moyens injustes. Il leur demande de ne pas oublier que c'est la Providence qui les favorise et leur donne le succès.

Pour ceux qui sont privés de ces liens, il leur demande de supporter patiemment leur condition, tout en travaillant à l'améliorer, d'aimer leur pauvreté, comme il a aimé la sienne, de ne pas convoiter les richesses, de ne point porter envie à ceux qui les possèdent; mais de les aimer, de mériter par leur vertu, que les riches viennent à leur aide.

Enfin de sa crèche le divin Maître nous demande à tous de ne pas nous laisser dominer par l'amour du plaisir et des jouissances. Il eût pu naître au sein des délices. S'il ne l'a pas fait, si, au contraire, il a voulu souffrir dès sa naissance, c'est pour nous apprendre que nous devons résister à la passion du plaisir. Nous sommes tous plus ou moins portés à satisfaire nos goûts, nos caprices et à rechercher les plaisirs et les jouissances. Notre Seigneur nous demande de résister à ce penchant qui cause la perte de tant d'âmes; qui est la source d'une multitude de désordres et de crimes et qui malheureusement se développe chaque jour davantage, au fur et à mesure que la religion diminue, que la foi et la piété s'éteignent dans les cœurs; que la morale indépendante fait de progrès dans la société. C'est cette passion, cette avidité du plaisir qui fait que l'ivrognerie, le libertinage, la débauche, le luxe, la mollesse se répandent partout, comme une peste, font des ravages immenses dans les âmes, causent bien souvent la ruine et le déshonneur des familles. Combien de familles sont privées du nécessaire et sont malheureuses, uniquement parce que les parents et souvent les enfants ne pensent qu'à se satisfaire, à jouir.

Or, de sa crèche, où il souffre, Notre Seigneur nous demande de ne pas nous laisser entraîner à ce désordre; il nous demande de ne pas nous livrer aux jouissances, aux plaisirs coupables; il nous demande même de n'user des plaisirs honnêtes et légitimes qu'avec modération; il nous demande aussi de supporter avec patience et en esprit de pénitence les peines et les misères de

cette vie, afin d'expier nos fautes, de nous sanctifier et de nous rendre dignes de lui.

Méditons bien ces grandes leçons de notre divin Maître, et appliquons-nous à les mettre en pratique. Rappelons-nous que nous sommes les disciples d'un Dieu pauvre, humble et souffrant et efforçons-nous de l'imiter; car il est la voie qui conduit au Ciel. Ainsi soit-il.



Fête de Noël.

Évangile selon Saint Luc II. 15 et suivants. (2e messe).

En ce temps là, les bergers dirent entre eux : Allons jusqu'à Bethléem et voyons ce prodige qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître. Et ils vinrent en hâte, et ils trouvèrent Marie, Joseph et l'Enfant couché dans la crèche. Ayant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit de cet Enfant. Et tous ceux qui les entendirent admirèrent ce qui leur avait été rapporté par les bergers. Or Marie gardait toutes ces choses, les méditant en son cœur. Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, comme il leur avait été dit.

Jésus libérateur des pauvres.

A peine Notre-Seigneur est-il né, qu'il appelle les hommes à lui. Chose remarquable, ce ne sont pas les grands de la terre, les riches qu'il invite les premiers; mais ce sont de pauvres bergers. Pourquoi cela? C'est d'abord pour nous donner un exemple d'humilité et ensuite pour nous apprendre à ne pas mépriser les pauvres; mais, au contraire, à les aimer, à nous montrer charitables envers eux, en leur venant en aide dans leurs besoins. Si Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Roi du Ciel et de la terre n'a pas craint de s'abaisser en appelant les pauvres à venir le visiter dès sa naissance, et en les comblant de ses faveurs et de ses consolations; s'il a daigné leur faire l'honneur de les inviter les premiers à venir jouir de ses bienfaits, ne devons-nous pas, à bien plus forte raison, nous qui ne sommes que néant devant lui, les estimer, les aimer, les honorer et leur procurer tous les soulagements que nous pouvons, chacun selon nos moyens? Profitons de cette leçon du divin maître, et, à son exemple, soyons toujours charitables envers les pauvres.

Une autre raison, c'est que les pauvres étaient, de tous les hommes, ceux qui avaient le plus besoin d'un libérateur. Ils

étaient, au temps de la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, réduits à la plus affreuse condition. Tous étaient esclaves, et, comme tels, ils étaient les malheureuses victimes de la tyrannie de riches sans entrailles, qui ne vivaient que pour satisfaire leurs caprices, leurs passions, leur soif inextinguible de jouissances matérielles. Les pauvres esclaves étaient moins bien traités que les bêtes de somme. Ils ne jouissaient d'aucun des droits de l'homme; ils étaient la propriété de maîtres qui en trafiquaient, comme d'un vil bétail, les vendaient ou les achetaient sur les marchés, comme on fait chez nous des animaux domestiques. Ces maîtres ou plutôt ces tyrans avaient sur eux droit de vie et de mort. Ils les tuaient, soit pour les punir des moindres fautes, soit pour s'en débarrasser, soit même pour leur plaisir. Tel maître faisait tuer des esclaves, pour donner leur chair en pâture aux poissons de ses étangs. Tel autre les faisait livrer vivants aux bêtes féroces, pour se repaître de leurs tortures. Tel autre les abandonnait à la merci de ses enfants, qui s'exerçaient au maniement de l'arc ou du javelot sur les pauvres esclaves, comme sur des bêtes sauvages. Non, rien n'était plus digne de pitié que le pauvre à l'époque de la venue du Sauveur. Il semble donc que c'était bien à lui que Notre Seigneur devait tendre tout d'abord la main, c'est ce qu'il a fait. « Il a pris lui-même la forme d'esclave » comme dit saint Paul (1), en naissant dans la pauvreté et dans une étable, et dans cet état il a appelé à lui de pauvres bergers.

En outre, pour nous faire voir combien il était dévoué aux pauvres, et à quel point il les aimait, il leur envoie, pour leur annoncer sa venue, un ange, comme il a fait pour annoncer la naissance de saint Jean-Baptiste, son précurseur, comme il a fait pour annoncer le grand mystère de l'Incarnation à la Très Sainte Vierge, comme il a fait pour dissiper les soupçons de saint Joseph et l'instruire de ce grand mystère.

L'ange qui est envoyé aux bergers pour leur annoncer la naissance du Messie leur dit : « Ne craignez point ; car je viens

(1) Phil. II.

vous annoncer une nouvelle qui sera pour tout le peuple un grand sujet de joie. C'est aujourd'hui que, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. » Si jamais une heureuse nouvelle a été apportée au monde, c'est assurément celle que l'Ange apporta aux bergers de Bethléem. Cette nouvelle était heureuse pour tous les hommes, puisque tous étaient appelés à participer aux bienfaits de la Rédemption ; mais à ne considérer la chose qu'au point de vue humain, cette nouvelle était surtout heureuse pour les pauvres. Elle leur annonçait, en effet, leur vrai libérateur. Oui Jésus-Christ est le grand libérateur du pauvre. Pour peu qu'on y réfléchisse, il est facile de se convaincre, qu'au point de vue humanitaire, c'est le pauvre qui a retiré le plus d'avantages de la Rédemption.

Notre Seigneur est venu, en effet, enseigner une doctrine d'affranchissement, une doctrine qui condamne l'esclavage et qui enseigne l'égalité de tous les hommes devant Dieu. Je n'entends pas ici parler de l'égalité révolutionnaire, qui n'est qu'une utopie dont le bon sens des peuples a fait justice, et qui est violée par ceux mêmes qui la prônent le plus, puisqu'ils ont la prétention de conduire le peuple comme un troupeau et de lui faire exécuter leurs criminels desseins. Mais, d'après la doctrine de Jésus-Christ, l'âme du plus pauvre des hommes, à mérite égal, vaut autant devant Dieu que celle du plus riche et du plus puissant des rois. De plus, selon cette doctrine, tous les hommes sont frères et doivent s'aimer les uns les autres comme tels. Nul ne doit faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît. Ce sont ces principes qui condamnent l'esclavage.

S'appuyant sur cette doctrine du divin Sauveur et poursuivant sa mission rédemptrice dans le monde, l'Eglise a toujours défendu et soutenu le pauvre ; elle a toujours lutté contre l'asservissement de l'homme par l'homme ; elle a toujours combattu l'esclavage, partout où elle l'a rencontré, et peu à peu, elle l'a fait disparaître. Aussi l'esclavage n'existe pas dans les pays où domine la religion de Jésus-Christ Lorsque nos saints missionnaires sont parvenus à conquérir de nouveaux pays à la religion chrétienne,

s'ils y rencontrent l'esclavage, ils le combattent jusqu'à ce qu'il n'en reste plus de trace. Toujours et partout l'Eglise de Jésus-Christ a protégé les pauvres. N'est-ce pas pour les pauvres qu'elle a, de tout temps et dans tous les pays, créé des hôpitaux, des écoles, des lieux de refuge, où ils sont à l'abri de la nécessité et des vexations des puissants du monde? N'est-ce pas elle qui, aujourd'hui encore, veille avec le plus de sollicitude sur les pauvres et fait le plus pour eux? Que d'établissements de charité elle a élevés dans les villes, où les pauvres sont le plus nombreux et le plus malheureux! Que d'institutions charitables où elle reçoit les aliénés, les vieillards, les infirmes et même les misérables débris du vice! Qui n'a entendu parler des frères de Saint Jean de Dieu, pour le rachat des captifs, des sœurs de Charité, du Bon Pasteur, des petites sœurs des Pauvres et de tant d'autres ordres religieux qui ne sont institués que pour soulager les misères de l'humanité?

Oui Jésus-Christ est surtout le Sauveur des pauvres, et son Eglise sainte est leur mère. Ah! si les pauvres savaient tout le bien que l'Eglise leur a fait et le bien qu'elle peut encore leur faire, comme ils l'aimeraient! Mais, malheureusement, ils se laissent trop facilement tromper par les ennemis de la religion et du prêtre. Ceux-ci viennent à eux sous les apparences du dévouement à leurs intérêts, leur font les plus belles promesses; mais ce sont des loups revêtus de peaux de brebis. Ils ne trompent le peuple que pour se servir de lui et parvenir à satisfaire leur ambition.

Que les pauvres écoutent bien plutôt la parole de leur mère la Sainte Eglise, qui ne veut et ne cherche que leur bien. Elle leur apprendra ce qu'il faut faire et comment il faut se conduire pour être heureux. Son langage ne flatte pas les passions, au contraire, il les combat; mais c'est le langage de la vérité et quiconque l'écoute et l'observe, est assuré d'arriver au bonheur même ici-bas. « Bienheureux, dit Jésus-Christ, ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. » (1)

(1) Luc XI. 28.

Vous donc, qui êtes privés des biens de la fortune et qui êtes obligés de gagner votre pain à la sueur de votre front, venez considérer votre Sauveur dans la crèche, la sainte Eglise vous y invite. Venez, voyez-le, il est pauvre et souffrant, mais résigné, mais parfaitement soumis à la volonté de Dieu son Père. A son exemple, soyez résignés et patients dans votre pauvreté et votre indigence et, comme lui, toujours parfaitement soumis à la volonté de Dieu, travaillant avec courage, vivant avec ordre et économie, élevant bien vos enfants, ou ayant soin de vos parents, remplissant toujours vos devoirs religieux, parce que telle est la volonté du Seigneur, c'est là et là seulement que vous trouverez le bonheur. Ainsi soit-il.

N. B. — Autre instruction sur la visite des bergers : Voir instructions sur la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ.



Le dimanche après la Noël.

Evangile selon Saint Luc, II. 33 et suivants.

En ce temps là, le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui. Et Siméon les bénit. Puis il dit à Marie, sa mère : Cet enfant que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël et pour être en butte à la contradiction des hommes; et vous-même, vous aurez l'âme percée d'un glaive de douleur; et alors les pensées cachées de plusieurs seront découvertes.

Il y avait aussi là une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était très avancée en âge et n'avait vécu que sept ans avec son mari, qu'elle avait épousé étant vierge. Elle était demeurée veuve et avait alors quatre-vingt quatre ans. Elle restait sans cesse dans le temple, servant Dieu jour et nuit, dans le jeûne et la prière. Etant survenue en ce même instant, elle louait aussi le Seigneur et parlait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Réflexions diverses.

A l'exemple de la sainte Vierge et de Saint Joseph, nous devons aimer à entendre parler de Jésus-Christ, à entendre expliquer sa vie et sa doctrine et nous devons nous bien pénétrer des vérités et des maximes de son saint Evangile et de ses admirables exemples.

Nous pouvons le faire en étudiant cette doctrine si sainte et si pure, dans des livres où elle est bien exposée et en écoutant les instructions de l'Eglise. Mais il ne faut pas le faire d'une manière légère et superficielle; il faut conserver dans son cœur ce qu'on lit ou entend et y réfléchir sérieusement. La nourriture que nous prenons doit être digérée, pour nous être utile; de même les instructions que nous recevons doivent être digérées par la réflexion, si nous voulons en tirer profit pour la conduite

de notre vie. Ne nous contentons donc pas de faire de bonnes lectures, ou d'entendre l'instruction religieuse, mais appliquons-nous à nous en bien pénétrer par la méditation, par la réflexion.

Nous lisons dans cet évangile une prophétie du saint vieillard Siméon : Cet enfant, dit-il est établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël; il sera un objet de contradiction, de sorte que les pensées de plusieurs seront manifestées. S'il y a une prophétie qui a été réalisée à la lettre, c'est bien celle-là! Jésus-Christ, en effet, a été chez les Juifs un véritable objet de contradiction. Les uns ont cru à sa mission, les autres ont refusé d'y croire. Les uns ont regardé Jésus-Christ comme le Messie promis, comme le grand Libérateur annoncé par les prophètes de l'Ancien Testament; les autres l'ont regardé comme un imposteur. Les uns l'ont aimé, suivi comme ses disciples, sont morts pour lui et pour affirmer sa divinité; les autres l'ont persécuté et l'ont fait mourir de la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. Jésus-Christ a donc été chez les Juifs un signe de contradiction et la prophétie de Siméon s'est entièrement réalisée. Que conclure de là ? C'est que Jésus-Christ est vraiment le Messie promis, le Sauveur des hommes. Nous devons donc le considérer comme tel, nous montrer en tout et partout ses disciples dévoués.

Mais en est-il ainsi? Hélas! Aujourd'hui, comme chez les Juifs du temps de Notre-Seigneur, comme du reste parmi les hommes depuis dix-neuf siècles, il n'y a que trop de malheureux qui ne veulent plus de Jésus-Christ, pas plus que les Juifs infidèles. Il est encore, parmi nous, un signe de contradiction. Il a des disciples dévoués; mais il a aussi un grand nombre d'ennemis. Partout on lui fait la guerre, partout on persécute son Eglise, on attaque sa doctrine, on foule aux pieds ses préceptes. De même que chez les Juifs autrefois, il y avait différentes sectes et particulièrement les pharisiens et les saducéens qui poursuivaient sans cesse Jésus-Christ de leur haine, et s'acharnaient à détourner les hommes de lui; de même, parmi nous, il y a différentes sectes qui ne cessent de

persécuter Jésus-Christ, en s'efforçant de détruire sa religion et son Eglise. Ce sont la franc-maçonnerie, le libéralisme, le socialisme, sous toutes leurs formes et la fausse-science qui font une guerre acharnée à la religion par la presse, par leurs associations, par leur enseignement, par les lois, partout où elles ont le pouvoir. De même encore qu'au temps de sa vie mortelle, Jésus-Christ avait pour ennemis tous les ennemis de l'ordre, de la justice, de la vertu, tous les libertins, les débauchés, les hommes de vice et de désordre; ainsi encore maintenant tout ce qui est vicieux, les ambitieux, les impudiques, les ravisseurs du bien d'autrui et autres, est contre lui.

Ah! gardons-nous d'être du nombre des ennemis de notre divin Sauveur; gardons-nous de les soutenir, en quoi que ce soit, de notre influence, de notre suffrage; fuyons leur société, ne lisons ni leurs livres, ni leurs journaux; combattons-les par tous les moyens légitimes possibles. Aimons Notre Seigneur, soyons ses disciples dévoués, en nous montrant toujours et partout ouvertement et franchement chrétiens et catholiques. Défendons son Eglise par tous les moyens que nous avons à notre disposition, par notre suffrage, par notre argent, par notre influence, par nos talents, par nos œuvres. C'est le moyen d'assurer notre bonheur pour le temps et pour l'éternité.

A la prophétie que saint Siméon fait concernant Notre Seigneur, il en ajoute une qui concerne la Sainte Vierge : « Votre âme, lui dit-il, sera percée d'un glaive de douleur. » Cette prophétie s'est réalisée d'une manière bien douloureuse dans la Très Sainte Vierge. Elle a beaucoup souffert pendant toute sa vie; elle a passé par toutes sortes de tribulations. Déjà cette prophétie de Siméon fut comme un glaive qui transperça son âme. A peine Jésus-Christ est-il né, qu'elle doit, sur l'ordre de Dieu, partir pour l'exil, en Egypte. A son retour dans son pays avec Joseph et l'Enfant Jésus, elle doit vivre dans la pauvreté comme eux. A l'âge de douze ans, Jésus est perdu à Jérusalem, quelle épreuve pour le cœur de Marie! Que ne dut-elle pas souffrir en le voyant haï et persécuté par ceux

mêmes de sa nation qui auraient dû être les premiers à le recevoir? Qui dira ce qu'elle a souffert pendant la passion de son divin Fils et au pied de la croix? Il n'y a pas une souffrance du divin Jésus qui n'ait eu le plus douloureux retentissement dans le cœur de sa mère si aimante et si dévouée. C'est avec raison qu'elle est appelée la Mère de douleur, la Reine des martyrs.

Or, la Sainte Vierge a subi toutes ces humiliations et toutes ces souffrances, avec une parfaite soumission à la volonté de Dieu et une patience à toute épreuve. A son exemple, lorsque nous sommes éprouvés par la main de Dieu, soumettons-nous humblement, supportons nos peines avec patience, et surtout supportons-les en esprit de pénitence, pour satisfaire à la justice de Dieu, offensé par nos péchés.

Enfin, l'Evangile nous parle d'une sainte veuve nommée Anne, dont il fait l'éloge. Elle se maria étant vierge et, après la mort de son mari, arrivée sept ans après son mariage, elle vécut pendant de longues années dans une parfaite continence, bien qu'il lui fût permis de se remarier; elle servait Dieu jour et nuit dans le jeûne et la prière, et elle restait constamment dans le temple.

A l'exemple de cette sainte femme, chacun de nous doit observer fidèlement la chasteté conforme à son état. Ceux qui ne sont pas mariés doivent éviter avec soin tout ce qui peut blesser cette vertu, qui est la plus belle de toutes, la plus chère aux saints Cœurs de Jésus et de Marie. Ils doivent repousser énergiquement toutes les tentations qui se présentent et le bon moyen, c'est d'avoir recours à la prière et à la mortification du corps et des sens. Ils doivent éviter toutes les occasions prochaines du péché contraire à la chasteté, telles que les mauvaises lectures, les plaisirs mondains, bals, théâtres, réunions dangereuses, la fréquentation des mauvaises compagnies, les entretiens seul à seul entre personnes de différents sexes. On ne saurait trop prendre de précautions à cet égard ; car c'est surtout en ce point que la chair est faible.

Pour les personnes mariées, elles doivent avoir le plus grand respect d'elles-mêmes et entre elles, ne jamais se rien permettre de contraire à l'honnêteté et aux bonnes mœurs dans leurs rapports, et veiller avec soin à ne jamais scandaliser surtout les enfants. Qu'elles sachent bien que tout n'est pas permis dans le mariage ! Quand elles ont des doutes sur leur condnite, qu'elles ne manquent pas de les exposer à leur confesseur, en toute sincérité, afin de savoir à quoi elles doivent s'en tenir.

Nous devons aussi, à l'exemple de sainte Anne la prophétesse, aimer à assister aux saints offices qui se font dans nos églises. La fréquentation du lieu saint est une des pratiques les plus recommandées dans la religion. Nous pouvons sans doute honorer Dieu, le louer, l'invoquer partout où nous nous trouvons ; mais nos prières et nos hommages lui sont bien plus agréables, lorsque nous les lui adressons dans le lieu saint, où il demeure d'une manière toute spéciale. Il a dit lui-même : « Lorsque deux ou trois personnes seront réunies pour prier, en mon nom, je me trouverai au milieu d'elles. » (1) Or, quand réalisons-nous mieux cette condition, que lorsque nous assistons aux saints offices, où les fidèles sont réunis pour prier ? Et puis tout, dans le lieu saint, contribue à rendre nos prières plus ferventes et, par là-même plus efficaces. Tout ce qui nous environne nous rappelle la bonté de Dieu et nos devoirs. Aimons donc à venir à l'église, à assister aux saints offices. Si nous y assistons de bon cœur, avec une sincère piété, nous n'en sortirons jamais sans être comblés des grâces du Seigneur. Méditez sérieusement les grandes leçons que nous donne cet évangile et vous en tirerez de grands fruits pour la sanctification de vos âmes. Ainsi soit-il.

---

(1) Mac. XVIII, 20.

Epiphanie de Notre Seigneur.

Evangile selon Saint Mathieu II, 1 et suivants.

Jésus étant né dans Bethléem, ville de la tribu de Juda, au temps du roi Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem et ils demandèrent : Où est le Roi des Juifs qui est nouvellement né? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Ayant appris cela, le roi Hérode en fut troublé et toute la ville de Jérusalem avec lui. Il rassembla les princes des prêtres et les docteurs du peuple et leur demanda où devait naître le Christ? Ils lui dirent que c'était à Bethléem, de la tribu de Juda, selon qu'il a été écrit par le prophète : Et vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la dernière parmi les villes de la tribu de Juda ; car c'est de vous que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël. Alors Hérode appela les Mages en secret, s'informa avec soin du temps où l'étoile leur était apparue, et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer. Ayant entendu ces paroles les Mages partirent. En même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient, les précédait jusqu'à ce que, étant arrivés au lieu où était l'enfant, elle s'arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés de joie, et entrant dans la maison, ils adorèrent l'Enfant-Jésus. Puis ouvrant leurs trésors ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe, et ayant reçu en songe l'ordre du Ciel de ne point aller trouver Hérode, ils s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

Qualités de la foi.

La visite des Mages à Notre Seigneur nous offre une leçon bien importante et bien salutaire. Leur conduite, en effet, n'est-elle pas bien propre à exciter et à fortifier notre foi ? Que voyons-nous chez ces saints hommes ? Nous y voyons la foi

revêtue de toutes les qualités requises pour être parfaite. Leur foi, en effet, est prompte, ferme, constante et pratique. Ce sont là les qualités que doit avoir la foi du chrétien.

Tout d'abord c'est une foi prompte. Les Mages étaient des rois ou chefs de tribus. Ils s'occupaient de l'étude des astres. Or, un soir, ils aperçurent une étoile extraordinaire. Connaissant sans nul doute les prophéties concernant le Messie, et éclairés par l'Esprit de Dieu, ils comprennent que cette étoile est celle qui, selon le prophète Balaan, devait apparaître lors de la venue du Messie attendu chez les Juifs et chez les autres peuples, surtout chez ceux de l'Orient. Ils se décident aussitôt à partir pour aller le trouver et lui rendre leurs hommages. Ils ne délibèrent pas ; ils ne s'attardent pas à prendre toutes sortes de mesures ; ils partent. Nous avons vu son étoile en Orient, disent-ils, et nous sommes venus. »

Pourrions-nous ne pas admirer la promptitude et la vivacité de leur foi ? Eh bien, telle doit être la nôtre. De même que les Mages étaient éclairés par l'Esprit de Dieu et étaient conduits par une étoile miraculeuse, de même nous avons, pour nous conduire à Dieu, la Sainte Eglise qu'il a lui-même fondée, qu'il dirige par son Esprit-Saint, et qui, par conséquent, ne peut se tromper ni nous tromper en ce qui concerne la religion et la morale.

L'Eglise, voilà donc notre étoile, l'étoile qui doit nous guider dans la voie de la vérité et du devoir, comme l'étoile miraculeuse y conduisit les Mages. Mais, pour y marcher comme les Mages, il faut faire comme eux, il faut croire sans balancer, sans hésiter.

Sans doute, il y a dans la religion des vérités incompréhensibles, des mystères qui sont de beaucoup au-dessus de la raison ; la morale de l'Evangile n'est pas facile à pratiquer ; car, pour la bien observer, il faut lutter continuellement contre soi-même, contre les penchants déréglés de la nature, contre les mauvaises passions du cœur. Mais de même que les Mages ne se sont pas laissé arrêter par les difficultés d'un long et pénible voyage ; de même nous ne devons pas hésiter à entrer courageusement dans

le chemin où l'Eglise nous appelle, à embrasser notre sainte religion et à la pratiquer généreusement.

Nous avons dit, en second lieu, que la foi des Mages est une foi ferme et constante, une foi à toute épreuve. En effet, arrivés à Jérusalem, ne connaissant pas la ville et ne sachant ou est né le Messie, ils n'hésitent pas à s'informer du lieu où il est né. « Où est le roi des Juifs qui vient de naître? » disent-ils. Ils apprennent bientôt, à la cour d'Hérode, par les princes des prêtres et les docteurs de la loi, qu'il devait naître à Bethléem. Hérode les envoie en cette ville, ils partent; l'étoile leur apparaît de nouveau et les conduit à Bethléem.

Cette conduite des Mages nous offre une double leçon. Il arrive bien souvent, n'est-il pas vrai? que la foi s'affaiblit, s'obscurcit; que cette lumière divine semble s'éteindre et disparaître de notre esprit. Il nous arrive quelquefois des tentations violentes contre la foi. Nous raisonnons, nous doutons, nous nous débattons, pour ainsi dire, entre l'erreur et la vérité. Cela peut venir du démon; mais cela arrive souvent quand on a entendu des discours contre la religion ou qu'on s'est permis de mauvaises lectures. Cela arrive encore, quand les passions se soulèvent et voudraient nous dominer et nous entraîner au mal. Malheur à celui qui, dans ces moments, n'est pas ferme dans sa foi et se permet de délibérer. Sa foi s'affaiblira insensiblement et il finira par la perdre.

C'est pourquoi, lorsque notre foi est attaquée, éprouvée, imitons les Mages; ne nous laissons pas abattre par l'épreuve; mais, au contraire, soyons fermes, luttons avec énergie contre la tentation. Nous avons pour confirmer notre foi la parole de Dieu et l'enseignement de son Église; croyons fermement et repoussons les tentations contre la foi. Telle ou telle vérité est incompréhensible à votre raison. N'importe, Dieu a parlé, l'Eglise nous le dit, la raison doit se soumettre.

Il arrive aussi assez souvent que si notre foi est faible et chancelante, c'est par suite de notre ignorance. On n'est pas assez instruit de la religion, c'est un grand défaut et une source

de doutes et de tentations. Ou bien, ce qui est encore pire, on a des préjugés contre elle, par suite de mauvaises lectures que l'on a faites, de mauvaises conversations ou discours que l'on a entendus, et l'on ne sait que penser et que croire. Que faire pour sortir de cette incertitude? Ce que les Mages ont fait pour arriver à Notre Seigneur. Ils s'en sont rapportés à la réponse des docteurs de la loi, qui connaissaient les prophéties et qui dirent à Hérode que le Messie devait naître à Bethléem. De même, dans nos doutes et notre incertitude sur ce que nous devons croire, nous devons nous en rapporter aux décisions de la Sainte Église et à l'enseignement de ses ministres; mais pas à d'autres. Quand vous avez un procès, vous vous adressez à un avocat pour soutenir votre cause; quand vous êtes malades, vous vous adressez à un médecin. Dans vos difficultés sur la religion, adressez-vous à ses ministres, ils vous éclaireront. Si, comme les mages, vous êtes bien disposés à recevoir leur enseignement, Dieu vous bénira et vous fortifiera dans la foi et la vérité.

Une autre grande épreuve à laquelle fut mise la foi des Mages, ce fut l'état dans lequel ils trouvèrent l'Enfant Jésus. Au lieu de le trouver dans un palais, entouré d'une cour brillante, lui qu'ils appelaient le roi des Juifs, ils le trouvent dans une pauvre maison, au milieu de pauvres gens, enveloppé de pauvres langes. Quelle n'eût pas dû être leur déception? Néanmoins leur foi n'est pas ébranlée. Ils reconnaissent dans ce pauvre enfant, le Messie promis, le Fils de Dieu fait homme; ils se prosternent et lui offrent des présents royaux, selon la coutume de l'Orient. Quand notre foi nous propose des mystères incompréhensibles, imitons les Mages, croyons sans hésiter, sur la parole de l'Église.

Enfin la foi des Mages est aussi agissante et pratique. Voyez-les, ils ne se contentent pas de croire que le Messie est né; mais ils se mettent en route pour aller lui rendre leurs hommages. Ils ne reculent devant aucune difficulté. Arrivés auprès de lui, ils se prosternent devant lui, et lui offrent de l'or, de l'encens, et de la myrrhe, pour reconnaître sa royauté, sa divinité et en même temps son humanité.

Nous devons faire comme eux. Il ne faut pas nous contenter de croire les vérités de la religion, de considérer la morale chrétienne comme la seule pure et vraie; mais il faut conformer notre conduite à notre foi. Il ne suffit pas d'être chrétien de nom, il faut l'être en réalité. « Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur! Seigneur! qui entreront dans le royaume des cieux; mais bien ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique » (1). « La foi sans les œuvres, dit saint Jacques est une foi morte. » Il faut donc que nous pratiquions les devoirs que nous impose notre religion : nos devoirs envers Dieu, en lui rendant fidèlement le culte et les hommages qui lui sont dûs; nos devoirs envers le prochain, en pratiquant bien la charité et la justice; nos devoirs envers nous-mêmes, en nous appliquant à éviter le péché et à pratiquer les vertus chrétiennes; les devoirs de notre état, chacun selon notre condition.

Telle est la véritable foi. Conservons-la toujours soigneusement avec l'aide et la grâce de Dieu et elle nous conduira au salut. Ainsi-soit-il.

---

(1) Mat. VII. 21.

Le dimanche après la nouvelle année.

Evangile selon Saint Mathieu II, 13 et suivants

En ce temps-là, un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Egypte et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en partir ; car Hérode cherchera l'enfant pour lui donner la mort. Joseph s'étant levé prit l'enfant et sa mère durant la nuit et se retira en Egypte, où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que cette parole que le Seigneur avait dite fût accomplie : J'ai rappelé mon Fils de l'Egypte.

De nos devoirs envers la Providence.

Nous voyons, dans ce passage de l'Evangile, avec quel soin la Providence veillait sur la sainte famille. Le bon Dieu veille de même sur nous. Il nous procure les moyens d'atteindre notre suprême destinée et est toujours prêt à venir à notre aide. « Demandez, dit Notre Seigneur, et vous recevrez. » (1) Ce soin que Dieu prend de nous s'appelle la Providence. Inutile de vous démontrer qu'il y a une Providence divine. C'est une vérité de bon sens aussi bien que de foi. Je ferai chose plus utile en vous rappelant nos devoirs envers elle.

Pour bien déterminer ces devoirs, nous pouvons considérer la Providence de Dieu, par rapport aux biens que nous en recevons ou par rapport aux maux dont elle nous afflige. Nous lui devons notre reconnaissance pour les biens qu'elle nous fait; une entière confiance pour ceux qu'elle peut nous faire. Nous devons aussi accepter les maux qu'elle nous envoie, comme punition de nos fautes, ou comme épreuve de notre fidélité.

La reconnaissance est un devoir que la nature impose aux hommes, même aux plus barbares, et même aux animaux

---

(1) Luc XI. 9.

dépourvus de raison. L'amour que nous avons pour nous-mêmes nous porte à aimer ceux qui nous font du bien et l'espérance d'en recevoir encore nous engage à leur marquer notre reconnaissance. Or nous avons tout reçu de Dieu; nous sommes redevables à sa divine Providence de tous les biens que nous possédons. Nous lui devons notre vie, notre conservation, notre santé, nos talents, nos forces, tous les biens du corps et de l'âme que nous possédons. C'est lui qui fait luire le soleil qui nous éclaire et nous réchauffe. C'est lui qui fait tomber la pluie qui féconde la terre. C'est lui qui donne à l'homme les animaux qui lui rendent tant de services. C'est lui qui fait produire à la terre les plantes si diverses qui servent à nos usages. En un mot, il a tout fait pour nous. Nous lui devons donc une reconnaissance universelle, et comme il ne cesse de nous offrir ses biens, nous ne devons jamais cesser de l'aimer et de lui être reconnaissants.

Mais est-ce là ce que nous faisons? Combien y a-t-il d'hommes qui pensent à rendre grâces à Dieu, quand il leur a accordé quelque faveur; quand, par exemple, il les a tirés de quelque mauvaise affaire; quand il leur a rendu la santé; qu'il leur a procuré en abondance les fruits de la terre, ou leur a accordé quelque grâce particulière, pour les aider à faire leur salut? On recueille avec assiduité les dons du Seigneur; mais on ne pense pas à l'en remercier. Que dis-je? On ne se contente pas de les recevoir sans reconnaissance, on en use trop souvent pour l'outrager, en se livrant à ses passions, en ne pensant qu'à satisfaire l'avarice. Nous voulons que ceux à qui nous faisons du bien s'en montrent reconnaissants envers nous; n'est-il pas bien plus juste que nous nous montrions reconnaissants envers Dieu de ses bienfaits, en le servant plus fidèlement, en évitant tout ce qui peut lui déplaire?

La reconnaissance, voilà donc notre premier devoir envers la divine Providence. Le second, c'est la confiance, mais une confiance entière. Notre Seigneur ne cesse de nous la recommander, comme nous le voyons dans l'Evangile. « Ne vous inquiétez pas

où vous trouverez de quoi boire et de quoi manger pour le soutien de votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements, pour couvrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Celui donc qui vous a donné la vie, ne vous refusera pas la nourriture et celui qui vous a donné le corps, ne vous refusera pas le vêtement. Considérez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment point, ils ne moissonnent point et ils n'amassent rien dans les greniers ; mais votre Père Céleste les nourrit. Ne lui êtes-vous pas beaucoup plus chers que les oiseaux, vous qui êtes ses enfants ; ne craignez donc pas qu'il vous abandonne. » (1)

Aussi, Notre Seigneur ne cesse de nous encourager à prier, à demander à Dieu, avec confiance, ce dont nous avons besoin. Vous qui êtes si imparfaits, vous ne donneriez pas une pierre à votre enfant lorsqu'il vous demande du pain ; Dieu donc qui est infiniment bon, qui est votre père ne refusera pas non plus de vous faire tout le bien possible, si vous le demandez avec confiance. Voilà ce que dit Notre Seigneur. (2) Quoi de plus capable de bannir ces inquiétudes auxquelles se livrent la plupart des hommes, pour les besoins de la vie ; qui sont toujours en peine de ce qu'ils deviendront dans la suite ; qui vivent dans une appréhension continuelle de manquer des choses nécessaires à leur entretien et à celui de leur famille ?

Hommes de peu de foi, peut-on dire avec Notre Seigneur, pensez à l'injure que vous faites à Dieu, par une telle défiance ; car elle ne peut venir que parce que vous croyez, ou que Dieu ne connaît pas vos besoins, ou qu'il ne veut pas, ou ne peut pas vous donner les secours qui vous sont nécessaires. Or croire que Dieu ne connaît pas nos besoins, ou qu'il ne veut ou ne peut pas les soulager, c'est faire outrage à sa sagesse qui connaît tout, à sa bonté qui nous aime, à sa puissance qui peut tout. Ayons donc la plus entière confiance en la Providence de Dieu.

---

(1) Math. VI, 25 et sq.
(2) Mat. VII, 11.

Cela veut-il dire que nous devons tout attendre de Dieu, sans rien faire de notre côté? Certes non. Nous devons avoir confiance en Dieu; mais nous devons, de notre côté, faire tout ce que nous pouvons; aide-toi, le ciel t'aidera. Faisons, de notre côté, ce que nous pouvons et ayons confiance en Dieu; recourons à lui dans nos besoins, il fera le reste. Vous voulez vous guérir d'une maladie qui met votre vie en danger? Employez les moyens que la prudence vous conseille, et, en même temps, demandez à Dieu la guérison, et, s'il le juge plus utile pour votre salut, il vous l'accordera. Vous voulez avoir de belles récoltes? Préparez soigneusement la terre, jetez-y de bonnes semences et demandez à Dieu de bénir votre travail, d'accorder un temps favorable, et il vous exaucera, si vous n'y mettez pas obstacle d'un autre côté. Il en est de même de tous les autres biens, soit spirituels, soit corporels. Ayons donc la plus grande confiance en Dieu; bannissons de notre cœur cette inquiétude qui prouve que l'on n'a pas la foi, et qui déplaît souverainement au Seigneur et Dieu nous bénira.

Malheureusement elle est bien rare cette confiance en Dieu. On ne l'a pas du tout, ou, si on l'a, elle est trop faible et on ne mérite pas d'être exaucé. Ou bien on ne sert pas Dieu, comme on le doit, on l'offense, on vit dans le péché qui rend l'homme ennemi de Dieu, et on se rend indigne de ses faveurs.

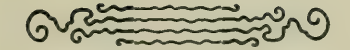
Mais, direz-vous, s'il en est ainsi, d'où vient que les justes sont bien souvent éprouvés par le malheur, tandis que les impies sont dans la prospérité? On peut expliquer cela de cette manière : Il n'y a pas au monde un homme, si méchant soit-il, qui n'ait fait quelque bien, dans le cours de sa vie; de même qu'il n'y a pas un seul juste qui n'ait quelquefois offensé Dieu. Or Dieu récompense tout le bien que l'on fait et punit tout le mal. On peut donc dire que lorsqu'il afflige le juste, en cette vie, c'est pour lui donner lieu d'expier ses fautes, afin de le récompenser dans l'autre vie; tandis que, s'il laisse prospérer le méchant, c'est pour le récompenser du peu de bien qu'il a fait, se réservant l'éternité pour le punir de ses péchés.

Enfin, quand nous sommes visités par le malheur, que nous sommes plongés dans le chagrin, nous ne devons pas nous révolter contre Dieu. Nous devons considérer les maux que Dieu nous envoie, comme une punition de nos péchés ou comme une épreuve. Dieu punit le péché et il le punit aussi bien en cette vie qu'en l'autre. Mais il y a certains péchés que Dieu ne laisse jamais impunis en cette vie. Ainsi le blasphême, la profanation du dimanche, l'inconduite des enfants envers leurs parents, la persécution des ministres de la religion, l'inconduite dans le mariage et autres, sont autant de péchés qui attirent, même en cette vie, la malédiction de Dieu sur leurs auteurs. On en a des milliers d'exemples. Eh bien, quand on s'est rendu coupable de l'un ou l'autre de ces péchés, à plus forte raison si c'est de plusieurs, il ne faut pas s'étonner si l'on est frappé par le malheur et si l'on ne réussit pas dans ses affaires. Il faut alors rentrer en soi-même, il faut se reconnaître coupable devant Dieu, renoncer au vice et au désordre, revenir à la vertu et profiter des maux dont on est accablé pour expier ses fautes et satisfaire à la justice de Dieu en cette vie, afin de ne pas être obligé de le faire en l'autre vie.

Quelquefois aussi les maux dont Dieu nous afflige peuvent être considérés comme des épreuves. On voit parfois des personnes qui servent Dieu fidèlement, accablées par le malheur. Doivent-elles se décourager, se révolter contre Dieu, murmurer contre la Providence? Non, loin de là! Elles doivent, au contraire, accepter avec patience, les épreuves que Dieu leur envoie. Elles doivent en profiter pour expier les fautes qu'elles ont commises; car il n'y a personne qui ne pèche, au moins en matière légère, et pour acquérir plus de mérite devant Dieu. Voyez le saint homme Job, ce fidèle serviteur de Dieu; il fut accablé de maux horribles. Cependant il ne se découragea jamais; il continua toujours à avoir confiance en Dieu. « Quand même Dieu, disait-il me tuerait, j'espérerais encore en lui ». (1) Il supporta patiemment ses peines et il mérita une magnifique récompense.

(1) Job, XIII, 15.

Ayons aussi la plus entière confiance en la Providence, même lorsque nous sommes visités par le malheur. Profitons des peines que Dieu nous envoie pour expier nos fautes et mériter le bonheur éternel. Ainsi soit-il.



Le premier dimanche après l'Epiphanie.

Evangile selon Saint Luc, II. 40 et suivants.

En ce temps là, l'enfant croissait et se fortifiait, il était rempli de sagesse et la grâce de Dieu était en lui. Or son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem à la solennité de Pâques. Lorsque Jésus eut atteint l'âge de douze ans, ils allèrent à Jérusalem, selon qu'ils avaient coutume, au temps de la fête de Pâques, (et le conduisirent avec eux). Après que les jours de cette fête furent passés, ils s'en retournèrent; mais l'enfant Jésus demeura à Jérusalem, sans que son père et sa mère s'en aperçussent. Pensant qu'il était avec ceux de leur compagnie, ils marchèrent pendant un jour, et le cherchaient parmi ceux de leur famille et de leur connaissance. Mais ne le trouvant point, ils retournèrent à Jérusalem, pour l'y chercher. Trois jours après ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'écoutaient étaient surpris de sa sagesse et de ses réponses. Lors donc qu'ils le virent, ils furent remplis d'étonnement. Et sa mère lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions, bien affligés. Il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde le service de mon Père? Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disait. Cependant il revint avec eux et arriva à Nazareth. Il leur était soumis. Or sa mère conservait soigneusement toutes ces paroles dans le fond de son cœur. Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Réflexions diverses.

L'Enfant Jésus croissait et se fortifiait, il était rempli de sagesse et la grâce de Dieu était en lui. Il serait à désirer que l'on pût dire la même chose de tous les enfants. Malheureusement c'est le contraire qui arrive pour le plus grand nombre. Ils

grandissent et se fortifient au physique; mais ils ne grandissent pas en sagesse, ni en grâce devant Dieu. Au contraire, au fur et à mesure qu'ils avancent en âge, on voit grandir et se fortifier leurs défauts et leurs vices et se perdre l'innocence des premières années. D'où cela vient-il? On peut le dire, cela vient presque toujours de la négligence qu'apportent les parents à la grande œuvre de l'éducation de leurs enfants. Ils s'occupent de la santé corporelle de ces enfants; mais ils n'ont nul souci de leurs âmes. Ils ne leur inspirent pas, dès leurs premières années, le goût de la piété, l'amour de Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la pratique des devoirs de la religion, la haine et la fuite du mal, l'horreur du péché. Ils ne s'appliquent pas à les corriger de leurs défauts, et à leur faire pratiquer les vertus de leur âge, telles que la piété, l'obéissance. Ils ne veillent pas assez à les conserver dans l'innocence; en un mot l'éducation religieuse et morale est négligée entièrement, ou bien on s'en occupe si peu et si mal, qu'on ne peut espérer et qu'on n'obtient aucun bon résultat. C'est là ce qui explique comment les enfants, au lieu de grandir en sagesse et en vertu, grandissent bien plutôt en malice et en méchanceté.

Pères et mères, sachez-le bien, vous ne sauriez trop vous occuper de l'éducation de vos enfants. Donnez-leur d'abord de bons exemples, soyez bons chrétiens, c'est par là qu'il faut commencer. Un père et une mère qui ne donnent pas le bon exemple, dans leur famille, ne feront jamais rien de leurs enfants. Tel père, tel fils; telle mère, telle fille. Cet adage est presque toujours vrai.

Tout en leur donnant le bon exemple, inspirez-leur l'amour de Dieu, de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge; faites-leur aimer et pratiquer les exercices de la piété chrétienne et les vertus de leur âge et inspirez-leur la haine du vice et du péché, comme la reine Blanche faisait pour son fils, saint Louis: « Je vous aime bien, lui disait-elle; mais je préfèrerais vous voir mourir à mes pieds, plutôt que de vous voir commettre un péché mortel ». Corrigez-les avec sagesse de leurs défauts et de leurs fautes, pour les porter et les habituer à pratiquer les vertus

contraires. Veillez sur eux constamment, car l'éducation est une œuvre de tous les jours et de tous les instants. De cette manière vous formerez de bons chrétiens, des enfants qui seront votre joie et votre bonheur en cette vie et en l'autre.

2. Nous voyons dans ce passage de l'Évangile, que la sainte Vierge et saint Joseph allaient chaque année à Jérusalem, pour y célébrer la solennité pascale, selon la loi de Moïse, et ils prirent l'enfant Jésus avec eux, lorsqu'il eut atteint sa douzième année. Ils nous apprennent à bien remplir nos devoirs religieux et, en particulier, le grand devoir de la communion pascale, prescrit par le troisième commandement de l'Eglise : « Ton Créateur tu recevras, au moins à Pâques humblement ». La sainte Vierge et saint Joseph devaient faire un long voyage, pour aller remplir ce devoir. Cela ne les empêchait pas de le remplir fidèlement chaque année, comme la loi de Moïse le prescrivait, et Notre-Seigneur, dès qu'il eut douze ans, les accompagnait. Apprenons de là à obéir aux lois de Dieu et de l'Église, sans nous rebuter des peines et des difficultés qui peuvent se rencontrer. Ne nous abstenons pas, sans de sérieuses raisons, de paraître dans la maison de Dieu, sous le prétexte de la longueur et de la difficulté des chemins. Ne prétextons pas non plus le mauvais temps ou autres choses pareillles, pour nous dispenser de l'assistance aux saints offices. « Ceux dit saint Chrysostome, qui honorent avec zèle et ardeur, la doctrine venue du Ciel, supportent tout avec facilité, afin de remplir exactement les devoirs qu'elle prescrit. Ni le froid, ni le chaud, ni la multitude des affaires, rien n'est capable de les détourner de l'objet de leur zèle. Le paresseux et l'indifférent, au contraire, même lorsque le temps est le plus favorable, et que l'occasion et le loisir lui manquent le moins, ne montrera aucun zèle pour les offices divins, il restera constamment dans son coupable sommeil celui qui ne va pas volontiers à l'église montre par là qu'il n'aime ni Dieu ni sa parole sainte ».

3. Or il arriva, dit l'Évangile, que Notre-Seigneur étant allé avec la sainte Vierge et saint Joseph, à la fête pascale, à Jérusalem, y resta à leur insu. Ils ne s'aperçurent de son absence

qu'après avoir marché une journée. Mais aussitôt ils retournèrent à la ville et le cherchèrent jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé. Il peut arriver et il n'arrive que trop souvent, que nous perdions Notre-Seigneur et comment? Par le péché mortel. Car le péché mortel nous ôte la grâce et l'amitié de Jésus-Christ et nous rend odieux à ses yeux.

Nous ne devons pas rester dans cet état. Aussitôt que nous nous en apercevons, nous devons, comme Marie et Joseph revenir à Notre-Seigneur et ne pas nous donner de repos jusqu'à ce que nous l'ayons retrouvé, c'est-à-dire, jusqu'à ce que nous soyons purifiés du péché et que nous ayons retrouvé la grâce et l'amitié de notre Dieu. Or le moyen d'y parvenir, c'est de faire une bonne confession, car la bonne confession est le moyen infaillible de se réconcilier avec Dieu. Il ne faut pas même attendre la confession; mais il faut faire un bon acte de contrition parfaite, accompagné de la volonté sincère de se confesser à la première occasion. Dès le moment même le péché est pardonné. Il suffira de le confesser à l'occasion.

4. Ce fut dans le temple que la sainte Vierge et saint Joseph retrouvèrent Notre-Seigneur. C'est aussi dans l'église que nous le trouverons, toutes les fois que nous le voudrons. Il y est constamment, dans le saint tabernacle. Chaque jour il s'immole pour nous sur l'autel et il ne demande qu'à se donner à nous dans la sainte communion. Que de grâces nous pourrions obtenir si nous voulions venir à Notre-Seigneur comme il nous invite d'ailleurs par ces paroles : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes surchargés et je vous soulagerai » (1), je remplirai vos âmes de ma grâce. Aimons donc à venir trouver Notre-Seigneur dans sa maison. Aimons à assister aux saints offices et surtout à la sainte messe; aimons aussi à nous approcher de temps en temps, le plus souvent possible, de la sainte communion pour nous nourrir de la chair et du sang de notre bon Sauveur, source de toute grâce et de toute sainteté.

(1) Mat. XI, 28.

5. A la sainte Vierge qui lui demande pourquoi il a agi ainsi, Notre-Seigneur répond : Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des choses qui regardent mon Père? Ce n'est pas un reproche que Notre Seigneur adresse à sa Sainte Mère. Dans sa douleur, elle avait oublié que son divin Fils était venu, pour s'occuper avant tout des intérêts de son Père céleste. C'est ce qu'indique cette parole : Ne saviez-vous pas? Mais Notre Seigneur nous donne ici une grande leçon : il nous apprend que nous devons mettre le service de Dieu au-dessus de tout, que nous devons le préférer à nos parents mêmes, tout en leur gardant le respect que nous leur devons. Le service de Dieu doit donc passer avant tout le reste. En particulier, si le bon Dieu appelle quelqu'un au sacerdoce ou à l'état religieux, d'une manière moralement certaine, il doit suivre sa vocation et se donner à lui.

6. Enfin, à la demande de la sainte Vierge et de saint joseph, l'enfant Jésus se leva et revint avec eux. Il est encore ici le modèle de l'obéissance. Malgré le succès qu'il avait parmi les docteurs, qui l'admiraient et le félicitaient de sa sagesse, il n'hésita pas à suivre son père nourricier et sa sainte mère. Il apprend aux enfants à toujours respecter l'autorité de leurs parents et à leur obéir, quoi qu'il doive leur en coûter, en tout ce qui est juste et raisonnable, c'est-à-dire, en ce qui est conforme à la volonté de Dieu, ou du moins, n'y est pas opposé.

Telles sont les leçons que nous pouvons tirer de ce passage de l'Évangile. Que les parents à l'exemple de la sainte Vierge et de saint Joseph veillent avec soin sur leurs enfants, qu'ils leur donnent une bonne éducation religieuse et morale. Appliquons-nous tous à observer fidèlement, coûte que coûte, les lois de Dieu et de la Sainte Église. Enfin, quand nous avons eu le malheur de nous éloigner de Notre-Seigneur par le péché, revenons à lui, au plus tôt. Vivons ainsi dans la pratique de nos devoirs et dans la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ et nous assurerons notre salut. Ainsi soit-il.

N. B. — Voir Instructions sur la vie de Notre-Seigneur.

Le deuxième dimanche après l'Épiphanie.

Évangile selon Saint Jean II, 1 et suivants.

En ce temps-là, il se fit à Cana, en Galilée, des noces auxquelles la mère de Jésus assistait, et Jésus, avec ses disciples fut aussi invité à ces noces. Le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin. Jésus lui répondit : Femme, qu'est-ce que cela fait à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira. Or il y avait là six urnes de pierres, qui avaient été placées pour servir aux purifications, selon la coutume des Juifs, et elles contenaient chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : Emplissez ces urnes d'eau. Ils les emplirent jusqu'en haut. Ensuite il leur dit : Puisez maintenant et portez-en au maître de la maison. Ils lui en portèrent. Dès qu'il eut goûté de cette eau qui venait d'être changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin (mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau, le savaient bien), il appela l'épouse et lui dit : Tout homme fait d'abord servir le meilleur vin, et après que les convives en ont bu copieusement, il fait servir le moindre; mais pour vous, vous avez réservé jusqu'à cette heure le vin le plus excellent. Ce fut donc à Cana, en Galilée que Jésus fit ce premier miracle, et fit ainsi éclater sa gloire; et ses disciples crurent en lui.

Du mariage.

—

PREMIÈRE INSTRUCTION

Nous voyons dans ce passage de l'Évangile, que Notre-Seigneur, avec sa sainte Mère et les cinq disciples qu'il avait amenés avec lui de Béthanie, voulut bien assister à des noces à Cana. Notre-Seigneur agit ainsi sans doute pour sanctifier le mariage. Considérons ce qu'est le mariage chrétien. (D'après Mgr Guibert).

Le mariage n'est pas une institution humaine abandonnée au libre-arbitre des législateurs. C'est Dieu lui-même qui, en créant

l'homme et la femme, a institué le lien indissoluble qui les unit. « Croissez et multipliez », dit le Seigneur à nos premiers parents, et il donna à leur union cette bénédiction féconde que le péché originel et les prévarications subséquentes n'ont pas fait révoquer. Aussi tous les peuples se sont-ils accordés pour reconnaître le caractère essentiellement religieux du mariage. Cette tradition primordiale du genre humain s'est perpétuée à travers les vicissitudes de l'existence des races diverses répandues sur la terre.

Il appartenait à Notre-Seigneur Jésus-Christ, le divin Rédempteur du monde, d'ajouter une dignité nouvelle à l'institution primitive. Venu, non pour détruire la loi ancienne, mais pour la perfectionner, il éleva le mariage chrétien à la dignité de sacrement, c'est-à-dire qu'il ajouta à l'union conjugale un secours surnaturel, pour aider les époux à se sanctifier et à élever des enfants qui fussent dignes de l'héritage céleste. Il rendit ainsi au mariage son caractère primordial, en consacrant de nouveau l'unité et l'indissolubilité de l'union conjugale.

Pour peu que l'on réfléchisse, on comprend qu'il devait en être ainsi, sous la loi de l'Évangile. L'homme devenu enfant de Dieu par le baptême, doit porter dans tous les actes de sa vie la marque de la dignité surnaturelle. Quand deux chrétiens s'unissent, ils ne peuvent se séparer de ce caractère saint et indélébile. Enfants de Dieu, ils reçoivent la grâce divine qui est la bénédiction du Père céleste, comme les fils d'une noble famille obtiennent au jour de leur union, le droit à l'héritage de leurs parents. Aussi l'Église, fidèle gardienne de l'enseignement du Sauveur, a-t-elle toujours cru et enseigné que, pour les chrétiens, le mariage légitime et le sacrement sont inséparables, ou plutôt ne font qu'une seule et même chose sacrée. Cette doctrine ne doit pas vous étonner, car les publicistes eux-mêmes se sont accordés avec la théologie, pour reconnaître le caractère divin du mariage. » Partout, dit l'un d'eux, Sausset, partout dans les sociétés à l'état d'enfance, comme dans les civilisations les plus avancées, le mariage vit par la religion, comme la société par le mariage. Partout la divinité consacre le mariage.

Ces trois noms sont inséparables, comme ils sont immortels. » (Le mariage civil et le mariage religieux).

Tel est donc l'enseignement de l'Eglise : le mariage est de sa nature un contrat essentiellement religieux. Notre Seigneur Jésus-Christ en a perfectionné l'institution primitive, comme il a perfectionné tout ce qui touche à l'existence de l'homme ici-bas, et en même temps, il en a rétabli l'unité et l'indissolubilité qu'il avait à son origine.

Il est facile de comprendre combien sont sages ces dispositions de Notre Seigneur concernant le mariage. S'il était permis aux époux de se séparer, de convoler à de nouvelles noces, quels troubles et quels désordres règneraient dans les familles! Dans cette condition, en effet, l'union des époux ne dépendrait que d'eux. Cette liberté ferait naître dans des personnes avides de plaisirs des goûts et des désirs nouveaux. Dégoûtées des objets qu'elles posséderaient, elles en chercheraient d'autres. Les personnes mariées ne se lieraient jamais ensemble par une véritable affection; car on n'attache pas son cœur à un objet qu'on n'est pas sûr de posséder toujours. Ensuite quelle affection les parents pourraient-ils avoir pour leurs enfants? Quels soins prendraient-ils de leur éducation, les voyant exposés d'un jour à l'autre à passer en d'autres mains? Ce serait le renversement de la famille.

Des inconvénients non moins graves résulteraient du défaut d'unité dans le mariage. Supposez qu'un homme ait plusieurs femmes, quels désordres, quelles misères! et souvent quels crimes seraient les fruits de semblables unions! Dépouillé de ces deux conditions le mariage serait donc une source de maux pour la famille et par suite pour la société qui se compose de familles. Notre Seigneur a donc pourvu au bien de la famille et de la société, en établissant le mariage sur le double fondement de l'unité et de l'indissolubilité.

Vous voyez, d'après cela, combien sont impies et criminels tout à la fois ces hommes d'erreur qui veulent faire passer dans nos mœurs et dans nos lois, le divorce en vertu duquel l'époux

divorcé pourrait, même du vivant de l'autre, se remarier avec une autre personne. C'est contre cette abominable doctrine que le Souverain Pontife, Léon XIII a élevé la voix, et, dans une encyclique admirable, l'a formellement réprouvée et condamnée. Ici encore l'Eglise, en maintenant cette double propriété du mariage, contre les barbares modernes, rend à la société un service inappréciable.

A ces deux caractères essentiels du mariage chrétien, correspondent les deux principaux devoirs des époux : l'amour et la fidélité qu'ils se doivent l'un à l'autre. Ecoutez comme saint Paul insiste sur le premier de ces devoirs : (1) « Maris, dit-il, dans son épître aux Ephésiens, aimez vos femmes, comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier. Les maris doivent aimer leurs femmes comme leur propre corps; car jamais personne n'a haï sa chair; mais il la nourrit et la soigne, comme le Christ l'Eglise; parce que nous sommes les membres de son corps, formés de sa chair et de ses os. C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère, et ils seront deux dans une seule chair. Ce sacrement est grand, je dis dans le Christ et dans l'Eglise ». Si l'homme doit aimer sa femme, la femme doit aimer son mari, car l'amour appelle l'amour, le dévouement appelle le dévouement.

Mais il ne s'agit pas ici d'un amour tel quel. Non l'amour que doivent avoir l'un pour l'autre les époux, doit être avant tout un amour chrétien, ayant pour principe la charité et non la passion, et pour fin le salut et non la satisfaction de la passion, un amour qui contribue à la sanctification mutuelle des époux et qui ne soit jamais ni pour l'un ni pour l'autre, un empêchement ni un obstacle au salut. Le mari et la femme doivent s'aimer selon Dieu et pour Dieu.

En second lieu, cet amour doit être sincère et profondément enraciné dans le cœur, il doit être tel que les époux vivent réellement l'un pour l'autre, qu'ils n'aient qu'un cœur et une âme, qu'ils soient disposés à tout souffrir, à tout supporter l'un

(1) Eph. V, 25 et sq.

pour l'autre. Enfin il doit être constant et aussi durable que le lien qui l'impose, car l'amour des époux est pour eux une des conditions essentielles de leur bonheur en cette vie. Deux époux qui cessent de s'aimer ne peuvent plus être heureux.

Outre l'amour vrai, constant, sincère et chrétien, les époux se doivent une fidélité inviolable. Le mari ne doit connaître que sa femme, la femme ne doit connaître que son mari. En se mariant ils font le sacrifice complet d'eux-mêmes l'un à l'autre, et non seulement ils font le sacrifice de leur corps, mais aussi celui de leurs affections. Ils sont donc obligés de s'interdire non seulement tout rapport charnel avec quelque personne que ce soit, mais même toute liaison, assiduité, familiarité avec les personnes qui ne leur appartiennent pas, et d'éloigner d'eux tout ce qui peut faire naître de la défiance, de la jalousie, de l'ombrage, et des soupçons d'infidélité. Le bonheur des époux est à ce prix.

Amour et fidélité, tels sont les devoirs essentiels des époux entre eux. A ces deux devoirs et principalement au premier se ramènent tous les autres, dont l'accomplissement fait le bonheur de la vie conjugale. Deux époux qui s'aiment et sont fidèles l'un à l'autre savent porter ensemble le poids des épreuves qu'il plaît à Dieu de leur envoyer; ils se soutiennent l'un l'autre dans les peines, les maladies; ils supportent avec patience les défauts l'un de l'autre. Le mari se montre bien plutôt le protecteur que le chef de son épouse, et celle-ci, une compagne soumise, toujours prête à se sacrifier pour son mari. Tous deux s'entendent à donner à leurs enfants une éducation chrétienne et se montrent, toujours et en tout, des parents sages et dévoués. Ils travaillent au salut l'un de l'autre, s'encouragent à servir Dieu fidèlement et à observer toutes ses lois.

Tels sont les devoirs des époux chrétiens. Que ceux qui sont engagés dans le mariage s'en pénètrent et les remplissent fidèlement. Ils assureront leur bonheur en cette vie et pour l'autre. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION

—

Préparation au mariage.

Ce passage de l'Evangile nous apprend que Notre Seigneur et sa Sainte Mère, invités à des noces, s'y sont rendus. En agissant ainsi le divin Sauveur a voulu donner une grande leçon aux personnes qni se destinent au mariage. A l'exemple des époux, dont il est parlé dans notre évangile, elles doivent inviter Jésus et sa Sainte Mère à leur mariage. Qu'est-ce à dire?

Appeler Jésus-Christ à ses noces cela veut dire qu'il faut se déterminer au mariage dans les mêmes vues et pour les mêmes fins pour lesquelles Dieu l'a institué. Si l'on voit tant de mariages malheureux, si l'on voit tant de désordres, tant de divisions, tant de dégoûts troubler la pluplart d'entre eux, une des principales raisons, c'est qu'on ne se propose dans le mariage, que des vues basses, charnelles, terrestres. En effet, comment se font beaucoup de mariages? Dans quelles vues se marie-t-on? Les uns ne s'engagent dans le mariage que pour y satisfaire la passion. D'autres ne cherchent dans cet état que la beauté, les biens ou les honneurs et les préfèrent à la piété et à la vertu. Mais sont-ce là les fins que l'on doit se proposer en embrassant cet état? Non, il faut avoir des vues bien autrement élevées et voici les principales, d'après les saintes Ecritures et l'enseignement de l'Eglise.

Ceux qui aspirent au mariage doivent avoir en vue: 1° d'avoir des enfants, moins pour laisser des héritiers de leurs richesses et de leur nom, ou pour d'autres fins tout humaines que pour les élever dans la piété et la crainte du Seigneur et en faire des élus pour le ciel; 2° d'apaiser leurs passions, en donnant un objet légitime à leur inclination naturelle, dépravée par le péché; 3° de se sanctifier mutuellement. Car il faut se sanctifier dans tous les états, dans le mariage, aussi bien que dans les autres, et il y a des grâces spéciales réservées à ceux qui sont dans cet état. 4° de se secourir l'un l'autre dans les travaux de cette vie

et dans les infirmités de la vieillesse et de se consoler mutuellement dans les peines et les tribulations inséparables de cet état.

Appeler Jésus-Christ et sa Mère à ses noces, c'est les consulter sur le choix de la personne à qui l'on doit être uni. « Les parents dit le Sage, peuvent vous donner les richesses ; mais une femme vertueuse, c'est Dieu qui la donne. » (1) Jeunes gens, adresez-vous donc à Dieu avec confiance et il vous adressera lui-même, comme Isaac et Tobie, à l'épouse qu'il vous destine et qui vous convient. C'est pourquoi ceux qui se destinent au mariage, doivent prier Dieu de les éclairer et se recommander à la protection de la Sainte Vierge. Aidés des lumières célestes, ils doivent rechercher bien plus les qualités personnelles que les avantages extérieurs. Ils doivent s'informer, avec un soin assidu, de l'esprit, du caractère, des mœurs, des principes et surtout de la religion de la personne qu'ils ont en vue. Généralement on se donne beaucoup de soins pour s'assurer de la naissance, de la fortune et de tous les avantages temporels ; on observe toutes les règles de la prudence dans le contrat. Mais pour le reste, on le néglige trop souvent. Sans doute il faut tenir compte du temporel, de la naissance, de la fortune ; mais il faut faire passer avant tout la vertu. Une femme riche en vertus, quoique pauvre des biens de la terre, vaut mieux qu'une femme riche en fortune, mais pauvre en vertu. La vertu est un bien qui ne passe pas. Il est donc important de faire un bon choix, mais pour le faire, il faut les lumières du ciel, et c'est pour cela qu'il faut prier.

Non seulement il faut consulter Dieu, mais il faut consulter ses parents. Le mariage est une affaire importante, tout le monde le sait et le dit. Or s'il y a des personnes capables de donner de bons conseils en cette affaire à des jeunes gens, il faut bien reconnaître qu'en règle générale, ce sont les parents. L'âge et l'expérience leur donnent des lumières et des connaissances que les jeunes gens n'ont point et ne peuvent avoir. Les enfants

(1). Prov. XIX. 14.

doivent donc consulter leurs parents et suivre leur avis, à moins bien entendu, que ceux-ci ne se montrent manifestement déraisonnables.

Appeler Jésus-Christ et sa Mère à ses noces, c'est s'y préparer par une vie pure. Il faut se connaître pour s'épouser. C'est pourquoi il faut que les futurs époux se voient, avant de prendre un engagement pour la vie. Mais il faut que la fréquentation soit sainte, et pour cela, il faut d'abord qu'elle ne soit pas trop longue. Les trop longues fréquentations n'amènent jamais rien de bon. D'ailleurs est-il nécessaire de se fréquenter pendant des mois et des annnées, pour se connaître. Ensuite les jeunes gens ne doivent se voir que sous les yeux de leurs parents. Les seul-à-seul doivent être absolument interdits. Dieu seul sait toutes les abominations qûi se sont commises dans cette occasion. On prend pour rien des familiarités ou libertés licencieuses, qui sont certainement des péchés mortels, et qui sont un acheminement à des chutes déplorables. D'où viennent tous les déshonneurs qui souillent les noms des familles pour toujours? Inutile de le dire, vous le savez. Que les jeunes gens qui se fréquentent pour le mariage évitent donc ces funestes occasions et que leurs parents ne les laissent jamais seul-à-seul.

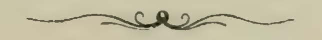
J'ai dit qu'il ne faut pas que les fréquentations soient trop longues, ni qu'elles se fassent en seul-à-seul. En outre il faut que les jeunes gens redoublent de ferveur dans la prière; car s'il y a un temps où ils ont besoin du secours de Dieu, pour résister au mal, c'est bien alors. Ils ne doivent par seulement recourir à la prière; mais il est bon qu'ils aillent puiser des grâces plus abondantes, dans les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Soyez-en bien convaincus, c'est de la préparation au mariage que dépendent le bonheur ou le malheur des époux et de la famille. Les jeunes gens qui, avant le mariage, et surtout pendant la fréquentation qui précède le mariage, se conduisent mal, courent le plus grand risque d'être malheureux et de faire mauvais ménage. Le bon Dieu d'abord ne peut bénir leur union, et ensuite quelle confiance, d'ordinaire, peuvent avoir l'un en

l'autre, celui ou celle qui n'ont pas eu le courage de se bien conduire avant le mariage? Qui peut assurer qu'ils auront ce courage, quand ils seront mariés? Aussi les mauvaises fréquentations sont une des causes que tant de familles sont malheureuses.

Enfin quand le moment est venu de recevoir le sacrement de mariage, les futurs époux doivent auparavant s'approcher du sacrement de Pénitence et purifier leur âme de toute souillure; car le sacrement de Mariage doit être reçu en état de grâce; sinon l'on se rend coupable de sacrilège, et, au lieu de se marier dans l'amitié de Dieu, on s'unit dans la malédiction.

Inviter Jésus-Christ et sa Mère à ses noces, c'est les célébrer avec la décence et la pureté qu'exige leur présence. Dans l'église les époux doivent être recueillis; ils doivent penser qu'ils vont recevoir un grand sacrement et s'y disposer de mieux en mieux. Ceux qui les accompagnent doivent prier pour eux, avec piété et ferveur. Hors de l'église et de retour à la maison, il est permis de se livrer aux épanchements d'une joie innocente. Jésus-Christ, par sa présence aux noces de Cana, consacre la fête et le banquet qu'on a coutume de faire le jour du mariage; mais sa présence, quoique invisible, doit bannir des noces chrétiennes tout ce qui serait capable d'en souiller la sainteté, les paroles grossières et équivoques, les chansons licencieuses, les danses et les excès de l'intempérance. Un jour de noce peut être un jour de joie; mais pas un jour de danses, ni d'orgies. Cela serait une profanation. Gardez-vous donc, chrétiens, de ces excès païens; que vos noces soient vraiment chrétiennes.

Voilà ce que c'est qu'inviter Jésus-Christ et la sainte Vierge à ses noces. Que ceux qui se destinent au mariage se pénètrent de ces salutaires instructions et les mettent en pratique. Ils y ont tout intérêt et pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.



Fète du Saint Nom de Jésus

Evangile selon saint Luc II, 21.

Le huitième jour, auquel l'Enfant devait être circoncis, étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus, qui était le nom que l'Ange lui avait donné, avant qu'il fut conçu dans le sein de sa Mère.

La Sainte Eglise nous invite en ce jour, à glorifier le saint Nom de Jésus. C'est avec raison que nous l'honorons; car il est grand et digne de nos hommages, de notre amour et de notre confiance. Il est grand par son origine, il est grand par les fruits de salut qu'il est appelé à produire dans vos âmes.

Et d'abord il est grand par son origine, qui est toute céleste. Ecoutez ce que dit l'ange Gabriel à Marie, lors de l'Annonciation : « Vous aurez un fils que vous nommerez Jésus. Il sera grand, il sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin (1). » Vous l'entendez, ce nom a été imposé par Dieu et un ange l'a annoncé à la Très Sainte Vierge, élue entre toutes les femmes pour être la Mère du Sauveur du monde. Il renferme les éminentes qualités de chef, de docteur, de législateur, de grand-prêtre, de médiateur, de victime et de sauveur, titres glorieux qui l'élèvent au-dessus de toutes les créatures. Le nom de Jésus est donc le plus auguste de tous les noms : « Donavit illi nomen quod est super omne nomen. Dieu, dit saint Paul, lui a donné un nom au-dessus de tout nom. » (2) Il renferme en lui tout ce que les prophètes ont annoncé de plus grand, tout ce que les patriarches ont rêvé de plus gracieux; il rappelle tout à la fois ce que la vertu a de plus aimable, l'amour de plus tendre, la religion de plus auguste.

---

(1). Luc I. 31-33.
(2). Phil. II. 9.

Aussi est-il digne du plus profond respect. « A ce nom dit saint Paul, tout genou doit fléchir, dans le Ciel, sur la terre et dans les enfers » (1). Ayons donc pour ce nom divin la plus profonde vénération ; ne le prononçons qu'avec foi, piété, dévotion. Lorsque nous l'entendons prononcer, donnons-lui quelque marque de notre respect; gardons-nous de le prononcer en vain, de le mêler à des contes ridicules. Ne permettons jamais qu'on l'outrage en notre présence, qu'on chante d'abominables chansons, dans lesquelles il est conspué. Ne permettons pas l'entrée de notre maison aux livres, ni aux journaux qui l'outragent et le blasphêment. Ne rougissons jamais de reconnaître Jésus-Christ pour notre Dieu et notre Sauveur.

Grand par son origine céleste, le nom de Jésus l'est encore par les effets merveilleux qu'il produit. Il est, dit saint Bernard, une lumière, une nourriture, un remède, une source de consolations.

Et d'abord il est une lumière. Il est le nom de celui qui est la lumière du monde. « Je suis la lumière du monde », a dit le Sauveur lui-même. Ego sum lux mundi ! « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténêbres, mais il aura la lumière de la vie » (2). — « Je suis, dit-il encore, la voie, la vérité, la vie ; » (3) — c'est-à-dire, je suis la voie qui conduit à la vérité et par la vérité, à la vie. De fait, il est la lumière du monde. Il l'est par sa doctrine qui est la vérité même et qui nous éclaire sur toutes les choses qu'il nous importe le plus de savoir en cette vie : notre origine, notre fin, les moyens d'y parvenir, ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter, pour atteindre le vrai bonheur, objet de toutes nos aspirations. Il est notre lumière par ses exemples : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur et vous aurez le repos de vos âmes » (4). — « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait moi-même » (5). Suivez-moi,

(1) Phil. II. 10.
(2) Jo. VIII. 12.
(3) Jo. XIV. 6.
(4) Mat. XI. 29.
(5) Jo. XIII. 15.

vous ne marcherez pas dans les ténèbres. Voilà ce que nous rappelle le nom de Jésus. Il est donc notre lumière.

Il est aussi une nourriture pour nos âmes. Il y a dans ce nom béni une vertu cachée qui va à l'âme, la pénètre, l'échauffe, et semblable à un suc mystérieux, répand dans tout notre être la vigueur et la joie. Dans les langueurs de l'âme, lorsque les tentations augmentent de violence; dans la tristesse, lorsque le cœur est sans force; la volonté sans énergie; tout dans le service de Dieu est fade et rebutant, que faire alors? Invoquer le saint nom de Jésus, et on sentira la force renaître, et les tentations se dissiperont, et la joie reviendra au cœur.

Qu'y a-t-il, dit saint Bernard, qui nourrisse et fortifie autant l'esprit et le cœur que ce nom divin? Sans ce nom, tout est insipide à nos âmes. Il faut que je vous dise, ajoute-t-il, qu'un livre n'a point de goût pour moi si je n'y trouve le nom de Jésus. Une conférence, un entretien ne saurait me plaire, si l'on n'y parle pas de Jésus. Jésus est du miel dans ma bouche, une mélodie à mes oreilles, un chant d'allégresse à mon cœur.

Si vous cherchez le secret de cette douceur ineffable, que le cœur aimant découvre dans le saint nom de Jésus, vous trouverez d'abord qu'elle naît d'un mystérieux parfum attaché à tout ce qui vient du Ciel. Mais ne viendrait-il pas aussi des souvenirs que ce nom redit au cœur? Voyez quelles pensées suaves se groupent autour de ce nom aimable, comme des fruits délicieux autour de l'arbre qui les produit. Les abandons et les adorations de la crèche, le souvenir des vertus cachées pendant trente ans dans la maison de Joseph, les leçons et les bienfaits d'une vie que saint Pierre résume en ce mot : « Il a passé en faisant le bien »; les opprobres et les douleurs du Calvaire. Voilà ce que rappelle le nom de Jésus. Comment ne se sentirait-on ranimé, réconforté en le méditant?

Enfin le nom de Jésus est un remède et une source de consolations. Il guérit les maladies du corps. C'est par la vertu de ce nom, que les apôtres ont opéré d'innombrables guérisons,

comme le Sauveur l'avait annoncé : « Celui qui croira en moi, opèrera des miracles plus éclatants que les miens. En mon nom, il chassera les démons, il n'aura à redouter ni la morsure des serpents, ni la force des poisons; il imposera les mains aux malades et ils seront guéris. » Et de fait, par ce nom, les disciples font de plus grands prodiges que leur Maître. Au nom de Jésus, le boiteux est redressé, le lépreux guéri, l'aveugle voit, le sourd entend, le muet parle, le paralytique recouvre l'usage de ses membres, la mort rend ses victimes et le Ciel s'ouvre au pécheur que ce nom divin a converti. Au nom de Jésus, les démons sont mis en fuite; les lions, oubliant leur férocité, respectent le martyr qui a le nom de Jésus à la bouche. Quelle confiance ne devons-nous pas avoir en ce divin nom ?

Il guérit les maladies du cœur. Il y a de tristes moments dans la vie. On est accablé par le chagrin, découragé. Alors le nom de Jésus vous rappelant l'agonie de la divine victime du jardin de Gethsémani vous ranimera et vous fortifiera. Si jamais vous êtes victime de l'ingratitude des hommes, le nom de Jésus vous consolera et vous fortifiera en vous rappelant la trahison de Judas, l'abandon des apôtres, l'indigne préférence donnée à Barabbas. Si le désespoir menace d'entrer dans votre âme, rappelez-vous le nom de Jésus, il vous inspirera l'espérance et vous soutiendra.

Le nom de Jésus guérit les maladies de l'âme. La grande maladie de l'âme, celle qu'il faut craindre surtout, parce qu'elle atteint la vie surnaturelle dans ses sources, c'est le péché; le nom de Jésus en est le remède. Pourquoi ? Parce qu'il nous fait détester le péché, en nous en rappelant la malice; parce qu'il nous le fait craindre, en nous rappelant la rigueur avec laquelle Dieu le punit; parce qu'il nous le fait éviter, en nous donnant la force dans les tentations; parce qu'il nous le fait pleurer, en nous rappelant l'amour de Celui que nous offensons. Quand on a eu le malheur d'offenser Dieu, peut-on penser au saint nom de Jésus sans se rappeler ce que ce

bon Sauveur a souffert pour expier le péché et sans se sentir excité à le haïr, à le détester, et à y renoncer à jamais? Quand on a des tentations, est-il possible d'y succomber, si l'on se rappelle l'amour de Jésus pour nous et ce que le péché lui a coûté? Enfin, ce nom est souverainement redoutable aux démons, il suffit de le prononcer avec foi, pour les chasser et repousser leurs attaques. « En mon nom, dit Jésus-Christ, ils chasseront les démons. »

Voilà ce qu'est le nom de Jésus. Ne mérite-t-il pas tout notre respect, notre amour, notre reconnaissance, notre confiance? Oui, il faut le prononcer avec respect, car il est grand, c'est un nom au-dessus de tout nom; il faut le prononcer avec amour et reconnaissance, car il nous rappelle tout ce qu'a fait et souffert le bon Sauveur pour notre salut. Il faut le prononcer avec confiance; car par lui nous pouvons obtenir toutes les grâces qui nous sont nécessaires. « Si vous demandez quelque chose à mon Père, en mon nom, dit Notre Seigneur, il vous l'accordera ». (1) C'est par le nom de Jésus que la Sainte Eglise prie, qu'elle administre les sacrements, qu'elle nous bénit du berceau à la tombe. Elle termine toutes ses prières par ces paroles : Per Dominum nostrum Jesum Christum; par Jésus-Christ, notre Seigneur. Il faut enfin l'invoquer avec un vrai et sincère désir d'imiter les vertus dont le divin sauveur a donné l'exemple, piété, humilité, patience, charité et autres. Que telle soit notre dévotion envers le saint nom de Jésus. Il n'y en a point d'autre en qui nous puissions être sauvés. (2) Ainsi soit-il.

N. B. — Voir dans les instructions sur la vie de Jésus-Christ, le même sujet.

---

(1) Jo. XVI. 23.
(2) Act. IV. 12.

Troisième dimanche après l'Epiphanie.

Evangile selon saint Mathieu VIII. 1 et suivants.

En ce temps-là, comme Jésus descendait de la montagne, suivi d'une grande foule de peuple, un lépreux s'approcha et se prosternant dit : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Aussitôt Jésus étendant la main, le toucha et dit : Je le veux, soyez guéri. Et à l'instant, sa lèpre disparut. Alors Jésus lui dit : Gardez-vous bien d'en parler à personne; mais allez vous montrer au prêtre. Acquittez-vous de l'offrande prescrite par Moïse, pour servir de témoignage à tout ceci. Ensuite Jésus étant entré à Capharnaüm, un centenier s'approcha de lui et lui fit cette prière : Seigneur, j'ai dans ma maison un serviteur qui est au lit, souffrant d'une paralysie dont il est extrêmement tourmenté. Jésus lui dit : J'irai moi-même et je le guérirai. Mais le centenier lui répondit : Seigneur, je ne mérite pas que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Car je ne suis qu'un homme soumis à une puissance supérieure; cependant j'ai sous moi des soldats, et lorsque je dis à l'un : Allez là, il y va; à un autre : Venez ici, il vient; à mon serviteur : Faites cela, il le fait. Jésus l'entendant ainsi parler en témoigna de l'admiration et dit à ceux qui le suivaient : En vérité, je vous le dis, je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël. Aussi je vous déclare que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident et seront placés avec Abraham Isaac et Jacob dans le royaume des cieux; mais que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Puis Jésus dit au centenier : Allez, qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. Et à cette heure-là même, son serviteur fut guéri.

Le péché lèpre de l'âme et le remède au péché.

Cet évangile nous fait le récit de deux miracles opérés par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le divin Sauveur semait en quelque

sorte les miracles; mais c'était principalement sur les infirmités humaines qu'il exerçait son souverain pouvoir. Les Évangélistes font remarquer que de toutes parts les malades se pressaient sur ses pas et s'efforçaient de le toucher, assurés qu'ils étaient d'être guéris par la vertu qui sortait de lui.

Ces miracles nous font voir la grande bonté de notre divin Sauveur et nous apprennent qu'à son exemple, nous devons toujours nous montrer charitables envers les malheureux. Mais ces guérisons miraculeuses d'infirmités corporelles sont en outre l'emblème ou l'image d'autres guérisons non moins miraculeuses, que le divin Sauveur était venu opérer dans les âmes et qui étaient l'objet principal de sa mission. Car ce n'est pas pour guérir les corps que Jésus est venu; mais pour sauver les âmes.

Toutes les maladies corporelles figurent dans leurs effets, quelques uns des effets de la maladie spirituelle, qui est le péché; mais aucune ne le représente d'une manière plus complète que la lèpre. Comprenons bien cela et profitons-en pour nous exciter davantage à la haine et à la détestation du péché, et nous engager à nous en purifier le plus tôt possible, quand nous avons eu le malheur de nous en souiller.

La lèpre est une corruption de la masse du sang; de même le péché est une corruption du cœur ou plutôt de notre âme. La vie de l'âme, c'est la grâce sanctifiante. Or le péché ôte à l'âme cette grâce, il la met, en quelque sorte, dans l'état de cadavre, dans un état de corruption, comme la lèpre fait du corps qu'elle atteint.

La lèpre couvre le corps d'une humeur sale et infecte, le rend hideux et difforme. Rien de plus répugnant qu'un lépreux. De même le péché défigure l'âme, en la couvrant de sa souillure, et, en effaçant en elle l'image de Dieu, en fait un objet d'horreur. Autant l'âme qui est en état de grâce est belle, autant est hideuse l'âme en péché mortel. Dieu s'éloigne d'elle et la repousse; il la hait infiniment plus que nous ne pouvons haïr la lèpre. Il la hait d'une haine infinie, puisqu'il la rejette loin de lui et la relègue au nombre des démons, ces êtres affreux qui font sans cesse la

guerre à Dieu et aux hommes et dont la vue est un des tourments des réprouvés.

La lèpre est un mal qui se gagne par la communication. Il suffit de toucher un lépreux, ou de porter ses vêtements, pour gagner la maladie. Le péché lui aussi n'est-il pas contagieux et ne se propage-t-il pas par la fréquentation de ceux qui en sont infectés? Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es, dit un proverbe. Celui qui fréquente les impies deviendra impie; celui qui fréquente les blasphémateurs, le deviendra. Aussi est-il bien rare que les enfants des blasphémateurs ne le soient pas eux-mêmes. Celui qui recherche la société des ivrognes et des impudiques sera bientôt atteint lui-même de ces deux dégoutantes maladies, que l'on appelle l'ivrognerie et l'impudicité, maladies mille et mille fois plus répugnantes que la lèpre. Rien de plus répugnant que ces vices, et malheureusement rien de plus commun.

Mais ceux qui étaient atteints de la lèpre étaient séparés et exclus de la société. On les éloignait des populations et on les enfermait dans des maisons écartées que l'on nommait léproseries. De même, au jour du jugement, le bon Dieu séparera de la société des justes ceux qui seront couverts de la lèpre du péché mortel. Il relèguera ceux-ci loin de la société des saints, il les enfermera pour toujours dans l'enfer, où ils expieront, pendant toute l'éternité, leurs ingratitudes et leurs outrages envers l'infinie bonté et l'infinie majesté de Dieu. Triste état et triste sort que celui de l'homme souillé de la lèpre du péché mortel. Ah! si l'homme voulait réfléchir sur cette importante vérité; s'il se disait sérieusement qu'il n'y a pas de mal comparable à celui-là; s'il se persuadait qu'il n'y a rien de plus monstrueux et qu'il n'y a pas d'état aussi misérable que d'être en péché mortel, certes on le fuirait avec le plus grand soin, on craindrait jusqu'à l'apparence du péché.

Mais on n'y réfléchit pas et voilà pourquoi on le commet si fréquemment et pourquoi on ne s'en inquiète pas, et on vit tranquille dans l'état le plus triste et le plus malheureux.

Pensons-y donc bien : le péché mortel, c'est la lèpre de l'âme; cette lêpre sépare l'âme qui en est souillée de la société des saints, lui attire la haine de Dieu, lui ferme la porte du Ciel et l'expose aux châtiments de l'enfer. Tels sont les maux qu'attirent aux hommes le blasphème, l'impiété, le faux serment, la profanation du dimanche, la haine, l'impureté, l'avarice, la négligence des parents dans l'éducation de leurs enfants, le manque de respect et d'obéissance des enfants envers leurs parents, le vol, la médisance et la calomnie qui portent gravement atteinte à la réputation du prochain, en un mot, tout péché mortel.

Toutefois il y a un remède à cette lèpre de l'âme qu'on appelle le péché. Quel est-il? Consultons notre Evangile et nous le verrons. Que fait le lépreux? Il vient à Jésus pour être guéri de son humiliante maladie, se jette à ses pieds et l'adore en disant : Seigneur, si vous voulez vous pouvez me guérir. Alors Jésus-Christ étendant la main le toucha et lui dit : Je le veux, soyez guéri, et la lèpre disparut aussitôt.

Cela nous apprend ce que nous devons faire, quand nous sommes infectés de la lèpre du péché. Nous devons aller à Jésus-Christ, lui montrer notre maladie et lui demander notre guérison. Mais où Jésus nous attend-il? Où veut-il que nous allions lui demander la guérison de la lèpre de nos péchés? C'est au saint tribunal de la pénitence. Le prêtre au saint tribunal de la pénitence a les mêmes pouvoirs que Jésus-Christ, car c'est à lui qu'il a dit : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (1) Quand nous sommes souillés du péché mortel, il faut aller nous jeter aux pieds du prêtre, comme le lépreux aux pieds du divin Sauveur; il faut lui découvrir humblement et sincèrement notre maladie, c'est-à-dire, nos péchés et implorer notre guérison, c'est-à-dire, demander du fond du cœur notre pardon au Dieu de miséricorde; car si nous ne nous repentons pas sincèrement, si nous ne regrettons pas le passé, nous n'obtiendrons pas la rémission de nos fautes.

Jo. XX. 23

Mais si nous sommes dans ces dispositions, alors la main du prêtre se lèvera sur nous, comme la main de Jésus-Christ s'est levée sur le pauvre lépreux, il prononcera les paroles sacrées : Ego te absolvo a peccatis tuis. Je vous absous de vos péchés, comme Jésus-Christ a dit au lépreux : Je le veux, soyez guéri, et nous serons guéris, purifiés et nous pourrons nous en aller en paix.

Cependant ce n'est pas tout. Ecoutons encore l'Evangile : « Allez, dit Jésus-Christ au lépreux guéri, allez vous présenter au prêtre et offrir le don prescrit par Moïse. » Que représente ce don qu'est obligé de faire le lépreux guéri? Il représente la satisfaction, c'est-à-dire la pénitence que nous devons accomplir pour satisfaire à la justice divine. Aussi le confesseur doit-il imposer une pénitence à celui à qui il donne l'absolution, et celui-ci est obligé de la faire de son mieux.

Mais il ne faut pas se contenter de cette pénitence. Après avoir été purifiés de la lèpre du péché, nous devons en réparer les funestes suites. Par le péché, nous avons outragé Dieu, il faut expier cet outrage. En commettant le péché, nous avons affaibli notre âme, nous avons acquis un penchant plus fort au mal et même peut-être contracté de mauvaises habitudes; il faut nous fortifier. Or, pour atteindre ce double but, expier nos péchés et recouvrer les forces que nous avons perdues, il faut faire une sincère pénitence. Il faut nous mortifier, faire nos actions, accepter et souffrir nos peines en esprit de pénitence, et, dans cet esprit, les offrir à Dieu en réparation des injures que nous lui avons faites. Voyez Saint Pierre, Saint Jérôme, Saint Augustin, et tant d'autres saints pénitents. Se contentèrent-ils d'une heure d'un jour de pénitence, après leur conversion? Non, ils ont fait pénitence toute leur vie. Tout ce qu'ils faisaient de bien, tout ce qu'ils souffraient, ils le faisaient et ils le souffraient pour Dieu. Non seulement il faut réparer l'injure faite à Dieu, mais il faut encore employer les moyens de se fortifier et de ne plus retomber. Or ces moyens sont la vigilance, la prière, à laquelle il faut joindre la fréquentation des sacrements de pénitence et d'Eucha-

ristie. Il faut travailler à se corriger et à ne plus retomber dans le péché. Voilà la vraie pénitence. Comprenons-la bien et faisons-la généreusement avec l'aide de Dieu et nous assurerons notre salut. Ainsi soit-il.



Fête de la Sainte Famille.

Evangile selon Saint Luc II.

Lorsque Jésus eut atteint l'âge de douze ans, Marie et Joseph allèrent à Jérusalem, selon qu'ils avaient coutume, au temps de la fête de Pâque (et ils le conduisirent avec eux.) Lorsque les jours de la fête furent passés, ils retournèrent; mais l'Enfant Jésus demeura à Jérusalem, sans que son père et sa mère s'en aperçussent. Pensant qu'il était avec ceux de leur compagnie, ils marchèrent pendant un jour, et ils le cherchaient parmi ceux de leur famille et de leur connaissance. Mais ne le trouvant pas, ils retournèrent à Jérusalem, pour l'y chercher. Trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'écoutaient étaient surpris de sa sagesse et de ses réponses. Lors donc qu'ils le virent, ils furent remplis d'étonnement et sa mère dit: Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions tout affligés. Il leur répondit: Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde le service de mon Père? Mais ils ne comprenaient point ce qu'il leur disait. Cependant il revint avec eux et arriva à Nazareth. Il leur était soumis.

La famille chrétienne.

Le modèle le plus parfait de la famille chrétienne est, sans contredit, la Sainte famille de Nazareth. Le bon Dieu peut dire aux époux chrétiens, en leur montrant la Sainte famille, ce qu'il disait à Moïse, en lui mettant sous les yeux le modèle de l'arche d'alliance: « Regardez bien et imitez le modèle que je vous présente! » (1) Oui, la Sainte famille est le modèle le plus accompli de la famille chrétienne. Quel bonheur pour les familles

(1) Exod. XXV. 40.

et pour la société, si toutes se formaient d'après ce modèle. Nous aurions assurément le bonheur autant qu'il est possible de l'avoir ici-bas. Nous voyons, dans la Sainte famille, chacun des membres remplir dans la perfection, les devoirs qui lui incombent. La Sainte Vierge et Saint Joseph remplissent dans la perfection leurs devoirs mutuels d'époux et d'épouse et leurs devoirs de père et de mère envers l'enfant Jésus. Le divin Jésus, de son côté, remplit parfaitement envers la Sainte Vierge et Saint Joseph, les devoirs auxquels les enfants sont tenus envers leurs parents. Dans cette famille, Dieu est honoré comme il doit l'être; le travail y est en honneur et toutes les vertus y sont pratiquées dans la plus haute perfection.

Et d'abord la Sainte Vierge et Saint Joseph sont les modèles des époux chrétiens. Ils ont rempli l'un à l'égard de l'autre, de la manière la plus parfaite, les devoirs que se doivent les époux, l'amour, la fidélité, le respect, la patience dans les peines et le courage dans les épreuves.

La Sainte Vierge et Saint Joseph s'aimaient d'un amour parfait, ferme et constant, d'un amour que les épreuves n'ont fait que fortifier. Saint Joseph était le protecteur de la Sainte Vierge, et Marie, de son côté, avait pour son Saint époux, l'obéissance et le respect que l'épouse doit à son mari, selon la loi du Seigneur. Ils étaient dévoués l'un à l'autre. Nous voyons Saint Joseph toujours prêt à tous les sacrifices pour la Sainte famille qui lui avait été confiée. Nous le voyons veiller constamment sur elle. Il accompagne et protège la Sainte Vierge dans son voyage à Bethléem. Il l'accompagne et la protège dans sa fuite en Egypte et au retour de ce pays à Nazareth. Il ne vivait et ne travaillait que pour elle et son divin Enfant. Et d'autre part, nous voyons la Sainte Vierge toujours douce, soumise et respectueuse à l'égard de Saint Joseph. Ils supportent ensemble, avec un courage qui ne se dément jamais, les épreuves par lesquelles il plaît à Dieu de les faire passer. Voilà les modèles des époux. Heureux ceux qui savent les imiter !

A l'exemple de la Sainte Vierge et de Saint Joseph, les époux doivent remplir leurs devoirs mutuels. Et d'abord, ils doivent s'aimer l'un l'autre. « Maris, dit Saint Paul, aimez vos femmes ! » et, pour marquer combien cet amour doit être parfait, il ajoute : « Aimez-les comme Jésus-Christ aime son Eglise. » (1) Il ne s'agit donc pas ici d'un amour purement humain, d'un amour charnel, d'un amour qui ne soit que de la passion ; mais il s'agit d'un amour spirituel et chrétien, d'un amour pur et saint, d'un amour qui soit de Dieu et pour Dieu, qui les porte à se sanctifier l'un l'autre et à sanctifier leurs enfants ; d'un auour qui soit au-dessus des coups de l'infortune et de toutes les épreuves, qui les porte à se dévouer l'un pour l'autre, à porter ensemble le lourd fardeau de la vie et à rester unis à la vie et à la mort, comme Saint Joseph et la Sainte Vierge.

Le second devoir des époux c'est la fidélité la plus inviolable, fidélité qu'ils se sont jurée au pied de l'autel, en face de la Sainte Eglise, des anges et Dieu lui-même. On comprend que ce devoir découle du premier. Car des époux qui s'aiment sincèrement selon Dieu, qui s'aiment comme Joseph et Marie s'aimaient, n'auront garde de manquer à la fidélité qu'ils se doivent ; ils ne laisseront jamais pénétrer dans leur cœur aucune affection coupable. A plus forte raison éviteront-ils toute espèce d'action qui serait de nature à blesser cette sainte fidélité.

Le troisième devoir des époux, c'est la chasteté conjugale qui oblige les personnes mariées à garder inviolablement entre elles les règles que Dieu, auteur du mariage a prescrites. Les époux ne doivent jamais rien se permettre de contraire aux règles de la chasteté conjugale, et c'est une grossière erreur de croire que tout est permis dans le mariage. Ils doivent donc avoir le plus grand respect l'un de l'autre et ne jamais se laisser entraîner par la passion.

Un quatrième devoir des personnes mariées, c'est la patience à supporter les défauts l'un de l'autre. C'est là une des conditions essentielles de la paix. Pour être heureux dans le mariage, les

(1) Eph. V. 25

époux, doivent supporter patiemment et courageusement les défauts l'un de l'autre, sinon la dissension sera perpétuelle, la division règnera dans le ménage et il n'y aura plus de place pour la paix, ni pour le bonheur.

Enfin ils doivent travailler non seulement au bonheur temporel l'un de l'autre; mais de plus ils doivent travailler à gagner ensemble la vie éternelle. Ils doivent prier l'un pour l'autre, s'engager l'un l'autre à remplir tous leurs devoirs, ceux de leur état et ceux de la religion. Et lorsque l'un des deux a eu le malheur de s'égarer, l'autre ne doit rien négliger, pour le ramener dans la bonne voie.

Mais outre leurs devoirs réciproques, les personnes mariées en ont de particuliers. Ainsi les maris doivent aimer leurs femmes dit saint Paul et ne jamais les traiter avec rigueur. Ils doivent être leurs protecteurs tout dévoués, comme saint Joseph l'était de la sainte Vierge. Les femmes, de leur côté, doivent à leurs maris le respect et la soumission. « L'homme est le chef de la femme », dit saint Paul (1), et le grand Apôtre en conclut que les femmes doivent être soumises à leurs maris. « Femmes, dit-il, soyez soumises à vos maris; soyez leur soumises en tout, comme l'Église à Jésus-Christ » (2), c'est-à-dire en tout ce qui est juste et raisonnable, et selon Dieu. Tels sont les devoirs des époux. Qu'ils seraient heureux s'ils savaient tous les remplir fidèlement, comme Joseph et Marie !

Mais la sainte famille ne nous offre pas seulement les modèles des époux, elle nous offre encore les modèles des parents chrétiens dans la sainte Vierge et dans saint Joseph, et des enfants, dans la personne de l'Enfant Jésus. Quels soins la sainte Vierge et saint Joseph prennent de lui. Ils l'aiment tous deux d'un amour pur, constant et dévoué. C'est pour lui qu'ils travaillent; c'est pour lui qu'ils quittent leur pays, pour aller habiter la terre étrangère. Voyez quand l'Enfant Jésus est perdu à Jérusalem,

(1) Eph. V. 25.
(2) Eph. V. 23, 24.

vec quelle sollicitude Joseph et Marie le recherchent et comme ls sont heureux, quand enfin ils l'ont retrouvé.

Voilà comment les parents doivent aimer leurs enfants. Ils oivent veiller sur eux avec le plus grand soin, leur procurer outes les choses nécessaires à la vie, leur donner une bonne ducation, avoir l'œil ouvert sur leurs démarches et leur conduite, éprimer leurs défauts, au fur et à mesure qu'ils se présentent, es porter au bien par leurs avis, leurs exemples, et au besoin, par a force que leur donne leur autorité, les éloigner de la société es gens sans religion et corrompus, et ne les confier qu'à des naitres ou maîtresses sérieusement chrétiens et capables de ontinuer et d'affermir la première éducation chrétienne reçue ans la famille.

Mais par dessus tout les parents doivent donner le bon xemple à leurs enfants; car c'est en vain qu'ils les corrigeront t leur donneront ou feront donner des leçons de vertu, s'ils eur donnent l'exemple de l'impiété et du vice.

Nous voyons saint Joseph et la sainte Vierge accompagner 'Enfant Jésus au temple de Jérusalem. Les parents doivent, leur exemple, apprendre eux-mêmes à leurs enfants le chemin ui conduit à la maison de Dieu, leur donner toujours l'exemple l'une vraie piété, d'une religion sincère, fondement de toute ertu. C'est ainsi qu'ils en feront des enfants chrétiens et ertueux, qui feront leur bonheur en cette vie.

Mais si la sainte Vierge et saint Joseph sont les modèles des arents dans l'éducation de leurs enfants, l'Enfant Jésus, de son ôté, est le modèle des enfants dans l'accomplissement de leurs evoirs envers leurs parents. Nous savons par l'Evangile qu'il imait la Sainte Vierge et Saint Joseph, qu'il les respectait et eur obéissait parfaitement et qu'il les aidait, en travaillant avec ux et en leur rendant tous les services possibles. Aussi est-il it de lui qu'il croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et evant les hommes, en même temps qu'il avançait en âge, et il st proposé comme le modèle des enfants.

A son exemple, les enfants doivent remplir fidèlement leurs

devoirs envers leurs parents. Ils doivent les aimer, comme Jésus aimait sa Mère et son Père nourricier. Ils doivent leur vouloir et leur faire tout le bien qu'ils peuvent et ne jamais leur faire de peine. Ils doivent les respecter et les honorer, et dans leurs pensées et dans leurs paroles et dans leur conduite envers eux, et se bien garder de jamais les offenser, et de manquer aux égards qui leur sont dûs.

Ils doivent aussi leur obéir en tout ce qui est juste et selon Dieu, et cela sans murmurer, sans trouver à redire à leurs ordres et à leurs défenses. Enfin ils doivent les assister dans leurs besoins spirituels ou corporels, leur venir en aide, quand ils sont pauvres, vieux, ou malades, ou dans l'affliction, prier et faire prier pour eux, pendant leur vie et après leur mort, leur procurer les secours spirituels, les sacrements, quand ils sont en danger de mort, en deux mots, ils ne doivent rien négliger, pour assurer, autant qu'ils le peuvent, le bien corporel et le bien spirituel de leurs parents.

Voilà, familles chrétiennes, les grandes et saintes leçons que vous donne la sainte famille de Nazareth. Les époux y apprenent leurs devoirs mutuels; les parents, leurs devoirs envers leurs enfants; ceux-ci, leurs devoirs envers leurs parents. Appliquez-vous à mettre en pratique ces leçons. Plus vous y serez fidèles, plus vous assurerez votre bonheur non seulement pour cette vie, mais encore pour l'autre. Ainsi soit-il.

Voir dans les Instructions sur la vie de Notre Seigneur : L'éducation chrétienne des enfants.



Le quatrième dimanche après l'Epiphanie.

Evangile selon saint Mathieu VIII. 27 et suivants

En ce temps-là, Jésus étant entré dans une barque suivi de ses disciples, il s'éleva sur la mer une si grande tempête que la barque était couverte par les flots, et lui cependant dormait. Alors ses disciples s'approchèrent de lui et l'éveillèrent en disant : Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons. Mais Jésus leur répondit; Hommes de peu de foi, pourquoi craignez-vous? Et se levant aussitôt, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Tous alors furent dans l'admiration et disaient : Quel est celui-ci, à qui les vents et la mer obéissent?

A. Dangers auxquels notre salut est exposé.

Dans la tempête apaisée par le divin Sauveur, nous avons une image frappante des dangers auxquels nous sommes exposés en cette vie, et auxquels nous ne pouvons échapper, sans le secours de la grâce divine.

Pendant que Jésus dormait, une violente tempête éclata et les barques sur lesquelles se trouvaient Notre Seigneur, ses apôtres et ceux qui les avaient suivis, étaient ballotées par les flots et sur le point d'être submergées. Tous étaient donc exposés à périr. Les apôtres avaient suivi leur divin maître; ils étaient avec lui; ils écoutaient ses ordres, et c'est cependant alors qu'ils sont assaillis par une furieuse tempête. C'est ainsi que les âmes fidèles à Jésus-Christ, celles qui ont le bonheur de vivre dans sa grâce et son amitié, de vivre avec lui, de le posséder dans leur cœur, ne sont pas pour cela exemptes des tempêtes de cette vie, c'est-à-dire, des tentations, des attaques plus ou moins violentes des passions. Elle ne doivent ni s'en étonner, ni s'en affliger. Notre Seigneur n'a-t-il pas voulu lui-même être tenté? Et cependant n'est-il pas bien plus saint que toutes les âmes même les plus parfaites?

La sainteté la plus éminente ne détruit pas les passions; mais

elle les réprime; elle n'empêche point les tentations; mais elle les surmonte. D'ailleurs le bon Dieu ne permet que les âmes fidèles soient tentées, que pour éprouver leur fidélité et leur donner l'occasion d'acquérir de plus grands mérites et le droit à une plus belle récompense. Heureux ceux qui, vivant dans l'amitié de Dieu, ont à combatttre de nombreuses et violentes tentations et qui en triomphent avec l'aide et la grâce de Dieu! Voyez Saint Paul, ce vase d'élection, Saint Paul qui avait été élevé au troisième Ciel, n'était-il pas en butte aux plus importunes et aux plus horribles tentations? Entendez-le s'écrier : « Qui me délivrera de ce corps de mort? » Mais avec la grâce du Seigneur, il a vaincu la tentation et il n'a fait que grandir en sainteté.

Mais si les âmes fidèles, si les vrais serviteurs de Dieu sont en butte en cette vie à des tentations de toutes sortes, les pécheurs, les gens livrés aux vices et à leurs passions y sont bien davantage. Ils sont les jouets du démon, du monde et de leurs mauvais penchants; ils sont ballotés tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, et comme ils n'ont pas Jésus-Christ avec eux et ne pensent nullement à recourir à lui, ils tombent sans cesse dans de nouveaux désordres et s'enfoncent de plus en plus dans l'abîme. Malheur à ceux qui prétendent faire le voyage de cette vie sur la mer du moude, sans avoir avec eux Jésus-Christ, c'est-à-dire, sans les secours divins que nous offre notre Sainte religion. On a déjà bien de la peine à se maintenir dans le chemin de la vertu, en pratiquant fidèlement la religion. Que peut-il advenir de ceux qui manquent de cet appui, de ceux qui ne peuvent plus compter que sur leurs propres forces, c'est-à-dire sur la faiblesse même.

Pendant la tempête, Jésus dormait, dit l'Evangile. Le sommeil du Sauveur dans l'âme fidèle peut être de deux espèces et provenir de deux causes différentes. Quelquefois le juste n'y a aucune part. C'est Jésus-Christ lui-même qui veut s'endormir. Il ne fait plus sentir à l'âme ses douceurs et ses consolations; Il semble l'avoir abandonnée et la laisse en proie aux sécheresses,

aux ennuis, aux dégoûts, presque au désespoir. C'est une terrible épreuve pour l'âme fidèle que ce sommeil de Jésus. Saint François de Sales, entre autres, l'a éprouvé pendant assez longtemps, il se croyait perdu.

Mais il y a un autre sommeil de Jésus que l'âme elle-même s'attire. Ce sont des négligences qu'elle se permet, des distractions auxquelles elle se laisse aller, des attachements étrangers qui prennent trop d'empire sur elle, attachement à une créature, à la richesse, ou à tel plaisir. Toutes les fautes ne nous font pas perdre la présence de Jésus-Christ ; mais elles en diminuent l'effet. Toutes ne détruisent pas sa grâce, mais l'atténuent. Les péchés graves crucifient Jésus en nous, dit Saint Paul, les offenses légères l'y mettent dans un état de sommeil. Or, c'est pendant ce sommeil que les tempêtes des passions s'élèvent dans nos cœurs. C'est alors que nous sommes assaillis par les tentations. Le démon qui rôde sans cesse autour de nous, sait bien saisir le moment où nous sommes le plus faibles. C'est alors qu'il nous attaque. Que faire? Faut-il désespérer? Non, mais il faut alors recourir à notre divin Sauveur. Il faut l'éveiller, c'est-à-dire recourir à lui par la prière, l'appeler à notre secours. C'est ce que firent les disciples dans la détresse où les avait jetés la tempête ; ils éveillèrent Jésus et lui dirent : « Seigneur, nous périssons, sauvez-nous. » Mais Jésus leur répond par un reproche : Pourquoi êtes-vous effrayés, hommes de peu de foi ? Pourquoi ce reproche de Jésus? Leur reproche-t-il leur prière? Assurément non ; car il va l'exaucer. Mais il leur reproche deux fautes qu'ils ont commises dans cette bonne action, et qu'il est important de connaître.

D'abord trop confiants en eux-mêmes, ils avaient attendu que la tempête fût devenue excessivement violente, avant de recourir à leur divin Maître. Ils n'invoquaient son secours qu'à la dernière extrémité, au monment où ils se croyaient sur le point d'être engloutis dans les eaux.

Quand nous sommes assaillis par la tempête des passions, ou des tentations, nous ne devons pas tarder un seul instant de

recourir à l'auteur de notre salut. C'est même par là que nous devons commencer. Si nous appelons Notre Seigneur à notre aide, dès le commencement du combat, il nous soutiendra et nous triompherons bien plus facilement. Tandis que, en voulant soutenir la lutte seuls, nous risquons fort d'être sinon entièrement vaincus, du moins ébranlés et même blessés plus ou moins grièvement.

En second lieu, en recourant à Notre Seigneur, les apôtres n'avaient pas toute la confiance qu'auraient dû leur inspirer sa bonté et sa puissance, dont ils avaient eu tant de preuves. Ils semblaient se méfier de lui et craindre qu'il n'eût pas eu la volonté ou le pouvoir de les tirer du péril. C'est ce que Jésus-Christ leur fait sentir, en leur reprochant leur peu de foi et leur crainte. Il paraît même, par les paroles qu'ils lui adressèrent : « Ne vous mettez-vous donc pas en peine que nous périssions, » que leur prière péchât encore par un manque de respect.

Quand nous invoquons notre Dieu, nous devons avoir une ferme espérance dans sa miséricorde. C'est une des conditions requises pour que notre prière lui soit agréable ; mais elle doit être aussi respectueuse et humble. Pour qu'elle soit telle, il nous suffit de considérer ce que nous sommes, de vils et misérables pécheurs, et ce qu'est Celui à qui nous nous adressons, le Dieu du ciel et de la terre. Quand donc nous sommes poursuivis par les tentations, recourons à Dieu, mais prions-le avec confiance et humilité.

Notre Seigneur exauce néanmoins les disciples, malgré les défauts de leur prière, et il nous fait voir en cela sa bonté sans bornes. Heureusement pour nous qu'il agit souvent de même; qu'il daigne exaucer nos prières malgré les imperfections qui les accompagnent. Il a égard à notre faiblesse. Mais n'abusons pas de cette bonté et efforçons-nous de nous rendre moins indignes de ses grâces, en faisant, de notre côté, tout ce que nous pouvons pour bien prier.

A la vue du miracle opéré par Notre Seigneur, tous les assistants étaient saisis d'étonnement et de crainte. Ils s'écriaient:

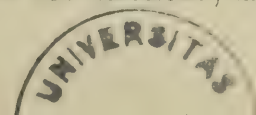
« Quel est cet homme à qui les vents et la mer obéissent? » Nous savons la réponse à cette question. Adorons donc cet Homme-Dieu, notre Sauveur, n'oublions pas qu'il commande aux tempêtes du cœur et qu'elles lui obéissent, et, quand nous en sommes tourmentés, recourons à lui; disons-lui du fond du cœur : Seigneur sauvez-nous, nous périssons.

B. Les épreuves de l'Église.

Nous pouvons considérer dans la tempête apaisée par Notre Seigneur Jésus-Christ, l'image de celle contre laquelle lutte continuellement la sainte Eglise, qui, pour cela, s'appelle l'Eglise militante. Cette mer sur laquelle Jésus-Christ s'embarque avec ses apôtres, représente le monde profane, aussi agité que la mer, aussi inconstant qu'elle, aussi perfide, aussi semé d'écueils et de dangers, aussi sujet aux naufrages que la mer. Comme c'est de la mer et de ses périls que le vaisseau qu'elle porte doit surtout se défier; de même le monde, dans lequel se se trouve l'Eglise est son plus dangereux ennemi; il ne cesse de lui faire la guerre tantôt d'une manière, tantôt d'une autre.

De tout temps le monde a comploté la ruine de l'Eglise de Jésus-Christ. Depuis le premier moment de son existence, elle est en butte à toutes sortes de persécutions. A peine les apôtres ont-ils commencé à prêcher la doctrine du Sauveur, qu'aussitôt ils deviennent l'objet de la haine des impies, des incrédules, des libertins et des puissances de la terre, qui étaient entre les mains de l'ennemi de Dieu, de Satan. Ils sont arrêtés, jetés dans les cachots et martyrisés; ils scellent de leur sang le témoignage qu'ils rendent à Jésus-Christ.

Dès lors une horrible persécution sévit contre tout ce qui porte le nom de chrétien. Pendant trois siècles, le sang des martyrs ne cesse de couler et plus de quinze millions de fidèles disciples de Jésus-Christ meurent pour leur foi. Les tyrans croyaient noyer la religion nouvelle et le nom de Jésus-Christ dans le sang de ses enfants; mais ils ne firent que répandre partout la semence des chrétiens; la terre en fut couverte et les



persécuteurs furent confondus, malgré toute leur puissance. Au moment où ils croyaient avoir anéanti l'Eglise, où ils s'imaginaient avoir égorgé le dernier des chrétiens, Jésus-Christ qui semblait dormir, qui paraissait avoir abandonné sa divine barque, se levait, calmait la tempête, et la religion triomphait.

Cependant la persécution sanglante cesse; mais un autre genre de persécution, une nouvelle tempête s'élève et fond sur le vaisseau qui porte le divin Sauveur. L'hérésie, enfantée par le démon de l'orgueil, lève sa tête hideuse. Elle arrache à l'Eglise un grand nombre de ses enfants, les entraîne dans les mille voies de l'erreur et de la perdition. Une hérésie succède à une autre. A peine l'une est-elle anéantie, abandonnée, qu'une autre surgit. Arrive enfin le protestantisme. Le trop fameux Luther, religieux apostat, soulève une révolution furieuse contre l'Eglise; il prêche des doctrines nouvelles, et, soufflant partout l'esprit d'indépendance et de révolte, il précipite le monde dans des voies inconnues et dans des guerres fratricides qui coûtent la vie à des milliers d'hommes. Les peuples, en grand nombre, abandonnent l'Eglise et se jettent dans le protestantisme.

Il semblait que c'en était fait de l'Eglise ; mais elle échappa à cette épouvantable tourmente, grâce à la protection de son divin fondateur, qui lui a dit: « Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Mais l'Eglise militante ne peut jamais espérer la paix complète. Elle doit combattre et doit s'attendre à être combattue. A peine échappée aux étreintes du protestantisme, elle fut battue en brêche par les philosophes impies du dix-huitième siècle et tomba entre les mains de la plus criminelle révolution qui ait épouvanté le monde, la fameuse révolution Française, dont le nom seul fait frémir. L'Eglise a été attaquée dans sa doctrine, ses dogmes furent niés, sa morale foulée aux pieds. Ses fidèles enfants, qui refusèrent de se soumettre aux caprices des persécuteurs, furent impitoyablement massacrés. Jamais on ne saura le nombre des fidèles et des prêtres qui furent victimes de cette persécution satanique.

Pendant ce temps, Jésus semblait dormir et ses ennemis croyaient bien, comme ils le disaient, avoir écrasé l'infâme; c'est le nom qu'ils donnaient à l'Eglise. Mais, à ce moment même, le divin Maître se leva de nouveau, réprima la tempête, et le divin navire, qui le porte, c'est-à-dire l'Eglise, continua à naviguer sur la mer du monde.

Oui, l'Eglise n'est arrivée jusqu'à nous qu'à travers les plus terribles épreuves; elle a toujours triomphé, elle triomphera toujours, car jamais son fondateur ne l'abandonnera.

Aujourd'hui encore, l'Eglise est en butte à la persécution dans le monde entier. La tempête contre laquelle elle lutte, c'est la franc-maçonnerie, à laquelle se rattachent d'autres sectes, le libéralisme et le socialisme sous toutes leurs formes, et qui a été solennellement condamnée de nouveau par le Souverain Pontife Léon XIII, dans une encyclique remarquable. Or quels sont les moyens employés par la franc-maçonnerie pour combattre la sainte Eglise? Les principaux moyens dont la franc-maçonnerie se sert pour combattre la sainte Eglise, sont le pouvoir, quand elle le possède, la mauvaise presse et l'enseignement.

Partout où elle possède le pouvoir, la franc-maçonnerie persécute la sainte Eglise de Jésus-Christ, par des lois qui n'ont d'autre but que d'entraver son action, d'entraver le culte, de l'amoindrir dans l'estime des peuples et de la rendre odieuse. Telles sont les lois supprimant les ordres religieux et les congrégations religieuses, si utiles, nécessaires même à l'Eglise; les lois supprimant l'enseignement religieux dans les écoles, les lois supprimant les immunités ecclésiastiques en matière de milice, et obligeant les séminaristes à quitter le séminaire, pour aller revêtir l'uniforme de soldat et vivre à la caserne, les lois établissant la promiscuité dans les cimetières et en bannissant tout caractère religieux, les lois supprimant les traitements des ministres du culte et tant d'autres qui sont en projet et arriveront à leur tour, si les peuples n'ouvrent pas les yeux et ne prennent la résolution de s'opposer à cette secte infernale qui est si justement appelée l'Eglise de Satan.

Un second moyen qu'elle emploie, c'est la presse. Tous les jours elle publie des journaux remplis d'attaques contre la religion, contre le clergé tendant uniquement à pervertir ceux qui les lisent. Ils ne reculent devant rien, pas même devant les calomnies les plus odieuses. Fidèles en cela au conseil du trop fameux Voltaire : « Mentez, mentez toujours, mentez comme des diables, il en restera toujours quelque chose » ils mentent et calomnient, sans trêve, et ils ne réussissent que trop à tromper bien des esprits, même parmi ceux qui se croient les plus forts.

Outre les journaux, il y a les livres, revues, brochures, publications de toutes sortes qui répandent partout l'impiété et l'immoralité. Impossible de lire de tels ouvrages sans perdre au bout de peu de temps, toute religion et toute vertu. A la mauvaise presse s'ajoutent les théâtres où l'on joue des pièces d'une immoralité révoltante, et les plaisirs mauvais que l'on favorise par tous les moyens possibles, pour répandre la corruption des mœurs.

Enfin la franc-maçonnerie emploie à ruiner l'Eglise et la religion, l'enseignement à tous les degrés. Dans ses écoles, collèges, universités, la religion est impitoyablement bannie. De plus, on y enseigne les doctrines les plus monstrueuses. Dans les cours de philosophie et d'histoire donnés dans ces établissements, on ne tend qu'à une chose : ruiner la foi des enfants et des jeunes gens. On est quelquefois étonné de voir la religion s'en aller et l'impiété, le libertinage augmenter; mais ce qui est étonnant, c'est que le mal ne soit pas plus grand.

Telle est, en ce moment, la grande épreuve de l'Eglise. La tempête est violente; mais, n'en doutons pas, l'Eglise triomphera de celle-ci, comme des autres. Le divin sauveur la soutient, il la conduit, et quand il lui plaira, il commandera de nouveau à la mer en furie. Il la calmera et le vaisseau de l'Eglise continuera sa marche et répandra partout la vérité et ses bienfaits.

Toutefois nous avons quelque chose à faire de notre côté. Les apôtres, pour échapper à la tourmente, font tous leurs efforts et ils ont recours au divin Sauveur. Ne négligeons rien, nous aussi,

pour assurer le triomphe de l'Eglise. Gardons-nous bien d'abord de soutenir, de quelque manière que ce soit, ses ennemis, soit par notre influence, soit par notre suffrage, soit par notre parole; mais, au contraire, employons à les combattre tous les moyens légitimes que nous avons à notre disposition Fuyons leur société, ne lisons ni leurs journaux ni leurs livres. On a tout à perdre à fréquenter les ennemis de la religion.

En même temps, prions le Seigneur de venir à notre aide, de bénir nos efforts, donnons l'exemple de la fidélité à l'Eglise; travaillons à lui gagner des âmes; soutenons ses œuvres établies pour la conservation ou la propagation de la foi; soutenons ses écoles, collèges, universités, séminaires. Nul doute, si nous agissons ainsi, que Dieu nous protège, et qu'il ne fasse triompher son Eglise des attaques de ses ennemis. Ainsi soit-il.

Le cinquième dimanche après l'Epiphanie.

Evangile selon Saint Mathieu, XIII, 21 et suivants.

En ce temps-là, Jésus proposa une parabole au peuple en disant : Le Royaume du ciel est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ. Mais pendant que ses serviteurs dormaient, son ennemi vint et sema l'ivraie parmi le blé, puis s'en alla. Mais l'herbe ayant poussé et étant montée en épis, l'ivraie parut aussi. Alors les serviteurs du père de famille l'étant venus trouver, lui dirent : Seigneur, n'aviez-vous pas semé du bon grain dans votre champ? D'où vient qu'il y a de l'ivraie? Il leur répondit : C'est mon ennemi qui l'a semée. Les serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher? Non, leur répondit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous ne déraciniez aussi le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et, au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Cueillez premièrement l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler; mais amassez le blé pour le serrer dans mon grenier.

A. Explication de la parabole.

Notre Seigneur a bien voulu expliquer lui-même cette parabole. Après avoir proposé au peuple d'autres paraboles, il rentra avec ses apôtres et ceux-ci lui dirent : Seigneur expliquez-nous la parabole de l'ivraie des champs. Jésus leur répondit : « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'Homme. Le champ, c'est le monde; le bon grain, ce sont les enfants du Royaume; mais l'ivraie, ce sont les enfants du malin esprit. L'ennemi qui l'a semée, c'est le démon. La moisson, c'est la consommation des siècles. Les moissonneurs, ce sont les anges. De même qu'on cueille l'ivraie et qu'on la brûle; de même en arrivera-t-il à la consommation des siècles. Le Fils de l'Homme enverra ses anges; ils enlèveront de son Royaume tous les scandaleux et

tous ceux qui commettent l'iniquité et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes brilleront comme le soleil dans le Royaume de leur Père. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ».

Puisque Notre Seigneur a bien voulu nous expliquer le sens de cette parabole, efforçons-nous de comprendre les différentes vérités qu'elle renferme.

Le Royaume des Cieux, dit-il, est semblable à un homme qui a semé de bon grain dans son champ. Lui-même nous apprend que cet homme, c'est lui ; son champ le monde entier ; et le bon grain, les justes. Notre Seigneur, en effet, ne sème que de bon grain. Il a donné au monde son Evangile, dont la doctrine si pure et si sainte a toujours fait l'admiration de tous, même de ses ennemis. Il a répandu aussi dans le monde l'exemple de ses vertus si parfaites et si aimables, et ses exemples produisent encore et produiront toujours, jusqu'à la fin du monde, les plus heureux fruits. Ils sont pour tous une leçon toujours vivante : pour les justes, ils sont un encouragement et une consolation ; pour les pécheurs, une condamnation de leurs désordres et une invitation à leur conversion. Enfin par tout ce qu'il a fait et souffert et surtout par sa mort, il a mérité aux hommes les grâces qui leur sont nécessaires pour se sanctifier.

Telle est la semence que Notre Seigneur a répandue lui-même pendant sa vie mortelle et qu'il répand toujours par son Eglise. Car il l'a chargée de continuer son œuvre de salut jusqu'à la fin du monde. Comme lui, elle répand à pleines mains la semence de la vérité, par la bouche de ses prédicateurs, par leurs écrits ; elle répand la semence du bon exemple de ses saints et de tous ses vrais fidèles, et elle ne cesse d'appeler les hommes à profiter des grâces que Notre Seigneur leur a méritées ; elle prie pour eux et les invite à prier, et elle leur offre les divins sacrements qui sont comme les canaux par lesquels Notre Seigneur nous communique ses mérites et nous donne ses grâces. De tout temps, il y a eu dans l'Eglise des hommes qui ont profité des enseigne-

ments et des grâces de Notre Seigneur; ce sont les vrais fidèles, les saints, les élus de Dieu, et ce sont eux qui sont le bon grain produit par le champ du père de famille.

Cependant, parmi ce bon grain, il se trouve de l'ivraie, c'est-à-dire, des hommes ennemis de Dieu, des impies, des pécheurs de toute espèce. D'où cela vient-il? C'est l'ennemi du père de famille, l'ennemi de Dieu qui en est l'auteur. Cet ennemi, dit Jésus-Christ, c'est le démon. Le démon, en effet, ne cesse de travailler, soit par lui-même, soit par ses ministres, c'est-à-dire, par les impies et les libertins, à entraîner les hommes dans les voies de l'erreur et du péché, à les pervertir et à les corrompre. C'est lui qui suggère aux hommes toutes sortes de pensées mauvaises qui ont pour but de pervertir leurs esprits, et les sentiments ou désirs mauvais, dans le but de corrompre leurs cœurs.

Il emploie à son œuvre de destruction et de ruine, tous ceux qu'il a gagnés à sa cause, tous ceux qu'il a pervertis et corrompus, il en fait ses suppôts, ses ministres, et, grâce à leur coopération, à leurs scandales, à leurs discours, à leurs écrits détestables, à une foule d'autres moyens qu'ils emploient, il répand partout l'ivraie; il fait une foule de victimes, et voilà pourquoi il y a tant de méchants, d'impies, de pécheurs dans le monde. De sorte que, dans le champ du père de famille, il y a de bon grain; mais aussi beaucoup d'ivraie; en d'autres termes, dans le royaume de Dieu, dans la Sainte Eglise, les bons sont mêlés avec les méchants.

Mais de quel moment profita l'ennemi pour semer l'ivraie? C'est dit Notre-Seigneur, pendant que les gens dormaient. Il nous donne ici des instructions importantes, l'une sur le temps que son ennemi prend pour semer l'ivraie; l'autre sur le moyen qu'il emploie.

Premièrement, c'est pendant que l'on est endormi que l'ennemi vient répandre son ivraie. Leçon importante pour les pasteurs des âmes et pour ceux qui sont chargés de la conduite des autres. Ils ne doivent jamais s'endormir, c'est-à-dire, ils ne doivent jamais se lasser de veiller sur ceux qui leur sont confiés et du

salut desquels ils sont responsables; parce que, dès qu'ils cessent de veiller, le démon, qui guette sans cesse quelque proie, profite de leur défaut de vigilance, pour semer le mal et entraîner les âmes dans la voie de la perdition.

Ainsi les pasteurs des âmes doivent veiller continuellement sur ceux qui leur sont confiés, les éclairer et les diriger par leurs instructions, leurs avis, encourager ceux qui sont dans la bonne voie à persévérer, s'efforcer de ramener les égarés. Ils doivent signaler à leurs ouailles les erreurs, les dangers auxquels ils sont exposés. Ils doivent veiller constamment sur leurs paroisses pour en écarter, autant qu'ils peuvent, toutes les causes de perversion ou de corruption.

De même les pères et mères doivent s'occuper constamment et avec soin du salut de leurs enfants, afin qu'aucun ne se perde par leur faute. Il doivent surtout les préserver des dangers des mauvaises lectures, des mauvaises compagnies et des plaisirs mauvais ou dangereux. Les maîtres et maîtresses de maison ne doivent non plus rien négliger, pour assurer le salut de leurs serviteurs ou servantes. Tous, chacun dans la mesure du possible et selon notre état et nos moyens, nous devons nous porter au bien et nous détourner les uns les autres du mal.

Notre-Seigneur nous avertit, en.même temps, de la vigilance dans laquelle la crainte de notre ennemi doit sans cesse nous tenir. Notre vie sur la terre est une guerre continuelle. Tel qu'un lion rugissant, le démon tourne sans cesse autour de nous, épiant le moment de nous dévorer. Nous dormons; mais le démon veille. Si nous cessons un moment d'être sur nos gardes, c'est alors qu'il vient à l'improviste fondre sur nous. Aussi, entre les diverses vertus, une des plus spécialement recommandées, c'est la vigilance chrétienne. « Veillez donc et priez, dit le divin Maître, pour ne pas donner prise à la tentation (1) ». Veillez en tout temps (2) ».

(1) Mat. XVI. 41.
(2) Luc 21, 36.

Deuxièmement, considérons les moyens qu'emploie le démon pour nous surprendre. Après avoir semé l'ivraie pendant le sommeil et sans être aperçu, il se retire pour ne pas être découvert. Il sait que s'il se montrait tel qu'il est, bien loin de séduire, il inspirerait l'horreur. Son piège n'est dangereux que parce qu'il n'est pas aperçu. Il cache, avec un art extrême, la fosse où il veut nous entraîner. Il la recouvre des appats les plus propres à nous attirer et, variant ses amorces selon nos inclinations, nos goûts, nos passions, il offre à chacun de nous, l'objet le plus flatteur. Il étale aux regards de l'ambitieux, les dignités et les honneurs; de l'avare, les richesses; de l'intempérant, les festins et les débauches; du libertin, les voluptés. Il attaque chacun par son côté faible. Partout où vous verrez un attrait qui vous porte au péché, reconnaissez une embûche du démon. Cette flatterie qui éveille votre orgueil, c'est le démon qui l'a suggérée. Ce conseil qui vous égare, c'est le démon qui l'a inspiré. Cet exemple qui vous entraîne, c'est le démon qui l'a suscité. Cette occasion qui vous séduit, c'est le démon qui l'a préparée. Prenons donc bien garde à ses séductions, soyons toujours prêts à lui résister. Veillez sans cesse et priez, dit le Sauveur, afin que vous n'entriez pas en tentation. Ainsi soit-il.

B. Du mélange des bons et des méchants (1)

Nous lisons dans la parabole de l'ivraie et du bon grain, que les serviteurs du père de famille vinrent lui demander de leur permettre d'aller arracher l'ivraie, mais qu'il leur répondit : « Non, de peur qu'en cueillant l'ivraie, vous ne déraciniez, en même temps, le froment; laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. » La réponse que fait le père de famille et sa conduite au sujet de l'ivraie qui désole son champ, nous fournissent deux instructions importantes : l'une sur la tolérance de Dieu envers les pécheurs; l'autre, sur la manière dont nous devons nous comporter à leur égard.

---

(1) D'après de La Luzerne.

Le père de famille souffre dans son champ, jusqu'à la moisson, l'ivraie qui occupe la place du blé. qui attire la nourriture du blé, qui peut étouffer et gâter le blé. Ainsi Dieu tolère les pécheurs, tant qu'ils sont dans le monde et jusqu'à ce qu'il les moissonne, quoiqu'ils remplissent des places où pourraient être des justes; quoiqu'ils nuisent aux justes et puissent même les corrompre. Entrons dans les vues de la Providence et examinons les motifs de sa conduite à cet égard. Nous en trouverons de deux espèces : les uns sont relatifs aux pécheurs eux-mêmes que Dieu tolère; les autres sont relatifs aux justes parmi lesquels ils vivent.

Par rapport aux pécheurs, la tolérance dont Dieu use envers eux, est un bienfait de son infinie miséricorde; il n'en est pas de l'ordre moral comme de l'ordre physique. L'ivraie peut y devenir du bon grain, c'est-à-dire les pécheurs peuvent devenir des justes et c'est pour cela que Dieu les tolère. « Il ne veut pas, dit-il lui-même, la mort de l'impie, mais il veut, au contraire, qu'il se convertisse et qu'il vive. » (1) C'est donc pour donner lieu au pécheur de se repentir qu'il lui accorde le don du temps. C'est pour lui pardonner qu'il l'attend. C'est pourquoi le pécheur doit reconnaître ce bienfait et surtout en profiter. C'est ce que demande de lui le Seigneur. Le prix qu'il veut de son inépuisable patience, c'est que nous fassions pénitence et que nous implorions, par nos larmes, son indulgence. C'est lui-même qui nous le dit (2).

Par rapport aux justes, le mélange des pécheurs avec eux leur présente, au premier coup d'œil, de grands inconvénients. Il les expose à leurs persécutions, et, ce qui est plus funeste encore, à la contagion de leurs exemples. Mais, avec un peu de réflexion, il est aisé de se persuader qu'il leur procure encore de plus grands avantages, et qu'il est aussi pour eux, un bienfait de la céleste miséricorde.

---

(1) Ezéch. XXXIII, 11.
(2) Judith, VIII, 14.

En premier lieu, le spectacle des méchants sert à l'instruction des bons. De même que les exemples des saints du Ciel et de la terre montrent ce que l'on doit pratiquer; de même les scandales des pécheurs passés et présents apprennent ce que l'on doit éviter; indiquent les sources les plus communes des vices, fait voir les occasions les plus ordinaires des chutes; découvrent les passions les plus familières à l'humanité. En étudiant le cœur humain dans ses égarements, on apprend à se défier du sien. En contemplant ce nombre immense de pécheurs de toute espèce, qui inondent la terre, le chrétien fidèle voit ce qu'il aurait pu être et ce qu'il peut encore devenir. L'aspect continuel de la faiblesse humaine le retient dans l'humilité et la vigilance.

En second lieu, les vices des méchants servent à perfectionner et à consolider les vertus des bons. C'est dans les persécutions que la vertu s'épure; c'est dans les tentations qu'elle se fortifie. Elle a besoin, pour se soutenir, de s'exercer. Les épreuves de tout genre que lui font subir les pécheurs, en la tenant dans une continuelle activité, l'empêchent de se ralentir. Elle est d'autant plus forte, plus brillante et plus méritoire qu'elle a été plus éprouvée et a triomphé de plus d'obstacles.

Troisièmement, la réunion avec les méchants fait éclore dans les bons, des vertus qui n'auraient pas eu l'occasion de naître. Si la terre n'avait pas eu ses tyrans, le Ciel n'aurait pas ses martyrs. La crainte des libertins et des débauchés a rempli les cloîtres de vierges. Pour se soustraire aux scandales du monde, les anachorètes sont allés peupler les déserts. Les hérétiques n'ont servi qu'à faire mettre la vérité dans tout son éclat et à donner à l'Eglise l'occasion de nouveaux triomphes.

La tolérance de Dieu envers les pécheurs nous montre la conduite charitable que nous devons nous-mêmes tenir envers eux, lorsque nous les connaissons comme tels. Il ne s'agit pas de vouloir les maltraiter et les détruire, comme les serviteurs auraient voulu arracher et détruire l'ivraie; mais il faut être à leur égard, patient et charitable. Cependant nous avons à concilier avec la charité, que nous leur devons, un devoir

absolument différent, et qui peut même y paraître contraire; c'est de nous garantir, par un éloignement prudent, de leur société qui pourrait nous corrompre nous-mêmes; car le propre de l'ivraie est de gâter le froment, et telle est sa déplorable abondance dans le champ du Seigneur, que le blé le plus pur a toujours à craindre la contagion. La pratique et la conciliation de ces deux devoirs demandent quelques éclaircissements. Examinons d'abord ce que nous prescrit la charité à l'égard du prochain.

Premièrement, elle exige que nous conservions pour lui les sentiments fraternels, et qu'en détestant son péché, nous n'en aimions pas moins sa personne. Tout notre prochain a droit à notre amour, les pécheurs comme les justes. Un second devoir imposé par la charité, c'est de prier pour les pécheurs. Les prières des justes attirent sur ceux qui ne le sont pas, des grâces de conversion. Un troisième devoir envers les pécheurs, c'est de les tolérer et de les traiter avec douceur, de ne point prétendre les exclure de sa propre autorité, du sein de l'Eglise. En voulant indiscrètement extirper l'ivraie, on courrait risque, comme le dit Notre Seigneur, de déraciner le froment. Peut-être cet homme aujourd'hui pécheur est-il destiné par la Providence à devenir bientôt un élu. Du reste, à l'Eglise seule appartient le pouvoir d'exclure de son sein les pécheurs, et elle a dicté sur cette matière, des règles qui unissent à une charitable modération, une justice exacte, et dont il n'est permis à personne de s'écarter.

Enfin nous devons encore au pécheur de travailler, autant qu'il est en nous, à sa conversion. Or nous pouvons le faire, par nos bons exemples, par de salutaires avis, de bons conseils, de sages exhortations, et, lorsque nous en avons le pouvoir, par des corrections prudentes, modérées, données avec cet esprit de charité qui peut seul en assurer l'effet. Mais si la charité que nous devons au prochain nous prescrit de nous approcher de lui, chaque fois que nous pouvons lui être utiles, la charité que nous devons à nous-mêmes, nous ordonne de nous éloigner de ceux dont la société nous serait nuisible.

Un des plus grands dangers pour un homme de perdre son âme, c'est de fréquenter la société des pécheurs. Il faut donc les éviter le plus possible. Cependant la fuite des pécheurs ne doit pas faire cesser envers eux, les égards, les prévenances, les honnêtetés qui sont en usage dans la société et que l'apôtre met au rang des devoirs de la charité. Elle restreint seulement ces civilités à ce qu'exige la bienséance. En outre le devoir de se retirer des pécheurs ne dispense pas des offices de charité qui leur sont dûs, soit de ceux de l'ordre temporel dont ils peuvent avoir besoin, soit de ceux de l'ordre spirituel qui leur sont si nécessaires. Ce n'est pas la rupture, c'est la réserve que la religion commande envers eux.

Notre Seigneur dit à ses disciples « qu'au temps de la moisson, il dira à ses moissonneurs : Recueillez d'abord l'ivraie et liez-la en gerbes pour la brûler; mais entassez le froment dans mon grenier. » Ce temps de la moisson, Jésus-Christ nous l'apprend, est la consommation du siècle. Là finit la patience divine, là l'infinie miséricorde a posé son terme ; là s'ouvre le règne de la justice, règne éternel et immuable. Il a commencé par la séparation que font les ministres de cette justice suprême, les anges, figurés par les moissonneurs du bon grain et de l'ivraie, des justes et des pécheurs, jusque-là mêlés et confondus. Naissance, richesse, puissance, force, talents, science, génie, tout ce que nous considérons, chérissons, recherchons, a disparu péri, il ne reste plus entre les hommes qu'une distinction, la vertu, ou le vice, et elle règle la différence pour l'éternité. L'ivraie est entassée en bottes pour être brûlée ; les méchants sont amoncelés dans un feu qui les dévorera sans cesse, sans les consumer jamais.

Le froment est recueilli dans le grenier du père de famille; les bons sont portés dans le sein de Dieu, pour y jouir d'un bonheur sans cesse renouvelé, jamais fini. Alternative épouvantable et consolante à la fois, qui devrait faire le sujet de nos continuelles méditations. De quel côté serai-je placé dans cette terrible séparation? Une éternité de bonheur ou une éternité de

malheur, voilà les deux termes entre lesquels je suis suspendu et je dois choisir. Ah! puisque je puis encore éviter la seconde et mériter la première, je prends la résolution de ne rien négliger pour réussir dans cette affaire capitale. Ainsi soit-il.

N. B. On peut encore considérer l'ivraie comme le scandale et traiter ce sujet. Voir Instructions sur la Vie de Notre-Seigneur, par le même auteur.



Le sixième dimanche après l'Epiphanie.

Evangile selon Saint Mathieu, XIII, 31 et suivants.

En ce temps là, Jésus proposa une parabole au peuple, en disant : Le Royaume des Cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a pris et qu'il a semé dans son champ. C'est, à la vérité, la plus petite de toutes les semences; mais quand elle a crû, elle surpasse en hauteur toutes les plantes, elle étend au loin ses rameaux et devient un arbre assez grand pour que les oiseaux du ciel viennent s'y abriter.

Il leur dit encore une autre parabole : Le Royaume des Cieux est semblable au levain qu'une femme prépare et mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit entièrement levée. Jésus dit toutes ces choses en paraboles. Il ne leur parlait point sans paraboles, afin d'accomplir cette parole que le prophète avait dite : J'ouvrirai la bouche pour instruire sous le voile des paraboles. Je ferai entendre ma voix et je manifesterai des choses qui étaient cachées depuis le commencement du monde.

L'établissement de l'Eglise.

Ces deux paraboles ont le même objet, Notre Seigneur nous y représente son Eglise bien petite et bien faible dans ses commencements; mais prenant bientôt l'accroissement, se développant et enfin, embrassant le monde entier. Elles renferment donc une prophétie. Or, cette prophétie s'est réalisée et nous en avons l'accomplissement sous nos yeux. Nous avons, dans ce fait miraculeux, une preuve certaine de la divinité de Jésus-Christ et de sa religion, et une preuve d'autant plus convaincante que, non seulement rien ne pouvait faire prévoir humainement l'établissement de la religion de Jésus-Christ; mais que tout, au contraire, était de nature à faire prévoir qu'un pareil dessein était impossible. Il n'y avait qu'un Dieu qui fut capable de concevoir un si grand projet, qui osât le prédire avec la certitude de son accomplissement et qui put l'exécuter.

En effet, de quoi s'agissait-il ? Il s'agissait de réformer le monde, de renverser les religions existantes et qui étaient enracinées dans le cœur des hommes; d'imposer aux hommes une morale sévère qui condamnait toutes les maximes reçues et pratiquées alors; de les porter à pratiquer des vertus, dont ils savaient à peine le nom, et de renoncer à des vices, dont ils avaient fait des dieux; enfin, de réformer toute la législation, d'après les austères préceptes du christianisme. Tel était le dessein. Or tout, humainement parlant, s'opposait à la réalisation, et les moyens dont Jésus-Christ disposait étaient la faiblesse même.

D'abord les apôtres devaient lutter contre une société remplie de philosophes instruits, imbus, il est vrai, de doctrines fausses; mais trop entichés d'eux-mêmes, pour y renoncer et embrasser une doctrine nouvelle; de rhéteurs orgueilleux qui auraient à peine daigné jeter un regard de mépris sur les prédicateurs de la religion nouvelle; de poètes licencieux et corrompus à qui la religion chrétienne ne pouvait inspirer que l'horreur la plus profonde et la plus vive répulsion.

Ils avaient à lutter contre une société plongée elle-même tout èntière dans les plus grossières erreurs concernant la Divinité, le culte et remplie de préjugés contre la religion du divin Crucifié, laquelle, selon saint Paul, était considérée par les païens, comme une folie inouïe jusqu'alors. A ces dispositions si peu favorables à l'introduction d'une doctrine nouvelle, ajoutez que les apôtres présentaient aux païens habitués à ne suivre que les caprices d'une raison corrompue et aveuglée, une doctrine pleine des mystères les plus élevés et qu'ils devaient amener ces hommes dont la raison n'avait jamais subi aucun joug, à soumettre cette même raison aux mystères qui lui étaient les plus inaccessibles, et vous comprendrez qu'à juger l'entreprise par ce qui arrive d'ordinaire, il faut avouer qu'elle était humainement impossible.

Mais si les esprits n'étaient nullement disposés à accepter la religion nouvelle, les cœurs l'étaient moins encore. Tout, dans le

paganisme, favorisait les passions. Une chose le prouve mieux que tout le reste, c'est que les principaux vices avaient été divinisés, même le plus ignoble de tous, l'impudicité, qui était représentée par la déesse Vénus, à qui étaient consacrés des temples magnifiques, et dont les fêtes étaient d'abominables orgies, d'affreuses débauches. Aussi il serait difficile de se faire une idée de la corruption dans laquelle était tombé le monde païen. Or la religion chrétienne combat tous les vices, elle condamne ces faux plaisirs dont le monde était si avide, et elle menace des plus terribles châtiments ceux qui s'y livrent. Par contre, elle prêche les vertus les plus austères et les plus difficiles à pratiquer, et elle demande à ses adeptes de sacrifier leur vie, plutôt que de renier un seul de ses dogmes. Vous comprenez donc que la doctrine des apôtres, au lieu d'être facilement acceptée par les peuples anciens, devait rencontrer les plus fortes répulsions, tant sous le rapport du dogme que sous celui de la morale.

Voyez comment la religion chrétienne est traitée encore aujourd'ui par nos philosophes impies et par les gens sans mœurs ; voyez comment ils l'accueillent quand on leur en parle, vous aurez ainsi une idée de la manière dont les philosophes païens, non moins orgueilleux et plus corrompus, devaient traiter et traitaient réellement la religion chrétienne.

Ce n'est pas tout. Les institutions et les lois étaient entièrement opposées aux principes de la religion chrétienne. Ainsi les lois favorisaient l'absolutisme des rois et des empereurs, qui pouvaient disposer de la vie et des biens de leurs sujets, et cela sans aucun contrôle. Leur volonté était la loi. Elles favorisaient l'esclavage qui faisait des deux tiers des hommes les misérables victimes de la tyrannie des autres. Elles autorisaient le divorce, la polygamie même. La famille n'avait pas une base solide; le père avait droit de vie et de mort sur son épouse et ses enfants. Enfin, les lois défendaient l'introduction d'une religion nouvelle, sous peine de mort. Et de fait, quand les Apôtres commencèrent à prêcher, la persécution s'éleva contre eux puissante et terrible. Les Juifs et les païens se

liguèrent contre le Seigneur et contre son Christ. Ils voulaient noyer la religion nouvelle dans le sang. Au nom des lois, on arrêtait les chrétiens, on les jetait en prison, chargés de chaînes, on les rouait de coups, on leur mettait sous les yeux les instruments de torture, en les menaçant des plus affreux supplices.

Tels étaient les obstacles à surmonter. Les moyens dont Jésus-Christ disposait étaient aussi faibles que les obstacles étaient forts, au point que, dans de telles conditions, l'entreprise paraissait une folie. Quels sont, en effet, les moyens par lesquels la religion chrétienne a été établie ? Vous le savez, elle a été établie par quelques pauvres paysans Juifs, presque tous pêcheurs de leur état, n'ayant aucune fortune, ni instruction, commandés par Simon Pierre, le moins entreprenant d'entre eux, celui-là même qui renia son Maître, sur un simple propos de servante. C'étaient des hommes sans éducation, faibles et timides, qui étaient loin d'avoir pleine confiance en leur Maitre, avant sa mort, comme il le leur reprocha plus d'une fois; qui l'abandonnèrent lâchement, lorsqu'il fut arrêté et condamné; des hommes enfin qui ne pouvaient inspirer que le mépris à ceux à qui ils se présentaient comme les réformateurs du monde, comme les fondateurs d'une religion nouvelle.

Certes, il faut bien reconnaître qu'au point de vue humain, Jésus-Christ ne pouvait choisir d'instruments plus impuissants et plus incapables de conduire à bonne fin, la prodigieuse entreprise de la conversion du monde. Il a fait précisément tout le contraire de ce que font les hommes, pour réussir dans leurs entreprises. Plus une entreprise présente de difficultés, plus ils prennent de précautions pour la bien conduire et plus sont puissants les moyens qu'ils emploient pour réussir. Jésus-Christ, lui, veut accomplir la plus grande œuvre qui ait jamais été conçue, il veut changer la face du monde entier, renverser les religions, les lois, les usages, les mœurs du monde, pour établir une religion, une civilisation nouvelles, et il prend quelques pauvres paysans, l'ignorance et la faiblesse même, pour mener son entreprise à sa fin. Humainement, certes, il

n'était pas possible de réussir. Eh bien, malgré la grandeur des obstacles, la faiblesse des moyens employés, la religion chrétienne a triomphé et l'Eglise s'est établie.

Qui ne reconnaîtrait ici l'œuvre de Dieu? Comment les apôtres tels qu'ils étaient, pauvres, ignorants, persécutés, sans ressources, auraient-ils pu, si ce n'est avec le secours du Tout-Puissant, surmonter de si formidables obstacles, convertir le monde, persuader à tant de peuples différents d'embrasser une religion si austère dans sa morale, de croire des vérités si incompréhensibles à la raison? Comment auraient-ils pu, sans le secours de Dieu, les faire sortir de la fange du vice où ils croupissaient et où ils se plaisaient, pour les porter à la pratique des vertus les plus héroïques, dont le nom n'était pas même connu des païens?

Oui Dieu seul a pu choisir de tels instruments pour opérer une si grande œuvre. Les plus obstinés ennemis de la religion eux-mêmes ont été frappés de ce fait, et tout en niant la possibilité du miracle, ils ont été obligés de reconnaître ce fait, qui est un des plus grands miracles opérés par la toute-puissance de Dieu.

Que devons-nous conclure de là? Nous devons en conclure que la religion chrétienne est divine, qu'elle est la vérité même. Par conséquent, nous devons l'embrasser, l'aimer et la pratiquer fidèlement, telle que la sainte Eglise nous l'enseigne par ses ministres. Ainsi soit-il.



Dimanche de la Septuagésime.

Evangile selon Saint Mathieu XX, 1 et suivants.

En ce temps là, Jésus dit cette parabole à ses disciples : Le Royaume des Cieux est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin, afin de louer des ouvriers, pour les envoyer travailler à sa vigne. Etant convenu avec ces ouvriers qu'il leur donnerait un denier pour la journée, il les envoya travailler à sa vigne. Etant sorti vers la troisième heure du jour, il en vit d'autres qui étaient debout sur la place, sans travailler, et il leur dit : Allez vous-en travailler à ma vigne, et je vous donnerai une récompense convenable. Aussitôt ils y allèrent. Il sortit encore sur la sixième et sur la neuvième heure du jour et fit la même chose. Enfin étant sorti vers la onzième heure, et en ayant trouvé d'autres qui étaient là inoccupés, il leur dit : Pourquoi demeurez-vous là tout le jour à rien faire? Ils lui répondirent : C'est que personne ne nous a loués. Il leur dit : Allez-vous-en travailler à ma vigne. Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à celui qui était chargé du soin de ses affaires : Appelez les ouvriers et donnez-leur leur salaire, en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers. Ceux donc qui avaient été envoyés sur la onzième heure s'étant présentés reçurent chacun un denier. Ensuite ceux qui avaient travaillé les premiers, s'étant aussi présentés, crurent recevoir davantage, et cependant ils ne reçurent que chacun un denier. Et, en le recevant, ils murmuraient contre le père de famille et disaient : Ces derniers n'ont travaillé que pendant une heure et vous les récompensez comme nous qui avons supporté le poids du jour et de la chaleur. Mais, pour réponse, il dit à l'un d'entre eux : Mon ami, je ne vous fais point d'injustice : n'êtes-vous point convenu avec moi d'un denier? Emportez ce qui vous appartient et retirez-vous. Pour moi, je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Et votre œil est-il mauvais, parce que je suis bon? Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers; car beaucoup sont appelés et peu sont élus.

A. Explication de la parabole.

Par cette parabole, Notre Seigneur veut apprendre à ses apôtres que les Juifs, qui ont été appelés les premiers à entrer dans son Royaume, c'est-à-dire, dans la Sainte Eglise, n'y entreront que les derniers; tandis que les gentils, c'est-à-dire, les autres peuples, qui ne sont appelés que les derniers, entreront les premiers, y précèderont les Juifs. Car, dit-il, il y a beaucoup d'appelés, mais peu sont élus. Ce qui veut dire que tous les Juifs sont appelés, mais que, à l'exception d'un petit nombre qui embrasseront la religion de Jésus-Christ, et seront reçus dans son Eglise, le peuple, la nation juive, comme nation, ne reconnaîtra pas d'abord Jésus-Christ, n'embrassera pas sa religion, n'entrera pas dans son église, et ne se convertira qu'après que tous les autres peuples auront embrassé la religion chrétienne.

Notre Seigneur fait donc ici une prophétie. Or nous savons, par l'histoire, qu'elle s'est accomplie en partie. Quelques Juifs seulement ont reconnu Jésus-Christ; mais le peuple l'a rejeté. Nous voyons toutes les nations se convertir à la religion chrétienne les unes après les autres et les Juifs s'obstinent à rejeter Jésus-Christ. Sans aucun doute, ils n'entreront dans l'Eglise que lorsque tous les autres peuples y seront entrés. Ce qui est accompli de la prophétie nous est une sûre garantie que le reste s'accomplira aussi.

Remarquons le vrai sens de cette parole: Beaucoup sont appelés, peu sont élus. Elle ne veut pas dire, comme on l'entend souvent, que beaucoup d'hommes, c'est-à-dire tous les hommes sont appelés au ciel et que peu sont élus; mais seulement que les Juifs étaient tous appelés à entrer dans le Royaume de Jésus-Christ, dans l'Eglise et que peu y sont entrés. On a donc tort de s'appuyer sur cette parole, pour établir qu'il n'y aura qu'un petit nombre d'élus et que la plupart des hommes seront damnés. Notre Seigneur n'a pas voulu dire cela. Il ne parlait que des Juifs et de leur entrée dans l'Eglise.

Mais outre le sens littéral, que nous venons d'exposer, cette parabole en a un autre, qui a été adopté par plusieurs Pères de

'Eglise et auquel nous nous arrêtons; parce qu'il s'applique plus lirectement à nous et nous fournit d'abondantes instructions. Nous y voyons une image de la miséricorde infinie de Dieu, qui laigne recevoir le pécheur, en quelque temps qu'il revienne à elle. Le père de famille c'est Dieu; les ouvriers, c'est nous; la vigne, c'est le service de Dieu; les heures de la journée sont es différents âges de la vie; le denier c'est la récompense céleste.

Les ouvriers levés dès le matin, représentent donc ici ceux qui se sont attachés au service du Seigneur, dès leur enfance. Les autres ouvriers qui ne sont venus qu'aux heures suivantes, sont 'emblème des hommes qui, ayant eu le malheur de passer leurs premières années dans l'oubli de Dieu, reviennent de leurs égarements et qui, lavés dans les eaux de la pénitence, reprennent une vie chrétienne, les uns dans l'adolescence; d'autres, dans l'âge viril; d'autres encore, dans la décadence de l'âge; d'autres enfin, dans la décrépitude. C'est le père de famille qui va les chercher pour les faire travailler à sa vigne.

Dans tout le cours de notre vie, le père de la grande famille humaine vient continuellement à nous, pour nous presser de travailler à notre sanctification. C'est lui qui fait vers nous les premières démarches. Il vient nous chercher sur la place publique, c'est-à-dire au milieu des dissipations, des agitations, des affaires, des plaisirs du monde. Quelque grandes et nombreuses que soient nos fautes envers lui, sa bonté miséricordieuse nous prévient, nous offre le pardon, nous engage, nous excite, nous presse de le mériter. Il semble que notre réconciliation avec lui, soit un plus grand avantage pour lui que pour nous. Il nous exhorte par ses ministres; par les exemples de vertu qu'il nous met sous les yeux; par les remords qu'il excite dans nos nos cœurs; par ses châtiments; par les bonnes pensées qu'il nous inspire. Si nous ne revenons pas à lui, nous ne devons nous en prendre qu'à notre lâcheté ou à notre malice. Pécheurs, cessez enfin d'opposer vos rebuts à sa bonté. Ayez autant de désir de votre bonheur qu'il vous en montre. A quelque âge que vous

soyez arrivés, allez travailler à sa vigne, c'est-à-dire, à la sanctification de votre âme.

Les ouvriers loués par le père de famille allèrent, aussitôt qu'il le leur avait dit, travailler à sa vigne. Ils travaillèrent constamment et jusqu'à la fin du jour. C'est ainsi que nous devons travailler à la sanctification de notre âme. Nous ne devons pas différer cette affaire; parce que nous ne savons pas quand finira la journée de notre vie et que nous pouvons être surpris par la mort, dans la disgrâce de Dieu. Ensuite nous devons y travailler continuellement. Car c'est une affaire qui demande beaucoup de soins; et plus nous y sommes appliqués, plus nous sommes sûrs de réussir, et plus nous acquérons de mérite et de gloire devant Dieu. Enfin nous devons y travailler jusqu'à la fin du jour de notre vie; car il n'y aura de sauvés que ceux qui auront persévéré.

Le soir venu, le maître ordonna à son régisseur de payer les ouvriers et fit donner un denier à chacun, à ceux de la dernière heure, comme à ceux de la première, et fit même commencer le payement par les derniers. Il ne faut pas croire, d'après ces paroles, comme l'ont fait certains hérétiques, que la récompense des élus est la même pour tous dans le ciel. Tous assurément sont dans le ciel et jouissent des délices et de la gloire célestes; mais tous n'en jouissent pas au même degré. Notre-Seigneur le dit formellement en d'autres endroits de l'Evangile. « Il y a dit-il, plusieurs demeures dans la maison de mon Père (1) » et en saint Mathieu, il dit : « Qui, croyez-vous, est le plus grand dans le royaume des cieux? Celui qui sera devenu humble comme un enfant, c'est lui qui sera le plus grand dans le royaume des cieux (2) ».

Il ne faut pas croire non plus qu'en accordant la même récompense aux ouvriers de la dernière heure, qu'aux premiers, Notre-Seigneur nous autorise à retarder jusqu'au dernier moment de notre vie, l'œuvre de notre sanctification. Les ouvriers de la onzième heure reçoivent le même prix que ceux de la première;

(1) Jo. XIV, 2.
(2) Math. XVIII, 1, 4.

mais, s'ils ne sont pas venus plus tôt au travail, c'est qu'ils n'y ont pas été appelés plus tôt. Ils ont été fidèles, comme les autres à la première invitation, et ils ont travaillé comme les autres, jusqu'à la fin de la journée. Leurs intentions, leur zèle ont été les mêmes, et c'est ce qui leur vaut, de la part du père de famille, la même récompense.

Mais ceux qui, loin de répondre à l'invitation de Dieu, diffèrent sans cesse l'affaire de leur salut, ne doivent pas espérer d'être traités de même; ils doivent bien plutôt s'attendre à se voir abandonner de Dieu.

Ce passage de la parabole renferme encore une autre instruction. Ce n'est pas d'après le temps, c'est d'après la ferveur dans son service, que Dieu distribue les récompenses. Il a égard, non à la quantité, mais à la qualité des œuvres. Ils sont heureux sans doute, ceux qui, dès leur enfance, ou leur jeunesse, ont servi le Seigneur et ils ont de grands avantages; mais cependant la longueur de la durée du travail et du service peut être compensée par l'ardeur, par le zèle, par la ferveur. Tel qui répondant à la grâce divine qui le touche et l'appelle se convertit à un âge avancé, deviendra un plus grand saint devant Dieu, que tel autre qui aura servi Dieu dès son enfance. Comment cela? C'est que le converti aura, dès le jour de sa conversion, servi le Seigneur avec beaucoup plus de zèle et de ferveur que l'autre. Saint Paul, Marie-Madeleine, saint Augustin en sont les preuves frappantes. C'est ainsi que les derniers deviennent les premiers. Pensons-y donc bien, il faut servir le bon Dieu; mais il faut le servir avec zèle, avec ferveur, avec une intention droite et pure. C'est de là que dépendra la grandeur de notre récompense.

Nous voyons enfin que les ouvriers de la première heure, voyant ceux de la dernière aussi bien payés qu'eux, en murmurèrent et que le Maître réprima immédiatement leurs murmures. C'est l'envie qui les a fait agir de la sorte. Gardons-nous de nous laisser aller à ce vice. Ne trouvons jamais à redire à la manière dont le bon Dieu répartit ses dons et ses bienfaits.

Recevons avec reconnaissance ce qu'il nous donne et ne voyons pas d'un mauvais œil ce qu'il fait pour les autres.

B. Nos devoirs envers la grâce.

Tous ces ouvriers appelés par le père de famille répondent à son désir et vont travailler à sa vigne. Ils sont l'image de ceux qui sont appelés au service de Dieu. Comme eux ils doivent répondre à l'appel du Seigneur. Le bon Dieu nous invite tous à le bien servir et il nous offre ses grâces pour nous aider. Quels sont nos devoirs envers la grâce divine? (Voir Instructions pour le Carême : Nos devoirs envers la grâce.)



Dimanche de la Sexagésime.

Evangile selon Saint Luc VIII, 4 et suivants.

En ce temps là, le peuple s'étant assemblé en foule, accourant des villes vers lui, il leur dit en parabole : Celui qui devait semer sortit pour semer son grain. Tandis qu'il semait, une partie du grain tomba le long du chemin ; il fut foulé aux pieds et les oiseaux vinrent et le mangèrent. Une autre partie tomba sur la pierre, elle commença à pousser; mais se dessécha parce qu'elle n'avait point d'humidité. Une autre partie tomba parmi les épines; les épines crûrent avec le bon grain et l'étouffèrent. Une autre partie tomba dans la bonne terre, monta en épis, porta du fruit et rendit cent pour un. Il leur dit ensuite à haute voix : Que celui qui a des oreilles pour entendre, s'applique à entendre. Mais ses disciples lui demandèrent quel était le sens de cette parabole. Il leur dit : Pour vous, il vous est accordé de connaître le mystère du royaume de Dieu, au lieu qu'il n'est proposé aux aux autres qu'en paraboles ; afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en écoutant, ils ne comprennent point. Voici donc ce que signifie cette parabole. La semence est la parole de Dieu. Ceux qui sont désignés par ce qui tombe le long du chemin, sont ceux qui l'écoutent d'abord; mais le diable vient ensuite enlever cette parole de leur cœur, de peur qu'ils ne soient sauvés. Ceux qui sont marqués par ce qui tombe sur la pierre, sont ceux qui, écoutant la parole, la reçoivent avec joie; mais ils n'ont point de racines; parce qu'ils croient seulement pendant un temps, et que, quand la tentation arrive, ils se retirent. Ce qui tombe parmi les épines, est la figure de ceux qui, après avoir écouté la parole, sont ensuite tourmentés et comme étouffés par les inquiétudes, par les richesses et par les plaisirs de cette vie, de sorte qu'ils ne portent point de fruits. Enfin ce qui tombe dans une bonne terre nous représente ceux qui, après avoir écouté la parole avec un cœur bien disposé, ont soin de l'y conserver et portent ainsi du fruit par la patience.

—

De la parole de Dieu.

Puisque Notre-Seigneur a bien voulu nous expliquer la parabole qu'il proposait au peuple, nous ne pouvons mieux faire que de nous appliquer à bien comprendre ce qu'il a dit lui-même. La semence, dit-il, est la parole de Dieu et le semeur est celui qui la prèche. Mais quelle est cette parole sainte et où la trouvons-nous? La parole de Dieu est celle qui a été prêchée aux hommes, d'abord par Dieu, soit par lui-même, soit par l'intermédiaire des Patriarches, et des Prophètes, ensuite par Jésus-Christ, son Fils, et, après lui, par ses Apôtres qu'il a envoyés en leur ordonnant d'enseigner toutes les nations, et en leur promettant son assistance, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. Enfin c'est celle qui a été et est encore prêchée par leurs successeurs, le Pape, les Evêques, et tous les prédicateurs approuvés par la Sainte Eglise. Quand nous prêchons la doctrine chrétienne, c'est Notre-Seigneur lui-même qui parle par notre bouche; parce que les vérités que nous prêchons viennent de lui et que nous parlons en son nom, aussi longtemps que nous restons fidèles à la direction de son Eglise, à qui il a dit : « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise (1) ».

Or, d'après l'explication donnée par Notre Seigneur, de sa parabole, il y a quatre classes d'auditeurs de la parole sacrée. La première classe, représentée par le grain qui tombe sur le grand chemin, comprend ceux qui assistent à la prédication avec un esprit dissipé. Ils sont remplis d'idées étrangères, toujours profanes, quelquefois même criminelles et ils ne s'occupent nullement de la parole sainte. C'est à peine s'ils savent, à la fin du sermon, de quoi il a été parlé. Ou bien, s'ils écoutent, c'est uniquement par curiosité, pour entendre des choses nouvelles, ou pour avoir l'occasion de critiquer le prédicateur, ou même quelquefois pour le tourner en ridicule, pour trouver dans ce qu'il dit, un sujet de plaisanterie et de raillerie. Au lieu de

(1) Luc X, 16.

songer à s'appliquer ce que dit le prédicateur, ils croient qu'ils n'en ont nul besoin; mais ils ont bien soin de l'appliquer à d'autres. Il est évident qu'avec de semblables dispositions, on ne peut retirer aucun fruit de la parole de Dieu; et, comme elles sont malheureusement très communes, il ne faut pas s'étonner que nos instructions produisent si peu de fruit.

Gardons-nous donc de cet esprit de dissipation, de critique, de légèreté et de malice. Ecoutons attentivement la parole sainte; méditons-la dans notre cœur, et faisons-nous en l'application à nous-mêmes, de manière que nous nous corrigions, s'il y a lieu, ou que nous soyons encouragés à faire mieux à l'avenir.

La deuxième classe d'auditeurs de la parole sacrée, marquée par le grain tombé sur les pierres, comprend ceux qui reçoivent la parole de Dieu dans leur cœur, mais n'en retirent pas de fruit, à cause de leur légèreté et de leur inconstance. Il ne s'agit donc pas ici seulement de ces cœurs durs et insensibles comme la pierre, que rien ne peut toucher, qui ne sont ni attirés par les promesses, ni épouvantés par les menaces, que les exhortations les plus touchantes ne peuvent résoudre à quitter le péché, à restituer un bien mal acquis, à pardonner à un ennemi. Ces malheureux sont déjà, en quelque sorte, marqués du sceau de la réprobation.

Mais il s'agit de ceux qui reçoivent d'abord avec joie, dit Jésus-Christ, la divine parole; qui forment quelque résolution de changer de vie, de pratiquer le bien; mais ne persévèrent pas dans ces bons désirs; parce qu'il faudrait faire des efforts, peut-être même quelques petits sacrifices, pour les rendre efficaces. Ces auditeurs, dit Notre Seigneur, croient pour un temps; mais ils succombent à la tentation, comme le grain, qui a crû dans un terrain pierreux, se dessèche sous l'action du soleil, puis est renversé par un coup de vent. Combien y a-t-il de ces gens qui, dans un bon moment, écoutant la parole de Dieu, disent : C'est cela que je dois éviter; ou : C'est cela que je dois faire. Ils prennent alors une bonne résolution; mais ensuite ils ne veulent pas se gêner pour la mettre en pratique, pour

combattre telle mauvaise habitude, telle mauvaise passion, renoncer à telle lecture, à telle fréquentation, à tel plaisir, et la bonne résolution est abandonnée et périt comme le blé qui a crû sur la pierre. Impossible, si l'on ne fait de généreux efforts, de profiter de la parole de Dieu, de devenir meilleur.

La troisième classe d'auditeurs de la parole de Dieu comprend ceux qui sont dominés par un attachement immodéré aux liens de la terre, aux plaisirs et aux jouissances de ce monde. C'est ce que Notre Seigneur a représenté par les épines qui étouffèrent le bon grain. Ce ne sont pas les richesses ou les plaisirs par eux-mêmes qui rendent la parole de Dieu inefficace; mais c'est l'abus que l'on en fait, la trop grande sollicitude que l'on a pour les richesses, soit pour les acquérir, soit pour les conserver ou les augmenter. C'est l'amour immodéré des plaisirs et de la joie qui dissipe l'esprit, amollit le cœur, et porte à rechercher toutes sortes d'occasions de s'en procurer. Cet attachement excessif aux richesses et aux plaisirs du monde est une source d'inquiétudes sans nombre, qui troublent l'esprit et le cœur, et empèchent ceux qui en sont dominés de profiter des saintes instructions de l'Evangile.

D'autres épines encore plus funestes, ce sont les mauvaises passions du cœur et les préjugés de l'esprit chez bien des hommes. Comment la parole de Dieu pourrait-elle produire des fruits de salut, dans un cœur dominé par de mauvaises passions, par l'ivrognerie, l'impureté, l'envie, l'avarice ou autres? Quel effet peut-elle avoir sur un homme imbu de préjugés contre la religion, surtout contre les ministres de la religion; qui se croit capable de se diriger lui-même, qui prétend que le Pape, les Evêques et les curés se trompent, qu'il peut arranger la religion à sa mode et fantaisie, l'accommoder à ses goûts et à ses opinions? Au milieu de ces buissons d'épines, le bon grain ne peut qu'étouffer et périr. Nous en avons l'expérience.

Nous ne cessons de vous rappeler les vérités et les préceptes de la religion, vos devoirs envers Dieu, envers son Eglise, envers le prochain. Pourquoi y a-t-il tant de chrétiens qui ne

irent aucun profit de ces instructions? Ah! les uns, c'est parce qu'ils ont le cœur livré à de mauvaises passions, dans la satisfaction desquelles ils se complaisent. Les autres, et c'est le plus grand nombre, c'est parce qu'ils ont l'esprit rempli de préventions et de préjugés et ne veulent pas les déposer, quelque bonnes que soient les raisons qu'on leur donne; et ils ne veulent pas y renoncer, parce qu'ils sont orgueilleux. Se soumettre à l'autorité de la sainte Eglise, allons donc! C'est bon pour des esprits faibles; mais pour des esprits forts, il ne faut pas y penser. Oh! l'infernal orgueil!

Venons enfin à la quatrième classe d'auditeurs de la parole de Dieu. Elle comprend ceux qui reçoivent la parole de Dieu avec un cœur droit et bien disposé et qui, par la patience et la persévérance, produisent, par elle, des fruits de salut. Ils sont comparés à une bonne terre qui reçoit de bon grain et qui produit des fruits abondants. Ainsi, pour retirer du fruit de la parole de Dieu, il faut l'écouter avec un cœur droit et bien disposé et s'efforcer ensuite de la mettre en pratique. Or il est certain que nous serons dans les dispositions requises, en mettant de côté les défauts que Notre Seigneur a signalés dans les trois premières classes, et si nous nous efforçons d'apporter à l'audition de la parole de Dieu, les dispositions opposées à ces défauts. C'est pourquoi, pour bien profiter de la parole de Dieu, il faut l'écouter avec un esprit recueilli et attentif, avec foi et respect, avec le désir sincère d'en profiter, la méditer de tout son cœur et la mettre en pratique, en combattant généreusement contre nos mauvais penchants, nos mauvaises habitudes, nos passions.

Il faut l'écouter avec un esprit recueilli et attentif, c'est-à-dire qu'il faut écarter toute pensée étrangère à l'instruction, appliquer son esprit uniquement à ce qu'expose le prédicateur, de manière à bien comprendre et à bien retenir ce qu'il dit; sinon, il est évident que la prédication sera perdue.

Il faut l'écouter avec foi et respect. Avec foi, c'est-à-dire qu'il faut écarter tout préjugé, abaisser son orgueil et soumettre

son esprit. Avec respect : la parole de Dieu est toujours digne de respect, aussi bien lorsqu'elle sort de la bouche du plus médiocre des prédicateurs, que lorsqu'elle sort de la bouche du plus grand des orateurs. Il faut se bien garder de la tourner en ridicule, de la critiquer, de la mépriser. Il est certain que celui qui n'a pas de respect pour la parole sacrée, n'en tirera jamais aucun fruit. C'est précisément pour cela que les ennemis de la religion travaillent, avec tant d'acharnement, à jeter le discrédit sur le prêtre et sur la prédication. Ils savent que, du moment que le peuple méprise les instructions de son pasteur, celui-ci n'a plus rien à espérer de ses ouailles. Aussi ils ne négligent aucun moyen, ni aucune occasion, pour faire mépriser la parole et l'autorité des ministres de la religion, Pape, Evêques, Curés.

Pour profiter de la parole de Dieu, il faut en outre l'écouter avec le désir d'en tirer du fruit et s'en bien pénétrer par la réflexion. La nourriture ne profite qu'autant qu'elle est bien digérée. Il en est de même de la parole de Dieu. Elle ne produit ses effets que pour autant qu'elle est bien digérée par la réflexion, qu'on se l'est assimilée en la méditant sérieusement.

Il faut aussi, pour profiter de la parole de Dieu, s'appliquer à la mettre en pratique. Lorsque cette divine parole nous fait remarquer en nous quelque défaut, il faut attaquer courageusement ce défaut, par les moyens qui nous sont signalés et nous efforcer d'acquérir la vertu contraire. De même qu'un apprenti doit écouter et mettre en pratique les instructions et observations de son maître, de même le chrétien doit écouter et mettre en pratique les instructions de son pasteur, s'il veut devenir un bon chrétien.

Enfin, il faut dégager son cœur d'un attachement excessif aux biens de la terre, aux plaisirs du monde. Il faut le dégager des affections terrestres et dominer ses passions et ses mauvaises habitudes. Aussi longtemps qu'on n'a pas déraciné ces épines et ces ronces, il ne faut pas attendre de fruit de la parole de Dieu.

Telles sont les dispositions avec lesquelles il faut entendre la parole sainte. La divine semence produira des fruits d'autant plus abondants que nous serons mieux disposés à la recevoir. C'est ce que Notre-Seigneur veut nous faire entendre en disant que l'un rapportera trente, un autre soixante et un autre cent. Appliquons-nous donc à bien entendre la parole de Dieu et à en bien user. Ainsi soit-il.

Voir Instructions pour le Carême, l'instruction sur la parole de Dieu.



Dimanche de la Quinquagésime.

Evangile selon Saint Luc XVIII. 31 et suivants.

En ce temps là, Jésus prit avec lui les douze apôtres et leur dit : Voici que nous allons à Jérusalem, où tout ce qui a été prédit du Fils de l'Homme sera accompli. Car il sera livré aux Gentils, il sera moqué, il sera fouetté et on lui crachera au visage. Après qu'il l'auront fouetté, ils le feront mourir; mais il ressuscitera le troisième jour. Ils ne comprirent rien de toutes ces choses, et ce discours était caché pour eux; de sorte qu'ils n'entendaient point ce qu'il disait.

Comme il approchait de Jéricho, il se rencontra un aveugle, qui se tenant sur le bord du chemin, demandait l'aumône. En entendant le bruit du peuple qui passait, il s'informa de ce que c'était. On lui répondit que c'était Jésus de Nazareth qui passait par là. Aussitôt il se mit à crier : Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi. Et ceux qui étaient en avant, le reprenaient pour le faire taire, mais il criait encore beaucoup plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Alors Jésus s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât, et il lui demanda, lorsqu'il se fut approché de lui; Que voulez-vous que je vous fasse ? L'aveugle répondit : Seigneur faites que je voie. Jésus lui dit : Voyez, votre foi vous a sauvé. A l'instant même il vit et il suivit Jésus en rendant gloire à Dieu, et tout le peuple ayant vu ce miracle, en rendit gloire à Dieu.

A. Prédiction que fait Notre-Seigneur de sa Passion, de sa Mort et de sa Résurrection.

Dans la première partie de cet évangile, nous lisons la troisième prédiction que Notre Seigneur fit de sa passion. Nous pouvons sur ce sujet considérer trois choses : les circonstances de cette prédiction; les enseignements qui en ressortent et l'aveuglement des apôtres.

Et d'abord, considérons les circonstances de la prédiction. 1° elle a lieu dans le chemin qui conduisait Jésus à Jérusalem,

c'est-à-dire à la mort de la croix. Le divin Sauveur semblait courir au devant de cette mort cruelle; car il marchait devant ses disciples. Sachons imiter le courage de Notre Seigneur. Le chemin de la vie que nous parcourons est aussi notre chemin de la croix. Nous avons notre croix à porter chaque jour, tantôt plus, tantôt moins lourde. Mais, quand nous sommes accablés sous son poids, pensons à ce que Notre Seigneur a fait et souffert pour nous et cette pensée relèvera notre courage.

2° Notre Seigneur fait sa prédiction à ses apôtres seuls et à part. Notre divin Sauveur nous fait voir ici qu'il ne communique qu'aux âmes choisies, aux âmes pures, le mystère de ses souffrances. C'est avec elles qu'il aime à s'entretenir de ce qu'il a fait pour elles, de l'excès où l'a porté son amour. Si, de notre côté, nous aimions Jésus, ne devrait-ce pas être la plus grande consolation de notre vie, que de penser à tout ce que son amour lui a fait faire pour nous? C'est aux apôtres intimidés et tremblants que le Sauveur fait cette prédiction. C'est pour nous apprendre que c'est surtout dans nos craintes, nos afflictions, nos peines et aux approches de la mort, que nous devons nous fortifier, par la méditation des souffrances de Jésus-Christ. Enfin il leur fit cette confidence en secret, loin de la foule qui le suivait, pour nous apprendre que c'est dans la retraite et le recueillement intérieur, loin du tumulte du monde, qu'il faut méditer et goûter sa Passion.

3° Notre Seigneur leur révèle ce qui doit arriver à lui-même. Il ne s'agit pas d'un héros de roman, d'un personnage inconnu ou indifférent; mais de notre divin Rédempteur, de celui en qui reposent notre foi, notre espérance et notre amour. Pouvons-nous rester insensibles à ses douleurs, à tout ce qu'il a enduré pour nous? C'est ce qui n'est que trop fréquent. On s'intéresse aux souffrances d'un héros imaginaire; on verse des larmes, en lisant un roman; mais on reste froid et dur comme le marbre, en voyant le divin Sauveur sur la croix. Laissons-nous donc toucher par la pensée des souffrances si cruelles que Notre Seigneur a endurées pour nous. De même qu'il a bien voulu les

mettre sous les yeux de ses apôtres, représentons-les nous de temps en temps, dans une pieuse méditation, nous y puiserons l'espérance, le courage et l'amour qui nous sont nécessaires.

Or, un moyen très facile de méditer la Passion du Sauveur, de se représenter ses souffrances, c'est de faire le chemin de la croix, qui nous rappelle les principales scènes de la Passion, depuis la condamnation de Jésus-Christ, jusqu'à sa mort cruelle et ignominieuse sur la croix. Le chemin de la croix, lorsqu'il est bien fait, est un des exercices de piété les plus avantageux. Nous y apprenons à aimer toujours davantage Notre Seigneur et à porter avec patience et résignation, la croix qu'il plaît à Dieu de nous imposer. De plus, la sainte Eglise, pour engager les fidèles à le faire souvent et à le bien faire, l'a enrichi d'un grand nombre d'indulgences, tant plénières que partielles. Comprenez donc les grands avantages de ce saint exercice et prenez la résolution de le faire souvent.

En exposant le détail de sa Passion à ses apôtres, le divin Sauveur leur fait voir l'accomplissement, en sa personne, des anciennes prophéties. Il leur donnait par là-même une preuve de sa divinité. Ce qui devait les frapper davantage, c'est la prédiction de sa résurrection, le troisième jour après sa mort. Les apôtres ont vu s'accomplir ces prédictions merveilleuses, et ils ont cru en Jésus-Christ et n'ont pas hésité à verser leur sang pour lui et à mourir dans les supplices. Nous avons en cela une des preuves les plus convaincantes de la divinité de Jésus-Christ. Oui, reconnaissons-le, il est le véritable Messie promis par Dieu, puisqu'en lui sont réalisées toutes les promesses et les prophéties. Adorons-le, aimons-le, faisons-le régner dans nos cœurs ici-bas, afin de régner avec lui dans la gloire, pendant toute l'éternité.

En même temps que nous avons dans les prédictions de Notre-Seigneur, et dans l'accomplissement des prophéties en sa personne, la preuve de sa divinité, nous avons une preuve de son amour infini pour nous; car, ne l'oublions jamais, c'est pour nous que Notre-Seigneur a tant souffert. C'est pour nous qu'il a

été trahi et livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux pharisiens qui l'ont fait condamner à mort. C'est pour nous qu'il a été livré aux Gentils, qui l'ont traité avec dérision, qui l'ont flagellé, crucifié. Ne soyons pas insensibles à tant d'amour; mais, au contraire, rendons à notre Sauveur amour pour amour. Soyons prêts à tout faire et souffrir pour lui, comme il a tout fait et souffert pour nous.

Malgré la clarté de la prédiction de Notre-Seigneur, les apôtres ne comprenaient pas. Ils étaient prévenus de ce préjugé commun chez les Juifs, que le règne du Messie devait être un règne temporel et qu'il serait glorieux; voilà pourquoi ils ne comprirent pas le langage de leur Maître. Beaucoup de chrétiens ne comprennent rien non plus au grand mystère de la croix. Ce sont d'abord les esprits orgueilleux et incrédules, qui en sont scandalisés, comme les Juifs, ou qui le traitent de folie, comme les Gentils. Faux philosophes qui voulant tout comprendre ne comprennent rien. Ce mystère leur paraît contre la raison, parce qu'il est au-dessus de leur raison. Mais toutes les œuvres de Dieu ne sont-elles pas au-dessus de la raison humaine, et n'est-ce pas là le caractère qui les distingue des systèmes et des inventions des hommes? Ils ne comprennent pas les œuvres de sa puissance et de sa sagesse, et ils veulent comprendre celles de son amour, de sa justice et de sa miséricorde. Loin de nous cet orgueil qui fait les esprits-forts! Nous ne pouvons comprendre le mystère de l'Incarnation et de la mort du Verbe de Dieu; mais c'est une vérité révélée et prouvée par tout ce que le Verbe fait homme a accompli sur la terre. Inclinons-nous devant la vérité si clairement manifestée.

En second lieu, ceux qui ne comprennent pas le grand mystère de la Croix, ce sont les esprits dissipés et insensibles. Ceux-là ne comprennent pas le mystère de la croix qui ne le méditent pas, qui n'y réfléchissent pas, qui n'en rappellent pas souvent la mémoire. Hélas! nous en entendons parler; toute la religion nous l'annonce; l'image de Jésus crucifié se présente à nous partout; mais tout cela est un langage caché pour nous, comme

pour les apôtres. Nous assistons à la représentation de la Passion du Sauveur au saint sacrifice de la messe, et il semble que nous n'y comprenions rien; nous y sommes distraits et insensibles. Ouvrons les yeux et voyons notre égarement.

Considérons avec attention et avec amour le grand mystère de la Passion du Sauveur et nous y apprendrons de grandes choses. Nous y apprendrons ce qu'est Dieu, la sainteté même; le péché, le souverain mal de Dieu, en même temps que le souverain mal de l'homme; ce que vaut notre âme, le sang de l'Homme-Dieu. Nous y apprendrons à aimer, à servir notre Dieu et à sauver notre âme.

Enfin ceux qui ne comprennent rien à la Passion du Sauveur, ce sont les âmes sensuelles et immortifiées. Ils ne comprennent pas le mystère de la croix, ceux qui ne veulent rien souffrir, qui se livrent à l'impatience dans leurs maux, qui écartent avec soin ce qui pourrait les contraindre; qui ont en horreur la pénitence et la mortification, qui recherchent en tout le plaisir et leurs satisfactions, qui accordent à leur chair tout ce qui peut la flatter l'amollir, la corrompre.

Ne soyons pas de ce nombre; mais nous rappelant ce que Notre-Seigneur a fait et souffert pour nous, nous rappelant ses travaux et ses souffrances incroyables, ses humiliations et ses ignominies, comprenons qu'il faut nous faire violence, c'est-à-dire qu'il faut nous mortifier et faire pénitence pour gagner le ciel. Notre Sauveur est entré dans la gloire par la voie des humiliations et des souffrances, c'est par cette voie que nous y entrerons nous-mêmes; c'est la voie rude et pénible; mais il faut la suivre c'est le Maître qui l'a dit. Suivons-la, elle nous conduira au ciel. Ainsi soit-il.

B. Aveuglement spirituel.

Outre la prédiction que fait Notre Seigneur de sa passion, cet évangile nous rapporte la guérison miraculeuse d'un aveugle, près de Jéricho. Les saints Pères ont vu, dans cet aveugle, le symbole de l'aveuglement spirituel où le péché plonge l'homme.

Lorsqu'un homme est tombé dans cet état, les vives lumières de la religion ne frappent plus son intelligence; les vérités terribles qu'elle enseigne, une mort certaine, un jugement rigoureux, un supplice sans fin ne font plus d'impression sur lui. Les dogmes les plus consolants, le bienfait de la Rédemption, la contemplation de la miséricorde divine, l'espoir d'une récompense éternelle n'excitent plus, dans son cœur, aucune émotion, aucun sentiment. Cet homme est au milieu de la religion, comme un aveugle au milieu de la nature. Environné de ses merveilles, il n'en jouit pas. Son âme, fermée comme ses yeux, est devenue de même insensible, ne reçoit plus aucune impression ni de confiance, ni d'espoir, ni de crainte, ni d'amour. Semblable à ces pauvres aveugles forcés de rester assis et de demander l'aumône sur le bord du chemin, il est dans l'impuissance de rien faire d'utile, et, réduit à l'inaction, il l'est aussi à la pauvreté. Il est sans vertu, sans bonnes œuvres, sans aucun mérite. La charité de l'Eglise qui lui accorde le secours de ses exhortations et de ses prières est tout ce qui lui reste.

Mais, à côté de ces malheureux traits de ressemblance entre l'aveuglement de l'âme et celui du corps, il y a une différence bien plus lamentable encore. Celui qui n'est privé que de la vue du corps, sent au moins ce qui lui manque; il a le vif désir de sortir de son triste état, et s'il croit que quelque remède puisse l'en délivrer, il le cherche avec empressement. Il n'en est pas de même de l'infortuné livré à l'aveuglement spirituel. Il a perdu jusqu'au sentiment de son mal; il ne connaît pas du tout son état, et, loin d'en désirer la fin, tout ce qu'il redoute, c'est d'en être retiré. Il repousse les pensées salutaires qui pourraient l'éclairer, il fuit la lumière. Cependant tout espoir de guérison, de salut est-il perdu pour lui? Oh! non. Que le pécheur aveuglé considère attentivement l'aveugle dont il est ici question. Que son exemple lui serve à la fois d'encouragement et d'instruction.

« Dès qu'il apprit que Jésus passait, il s'écria : Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi. Depuis trois ans que Jésus exerçait son ministere, parcourait toutes les parties de la Judée, en

répandant ses bienfaits, en faisant une foule de miracles, en prêchant une doctrine merveilleuse, sa réputation s'était répandue et remplissait tout le pays. L'aveugle de Jéricho avait certainement entendu parler de cet homme extraordinaire et il savait qu'il avait rendu la vue à plusieurs autres aveugles. Aussi, dès qu'il apprend que ce puissant bienfaiteur passe près de lui, il se hâte de profiter d'une occasion aussi favorable de recouvrer la vue, et il crie vers lui, pour implorer sa pitié.

Malheureux qui gémissez sous le joug du péché, combien de fois Jésus-Christ est-il passé près de vous, sans que vous ayez daigné y faire attention? Il y passe encore tous les jours et vous négligez, vous refusez même positivement d'en profiter. Ces fidèles qui se rendent en foule à l'église vous invitent, par leur exemple, à les suivre. Ce temps favorable du carême vous appelle à la prière et à la prédication. Cette mission, ce jubilé qui va s'ouvrir vous présente de saints exercices. C'est Jésus-Christ qui s'offre à vous sous toutes les formes, qui cherche, par divers moyens à vous attirer à sa suite. Il passe même en vous. Ces remords, ces inspirations, ces pieux mouvements que vous éprouvez, toutes les grâces, en un mot, que vous recevez sont autant de passages de Jésus. Il faut vous hâter de mettre à profit ces précieuses occasions; car Jésus ne fait que passer. Peut-être est-ce aujourd'hui la dernière épreuve de sa bonté. Peut-être rebuté de vos refus se prépare-t-il à vous abandonner. Hâtez-vous de profiter de la grâce qu'il vous offre présentement.

Mais, à l'empressement de l'aveugle, joignez la persévérance. Demandez avec constance, avec ferveur, la grâce de sortir de votre triste état; car le premier pas vers la conversion, c'est de la demander. Elle est l'œuvre de Dieu, de même que la vôtre. Recourez donc à lui avec ardeur, criez-lui du fond d'un cœur repentant : Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pauvre pécheur. Ne cessez de lui adresser cette prière jusqu'à ce qu'il l'ait exaucée; car elle le sera infailliblement, si vous la faites avec ferveur et persévérance. La promesse de Jésus-Christ est infaillible.

On imposait silence à l'aveugle; mais il n'en criait que plus fort : Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi. La conduite de la foule à l'égard de l'aveugle, est l'image de ce qui arrive presque toujours au pécheur qui entreprend l'ouvrage de sa conversion. Dès que le monde s'aperçoit qu'en abandonnant les voies où le pécheur s'est égaré, celui-ci rentre dans le chemin du salut, il s'efforce de l'en détourner. Ses compagnons de péché, sentant que sa nouvelle vie va devenir une censure secrète de la leur, ne voulant pas qu'il change, parce qu'ils ne veulent pas changer eux-mêmes, ils multiplient leurs efforts, pour affaiblir ses désirs, ébranler ses résolutions, ralentir sa marche. Insinuations, exhortations, exemples, railleries, séductions, rien n'est épargné pour le ramener sur ses pas. Combien de conversions admirablement commencées et donnant les plus belles espérances ont malheureusement échoué par suite dc ces détestables suggestions.

Ce n'est pas tout, le pécheur qui veut se convertir, trouve en lui-même, un ennemi bien dangereux. Ses passions, ses liaisons, ses attachements, ses inclinations, ses habitudés soulevés contre un changement de vie qui va les anéantir, excitent en son âme une lutte terrible. Ils opposent à ses pieux mouvements, des mouvements de concupiscence; à ses saints désirs, des souvenirs flatteurs; à ses résolutions, des occasions séduisantes; à sa pénitence, des plaisirs tout préparés; hors de lui, au dedans de lui, l'ennemi du salut suscite à sa conversion des obstacles de tout genre. Doit-il se décourager, se rebuter? Oh! non; mais il doit, comme l'aveugle, crier encore plus fort vers le Sauveur, c'est à dire, recourir à Dieu avec plus de ferveur, pour lui demander son secours et la force de vaincre tous ses ennemis et de renverser les obstacles qui s'opposent à sa conversion; il sera certainement exaucé; il se convertira entièrement, et ceux-mêmes qui le blâmaient et le raillaient seront forcés de reconnaître qu'il a bien fait et ils l'admireront; de même que ceux qui avaient voulu faire taire l'aveugle, ne purent s'empêcher, dès qu'ils le virent guéri, d'applaudir à sa constance et de le louer de leur avoir résisté.

Alors Jésus s'arrêtant, dit l'Evangile, commanda qu'on le fît approcher; et, quand il fut arrivé, Jésus dit : Que voulez-vous que je vous fasse? Seigneur, répondit-il, que je voie. Et Jésus le guérit à cause de sa foi vive. La prière réitirée et continuelle de l'aveugle arrête Jésus à son passage. C'est aussi ce que produiraient les nôtres. Jésus ne fait que passer auprès de ceux qui le négligent; il s'arrête auprès de ceux qui l'invoquent avec constance; il les encourage, comme l'aveugle, à lui exposer leurs besoins, à lui demander ses grâces; il les écoute avec indulgence et leur répond avec bonté.

L'aveugle demande à Jésus sa guérison avec une foi vive. Sa foi est récompensée sur le champ. C'est avec cette confiance qu'il faut prier, si l'on veut être exaucé. Nous avons bien des preuves de cette vérité dans l'Evangile. Prions donc et prions comme l'aveugle, prions avec foi, avec ferveur, avec persévérance et nous serons exaucés. Mais surtout demandons au Seigneur la grâce de nous bien éclairer sur la voie que nous avons à suivre pour parvenir au Ciel.

Enfin l'aveugle guéri remercia de tout son cœur le divin Sauveur et s'attacha à lui. Faisons de même, quand nous avons reçu de Dieu quelque grâce. Montrons-nous en reconnaissants. En particulier, quand le divin Sauveur s'est donné à nous dans la sainte communion, remercions-le avec effusion, témoignons-lui un amour ardent et sincère, donnons-nous à lui, à la vie à la mort. Un jour nous règnerons avec lui dans le ciel et ce sera pour toute l'éternité. Ainsi soit-il.



Le premier dimanche de Carême.

Evangile selon Saint Mathieu III.

En ce temps là, Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté du démon. Ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim ensuite. Alors le tentateur s'approchant lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres se changent en pains. Mais Jésus lui répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain; mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Le diable alors le transporta dans la ville sainte, et l'ayant mis sur le haut du Temple, il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas; car il est écrit qu'il a chargé ses anges d'avoir soin de vous et ils vous porteront comme en leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre quelque pierre. Jésus lui répondit : Il est aussi écrit : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. Le diable le transporta de là sur une montagne fort haute, et lui ayant montré tous les royaumes du monde, avec la pompe qui les environne, il lui dit : Je vous donnerai tous ces royaumes, si en vous prosternant devant moi, vous voulez m'adorer. Aussitôt Jésus lui dit : Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous le servirez lui seul. Alors le diable le quitta, et en même temps, les anges s'approchèrent et le servirent.

Des tentations.

Notre divin Sauveur a voulu être notre modèle en toutes choses; c'est pourquoi, sachant que nous serions tentés, il a voulu l'être aussi, pour nous apprendre comment nous devons nous conduire à l'égard des tentations. Il ne s'est pas contenté d'être tenté en un seul point, comme, par exemple, sur l'amour des richesses, ou sur l'orgueil, ou sur l'ambition; mais il a voulu subir les différentes tentations, auxquelles les hommes sont exposés. Or ces tentations se ramènent toutes à trois points

principaux, selon cette parole de l'apôtre saint Jean : « Tout, dans ce monde, est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux et orgueil de la vie. » (1) En d'autres termes, toutes les tentations proviennent de la sensualité, de l'orgueil et de la cupidité. Or Notre Seigneur a voulu être tenté sur ces trois points, pour nous faire voir la résistance que nous devons opposer aux diverses sortes de tentations.

Considérons donc bien la conduite de Notre Seigneur en tout cela. Et d'abord, il se retire du monde, où tout, pour ainsi dire, est séduction et tentation. Il évite donc la tentation, il fuit ce qui peut l'y exposer. C'est ce que nous devons faire; nous ne devons pas nous présenter de nous-mêmes à la tentation. C'est bien assez de celles que nous ne pouvons éviter, sans que nous allions encore volontairement en chercher. Il est de foi et nous devons croire que Dieu nous assistera dans la tentation; mais il est aussi de foi et nous devons croire que celui qui aime le péril y périra, c'est-à-dire que celui qui s'expose au péché finira par y tomber. C'est Dieu, la vérité même qui l'a dit. (2)

Ainsi, quand nous ne nous exposons pas aux tentations, le bon Dieu nous donne la grâce de les surmonter, et si nous savons profiter de cette grâce, nous en triompherons. Mais, si nous recherchons les occasions de péché; si nous nous exposons de plein gré à ce qui peut être pour nous une occasion de tentation, alors nous perdons tout droit à l'assistance de Dieu; nous ne devons donc pas compter sur cette assistance, et c'est pourquoi livrés à nos propres forces, qui ne sont rien que faiblesse, nous succomberons infailliblement. Ceux, par exemple, qui aiment et recherchent les plaisirs mondains, qui sont pleins de dangers, finissent toujours par succomber à la tentation et souiller leur âme. Ceux qui fréquentent de mauvaises compagnies, qui font des lectures impies ou licencieuses, défendues par l'Eglise, finissent par perdre la foi et ensuite la pureté des mœurs. Ceux et celles qui se permettent certains entretiens, où ils se trouvent

(1) I Jo. II. 16.
(2) Ecclé. III. 27.

seul à seul, de différents sexes, finissent par le désordre et se souillent de mille fautes honteuses.

Oui celui qui aime le péril, périra. Si donc vous voulez éviter le mal, fuir le péché et conserver votre innocence, commencez par éviter les tentations, fuyez tout ce qui peut y porter. C'est déjà, d'ailleurs, une première faute de s'exposer au mal, sans raison suffisante. et par là on perd tout droit à l'assistance divine. Oh! qui pourrait dire combien de gens ont perdu la foi et sont devenus pires que des païens; parce qu'ils se sont exposés dans les dangers de toutes sortes, mauvaises lectures et mauvaises compagnies, mauvais plaisirs. Combien de jeunes gens et de jeunes personnes ont perdu leur innocence et leur vertu et se sont corrompus, parce qu'ils se sont exposés témérairement dans les occasions prochaines de péché, malgré tous les avertissements de leurs parents ou de leurs confesseurs, et les instructions de leurs pasteurs. Gardons-nous donc de nous exposer au danger de pécher; fuyons le péché comme nous fuirions à la vue d'un affreux serpent.

Cependant, quoi que nous fassions, nous ne pouvons pas éviter toutes les tentations; car le démon nous poursuit partout, jusque dans le sein même de Dieu, en quelque sorte, jusqu'au saint tribunal, jusqu'à la table sainte. Il a suivi Notre-Seigneur même, dans la solitude. Puisque nous ne pouvons pas éviter ces tentations, nous devons les combattre. Or Notre-Seigneur nous apprend, par sa conduite comment nous devons les combattre.

Avant tout, il faut nous préparer à ce combat. Que fait Notre-Seigneur? Pour se préparer à vaincre la tentation, non seulement il se retire dans la solitude, mais il prie et se mortifie. De même, si nous voulons être forts et rester vainqueurs dans la lutte contre le démon, le monde et nos passions, il faut recourir à la prière et à la mortification des sens, auxquelles il faut ajouter la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Car notre âme puise dans ces différentes sources, la force et l'énergie dont elle a besoin pour vaincre. Arrive le moment de la tentation, si elle veut profiter des grâces que Dieu ne peut alors lui refuser,

elle ne succombera jamais. C'est ce que nous voyons en Notre Seigneur. Il était prêt et il a vaincu le tentateur.

Enfin Notre Seigneur nous apprend ce que nous devons faire au moment de la tentation, lorsque, malgré nos précautions, nous sommes attaqués par l'esprit du mal ; et il choisit, pour notre instruction, les tentations auxquelles nous sommes le plus exposés.

La première est celle de la sensualité, l'amour des plaisirs et des jouissances, de la mollesse et de la paresse. Nous avons ici deux choses à observer : l'astuce du démon et la sagesse avec laquelle Notre Seigneur le confond.

Le démon profite du moment où Notre Seigneur doit être pressé par la faim pour le tenter. C'est ainsi qu'il profite toujours de notre faiblesse, de nos besoins, de nos désirs, de nos inclinations, de nos passions, pour nous pousser au mal. Ce qu'il propose à Notre Seigneur n'est pas mauvais en soi ; mais, si le divin Maître le faisait, il manquerait à la mortification qu'il s'est imposée et il se détournerait ainsi de l'œuvre salutaire qu'il a entreprise.

De même le tentateur ne commence pas par nous proposer des fautes graves ; mais il commence par nous entraîner à de légers manquements, à des choses qui n'ont même pas l'apparence du mal. Ainsi il nous fait abandonner la prière, nous fait prendre en dégoût les instructions religieuses, les bonnes œuvres et finit par nous précipiter dans les plus grandes prévarications.

Mais que fait Notre Seigneur ? Il résiste dès le commencement. Voilà ce que nous devons faire aussi. C'est dès le commencement qu'il faut résister à la tentation, c'est à dire, aussitôt qu'on remarque qu'on est tenté, sinon nous tomberons bientôt dans les plus grands désordres. C'est pourquoi, aussitôt que la tentation se présente et que nous la remarquons, élevons notre esprit vers Dieu, demandons-lui son assistance et nous triompherons. C'est surtout lorsqu'il s'agit de résister aux tentations de sensualité, d'impureté, qu'il faut être prompt. Il ne faut pas alors perdre un seul instant, sinon on court le plus grand danger de succomber.

La tentation de l'orgueil est la deuxième que Notre Seigneur a voulu éprouver dans sa personne. L'orgueil peut avoir plusieurs objets et le démon choisit, pour nous tenter, celui qui est le plus analogue à notre nature. Ainsi, selon nos dispositions, il nous présente l'orgueil de la fortune, l'orgueil de la force, l'orgueil de la beauté, l'orgueil des connaissances, l'orgueil du pouvoir, jusqu'à l'orgueil de la vertu. C'est par ce dernier genre d'orgueil qu'il tente Notre Seigneur. Si tu es le Fils de Dieu, si tu es si saint, dit-il, fais le voir, jette-toi en bas du Temple ; car il est écrit du Fils de Dieu, que les anges viendront le soutenir, pour qu'il ne se fasse aucun mal.

Mais Notre Seigneur rejette cette tentation, par une simple parole de l'Ecriture. Il ne se trouble pas, il ne s'inquiète pas. Le tentateur arrive, il le rejette tranquillement, avec un air de dédain. Quand nous sommes tentés d'orgueil ou de vanité, quand nous nous sentons portés à nous glorifier de nous-mêmes, de ce que nous avons, de ce que nous sommes; quand nous sommes tentés de mépriser les autres, de nous élever au-dessus d'eux, dans nos pensées, dans nos paroles, dans notre conduite, repoussons immédiatement cette tentation et humilions-nous devant Dieu.

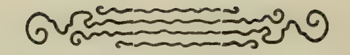
La troisième tentation à laquelle Jésus-Christ veut être soumis, c'est la cupidité, l'ambition des richesses et de la puissance. Qui de nous n'a éprouvé cette tentation ? L'un est avide de richesses, le démon le pousse à s'en procurer par les moyens même les plus injustes. L'autre veut parvenir à une position plus élevée, le démon lui suggère toutes espèces de moyens d'y parvenir, et surtout les plus iniques. Un troisième veut triompher d'un adversaire, le démon lui inspirera tous les moyens les plus mauvais pour arriver à son dessein.

C'est ainsi qu'il excite sans cesse en nous la cupidité, le désir des biens du monde, et nous porte à tout employer pour y arriver, et surtout à sacrifier le salut de notre âme; car c'est là ce qu'il veut. Pour nous, nous devons, comme Notre Seigneur, mépriser toutes ces choses, en détacher notre cœur et nous appliquer de

toutes nos forces à servir le bon Dieu de mieux en mieux et à ne chercher que lui seul.

Profitons bien de ces leçons du divin Maître. Comme lui, évitons tout ce qui peut nous porter au mal, fuyons les tentations, et, comme il y a des tentations que nous ne pouvons éviter, préparons-nous par la prière, les sacrements, la mortification, à les rejeter. Enfin, quand nous sommes tentés, résistons immédiatement, ne raisonnons pas avec le démon, car il est plus rusé et habile que nous; mais repoussons-le, avec ses séductions. Nous nous maintiendrons ainsi dans la voie du devoir et de la vertu et nous assurerons notre salut. Ainsi soit-il.

Voir, sur ce sujet, instructions pour le carême.



Deuxième dimanche du Carême.

Evangile selon saint Mathieu, XVII. 1 et suivants.

En ce temps là, Jésus ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, les mena à l'écart, sur une haute montagne et il fut transfiguré en leur présence. Son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. En même temps, Moïse et Elie parurent à leurs yeux, s'entretenant avec lui. Pierre alors, prenant la parole, dit à Jésus : Seigneur, il est bon de demeurer ici ; permettez-nous d'y faire trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit et on entendit de cette nuée, une voix qui disait : Celui-ci est mon Fils bien aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection, écoutez-le. Ce que les disciples ayant entendu, il tombèrent le visage contre terre et furent saisis d'une grande crainte. Mais Jésus s'étant approché, les toucha et leur dit : Levez-vous et ne craignez point. Alors ils levèrent les yeux et ne virent plus personne que Jésus seul. Ensuite, comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur fit cette défense et leur dit : Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'Homme soit ressuscité d'entre les morts.

Bonheur du ciel. Ce qu'il faut faire pour y arriver.

L'évangile de ce jour nous fait le récit de la Transfiguration de Notre Seigneur. Le divin Sauveur ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, se rendit sur une montagne élevée et là il se transfigura sous leurs yeux et ils furent enveloppés de gloire et d'une lumière céleste. Ils entendirent Notre Seigneur s'entretenir avec Moïse et Elie de sa passion et saint Pierre ravi s'écria : Seigneur, il fait bon ici ; faisons-y trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. Il parlait encore, lorsqu'une voix se fit entendre et dit : Celui-ci est mon fils bien aimé, en qui j'ai mis toute mon affection, écoutez-le.

Cette grande merveille de la vie de Notre Seigneur nous invite à nous entretenir de la gloire du ciel et nous propose le moyen de parvenir au souverain bonheur.

Et d'abord elle nous invite à penser au ciel. Si Notre Seigneur a voulu se transfigurer devant ses apôtres, et se montrer dans sa gloire et sa splendeur; s'il a voulu qu'ils trouvassent tant de délices en ce lieu béni, c'est certainement pour leur donner un avant goût du bonheur céleste et les détacher des biens de la terre, et en même temps, pour nous donner une idée et le désir de la grande récompense, qu'il réserve dans le ciel, à ceux qui l'aiment et le servent fidèlement ici-bas.

Ce serait en vain que nous chercherions à nous faire une idée exacte de ce qu'est le bonheur des cieux. Ecoutez ce que dit Saint Paul, qui avait été ravi au troisième ciel, et qui, pendant quelques instants, avait joui de ce bonheur : « L'œil de l'homme n'a jamais rien vu, son oreille n'a jamais rien entendu, son cœur n'a jamais rien senti, qui soit comparable au bonheur du ciel. » (1) Réunissez tout ce que vous pouvez de joie, de plaisir, de bonheur, de délices ; réunissez tout ce que vous pouvez de richesses, de gloire et de bonheur terrestre, vous n'aurez rien qui approche du ciel. Tous les biens de ce monde, dit saint Paul, ne sont que boue et ordure en comparaison du ciel. » (2) Le bonheur du ciel, ou la vie éternelle, c'est la gloire du paradis, le bonheur de voir Dieu, de le posséder en l'aimant, une vie exempte de tous maux, remplie de tous biens et qui doit durer à jamais. Oui, c'est une vie exempte de tous maux. Là, plus de peines, de pleurs, de souffrances, plus de maladies ni de mort. Là, le Seigneur essuiera les larmes des yeux de ses amis. (3) Là, plus de faim, ni de soif, ni de douleur, ni de deuil, absolument plus aucun mal. Quelle différence d'avec cette misérable vie, où l'on ne voit que peines, misères, chagrins, ce qui a fait appeler la terre une vallée de larmes. Quelle différence surtout de la vie des réprou-

(1) I Cor. II. 9.
(2) Phil. III. 8.
(3) Apoc. VII. 17.

vés! Ah! vous savez ce qu'est l'enfer : privation de Dieu! feu éternel! Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel. Pleurs et grincements de dents, ténèbres affreuses! Là, la société des démons, des réprouvés, des scélérats de tout genre, morts dans l'impénitence, en un mot : réunion de tous les maux, sans espoir d'aucun adoucissement, ni d'en voir la fin. Tandis que dans le ciel, on jouit de tous les biens. Car les bienheureux, non seulement seront exempts de tout mal; mais ils jouiront de tous les biens. Réjouissez-vous, dit le prophète Isaïe; (1) tressaillez d'allégresse, vous qui servez le Seigneur, vous boirez à longs traits, au fleuve de la paix et vous serez enivrés de joie et de délices. Je répandrai sur la Jérusalem céleste des torrents de joie, dit le Seigneur, et vous serez inondés de gloire et de bonheur. Et Notre Seigneur n'appelle-t-il pas le ciel, son royaume, le festin des noces et autres noms qui n'expriment que gloire et bonheur ?

Ah! s'il a suffi de quelques rayons de gloire céleste, d'un échantillon du ciel, dirons-nous, pour ravir Saint Pierre et ses compagnons, qu'est-ce que la possession de ce bonheur pour toujours ? Car ce qui mettra le comble au bonheur du ciel, c'est qu'il ne finira jamais. Après des millions et des millions de siècles, il sera toujours le même; jamais Dieu n'y mettra de fin et jamais les élus ne diront : C'est assez. Hélas ! le peu de bonheur que l'on a en cette vie, est si court; il ne fait que passer, et encore il est traversé de bien des peines et de plus, on est toujours dans la crainte de le perdre. Mais le bonheur du ciel ne finira pas et c'est un bonheur pur et sans mélange, qu'il est donc désirable! Mais pour y arriver, il faut le mériter et pour cela que faut-il faire ?

La voix du Père céleste, qui se fait entendre aux apôtres leur dit : Celui-ci est mon Fils bien aimé, écoutez-le ». Pesons bien cette parole : Ecoutez-le. Oui, pour parvenir au ciel, il faut écouter le Fils de Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ. Mais comment nous parle-t-il? Il nous parle d'abord par son Eglise,

(2) Isa. LII. 9,

qu'il a chargée de nous instruire en son nom : « Allez, enseignez toutes les nations, lui a-t-il dit, dans la personne des apôtres, apprenez-leur à observer ce que je vous ai commandé moi-même; Celui qui croira sera sauvé, celui qui ne croira pas sera damné (1) ». Et « celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise et méprise celui qui m'a envoyé (2) ». Il faut donc écouter l'Eglise, comme Jésus-Christ lui-même; il faut croire ce qu'elle enseigne, faire ce qu'elle commande, et éviter ce qu'elle défend, et il faut condamner et rejeter toute doctrine qu'elle condamne et rejette. Il faut croire toutes les vérités qu'elle enseigne et les croire d'une foi ferme et inébranlable. Il ne faut donc jamais nous laisser détourner de notre foi par qui, ni pour quoi que ce soit. Quand même, dit saint Paul, un ange viendrait vous annoncer un autre évangile que celui que je vous prêche, ne le croyez pas, qu'il soit anathème! (3) Il faut donc bannir tout doute, toute hésitation. Il faut croire comme les Saints, et particulièrement comme les martyrs, qui n'ont pas hésité à sacrifier leur vie, à mourir pour leur foi.

Cette soumission que nous devons à la vraie Eglise de Jésus-Christ, nous impose l'obligation de repousser loin de nous, tout enseignement qui n'en émane pas, de rejeter, comme des poisons mortels toutes les doctrines qui sont condamnées par elle, les doctrines des hérétiques, des francs-maçons, libres-penseurs, rationalistes, en un mot, de tous ceux qui attaquent la religion et travaillent à ruiner la foi. Nous devons donc suivre bien docilement les enseignements de Notre Saint Père le Pape, de nos évêques, de tous les prêtres qui, vivant en parfaite communion avec la Sainte Eglise, sont approuvés pour prêcher la parole de Dieu. Nous devons écouter cette parole avec foi, avec recueillement, avec l'intention d'y conformer notre croyance et la conduite de notre vie.

Jésus-Christ nous parle encore par les pensées saintes qu'il

---

(1) Math. XVIII, 19, 20.
(2) Luc X, 16.
(3) Gal. 1, 8.

met au dedans de nous. Cette horreur naturelle que nous ressentons pour le mal, c'est sa voix qui nous engage à l'éviter. Ce remords qui trouble notre conscience, c'est sa voix qui nous appelle à la pénitence. Ce désir que nous éprouvons de faire telle bonne œuvre, c'est sa voix qui nous y encourage. Ces mouvements pieux qui attendrissent notre âme, c'est sa voix qui nous presse de l'aimer. « J'écouterai, dit le prophète, ce que le Seigneur daignera dire au dedans de moi (1) ». Combien de fois Dieu nous a-t-il parlé, tantôt en nous suggérant une bonne action; tantôt en nous détournant d'une mauvaise; ici nous rappelant les préceptes de sa loi; là nous présentant les promesses ou les menaces. Mais, emportés par notre dissipation, nous l'avons à peine entendu et nous n'en avons rien fait. Soyons donc plus attentifs à cette voix intérieure de Dieu et soyons-y plus dociles.

Enfin, Jésus-Christ nous parle encore par la voix des faits, par ses exemples; car il nous a donné l'exemple de toutes les vertus. Il a commencé par faire ce qu'il enseignait. (2) Il nous parle par les exemples des saints, qui ont été ses imitateurs, et par ceux des vrais fidèles qui nous entourent. Il nous parle quelquefois aussi par la voie des événements qui nous frappent, par les châtiments qu'il inflige à certains transgresseurs de sa loi, par les morts subites, par des conversions éclatantes, par des miracles et autres faits, qui sont de nature à nous faire rentrer en nous mêmes, à nous inspirer une crainte salutaire du péché, ou une confiance sans borne en sa bonté et en sa miséricorde.

Mais ce n'est pas assez d'écouter la parole de Jésus-Christ, il faut encore la mettre en pratique. « Bienheureux, dit-il lui-même, ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. (3) » Il faut donc remplir tous nos devoirs : devoirs envers Dieu, c'est-à-dire les devoirs que la piété nous impose : prier, fréquenter les saints offices et les sacrements, respecter son saint nom, et garder le saint jour du dimanche, tout faire et tout

(1) Ps. LXXXIV, 9.
(2) Act. I 1.
(3) Luc XI. 28.

souffrir pour sa plus grande gloire et nous soumettre en tout à sa volonté sainte. Devoirs envers le prochain, qui se résument dans la pratique fidèle de la charité et de la justice. Devoirs envers nous-mêmes qui consistent à travailler avec générosité à notre sanctification, à pratiquer toutes les vertus chrétiennes. Devoirs de notre état et de notre condition.

Habituons-nous à écouter et à suivre la parole de Jésus-Christ et nous arriverons au Ciel. Bienheureux ceux qui écoutent sa parole et la suivent. Ainsi soit-il.



Troisième dimanche du Carême.

Evangile selon Saint Luc, XI. 14 et suivants.

En ce temps-là, Jésus chassa un démon qui était muet. Lorsqu'il eut chassé ce démon, le muet parla; ce qui remplit le peuple d'admiration. Mais quelques-uns d'entre la foule dirent : Ce n'est qu'au nom de Béelzébuth, prince des démons, qu'il chasse les démons. D'autres, pour le tenter, lui demandaient qu'il fît un prodige dans l'air. Mais Jésus pénétrant leurs pensées dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné et une maison en accablera une autre par sa chute. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son rêgne subsistera-t-il? Cependant vous dites que c'est par Béelzébuth que je chasse les démons. Mais, si c'est par Béelzébuth que je chasse les démons, par qui vos enfants les chassent-ils? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Que si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, il est donc certain que le royaume de Dieu est venu parmi vous. Lorsque le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté. Mais, s'il en survient un autre plus fort que lui, il lui enlèvera toutes ses armes, dans lesquelles il mettait sa confiance, et il distribuera ses dépouilles. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi, ne fait que dissiper. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il se met à errer par des lieux déserts, cherchant un endroit pour se reposer; mais n'en trouvant point, il dit : Je retournerai en ma maison, d'où je suis sorti. Et lorsqu'il vient pour y rentrer il la trouve nettoyée et parée. Alors il va prendre avec lui sept autres esprits plus méchants que lui et entrant dans cette maison, ils y font leur demeure, de sorte que le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Dans le temps que Jésus disait ces choses, une femme d'entre le peuple élevant la voix, dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont allaité. Mais il lui dit : Heureux plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu et qui sont fidèles à l'observer.

De l'envie.

Il y aurait bien des choses à dire sur cet Evangile ; mais nous nous arrêterons à un seul point, au vice qui fait murmurer les pharisiens et les porte à dire que Jésus-Christ agit au nom et par la puissance du démon. Ce vice c'est l'envie, vice souverainement odieux et détestable, non moins commun que funeste.

Et d'abord qu'est-ce que l'envie ? L'envie proprement dite est une tristesse, un chagrin que l'on éprouve à la vue du bien ou du succès d'autrui, en tant que nous considérons ce bien, ce succès du prochain, comme un mal pour nous, comme une chose préjudiciable à notre propre gloire, à notre propre intérêt.

Il y a un autre vice que l'on confond souvent avec l'envie, c'est la jalousie. Il y a cependant une différence. On porte envie au prochain parce qu'il a plus de bien, de succès, de gloire, qu'il est plus considéré. On est jaloux de lui quand on voit qu'il est plus aimé, et qu'on en conçoit de l'irritation, de la peine. L'envie vient de l'orgueil; la jalousie vient de l'égoïsme.

Les pharisiens étaient tout à la fois pleins d'envie et de jalousie contre Notre Seigneur. Ils étaient profondément affectés de ce que Jésus-Christ faisait des miracles, était considéré, estimé et aimé du peuple, de ce que des foules d'hommes le suivaient partout, et ils étaient jaloux et envieux de lui. Ce vice a toujours été et est encore très commun parmi les hommes. Un tel est envieux d'un autre, pourquoi? Parce que celui-ci a plus de fortune, et qu'il voudrait en avoir autant et même davantage. Tel est instruit, mais il l'est moins que tel autre, ou du moins, il n'est pas si considéré, il brûle d'envie contre lui; il ne peut le souffrir, et il ne peut lui pardonner, comme si l'instruction de cet homme, la considération dont il jouit lui était nuisible. L'envieux regarde l'élévation ou l'estime dont jouit tout autre homme comme un mal pour lui; parce qu'il voudrait l'emporter en tout et être plus estimé que tout autre. Il lui semble que les éloges donnés à un autre, les honneurs qui lui sont rendus, sont volés à lui-même ; il en est irrité, chagriné, dépité. D'autre part, autant il est affligé du bien des autres, autant il se réjouit du

mal qui leur arrive, d'un échec qu'il subit, d'une disgrâce qui lui arrive.

Vous comprenez par là combien ce vice est odieux et détestable. Il y a dans cette passion, une sotte et basse méchanceté qui ne se trouve pas dans les autres. Celles-ci ont des prétextes; elles se proposent quelque bien au moins apparent. L'ambitieux veut des honneurs; l'avare, des richesses; le voluptueux, des plaisirs; toutes choses indifférentes en elles-mêmes et qui ne tirent leur désordre que du dérèglement de la volonté qui les recherche. L'envie seule n'a aucun avantage même apparent, tout y est honte, dépit, souffrance, perversité. Elle ne rapporte que des peines à celui ou celle qui s'y laisse aller.

Au surplus l'envieux obtient précisément tout le contraire de ce qu'il cherche. Par là même qu'il est envieux et jaloux, c'est qu'il reconnait que les autres lui sont supérieurs. L'envie qu'il montre est un aveu de son infériorité. Pourquoi Pilate était-il favorable à Notre Seigneur et cherchait-il à le délivrer? C'est précisément parce qu'il avait reconnu que les pharisiens n'agissaient contre lui que par envie. Sans s'en douter l'envieux devient un objet de mépris pour ceux qui le connaissent; car tout le monde comprend qu'il n'y a qu'un esprit étroit et un mauvais cœur, qui puissent assujettir l'homme à une passion si honteuse et si perverse.

Mais considérons quelle en est la gravité devant Dieu. Dès que l'envie est volontaire et délibérée, c'est un péché grave de sa nature. Nous disons : volontaire et délibérée; car dès que l'on fait son possible, pour repousser les tentations d'envie qui nous arrivent, bien loin qu'il y ait péché, il y a au contraire du mérite, comme en repoussant toute autre tentation.

Mais en quoi consiste la malice de ce péché? Elle consiste dans son opposition spéciale à la charité et à la droite raison. La charité nous oblige à aimer notre prochain, comme nous-mêmes. Or nous l'aimons comme nous-mêmes, en ne lui voulant non plus de mal qu'à nous et lui désirant tout le bien que nous désirons pour nous. Aimer notre prochain comme nous-mêmes,

c'est regarder le mal qui lui arrive, comme le nôtre propre et par conséquent en éprouver la même peine que si nous en étions victimes; c'est aussi considérer le bien qui lui arrive, comme le nôtre propre, et nous en réjouir, comme s'il nous arrivait à nous-mêmes; c'est pleurer avec ceux qui pleurent, se réjouir avec ceux qui se réjouissent. Et il faut agir ainsi même envers ceux qui nous haïssent, nous offensent ou nous persécutent. « Aimez vos ennemis, dit Notre Seigneur, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient » (1).

Mais l'envie est opposée à ces sentiments de charité; parce que l'envieux se fait du bien d'autrui un sujet de tristesse et d'ennui, et de son mal, un sujet de joie et de bonheur. Et cela lui arrive non seulement à l'égard des étrangers et de ses ennemis; mais même à l'égard de ses parents et de ses amis; car il n'est pas rare que l'objet de notre envie ou de notre jalousie, soit un frère, ou une sœur, ou tout autre parent, ou un ami ou un bienfaiteur. Peut-on imaginer quelque chose de plus contraire à la charité?

Rien aussi de plus contraire à la droite raison. En effet, toute inimitié suppose une injure quelconque, ou réelle, ou imaginaire. Mais l'envie est une espèce de haine et d'inimitié qui n'a pas de fondement; car le plus souvent, l'envieux n'a reçu aucune injure de la personne à qui il en veut. Tout le crime de celle-ci; tout son tort, aux yeux de l'envieux, c'est d'être plus riche, ou plus estimée, ou plus heureuse que lui. Mais est-ce là un motif pour haïr? Si ce n'est pas là une conduite déraisonnable, si ce n'est pas là de l'extravagance, il ne faut pas en chercher ailleurs. Telle est la malice de l'envie; elle est absolument opposée à la charité et à la droite raison.

Pour mieux comprendre encore combien ce vice est détestable, considérons-en les suites. L'envie est la source d'une infinité de péchés intérieurs. Dès qu'une personne a de l'envie ou de la jalousie contre une autre, il ne lui est plus possible d'avoir de

(1) Mat. V. 44.

celle-ci une opinion juste et favorable, quelque bien qu'elle soit. L'envieux, le jaloux, voit tout d'une manière désavantageuse, dans celui qui est l'objet de son envie, de sa jalousie. Il interprète en mal tout ce qu'il fait. A ses yeux, les plus belles vertus prennent la couleur du vice. Nous en avons un exemple remarquable, dans la conduite des pharisiens à l'égard de Notre Seigneur. Il était la sainteté même; mais cela ne les empêchait pas de ne voir en lui qu'un blasphémateur, un séditieux, un démoniaque, un imposteur. Pour ses miracles, dans lesquels le divin Sauveur faisait éclater sa divinité d'une manière manifeste, les pharisiens les attribuaient au démon.

C'est ainsi que font les envieux. Ils tournent tout en mal chez les autres. Et que résulte-t-il de là? Rien autre chose que la haine, l'aversion, le mépris, l'aigreur à l'égard du prochain, des jugements faux, des soupçons téméraires.

Si des péchés intérieurs, nous passons aux péchés extérieurs, nous avons d'abord les péchés de parole produits par ce vice. D'où viennent la plus grande partie des conversations mordantes, des calomnies, des médisances, des injures, des imprécations? Si l'on y réfléchit, on verra qu'elles viennent de l'envie. On médit quelquefois par manière de passe-temps, c'est vrai; mais, le plus souvent, on parle mal du prochain par envie. On critique, on censure, on exagère, on condamne tout ce qu'il dit ou ce qu'il fait; on s'efforce de l'humilier, de le faire passer pour ce qu'il n'est pas; d'exciter la haine et l'aversion contre lui. Oh! que de mal a fait ce vice maudit! Une personne est sur le point de s'établir, on en est jaloux, envieux, il n'y a pas d'invention, qu'on ne fasse contre elle, pour lui faire manquer son mariage. Un autre est sur le point d'obtenir une position avantageuse, de réussir dans une affaire, on va le diffamer pour empêcher son succès et bien autres choses semblables. L'envieux ne cherche qu'à faire du mal aux autres, soit par lui-même, soit par des agents, qu'il sait exciter et diriger.

Enfin péchés d'actions, ce sont les embûches, les trahisons, les cruautés auxquelles s'abandonne l'envieux, le jaloux. De quoi

n'est-il pas capable? C'est l'envie qui a poussé le démon à tenter nos premiers parents. C'est l'envie qui a poussé Caën à tuer son frère. C'est l'envie qui a poussé les frères de Joseph à le vendre. C'est l'envie qui a poussé les pharisiens à faire mourir Jésus-Christ. Que de crimes on peut mettre sur son compte!

Gardons-nous donc de ce désordre. Quand nous sentons l'envie envahir notre cœur, repoussons-la immédiatement. Si nous résistons aux premières attaques nous vaincrons facilement; mais si nous ne résistons pas, nous deviendrons bien vite les esclaves de ce vice que l'on n'ose avouer, dont on a honte soi-même. Résistons-y toujours avec courage et, si nous nous reconnaissons coupables, ne négligeons rien pour nous en corriger. Ainsi soit-il.

Voir dans Instructions pour le Carême l'instruction sur la rechute dans le péché.



Quatrième dimanche du Carême.

Evangile selon Saint Jean VI, 1 et suivants.

En ce temps là, Jésus passa de l'autre côté de la mer de Galilée, qui est le lac de Tibériade, et une grande foule le suivait, attirée par les miracles qu'on lui voyait faire sur ceux qui étaient malades. C'est ce qui fit que Jésus se retira sur une montagne avec ses disciples. Or on était proche du jour de Pâque qui est la grande fête des Juifs. Jésus ayant donc levé les yeux et voyant que le peuple venait en grand nombre se rendre auprès de lui, dit à Philippe : Où achèterons-nous du pain, pour qu'ils puissent tous en manger? Mais il ne disait cela que pour l'éprouver ; car il savait bien lui-même ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : Quand on achèterait pour deux cents deniers de pain, ce ne serait pas encore assez pour en donner à chacun tant soit peu. Un des disciples de Jésus, qui était André, frère de Simon-Pierre, lui dit : Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde? Jésus leur dit : Faites-les asseoir. Or il y avait beaucoup d'herbe dans ce lieu-là, et tout le monde qui était au nombre d'environ cinq mille hommes, s'y assit. Jésus prit ensuite les pains, puis ayant rendu grâces, il en fit distribuer, comme aussi les deux poissons, à tous ceux qui étaient assis, autant qu'ils en voulurent. Et lorsqu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui sont restés, de peur qu'ils ne soient perdus. Ils les ramassèrent aussitôt, et ils remplirent douze paniers des morceaux qui étaient restés des cinq pains d'orge, après que tous en eurent mangé. Ces personnes donc ayant vu le miracle que Jésus venait de faire, disaient : C'est là vraiment le Prophète qui doit venir dans le monde. Mais Jésus connaissant qu'ils avaient le dessein de s'emparer de lui et de le proclamer roi, s'enfuit seul et se retira encore sur la montagne.

—

Effets de la Sainte Communion.

Il fallait une puissance aussi étendue, une bonté aussi compatissante que celle du Divin Sauveur, pour accomplir le grand miracle dont nous venons de lire le récit. Les peuples furent tellement touchés de la puissance et de la bonté de Jésus qu'ils voulurent le faire roi.

Cependant, quelque grand que fût le miracle, il n'était rien en comparaison du miracle que ce Dieu Sauveur opère dans la sainte Eucharistie, pour la nourriture de nos âmes. Car ce n'est pas ici un pain matériel et corruptible, multiplié pour la nourriture des corps; mais c'est un pain céleste, c'est la chair et le sang même de l'Homme-Dieu, de Jésus-Christ, qui se multiplie pour être la nourriture de nos âmes. Pour bien comprendre la grandeur du bienfait que Dieu nous accorde dans cet auguste sacrement, nous dirons les effets qu'il produit dans ceux qui le reçoivent dignement.

Le premier effet de la sainte communion, c'est de nous unir intimement à Notre Seigneur Jésus-Christ. Qu'y a-t-il de plus grand et de plus admirable? Ah! si le divin Sauveur, dans son infinie bonté, en nous promettant un grand bienfait, nous en eût donné le choix, eussions-nous osé demander, eussions-nous même pu imaginer celui dont il nous gratifie dans la sainte communion? Bienfait infini qui excède notre raison et qui épuise la puissance divine! Non, nous osons le dire, Dieu, tout puissant qu'il est, ne pouvait nous accorder un don plus grand; puisque c'est lui-même qui se donne à nous tout entier. Il renverse toutes les lois de la nature, et, par un prodige qui en renferme une multitude d'autres, il veut opérer avec nous, l'union la plus intime et la plus admirable que puisse inventer l'amour divin. Ce n'est pas une union morale, comme celle qui existe, par exemple, entre deux amis dévoués l'un à l'autre, entre celui qui accorde un grand bienfait et celui qui le reçoit avec reconnaissance; mais c'est une union physique, une union aussi intime que celle de la nourriture avec le corps qui la reçoit et se l'assimile. Ecoutez comme Jésus-Christ lui-même la

caractérise : « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang, un breuvage; celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi et moi en lui ». (1) C'est-à-dire que, de même qu'il ne se fait qu'une substance de la nourriture et de celui qui la prend; de même, dans la sainte communion, il ne se fait plus, pour ainsi dire, qu'une substance de Jésus-Christ avec le fidèle qui le reçoit.

Aussi avec quel enthousiasme les Pères de l'Eglise célèbrent cette union ineffable! L'âme, dit Tertullien, est engraissée de la chair et du sang de l'Homme-Dieu. Saint Cyrille de Jérusalem déclare que. dans la communion, on ne fait avec Jésus-Christ, qu'un même corps et qu'un même sang, et que nous devenons des porte-Christ, lorsque nous avons reçu son corps et son sang. Saint Cyrille d'Alexandrie, compare à deux morceaux de cire fondus et mêlés en un seul tout, l'union qui se fait entre Jésus-Christ et celui qui le reçoit, union telle que Jésus-Christ est en lui et lui en Jésus-Christ. « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, dit le divin Sauveur, demeure en moi et moi en lui ».

Oui, par la sainte communion, nous possédons le Saint des Saints, le Roi des rois, Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, son corps, son sang, son âme et sa Divinité tout ensemble. Quelle gloire! Que cette union avec Jésus-Christ est noble! Quelle est admirable! Mais surtout quelle est avantageuse!

En se donnant à nous, Jésus-Christ ne se contente pas de nous combler de gloire et d'honneur. Mais, semblable à un roi riche et bienfaisant, qui viendrait visiter les plus pauvres de ses sujets et leur donner tout ce qui pourrait les rendre heureux, Jésus-Christ, le Roi du ciel et de la terre, en se donnant à nous, nous comble de ses dons infiniment précieux, infiniment préférables aux biens de la terre.

Ainsi il augmente en nous la grâce sanctifiante qui est la vie surnaturelle de notre âme. En même temps, il augmente et fortifie toutes les vertus qui sont les fruits de la grâce : la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la patience, la chasteté, il

(1) Jo. VI. 57.

nous anime d'une ardeur nouvelle, dans la pratique de sa loi sainte; il nous la fait aimer et embrasser. Il n'y a point de sacrifices que nous ne soyons prêts à faire pour Dieu, quand nous avons fait une bonne, une fervente communion. Qu'est-ce qui donnait aux premiers chrétiens, aux martyrs, la force de supporter tant et de si terribles persécutions? C'est la sainte communion. Ils couraient, dit Tertullien, au sanctuaire de Jésus-Christ, à la table sainte, avec une ardeur incroyable; et ils en sortaient comme des lions, respirant le feu, redoutables aux puissances infernales, bravant les tyrans et la mort, avec une invincible intrépidité. Qu'est-ce qui a donné à tant de jeunes vierges le courage de renoncer au monde, à ses plaisirs, à tous ses attraits, pour vivre dans la retraite, ou pour se consacrer uniquement au service de Dieu et au soulagement de toutes les misères humaines? Demandez-leur et elles vous diront que c'est la sainte communion.

Qu'est-ce qui donne à tant d'âmes chrétiennes, même au milieu du monde, dans tous les rangs de la société, la force de vivre dans la pratique des plus sublimes vertus? Interrogez-les, elles vous diront qu'elles vont puiser leurs forces dans la sainte et fréquente communion.

Or ce que la sainte communion a été, ce qu'elle est encore pour tant d'âmes chrétiennes, elle le sera pour nous, si nous le voulons; elle sera pour nous comme pour elles, la source de toute sainteté, si nous savons la recevoir dignement et souvent. Elle sera pour nous, comme pour elles, une arme invincible dans les combats que nous avons à soutenir contre le démon, le monde et nos passions. Nous avons de puissants ennemis à combattre, des tentations à vaincre, où puiserons-nous la force dont nous avons besoin pour nous défendre et pour vaincre? C'est dans la sainte communion. Nous avons de mauvaises habitudes à déraciner; nous avons à éviter des occasions de péché, vers lesquelles nous sommes entraînés, nous avons des passions à refréner, à étouffer, où puiserons-nous la force qui nous est nécessaire dans cette lutte? C'est dans la sainte communion.

Chaque jour, nous nous souillons de fautes vénielles, où nous purifierons-nous de ces souillures? C'est dans la sainte communion. Car tout en nous préservant des fautes mortelles, la sainte communion nous purifie des fautes vénielles, dans lesquelles notre faiblesse nous laisse tomber.

Enfin nous avons besoin de force et de courage, pour supporter les peines de la vie; où trouverons-nous la force et la patience qui nous sont nécessaires? Encore une fois, dans la sainte communion.

Ah! quels fruits nous pouvons retirer de ce divin sacrement! Il augmente en nous la grâce sanctifiante; nous purifie de nos souillures; nous donne la force d'éviter le péché, de pratiquer les vertus chrétiennes, de supporter les peines de la vie, de remplir fidèlement et saintement nos devoirs, de marcher dans le chemin du salut, de surmonter tous les obstacles que nous y rencontrons.

Mais ce n'est pas tout. Il nous procure un dernier avantage, qui est le couronnement de tous les autres : la vie éternelle. « Celui, dit Jésus-Christ, celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, aura la vie en lui et je le ressusciterai au dernier jour. » (1) Il doit en être ainsi. Car, si la sainte Eucharistie nous unit si intimement à notre Dieu; si elle produit en nous une si grande abondance de grâce; n'avons-nous pas en elle le moyen le plus puissant de persévérer dans la voie du salut et de parvenir à la gloire des bienheureux.

Mais ce n'est pas seulement notre âme qui est sanctifiée par la sainte communion; notre corps l'est aussi. Que dis-je? Ne devient-il pas pour elle, le temple de Dieu? Or, je vous le demande, Dieu pourrait-il permettre que des corps sanctifiés par son corps sacré restassent dans la poussière et l'oubli du tombeau, dans la honte et l'ignominie? Non, mille fois non! Aussi promet-il la résurrection glorieuse à ces corps sanctifiés par sa chair divine.

Encore une fois que de précieux fruits nous pourrions retirer de la sainte communion! Mais pour cela, il faut y apporter de saintes dispositions, et, meilleures elles seront, plus seront abon-

1 Jo. VI. 55.

dants les fruits qu'elle produira dans nos âmes. Il faut approcher de la table sainte avec une âme aussi pure que possible, non seulement de péché mortel, mais même de péché véniel; avec une foi vive, une profonde humilité, une parfaite confiance, un ardent amour de Notre Seigneur, et un grand désir de le recevoir, de s'unir à lui. Ce n'est pas tout de se bien préparer à la communion, il faut encore, après l'avoir reçue, faire une bonne action de grâces, adorer et remercier Notre Seigneur, lui témoigner notre amour, lui demander ses grâces et former la sincère résolution de lui rester uni à jamais.

Appliquons-nous donc à faire toujours de bonnes, de saintes communions et nous assurerons notre salut. Ainsi soit-il.

Voir Instructions sur la vie de Notre Seigneur, les instructions sur la Providence, qui pourvoit à tous nos besoins.



Cinquième dimanche du Carême.

Evangile selon Saint Jean, VIII, 46 et suivants.

En ces jours-là, Jésus disait à un grand nombre de Juifs et aux Princes des Prêtres : Qui d'entre vous me convaincra de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est de Dieu, entend les paroles de Dieu ; et ce qui fait que vous ne les entendez point, c'est que vous n'êtes point de Dieu. Les Juifs lui répondirent : N'est-ce pas avec raison que nous disons que vous êtes un samaritain et un homme possédé du démon ? Jésus leur répondit : Je ne suis point possédé du démon ; mais j'honore mon Père, et vous me déshonorez. Pour moi, je ne cherche point ma propre gloire ; il y en a un qui la cherchera et qui me rendra justice. En vérité, en vérité, je vous le dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra point. Là dessus les Juifs lui dirent : C'est maintenant que nous connaissons que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort, les Prophètes sont morts et vous venez nous dire : Si quelqu'un garde ma parole, il ne sera jamais assujetti à la mort. Est-ce que vous êtes plus grand qu'Abraham notre père qui est mort, et que les Prophètes qui sont morts aussi ? Pour qui voulez-vous passer ? Jésus leur répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. Je reçois ma gloire de mon Père que vous dites être votre Dieu, quoique vous ne le connaissiez point. Pour moi, je le connais, et si je disais que je ne le connais point, je vous ressemblerais, et je serais un menteur ; mais je le connais et je garde sa parole. Abraham, votre père, a tressailli de joie dans le désir de voir mon jour : il l'a vu et il s'en est réjoui. Les Juifs lui répartirent : Vous n'avez point encore cinquante ans, et vous auriez vu Abraham ? Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis : J'existe avant qu'Abraham fût au monde. A ces paroles, ils prirent des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se cacha et ensuite il sortit du temple.

—

Réflexions sur cet évangile.

Notre Seigneur ne cessait, pour convaincre les scribes et les pharisiens de la vérité de sa parole, d'en appeler aux miracles qu'il semait sur ses pas et qui étaient autant de témoignages de Dieu en sa faveur. Il a recours ici à un autre genre de preuves : il invoque la sainteté de sa vie : « Qui de vous, dit-il, pourra me convaincre de péché » et par conséquent de mensonge ? Mais si je ne pèche pas, si je ne mens pas, si je ne dis que la vérité, pourquoi ne croyez-vous pas en moi ?

La Sainte Eglise de Jésus-Christ, organe infaillible de la vérité, puisque son Divin fondateur est toujours avec elle et la dirige par son Esprit, peut adresser et adresse en réalité la même parole à ses ennemis, à tous les incrédules de bonne ou de mauvaise foi. Je suis l'organe de Jésus-Christ, dit-elle ; il est toujours avec moi, selon la promesse qu'il m'a faite ; je ne puis pas tomber dans l'erreur, en ce qui concerne la foi et les mœurs ; et de fait, personne ne peut me convaincre d'erreur ; pourquoi donc ne me croyez-vous pas ? Pourquoi ne croyez-vous pas à la vérité que j'enseigne ?

La raison que Notre Seigneur donnait à ses ennemis de leur incrédulité à sa parole, est encore celle que l'on peut donner aux impies, aux ennemis de la sainte Eglise, de leur incrédulité à ses enseignements. « Ils n'écoutent pas la parole de Dieu, parce qu'ils ne sont pas de Dieu. » La sainte Eglise ne cesse, comme son Divin fondateur, de prêcher la parole de Dieu aux hommes ; elle leur rappelle les vérités qu'ils doivent croire, les devoirs qu'ils doivent remplir, les vertus qu'ils doivent pratiquer ; elle ne cesse de leur prêcher la Doctrine de l'Evangile, et un grand nombre, hélas ! ne veulent pas croire. Pourquoi ? C'est qu'ils ne sont pas de Dieu et ne veulent pas revenir à lui. Les vrais serviteurs de Dieu, ceux qui observent fidèlement sa loi, qui savent résister, avec énergie, aux entraînements des passions, aux séductions du monde, qui résistent avec fermeté aux tentations, pratiquent généreusement la vertu et remplissent fidèlement leurs devoirs, aiment et goûtent la parole de Dieu ; ils l'écoutent

avec joie et la méditent dans leur cœur. Elle est pour leur âme une nourriture délicieuse et dont ils sont avides.

Mais, au contraire, ceux qui vivent dans le désordre et dans le péché, qui ne pensent qu'à satisfaire leurs passions et se laissent emporter par les penchants de la nature corrompue ; qui vivent, non pas pour Dieu, mais pour eux-mêmes; ceux-là n'ont aucun goût pour la parole de Dieu. Loin de là, ils la détestent, ils la fuient, la méprisent, ou du moins, ils n'en tiennent aucun compte. Ils l'écoutent avec légèreté ; elle n'est pour eux qu'un vain son qui frappe l'oreille et ne pénètre pas jusqu'au cœur ; ils n'en retirent aucun fruit.

Aussi une des marques les plus sûres par laquelle nous reconnaîtrons si nous avons une religion sincère, une vraie piété, ou si nous ne l'avons pas, c'est notre goût ou notre dégoût pour la parole de Dieu. Si nous aimons à entendre expliquer les vérités et les devoirs de la religion ; si nous aimons à réfléchir sur la parole sainte, à en nourrir notre esprit et notre cœur, c'est un signe que nous sommes de Dieu, que nous avons de vrais sentiments religieux, et nous n'avons qu'à persévérer dans cette voie et à y faire les progrès auxquels nous sommes appelés dans notre condition, pour nous sanctifier. Mais si nous n'avons que du dégoût pour la prédication de la religion, c'est un signe que nous sommes dans un mauvais état, que nous ne sommes pas dans le bon chemin et nous ne saurions trop tôt sortir de cette situation. Pensons-y sérieusement, c'est là une règle que notre divin Sauveur nous donne lui-même, elle est la vérité, conformons-y notre conduite.

Mis à bout par Notre Seigneur et ne sachant plus que répondre, ses ennemis ont recours aux injures. « N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un samaritain, un possédé du démon? » Pour les Juifs, dire à quelqu'un : Vous êtes un samaritain, c'était une très grave injure; parce qu'ils méprisaient et haïssaient les samaritains. En disant cela, les pharisiens se rendirent donc coupables envers Notre Seigneur d'un grand outrage. Mais l'autre injure, l'autre blasphème, est bien plus

grave encore. Ils osent le traiter, lui, la sainteté même, de possédé du démon et cherchent à le faire passer pour tel parmi le peuple.

Telle est la conduite des ennemis de l'Eglise, en général. Quand ils sont à bout de raisons, ils ont recours, ou bien au sarcasme, à la raillerie, à la dérision, comme le faisaient souvent les pharisiens, ou bien aux injures, aux outrages, aux colomnies les plus méchantes et tout à la fois les plus absurdes. Ils emploient tous les moyens en leur pouvoir, pour discréditer l'Eglise et la religion, pour avilir et déshonorer ses ministres. Lisez leurs livres et leurs journaux, écoutez leurs discours, leurs conversations, et vous les trouverez remplies de déclarations impies, d'injures sans nom, de railleries indécentes, de calomnies où l'odieux le dispute à l'absurde et qui n'ont d'autre but que de faire mépriser ce qu'il y a de plus saint et de détourner les fidèles de la religion. Malheureusement, comme au temps de Notre Seigneur, il n'y a que trop de gens pour les écouter et se laisser entraîner par eux dans l'irréligion, l'abandon de tous leurs devoirs envers Dieu et même dans l'hostilité déclarée contre l'Eglise et la religion de Jésus-Christ. Gardons-nous de la société et des écrits, livres, journaux, revues de ces pharisiens et de ces faux docteurs de nos jours. Ce que les pharisiens disaient du Divin Sauveur, c'est d'eux qu'il faut le dire ; car ils sont poussés et inspirés par le démon dont ils sont les instruments et les organes.

Ces injures si injustement et si bassement vomies contre Jésus-Christ, nous présentent une considération bien importante pour nous-mêmes. En marchant sur ses traces, nous devons nous attendre à être traités comme lui. Consolons-nous, quand notre attachement à la religion nous attire les injures de ses ennemis. Songeons que nous en devenons plus semblables à Jésus-Christ calomnié et outragé. En embrassant la pratique de la piété, on doit s'attendre à être persécuté. Saint Paul nous en avertit : « Tous ceux qui veulent vivre dans la piété en Jésus-Christ, dit-il, souffriront persécution. » (1) Plus notre vie sera vertueuse

(1). Tim. III. 12.

et exemplaire, plus elle sera critiquée et calomniée par les gens impies et vicieux, dont elle sera la condamnation. Le vice ne pardonne pas à la vertu la honte que lui font ses exemples, et il s'efforce de l'humilier à son tour par ses railleries et ses opprobes. Mais de ces humiliations mêmes l'homme instruit par Jésus-Christ sait tirer sa gloire et son bonheur ; sa gloire, du motif qui les lui attire ; son bonheur, de la récompense qu'elles lui assurent. Il se rappelle, lorsqu'il est en butte à l'injure et à la calomnie, que le Divin Maître a dit : Vous serez heureux, lorsque les hommes vous chargeront d'injures, qu'ils vous persécuteront, et qu'à cause de moi, ils diront faussement du mal contre vous. Réjouissez-vous, car votre récompense sera grande ! Il se rappelle tout ce que le Divin Maître a subi d'humiliations et il est heureux de lui ressembler sur la terre, pour aller dans une autre vie jouir de sa gloire qui n'aura pas de fin. Ainsi soit-il.

B. Autres réflexions.

1. Nous lisons dans cet évangile, que les Juifs traitaient Notre Seigneur de Samaritain et de possédé du démon, à cause des justes reproches qu'il leur adressait. Le divin Sauveur leur répond tranquillement : « Je ne suis point possédé du démon ; mais j'honore mon Père, et vous me déshonorez. Pour moi, je ne cherche point ma propre gloire ; il y en a un qui la cherchera et qui me rendra justice. » Ces paroles du divin Maître nous enseignent la règle de conduite que nous devons suivre, lorsque nous sommes en butte à la calomnie.

Il ne daigne pas réfuter l'imputation d'être Samaritain. Tout le monde savait bien qu'il ne l'était pas ; mais il croit devoir répondre à celle d'être possédé du démon ; parce qu'elle pourrait faire impression sur le peuple et nuire à son ministère. Distinguons entre les inculpations que la malignité répand contre nous d'abord celles qui, par leur invraisemblance, ne doivent avoir aucun effet, de celles qui peuvent produire quelque sensation, et, dans celles-ci, distinguons encore celles qui ne portent que sur notre personne et ce qui peut intéresser nos fonctions. Pour

les premières, il faut les dédaigner, ne pas s'en occuper. Quant aux secondes, c'est-à-dire, à celles qui pourraient nous ôter l'autorité et le crédit dont nous avons besoin dans notre état, nous pouvons et même nous devons nous en laver. Ainsi un père et une mère de famille ont besoin de toute leur autorité et de la considération à laquelle ils ont droit, dans leur famille, pour être aimés et estimés de leurs enfants et de leurs serviteurs, pour être respectés et se faire obéir. C'est pour eux un devoir de maintenir leur réputation et de se laver de toute calomnie portée contre eux et de nature à leur faire perdre le respect et l'obéissance qui leur sont dûs dans la famille.

Il en est de même des magistrats et des fonctionnaires à l'égard de leurs administrés et de leurs subordonnés, et des pasteurs des âmes à l'égard des fidèles. Ils doivent repousser les calomnies qui seraient de nature à les avilir aux yeux de ceux qui leur doivent le respect et l'obéissance, et à les dépouiller de l'autorité dont ils ont besoin, pour remplir couvenablement leur mission.

Mais cette défense ne doit pas cependant sortir des justes limites. Notre Seigneur se contente de dire qu'il n'est pas un possédé du démon, et il le dit avec calme, sans ajouter un seul mot blessant à l'adresse de ses ennemis. Repoussons la calomnie comme notre divin Maître, avec calme, sans haine, sans chercher une vengeance.

Une autre règle nous est imposée dans notre justification, et Jésus-Christ nous en donne l'exemple, c'est de n'y pas chercher notre gloire; mais uniquement la gloire de Dieu et l'édification du prochain. Ainsi, quand nous avons à nous justifier d'imputations calomnieuses, faisons-le sans jactance, sans vanité, sans recherche de la vaine estime du monde et ne le faisons que pour autant que l'honneur de Dieu et l'avantage du prochain y sont intéressés. A l'exemple de Notre Seigneur, remettons le soin de notre défense entre les mains de Dieu. Le meilleur moyen d'ordinaire de faire tomber la calomnie, c'est de la mépriser, de n'y point faire attention.

2. Nous voyons que Notre Seigneur apporte dans ce discours, comme principale preuve de sa doctrine, la sainteté de sa vie. Il nous fait voir aussi l'avantage qu'il y a à bien pratiquer ses divins enseignements. » Si quelqu'un garde ma parole, dit-il, il ne mourra pas. » Il ne s'agit pas évidemment de la mort naturelle du corps, à laquelle nous sommes tous condamnés; mais de la mort surnaturelle de l'âme, c'est-à-dire du péché et de l'enfer. Celui qui gardera fidèlement la doctrine de Jésus-Christ, ne mourra pas, mais il gagnera, au contraire, la vie éternelle des Bienheureux. Quelle promesse! Pensons-y souvent. Qu'elle soit pour nous ce qu'elle a été pour les saints, notre soutien, notre encouragement, notre consolation dans les peines et les combats de la vie! Que sont tous les maux de cette vie, disait Saint Paul si on les met en présence de la sublime récompense du ciel? Quoi que nous fassions ou souffrions, pour la gagner, elle sera toujours infiniment au dessus de nos mérites.

3. Au lieu d'entendre les paroles de Notre Seigneur dans leur vrai sens, les scribes et les pharisiens crurent ou firent semblant de croire qu'il parlait de la mort naturelle, et ils se mirent de nouveau à le traiter de possédé du démon et à le tourner en ridicule en disant : Comment osez-vous dire que celui qui garde votre parole ne mourra pas, tandis que nous savons qu'Abraham et les prophètes sont morts? Est-ce que par hasard, vous seriez plus qu'eux? Qui êtes-vous? C'est bien affaire à vous de parler ainsi!

Animés contre Jésus d'un violente antipathie, les Juifs ne comprennent pas le sens de ses paroles ou ne veulent pas le comprendre; car l'aveuglement et la mauvaise foi, étant deux effets ordinaires de la haine, il est difficile de juger duquel de ces deux principes part le raisonnement que font ici les ennemis du Sauveur. Ils supposent que ce que Jésus-Christ vient de leur dire a rapport à la vie présente, prêtent à son discours un sens déraisonnable et en concluent qu'il est possédé du démon. Telle est la marche constante de la prévention. Toujours précipitée dans ses jugements, elle ne daigne pas s'éclairer avant de se

prononcer. Elle craint même la lumière qui pourra la désabuser; elle se hâte de saisir un sens défavorable dans les paroles ou les actes du prochain et de les interpréter de la manière la plus désavantageuse possible pour lui. Il faut nous mettre bien en garde contre cette déplorable disposition, dans les jugements que nous portons sur les autres; sinon ils seront presque toujours faux. Selon que l'on est bien ou mal disposé envers quelqu'un, on le juge d'une manière toute différente; les mêmes actions sont bonnes ou mauvaises, il a bien ou mal parlé et agi. Ne nous laissons jamais guider dans nos jugements par la prévention.

Poursuivant leur fausse interprétation, les pharisiens trouvent mauvais que Jésus-Christ promette l'immortalité, dont n'avaient pas joui Abraham ni les prophètes. Mais, première erreur de leur part, les justes de l'ancienne loi étaient appelés à l'immortalité dont parle Jésus-Christ. Seconde erreur, il était le Messie et il le prouvait; mais eux ne le croyaient pas. Ainsi, même seulement comme homme, il était bien supérieur à Abraham et aux prophètes ; puisqu'il était le grand Prophète qu'il leur avait promis et qu'il avait fait annoncer par eux. Rien n'était plus facile à comprendre. Mais la passion qui les transportait, les rendait incapables de toute réflexion et ils persévéraient dans leur haine et leur incrédulité. Encore une fois gardons-nous bien de toute haine et de toute prévention soit à l'égard de la religion et de ses ministres, soit à l'égard du prochain.

4. Sans être aigri par la contradiction, ni révolté par l'injustice et la mauvaise foi des pharisiens, Notre Seigneur, toujours parfaitement calme, leur répond : « Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien; vous avez la liberté de ne pas me croire; mais c'est Dieu, mon Père qui me glorifie, ce Dieu que vous appelez votre Dieu. Notre Seigneur déclare donc bien ici encore qu'il est le Fils de Dieu, du vrai Dieu que les Juifs reconnaissaient et prétendaient adorer. Comment s'est-il trouvé des incrédules pour écrire et publier que jamais Jésus-Christ ne s'est dit le Fils de Dieu? Ah! c'est parce qu'ils n'ont jamais lu l'Evangile, ou l'ont lu sans attention, et parce qu'ils attaquent et

cherchent à détruire la religion de parti pris et avec la plus insigne mauvaise foi. Nous avons encore ici la mesure de ce que valent leurs assertions.

5. Notre Seigneur dit qu'Abraham a vu son jour et en a été comblé de joie. Il l'a vu seulement dans un esprit prophétique et par la contemplation de cette foi vive qui lui avait mérité de devenir le père de Celui en qui toutes les nations devaient être bénies, et cette vue l'a comblé de joie. Mais pour nous, ce n'est pas dans un avenir éloigné que nous voyons ce jour heureux; nous en jouissons, il luit sur nous. Sentons-nous l'avantage d'être éclairés de sa lumière, de ne pas être nés dans les siècles où Jésus-Christ était inconnu, dans les pays où il est encore ignoré? Remercions-en le Ciel tous les jours, et témoignons à Dieu notre reconnaissance, en le servant fidèlement.

Toujours dominés par la même prévention, les pharisiens disent: Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham? Rien de plus difficile que de faire revenir un homme prévenu, surtout s'il est de mauvaise foi. Il est impossible de lui faire entendre raison; il refuse de voir la vérité. Notre Seigneur leur répond avec une modération qui aurait dû les frapper et les calmer: mais elle ne fait que les irriter davantage. Ils prirent des pierres pour les lui jeter. Mais le divin Maître leur échappa sans difficulté, comme il avait fait d'autres fois, nous laissant, dans cette circonstance, deux grandes instructions: l'une du danger de s'abandonner à la prévention; l'autre de la manière d'y répondre. Il nous montra, dans les Juifs, un exemple de l'excès où peut monter l'animosité; dans lui-même, un modèle du degré auquel doit se porter la douceur. Gardons-nous avec soin de toute antipathie, de toute haine, de toute prévention et nous éviterons bien des erreurs et bien des fautes. Et quand nous sommes en butte à la malveillance, imitons la douceur de Notre Seigneur. Soyons calmes et patients comme lui. Ainsi soit-il.



Dimanche des Rameaux.

Evangile selon Saint Mathieu XXI. 1 et suivants.

En ce temps-là, Jésus et ses disciples approchant de Jérusalem et étant déjà arrivés à Betphagé, auprès de la montagne des Oliviers, il en envoya deux, en leur disant: Allez à ce village qui est devant vous et vous trouverez, en arrivant, une ânesse liée et son ânon auprès d'elle; déliez-la et me l'amenez. Que si quelqu'un vous fait une observation, dites-lui que le Seigneur en a besoin, et aussitôt il les laissera emmener. Or tout ceci s'est fait, afin que cette parole du prophète fût accomplie : Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous, plein de douceur, monté sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui est sous le joug. Les disciples allèrent donc et firent ce que Jésus leur avait commandé. Ayant amené l'ânesse et l'ânon, ils les couvrirent de leurs vêtements et le firent monter dessus. Une grande multitude de peuple étendit ses vêtements le long du chemin et les autres coupaient des branches d'arbres et les jetaient par où il passait, et tous ensemble, tant ceux qui marchaient devant lui, que ceux qui le suivaient, criaient: Hosanna, salut et gloire au Fils de David; bénit soit celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna, salut et gloire lui soient rendus au plus haut des cieux! (Evangile de la bénédiction des rameaux).

A. Dévotion à Notre Seigneur Jésus-Christ.

Par ses miracles éclatants et par les bienfaits qu'il semait partout où il allait, le divin Sauveur avait gagné l'amour du peuple, qui, lors de son entrée à Jérusalem, lui décerna le triomphe dont nous venons de lire le récit dans l'Evangile. Apprenons de là que c'est un devoir pour nous d'honorer Notre Seigneur Jésus-Christ, par une vraie et sincère dévotion. Considérons d'abord les motifs de cette dévotion et voyons ensuite en quoi elle consiste.

Nous avons les plus puissants motifs d'honorer Notre Seigneur Jésus-Christ. Qu'est-ce en effet que Jésus-Christ? Ah! qui

pourra nous faire connaître sa grandeur et son infinie sainteté? « Qui, s'écrie le prophète, nous racontera sa génération ? » (1) Jésus-Christ. Dieu de Dieu, lumière de lumière, le Verbe adorable du Père! Jésus-Corist, au nom duquel tout genou doit fléchir, dans le Ciel, sur la terre et dans les enfers! Jésus-Christ qui est assis au plus haut des cieux, et d'autant plus élevé au-dessus des anges et des saints, qu'il a reçu un nom plus excellent que celui de tous les anges et de tous les saints ensemble ! Jésus-Christ en qui, par qui tous les siècles ont été faits et toutes choses créées, qui soutient tout par sa puissance, qui porte en sa main l'empire de l'univers, qui a sur les créatures un domaine souverain ! Jésus-Christ enfin dont le règne est glorieux, universel et éternel ! y a-t-il, après Dieu, dans le ciel et sur la terre, un objet qui soit également digne de nos hommages ?

Mais ce n'est pas seulement à cause de sa grandeur que nous devons aimer, honorer et adorer Jésus-Christ; la reconnaissance aussi nous impose ce devoir. Des sujets comblés de faveurs par un prince bon et généreux, doivent, sous peine d'ingratitude, lui être fidèles et dévoués et lui rendre, en toute circonstance, les hommages qui lui sont dûs. Or, que n'a pas fait Jésus-Christ pour nous? Il est venu sur la terre pour nous racheter; il a vécu dans l'obscurité et la pauvreté, lui qui pouvait régner sur le monde, au milieu des splendeurs d'une cour mille fois plus brillante que toutes celles des rois de la terre; il a souffert la passion la plus cruelle et la plus ignominieuse et subi la mort la plus infâme et la plus injuste pour nous racheter.

Non seulement il nous a délivrés de l'enfer par sa mort, et nous a ouvert le ciel; mais il nous a aussi apporté la seule doctrine qui, tout en nous guidant dans la voie qui conduit au bonheur éternel, puisse faire notre bonheur ici-bas. A son arrivée dans le monde, les hommes, qui avaient perdu la connaissance du vrai Dieu, étaient livrés à un paganisme immonde et abrutissant. Ils adoraient une foule de divinités souillées des vices

(1) Is. LIII. 8.

les plus infâmes et donnant à l'envie l'exemple de tous les crimes. Il n'y avait pas d'abomination qu'on ne pût commettre, sous l'invocation de quelqu'un de ces dieux criminels. L'esclavage, cette plaie hideuse des sociétés anciennes, livrait la plupart des hommes à la merci de quelques riches inhumains, qui les considéraient comme des bêtes de somme, et les faisaient tuer ou livrer aux bêtes féroces de l'amphithéâtre, quand ils ne pouvaient plus travailler. L'immoralité la plus révoltante régnait dans toutes les classes de la société. La femme ne jouissait d'aucune considération; son mari pouvait l'abandonner sous le plus futile prétexte. Le père avait droit de vie et de mort sur ses enfants. Rien de plus triste que la condition de la femme et de l'enfant sous les lois du paganisme. Pour tout dire en un mot, le monde s'abîmait dans la corruption et le crime.

Enfin Jésus-Christ apparaît comme le soleil après une nuit profonde. La lumière de sa doctrine dissipe les affreuses ténèbres dans lesquelles le monde était plongé. La prédication de l'Evangile fait peu à peu disparaître le paganisme et ses horreurs et donne au monde les principes de la vraie civilisation dont nous jouissons et qui ferait le bonheur de l'humanité, si les hommes et les gouvernements voulaient appliquer ces grands principes.

Certes en voilà assez pour exciter notre amour et notre reconnaissance. Cependant, non content de mourir pour nous et d'assurer par sa doctrine le bonheur de l'humanité, le divin Sauveur a voulu demeurer sans cesse au millieu de nous. Pour que les hommes n'oubliassent pas le sacrifice du Calvaire, et n'en perdissent pas les fruits; pour nous nourrir de sa chair et de son sang divins; pour résider au milieu de nous, comme un bon père, au milieu de ses enfants chéris, Jésus-Christ a institué le divin sacrement de l'Eucharistie, où il est réellement présent vrai Dieu et vrai homme. Voilà jusqu'à quel point Jésus-Christ nous a aimés! O miracle d'amour! Donner sa vie pour ses amis, c'est le comble de l'amitié et du dévouement parmi les hommes; mais trouver le moyen de s'immoler sans cesse, non seulement pour

ses amis, mais même pour ses ennemis; trouver le moyen de s'identifier avec eux, de les nourrir de sa substance, de les diviniser, en quelque sorte, n'est-ce pas là le prodige de l'amour d'un Dieu? N'est-ce pas là le chef-d'œuvre de la toute puissance d'un amour infini? Après cela pourrions-nous ne pas aimer Jésus-Christ et ne pas l'honorer par une vive et sincère dévotion?

Mais en quoi consiste la dévotion envers Notre Seigneur Jésus-Christ? Elle consiste en trois principaux devoirs : l'adoration, l'invocation, l'imitation.

Et d'abord nous devons adorer Jésus-Christ; nous devons faire tout ce qui peut lui être agréable et contribuer à son honneur. Nous savons que c'est Jésus-Christ lui-même qui est immolé sur nos autels et qu'il nous invite et nous presse de prendre part à ce sacrifice; nous savons qu'il ne désire rien tant que de se donner à nous, de nous nourrir de sa chair et de son sang, et qu'il promet la vie éternelle à ceux qui répondront à son désir; nous savons qu'il reste au milieu de nous, au saint tabernacle, par amour pour nous, pour que nous puissions nous approcher de lui avec confiance, lui rendre nos hommages et lui exposer nos besoins. Que pouvons-nous donc faire qui lui soit plus agréable que d'user de ces bienfaits qu'il nous offre? Ah! l'amour de Jésus-Christ pour nous exige notre reconnaissance, voilà le premier moyen de la lui témoigner. Adorons-le dans le très-saint sacrifice de la messe, en y assistant le plus souvent possible, avec piété, avec amour et confiance. Aimons à nous approcher de la table sainte où il se donne à nous. Aimons à venir dans son temple lui rendre visite, l'adorer, le remercier de ses bienfaits, lui demander ses grâces.

Nous honorerons encore Notre Seigneur, en contribuant à l'entretien et à l'ornementation de notre église, où il se plaît à demeurer. Or nous pouvons le faire soit par notre propre travail, soit par de généreuses aumônes. La maison de Dieu ne saurait être trop belle et trop bien décorée. Nous l'honorerons aussi en célébrant pieusement ses fêtes et particulièrement celles du saint Sacrement et de l'Adoration. Nous l'honorerons enfin en témoi-

gnant le plus grand respect à son image sainte, lui donnant la place d'honneur dans nos maisons, la saluant lorsque nous passons devant elle.

La deuxième pratique de la dévotion envers Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est l'invocation. En adorant Jésus-Christ, nous ne devons pas nous oublier. Convainquons-nous bien, que Jésus-Christ, dans toutes les conjonctures et dans tous les événements de la vie, est notre ressource, notre conseil, notre guide et notre soutien : « Venez à moi, dit-il, vous tous qui souffrez, vous qui êtes surchargés et je vous soulagerai ». Recourons donc à Jésus-Christ, quand nous avons des peines et des afflictions; quand nous sommes accablés par le chagrin et la maladie; quand nous avons des tentations. Le seul nom de Jésus prononcé avec foi, suffit pour mettre en fuite les démons. Ah! quand Jésus était sur la terre, au temps de sa vie mortelle, il répandait les bienfaits avec profusion; pourquoi n'invoquerions-nous pas son secours comme le faisaient les sourds-muets, les aveugles, les lépreux et autres malheureux? Ce qu'il a fait pour tant d'autres, il peut le faire pour nous; il nous suffit de nous adresser à lui avec confiance.

Enfin nous serons surtout agréables à notre bon Sauveur, si nous nous efforçons d'imiter ses vertus. « Je vous ai donné l'exemple, dit-il lui-même, afin que vous fassiez, comme j'ai fait moi-même (1) ». C'est là le point capital de la dévotion envers Notre Seigneur Jésus-Christ. En vain nous nous dirions chrétiens et disciples du Sauveur, en vain nous croirions lui plaire et être dévôts envers lui, si nous ne pratiquons pas les vertus qu'il a pratiquées.

Nous devons donc nous appliquer à pratiquer la piété, l'humilité, la douceur, la patience, la charité, la chasteté, la conformité à la volonté de Dieu, la résignation, en un mot, toutes les vertus dont le divin Sauveur nous a donné l'exemple. Nous devons nous conduire de manière à être des portraits vivants de Jésus-Christ à l'exemple des Saints.

(1) Jo. XIII, 15.

Voilà en quoi consiste la vraie dévotion envers Jésus-Christ. Il n'y a rien, en tout cela, que nous ne puissions faire, avec l'aide et la grâce de Dieu. Comprenons donc bien notre devoir et accomplissons-le généreusement. Ainsi soit-il.

Pour la Passion, voir les deux sermons sur ce sujet dans les Instructions sur la vie de Notre-Seigneur.

B. Dimanche des Rameaux.

La fête que nous célébrons aujourd'hui, nous rappelle l'entrée triomphante de Notre Seigneur à Jérusalem. Vous venez d'en entendre le récit dans l'évangile de ce jour. Les cérémonies principales de ce dimanche nous rappellent ce fait de la vie de Notre Seigneur et en même temps nous offrent de salutaires instructions, sur lesquelles j'appelle votre attention.

La première cérémonie de ce jour, c'est la bénédiction des Rameaux. Ils nous rappellent ces rameaux que les Juifs étendaient sur le chemin par où Notre Seigneur devait passer, et les branches de palmier et d'olivier que les enfants tenaient en mains et agitaient autour de Notre Seigneur, en criant : Hosanna Filio David; gloire, honneur, triomphe au Fils de David. Benedictus qui venit in nomine Domini; Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

A l'exemple de ces Juifs, qui célébraient les louanges de Jésus-Christ et qui le recevaient en triomphe, nous devons nous aussi chanter ses louanges et nous préparer à le recevoir en triomphe dans nos cœurs. Nous devons rendre nos hommages d'adoration et d'actions de grâces à Notre Seigneur tous les jours de notre vie et nous devons lui préparer, dans nos cœurs, une demeure digne de lui.

Nous voici entrés dans le temps pascal. A cette époque, l'Eglise nous invite, ou plutôt nous oblige à venir à la Table Sainte recevoir, dans la sainte communion, le corps, le sang, l'âme et la Divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous devons remplir ce devoir si doux; mais il faut nous y préparer

chrétiennement. Ceux qui ont bien passé le temps du carême, qui ont bien observé les prescriptions de l'Eglise, qui ont prié et suivi avec piété, les saints exercices de ces jours de salut, sont préparés, je l'espère. Ils ont pu offenser le bon Dieu, et qui ne l'offense pas? Mais leur cœur est animé d'un sincère repentir; ils sont disposés à venir se jeter aux pieds de Jésus-Christ, comme l'enfant prodigue aux pieds de son père; comme Marie-Madeleine, pour demander le pardon de leurs fautes et purifier leurs âmes Quant à ceux qui ont montré de la négligence et de la froideur, ils peuvent encore, jusqu'à un certain point, réparer le temps perdu, comme les ouvriers de la dernière heure; mais il faut qu'ils redoublent de ferveur, qu'ils rentrent sérieusement en eux-mêmes; qu'ils considèrent combien ils sont coupables et ingrats envers Dieu, et qu'ils excitent dans leur cœur, un sincère repentir de leurs péchés, pour se rendre moins indignes de recevoir Jésus-Christ leur bon Sauveur, leur Dieu.

Oui, le triomphe que nous devons préparer à Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est la purification de notre cœur, par la réception fructueuse du sacrement de pénitence. Les ornements que nous devons jeter sur sa route, ce sont le repentir et les bonnes résolutions. Telle est la signification de la première cérémonie

La deuxième cérémonie, c'est la procession. Elle nous rappelle la marche triomphante de Notre Seigneur suivi des Juifs. Elle se fait autour de l'église. Au retour de la procession, le clergé et le peuple s'arrêtent à la porte de l'église qui se trouve fermée Alors le prêtre, dans certaines églises, chante en latin ces paroles : « Ouvrez les portes principales, et élargissez-vous portes éternelles, et le Roi de gloire entrera. » De l'intérieur de l'église on chante : « Qui est ce Roi de gloire? » Le prêtre répond : « C'est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans le combat. » Après qu'on a chanté deux fois cette interrogation, et cette réponse, celui qui est à l'intérieur demande une troisième fois : « Qui est ce Roi de gloire? » Et le prêtre répond du dehors : « Ce Roi de gloire, c'est le Seigneur tout puissant. Alors il frappe avec la croix contre la porte qui s'ouvre.]

entre dans l'église suivi des fidèles. Cette cérémonie nous rappelle que Notre Seigneur par sa passion et par sa mort sur la croix, nous a ouvert le Ciel qui nous était fermé par le péché de nos premiers parents.

Selon les desseins du Créateur, Adam et Eve devaient entrer dans le Ciel, dans le paradis céleste, après avoir passé quelque temps, dans le paradis terrestre, s'ils avaient été obéissants, s'ils n'avaient pas enfreint la défense qu'il leur avait faite pour les éprouver, de manger du fruit défendu. Le même sort était réservé à leurs descendants. Mais à partir du moment où ils désobéirent à Dieu, ils se rendirent coupables, perdirent tout droit d'entrer dans le Ciel et entraînèrent dans leur malheur, tous leurs descendants, qui viennent au monde souillés de la tache originelle et privés du droit au Ciel.

Cependant le bon Dieu n'a pas voulu nous exclure à jamais de la cité des anges; mais il nous a promis et donné un Sauveur. Son divin Fils s'est fait homme; il a souffert et il est mort pour nous racheter. Jésus-Christ nous a ainsi ouvert le Ciel et mérité les grâces qui nous sont nécessaires pour y entrer. Il ne tient qu'à nous d'en profiter; car Jésus-Christ est mort pour tous les hommes; il est mort pour chacun en particulier, comme pour tous ensemble. Le Ciel nous est ouvert et chacun de nous peut y aller. Mais pour cela, il faut s'en rendre digne et le mériter.

Or, pour le mériter, que faut-il faire? Il faut reconnaître et pratiquer fidèlement la religion que Notre Seigneur nous a enseignée. Il faut croire fermement les vérités de la religion, mettre toute sa confiance en Dieu, observer fidèlement ses divins commandements, qui renferment tous les devoirs que nous avons à remplir envers notre Dieu, envers nous-mêmes et envers le prochain. Nous entrons aujourd'hui dans le temps de la réconciliation avec le bon Dieu. Peut-être y en a-t-il parmi nous qui ont perdu la grâce et l'amitié de Dieu, par le péché mortel, et pour qui le Ciel est fermé. Eh! bien, qu'ils prennent la résolution de rentrer en grâce avec Dieu, de recouvrer son amitié, par une bonne confession suivie d'une véritable conversion.

Dans certaines paroisses, c'est la coutume d'aller en procession au cimetière, de planter du buis bénit sur les tombes et d'y prier. C'est une excellente œuvre; car nous ne saurions trop prier pour les morts. S'ils sont encore en purgatoire, nos prières leur sont d'un grand secours. S'ils ont quitté ce lieu de souffrance, pour entrer dans le séjour de l'éternel repos, nos prières ne sont pas perdues. Les âmes des élus les entendent; ils intercèdent pour nous et nous obtiennent les grâces et les bénédictions de Dieu. Ainsi soit-il.



La fête de Pâques.

Evangile selon Saint Marc, XVI, 1 et suivants.

En ce temps là Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des parfums pour venir embaumer le corps de Jésus. Le premier jour de la semaine, étant parties de grand matin, elles arrivèrent au sépulcre au lever du soleil. Et elles disaient entre elles : Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre? Mais, en regardant, elles virent que cette pierre, qui était fort grande, en avait été ôtée. En entrant dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, ce dont elles furent fort effrayées. Mais il leur dit : Ne craignez point; vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié, il est ressuscité, il n'est point ici, voici le lieu où on l'avait mis. Allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il s'en va devant vous en Galilée; c'est là que vous le verrez, selon ce qu'il vous a dit.

De la résurrection de Jésus-Christ.

L'évangile de ce jour nous rapporte le grand événement de la résurrection de Jésus-Christ. Ce miracle est la preuve la plus convaincante de la divinité et de la vérité de la religion chrétienne; il est le fondement de notre foi. En effet, « si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit saint Paul, notre prédication est vaine et votre foi est vaine aussi et nous ne sommes nous-mêmes que des imposteurs » (1). Mais, au contraire, nous pouvons dire que, si Jésus-Christ est ressuscité, notre foi est certaine, la doctrine de l'Evangile est divine, ses promesses sont infaillibles. Car, s'il est ressuscité, c'est qu'il est Dieu. Ecoutez son propre témoignage : « Vous me demandez un miracle, (pour vous assurer que je suis envoyé de Dieu,) on ne vous en donnera point d'autres que celui (qui a été figuré par la conservation miraculeuse) du prophète Jonas. Car de même que Jonas fut

(1) Cor. XV, 14, 15.

trois jours et trois nuits dans le sein d'un grand poisson, (et qu'il en sortit vivant,) ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre, (et en sortira plein de vie (1). En d'autres termes, Jésus dit aux Juifs : Vous n'aurez pas d'autre preuve de ma divinité, c'est-à-dire de preuve plus frappante, que ma résurrection. A-t-il donné cette preuve? Oui, donc il est Dieu, la religion chrétienne est divine; à moins que l'on ne veuille soutenir que Dieu a fait le plus grand de tous les miracles, pour imposer la plus monstrueuse de toutes les impostures, ce qui serait le comble de l'absurdité.

Mais quelles sont les raisons qui nous autorisent à croire d'une manière inébranlable ce fait de la résurrection de Jésus-Christ? Avant de les exposer, commençons par établir que Jésus-Christ était bien mort sur la croix. Quelques incrédules ont osé dire que la mort de Jésus-Christ n'était qu'apparente, qu'il n'était qu'évanoui, et que, après être resté un certain temps dans cet état, il était revenu à lui, s'était réveillé et était sorti du sépulcre. Mais il n'y a rien de plus mal fondé que cette assertion; car tout prouve que la mort de Jésus-Christ fut réelle. Les apôtres le disent clairement dans l'Evangile. Lorsque les soldats vinrent, suivant la coutume, pour briser les jambes des crucifiés; ils s'abstinrent de briser celles de Jésus; parce que, à leurs yeux, il était réellement mort, et ils ne brisèrent que celles des deux larrons.

Cependant un des soldats porta un coup de lance à Jésus, dans la région du cœur, et aussitôt, dit l'Evangile, il sortit du sang et de l'eau. Or ce coup était infailliblement mortel. Enfin de savants médecins considérant tout ce que Jésus-Christ a souffert, les coups et blessures qu'il a reçus, la position de son corps sur la croix, le coup de lance, ont déclaré qu'il était impossible qu'il ne fût pas mort. De plus, il disent que, quand même il ne serait pas mort à la suite de ces horribles traitements, la manière dont il a été enseveli, les aromates dont on s'était servi pour l'embaumer, lui auraient certainement donné la mort par suffocation. Il n'y a

(1) Mat. XII, 39, 40

donc pas à en douter, la mort de Jésus-Christ a été réelle. Si donc il a été revu vivant après sa mort, c'est qu'il est ressuscité. Or il en est ainsi.

En effet, il serait souverainement déraisonnable de refuser de croire des témoins 1° qui n'ont pu se tromper; 2° qui n'ont pas voulu tromper; 3° qui n'auraient pu tromper, quand même ils auraient voulu. C'est là une vérité évidente qui n'a pas besoin de preuve. Or tels sont les apôtres.

D'abord ils n'ont pas pu se tromper. En effet, Jésus-Christ n'est pas apparu seulement à quelques hommes; il est apparu à un grand nombre de personnes, à Marie Madeleine et aux autres saintes femmes, aux apôtres et aux disciples d'Emmaüs, et un jour, à plus de cinq cents personnes à la fois. Jésus-Christ n'est pas apparu à ces personnes pendant la nuit seulement, mais en plein jour. On ne peut donc pas dire que ces apparitions n'étaient que rêves, cauchemars, hallucinations. Il n'est pas apparu une ou deux fois; mais très souvent, et pendant l'espace de quarante jours. Les apôtres l'ont vu, l'ont entendu; ils ont parlé, mangé et voyagé avec lui; ils ont reçu ses instructions. L'un d'eux, Saint Thomas a touché et constaté ses plaies. Ne faudrait-il pas avoir perdu tout bon sens, pour ne voir dans tout cela, que des illusions, des rêves, des hallucinations?

Mais ce qui donne bien plus de poids à ces témoignages des apôtres, c'est leur lenteur, leur hésitation à croire. Jésus-Christ leur avait souvent reproché ce défaut avant sa mort; il le leur reproche encore après. « O que vous êtes bornés et lents à croire! » Lorsque les Saintes femmes viennent leur annoncer la résurrection de Jésus, ils regardent tout ce qu'on leur dit, comme des rêveries, des illusions,du délire (1). Quand enfin, ils le voient eux-mêmes, pour la première fois, ils s'imaginent voir un fantôme. (2) Certes des hommes si peu disposés à croire n'étaient pas faciles à tromper, et assurément ils n'ont cru qu'à la réalité

(1) Luc XXIV. 11.
Id. 37.

des choses. Il est donc certain que les apôtres n'ont pu être trompés.

En second lieu, ils n'ont pas voulu tromper. De deux choses l'une : ils ont cru que Jésus-Christ était réellement ressuscité, ou bien ils ne l'ont pas cru. S'ils l'ont vu ressuscité, leur dévouement envers lui, s'explique très bien; mais s'ils ne l'ont pas vu, il devient inexplicable. Car s'ils étaient persuadés qu'il n'était pas ressuscité, ils devaient le regarder comme un imposteur qui les avait indignement trompés, en leur disant qu'il était Dieu et qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort. Par conséquent ils ne devaient avoir pour lui que de la haine, du mépris et maudire à jamais son nom.

Mais voilà qu'au contraire, ces hommes qui, avant sa mort, fuyaient et craignaient de passer pour ses disciples, deviennent ses plus courageux défenseurs. Ils s'exposent aux plus grandes fatigues, aux persécutions, aux châtiments les plus terribles, pour faire croire à tous les peuples que cet homme, accusé de grands crimes, crucifié entre deux voleurs, est le Dieu créateur et maître du monde et le sauveur des hommes. Ils n'hésitent pas à subir le martyre, à mourir dans les plus affreux supplices, roués, brûlés, crucifiés pour soutenir un si odieux mensonge. Peut-il se faire que onze hommes, après avoir été indignement trompés par un autre, se soient dévoués, sacrifiés de la sorte pour lui? Est-il possible d'admettre une telle aberration chez des hommes? Non, non, les apôtres n'ont pas pu vouloir tromper.

Au surplus ils n'avaient aucun intérêt à soutenir une telle imposture ni dans ce monde, ni en l'autre. En ce monde, ils n'avaient à attendre que la haine, le mépris, la persécution, la mort, et rien de tout cela ne leur a été épargné. Ils ont tout souffert avec une constance et un courage surhumains et sont morts dans les plus affreux supplices. Dans l'autre monde, s'ils croyaient en Dieu, ils n'avaient à attendre que les châtiments éternels de l'enfer pour prix de leur imposture. Il n'est pas possible que, dans de telles conditions, les apôtres aient voulu tromper. Si donc ils ont proclamé la résurrection du Sauveur,

c'est qu'ils étaient profondément convaincus de la vérité de cet événement, c'est qu'ils en avaient les preuves les plus péremptoires.

Enfin, et ceci est encore plus fort, ils n'auraient pu tromper, quand même ils auraient voulu. Il fallait, en effet, pour cela, qu'ils enlevassent le corps et le fissent disparaître. Mais par quels moyens? Par la violence? Mais les apôtres étaient timides et faibles; ils l'avaient bien prouvé, quand ils virent leur Maître arrêté. Et ils auraient dû attaquer des soldats aguerris, habiles à manier les armes et sans nul doute choisis parmi les plus sûrs et les plus courageux? On ne peut admettre une telle attaque; et d'ailleurs les gardes n'ont jamais dit cela.

Auraient-ils cherché à corrompre les gardes par l'argent? Mais en supposant qu'ils eussent eu de l'argent, comment pouvaient-ils se fier à des gens qui trahissaient leur devoir pour de l'argeut, et qui, pour une autre somme, pouvaient les trahir à leur tour? Auraient-ils employé la ruse et enlevé le corps pendant que les gardes dormaient, comme le prétendent les Juifs? Mais conçoit-on que les gardes n'aient pas été éveillés, s'ils dormaient, par le bruit qu'ont dû faire les apôtres, pour rouler l'énorme pierre qui fermait le sépulcre, ou pour creuser dans le roc un chemin souterrain? D'ailleurs quels témoins que des hommes qui dorment et qui déclarent eux-mêmes n'avoir rien vu ni entendu? Que diriez-vous d'un témoin qui viendrait vous dire: Je n'ai rien vu ni entendu, je dormais profondément, et cependant je déclare telle chose? Y auriez-vous confiance?

Enfin les apôtres n'avaient aucun moyen humain à leur disposition, pour imposer la croyance à cet événement si extraordinaire, si incroyable en lui-même. Au contraire, ils avaient tout contre eux: les autorités religieuses et civiles, les prêtres Juifs et les païens, les empereurs et tous les potentats qui soutenaient ces prêtres et leurs fausses religions étaient coalisés contre les apôtres et les disciples de Jésus-Christ, et leur interdisaient sous peine de mort de parler de lui. Ils les poursuivaient, les faisaient arrêter comme des malfaiteurs, et les faisaient empri-

sonner. De plus les apôtres étaient pauvres et ignorants et ne jouissaient, à cause de cela, d'aucune considération personnelle, d'aucun prestige. Eh bien, malgré tous ces obstacles, ils persuadèrent que Jésus-Christ était ressuscité et qu'il était Dieu, à des milliers d'hommes, qui eux-mêmes n'avaient à attendre que la persécution et le martyre pour leur foi. Or, nous le demandons à tout homme de bonne foi, les apôtres auraient-ils pu réussir dans leur entreprise et faire croire un si grand miracle, s'ils n'avaient eu les preuves les plus convaincantes? Non, mille fois non!

Il n'y a donc pas à en douter, les apôtres n'ont pu être trompés; car ils ont eu tous les moyens de constater la résurrection de Jésus-Christ; ils n'ont pas voulu tromper; car ils n'y avaient aucun intérêt, au contraire, ils avaient tout à perdre, même l'honneur et la vie, à prêcher la résurrection; ils n'auraient pu tromper, quand même ils auraient voulu; car ils n'auraient pu faire disparaître le corps de Jésus-Christ et jamais n'auraient pu, sans les preuves les plus puissantes, faire croire à la résurrection.

Or la résurrection de Jésus-Christ opérée par sa propre puissance, est le plus grand de tous les miracles, et la preuve la plus éclatante de sa divinité; car il n'y a qu'un Dieu qui, s'étant fait homme, puisse se faire revivre après sa mort. Que suit-il de là? Il s'ensuit évidemment que Jésus-Christ est Dieu et que sa religion est divine et par suite, la vérité même, et que son Eglise, qui nous l'enseigne, est divine et infaillible. Croyons donc fermement toutes les vérités qu'elle comprend et que l'Eglise nous enseigne, au nom de son divin fondateur. Ne nous laissons jamais ébranler dans notre foi; mais soyons-lui fidèles, comme les apôtres et les millions de martyrs qui sont morts pour l'attester. N'écoutons pas les discours des ennemis de la religion, ni tout ce qu'ils publient dans leurs journaux, leurs revues, leurs livres. Notre foi est la parole de Dieu, croyons à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Mais à la foi joignons les œuvres de la foi; car sans les

œuvres, la foi est morte, elle ne peut servir qu'à nous faire condamner. Remplissons donc bien nos devoirs envers Dieu, le devoir de la prière de chaque jour, la sanctification du dimanche, le devoir pascal. Montrons-nous pleins de zèle pour le culte de Dieu et profitons des moyens de salut qu'il nous donne, surtout des sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Remplissons bien nos devoirs envers le prochain; soyons bons, justes, charitables, patients, humbles envers les autres, comme nous voudrions qu'on le fût envers nous. Ne faisons jamais aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît.

Remplissons aussi fidèlement les devoirs de notre état et nos devoirs envers nous-mêmes, travaillons à nous sanctifier chacun dans la condition où Dieu l'a placé. C'est là la voie qui conduit au Ciel, où nous jouirons, avec notre Seigneur Jésus-Christ, de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

De la résurrection spirituelle. Voir les Instructions sur la vie de Notre Seigneur.



Premier dimanche après Pâques.

Evangile selon Saint Jean XX. 19 et suivants.

En ce temps là, sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples étaient assemblés, étaient fermées, de peur des Juifs. Jésus vint et se tint au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous. Ayant dit ces paroles il leur montra ses mains et son côté. Les disciples donc furent heureux de voir le Seigneur. Il leur dit donc une seconde fois : La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même. Ayant dit ces mots il souffla sur eux et leur dit : Recevez le saint Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Mais Thomas, l'un des douze apôtres, appelé Didyme, n'était pas avec eux, lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains les marques des clous, si je ne mets mon doigt dans les trous des clous et ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai point. Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, se tint au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt et considérez mes mains. Approchez aussi votre main et la mettez dans mon côté et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu. Jésus lui dit : Vous avez cru Thomas, parce que vous avez vu ; heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ! Jésus a fait, à la vue de ses disciples, plusieurs autres miracles qui ne sont point inscrits au livre. Mais ceux-ci sont écrits, afin que vous croyez que Jésus est le Christ, Fils de Dieu, et qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom.

De la paix chrétienne.

Après être apparu, dans la journée de sa résurrection, à sa sainte Mère d'abord, ensuite à Marie-Madeleine, aux saintes femmes et aux disciples d'Emmaüs, Notre Seigneur daigna, vers

le soir, se montrer à ses Apôtres qui ne croyaient pas encore à sa résurrection, malgré les rapports qui leur avaient été faits, par des personnes bien connues d'eux et assurément dignes de foi. Il était difficile que ces diverses relations, venant de différents côtés, ne fissent quelque impression sur leur esprit. Mais la prévention qui les possédait, et la terreur qui les glaçait, éloignaient de leur esprit la conviction. Ils désiraient de croire; mais ils ne l'osaient pas. Ils espéraient sans doute un peu; mais ils craignaient davantage encore, quand ils virent paraître le Sauveur au milieu d'eux, sans que les portes du lieu où ils étaient fussent ouvertes, et ils reconnurent, au même moment, et le Maître chéri dont ils déploraient la perte, et sa puissance suprême à laquelle rien dans la nature ne résistait.

En les abordant, Notre Seigneur leur souhaite la paix et il répète ce salut par trois fois. Ce n'est pas sans raison qu'il y insiste; son motif est évidemment qu'ils y fassent une attention particulière. Entrons dans son intention; car ce qu'il dit à ses apôtres, il nous l'adresse également. C'est à nous, comme à eux, qu'il apporte la paix.

Partout, dans le monde on parle de paix; partout on la désire et nulle part elle n'existe. Pourquoi? C'est parce qu'on ne pratique pas la religion et qu'on n'observe pas la loi de Dieu sincèrement et entièrement. Or la religion est la seule vraie base de la paix ; il n'y a pas de paix sans elle. Si la religion chrétienne était bien pratiquée par tous les hommes, ils auraient la paix de toutes manières : la paix avec Dieu, la paix avec le prochain, la paix avec eux-mêmes.

Et d'abord la paix avec Dieu. C'est la première et la plus importante; elle est le fruit de la grâce, qui elle-même est le fruit des mérites du Sauveur. Eh bien, cette paix, les hommes l'auraient, s'ils observaient fidèlement la religion chrétienne; car en la pratiquant ainsi, ils fuiraient le vice, l'erreur et le péché, pratiqueraient la vertu et vivraient dans la grâce de Dieu, et, par conséquent, jouiraient de son amitié, selon cette parole du

Sauveur : « Vous serez mes amis, si vous observez mes commandements. » (1)

Qui pourrait altérer cette union de l'âme avec Dieu, de l'âme qui n'a, avec Dieu qu'une seule volonté, qui reçoit de sa main la prospérité, avec reconnaissance ; l'adversité, avec résignation, qui lui rapporte sa gloire et lui offre ses humiliations, qui, au sein de la joie, met en lui ses délices, et au milieu des souffrances, se réjouit de la pensée de lui ressembler et de lui plaire ? L'amitié de Dieu est le plus solide et le plus précieux de tous les biens. Tous les autres passeront ; mais celui-ci n'aura pas de terme. Il nous survivra même, et, après avoir été, dans les traverses de cette vie, le soutien, la consolation, le bonheur de la vertu, il deviendra, dans le séjour céleste son immense et éternelle récompense.

Mais, si l'amitié de Dieu est le plus grand de tous les biens, ce qui nous la fait perdre est le plus grand de tous les maux. Or ce qui nous ôte l'amitié de Dieu, c'est le péché mortel, qui consiste dans la transgression volontaire et délibérée de la loi divine en matière importante et dans le mépris de la volonté de Dieu.

Quand on a la foi et que l'on comprend ce que c'est que le péché mortel, comment peut-on le commettre et y rester ? On sait qu'on est dans l'inimitié avec Dieu, esclave du démon, exposé aux coups de la justice divine ; que, d'un moment à l'autre, on peut être précipité dans les flammes éternelles, et on serait tranquille ? Ce n'est pas possible, ou bien, c'est que l'on est tombé dans l'aveuglement de l'esprit et dans l'endurcissement du cœur.

Oh ! que ceux qui sont dans l'état de péché mortel, blasphémateurs, transgresseurs du saint jour du dimanche, impudiques, ivrognes, coupables d'injustices, qui négligent le devoir pascal, qui violent les lois du jeûne et de l'abstinence et autres pécheurs, y pensent sérieusement. Si leur conscience leur reproche leurs fautes, qu'ils écoutent sa voix ; car c'est la voix

(1) Jo. XV. 14.

de Dieu qui les appelle. Si elle se tait, s'ils n'ont plus même de remords, qu'ils tremblent; car ils sont sur la pente de la ruine éternelle. Si vous voulez conserver la paix avec Dieu, évitez le péché, surtout le péché mortel.

En second lieu, la paix avec le prochain. Oui, si la religion de Jésus-Christ était bien pratiquée, la paix règnerait entre tous les hommes, elle règnerait dans les familles et dans la société. Si les hommes pratiquaient bien la religion chrétienne, ils observeraient fidèlement la grande loi de la charité évangélique, et dès lors, plus d'envie, de jalousie, de haine, de divisions, d'injustices, de vengeance, ni rien de tout ce qui trouble la paix parmi eux. Tous se regarderaient comme des frères, éviteraient de se faire de la peine, et s'efforceraient de se faire le plus de bien possible les uns aux autres.

Si la religion était bien pratiquée, quel bonheur et quelle paix règneraient dans les familles! Les époux s'aimeraient d'un amour sincère, se garderaient une fidélité inviolable, supporteraient avec patience, les défauts l'un de l'autre, vivraient dans une union que la mort seule pourrait briser; ils ne seraient qu'un cœur et qu'une âme.

Les enfants seraient soumis à leurs parents, en qui ils verraient l'image et les représentants de Dieu; ils les respecteraient, les aimeraient, se montreraient pleins de dévouement pour eux et éviteraient tout ce qui pourrait leur causer de la peine. Les parents, de leur côté, travailleraient de tout cœur à procurer le bien temporel et spirituel de leurs enfants. Tous seraient heureux dans la paix du Seigneur.

Il en serait de même des maîtres et des serviteurs, des supérieurs et des inférieurs. Tous rempliraient fidèlement leurs devoirs les uns envers les autres. Tous seraient dans la paix et vivraient heureux.

Par là-même, la société serait heureuse; ce serait comme le paradis sur la terre. On n'y verrait plus ces luttes, ces divisions, qui troublent l'ordre et la paix, il ne serait plus question de ces

guerres horribles, dans lesquelles des frères s'entretuent, sous prétexte de gloire ou d'intérêt national.

Enfin la paix avec soi-même. Chacun jouirait de cette paix, s'il pratiquait bien la religion. Cette paix consiste dans la double soumission des passions à la raison et de celle-ci à la loi divine. Peut-il exister du calme dans une âme livrée aux passions? C'est impossible. Quoi que l'on accorde aux passions, on ne peut en obtenir la paix. Vous vous flattez de les modérer; vous espérez que votre raison saura tenir une mesure de sagesse où elle puisse à la fois les satisfaire et les régler, leur permettre ce qui est agréable, leur refuser ce qui est nuisible? Mais c'est leur séduction même qui vous fait tenir ce langage. Consultez seulement votre propre expérience; quand une passion vous a-t-elle dit : c'est assez? Quand a-t-elle manqué de s'autoriser de ce que vous lui avez cédé, pour exiger de vous d'avantage?

Avez-vous jamais entendu un avare dire : J'ai assez d'or et de biens? Avez-vous jamais entendu un ambitieux dire : Je suis assez élevé, assez puissant? Avez-vous jamais entendu un voluptueux dire : J'ai assez de plaisir? Non les passions sont insatiables; plus on leur donne, plus elles veulent avoir. On ne peut jamais avoir la paix avec elles, dès qu'on s'est mis à céder à leurs exigences.

Que faut-il donc? Il faut que la raison les tienne sous le joug, qu'elle les réprime dès le commencement; sinon de concession en concession, de faiblesse en faiblesse, elle finira par devenir esclave des passions. Il est facile d'arrêter un ruisseau à sa source; mais laissez-le devenir un torrent, il brisera toutes les digues que vous voudrez opposer à ses ravages. Il en est de même des passions. A force d'y céder, elles finissent par devenir maîtresses et par asservir la raison.

Que faut-il pour avoir la paix? Il faut que la raison les domine, qu'elle leur résiste dès le commencement. Mais où trouvera-t-elle la force dont elle a besoin? C'est dans la religion. La religion lui montre par ses préceptes les moyens de dompter les passions;

et, par les grâces que l'on obtient, en la pratiquant fidèlement, elle nous donne la force de résister aux passions.

C'est pourquoi nous devons nous appliquer à bien connaître la religion, à suivre ses préceptes, à employer les moyens qu'elle nous donne, pour obtenir les grâces de Dieu, la prière, les sacrements, les bonnes œuvres. Avec la bonne volonté et la grâce de Dieu, nous triompherons de nous-mêmes et nous aurons la paix du cœur.

La religion est donc la source de la paix avec Dieu, avec le prochain, avec soi-même. Aimons-la et pratiquons-la fidèlement et sincèrement, nous serons heureux en cette vie et plus encore en l'autre. Ainsi soit-il.

Pour la confession, voir Institution de la Confession dans les Instructions pour le Carême.



Deuxième dimanche après Pâques

Evangile selon Saint Jean, X, 11 et suivants

En ce temps-là, Jésus dit à quelques-uns des pharisiens : Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent point, voyant venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit; et aussitôt le loup les ravit et met le troupeau en désordre. Or le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire et qu'il ne se met point en peine des brebis. Je suis le bon Pasteur et je connais celles qui sont à moi, et celles qui sont à moi me connaissent, comme mon Père me connaît et que je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie. Il faut aussi que je les ramène et elles écouteront ma voix et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un Pasteur.

Jésus est le bon Pasteur

Dans cet évangile, Jésus-Christ se présente à nous comme le bon Pasteur. Voyons comment il l'est et ce que nous devons faire pour être ses brebis fidèles.

Le bon Pasteur connaît ses brebis, les conduit dans de bons pâturages, veille sur elles pour les défendre contre les loups et empêcher qu'aucune ne s'écarte; il ramène celles qui sont égarées, s'expose à beaucoup de fatigues et de travaux et donne sa vie pour elles. Or c'est précisément ce qu'a fait le divin Sauveur.

Il connaît ses brebis de la manière la plus parfaite. Etant Dieu, il connaît non seulement tout ce qui est, mais ce qui doit être; il voit aussi clairement l'avenir que le présent et le passé. Il peut donc dire qu'il connaît ses brebis, qu'il en sait le nombre et les distingue les unes des autres. Il nous connaît donc parfaitement; il connaît tous nos besoins, les faiblesses de notre nature, les ténèbres de notre esprit, l'inconstance de notre cœur,

la violence de nos passions, les dangers qui nous environnent, et il est toujours prêt à nous tendre une main secourable; car la connaissance qu'il a de nous n'est pas une connaissance froide et stérile; mais c'est une connaissance doublée d'amour, qu'il compare à celle qu'il a de son Père et que son Père a de lui : « Comme mon Père me connaît, je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis. »

Oui, Jésus-Christ nous connaît et il nous aime, comme il connaît et aime son Père. Et qui comprendra jamais cet amour? N'est-ce pas cet amour qui l'a fait descendre du Ciel sur la terre, pour venir au secours de ses brebis infortunées qui étaient la proie du loup infernal? N'est-ce pas pour les délivrer de sa fureur, qu'il s'est revêtu de notre nature, afin de s'immoler pour nous? Oh! cette innocente victime a été immolée plutôt par le glaive de son amour, que par la main des bourreaux qui l'ont attachée à la croix. Ce divin Pasteur a répandu son sang sur les plaies que nous avait faites le péché, pour les guérir. Il est mort pour nous donner la vie. Il est ressuscité pour notre justification; il nous a ouvert l'entrée du céleste héritage que nous avions perdu.

Non content d'avoir donné sa vie pour ses brebis, en se sacrifiant pour elles, il leur procure tous les secours nécessaires pour les conserver en bon état. Il les conduit dans de bons et fertiles pâturages, qui les soutiennent, les nourrissent, les engraissent. Quels sont ces pâturages? C'est le champ de la sainte Eglise, dans laquelle les brebis fidèles trouvent la nourriture la plus salutaire, sa doctrine, ses grâces, ses sacrements, doctrine sainte et salutaire, qui est pour elles le pain de la vérité; grâces abondantes qui nous fortifient, nous soutiennent et nous préservent du mal; sacrements où nous trouvons les moyens de conserver la vie de la grâce et les remèdes pour la recouvrer, quand nous l'avons perdue. Aussi nous pouvons dire avec le Prophète, que rien ne nous manque sous la conduite de notre bon pasteur. (1)

---

(1) Ps. XXII.

Après nous avoir donné la vie surnaturelle par le baptême, il nous a préparé dans la pénitence, un remède aux blessures auxquelles notre fragilité nous expose. Il nous conduit dans les sentiers de la justice, en éclairant notre entendement par ses lumières, et, en nous fortifiant par ses grâces, il nous détourne des obstacles qui s'opposent à nous dans le chemin du salut, nous soutient dans nos faiblesses, nous console dans nos afflictions.

Mais son amour se manifeste surtout dans la Sainte Eucharistie, qu'il a instituée la veille de sa mort, et par le moyen de laquelle, il s'immole tous les jours pour nous, reste au milieu de nous, et nous nourrit de sa chair et de son sang. Les autres pasteurs vivent de la substance de leurs brebis ; mais lui nourrit les siennes de sa propre substance ; car c'est lui-même qui se donne à nous dans la Sainte communion, c'est son corps, son sang, son âme et sa Divinité que nous y recevons ; il se donne à nous pour être la nourriture de nos âmes.

Heureuses les brebis qui vivent sous la conduite du bon Pasteur ; mais, bien malheureuses, celles qui s'en éloignent ! Toutefois le bon Pasteur ne les abandonne pas. « J'ai d'autres brebis, dit-il, qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut que je les y amène ». Il parlait des gentils, des païens ou idolâtres ; mais ses paroles s'appliquent aussi aux pauvres égarés qui sont sortis de l'Eglise, ou qui n'y sont pas entrés, et aux pécheurs qui se sont éloignés de lui. Il ne les abandonne pas, il les rappelle à lui par l'organe des pasteurs de son Eglise et par les fidèles dévoués au salut des âmes. Il appelle à lui tous les hommes ; il voudrait n'en faire qu'un seul troupeau, dans un seul bercail.

Mais, si le pasteur se montre si bon, si généreux, si dévoué, les brebis ont, de leur côté des devoirs à remplir envers lui. Ils se ramènent à trois, indiqués dans l'Evangile : Connaître le pasteur, écouter sa voix, le suivre. Tel est le portrait que Jésus-Christ a fait lui-même de la brebis fidèle. « Je connais, dit-il mes brebis et elles me connaissent ; les brebis écoutent la voix de leur pasteur et elles le suivent. »

Le premier pas qu'il faut faire pour entrer dans le bercail de Jésus-Christ, c'est de le connaître. C'est dans cette connaissance que consiste la vie éternelle, comme il nous l'assure lui-même. Toutes les autres connaissances, sans celle-là, sont incapables de nous conduire au salut.

Mais qu'est-ce que connaître Jésus-Christ, comme il veut être connu ? Est-ce savoir ce qu'il est, ce qu'il peut, ce qu'il a fait pour notre salut ? Tout cela est bon et nécessaire à savoir, mais ne suffit pas. Nous devons connaître Jésus-Christ, non d'une connaissance stérile et infructueuse, mais d'une connaissance animée par l'amour, d'une connaissance pratique. Comme Jésus-Christ connaît ses brebis pour leur faire du bien, ainsi la connaissance que nous avons de lui, doit produire dans nos cœurs l'amour le plus sincère, l'attachement le plus inviolable. Amour sincère qui lui conserve tous les mouvements de notre cœur ; qui bannisse de notre cœur tout objet capable de lui en disputer la possession ; qui nous fasse observer en tous points ses divins commandements ; attachement inviolable qui nous fasse défier, comme faisait le grand Apôtre, toutes les créatures de nous séparer de Jésus-Christ. (1) Voilà ce que c'est que connaître Jésus-Christ, comme il veut être connu : c'est l'aimer par dessus tout, faire tout ce qui peut lui être agréable, chacun selon notre état, et éviter tout ce qui peut lui déplaire.

Si nous sommes dans ces dispositions, nous serons dociles à la voix du bon Pasteur, seconde qualité d'une brebis fidèle. Le bon Pasteur fait entendre sa voix aux hommes de différentes manières. Il nous parle d'abord par les saintes Ecritures. Elles sont la parole de Dieu et, par conséquent, la vérité-même. C'est pourquoi nous devons les respecter et croire sans hésiter les divins enseignements qu'elles renferment.

Il nous parle par son Eglise. La voix de l'Eglise, c'est la voix de Jésus-Christ : « Qui vous écoute m'écoute, a dit le divin Pasteur (2) ». Les pasteurs des âmes sont ses interprètes, c'est

(1) Rom. VIII.

(2) Luc X, 16.

en son nom qu'ils nous parlent, qu'ils nous exhortent et nous instruisent. « Allez, enseignez toutes les nations, leur à dit Jésus-Christ (1) ». Saint Paul dit : « Nous remplissons l'office de ministres de Jésus-Christ (2) ». C'est pourquoi nous devons les écouter et nous bien pénétrer de leurs instructions, de leurs avis, de leurs exhortations, et nous appliquer à les mettre en pratique.

Il nous parle par la voix de la conscience. C'est elle qui nous montre le bien que nous devons faire, le mal que nous devons éviter. Il nous parle par les sentiments qu'il excite dans notre cœur. C'est de lui que nous viennent ces bons mouvements qui nous portent au bien, ou nous éloignent du mal. C'est de lui que nous vient cette voix qui nous crie de résister à la tentation, ou qui nous tourmente quand nous sommes tombés dans le péché et nous rappelle à Dieu. Il nous parle par les grands exemples de vertu, qu'il nous a lui-même donnés, par les exemples des saints et des vrais fidèles, qui sont pour nous une touchante leçon et un encouragement à faire le bien. Il nous parle par les événements par les coups terribles dont il frappe certains pécheurs endurcis, par les morts subites, par les épreuves qu'il nous envoie. Ne fermons pas l'oreille à sa voix qui nous parle de tant de manières ; mais montrons-nous des brebis dociles, écoutons-la et sachons-nous en bien pénétrer.

Enfin les brebis fidèles suivent le bon pasteur. Qu'est-ce que suivre Jésus-Christ ? C'est s'appliquer à imiter les vertus dont il nous a donné l'exemple. Il a été doux, humble, chaste, patient, charitable, plein de zèle pour la gloire de Dieu, toujours et en tout soumis à sa volonté, obéissant jusqu'à la mort de la croix. Appliquons-nous à reproduire en nous ce beau modèle, en pratiquant ces admirables vertus, qui font l'ornement des âmes et les rendent agréables au Seigneur. C'est difficile sans doute, mais ce n'est pas impossible. Loin de là ! Ce que tant de saints et saintes, tant de fidèles de tout âge, de tout rang, ont fait, pourquoi ne pourrions-nous pas le faire ? Avec l'aide de Dieu, tout nous est

(1) Math. XVIII, 19.
(2) II, Cor. V, 20,

possible. « Je puis tout, disait saint Paul, en celui qui me fortifie. » (1) Mettons-nous généreusement à l'œuvre, demandons au bon Pasteur de nous soutenir de sa grâce et rien ne pourra nous arrêter. Sous sa conduite, nous marcherons d'un pas ferme et assuré dans le chemin du ciel. Ainsi soit-il.

Voir dans les Instructions pour le Carême, la Persévérance.



(1) Phil. IV. 13.

Troisième dimanche après Pâques.

Evangile selon Saint Luc, X, 16 et suivants.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et un peu de temps après, vous me reverrez ; parce que je m'en retourne à mon Père. Là-dessus ses disciples se dirent les uns aux autres : Que signifie ce discours qu'il nous tient ? Après un peu de temps, vous ne me verrez plus : puis un peu de temps après, vous me reverrez ; parce que je m'en retourne à mon Père. Ils disaient donc : Que signifie cette parole ? Encore un peu de temps ? Nous ne savons ce qu'il veut nous dire. Mais Jésus connaissant qu'ils voulaient l'interroger leur dit : Vous vous inquiétez de ce que j'ai dit : Après un peu de temps, vous ne me verrez plus, et un peu de temps après, vous me reverrez. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, au lieu que le monde sera dans la joie, pendan que vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse se changera en joie. Quand une femme est sur le point de devenir mère, elle est dans la tristesse, en voyant le moment approcher ; mais dè qu'elle a eu un fils, elle ne se souvient plus de ses souffrances dans la joie qu'elle ressent d'avoir mis un homme au monde Ainsi vous avez maintenant de la tristesse ; mais je vous reverra ensuite et votre cœur se réjouira, et personne ne pourra vou priver de votre joie.

A. Explication de l'évangile.

C'était le Jeudi-Saint, après la dernière cène, au moment o allait commencer sa passion, que Notre Seigneur Jésus-Chri tenait ce discours à ses apôtres. Il leur annonce qu'il va le quitter, mais que bientôt ils le reverront. Il voulait leur fai entendre qu'il allait mourir et que, peu de temps après sa mor il sortirait vivant du tombeau et reparaîtrait au milieu d'eu

Notre Seigneur fait donc ici une véritable prophétie et vous savez qu'elle s'est réalisée; car les Juifs s'étant emparés du Divin Sauveur, le firent condamner à mort. Il fut crucifié et son corps fut déposé dans le tombeau. Mais trois jours après y avoir été renfermé, le divin Sauveur en sortit vainqueur de la mort.

Cela nous prouve à l'évidence que Jésus-Christ connaissait les choses futures, dépendant de la libre volonté des hommes, et qu'il était tout-puissant, maître souverain de la mort. Par conséquent, nous devons conclure de là qu'il est Dieu, ainsi qu'il l'a affirmé et que la Sainte Eglise nous l'enseigne. Nous devons donc l'adorer, l'aimer et le servir comme notre Dieu, notre souverain maître, et pratiquer fidèlement la religion qu'il nous enseigne par la sainte Eglise, qu'il a établie.

Cependant les apôtres ne comprirent pas ce que Jésus-Christ leur dit. Nous sommes encore, en bien des points importants de sa doctrine, dans le même cas que les apôtres. Jésus-Christ nous parle encore aujourd'hui, comme autrefois. Il nous parle, non par lui-même, il est vrai; mais par les ministres de son Eglise, par les prédicateurs, par tous ceux qui enseignent sa religion, dans la vraie Eglise établie par lui. Il nous parle par la bouche du Souverain Pontife, par la bouche de notre Evêque, par la bouche du pasteur à qui il nous a confiés. Or, nous devons suivre fidèlement cet enseignement de la sainte Eglise, qui nous parle au nom de notre divin Maître, car il a dit à ses ministres : « Celui qui vous écoute m'écoute. »

Mais l'enseignement de l'Eglise n'est pas toujours compris, bien s'en faut, surtout sur certains points de doctrine qui contrarient les mauvais penchants de la nature, les mauvaises passions, ou qui demandent des sacrifices. Quand un pasteur rappelle aux parents leurs devoirs envers leurs enfants, le comprend-on toujours? Non malheureusement. On sait ce qu'il veut dire; mais on ne veut pas se persuader qu'il a raison; on dit qu'il exagère, qu'il est trop sévère, que, s'il fallait faire tout ce qu'il dit, on n'en finirait jamais. En un mot, on se fait illusion à soi-même. On ne s'occupe que peu ou point de l'éducation des enfants; on les

laisse agir à peu près comme ils veulent; on ne les corrige pas; on ne s'enquiert pas s'ils fréquentent de bonnes ou de mauvaises compagnies, ni s'ils remplissent leurs devoirs. et c'est ainsi qu'il y en a qui deviennent à l'âge de quinze, seize ans, des libertins dont on ne peut plus venir à bout, qui sont la honte d'une famille, le scandale d'une paroisse.

De même, quand un pasteur élève la voix contre certains divertissements, contre les fréquentations trop familières, contre les mauvaises lectures, les mauvaises sociétés, il y en a toujours dans une paroisse qui ne comprennent pas. Ils traitent ce qu'on leur dit d'exagération et méprisent la parole de Dieu, n'en font qu'à leur tête, suivent leurs caprices, ou plutôt, leurs passions, marchent dans la voie de l'iniquité, et souvent se perdent sans espoir de retour.

De même encore, quand un pasteur invite les fidèles à fréquenter assidûment les sacrements, les saints offices de l'église, il y en a toujours aussi qui sont sourds à sa voix, qui ne comprennent pas. Ils ne comprennent pas combien il est important de prier chaque jour, de bien assister aux offices de l'église, surtout à la sainte messe et de fréquenter souvent et comme il faut les sacrements. Ils négligent ces grands moyens de sanctification et se privent de bien des grâces qui leur seraient cependant nécessaires pour vivre en bons chrétiens. D'où cela vient-il?

Cela vient de ce qu'on aime à vivre à son aise. Or, quand il s'agit de faire le bien, de pratiquer la vertu, de servir Dieu fidèlement, de prier, de fréquenter les sacrements, il faut faire des efforts, il faut se gêner, et c'est précisément ce qu'on ne veut pas faire. Soyons donc plus généreux envers le bon Dieu. On travaille beaucoup pour acquérir les biens de ce monde, il ne faut pas négliger les biens éternels, il faut travailler au salut de son âme. Comprenons bien que nous ne sommes pas pour longtemps sur la terre, qu'il faut nous préparer, pendant cette vie, une éternité de bonheur, ou nous attendre à un éternel malheur, et appliquons-nous à bien faire ce que la sainte Eglise nous commande et à éviter ce qu'elle nous défend.

Nous lisons aussi dans cet évangile, que les apôtres ne ·omprenant pas bien ce que Notre Seigneur leur dit, cherchent ıéanmoins à comprendre le sens de ses paroles. Ils cherchent à ;'instruire. A leur exemple, nous devons tous chercher à nous nstruire des vérités de la religion, de nos devoirs, afin de ne pas ıous laisser séduire par l'erreur et entraîner dans la voie du vice. 'est pourquoi les fidèles sont obligés de suivre attentivement es instructions qui leur sont faites au nom de Jésus-Christ et de 'efforcer de les mettre en pratique. Quand quelqu'un est dans e doute au sujet d'une vérité ou d'un devoir de la religion, il loit chercher à s'éclairer, et pour cela, il faut s'adresser, non ›as à la première personne venue, mais à celui qui a mission ›our instruire les fidèles ou à son propre confesseur. Lorsque ous avez une affaire de justice à débrouiller, vous vous adressez un avocat; quand votre santé est en danger vous vous adressez un médecin. Quand il s'agit de la religion, il faut s'adresser à eux qui ont mission de l'enseigner et alors on a la vérité.

Enfin nous lisons dans cet évangile ces paroles: Vous pleurerez t vous vous lamenterez et le monde se réjouira ; vous serez dans 'affliction; mais votre tristesse se changera en joie. Dans ce ›assage, Notre Seigneur prédit à ses apôtres qu'ils seront ›ersécutés par le monde et, en même temps, il leur promet la écompense de leur fidélité. Or cette prophétie s'est réalisée à la ettre.

A peine les apôtres eurent-ils commencé à prêcher sa doctrine, combattre l'erreur et le vice, qui dominaient le monde, qu'aus-itôt la persécution s'éleva contre eux puissante et terrible. On es poursuivait comme des malfaiteurs, on les traînait devant les ribunaux; on les enfermait dans les prisons, chargés de fers; nfin ils moururent martyrs de leur dévouement à la cause de. Notre Seigneur et de son Eglise.

Ce qui est arrivé aux apôtres arrive encore de nos jours. On ait constamment la guerre à la religion et à ceux qui la pratiquent, t surtout aux prêtres. Le grand ennemi de la religion à notre poque, c'est la franc-maçonnerie, qui comprend le libéralisme,

le progressisme, le radicalisme, le socialisme sous toutes ses formes, toutes les sectes ennemies de la religion. Partout elle fait la guerre à la religion par tous les moyens possibles; elle lui fait la guerre par ses journaux qui l'attaquent sans relâche, par le mensonge, la calomnie, par la raillerie, le sarcasme, le ridicule, par l'impiété et l'immoralité qu'ils répandent partout. Dans tous les pays où elle a le pouvoir, elle persécute la religion et ceux qui la pratiquent par des lois iniques, en bannissant la religion de l'école, des hôpitaux, de l'armée, en supprimant les immunités ecclésiastiques, en obligeant au service militaire les jeunes gens qui se destinent au sacerdoce, en interdissant les manifestions publiques du culte, en sécularisant les cimetières, en faisant des lois contre les congrégations religieuses, qui rendent tant de services à la religion et aux pays où elles sont établies. Partout elle fait la guerre à l'Eglise sans trève et sans merci. C'est l'Eglise de Satan opposée à l'Eglise de Jésus-Christ et travaillant constamment à sa ruine.

Nous, chrétiens et catholiques, nous devons lui résister. Nous ne devons jamais favoriser sa presse impie et immorale, ne jamais lire ses livres ou journaux; nous devons user de notre suffrage et de notre influence pour l'empêcher d'arriver au pouvoir ou pour la renverser, lorsqu'elle y est. Nous ne devons rien négliger pour la combattre et pour maintenir les droits de Dieu et de son Eglise. En agissant ainsi nous travaillerons au bonheur de la société et des familles, nous nous montrerons de fidèles enfants de Dieu, et un jour, il nous accordera la récompense qu'il a promise à ses fidèles serviteurs. Ainsi soit-il.

B. Pour le même dimanche.

Quatre manières de souffrir pour Jésus-Christ.

Par ce que Notre Seigneur dit à ses apôtres dans cet Evangile, il leur apprend qu'il y a une grande différence entre leur sort ici-bas et celui des mondains. Ceux-ci seront dans la joie, tandis qu'eux seront dans la tristesse. Mais, tandis que leur

tristesse doit se changer en une joie qui ne leur sera jamais ravie, la joie des mondains sera changée en une éternelle tristesse. Méditons sérieusement ces vérités et tirons-en de salutaires instructions.

Les apôtres devaient, dans peu de temps, éprouver un grand chagrin de la perte de leur Maître, et quelque temps après, recevoir une abondante consolation, par sa résurrection. Mais, peu de temps après, lorsque Notre Seigneur se serait entièrement séparé d'eux, pour retourner à son Père, une nouvelle carrière de travaux, de fatigues, de peines, de persécutions, de douleurs, de souffrances, devait s'offrir devant eux. Nous savons combien ils ont souffert pour Jésus-Christ ; nous savons qu'ils sont morts pour lui dans les supplices. Mais nous savons aussi qu'ils étaient soutenus dans leurs souffrances, par leur foi, par leur espérance dans les promesses de Jésus-Christ, et par leur amour pour lui, et ils n'ont pas été déçus dans leur espoir.

Nous sommes assurés aussi de souffrir en cette vie. Nous n'aurons pas autant à souffrir que les apôtres, peut-être ; mais nous ne pouvons échapper aux peines inévitables de cette vie. Sur cette terre, qui est une vallée de larmes, chacun a sa croix à porter, son calice d'amertume à boire. Nous naissons dans la souffrance, nous vivons dans la peine, les travaux, les fatigues, en butte à toutes sortes de contradictions et de misères et nous mourons dans la douleur. C'est là le triste fruit du péché. Gardons-nous cependant de murmurer ; car la religion qui nous découvre le principe de nos maux, nous en révèle aussi l'usage. Elle nous apprend à les supporter ; mieux que cela, elle nous apprend à les convertir en biens, à faire de nos infortunes un principe de bonheur ; de nos afflictions, une cause de joie ; de nos souffrances, une récolte de délices ; de nos privations, une source de jouissances ; de nos pertes, un trésor de richesses. Mais, pour qu'il en soit ainsi, il faut souffrir pour Jésus-Christ, ne l'oublions pas. Car la souffrance par elle-même n'est rien ; c'est le motif pour lequel on souffre qui lui donne sa valeur. Il est donc essentiel de connaître ce que c'est que souffrir pour

Jésus-Christ. En y réfléchissant attentivement, nous en trouvons quatre manières différentes.

La première et la plus directe est celle que Notre Seigneur annonce à ses apôtres, qui consiste à être persécuté pour la foi. Pendant les trois premiers siècles de l'Eglise, les fidèles ont été presque constamment persécutés. Des millions ont été martyrisés pour la foi. Dans la suite, l'Eglise a presque toujours été en butte à la persécution, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre. A l'exemple des vrais fidèles, qui ont courageusement souffert pour leur foi, soyons disposés à tout sacrifier pour elle, même la vie, s'il le fallait. La mort ainsi endurée est la porte du ciel, où les martyrs jouissent d'une joie qui ne leur sera jamais ravie.

Une seconde manière de souffrir pour Jésus-Christ, c'est d'endurer les maux qu'entraîne la fidélité à le servir. Outre les persécutions violentes auxquelles le christianisme est quelquefois exposé, le chrétien est sujet à des tribulations particulières, moins effrayantes, sans doute, mais plus difficiles peut-être à supporter, à cause de leur durée et de leur continuité. La vertu a de grandes consolations il est vrai; mais elle a, en même temps ses peines. Tant qu'elle reste sur la terre, elle est dans une guerre continuelle; des ennemis de tous genres tantôt se succèdent, tantôt se réunissent pour la combattre. Elle ne se soutient que dans les combats, elle ne s'avance que par les victoires. Au dehors le monde dans lequel elle vit, l'attaque par ses contradictions, ses railleries plus dangereuses encore, par ses séductions plus funestes que tout le reste. Au dedans, elle a sans cesse à résister aux inclinations qui l'attirent, aux passions qui l'entraînent. Pour pratiquer la vertu, pour opérer son salut, il faut combattre sans cesse, il faut surmonter mille difficultés; il faut traverser bien des épreuves. Les justes doivent combattre et souffrir pour persévérer; les pécheurs ont encore bien plus à endurer, pour revenir à Dieu. Que doivent faire les uns et les autres? Se tourner vers Jésus-Christ le divin modèle, considérer tout ce qu'il a eu à souffrir de toutes manières, se retremper

sans cesse dans la contemplation de ses admirables exemples et souffrir tout pour lui et en union avec lui, et leur tristesse sera changée en joie.

Souffrir pour Jésus-Christ, c'est encore supporter pour lui et en vue de lui plaire, les traverses et les tribulations, dont est semée cette misérable vie. Lorsqu'elles viennent fondre sur nous, considérons que c'est Dieu qui nous les envoie, et nous les recevrons avec soumission; qu'elles sont la loi de notre nature, et nous les recevrons, avec patience; qu'elles sont la peine du premier péché, et nous les recevrons avec résignation; qu'elles sont les châtiments paternels de nos propres fautes, pour nous en épargner de plus sévères, et nous les recevrons avec reconnaissance; qu'elles sont les épreuves auxquelles nous met la Providence et nous les recevrons avec courage et avec joie. Profitons-en, pour nous purifier, pour nous sanctifier, afin que l'on ne puisse dire de nous : « Vous avez souffert tant et de si grands maux et cela inutilement. »

Une quatrième et dernière manière de souffrir pour Jésus-Christ, consiste dans les mortifications volontaires et dans les peines que le chrétien s'impose à lui-même. Nous ne pouvons aller au Ciel qu'à la suite du divin Sauveur, et, pour le suivre, il faut, comme lui, porter notre croix. « Si quelqu'un veut venir après moi, dit-il, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive. » (1) Il a souffert pour nous, non pour nous en dispenser, mais pour nous apprendre à souffrir comme lui. Il a voulu être, non seulement notre Rédempteur, mais notre modèle, comme dit Saint Pierre, afin que nous marchions sur ses traces. (2)

Considérons tous les saints qui sont passés avant nous sur la terre, et qui sont entrés dans la Patrie bienheureuse, en voyons-nous un seul qui s'y voit élevé autrement que par les mortifications? Tous sont parvenus à la gloire par les humiliations, au bien suprême, par l'abnégation, et au bonheur, par les souffrances.

(1) Luc IX. 23

(2) I Pet. II. 21.

Cherchons de tous côtés, nous ne pourrons découvrir d'autre route. Mortifier sa chair, par le retranchement des plaisirs, et son esprit, par l'assujettissement des passions, voilà le véritable moyen, le moyen assuré, le moyen nécessaire de la sanctification. Il faut ajouter le moyen bien peu connu et surtout bien mal pratiqué. On n'aime pas de se mortifier, on n'aime pas de s'imposer des pénitences; on redoute même celles que l'Eglise impose; on cherche encore à les adoucir, à les éluder, sous toutes sortes de prétextes. Ce n'est pas le moyen de gagner le Ciel. Nous sommes tous pécheurs, et, si nous ne faisons pénitence, nous périrons tous.

Profitons donc de toutes les occasions que nous avons de souffrir, pour expier nos péchés, et imposons-nous à nous-mêmes. quand nous avons péché, une vraie pénitence de nos fautes, soit en nous privant d'un plaisir même légitime, soit en nous privant d'une partie de la nourriture que nous prenons d'ordinaire, soit en travaillant, en esprit de pénitence, ou de toute autre manière.

Après avoir annoncé à ses apôtres les afflictions qui les attendent, Jésus-Christ leur promet qu'elles se changeront en joie. C'est cette pensée qui les soutenait dans leurs travaux Qu'elle soit de même notre encouragement et notre consolation dans nos maux et notre pénitence. Pensons à la grande récompense que Dieu ménage à ceux qui le servent fidèlement et nous ne reculerons devant aucun sacrifice pour lui; nous donnerons notre vie pour lui, s'il le faut; nous subirons les persécutions du monde, nous supporterons les afflictions de la vie, nous saurons faire une vraie pénitence de nos péchés, et ainsi nous gagnerons la joie qui ne nous sera jamais ravie. Ainsi soit-il.



Quatrième dimanche après Pâques.

Evangile selon Saint Jean XVI. 5 et suivants.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: Je vais à Celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande où je vais. Mais, parce que je vous ai ainsi parlé, votre cœur est rempli de tristesse. Cependant je vous dis la vérité. Il vous est utile que je m'en aille; car, si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et, lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde du péché, de la justice et du jugement. Du péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi; de la justice, parce que je m'en vais à mon Père et que vous ne me verrez plus; du jugement parce que le prince de ce monde est déjà jugé. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais elles sont en ce moment au-dessus de votre portée. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. Il ne parlera pas de lui-même; mais il dira tout ce qu'il aura entendu et il vous annoncera les choses à venir. C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera.

Le Saint Esprit, par l'organe de la Sainte Eglise convainc le monde du péché, de la justice et du jugement.

A la pensée que leur Maître allait les quitter, les apôtres étaient plongés dans la tristesse. Pour les consoler, le bon Sauveur leur promet, de nouveau, de leur envoyer le Paraclet, l'Esprit consolateur. Nous voyons clairement d'après ces paroles de Notre Seigneur, l'ordre des décrets divins, dans l'exécution de l'œuvre de la Rédemption et de la sanctification des hommes.

Suivant cet ordre, chacune des trois personnes devait paraître à son tour dans ce grand ouvrage. Le Père avait commencé en envoyant son Fils unique et en l'unissant à la nature humaine

par l'Incarnation. Le Verbe incarné devait éclairer le monde par sa doctrine et le racheter par sa mort. Il fallait qu'il disparût et qu'il laissât, si l'on peut ainsi parler, la place libre, pour que l'Esprit Saint se montrât en qualité de sanctificateur des hommes et de consommateur de l'ouvrage du Père et du Fils.

On voit, en tout ceci, la manifestation claire du mystère de la Sainte Trinité, la distinction des personnes, par la diversité des opérations attribuées à chacune. On y voit spécialement la divinité du Saint-Esprit; car il n'y avait qu'un Dieu qui pût mettre la dernière main à l'œuvre de Dieu. Telles sont les grandes et sublimes révélations de l'Evangile. Il n'y a qu'un Dieu qui ait pu tenir un tel langage, révéler de telles choses. C'est donc avec raison que l'Evangile est appelé la parole de Dieu.

Mais écoutons ce que fera cet Esprit divin que doit envoyer Jésus-Christ. « Lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde sur le péché, la justice et le jugement. » Puis Jésus explique ces paroles. Appliquons-nous à les bien comprendre.

Le Saint Esprit convaincra le monde sur le péché. Comment cela? « Parce qu'ils n'ont pas cru en moi, dit le divin Maître. » Le monde, ce sont les impies, les incrédules et tous ceux qui les suivent. L'Esprit Saint ou, ce qui revient au même, la sainte Eglise qui est son organe, fera voir à l'évidence, à ceux qui veulent ouvrir les yeux à la lumière de la vérité, que ces impies et incrédules, ces gens qui ne veulent pas de la religion de Jésus-Christ, sont dans l'erreur, qu'ils y sont par leur faute et, par suite, qu'ils sont inexcusables.

C'est ce qui est arrivé et c'est ce qui arrive encore aujourd'hui. Qu'ont fait les apôtres, après la descente du Saint-Esprit? Ils ont prêché l'Evangile, et, pour confirmer la vérité de leur parole ils ont fait d'innombrables miracles. Ils guérissaient d'une parole les malades les plus incurables, rendaient la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux paralytiques, ressuscitaient même les morts. Ils ont enfin mis le comble à leurs prodiges par le plus étonnant de tous les miracles, la conversion du monde au christianisme, c'est-à-dire, à une religion toute

nouvelle et entièrement opposée à toutes les religions, aux mœurs, aux lois existantes, et surtout contraire aux passions qui entraînent les hommes, dans les mille voies de l'erreur et du vice. Ils ont donc, par tout cela, fait voir aux hommes que la religion de Jésus-Christ est la seule vraie, et que ceux qui ne veulent pas de cette religion, sont dans l'erreur, dans le péché et marchent vers la ruine éternelle.

Ainsi, au temps des apôtres, ceux qui ne voulaient pas de la religion chrétienne, lorsqu'elle leur était suffisamment proposée, étaient certainement inexcusables. Il en est encore de même aujourd'hui de ceux qui ne veulent pas recevoir l'enseignement de l'Eglise de Jésus-Christ. Pourquoi? Parce que l'Eglise enseigne la religion prêchée par les apôtres; car elle a dans ses mains l'Evangile prêché par eux; elle a dans ses mains leurs écrits et elle a conservé avec un soin religieux leur doctrine.

Ils sont donc bien coupables ces malheureux qui ne veulent pas suivre la religion de Jésus-Christ, et surtout ceux qui la combattent et la persécutent. Ne nous laissons jamais entraîner dans leurs rangs; ne nous laissons pas séduire par leurs discours. Restons fermes dans la foi de l'Eglise de Jésus-Christ. N'oublions pas que quiconque n'aura pas la foi sera damné.

En second lieu, le Saint-Esprit convaincra le monde sur la justice; c'est-à-dire, que les apôtres éclairés et dirigés par l'Esprit Saint, prêcheront la vraie morale, la seule qui puisse faire l'homme vraiment juste devant Dieu. C'est ce qu'ils ont fait et ce que font encore leurs successeurs dans l'Eglise de Jésus-Christ. Quelle morale est comparable à celle de l'Evangile? Les incrédules eux-mêmes sont forcés de reconnaître qu'il n'y en a pas d'aussi parfaite.

De fait, si tous les hommes voulaient la pratiquer, n'est-il pas vrai que l'on aurait sur la terre la paix et le bonheur? Si l'on pratiquait bien la morale de l'Evangile, on verrait tous les hommes rendre à Dieu le culte qui lui est dû, le prier, l'adorer, célébrer ses louanges, respecter son saint nom; observer, dans la prière et le repos, le jour qui lui est consacré, se soumettre

en tout à sa volonté, et attirer par là sur eux, les bénédictions du ciel.

Si la morale évangélique était bien pratiquée, les hommes s'aimeraient comme des frères; ils ne chercheraient qu'à se faire du bien et éviteraient avec soin de se faire de la peine les uns aux autres.

Enfin si cette morale était bien observée, chaque homme s'efforcerait de vivre saintement, de fuir le vice et de pratiquer la vertu, de combattre les mauvaises inclinations de la nature corrompue et de remplir fidèlement ses devoirs.

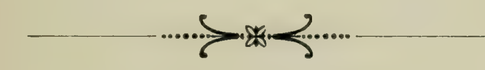
S'il en était ainsi, quel bonheur en cette vie; mais surtout quel bonheur pour tous dans l'autre! Car non content de nous récompenser ici-bas, le bon Dieu nous couronnerait encore dans la gloire du ciel, où nous jouirions à jamais du vrai bonheur.

Qu'il y a loin de la morale du monde à cette morale si pure et si parfaite! Les mondains, c'est-à-dire, les impies, les incrédules, ont, eux aussi, une morale, qu'ils appellent la morale indépendante, la morale neutre ou sans religion; mais elle est précisément le contre-pied de la morale évangélique, en une foule de points importants. Ils ne veulent pas, en effet, que l'homme rende à Dieu le culte qui lui est dû, ils ne veulent pas de la religion, ni prière, ni messe, ni sacrements. Ils ne veulent pas des grandes vertus chrétiennes, humilité, obéissance, chasteté, détachement des biens de la terre. Ils poussent l'homme dans la voie de l'orgueil, de l'ambition et de la révolte contre l'autorité; ils prêchent la haine et la vengeance contre les ennemis. Ils disent à l'homme : Suis librement les inclinations de la nature, satisfais tes goûts et tes passions, et c'est pour cela que l'on pousse la jeunesse dans les théâtres, dans les plaisirs, que l'on a ouvert partout des maisons infâmes, où le vice et le libertinage n'ont plus de bornes. Voilà le monde impie. Mais l'Eglise l'a toujours convaincu et le convaincra toujours d'iniquité, en lui opposant la justice évangélique.

Enfin, dit Notre Seigneur, l'Esprit saint convaincra le monde sur le jugement; car le prince de ce monde est déjà jugé. Nous

savons ce que Notre Seigneur entend par le monde. Par le prince du monde, il entend le démon, dont le monde suit les inspirations et qui tient le monde sous sa domination. Or de même que le prince du monde a été condamné pour toute l'éternité, à souffrir dans les enfers, de même tous ceux qui le suivent, qui vivent dans le péché, qui refusent de se convertir seront jugés comme lui, et condamnés au même supplice que lui, c'est-à-dire, à l'enfer. Rien de plus clair que cette parole de l'Evangile; mais aussi rien de plus terrible. L'impie dit qu'il n'y a pas d'enfer; mais l'Esprit Saint déclare formellement qu'il y en a un. N'est-il pas plus sûr de s'en rapporter à la parole de Dieu qu'à la parole de l'impie?

Vivons donc de manière à nous rendre favorable le jugemeut de Dieu; soyons en tout et toujours de vrais disciples de Jésus-Christ et de vrais enfants de l'Eglise, nous assurerons notre bonheur en cette vie et en l'autre. Ainsi soit-il.



Cinquième dimanche après Pâques.

Evangile selon Saint Jean XVI 23 et suivants.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous demandez à mon Père quelque chose en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit complète. Je me suis servi de paraboles pour vous dire ces choses. Vous verrez bientôt arriver le temps où je ne vous parlerai point en paraboles ; mais je vous instruirai ouvertement touchant ce qui regarde mon Père. En ce jour-là vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis point que je prierai mon Père pour vous ; car mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis de Dieu. Je suis sorti de mon Père et je suis venu dans le monde ; maintenant je laisse le monde et je retourne à mon Père. Ses disciples lui dirent : Nous voyons à présent que vous parlez ouvertement et que vous n'usez point de paraboles ; nous connaissons présentement que vous savez toutes choses et qu'il n'est pas besoin que personne vous interroge, c'est ce qui nous fait croire de plus en plus que vous êtes sorti de Dieu.

De la prière.

Dans ces paroles que Notre Seigneur adresse à ses apôtres, et qu'il nous adresse à tous : « Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera », nous trouvons d'abord la nécessité de la prière : « si vous demandez » : il faut demander, c'est-à-dire, prier, si l'on veut obtenir. En second lieu, nous y trouvons l'efficacité de la prière : » Il vous le donnera » ; et enfin la condition requise pour être exaucé : « si vous demandez en mon nom. »

Nous n'insisterons pas sur la nécessité et l'efficacité de la prière. Ces choses sont assez clairement exprimées dans cet évangile. Mais nous dirons quelles sont les conditions requises

pour que la prière mérite d'être exaucée. Quelles sont donc ces conditions? Pour que la prière soit agréable à Dieu et mérite d'être exaucée, il faut demander ce qui convient et le demander comme il convient.

Et d'abord nous ne devons demander à Dieu dans nos prières que des choses dignes de lui. C'est là une chose évidente. Or nous pouvons demander à Dieu deux sortes de biens : les biens de l'ordre surnaturel, qui ont rapport à la gloire de Dieu et au salut de nos âmes, et les biens de l'ordre naturel qui ont rapport aux besoins naturels du corps et de l'âme.

Mais, avant tout, nous devons demander les biens surnaturels. C'est Notre Seigneur lui-même qui nous a prescrit cet ordre à suivre, en ces termes : « Cherchez avant tout le Royaume de Dieu, c'est-à-dire, la sanctification et le salut de votre âme, et le reste vous sera donné par surcroit. C'est aussi l'ordre qu'il a mis dans les sept demandes de la prière qu'il nous a enseignée, du Notre Père. C'est pourquoi, avant tout, demandons au Seigneur, dans nos prières, tout ce qui peut nous être nécessaire ou utile, pour la sanctification de nos âmes. Ainsi ceux qui sont en état de péché mortel, qui vivent dans l'inimitié avec Dieu, doivent demander avant tout à Dieu, la grâce de la conversion, les lumières dont ils ont besoin, pour reconnaître l'état de leur âme, et les forces nécessaires pour briser les liens du péché. Ceux qui sont dans le doute et l'incertitude au sujet des choses de la religion, doivent demander au bon Dieu, les lumières nécessaires, pour sortir de l'incertitude, et parvenir à une foi ferme et sincère. Ceux qui sont tentés de déseperer de la bonté de Dieu, doivent lui demander la grâce d'une vive et ferme espérance. Ceux qui vivent dans l'amitié de Dieu, qui ne se reconnaissent coupables d'aucune faute mortelle, doivent demander à Dieu la grâce de persévérer. Tous, qui que nous soyons, nous devons recourir à Dieu dans les tentations, lui demander sa protection contre l'ennemi du salut. Enfin nous devons demander à Dieu ses grâces, non seulement pour nous, mais aussi pour nos frères; car nous devons prier les uns pour

les autres. Tels sont les biens surnaturels que nous devons demander à Dieu.

Quant aux biens de l'ordre naturel, comme le talent, la science la santé et autres, nous pouvons aussi les lui demander, c'est certain. Notre Seigneur lui-même nous l'apprend, et par ses paroles, et par les bienfaits innombrables qu'il a accordés aux prières d'une multitude de malades, d'infirmes, comme nous le lisons dans l'Evangile. La sainte Eglise nous l'enseigne et elle ne se contente pas de cela; elle a établi, dès les temps les plus anciens, des prières publiques, pour demander à Dieu toutes sortes de biens de l'ordre naturel. C'est ainsi, entre autres, qu'elle a établi les prières des Rogations, pour attirer les bénédictions de Dieu sur les biens de la terre, pour obtenir l'éloignement des fléaux, de la guerre, de la peste, de la famine, des intempéries.

Oui, nous pouvons demander à Dieu ces sortes de biens. Mais cependant nous ne devons les demander que pour autant qu'ils ne nuiront pas à notre salut et en nous résignant d'avance à la volonté de Dieu. Il faut, comme Notre-Seigneur, sur le mont des Oliviers, au plus fort de son agonie dire au bon Dieu : « Mon Dieu, que votre volonté se fasse et non la mienne (1) ». S'il nous les accorde, acceptons-les avec reconnaissance. S'il ne nous les accorde pas, sachons que c'est, ou parce que nous ne prions pas bien, ou parce qu'il veut nous éprouver, ou parce qu'il sait que tel bien que nous demandons nous sera plutôt nuisible qu'utile. Mais soyons bien convaincus que toute prière bien faite est toujours exaucée. Si Dieu ne nous accorde pas tel bien temporel, il nous accordera d'autres biens qui nous seront plus utiles et plus salutaires.

La deuxième condition requise pour que notre prière soit exaucée, c'est de prier comme il convient. Et d'abord il faut prier avec un cœur bien disposé. Que faut-il faire pour cela? Il faut être en état de grâce, exempt de tout péché mortel; ou, si

(1) Luc XXII, 42.

l'on est en péché mortel, il faut être disposé à se réconcilier avec Dieu, à faire pénitence. Car Dieu n'exauce pas la prière du pécheur qui refuse de revenir à lui et reste dans son péché. Que le pécheur qui veut demander à Dieu quelque faveur, commence, comme l'enfant prodigue, aux pieds de son père, par demander pardon à Dieu ; qu'il se réconcilie avec lui, par un sincère repentir de ses fautes, et alors il pourra compter sur la bonté et la miséricorde du Père céleste. Mais celui qui vit dans le péché, qui ne pense même pas à demander pardon à Dieu de ses iniquités, quelle prière peut-il faire ? Comment ses prières seraient elles exaucées ? Quand donc nous voulons prier, commençons toujours par nous humilier devant Dieu et lui demander sincèrement pardon de nos fautes, même lorsque nous avons lieu de croire que nous sommes en état de grâce ; car il n'y a personne qui ne commette au moins des fautes vénielles. La prière qui part d'un cœur contrit et humilié, ne manque jamais de parvenir jusqu'à Dieu et elle attire toujours ses grâces à celui qui l'a faite. « *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies* (1) ».

En second lieu, pour prier comme il convient, il faut prier avec une intention droite. Ainsi pour les biens temporels ou naturels, il ne faut les demander qu'en vue d'en user pour la plus grande gloire de Dieu et notre salut. Si nous ne demandions ces biens qu'en vue d'être riche, ou ce qui est pire, pour en faire un mauvais usage, satisfaire nos goûts, nos caprices, ou nos passions, notre prière, au lieu de nous rendre Dieu favorable, ne ferait que nous rendre indignes de ses dons et de ses faveurs.

Quant aux biens surnaturels, nous devons les demander à Dieu avec la volonté sincère d'en profiter pour la sanctification de nos âmes. Si nous n'avons pas cette volonté, le désire sincère d'en faire usage, nous n'obtiendrons rien.

Enfin, pour prier comme il convient, il faut prier avec piété, c'est-à-dire avec attention, humilité, confiance et persévérance.

(1) Ps. Miserere mei.

Et d'abord il faut prier avec attention. Il faut, dans la prière, être attentif à ce que l'on dit et à ce que l'on demande à Dieu. Il ne faut pas que le bon Dieu puisse nous reprocher, quand nous prions, ce qu'il reprochait aux Juifs par la bouche d'un prophète : « Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi (1) ». Faisons donc notre possible, quand nous prions, pour éviter les distractions, pour tenir notre esprit occupé du bon Dieu et de l'objet de notre prière. Quand nous remarquons une distraction, arrêtons-nous un peu, et après l'avoir éloignée, remettons-nous à prier. De cette manière, les distractions que nous aurons, seront involontaires et ne nuiront pas à notre prière.

Deuxièmement la prière doit être humble. Nous devons nous reconnaître indignes d'obtenir ses grâces et même de paraître devant lui. Nous sommes pécheurs, nous avons offensé Dieu, et nous l'offensons tous les jours, nous sommes loin, en tout cas, de le servir, comme nous devrions le faire. Il est donc bien juste de nous humilier devant lui, et de reconnaître que nous sommes indignes de lui parler et d'obtenir de lui quelque faveur. Loin de nous tout sentiment d'orgueil, quand nous prions. Gardons-nous bien de prétendre que Dieu doit nous exaucer, parce que nous nous conduisons bien, ou parce que nous faisons telles ou telles œuvres. N'imitons pas ce pharisien qui prétendait avoir droit aux bienfaits de Dieu, à cause de quelque bien qu'il faisait, mais imitons le publicain, qui, le front dans la poussière, s'écriait : « Seigneur, je ne suis qu'un pécheur, ayez pitié de moi. » C'est aux humbles que Dieu accorde ses grâces, il les refuse aux orgueilleux. (2)

Cependant, tout en nous humiliant devant Dieu, ayons confiance en lui ; car, s'il est notre souverain Maître, il est aussi notre Père. La confiance est la condition la plus essentielle de la prière. C'est celle que Notre Seigneur exigeait, avant tout, de tous ceux qui venaient lui demander quelque faveur, soit le

---

(1) Mat. XV. 8.

(2) Luc. XVIII. 13.

pardon de leurs péchés, soit la guérison de leurs maladies. « Croyez-vous que je puisse vous guérir, ? » disait-il à l'un. « Croyez, et vous serez guéri, » disait-il à un autre. « O femme, votre foi vous a sauvée, » disait-il à l'hémorrhoïse. L'Evangile est rempli de traits semblables. Prions donc avec humilité ; mais en même temps, avec une confiance pleine et entière en la bonté de Dieu. Il pourra se faire qu'il ne nous exauce pas tout d'abord ; mais alors, il ne faut pas se décourager, il faut, au contraire persévérer à prier.

La persévérance est aussi une condition requise pour être exaucé de Dieu. L'exemple de la Chananéenne rebutée par trois fois par Notre Seigneur, qui voulait l'éprouver, et l'exauça enfin, à cause de sa persévérance en est une preuve bien convaincante. D'ailleurs le Sauveur a dit : « Il faut prier sans cesse et ne jamais se décourager. » (1) « Demandez, dit-il et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. » (2) Soyons fidèles à cette recommandation de notre bon Sauveur.

Enfin, pour que nos prières soient agréables à Dieu et soient exaucées, il faut prier au nom de Jésus-Christ. Pourquoi cela ? Parce qu'il est notre médiateur et que nous ne pouvons rien obtenir que par lui. C'est pour cela que la sainte Eglise termine toutes ses prières par ces paroles : Per Dominum nostrum Jesum Christum. Par Jésus-Christ notre Seigneur.

Telles sont, en abrégé, les conditions dont la prière doit être accompagnée pour être bonne et agréable à Dieu. Ne demandons à Dieu que des choses dignes de lui et prions avec attention, humilité, confiance et persévérance, et nous serons exaucés. Ainsi soit-il.

Dans cet évangile, Notre Seigneur déclare à ses apôtres qu'il est sorti de Dieu, qu'il est vraiment Dieu. Voir Instructions sur la vie de Notre Seigneur : Divinité de Jésus-Christ.

---

(1). Luc. XVIII. 1.
(2). Luc. XI. 5.

Fête de l'Ascension.

Evangile selon Saint Marc XVI, 14 et suivants.

En ce temps là, Jésus apparut aux onze apôtres pendant qu'ils étaient à table, et leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, qui les avait empêchés de croire à ceux qui l'avaient vu ressuscité. Puis il leur dit : Allez dans tout l'univers, prêchez l'Evangile à toute créature. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé; mais celui qui ne croira pas sera condamné. Voici les prodiges qui accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom; ils parleront de nouvelles langues; ils manieront les serpents, et s'ils boivent quelque poison mortel, ils n'en éprouveront aucun mal; ils imposeront les mains sur les malades et les malades seront guéris. Après leur avoir ainsi parlé, le Seigneur s'éleva dans le Ciel, où il est assis à la droite de Dieu. Pour eux ils allèrent prêcher partout, et le Seigneur agissant avec eux, confirmait leur parole par les miracles dont elle était accompagnée.

Du vrai chrétien.

Nous voyons dans cet évangile que Notre Seigneur d'une part donne à ses Apôtres l'ordre d'aller prêcher son Evangile, à tous les peuples. Allez, dit-il, dans tout l'univers, prêchez l'Evangile à toute créature; d'autre part, il veut que les hommes croient à leur parole, et cela sous peine de la damnation éternelle: » Celui qui croira sera sauvé; celui qui ne croira pas sera damné. » Or ce pouvoir d'enseigner son Evangile, il l'a conféré, dans la personne des Apôtres, à leurs successeurs, au Pape et aux Evêques. Ce sont eux donc qui sont chargés de nous instruire des choses de la foi et des préceptes du Seigneur. Pour nous, nous devons croire à leurs paroles, suivre leur enseignement, sinon il n'y a pas de salut à espérer

Mais quelle doit être notre foi? Elle doit être revêtue de quatre qualités essentielles qui font toute la vie chrétienne. Elle

doit être universelle, ferme et inébranlable, intérieure et extérieure, et agissante. Appliquons-nous à bien comprendre ces vérités si importantes.

Et d'abord notre foi doit être universelle. Cela veut dire qu'il faut croire toutes les vérités qu'elle nous enseigne, comme révélées de Dieu. Ainsi celui qui croirait toutes les vérités de la foi, à l'exception d'une seule, comme par exemple, du mystère de la sainte Trinité, ou un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, ou de la présence réelle de Notre Seigneur dans la sainte Eucharistie, ou de toute autre, n'aurait pas la foi. Il n'y a pas de raison de rejeter une vérité plutôt qu'une autre; car c'est la même Eglise qui nous les propose au nom du Seigneur, et elle ne peut pas plus se tromper sur un point que sur un autre. C'est pourquoi nous devons les admettre toutes et telles que l'Eglise nous les enseigne; car c'est elle seule qui a mission de Dieu, pour nous enseigner les vérités de la foi, comme nous le voyons dans l'évangile de ce jour. Il ne faut donc pas faire un triage dans les vérités de la foi, croire les unes, rejeter les autres. Il faut les croire toutes. En rejeter une seule, c'est perdre la foi, parce que c'est manquer de confiance à la parole de Dieu.

En second lieu, notre foi doit être ferme et inébranlable. Nous devons croire sans douter ni hésiter toutes les vérités de la religion. Douter de l'une ou l'autre vérité de la foi, ce serait douter de la parole de Dieu même et par là lui faire une très grave injure. Il faut donc rejeter toute doctrine, tout témoignage des hommes, de nos sens ou de notre raison, dès qu'il est contraire à la foi. « Quand même, dit Saint Paul, nous-même, ou, quand un ange du ciel vous annoncerait un autre évangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème » (1). A plus forte raison, dirons-nous, quand même un homme, quelque savant qu'il fût d'ailleurs, viendrait vous dire : Ne croyez pas telle doctrine de l'Eglise; qu'il soit anathème!

(1). Gal. 1. 8.

Nous devons être fermes dans notre foi, comme les apôtres et comme les martyrs et être prêts, comme eux, à verser notre sang, s'il le fallait, plutôt que d'y renoncer. Ils ont préféré mourir, même au milieu des plus affreux supplices, plutôt que de renier Jésus-Christ. Voilà nos modèles; nous devons les imiter, rester fermes dans notre foi. Nous devons, comme eux, résister aux ennemis de la religion, qui, aujourd'hui, ne sont que trop nombreux. Nous devons, comme eux, résister au respect humain, ne jamais nous laisser dominer par cet abominable tyran. Car notre foi doit être non seulement intérieure, mais elle doit être aussi extérieure. Nous devons en faire profession publiquement. Saint Paul le dit : Il faut croire de cœur pour être justifié; mais il faut confesser sa foi de bouche pour être sauvé (1) ». Nous ne devons jamais craindre de montrer que nous avons la foi, que nous sommes chrétiens.

Ainsi, quand on attaque la foi en notre présence, nous devons la défendre, ou du moins protester contre ceux qui l'attaquent. Nous devons leur montrer que nous sommes fermement attachés à la religion et que nous n'entendons pas qu'on insulte notre foi. Il n'y a pas à rougir d'être un vrai chrétien. Que l'on rougisse quand on fait le mal, à la bonne heure; mais rougir d'une religion qui est la sainteté même, qui ne porte qu'au bien et inspire l'horreur du mal, c'est une indignité, c'est une lâcheté. Non, ne nous laissons jamais intimider par les ennemis de la religion; foulons aux pieds leurs railleries, leurs grossières plaisanteries, leurs outrages. Ne nous laissons pas non plus séduire par leurs discours, ne lisons ni leurs livres, ni leurs journaux, ne les fréquentons même pas. Restons fermes dans notre foi, dans notre amour de la religion de Jésus-Christ. Le divin Sauveur n'a pas rougi, lui, de mourir pour nous dans l'ignominie et les supplices, ne rougissons pas non plus de lui. N'oublions pas ces paroles qu'il a prononcées. « Celui qui me confessera devant les hommes, je le reconnaîtrai devant mon

---

(1) Rom. X, 10.

Père qui est dans les Cieux; mais celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon Père (1).

Notre foi doit être entière et ferme, intérieure et extérieure, de plus et surtout elle doit être vive et agissante. « Le juste, dit saint Paul, vit de la foi. » (2) Il conforme sa vie à sa foi. Sans cela, la foi ne peut servir de rien, sinon à nous faire condamner plus sévèrement. « La foi sans les œuvres, dit saint Jacques est une foi morte. » (3) Que servira à un homme, dit-il encore d'avoir la foi, s'il n'a pas les œuvres de la foi? La foi seule pourra-t-elle le sauver? » (4) — « Ce ne sont pas ceux qui écoutent la loi et la connaissent, qui seront sauvés, dit saint Paul; mais bien ceux qui l'observent. » (5) Ce n'est donc pas assez de croire, il faut joindre les œuvres à la foi.

Ainsi, pour en venir à la pratique, ce n'est pas assez de croire qu'il y a un Dieu, il faut encore remplir tous les devoirs qui lui sont dûs, l'adorer, le remercier de ses bienfaits, satisfaire à sa justice, lui demander ses grâces, lui rendre le culte qui lui est dû, respecter son saint nom, sanctifier le jour qui lui est consacré.

Ce n'est pas assez de croire que la Sainte Eglise a été établie par Jésus-Christ, pour nous éclairer et nous diriger dans le chemin du salut; mais il faut l'aimer, il faut croire ce qu'elle enseigne, faire ce qu'elle commande, éviter ce qu'elle défend; il faut la défendre contre ses ennemis, soutenir les œuvres qu'elle a établies pour la conservation ou la propagation de la foi.

Ce n'est pas assez de croire que Jésus-Christ est réellement présent dans la sainte Eucharistie, qu'il s'immole chaque jour pour nous à la sainte messe; mais il faut aimer à assister à la sainte messe le plus souvent et le plus pieusement possible, et ne pas se contenter d'y assister les jours de précepte, les dimanches et les fêtes d'obligation.

---

(1) Mat. X. 32 et 33.
(2) Héb. X. 38.
(3) Jac. II. 17.
(4) Jac. II 14.
(5) Rom. II. 14.

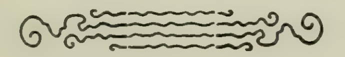
Ce n'est pas assez non plus de croire que l'on peut obtenir le pardon de ses péchés, par le sacrement de Pénitence, et que l'on reçoit Notre-Seigneur vrai Dieu et vrai homme tout ensemble dans la sainte Communion; mais il faut s'approcher souvent de ces deux sacrements. Un chrétien animé d'une foi vive ne se contente pas de s'approcher des sacrements, une ou deux fois par an, il sait que les deux commandements de l'Eglise : « Tous tes péchés confesseras au moins une fois l'an; Ton créateur tu recevras au moins à Pâque humblement », n'ont été faits que pour les chrétiens insouciants, qui ne pensent presque pas au salut de leur âme et se donnent tout entiers aux biens de la terre; il sait aussi que Notre-Seigneur et la Sainte Eglise ne désirent rien tant que de voir les fidèles s'approcher de la table sainte et qu'il peut en retirer les plus abondants fruits de salut, et il se fait un devoir de s'approcher plus souvent de ces deux sacrements. Soyons de ces chrétiens pleins de foi et de ferveur.

Ce n'est pas assez de croire que Dieu récompense les bons et punit les méchants; mais il faut faire tous ses efforts pour éviter le mal et faire le bien. Il faut donc remplir tous nos devoirs le mieux possible, chacun dans notre condition. Il faut faire de bonnes œuvres, pratiquer les vertus chrétiennes. Ainsi il faut pratiquer la charité les uns envers les autres, évitant de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Il faut pratiquer la justice les uns envers les autres, en évitant avec soin de faire du tort à qui que ce soit, dans ses biens, ou dans son honneur ou dans sa vie, et rendant à chacun ce qui lui est dû. Il faut pratiquer la chasteté, en évitant de la blesser non seulement par des paroles, des actions, des immodesties grossières; mais même par les pensées, les désirs, les sentiments de notre cœur, et en fuyant avec soin les occasions de tomber dans le vice honteux, comme sont la lecture des romans licencieux, la fréquentation des gens sans mœurs, les plaisirs mondains tels que les bals, les comédies, les théâtres et autres. Il faut pratiquer la patience dans nos peines, la soumission à la volonté de Dieu dans les épreuves, l'humilité qui nous porte à

nous humilier devant Dieu et devant les hommes, à supporter les froissements, les humiliations, par lesquelles il plaît à Dieu de nous éprouver. Il faut s'efforcer de se maintenir toujours dans la grâce de Dieu, évitant soigneusement le péché mortel, le plus grand de tous les maux et ce qui y conduit.

Voilà la vraie vie chrétienne : croire fermement toutes les vérités de la religion et y conformer sa conduite ouvertement, sincèrement, sans ostentation comme sans faiblesse. C'est la voie qui conduit au Ciel, où Notre Seigneur est allé nous préparer une place, le jour de son ascension. Marchons dans cette voie et un jour nous jouirons de cette place, nous serons dans la gloire et le bonheur pour toujours. Ainsi soit-il.

Pour la même fête, voir instructions sur la vie de Notre Seigneur : Ascension de Jésus-Christ.



Sixième dimanche après Pâques.

Evangile selon Saint Jean, XV, 26 et suivants.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Lorsque le Consolateur, cet Esprit de vérité qui procède du Père, que je vous enverrai de la part de mon Père, sera venu, il rendra témoignage de moi, et vous en rendrez aussi témoignage, parce que vous êtes dès le commencement avec moi. Je vous ai dit ces choses, afin que vous ne soyez pas scandalisés. Ils vous chasseront de leurs synagogues; mais voici bientôt le temps où quiconque vous fera mourir, croira agir conformément à l'ordre de Dieu; et ils vous infligeront tous ces mauvais traitements, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père, ni moi. Mais je vous en avertis, afin que, dans le temps où s'accompliront ces choses, vous vous souveniez que je vous les ai dites.

De l'Esprit saint.

Dans cet évangile, Notre Seigneur donne à l'Esprit-Saint deux titres : il l'appelle Esprit Consolateur et Esprit de vérité. Ces deux titres sont relatifs aux effets que le Saint Esprit devait produire d'abord dans les Apôtres, après quelques semaines, et ensuite dans les âmes fidèles, pendant toute la suite des siècles.

L'Esprit-Saint, descendu sur les Apôtres, devait les consoler de l'absence du divin Maître qui les avait instruits jusque là, tenir auprès d'eux sa place, le leur montrer assis à la droite de son Père, intercédant continuellement pour eux, et les attirant à sa suite dans le Ciel, par les grâces qu'il ne cessait de faire descendre sur eux. Au milieu des peines, des contradictions, des travaux, des fatigues, des humiliations, des souffrances de leur ministère, l'Esprit-Saint devait être sans interruption avec eux, les consoler par son onction, les soutenir par sa force, les ranimer par ses dons admirables.

Telles sont encore les fonctions qu'il exerce auprès des âmes justes, qui ont le bonheur de le posséder. Dans toutes les

tribulations qu'elles éprouvent, il est leur consolateur et leur appui. Il ne leur ôte pas entièrement le sentiment de leurs maux; il faudrait pour cela changer leur nature, mais il en adoucit l'amertume. S'il ne tarit pas leurs larmes, du moins il les essuie.

Toutes les consolations des hommes se réduisent à exhorter à la patience, par la nécessité de souffrir. C'est une vérité incontestable sans doute; mais elle est désespérante, quand on la sépare de la religion; parce qu'alors, les souffrances n'ont plus ni principe, ni but, ni dédommagement, et que l'attente de l'avenir aggrave, de son affreuse perspective, la sensation du présent. Mais cette vérité est consolante, quand elle est présentée par le Saint-Esprit qui, par sa doctrine sainte, nous fait connaître pourquoi nous souffrons, le but de nos souffrances et le fruit que nous pouvons en retirer. Ainsi la religion chrétienne nous apprend que les maux que nous souffrons sont les châtiments du péché; si nous sommes chrétiens, nous reconnaissons que c'est avec justice que nous souffrons, nous acceptons le châtiment et le supportons plus facilement. Nous trouvons qu'il nous est avantageux de souffrir, quand nous pensons que, par là, nous expions nos péchés; nous trouvons qu'il est glorieux de souffrir, quand nous pensons que, par là, nous ressemblons à notre divin modèle. Nos peines nous semblent précieuses, quand nous pensons que, par elles, nos vertus se purifient et se fortifient; nous comprenons combien elles nous sont avantageuses, quand nous savons que ces courts moments d'une légère douleur, nous acquièrent pour l'éternité, un poids immense de gloire. Et d'où nous viennent ces encouragements et ces consolations? C'est de l'Esprit-Saint, et lui seul a le pouvoir de nous les faire sentir. Oui, c'est dans la religion chrétienne, et en elle seule, que nous pouvons trouver les consolations dans nos peines et le courage et la force de les supporter.

Jésus-Christ appelle l'Esprit-Saint, Esprit de vérité; parce que c'est lui qui, d'abord, est l'auteur de toute vérité, qui, ensuite, la propage et la répand, qui, enfin, la persuade et la fait recevoir.

Il fut pour les Apôtres l'Esprit de vérité, quand, descendant en eux, le jour de la Pentecôte, il les remplit des vérités célestes ; quand leur imposant l'obligation de les publier, il leur en donna le courage et la force; quand il couronna leur prédication du plus merveilleux succès.

Il est encore parmi nous l'esprit de vérité; car c'est lui qui dirige les premiers pasteurs de l'Eglise, pape et évêques, les rend infaillibles, proclame par leur bouche, la vérité et condamne l'erreur. C'est lui qui prépare les cœurs à recevoir la parole de Dieu et lui fait produire des fruits de salut parmi les hommes. C'est pourquoi tous doivent s'adresser à lui : les pasteurs, pour n'enseigner que la vérité; les fidèles, pour en être touchés et en tirer profit pour le ciel.

L'Esprit divin est essentiellement et par nature Esprit de vérité. Mais il y a un autre esprit qui lui est diamétralement opposé et dont nous devons nous garder avec soin, c'est l'esprit d'erreur et de mensonge qui travaille de tout son pouvoir, et souvent, avec trop de succès, à détruire le bien qu'opère le Saint Esprit. Pour nous attirer dans la voie de l'erreur et du vice, il nous présente les faux raisonnements des hérétiques ou des incrédules, les illusions du monde, le charme des plaisirs, les séductions de toutes sortes. Souvent même, pour nous plonger dans les ténèbres, il se transforme en ange de lumière (1). Ici il nous présente un principe vrai et religieux en lui-même; mais dont l'application serait vicieuse; là il nous offre une action louable et méritoire; mais qu'il corrompt par une intention criminelle. Il faut souvent une attention très grande, pour distinguer ses perfides suggestions des saintes inspirations de l'Esprit divin. Mais il ne faut pas se laisser décourager par ses attaques, ni abuser par ses œuvres. Ne suivons pas nos idées et nos goûts; car nous pourrions le plus souvent nous égarer; mais confions-nous à l'autorité qui nous dirige, sous l'influence de l'Esprit Saint, nous serons assurés d'être dans la bonne voie.

---

(1) II. Cor. XI, 14.

Esprit consolateur, Esprit de vérité, le Saint-Esprit est encore la source de la véritable vie de nos âmes, de la vie surnaturelle. C'est lui qui la fait naître dans nos âmes par le baptême et qui la fortifie par le sacrement de Confirmation. Et quand nous avons eu le malheur de la perdre par le péché mortel, il nous la rend, par le sacrement de Pénitence.

Oui, c'est l'Esprit Saint qui répand en nous la vie de la grâce, c'est la doctrine de l'apôtre saint Paul. Ecoutez ce qu'il écrivait aux Romains : « Vous n'avez point reçu l'Esprit de servitude, pour que vous vous conduisiez encore par la crainte; mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption des enfants par lequel nous disons, en nous adressant à Dieu : mon Père; et c'est l'Esprit-Saint qui nous rend témoignage que nous sommes les enfants de Dieu; si nous sommes les enfants, nous sommes les héritiers, oui héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ (1) ».

Non seulement il nous donne la vie surnaturelle, mais de plus il l'entretient en nous. C'est lui qui est la source de toutes les grâces, ou plutôt la grâce même, de telle sorte que le juste qui jouit de la grâce est le temple de l'Esprit-Saint. « Ne savez-vous pas, dit saint Paul, que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit-Saint habite en vous? (2) ». C'est de lui que nous viennent les bons sentiments qui nous portent au bien, les saintes répugnances qui nous éloignent du mal. C'est sa force qui nous soutient dans les combats; c'est sa lumière qui nous éclaire dans nos doutes. C'est sa charité qui élève le chrétien à la pratique des vertus les plus héroïques; c'est par lui que le juste arrive à la perfection la plus sublime. Notre sanctification est attribuée au Saint-Esprit, comme la Création au Père, la Rédemption au Fils : Ainsi la Sainte Trinité est occupée à notre sanctification et à notre bonheur.

Mais, pour recevoir les biens de l'Esprit-Saint, il faut vivre dans le recueillement, veiller sur soi afin de bien profiter du

(1) Rom. VIII, 15, 17.
(2) I, Cor. III, 16.

moment de la grâce et prier avec foi et avec ferveur. Et d'abord il faut vivre dans le recueillement. Le Saint-Esprit ne se communique pas à une âme dissipée (1). Tout ce qui préoccupe l'esprit ou trouble le cœur est un obstacle aux communications de l'Esprit-Saint et par conséquent à l'affermissement de la vie chrétienne. La lecture des romans, la fréquentation des assemblées mondaines, le goût des plaisirs, des spectacles, des bals, sont incompatibles avec l'esprit de piété. Il faut donc éviter tout cela, ou du moins n'user des plaisirs, lorsqu'il le faut, qu'avec beaucoup de modération et de précaution.

Une deuxième condition requise pour recevoir les fruits du Saint-Esprit, c'est la vigilance; il faut veiller sur soi, pour éviter tout ce qui peut éloigner de nous l'Esprit-Saint et pour profiter des moments précieux de la grâce. Faute de cette vigilance, on perd beaucoup de grâces et, avec elles, beaucoup de mérites. Nous laissons échapper mille occasions heureuses de faire des actes de vertu; nos résolutions demeurent stériles; nos promesses les plus saintes se se réalisent jamais. Est-ce parce que nous ne les faisons pas sincèrement? Nullement; notre désir est sincère; mais il est inefficace, prace que nous oublions nos résolutions au moment où il faudrait les accomplir. Une humiliation se présente, ce serait l'occasion de faire un acte d'humilité. Une injure nous est faite, ce serait l'occasion de faire un acte de charité. Une peine nous arrive, ce serait l'occasion de faire un acte de patience Malheureusement l'impression de la nature précède la réflexion, et l'on devient infidèle là, où, avec plus de vigilance, on aurait pu acquérir un nouveau mérite pour le ciel.

La troisième condition pour recevoir l'Esprit-Saint, c'est de le demander par une prière fervente : « Dieu donnera un bon esprit à ceux qui le demandent (2) ». C'est ce qu'ont fait les Apôtres dans le Cénacle, où ils étaient dans la retraite avec la Sainte Vierge. Ils priaient avec ferveur, attendant la réalisation

---

(1) Osée II, 14.
(2) Luc, XI.

de la promesse du Sauveur. Ce ne fut pas en vain. Prions donc; demandons avec confiance au Saint-Esprit ses grâces et ses lumières et il nous les accordera. Demandez et vous recevrez.

Ainsi donc recueillement, vigilance, prière, telles sont les conditions requises pour jouir des faveurs du Saint-Esprit. Ne négligeons aucun de ces moyens de sanctification; nous assurerons notre salut, nous nous préparerons un bonheur sans fin. Ainsi soit-il.

Sur les persécutions annoncées par Notre-Seigneur, voir B. *Epreuves de l'Eglise,* au quatrième dimanche après l'Epiphanie.



Fête de la Pentecôte.

Evangile selon Saint Jean XIV, 23 et suivants.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point ne garde point mes paroles. Et la parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ces choses, pendant que je demeure encore avec vous ; mais le Saint-Esprit, ce consolateur que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous remettra en mémoire tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse ma paix et vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point et ne craignez rien. Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais et je reviens à vous. Si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que je m'en vais à mon Père ; parce que mon Père est plus grand que moi. Et je vous le dis maintenant avant que la chose arrive, afin que vous croyiez, lorsqu'elle sera arrivée. Je n'ai plus guère de temps à vous parler, car le prince du monde va venir, quoiqu'il n'ait aucun pouvoir sur moi ; mais c'est afin que le monde connaisse que j'aime mon Père et que j'agis suivant l'ordre qu'il m'a donné.

Changements opérés par le Saint-Esprit dans les Apôtres et dans le monde.

Dans ce passage de l'Evangile, Notre-Seigneur promet à ses Apôtres de leur envoyer l'Esprit-Saint. Il ne tarda pas à accomplir cette promesse. Dix jours après sa glorieuse Ascension, le jour de la Pentecôte, (lisons-nous dans l'épitre de ce jour,) les Apôtres étaient tous ensemble dans la salle du Cénacle. Tout à coup on entendit un grand bruit, comme celui d'un vent impétueux qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison où ils étaient réunis. Il parut en même temps, comme des langues de

feu qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit et ils commencèrent à parler diverses langues, selon le don du Saint-Esprit qui les faisait parler. Or, il y avait alors à Jérusalem des Juifs qui étaient très religieux et qui étaient venus de toutes les nations qui sont sous le ciel. Après que ce bruit eut éclaté, il s'en assembla un grand nombre, qui furent effrayés de ce que chacun d'eux les entendait parler en sa langue. Tous en étaient surpris et dans l'étonnement dont ils étaient frappés, ils disaient : Ces gens qui parlent ainsi ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment donc les entendons-nous parler dans la langue de notre pays ? Voilà l'événement de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, le jour de la Pentecôte, tel qu'il est rapporté au livre des Actes des Apôtres. (1)

Voyons comment le Saint-Esprit a changé les Apôtres et comment ceux-ci, à leur tour, ont changé le monde. Nous trouvons encore ici une nouvelle preuve de la divinité de la religion, et par là-même un nouveau motif de l'aimer et de nous y attacher toujours davantage.

Avant la descente du Saint-Esprit, tout était à réformer dans les Apôtres, leur esprit et leur cœur. Que fait de ces hommes cet Esprit de lumière, de force et de sainteté ? Il les éclaire et en fait les docteurs de l'univers ; il réforme leur cœur, et il en fait des saints, de vrais Apôtres, doués des dons les plus heureux, de glorieux martyrs.

Avant la descente de l'Esprit-Saint, les Apôtres avaient une intelligence très bornée et sans culture. Ils écoutaient bien les enseignements de leur divin Maître ; mais ils ne comprenaient pas la plupart des choses qu'il leur disait. Aussi nous lisons dans l'Evangile que Notre Seigneur leur faisait bien souvent le reproche de ne pas entendre sa doctrine dans son vrai sens.

Mais que voyons-nous à partir du jour de la Pentecôte ? Les ténèbres qui obscurcissaient leur intelligence s'évanouissent.

---

(1) Act. II. 1 et s q q.

Doués des dons de science et de sagesse, ils se rappellent tous les enseignements du Sauveur, comme il le leur promet ici : ils pénètrent les profondeurs des mystères; les prophéties n'ont plus rien d'obscur pour eux; la doctrine de Jésus-Christ n'a rien de si élevé qu'ils ne le comprennent parfaitement. De plus ces hommes qui savaient à peine la langue de leur pays, se font comprendre de ceux qui ne la connaissaient pas du tout, et ils deviennent de puissants orateurs. « Ces hommes disait-on, ne sont-ils pas des pêcheurs de Galilée, comment donc parlent-ils notre langue ?

Mais ce n'était pas assez de réformer l'esprit; il fallait encore réformer leur cœur. Avant la descente du Saint-Esprit, ils étaient bien imparfaits et bien loin de comprendre l'esprit du christianisme. Ils étaient ambitieux. Ainsi ils s'étaient figurés que le Royaume dont Notre Seigneur leur parlait, était un royaume terrestre, le plus grand, le plus beau, le plus puisssant, et qu'ils y auraient les premières places. Ils se disputaient quelquefois même la préséance. En même temps, ils étaient faibles et timides, sans générosité, ni courage. Nous voyons leur chef renier indignement son divin Maître, après lui avoir promis qu'il mourrait pour lui plutôt que de l'abandonner. Nous les voyons tous fuir, lorsque les soldats viennent l'arrêter. Enfin ils avaient en horreur la pénitence, la mortification, le renoncement aux choses de ce monde. Ils espéraient arriver à une haute position, aux richesses, aux honneurs et aux plaisirs qui les accompagnent.

Mais que voyons-nous après la Pentecôte? Ah! quel changement s'est opéré en eux! Quel détachement des biens et des choses de ce monde! Quel courage! Quelle ardeur à faire connaître Jésus-Christ et sa religion! Avec quelle force ils supportent les persécutions et surmontent toutes les difficultés! Rien ne les effraie ni ne les arrête : ni menaces, ni prisons, ni tourments. Ils sont heureux d'avoir à souffrir pour Jésus-Christ et ils meurent enfin pour lui, dans les plus affreux supplices. Voilà ce que l'Esprit-Saint a fait des apôtres. Voyons ce qu'ils ont fait du monde à leur tour.

Remplis du saint-Esprit, le jour même de la Pentecôte, ils commencent leur sublime prédication et ils n'entreprennent rien moins que de convertir le monde. Ils prêchent d'abord à Jérusalem et déterminent de nombreuses conversions. Puis ils se partagent le monde et vont chez toutes les nations prêcher l'Evangile. Les païens embrassent en foule la religion chrétienne. De toutes parts les temples des faux dieux sont abandonnés et le monde se remplit de chrétiens. La religion de Jésus-Christ se répand avec une telle rapidité que saint Paul, à peine au milieu de ses courses apostoliques, quelques années seulement après la mort de Jésus-Christ, écrivait aux fidèles de Rome : Votre foi est annoncée à tout l'univers.

Et cependant que d'obstacles les Apôtres n'eurent-ils pas à surmonter? Ils eurent à supplanter toutes les religions alors existantes; ils eurent à combattre les lois, les usages qui étaient en opposition, avec la morale chrétienne. Ils eurent à remplacer le vice par la vertu, l'erreur par la vérité. Ils eurent à combattre contre les philosophes et les savants de l'époque, qui tous étaient plongés dans les plus épaisses ténèbres, en ce qui concernait la Divinité, la religion, le culte et la morale. Ils eurent à subir les persécutions les plus cruelles et à persuader à des gens de tout âge et de tout rang, de subir la mort, les persécutions les plus terribles, plutôt que de renoncer à la foi qu'ils avaient embrassée. Or ils ont surmonté tous les obstacles; ils ont converti le monde païen et ils l'ont amené au christianisme.

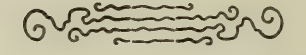
Voilà un fait qui est admis par tout le monde. Il faudrait, pour le nier, être d'une ignorance crasse ou de la plus insigne mauvaise foi. En présence de ce fait que devons-nous dire? Jésus-Christ et ses apôtres, dirons-nous avec Saint Augustin, ont-ils fait cela en opérant des miracles, oui ou non? Si ça été avec des miracles, la religion chrétienne est donc vraie. Si ça été sans miracle, je demanderai si ce n'est pas le plus grand de tous les miracles de convertir le monde sans miracle?

Qui pourrait ne pas voir en tout cela l'œuvre de Dieu? Comment les Apotres ont-ils pu être changés si subitement et d'une manière

si extraordinaire? Comment ont-ils pu ensuite changer le monde, le faire chrétien de païen qu'il était? Il faudrait être bien aveugle et bien déterminé à ne vouloir pas croire en Jésus-Christ, pour ne pas voir, dans ces événements, le bras de Dieu seul. Bien à plaindre sont ceux qui ne veulent pas se laisser convaincre par de si puissantes preuves de la vérité de notre sainte religion.

Oui notre religion est divine; car elle n'a pu être établie que par la puissance divine. C'est pourquoi nous devons y tenir de plus en plus, ne pas nous en laisser détourner par ceux qui travaillent à la détruire et à nous ravir notre foi.

Non seulement nous devons croire notre sainte religion; mais nous devons nous appliquer à la bien pratiquer, à en remplir les devoirs, comme ont fait les Apôtres et les martyrs, ouvertement et sans aucune crainte de qui, ni de quoi que ce soit. Il ne faut pas rougir de notre divine religion, si belle, si pure, si sainte, fondement de la vraie morale et source du bonheur pour tous les les hommes; il faut, au contraire, la maintenir fermement, et la pratiquer avec générosité et avec courage. C'est à ceux qui agiront de la sorte que Notre Seigneur dira un jour : Venez, serviteurs bons et fidèles, entrez dans la joie de votre Seigneur. Ainsi soit-il.



Fête de la Sainte Trinité

Evangile selon Saint Mathieu, XXVIII, 18 et suivants

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples ; Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez tous les peuples et baptisez-les, au nom du [Père, et du Fils et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à observer tous les préceptes que je vous ai donnés. Et moi-même, dès à présent, je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Du mystère de la Sainte Trinité

Après nous avoir fait célébrer la fête qui nous rappelle son établissement, la fête de la Pentecôte, la sainte Eglise nous invite tout d'abord à honorer, par une fête spéciale, le premier et le plus grand des mystères de la religion, celui sur lequel elle repose tout entière, le mystère de la Très Sainte Trinité.

Nous savons qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il n'y en a et ne peut y avoir qu'un seul. La raison et la foi sont d'accord sur ce point. Mais la foi allant plus loin que la raison nous dit de plus qu'il y a trois Personnes en Dieu : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. C'est cette vérité de foi que nous appelons le mystère de la Sainte Trinité; vérité que nous devons croire bien que nous ne la comprenions pas; parce que c'est Dieu qui nous l'a révélée et qu'étant la vérité même, il ne peut se tromper, ni nous tromper.

A ce mot de mystère, il y a des esprits pleins d'eux-mêmes, qui se révoltent et disent : M'obliger à croire des choses que je ne comprends pas? Oh! non. On ne doit croire que ce que l'on comprend. Et appuyés sur cette fameuse raison, ils refusent de croire les mystères de la foi. Or, il n'y a rien de plus futile que cette prétendue raison qui leur paraît si forte. En effet, si nous ne devions croire que ce que nous comprenons, nous ne devrions croire à rien du tout, pas même à notre

existence, car tout est mystère en nous et autour de nous. Qui est-ce qui comprend la vie et les phénomènes de la vie : la vue, l'ouïe, la sensibilité, l'intelligence, la volonté, la mémoire, en un mot, tout ce qui se passe en nous? Mystère que tout cela; nous n'y comprenons rien. Il faudrait donc ne plus y croire? Qui est-ce qui comprend la germination des semences, la végétation, la production des fruits et une infinité d'autres phénomènes de la nature? Mystères encore, mystères en tout, mystères partout. Nous n'y comprenons rien; il faudrait donc tout nier? Est-ce assez absurde?

Non, il n'y a rien de plus insensé que de dire : Je ne crois que ce que je comprends. Ceux mêmes qui le disent ne le font pas et ne peuvent pas le faire. Mais si ce n'est pas là une raison de rejeter les mystères de l'ordre naturel, pourquoi en serait-ce une de rejeter les mystères de la religion? Pourquoi n'y aurait-il pas aussi bien des mystères en Dieu et dans la Religion que dans la nature?

Laissons donc de côté ces absurdités et ne nous laissons pas égarer par des raisons ridicules et insensées. Ecoutons plutôt la voix du bon sens. Que nous dit-elle? Voici : Elle nous dit que quand une vérité est prouvée par les raisons qui lui conviennent, quelque incompréhensible qu'elle soit, il faut l'admettre. Ainsi les vérités de géométrie se démontrent par des raisonnements géométriques; les vérités d'algèbre par des raisonnements d'algèbre; les vérités de chaque science par les raisonnements propres à cette science. Et quand ces vérités sont bien démontrées, toute difficulté qu'on peut leur opposer, ne peut rien contre elles. Il en est ainsi des vérités de la religion; quand elles sont établies par les preuves qui leur conviennent, il faut les admettre. Or ces vérités sont prouvées par l'Ecriture Sainte et la Tradition de l'Eglise, qui sont la parole Dieu, et dont la vérité repose sur les plus solides fondements. Nous devons donc les admettre, quand même nous ne les comprendrions pas.

Sans doute la révélation divine est contestée, rejetée par les adversaires de la religion, par les incrédules de tout acabit; mais

il est absolument certain, d'une part, quoi qu'ils disent, que Dieu peut communiquer avec les hommes et leur révéler une religion et la leur imposer; et, d'autre part, il est parfaitement prouvé que Dieu a réellement révélé la religion chrétienne. C'est un fait établi par les témoignages les plus authentiques et les plus certains et par d'innombrables miracles, que Dieu a faits, pour confirmer la vérité de la parole de ceux par qui il révélait la vraie religion aux hommes.

Mais est-il bien vrai que le mystère de la Sainte Trinité est enseigné dans l'Ecriture Sainte? Oui, assurément. Nous en avons une première preuve dans le passage de l'Evangile que nous avons lu : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Dans ces paroles, le mot nom mis au singulier indique clairement l'unité de Dieu et les mots : et du Père et du Fils et du Saint-Esprit désignent trois personnes bien distinctes, mais unies dans une seule et même nature divine, de manière qu'elles ne sont qu'un seul Dieu.

La Sainte Trinité nous est aussi bien clairement révélée au baptême de Notre-Seigneur. Aussitôt qu'il fut sorti de l'eau, dit l'Evangile, « le ciel s'ouvrit et l'on vit le Saint-Esprit descendre en forme de colombe et venir se reposer sur lui. Au même instant, on entendit une voix du ciel qui dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je mets toute ma complaisance (1) ». Voilà une manifestation bien claire de la Sainte-Trinité : le Père qui dit : Celui-ci est mon Fils; le Fils dont parle le Père; et l'Esprit-Saint. On pourrait citer d'autres passages. Aussi cette vérité a toujours été crue et enseignée dans l'Eglise depuis les Apôtres jusqu'à nous.

D'ailleurs, comme il a été dit plus haut, elle est le fondement de toute la religion. Si on ne l'admet pas, il ne faut pas admettre l'existence du Fils de Dieu; il n'y a donc ni Jésus-Christ, ni Rédempteur, ni Eglise, ni Sacrements; il n'y a plus de religion chrétienne; il faudrait donc rejeter cette religion

(1) Math. III, 16, 17.

qui est la source de la vraie morale et, par là-même, de la vraie civilisation, le fondement du bonheur des individus, des familles et des peuples, autant qu'on peut l'avoir sur la terre, et en dehors de laquelle, au contraire, on n'a qu'erreur, vice, désordre, ruine de la morale et de la vertu, et en fin de compte de la véritable civilisation, comme le prouve l'état des pays d'où la religion chrétienne a disparu, et où domine le Mahométisme ou autres sectes d'erreur. En présence de si désastreuses conséquences, nous n'avons qu'une chose à faire : croire la religion catholique avec ses mystères et nous y attacher toujours davantage.

Mais, disent des gens qui se croient bien malins, n'est-ce pas une absurdité de dire que trois font un ? Oui, c'est une absurdité, une fausseté, de dire que trois font un. Aussi ce n'est pas cela que nous disons, lorsque nous enseignons le mystère de la Sainte Trinité. Nous ne disons pas que trois dieux font un dieu, ni que trois personnes font une seule personne; mais bien que trois personnes sont un seul Dieu, qu'il y a trois personnes en une seule et même nature divine, ce qui est bien différent. Voici des exemples qui feront bien comprendre notre pensée. Nous avons cinq doigts à la main; si quelqu'un disait que cinq doigts font un doigt, ce serait absurde; mais en disant que cinq doigts font une main, on dit la vérité. Il y a trois facultés dans notre âme, la mémoire, l'entendement et la volonté. Si l'on disait que ces trois facultés ne sont qu'une faculté, on dirait une chose absurde ; mais en disant qu'elles ne sont qu'une même âme, on dit la vérité. Il en est ainsi de la Sainte Trinité. Prenons donc toujours bien garde aux paroles des impies. Pour ridiculiser la religion, ils nous accusent de dire des choses absurdes que nous n'enseignons pas du tout et ils montrent, par cela, leur ignorance ou leur mauvaise foi.

Croyons donc sans hésiter le grand mystère de la Sainte Trinité. C'est notre premier devoir envers ce mystère. Nous lui devons, avant tout, l'hommage de notre raison et de notre intelligence. Ensuite honorons-le et suivons en cela l'exemple des

Anges, qui, selon le prophète Isaïe, comme nous le lisons dans l'office de cette fête, chantent sans cesse : Sanctus, sanctus, sanctus Dominus. Imitons la Sainte-Eglise qui ne cesse dans ses offices de répéter : Gloire au Père, et au Fils et au Saint Esprit. Quand nous faisons le signe de la croix, qui nous rappelle les grands mystères de la foi, entr'autres le mystère de la Sainte Trinité, faisons-le avec piété, avec respect, en pensant aux trois personnes de l'adorable Trinité ; pensons au Père qui nous a créés, au Fils qui nous a rachetés, au Saint-Esprit qui nous sanctifie. En agissant ainsi, nous ferons chose agréable à Dieu et salutaire à nos âmes. Ainsi soit-il.

B. Du baptême.

Nous lisons, dans cet évangile, que Notre Seigneur ordonne à ses apôtres non seulement d'enseigner sa doctrine à toutes les nations, mais aussi de les baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. Ce n'est qu'après sa résurrection que Notre Seigneur a ordonné à ses apôtres de se répandre par tout le monde, pour prêcher l'Evangile aux nations et baptiser tous les hommes, au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. Cependant le Catéchisme Romain, suivant la doctrine des Saints Pères, nous enseigne que Jésus-Christ a institué ce sacrement, quand il fut baptisé par saint Jean dans le Jourdain. Il a voulu être baptisé, dit saint Augustin, non parce qu'il en avait besoin ; mais pour sanctifier l'eau par le contact de son corps très-saint et lui donner la vertu de purifier les âmes, du péché.

Qu'est-ce que le baptême ? C'est dit le catéchisme, un sacrement qui efface le péché originel, et nous fait chrétiens, enfants de Dieu et de l'Eglise. Ce mot de baptême signifie l'action de laver, et l'on a ainsi appelé le premier des sacrements, parce qu'il sert à laver notre âme de la souillure du péché originel, comme l'eau sert à laver les objets souillés.

Mais que faut-il pour conférer le baptême ? Pour faire et conférer un sacrement, il faut d'un côté la matière et la forme,

qui sont les parties essentielles d'un sacrement; de l'autre le ministre et une personne à qui le sacrement puisse être administré. Voyons ces quatre choses dans le baptême.

Et d'abord quelle en est la matière? La matière du baptême, c'est l'eau naturelle : « Si vous ne renaissez de l'eau et du Saint Esprit, dit Notre Seigneur, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. » (1) Ainsi l'eau de rivière, de pluie, de source, de puits, pourvu qu'elle soit pure, qu'elle n'ait pas perdu sa qualité d'eau naturelle, peut être la matière du sacrement de baptême. Ce ne serait donc pas une matière convenable que l'eau artificielle comme l'eau de Cologne, l'eau de rose et autres, et bien moins encore les liquides, comme le vin, la bière, le lait. Il y a plus, l'Eglise, hors du cas de nécessité, prescrit même l'emploi de l'eau bénite consacrée à cet usage la veille de Pâques ou de la Pentecôte.

Toutefois, en cas de nécessité, si l'on n'avait à sa disposition que de la bière, du café, il faudrait s'en servir, et ensuite, si le temps le permettait et si l'on pouvait avoir de l'eau, il faudrait recommencer et baptiser sous condition.

Mais comment cette eau doit-elle être appliquée? Il n'est pas nécessaire de la répandre sur toutes les parties du corps; il suffit de la verser sur la tête, ou, quand ceci n'est pas possible, sur toute autre partie du corps. Observez toutefois que le baptême qui n'est pas donné sur la tête, est au moins douteux, et doit être renouvelé sous condition.

Cette ablution doit être accompagnée des paroles de la forme, deuxième chose requise pour faire un sacrement. Or quelles sont ces paroles dans le baptême? Les voici : « Je te baptise, au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. » C'est Notre Seigneur qui les a prescrites, comme nous le voyons dans l'évangile de ce jour.

Il y a donc trois choses qu'il faut nécessairement exprimer : l'action de baptiser : *Je te baptise;* la personne, qui est désignée par le mot *te*, et les noms des trois personnes de la sainte

(1) Jo III. 5.

Trinité, de sorte que, si celui qui baptise disait seulement : Je baptise au nom du Père, etc., sans désigner la personne par le mot *te*, le sacrement serait nul. Il en serait de même, s'il ne nommait pas les trois personnes de la sainte Trinité.

Enfin il y a encore, dans l'administration de ce sacrement, deux autres choses à observer : 1° les paroles : Je te baptise, etc., doivent être prononcées par la personne même qui verse l'eau ; et 2° elles doivent être prononcées, en même temps que l'eau est répandue sur la tête de celui qui est baptisé. Si, par exemple, une personne verse l'eau et qu'une autre prononce les paroles, il n'y a pas de sacrement. De même si celui qui baptise verse l'eau d'abord et ne prononce pas les paroles, par oubli, distraction, au même moment ; mais les prononce quelque temps après, il n'y a pas non plus de sacrement.

Ne trouvez pas étrange que j'entre dans tout ce détail. Comme toute personne peut administrer le baptême en cas de nécessité, il pourrait se faire que quelqu'un de vous fût obligé de baptiser un enfant, dont la vie serait en danger. Il est donc nécessaire que vous sachiez bien ce qui regarde l'administration de ce sacrement. Pour résumer ce que nous avons dit, il faut, pour administrer le baptême, en cas de nécessité, prendre de l'eau bénite ou non, et la verser sur la tête de l'enfant, de façon qu'elle coule, ou sur une autre partie du corps, si cela ne pouvait se faire, et en même temps, dire : Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, ayant l'intention de baptiser ou du moins de faire ce que fait l'Eglise en baptisant.

Admirez en tout ceci la grande bonté de Dieu. Le baptême est absolument nécessaire à tout homme pour être sauvé. Impossible d'entrer dans le Ciel sans ce sacrement, à moins que, ne pouvant le recevoir en réalité, on n'y supplée par le désir sincère de le recevoir, accompagné de la véritable contrition de ses péchés, ou par le martyre souffert pour Jésus-Christ. Cependant, comme les enfants qui viennent de naître, sont très exposés à en être privés, le divin Sauveur, pour en rendre l'administration plus facile, a déterminé une matière très commune, qui est l'eau,

une forme composée de paroles très faciles à retenir, et pour ministre, une personne quelconque, pourvu qu'elle ait l'usage de raison et qu'elle ait l'intention de faire ce que fait l'Eglise, en administrant le baptême.

Voilà les choses principales à savoir sur l'essence du baptême et sur la manière de le conférer. Voyons maintenant quels en sont les effets.

Le baptême opère en nous plusieurs effets admirables. Le premier est d'effacer le péché originel, et les autres péchés que la personne baptisée aurait commis, si elle le recevait ayant l'usage de raison, avec les dispositions requises, c'est-à-dire avec le repentir sincère de ses péchés et une bonne intention.

Quelque énormes que soient les péchés commis, le baptême les efface tous. Il ne faut cependant pas conclure de là qu'il vaudrait mieux ne se faire baptiser qu'au moment de la mort. Ce serait une grande erreur; parce que d'abord nous ne savons ni l'heure, ni le moment de notre mort; 2° parce qu'on pourrait offenser Dieu impunément et se souiller de tous les crimes, et qu'ainsi la doctrine chrétienne serait plutôt une cause de désordre qu'une source de vertu; parce que 3° on passerait sa vie sans pouvoir faire aucune action méritoire, et enfin parce que l'Eglise ordonne de recevoir le baptême le plus tôt possible.

En second lieu, il remet toutes les peines dues au péché, soit en cette vie, soit en l'autre; de sorte qu'une personne baptisée validement n'est plus redevable à la justice divine, et que, si elle venait à mourir immédiatement après avoir reçu le baptême, elle serait sauvée et jouirait immédiatement de la vie éternelle. Voilà jusqu'où Dieu porte la bonté envers l'homme.

Le troisième effet de ce sacrement, c'est de rendre ceux qui l'ont reçu justes, saints et agréables à Dieu, par la grâce sanctifiante qu'il leur confère, avec tous les dons et les vertus du Saint-Esprit, qui accompagnent cette grâce. C'est ce que nous enseigne saint Paul : « Vous avez été baptisés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés, au nom de Jésus-Christ et par

l'Esprit de notre Dieu (1) ». Par le baptême nous devenons enfants de Dieu et de la Sainte-Eglise et héritiers du ciel.

Un quatrième effet, c'est le droit aux grâces actuelles que Dieu donne à toute personne baptisée pour l'aider à remplir ses obligations et à persévérer dans la grâce sanctifiante.

Enfin le cinquième, c'est qu'il imprime dans nos âmes un caractère qui distingue le chrétien de l'infidèle, que rien ne peut effacer et qui servira à la gloire des élus et à la honte et confusion des damnés. C'est parce que ce caractère est ineffaçable que le baptême ne peut se renouveler.

Voilà les bienfaits que nous avons reçus au saint baptême. Quelle reconnaissance ne devons-nous donc pas à notre Dieu? Mais comment la lui témoignerons-nous? En vivant en vrais chrétiens, en nous montrant de dignes enfants de notre Père qui est dans les cieux. En croyant toutes les vérités que la Sainte-Eglise nous enseigne, en faisant ce qu'elle commande et évitant ce qu'elle défend.

Enfin, puisque le baptême, comme nous l'avons dit, est absolument nécessaire au salut et qu'il est dangereux de le différer, il faut le faire donner aux enfants, le plus tôt possible après leur naissance. Les parents qui diffèrent de faire baptiser leurs enfants sont d'autant plus coupables devant Dieu, que le délai est plus long. Que les parents se gardent donc bien de remettre le baptême de leurs enfants sous prétexted'attendre telle circonstance, ou d'attendre des parrain ou marraine qui ne peuvent venir de suite, ou pour toute autre cause. Qu'ils fassent passer avant tout leur salut et celui de leurs enfants. Ainsi soit-il.

Dans les Instructions pour la retraite et le jour de la Première Communion, on peut prendre celle de la première année pour le renouvellement des vœux du baptême : Biens que nous retirons du baptême, engagements que nous y contractons.

---

(1) I. Cor. VI.

Premier dimanche après la Pentecôte.

Evangile selon Saint Luc, VI. 36 et suivants.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux. Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point et vous ne serez point condamnés ; pardonnez et l'on vous pardonnera ; donnez et l'on vous donnera. On répandra dans votre sein, une mesure pleine, pressée, entassée, surabondante ; car on se servira envers vous de la mesure dont vous vous serez servis envers les autres. Il leur faisait aussi cette comparaison : Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle ? Ne tombent-ils pas tous deux dans la fosse ? Le disciple n'est pas au-dessus du maître ; mais tout disciple sera parfait, s'il est comme son maître. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère et n'apercevez-vous pas une poutre qui est dans votre œil ? Et comment pouvez-vous dire à votre frère : Mon frère, laissez-moi enlever la paille qui est dans votre œil, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre. Hypocrites, ôtez d'abord la poutre qui est dans votre œil, et vous songerez ensuite à enlever la paille qui est dans l'œil de votre frère.

Du jugement téméraire.

« Ne jugez pas, dit Notre Seigneur, et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés. » Il ne condamne pas toutes sortes de jugements. Ainsi il n'interdit pas aux juges légitimes, soit civils, soit ecclésiastiques, de condamner les coupables traduits à leur tribunal et reconnus comme tels. Ces juges sont nécessaires au bon ordre et au maintien de la paix dans la société. Bien loin de les condamner, Notre-Seigneur ordonne de leur être soumis. Il ne défend pas non plus aux particuliers d'apprécier avec prudence la valeur morale des personnes avec lesquelles ils peuvent être en rapport, afin de se mettre en garde contre les gens sans foi et sans probité, soit pour sau-

vegarder leurs biens temporels, soit pour sauvegarder leurs intérêts spirituels. Si c'est une obligation de rechercher les bons, de s'éloigner des méchants, c'est une nécessité de les discerner. Environnés de toutes parts d'une multitude de corrupteurs, comment nous garantirons-nous de leurs conseils, de leurs exemples, de leurs séductions, s'il ne nous èst pas permis de les observer et de porter sur eux un jugement défavorable ? Ce que nous devons au prochain ne peut être opposé à ce que nous devons à nous-mêmes. La charité n'interdit pas ce que prescrit la prudence.

Mais ce que Jésus-Christ nous interdit, c'est cette démangeaison maligne et curieuse, qui nous porte à nous occuper de ce qui ne nous regarde point et à examiner, éplucher sans raison la conduite des autres, dans un esprit de censure et de critique. Il nous interdit tout jugement téméraire, qui juge et condamne le prochain sur de simples soupçons, sans raison suffisante, et il veut que nous soyons sévères pour nous-mêmes, indulgents pour les autres, plus portés à croire le bien que le mal, prenant en bonne part tout ce qui peut être interprêté, ne blâmant pas ce qui peut être excusé. « La charité n'est point soupçonneuse, dit saint Paul, elle ne veut point le mal, elle est douce, elle est patiente, elle souffre tout (1) ».

Ce précepte de Jésus-Christ est fondé sur les plus solides raisons. D'abord, par rapport à nous, notre jugement est incompétent, parce que nous ne sommes pas établis juges des autres : « Qui êtes-vous donc, vous qui jugez vos frères », ? dit Saint Jean. (2) « Nous avons tous à comparaître au tribunal de Jésus-Christ », dit Saint Paul. (3) Jésus-Christ donc est notre seul juge. C'est pourquoi nous ne devons pas nous occuper de juger nos frères. Au lieu de songer à juger les autres, songeons bien plutôt à nous juger nous-mêmes et à nous préparer au jugement de Dieu, que nous ne pouvons éviter.

(1) Cor. XIII, 4, 5.
(2) Jo IV, 2
(3) Rom. X, 12.

Par rapport au prochain notre jugement est toujours injuste ; parce que sa cause nous est inconnue et que nous ne pouvons savoir ce qui se passe dans son cœur. Nous ne connaissons pas ses intentions qui, peut-être, le justifient; et si son crime est manifeste, nous ignorons s'il ne s'en est pas repenti, s'il ne doit pas s'en repentir, s'il n'est pas l'un de ceux dont la conversion réjouira le ciel. Ajoutez à cela qu'un jugement sévère et injuste est inutile; car il ne rend pas meilleurs ceux qu'il atteint et ne fait que les aigrir davantage.

Ceux qui jugent les autres sans charité, par un mauvais esprit de critique, par suite de cette démangeaison qu'ils éprouvent d'amoindrir les autres, sont des aveugles qui ont une poutre dans l'œil. Ils ne peuvent donc porter un jugement équitable et juste; ils grossissent les fautes des autres et diminuent les leurs. Dans ces conditions, comment peuvent-ils entreprendre de réformer et de conduire les autres ? Ils ne peuvent que les perdre en se perdant eux-mêmes. Ils tombent les uns et les autres dans la fosse. Au surplus, un jugement injuste blesse, irrite et ne corrige pas. On n'aime pas d'être repris de ses défauts par celui qui lui-même en est plus ou moins atteint.

Par rapport à Dieu, notre jugement est injurieux; parce que, en jugeant notre prochain, nous usurpons ses droits, usurpation d'autant plus révoltante que, peut-être, nous sommes plus coupables aux yeux de Dieu que ceux-là mêmes que nous jugeons si sévèrement. « Qui êtes-vous, dit Saint Paul, pour juger le serviteur d'autrui ? S'il tombe ou demeure ferme, cela regarde son maître. » (1) C'est donc à lui et pas à vous de le juger. Or Dieu est notre maître à tous, c'est à lui de juger nos frères et pas à nous.

Nous pouvons, par les paroles de Notre-Seigneur, reconnaître la source de ces jugements. Nous y trouverons un nouveau motif de nous mettre en garde contre la tentation si séduisante de juger nos frères. D'où viennent donc ces jugements ? Ils ont leur source dans l'envie, l'orgueil, l'hypocrisie.

---

(1) Rom. XIV, 4.

Dans les uns, c'est l'envie qui en est la cause. Jaloux d'une vertu qui les offusque, d'une réputation qui les importune, d'une élévation qui les irrite, ils se dédommagent du chagrin qu'elles leur causent, par le plaisir qu'ils ressentent de les rabaisser.

Dans d'autres, c'est l'orgueil. Celui, en effet, qui a la prétention de juger les autres et de les condamner, le fait parce qu'il se croit meilleur qu'eux. Il est donc animé par l'orgueil.

Dans d'autres, c'est l'hypocrisie. Tel, en effet, ne juge et ne et ne condamne les autres, que pour détourner l'attention de dessus ses propres défauts et désordres, et pour se faire passer pour plus vertueux qu'il n'est, pour couvrir ses vices. C'est l'hypocrisie qui le fait agir.

Envie, orgueil ou hypocrisie, autant de vices odieux à Dieu. Que de fois Notre Seigneur les a frappés de ses anathèmes, surtout l'hypocrisie : « Hypocrites, dit-il, c'est bien affaire à vous de juger et condamner les autres; commencez par vous juger et vous corriger et vous aurez bien assez à faire en vous-mêmes, sans vous occuper des autres. Vous êtes aveuglés par la poutre que vous avez dans l'œil, c'est-à-dire par vos défauts et vous voudriez vous mêler de conduire les autres. » (1) C'est une folie criminelle qui ne peut qu'aboutir à votre perte.

Si des causes du jugement téméraire nous descendons aux effets, nous en découvrirons encore plus clairement le vice. Qui pourrait calculer tous les maux qu'il a produit dans le monde? Combien d'éloignements, d'inimitiés, de haines, de calomnies, de querelles, n'ont pas eu d'autre origine? Il ne faut qu'un jugement téméraire pour amener par la suite, le refroidissement des amitiés les plus anciennes, les divisions des familles les plus unies, la séparation des ménages les mieux assortis, la dissolution des sociétés les mieux cimentées. C'est l'étincelle qui commence l'incendie.

Un autre motif qui doit nous détourner de juger et de condamner les autres, c'est qu'il n'y a rien de plus contraire à

(1) Math. VII, 3-5,

l'esprit de Jésus-Christ. C'est ce qu'il nous fait sentir par ces paroles : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître ». Le maître est ici Jésus-Christ et le disciple c'est tout fidèle. Or Jésus-Christ n'a jamais jugé personne avec dureté et injustice; il n'a pas repoussé les pécheurs; il n'a pas détruit la mêche qui fume encore. Ce que Jésus-Christ, notre maître, n'a pas fait, à plus forte raison, nous, ses disciples, nous ne devons pas le faire. Nous voyons cependant, dans l'Evangile, Notre-Seigneur élever la voix, contre les Pharisiens. Mais c'était bien plus contre leurs défauts et leurs scandales qu'il parlait que contre leurs personnes, et puis il parlait en Maître Souverain. Il savait, dans sa sagesse infinie qu'il devait mettre le peuple en garde contre leurs séductions. Notre-Seigneur se donne seulement ici comme modèle de ce que l'on doit faire dans le cours ordinaire de la vie. De même qu'il ne se permettait pas de juger et de condamner les autres, à tort et à travers, de même nous devons éviter de le faire.

Enfin, pour nous en détourner, il nous dit que nous serons jugés, comme nous aurons jugé les autres. Plus nous aurons été sévères dans nos jugements sur le prochain, plus le Souverain Juge le sera à notre égard. Nous avons donc tout à perdre en nous érigeant en juges et en censeurs des autres. Il vaut bien mieux user de miséricorde et être toujours prêt à pardonner et à excuser. Notre-Seigneur nous le recommande : Pardonnez et l'on vous pardonnera, excusez les autres, autant que possible et l'on vous excusera. Mais, si vous êtes sans pitié et sans miséricorde, attendez-vous à un jugement sévère. On se servira envers vous de la mesure dont vous vous serez servis envers les autres.

Pour éviter le péché de jugement téméraire, commençons par bannir de nos cœurs le sentiment de malignité qui, dans les actions du prochain, fait chercher le mal, souhaiter de l'apercevoir et nous réjouir de l'avoir trouvé. Ensuite faisons par charité ce que nous faisons par le sentiment de l'amitié, soyons indulgents envers tous, amis ou ennemis. Quand la charité règnera dans nos cœurs, la malignité en disparaîtra, et nous n'éprouverons plus de plaisir qu'à voir des vertus dans tous nos frères.

Quand la charité règnera dans nos cœurs, elle opèrera dans nos esprits deux effets salutaires qui rectifieront nos jugements : elle nous fera présumer le bien, excuser le mal.

Présumer le bien de quelqu'un, c'est penser avantageusement de lui, tant qu'il ne donne pas de motif d'en penser autrement. C'est interpréter ses actes dans le sens le plus favorable, attribuer les indifférents à des motifs honnêtes, considérer les équivoques sous le point de vue le plus louable. Voilà ce qu'ordonne la charité; elle ne va pas plus loin. Présumer le bien n'est pas le croire aveuglément, sans raison.

Quand nous disons que la charité fait excuser le mal, ce n'est pas de l'action criminelle que nous parlons; car on ne peut jamais excuser une mauvaise action; mais c'est de celui qui l'a commise. Le vrai chrétien cherche à justifier le coupable. Si la faute présente des circonstances qui puissent ou l'innocenter, ou l'atténuer, il les saisit avec joie. Ne pouvant justifier l'action, il justifie, autant que possible, l'intention; ou, s'il n'y a pas moyen de justifier le coupable, il le plaint, il prie pour lui, il cherche à lui faire du bien, à le ramener dans une meilleur voie. Indulgente pour les fautes excusables, compatissante pour les autres, la charité est toujours bonne envers celui qui a eu le malheur de les commettre.

A l'exemple de Notre Seigneur, soyons donc bons et charitables envers les autres. Traitons-les, jugeons-les, comme nous voudrions raisonnablement qu'ils fissent pour nous, et nous nous rendrons le souverain juge favorable. Ainsi soit-il



La Fête Dieu.

Evangile selon Saint Jean VI, 56 et suivants.

En ce temps-là, Jésus dit aux Juifs qui étaient en grand nombre : Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi et je demeure en lui. Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par mon Père de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Ce n'est point comme la manne que vos pères ont mangée, et qui ne les a pas empêchés de mourir. Celui qui mange ce pain vivra éternellement.

Grandeur du bienfait de la Sainte Eucharistie.

Le bon Dieu nous a comblés de biens, et dans l'ordre naturel, et dans l'ordre surnaturel. Il nous a donné la vie et nous la conserve, et il nous donne toutes les choses nécessaires à notre existence. Il n'a rien négligé pour assurer le salut de notre âme et nous aider à atteindre la fin pour laquelle il nous a créés. Aussi c'est avec raison que le prophète s'écrie : « Louez le Seigneur, parce qu'Il est bon. » (1)

Mais, parmi les bienfaits de Dieu, il y en a un qui surpasse tous les autres, qui est le don de Dieu par excellence, c'est la Sainte Eucharistie. C'est de ce bienfait surtout que nous pouvons dire avec Notre Seigneur : « Si scires donum Dei; si nous connaissions bien le don de Dieu. » (2) Oui, si l'on comprenait bien la grandeur de ce bienfait, comme on l'estimerait, comme on l'aimerait et comme on s'appliquerait à en profiter! Appliquons-nous donc à en comprendre de plus en plus la valeur. Pour cela, considérons la nature de ce bienfait, son principe et la manière dont il nous est donné. Car un bienfait est d'autant

---

(1) Ps. CXVII, 1.
(2) Jo. IV, 10

plus grand qu'il est plus précieux en lui-même, que son principe est plus élevé et plus pur, et que la manière dont il est donné est plus parfaite. Or ce sont là les trois caractères du don eucharistique.

Et d'abord, qu'est-ce que l'Eucharistie considérée en elle-même? Vous le savez, c'est un sacrement qui contient réellement et substantiellement, Notre Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, sous les apparences du pain et du vin. Dans cet adorable sacrement, se trouvent réellement et non en figure, le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ, sous les apparences du pain et du vin. Ce qui paraît à nos yeux, ne semble être que du pain et du vin, mais, en réalité, sous ces apparences de pain et de vin, est renfermé l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, d'une manière mystérieuse, mais véritable. Nous ne pouvons comprendre ce mystère d'amour; mais nous avons pour le croire, la parole de la vérité même, de Notre Seigneur qui est mort pour nous, de Jésus-Christ, qui a prouvé sa divinité par une infinité de miracles et qui, par conséquent n'a pu se tromper ni nous tromper.

Ouvrons l'Evangile et qu'y trouvons-nous concernant ce grand sacrement? Nous y trouvons d'abord la promesse formelle faite par Notre divin Sauveur, de donner aux hommes sa chair à manger et son sang à boire. Prenant occasion du miracle de la multiplication des pains qu'il venait de faire, il dit au peuple : « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Mais voici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai c'est ma chair (que je dois livrer à la mort,) pour la vie du monde. » En entendant ces paroles, les Juifs discutaient entre eux et disaient : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger? » Ils entendaient donc les paroles de Notre Seigneur dans le sens propre et non dans le sens figuré. Mais lui, bien loin de répondre qu'ils devaient entendre ses paroles dans le sens figuré, qu'il ne songeait pas à leur donner sa chair à manger, mais seulement

une représentation, une figure de sa chair, insiste et dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. » Ces paroles sont assez claires et prouvent à l'évidence que Jésus-Christ parlait réellement de sa chair et de son sang.

Considérons maintenant les paroles de l'institution de ce grand Sacrement, promis d'une manière si solennelle. Elles sont aussi claires et aussi précises que possible. Prenant le pain entre ses mains, Jésus-Christ dit : Prenez et mangez : ceci est mon corps ». De même prenant une coupe de vin, il dit : « Prenez et buvez, car c'est le calice de mon sang. Vous entendez, il dit « Ceci est mon corps » « Ceci est le calice de mon sang » et non : Ceci est la figure de mon corps; Ceci est la figure de mon sang. Et pour qu'on ne puisse s'y tromper il dit qu'il donne *ce corps qui va être livré*, comme le rapporte saint Paul, et *ce sang qui va être répandu*, comme nous le lisons dans l'Evangile. Etait-il possible à Notre Seigneur de s'exprimer en termes plus clairs ?

Aussi les apôtres ont entendu ses paroles dans le sens propre. Des millions de martyrs, qui sont morts pour la foi, des millions de saints, parmi lesquels nous trouvons les plus beaux génies qui aient illustré l'humanité, des millions et des millions de fidèles chrétiens, en un mot, tout ce qu'il y a eu de plus saint et de plus parfait parmi les hommes, depuis Jésus-Christ, a pris les paroles de Notre Seigneur dans le sens propre et a cru à sa présence réelle dans la sainte Eucharistie. Pouvons-nous rien faire de mieux que de croire comme eux ? En qui aurons-nous confiance, si nous ne l'avons pas aux hommes les plus vertueux, les plus sages et les plus dignes de foi ?

Oui, dans la sainte Eucharistie, nous possédons Notre Seigneur Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme. Nous y possédons son

corps, ce corps qui a tant souffert pour nous, ce corps qui a été déchiré par le supplice de la flagellation, couronné d'épines, attaché à la croix pour la Rédemption des hommes, et dans lequel bat le cœur le plus aimant et le plus dévoué de tous les cœurs. Nous y possédons son sang, ce sang divin dont une seule goutte aurait suffi pour purifier le monde, et qui a coulé à flots pour notre rédemption. Nous y possédons son âme, cette âme si sainte, en qui résident tous les trésors de la sagesse infinie. Nous y possédons sa Divinité, qui est la splendeur du Père, le Fils de Dieu.

Quoi donc de plus grand et de plus admirable? Non, s'écrie saint Augustin, Dieu, tout sage qu'il est, ne connaissait rien; tout riche qu'il est, il n'avait rien; tout puissant qu'il est, il ne pouvait rien de plus grand que la sainte Eucharistie. Telle est la sainte Eucharistie en elle-même et dans sa nature. Est-ce un bienfait assez grand?

Après l'avoir considérée dans sa nature, considérons-la dans son principe. D'où nous vient le bienfait de la sainte Eucharistie? Personne de vous ne l'ignore : il nous vient de l'amour infini du Cœur de Jésus pour nous. Notre Seigneur allait bientôt quitter le monde; mais, avant de le quitter, il voulut donner à ses Apôtres et à tous les fidèles le gage le plus parfait de son amour pour eux. Ecoutez l'Evangile : « Jésus avait aimé ses chers disciples, y est-il dit, mais sur la fin de sa vie mortelle, il porta son amour jusqu'à ses dernières limites (1) ». Et comment? En instituant l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Ecoutez le divin Sauveur lui-même, lorsqu'il fut sur le point d'instituer ce grand sacrement : « J'ai bien vivement désiré, dit-il, de célébrer cette Pâque avec vous. » (2) Mais pourquoi celle-ci plutôt que les autres? Ah! c'est qu'il va instituer la Pâque véritable, dont l'autre n'était que l'ombre, et qu'il va donner à manger le véritable Agneau, dont l'Agneau pascal des Juifs n'était que la figure. J'ai désiré avec ardeur, dit-il. Ah! c'est qu'il va donner aux hommes la mesure de son amour pour eux.

(1) Jo. XIII. 1.
(2) Luc XXII. 14.

Parmi les hommes, donner sa vie pour ses amis, c'est le comble de l'amitié et du dévouement; mais le divin Sauveur veut faire plus que cela; il veut non seulement donner sa vie pour les hommes; mais il veut pouvoir se donner à eux en nourriture, ne faire qu'un avec eux. Comme une tendre mère nourrit son enfant, en lui donnant son lait, lui aussi veut les nourrir de sa propre substance, de sa chair et de son sang, afin de demeurer en eux, comme il dit lui même, et eux en lui, et de ne faire plus qu'un avec eux, comme il ne fait qu'un avec son Père.

Remarquons bien que c'est par pur amour pour nous que Jésus-Christ a institué ce grand sacrement. Il n'y était nullement obligé. En se faisant homme pour nous, en acceptant d'être notre Rédempteur, il s'était engagé à mourir pour nous. Dès lors il y était obligé. Mais il ne s'était nullement engagé à se donner à nous en nourriture, ni à continuer son sacrifice dans toute la suite des siècles, en s'immolant tout les jours sur nos autels. Il n'y était donc pas obligé. S'il l'a fait, c'est donc par pur amour pour les hommes.

Et qu'on ne dise pas que sa gloise y était intéressée. Loin de là. Il savait bien à quels outrages, à quels blasphêmes il s'exposait. Il savait qu'il y aurait parmi ses apôtres un Judas. Il savait qu'il y aurait dans tous les temps des malheureux assez criminels pour l'outrager, pour profaner son adorable sacrement, le recevoir dans des cœurs souillés par le péché, commettre les plus horribles sacrilèges. Si donc il a institué la sainte Eucharistie, c'est uniquement par amour pour nous. Oui la sainte Eucharistie est le fruit de l'amour de Jésus-Christ pour nous, c'est avec raison qu'on l'appelle le sacrement de l'amour divin par excellence.

Ah! pourquoi ne sentons-nous pas nos cœurs brûler d'amour, lorsque nous approchons de cet adorable sacrement, lorsque nous assistons à la sainte messe, lorsque nous approchons de la sainte table? Certes, ce n'est pas la foi qui nous manque; mais c'est parce que nous ne réfléchissons pas assez à ces grands mystères; nous ne pensons pas à l'amour infini dont Dieu nous

y donne une preuve si touchante. Pensons-y donc, pensons-y souvent et sérieusement et nous éprouverons ce qu'ont éprouvé les Saints, ce qu'éprouvent les âmes vraiment pieuses, en s'approchant de l'autel et de la sainte table, ou même seulement en entrant dans l'église où la sainte Eucharistie est conservée. Comme les disciples d'Emmaüs conversant avec Notre-Seigneur, après sa résurrection, nous sentirons nos cœurs s'enflammer d'amour pour le divin Sauveur, et nous nous attacherons à lui de plus en plus.

Ce qui achève de nous faire voir la grandeur du bienfait de la Sainte Eucharistie, c'est la manière dont il nous est donné. Notre-Seigneur voulant se donner à tous les hommes, a aussi voulu mettre la Sainte Eucharistie à la portée de tous. Il l'a donc instituée sous la forme de la nourriture la plus commune parmi les hommes, sous la forme du pain. De même qu'il nous donne le pain matériel pour être la nourriture de nos corps, de même il nous a donné ce pain divin, pour être la nourriture de nos âmes. Mais, pour réaliser son dessein, il a dû et doit faire encore chaque jour, les plus étonnants miracles. De sorte qu'on ne sait vraiment ce qu'il faut admirer le plus ici de sa puissance et de sa sagesse ou de son amour et de sa bonté.

Ainsi, pour faire la Sainte Eucharistie, il doit changer la substance du pain et du vin, en la substance de son corps et de son sang, tout en conservant les apparences du pain et du vin ; de telle sorte qu'après la consécration, on dirait que rien n'est changé et cependant le changement est réel et véritable. C'est lui qui l'affirme : « Ceci est mon corps ; ceci est le calice de mon sang. » Nous admirons Notre-Seigneur changeant l'eau en vin aux noces de Cana ; mais le miracle est bien plus grand dans la consécration. Car dans le miracle de Cana, tout est changé, substance et apparences ; mais ici la substance seule est changée et le divin Sauveur conserve la forme, la couleur, le goût du pain et du vin.

Autres prodiges non moins merveilleux ! Ce n'est pas seulement une fois que ce changement se fait ; mais autant de fois que les

prêtres prononcent les paroles sacramentelles sur le pain et sur le vin. Ce n'est pas non plus en un seul lieu; mais partout où se fait la consécration : Ce n'est pas enfin pour un jour, pour un an, un siècle, que Jésus a donné ce pouvoir aux prêtres, mais pour toujours, aussi longtemps que le monde existera. Ah! si Notre-Seigneur est admirable dans la multiplication des quelques pains, avec lesquels il a nourri des milliers de personnes, ne l'est-il pas bien plus ici?

Et à qui a-t-il donné le pouvoir d'accomplir ces merveilles? Est-ce aux anges et aux archanges, aux chérubins et aux séraphins qui ne cessent de chanter ses louanges, qui sont toujours prêts à exécuter ses volontés? Non, mais, o prodige d'amour et de puissance! C'est à des hommes mortels; et la pensée qu'il y aurait parmi eux des Judas ne l'a pas arrêté.

Voilà quelques uns des miracles qu'offre la Sainte Eucharistie. Pourrions-nous ne pas admirer ici la sagesse, la puissance et la bonté de Dieu qui a su concevoir de si grandes choses et les mettre à exécution? Ces perfections de Dieu brillent d'un éclat incomparable dans cet ineffable mystère. Quelle sagesse ne lui a-t-il pas fallu, pour concevoir un moyen si prodigieux et si simple à la fois de se donner à nous et de rester avec nous? Quelle puissance ne doit-il pas déployer pour accomplir de si grands miracles? Il nous paraît déjà bien puissant, quand il guérit d'une parole les malades, qu'il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux morts; mais que sont ces miracles en comparaison des merveilles de l'Eucharistie?

Mais surtout quelle bonté il nous témoigne dans cet adorable mystère! En s'immolant sur nos autels, il nous donne le moyen de rendre à Dieu des hommages dignes de lui, de l'adorer et remercier, comme il doit l'être, de satisfaire à sa justice et d'obtenir ses grâces. Non content de s'immoler pour nous, il se donne à nous en nourriture dans la Sainte Communion; et enfin il demeure parmi nous, au saint tabernacle, comme un père au milieu de ses enfants, pour nous consoler, nous bénir, nous fortifier.

Et maintenant, je le demande, est-il assez grand ce bienfait qui épuise en quelque sorte la sagesse, la puissance et la bonté de Dieu? Ah! si nous connaissions bien ce don divin! Appliquons-nous à le bien connaître et nous l'aimerons et nous nous efforcerons d'en tirer tous les biens qu'il est appelé à nous procurer. Nous aimerons à assister à la sainte messe et à faire la Sainte Communion le plus souvent et le plus dignement possible; nous aimerons aussi à venir visiter Notre-Seigneur dans le divin Sacrement, à l'église, pour lui rendre nos hommages et lui demander ses grâces. Lui, de son côté, nous comblera de ses grâces et de ses bénédictions, il nous soutiendra dans la voie qui conduit au ciel. Ainsi soit-il.

On trouvera d'autres Instructions sur le Saint-Sacrement dans les Instructions pour le Carême et les Instructions pour la retraite et le jour de la Première Communion.



Deuxième dimanche après la Pentecôte.

Evangile selon Saint Luc XIV, 16 et suivants.

En ce temps-là, Jésus dit à l'un de ceux qui étaient à table avec lui, dans la maison d'un des principaux d'entre les Pharisiens : Un homme fit un grand festin et y invita beaucoup de monde. Quand l'heure du repas fut venue, il envoya ses serviteurs dire aux invités de venir, parce que tout était préparé. Mais tous, comme de concert, commencèrent à s'excuser. Le premier dit : J'ai acheté une terre, il faut nécessairement que j'aille la voir. Ainsi je vous prie de m'excuser. Le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs et je m'en vais les essayer. Je vous prie de m'excuser. Le troisième dit : Je me suis marié, ainsi je ne puis y aller. Le serviteur étant revenu rapporta à son maître tout ce qu'on venait de lui répondre. Alors le père de famille irrité, dit à son serviteur : Va promptement dans les places et dans les rues de la ville et amène-moi les pauvres, les estropiés, les aveugles, les boiteux, que tu trouveras. Le serviteur étant de retour lui dit : Maître, j'ai fait tout ce que vous m'avez commandé ; mais il y a encore des places de reste. Alors le maître lui dit : Va sur les grands chemins, le long des haies et presse d'entrer tous ceux qui y seront, afin que ma maison soit remplie. Car je vous assure qu'aucun de ceux que j'avais invités ne goûtera de mon festin.

Du bonheur du ciel.

Lorsque Notre Seigneur dit cette parabole, il était à table chez un des principaux pharisiens de l'endroit. Il venait de parler de la résurrection des justes. Aussitôt un des invités s'écria : « Bienheureux celui qui mangera le pain dans le Royaume des Cieux. » Le divin Sauveur profita de cette exclamation du pharisien, pour donner à ceux qui l'écoutaient, une nouvelle leçon. Il voulut leur faire comprendre que c'était peu d'estimer le bonheur du Ciel, si l'on ne s'efforçait d'être du nombre des élus, et qu'il ne suffisait pas d'y être appelé ; mais

qu'il fallait s'en rendre digne et ne pas repousser la grâce qui leur était offerte; et, suivant son usage, pour leur mieux faire goûter son instruction, il eut recours à la parabole que nous venons de lire. Comprenons-en bien le sens.

Le Père de famille qui prépare un grand festin, c'est Dieu qui appelle tous les hommes à jouir du bonheur du Ciel. Le festin, c'est ce bonheur. C'est un grand festin, dit Jésus-Christ. Quel festin, en effet, que celui qui se donnera aux justes dans le Ciel! Il est grand de toutes manières. Il est grand par celui qui le donne : c'est Dieu. Il est grand par le lieu : c'est le Ciel, c'est l'immensité de Dieu. Il est grand par la multitude et la noblesse des convives : ce sont les enfants de Dieu, les anges, les saints, les élus de Dieu dans tous les temps, dans toutes les nations. Il est grand par l'ordre qui y règne : c'est la justice de Dieu qui règle les rangs. Il est grand par les délices qu'on y goûte : ce sont les délices de Dieu même, sa vue, sa possession, son amour. Il est grand enfin par sa durée : ce sera l'éternité de Dieu. Ah! quel bonheur de se trouver à ce banquet divin! C'est avec raison que le pharisien s'écriait: Bienheureux celui qui mangera le pain dans le Royaume des Cieux.

Pensons souvent à ce bonheur qui doit être la récompense des vrais serviteurs de Dieu. Cette pensée nous sera une consolation dans nos peines et un encouragement puissant à tout faire et à tout souffrir pour le bon Dieu. Lorsque nous attendons d'une personne riche et puissante une récompense, qui doit être d'autant plus grande que nous serons plus dévoués à son service; nous ne négligeons rien, pour nous rendre agréables à cette personne, pour mériter toujours davantage à ses yeux, nous supportons tout, nous affrontons tous les dangers, nous allons jusqu'à exposer notre santé, notre vie même. Que ne devrions-nous pas faire pour mériter le Ciel, le Ciel qui est infiniment au-dessus de tous les biens de ce monde, le Ciel, en comparaison duquel tout n'est qu'ordure et misère? Mais on n'y pense pas. On recherche avec ardeur tout ce qui peut procurer quelque bien pour cette vie, et on ne fait rien ou presque rien, pour gagner le

Ciel. Comme la plupart des hommes sont aveugles! Disons-nous donc une bonne fois : Mais je suis ici-bas pour gagner le Ciel. Le Ciel! voilà le seul vrai bien, le festin éternel de délices auquel m'invite le Père céleste. Je dois donc avant tout chercher ce bien. Si je le gagne, tout est bien pour moi; si je le perds tout est perdu pour moi, à jamais. Au lieu du bonheur éternel, le malheur éternel.

Le serviteur envoyé pour faire entrer les invités, ce sont les Prophètes, les Apôtres, les hommes évangéliques; c'est le Fils de Dieu lui-même qui a pris, pour nous sauver, la forme d'esclave, dit Saint Paul. Les invités, ce sont d'abord les pharisiens, les docteurs de la loi, ceux qui devaient marcher les premiers et conduire les autres, et qui tous ont été sourds à la voix de Jésus-Christ. Les seconds invités, les pauvres, les estropiés, les boiteux, trouvés dans les places et les rues de la ville, sont ceux du peuple Juif qui se sont montrés dociles à la voix de Jésus-Christ, et qui, pour la plupart, faisaient partie du simple peuple. Les derniers invités recueillis hors de la ville, le long des chemins et des haies, ce sont les païens convertis à l'Evangile et substitués, dans les desseins de Dieu, aux Juifs ingrats et rebelles, appelés à recevoir les grâces et les bienfaits que ceux-ci ont repoussés. Nous aussi nous sommes invités. Tous, qui que nous soyons, riches ou pauvres, savants ou ignorants, grands ou petits, forts ou faibles, nous sommes appelés à prendre part au festin céleste. Sans cesse le bon Dieu nous y invite par la voix de ses ministres et nous offre toutes les grâces et tous les moyens qui nous sont nécessaires pour opérer notre salut.

Malheureusement, bien petit est le nombre de ceux qui répondent à l'invitation du Seigneur; parce que la plupart des hommes se laissent dominer par l'orgueil, par la cupidité ou l'amour des richesses et des biens de la terre, et par la sensualité ou l'amour des plaisirs et des jouissances sensibles. C'est ce qui est représenté dans les excuses qu'apportent les invités pour refuser de se rendre au festin.

L'un dit : « J'ai acheté une maison de campagne, il faut que

j'aille la voir, je vous prie de m'excuser. » Cet invité, rempli d'orgueil et de vanité de ce qu'il a fait une belle acquisition et agrandi sa fortune, et voulant repaître sa vanité de la vue de son nouveau domaine, est la figure des orgueilleux remplis d'eux-mêmes, qui croient pouvoir se passer de Dieu et de son banquet céleste; qui ne veulent pas se soumettre à la Sainte Eglise, embrasser et pratiquer la religion dont le fondement est l'humilité; qui ne veulent pas plier le genou devant le Seigneur, ni le prier, ni lui rendre le culte qui lui est dû; qui veulent dominer sur les autres; qui les méprisent et ne peuvent accepter la moindre humiliation, ni pardonner la moindre offense.

Un autre dit : « J'ai acheté cinq paires de bœufs et je vais les essayer; je vous supplie de m'excuser. » Cet invité représente ces gens qui tout occupés des soins et des choses de la terre, ne veulent pas même prendre le temps de songer au salut de leur âme. Ils n'ont en tête que leurs affaires : les uns leur culture, les autres le commerce, les troisièmes une entreprise; de grands travaux à diriger et à terminer. Quant à leur âme, ils l'oublient complètement et ne s'en occupent que très rarement et trop peu pour pouvoir se sanctifier et se sauver. Ah! sans doute, il faut soigner ses affaires temporelles, c'est un devoir, une obligation sur laquelle nous serons jugés comme sur toute autre; mais il ne faut pas se laisser absorber par les affaires temporelles au point de négliger la grande affaire du salut, la seule vraiment importante, la seule nécessaire. Le banquet céleste, le royaume des cieux, n'est pas pour ceux qui ne vivent que pour la terre et qui ne travaillent pas à gagner le ciel.

Enfin un troisième invité dit : « Je me suis marié et c'est pourquoi je ne puis venir. » Il représente ceux qui se laissent dominer par les plaisirs des sens. Un mariage légitime, saint et chrétien n'a rien d'opposé au salut et peut même devenir un moyen de salut. Mais ce qui détourne du salut, ce sont les mariages où l'on ne cherche qu'à satisfaire la passion, ce sont

les attachements illégitimes hors du mariage et quelquefois malgré les liens du mariage ; ce sont les péchés de la chair qui abrutissent l'âme et lui rendent odieuse la pensée même du Ciel et l'invitation à travailler à le gagner. Dans cette criminelle habitude, on ne s'excuse plus de ne pas se rendre à l'invitation ; on déclare absolument qu'on ne le peut plus ; parce qu'on ne le veut plus.

Tels sont les trois grands obstacles au salut. Ne nous laissons jamais dominer ni par l'un, ni par l'autre. Mettons-nous en garde contre l'orgueil et soyons toujours des enfants fidèles et soumis de la sainte Eglise, acceptant humblement ses enseignements, ses préceptes, ses conseils. Tout en soignant nos affaires temporelles, soignons aussi celles de notre salut éternel. Prenons le temps de penser à notre âme. Il vaudrait mieux perdre le monde entier, si on l'avait à soi, que de perdre son âme. Enfin gardons-nous bien de nous laisser dominer par la sensualité, l'amour de nos aises et des jouissances sensibles. C'est là le plus grand obstacle au salut. Ne nous permettons jamais aucune jouissance, aucun plaisir que réprouve la morale chrétienne. Soyons sobres, tempérants, laborieux, chastes. Résistons avec énergie à nos passions. Ainsi nous assurerons notre salut et, un jour, nous prendrons part au banquet céleste qui n'aura point de fin. Ainsi soit-il.

Comme cette parabole peut aussi s'entendre de ceux qui sont appelés à la sainte table, voir les deux instructions sur la Communion fréquente dans les Instructions pour le Carême.



Troisième dimanche après la Pentecôte

Evangile selon Saint Luc XV, 1 et suivants.

En ce temps-là, des publicains et des gens de mauvaise vie s'étant approchés de Jésus pour entendre sa parole, les pharisiens et les docteurs de la loi en murmuraient et disaient : Quoi ! cet homme reçoit favorablement les gens de mauvaise vie et mange même avec eux ! Mais Jésus leur proposa cette parabole et leur dit : Qui est celui d'entre vous qui, de cent brebis qu'il a, en ayant perdu une, ne laisse aussitôt les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour aller chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve? Et l'ayant trouvée, il la met avec joie sur ses épaules; puis étant de retour à sa maison, il y assemble ses voisins et ses amis et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, de ce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. Je vous dis qu'il y aura même plus de joie dans le Ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Ou, quelle est la femme qui de dix drachmes qu'elle a, en ayant perdu une, n'allume aussitôt la lampe, et balayant la maison ne cherche avec grand soin jusqu'à ce qu'elle la trouve? Et aussitôt qu'elle l'a retrouvée, elle fait venir ses amies et voisines et leur dit : Réjouissez-vous avec moi de ce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. Je vous dis qu'ainsi c'est une grande joie pour les anges de Dieu, lorsqu'un seul pécheur fait pénitence.

A. Du péché mortel et de ce que fait le bon Dieu pour ramener les pécheurs.

L'évangile que nous venons de lire, nous rapporte deux paraboles qui nous font voir la miséricorde divine prévenant et cherchant le pécheur et ne se lassant pas de le poursuivre, pour le ramener à la grâce. Arrètons-nous à la première.

Le pasteur des brebis, c'est Jésus-Christ. Il est le pasteur de nous tous, et tous nous sommes ses brebis qu'il aime, qu'il nourrit

de sa grâce et même de sa chair et de son sang et qu'il protège contre le loup dévorant, le démon.

La brebis égarée, c'est le malheureux pécheur, vivant dans l'état du péché mortel. Quoi de plus triste que cet état! Appliquons-nous à le comprendre.

D'abord le péché mortel dépouille notre âme de la grâce sanctifiante; il la prive ainsi de sa vie surnaturelle et la rend esclave du démon. En second lieu, il anéantit les mérites de nos bonnes œuvres et nous rend incapables d'en faire qui soient méritoires pour le ciel. Enfin il nous expose aux châtiments éternels de l'enfer.

Pour mieux comprendre combien est triste l'état d'une âme souillée par le péché mortel, comparons cette âme à un corps humain dont la mort a fait un cadavre. Représentons-nous un corps mort depuis quelques jours. Ce corps a perdu toute sa beauté; il est devenu un objet d'horreur pour beaucoup de personnes qui n'oseraient le regarder. A peine quelques unes osent lever discrètement le voile qui le recouvre; et encore sa vue leur inspire-t-elle je ne sais quel sentiment de répugnance et de dégoût qui les éloigne bien vite. On ne supporte pas longtemps la vue d'un cadavre.

Une âme tombée dans le péché mortel a perdu aussi toute sa beauté et toute sa gloire et elle est devenue d'autant plus hideuse qu'elle était plus belle et plus agréable à Dieu. En effet, une âme, en état de grâce, est la fille bien-aimée du Père céleste; elle est l'objet de ses affections; il met en elle toutes ses complaisances. Une âme en état de grâce est l'épouse du Fils de Dieu; elle lui est unie par le lien de la plus tendre charité; elle vit de sa propre vie; elle ne fait qu'un avec lui comme lui-même ne fait qu'un avec son Père céleste. Enfin une âme en état de grâce est le temple de l'Esprit-Saint dit Saint Paul. (1) Que peut-on imaginer de plus beau, de plus grand, de plus glorieux qu'une âme dans l'état de grâce, vivan

(1) I. Cor. III, 16.

dans l'intimité avec Dieu? Eh bien, le péché mortel enlève à l'âme cette beauté incomparable, la dépouille de toute sa gloire et la rend aussi hideuse qu'elle était belle.

Une âme en état de péché mortel n'est plus l'enfant de Dieu; elle est devenue l'esclave de Satan, l'être le plus vil, le plus méprisable, le plus odieux qui se puisse imaginer, aussi méchant que Dieu est bon, l'auteur de toutes les révoltes et de tous les crimes, le plus affreux de tous les tyrans. Elle a cessé d'être l'épouse de Jésus-Christ. Il ne veut plus d'elle, il la repousse loin de lui et elle devient la compagne des démons. Enfin, elle cesse d'être le temple de l'Esprit-Saint, pour devenir la retraite du démon. Quelle déchéance! Quel affreux malheur! De même que le cadavre a perdu toute sa beauté, n'inspire plus que de la répugnance, de même l'âme souillée du péché mortel n'inspire à Dieu qu'horreur et dégoût.

En second lieu, considérez le cadavre d'un homme qui, je suppose, a vécu dans l'opulence, de l'homme le plus riche de la terre. Qu'a-t-il, au moment où il vient d'expirer? Rien, absolument plus rien. Il est dépouillé à jamais de ses richesses, de ses beaux châteaux, de ses parcs, de ses jardins où était réuni tout ce qui peut flatter les sens. Il est dépouillé de ses joies, de ses plaisirs, de tout ce qui faisait sa félicité en ce monde. Ainsi en est-il de l'âme, lorsqu'elle a perdu la vie de la grâce par le péché mortel.

Tous les mérites qu'elle avait acquis par ses prières, ses pénitences, ses bonnes œuvres, ses aumônes et ses vertus, lui sont enlevés et sont perdus pour elle, aussi longtemps qu'elle restera dans cet état et resteront sans récompense, si elle vient à quitter ce monde sans s'être réconciliée avec Dieu. Ainsi une âme, eût-elle acquis, à elle seule, autant de mérites que tous les Saints ensemble, si elle vient à commettre le péché mortel, tout cela sera perdu pour elle, tant qu'elle restera dans le péché. Dieu ne verra plus en elle qu'une âme pécheresse. Pauvre âme, s'écrie le prophète Jérémie, à qui vous comparerai-je? Vous étiez riche et ornée de sainteté; vous aviez

amassé de grands trésors pour le Ciel, et voilà que vous êtes nue, pauvre, misérable; en un moment, vous avez perdu toutes vos richesses.

Le coup porté par le péché mortel à notre âme, ne la dépouille pas seulement de ses mérites passés, il l'a met encore dans l'impossibilité d'en acquérir de nouveaux. De même qu'un cadavre n'agit plus, ne travaille plus, ne peut plus rien acquérir, de même l'âme privée de la grâce sanctifiante, devient impuissante à faire quelque chose de méritoire pour le Ciel, aussi longtemps qu'elle reste dans le péché. Ses prières, ses bonnes œuvres peuvent disposer favorablement le bon Dieu à son égard et la disposer à recevoir la grâce, et c'est pourquoi il ne faut jamais cesser de faire le bien; mais elles sont sans prix pour la bienheureuse éternité. « Quand je donnerais tout mon bien aux pauvres; quand je réduirais mon corps en servitude, dit Saint Paul, si je ne suis pas en état de grâce, tout cela ne me sert de rien. » (1).

Dans un cadavre, il y a un cœur; mais ce cœur ne bat plus; des yeux, mais ils ne voient plus; des oreilles, mais elles n'entendent plus. C'est là encore l'image de l'âme qui vit en péché mortel, qui s'y habitue et y croupit. Elle finit souvent par tomber dans l'aveuglement et l'endurcissement. Rien ne peut plus la toucher, elle est devenue insensible à tout. Les instructions de l'Eglise, les avis répétés des pasteurs, les bons exemples, les sages conseils, rien ne fait plus d'effet sur elle. Ne voyons-nous pas cela tous les jours? Parmi les gens livrés au péché, combien y en a-t-il qui se laissent toucher par la parole de Dieu? Hélas! bien peu! Ils sont enchaînés par le péché, comme le cadavre par la mort.

Enfin, ce qu'il y a de plus terrible, c'est que l'âme en péché mortel se trouve suspendue au-dessus de l'enfer et qu'elle peut y tomber à chaque instant. Nous ne tenons à la vie que par un fil bien fragile. Que la mort vienne briser ce fil et nous voilà dans

(1) I. Cor. XIII, 3.

l'autre monde; quel malheur, si nous venons à mourir en état de péché mortel! Nous voilà damnés pour l'éternité! Oh! qu'il est triste l'état d'une âme souillée par le péché mortel! Si l'on y réfléchissait, quelle horreur on en aurait! Je ne suis pas étonné de la haine que lui portaient les Saints, qui y pensaient souvent et qui en comprenaient l'énormité.

Or le bon pasteur, Notre divin Sauveur, recherche avec ardeur la brebis égarée, le pauvre pécheur. Et comment? Tantôt en excitant en lui de vifs remords, qui lui reprochent son crime; tantôt en lui faisant éprouver une salutaire confusion de ses fautes. Ici, en l'attirant par de touchants exemples de vertu; là, en l'effrayant par des exemples terribles de morts subites; quelquefois en éloignant de lui des occasions dangereuses de péché; d'autres fois en rompant de criminelles liaisons; ou bien encore en employant l'organe de ses pasteurs, pour lui prêcher la vérité et le toucher, ou le langage plus frappant des événements, ou enfin, en le frappant de châtiments propres à le faire rentrer en lui-même. Il emploie ainsi toutes sortes de moyens, pour toucher et ramener le malheureux égaré. Quand celui-ci veut sincèrement se convertir, il le soutient par sa grâce et lui procure tous les moyens d'opérer sa conversion.

Heureux les pécheurs qui touchés par la grâce prennent la ferme résolution de revenir à Dieu, de se convertir, le divin Pasteur les soutiendra et les ramènera, et ils rentreront dans le bercail et dans la voie du salut. Mais malheur à ceux qui restent insensibles à la grâce et qui résistent aux appels du Sauveur, méprisent les instructions de l'Eglise, les bons avis, les bons exemples et autres grâces, ils s'aveugleront de plus en plus; tomberont dans l'endurcissement et enfin dans l'impénitence finale, qui est la porte de l'enfer.

Gardez-vous donc bien de jamais tomber dans le péché mortel; et s'il vous arrive d'y tomber, gardez-vous d'y rester. Sortez-en le plus tôt possible, soit par une bonne confession, soit, du moins, en attendant la confession, par un bon acte de contrition parfaite.

B. Troisième dimanche après la Pentecôte.

Parabole de la drachme perdue. Miséricorde de Dieu envers le pécheur.

Dans la deuxième parabole de cet évangile, c'est-à-dire, dans la parabole de la drachme perdue, Notre Seigneur a le même but que dans la première, qui est celle de la brebis perdue et retrouvée. Mais il ajouta celle-ci à la première, pour nous faire mieux comprendre, 1° combien il nous est important de connaître la grandeur de sa miséricorde et les dispositions de son cœur par rapport au pécheur, pour l'encourager à se convertir ; 2° pour nous faire comprendre combien il désire la conversion du pécheur ; et enfin combien le pécheur qui peut encore se convertir lui est cher, et combien il est précieux à ses yeux.

Dans la première parabole, c'était un riche berger qui n'avait perdu qu'une brebis sur cent. Ici c'est une pauvre femme qui n'a pour tout trésor que dix petites pièces de monnaie et qui, venant à en perdre une, perd le dixième de tout ce qu'elle a. Dans une troisième parabole, qui suit les deux premières, celle de l'enfant prodigue, il y a encore gradation. On y voit un père opulent qui n'ayant que deux enfants vient à en perdre un. C'est sous ces idées si aimables que Notre Seigneur nous peint la tendresse de son cœur.

Ah ! considérons souvent et sérieusement cet amour immense du Cœur de Jésus pour nous. Considérons bien sa miséricorde infinie et nous l'aimerons, et, si nous sommes pécheurs, nous reviendrons à lui.

Bien que ces deux paraboles aient le même objet, Notre Seigneur ajouta cependant à la seconde quelques circonstances qu'il n'est pas inutile de considérer.

D'abord Notre-Seigneur est représenté ici par une femme. C'est sans doute pour nous mieux faire sentir les mouvements de sa tendresse, l'ardeur de ses désirs et les empressements de sa miséricorde La drachme perdue, c'est l'âme de l'homme, créée

à l'image de Dieu, marquée de l'empreinte divine, d'un prix inestimable, puisqu'elle a été rachetée au prix du sang d'un Dieu. Par le péché, cette image divine est effacée, souillée, perdue dans la poussière et l'ordure. Rien de plus triste que l'état d'une âme tombée dans le péché mortel et y croupissant. C'est vraiment une âme perdue pour le Ciel, retranchée du nombre des élus. Elle est dépouillée de toute la beauté, de tout l'éclat que donne la grâce sanctifiante ; elle est dépouillée de sa véritable vie, qui est la vie surnaturelle et elle est dans un état de mort. Malheur à elle si elle venait à partir de ce monde en cet état ! Elle serait à jamais perdue.

Que fait la pauvre femme qui a perdu sa pièce de monnaie ? Elle allume d'abord une lampe pour la chercher. Cette lampe est le symbole de la foi, de cette lumière divine que le Dieu de miséricorde fait briller aux yeux du pécheur. A peine celui-ci a-t-il commis son premier péché, que cette lumière brille à ses yeux et que toute sa foi semble se réveiller. Il sent alors ce que c'est d'avoir perdu son Dieu et d'être déchu de son amitié. Cette foi le poursuit partout, le trouble et l'épouvante. Tantôt elle lui montre le feu vengeur de l'enfer auquel son état l'expose ; tantôt la pensée de la mort le frappe, lui fait envisager sa dernière heure, comme le terme fatal de tous ses plaisirs, lui découvre la brièveté et l'incertitude de la vie. Tantôt elle fait naître en lui l'espérance, l'excite à revenir à Dieu, en lui promettant un accueil favorable. Dieu ne se lasse point de lui mettre devant les yeux, la lampe de la vérité, jusqu'à ce qu'il ait reconnu son égarement.

Heureux le pécheur qui se laisse éclairer de cette lumière divine, qui profite des grâces que le Dieu de miséricorde lui offre et qui revient à lui ! Mais, hélas ! souvent cette lumière est importune et le pécheur voudrait s'y dérober ; il voudrait même pouvoir l'éteindre et fait pour cela de grands efforts. Ah ! malheur à celui qui, par la multitude de ses péchés, par ses sacrilèges, par son obstination et ses impiétés en est venu à bout !

La femme, dit le divin Maître, balaie sa maison et cherche, jusque dans les balayures, la pièce de monnaie qu'elle a perdue.

C'est ainsi que le Dieu de miséricorde recherche le pécheur, même lorsqu'il est tombé dans la plus affreuse corruption, dans les ordures du vice. Il le tourmente et le trouble, il l'inquiète et l'effraie, jusque dans les excès de ses débauches, en excitant en lui de vifs remords, en le frappant plus vivement de la pensée des châtiments terribles qui lui sont réservés, s'il ne sort de l'ordure du vice et des mauvaises passions ; en lui faisant voir d'une manière plus frappante l'horreur de son état.

La femme cherche avec soin, elle examine tout, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la drachme perdue. C'est ainsi que le bon Dieu recherche le pécheur, et dans les plaisirs où il se plonge, et dans les afflictions dont il est accablé, et dans la santé et dans la maladie, et dans la solitude et dans les compagnies, et cela, malgré ses rebuts, malgré ses péchés multipliés, en sorte qu'il n'y a qu'une obstination diabolique et la mort dans ce funeste état qui puissent soustraire le pécheur aux tendres recherches d'un Sauveur plein de miséricorde, pour le livrer entre les mains d'un juge redoutable, qui ne peut plus suivre que les lois d'une rigoureuse justice.

Enfin, après avoir retrouvé sa pièce, elle fait part de son bonheur à ses amies et se réjouit avec elles. C'est ainsi que le Ciel et les âmes fidèles de la terre se réjouissent de la conversion des pécheurs.

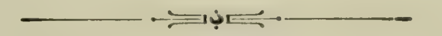
Appliquons maintenant la parabole au pécheur lui-même. Aussitôt que la pauvre femme a perdu sa drachme, elle met tous ses soins à la retrouver. Ainsi celui qui se reconnaît coupable d'un péché, qui entraîne la ruine de son âme, doit sur le champ et sans différer, travailler à recouvrer l'innocence qu'il a perdue. Tout délai, à cet égard, pourrait lui devenir fatal. Peut-il savoir l'heure où son juge l'appellera à lui, pour lui faire rendre compte de sa vie ? Et quand il serait assuré du moment où il aura à comparaître devant lui, sera-t-il assuré de pouvoir faire pénitence, de pouvoir se réconcilier, d'en avoir la volonté ? Hélas ! un péché est un poids qui entraîne un autre péché ; en persévérant dans sa faute, on en prend le goût, le goût en fait contracter l'habitude

et alors la conversion devient bien plus difficile. Plus le pécheur la diffère, plus elle le devient. Combien ont été ainsi surpris par la mort? Combien ont payé de la damnation éternelle leur négligence à revenir à Dieu, les délais de leur conversion!

A l'exemple de la femme de la parabole, le pécheur doit allumer la lampe, c'est-à-dire, qu'il doit considérer, à l'aide de la lumière de la foi, dans quel triste état il est tombé et doit rechercher les iniquités de toutes sortes dont il s'est souillé. Mais il y a bien des pécheurs qui ne veulent pas porter la lumière dans leur conscience; ils se plaisent dans la nuit où ils se trouvent; ils craignent de se voir tels qu'ils sont. C'est un grand malheur pour eux; car aussi longtemps qu'ils resteront dans cette négligence, il n'y a pas de salut à espérer pour eux.

Enfin la femme ne se borne pas à allumer sa lampe, pour rechercher sa drachme; mais elle la recherche avec ardeur, de tous côtés et jusque dans les balayures. Ainsi, il ne suffit pas au pécheur d'avoir recouru à la lumière du flambeau de la foi tous ses péchés, toutes leurs difformités, toutes les peines qu'ils lui ont méritées; il lui faut encore balayer son âme, la purifier de l'ordure du péché, la débarrasser de toute affection mauvaise, de tout désir déréglé, de ses inclinations vicieuses, des mauvaises habitudes. Pour cela il doit avoir recours à la pénitence, il lui faut faire une bonne confession. Il lui en coûtera sons doute, pour faire tout cela; mais la joie qu'il éprouvera, lorsqu'il aura recouvré l'amitié de Dieu, la délicieuse paix dont il jouira, le récompensera amplement des efforts qu'il aura faits pour revenir à Dieu.

Vous donc qui vivez dans le péché, revenez au Dieu de miséricorde qui vous tend les bras; réconciliez-vous avec lui; il reçoit toujours avec amour le cœur contrit et humilié. Ainsi soit-il.



Fête du Sacré-Cœur de Jésus.

De la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Origine. Objet.

Prœbe, fili, cor tuum mihi.
Mon fils donnez-moi votre cœur. (Prov. XXIII. 26).

La sainte Eglise ne cesse de nous recommander la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Or le meilleur moyen de vous la faire aimer et embrasser, c'est de la faire connaître telle qu'elle est. Cette dévotion n'est pas nouvelle, comme vous seriez tentés de le croire; elle est aussi ancienne que l'Eglise. Saint Jean dont la tête reposait sur le cœur de Jésus, à la dernière cène, Saint Paul, Saint Augustin, Saint Bernard, Sainte Catherine de Sienne, Saint François de Sales, Sainte Gertrude, Sainte Thérèse et tant d'autres, dans la suite des siècles ont eu une dévotion spéciale pour l'amour de Notre Seigneur, dont le Sacré-Cœur est le symbole.

Mais le divin Sauveur a voulu faire pratiquer cette dévotion d'une manière plus spéciale, à notre époque, et en faire un remède à l'impiété actuelle, en ranimant dans les cœurs des hommes, l'amour qu'ils doivent à Lui-même et à son Eglise.

Pour accomplir ce grand dessein, il a chosi une religieuse de la Visitation de Paray-le-Monial, en France, nommée Marguerite-Marie, qui avait une très grande dévotion envers le très saint sacrement. Le divin Sauveur lui apparut plusieurs fois et lui parla longuement de la dévotion envers son Cœur brûlant d'amour pour les hommes, et des fruits de salut que cette dévotion est appelée à produire. Il la chargea de la propager, et, pour l'aider dans cette mission, il lui envoya un saint religieux, le Père de la Colombière, qui, après avoir reconnu l'esprit qui l'animait, s'occupa activement d'établir une dévotion si sainte et si salutaire.

Mais, dira quelqu'un peut-on croire à ces apparitions et révélations? On se défie plus que jamais de ces sortes de choses et on a raison. Le clergé s'en défie même plus que personne.

Dans ces sortes de faits miraculeux, c'est toujours l'Eglise, c'est-à-dire, le Pape, les Evêques et les prêtres qui sont les derniers à croire. Quand il s'agit de faits miraculeux, d'apparitions, de révélations, ou autres, l'autorité ecclésiastique prend toutes les précautions possibles pour ne pas être induite en erreur et reconnaître la vérité. Aussi, quand l'Eglise s'est prononcée, on peut croire en toute sécurité. Disons plus, on doit croire et avoir toute confiance en elle, si l'on veut être raisonnable. Car, outre qu'elle est dirigée par l'Esprit Saint, qui l'empêche d'errer, elle fait des recherches si minutieuses, elle exige des preuves si précises et si certaines des faits miraculeux, qu'il n'est pas possible qu'elle se trompe. Il est donc bien certain que les révélations de la Bienheureuse Marguertie Marie sont des faits hors de doute, puisque l'Eglise s'est prononcée en ce sens. Il est certain, par là-même, que la dévotion au Sacré-Cœur vient du Ciel.

Aussi, à peine fut-elle reconnue et approuvée par la Sainte Eglise, qu'elle se répandit partout avec une incroyable rapidité et opéra des merveilles chez une multitude d'âmes. Les évêques l'établirent dans leurs diocèses, les curés dans leurs paroisses, les ordres religieux et les pieux fidèles l'embrassèrent avec ardeur; le Souverain Pontife enfin consacra l'univers entier au Sacré-Cœur, et il ne recommande rien tant que cette belle et touchante dévotion.

Telles sont en quelques mots, l'origne, l'approbation et la propagation de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. L'ardeur avec laquelle les fidèles l'ont embrassée, la rapidité avec laquelle elle s'est répandue dans le monde entier, aussi bien dans les pays de missions que dans les pays civilisés, montrent à l'évidence que Notre-Seigneur l'a particulièrement bénie et favorisée, qu'elle est une œuvre divine.

Voyons maintenant en quoi consiste cette dévotion. Qu'honorons-nous par la pratique de la dévotion au Sacré-Cœur? Dans la dévotion au Sacré-Cœur, comme dans toutes les dévotions qui se rapportent à l'humanité sainte du Sauveur, il se rencontre

un double objet : le premier extérieur et sensible qui donne le nom à la dévotion et qu'on appelle l'objet matériel de la dévotion; le second insensible et tout spirituel, qui communique à la dévotion sa dignité et sa valeur, et qu'on nomme l'objet formel de la dévotion. Ainsi, dans la dévotion à la croix de Jésus-Christ, l'objet sensible ou matériel, c'est l'instrument de son supplice, le bois matériel sur lequel il a consommé son sacrifice. L'objet spirituel ou formel, c'est le divin Sauveur lui-même opérant, par sa mort, l'œuvre de notre Rédemption. Dans la dévotion à ses plaies sacrées, l'objet sensible ou matériel de cette dévotion, ce sont les blessures dont son corps a été tout couvert et, pour ainsi dire déchiré; l'objet spirituel ou formel, ce sont les cruelles souffrances causées par ces blessures. Dans la dévotion à son saint Nom, l'objet sensible, c'est ce Nom vénérable, au nom duquel, dit l'apôtre saint Paul, tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et jusque dans les enfers. L'objet spirituel, ce sont les mystères qu'il signifie et qu'il rappelle. De même, dans la dévotion au Sacré-Cœur, l'objet sensible ou matériel, c'est le cœur de chair de Notre-Seigneur lui-même, et l'objet spirituel ou formel, c'est l'amour infini de Jésus-Christ pour les hommes. De sorte que la dévotion envers le cœur de Jésus consiste à honorer l'amour de Notre-Seigneur pour les hommes, sous la figure de son cœur tel qu'il a battu et bat encore dans sa poitrine divine.

Cela bien compris, je dis qu'il n'y a pas de dévotion plus légitime et mieux fondée, dans son double objet, que la dévotion au Sacré-Cœur. Et d'abord quoi de plus digne de notre vénération que son objet matériel, c'est-à-dire, que le Cœur de Jésus, symbole de son amour sans bornes pour nous?

Vous le savez, le cœur de l'homme a toujours et partout été considéré comme le siège de ses affections diverses et surtout de son amour. Et de fait, c'est le cœur qui ressent le plus vivement le contrecoup de toutes les impressions de l'âme. La joie le dilate, le chagrin le resserre; la colère le fait bondir, l'amour l'embrase, le transforme. C'est tellement vrai que le cœur sert à

personnifier tout l'homme. Ne dit-on pas d'un homme bon, généreux que c'est un bon cœur, un cœur généreux, dévoué; d'un homme distingué, noble, que c'est un noble cœur, un grand cœur ?

Aussi que conserve-t-on, chez les peuples civilisés, de la dépouille mortelle des grands hommes, des hommes qui se sont distingués par leur génie, par leurs découvertes, par leurs talents, leurs exploits, leurs bienfaits? N'est-ce pas précisément le cœur ? C'est ainsi qu'en Irlande, on conserve le cœur d'O' Connel, ce grand libérateur de ce pays; en France, on conserve le cœur de Saint Vincent de Paul, qui était comme l'incarnation de la charité, le cœur de Napoléon, qui s'est illustré par ses victoires ; à Rome, le cœur de Pie IX, de si glorieuse mémoire, et tant d'autres.

S'il en est ainsi, ne devons-nous pas, à bien plus forte raison, honorer le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a tout sacrifié pour les hommes, sa gloire, son honneur, sa liberté, son sang, sa vie, qui, à ne le considérer qu'au point de vue humain, est, de l'aveu même de ceux qui ne veulent pas croire à sa divinité, le plus grand bienfaiteur de l'humanité ; qui a donné au monde les grands principes de la véritable civilisation ?

Qui, parmi les hommes, peut lui être comparé en vertu, en sainteté, en perfection sous tous les rapports ? N'est-il pas la sainteté-même, la vertu portée au plus haut degré où elle puisse parvenir ? Lui seul a pu porter aux hommes ce défi: « Quis ex vobis arguet me de peccato ? Qui de vous pourra me convaincre de la moindre faute ? » (1) Il a pu se donner comme modèle à tous : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme vous m'avez vu faire. » (2) et : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » (3) Nous trouvons en lui toutes les vertus possibles ; humilité, patience, soumission à la volonté de Dieu, obéissance à toute autorité légitime, chasteté, charité détachement des biens, des honneurs, mortification, et les autres'

---

(1). Jo. VIII. 46.

(2). I. Jo. XIII. 15.

(3). Mat. XI. 29.

qui constituent la sainteté parfaite. Si donc on entoure de vénération, d'une espèce de culte, le cœur des grands hommes, ne devons-nous pas, à plus forte raison, honorer, vénérer le cœur de Jésus-Christ ?

Mais il n'est pas seulement le cœur d'un homme, il est le cœur de l'Homme-Dieu, puisque Jésus-Christ est Dieu. Il est uni d'une manière hypostatique, c'est-à-dire, personnelle, au Verbe divin. Or cette union l'élève infiniment au-dessus de tous les êtres créés, quelque saints et parfaits qu'ils soient, et communique à toutes ses affections, à tous ses mouvements, une valeur et un mérite infinis. On peut donc le dire en toute vérité, il n'y a pas d'objet plus digne de notre amour et de notre dévotion.

Eh quoi ! les impies eux-mêmes, qui nous taxent de superstition, parce que nous honorons le cœur de Jésus, conservent et vénèrent le cœur de l'impie Voltaire, qui a indignement outragé tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, dont toute la vie n'a été qu'une suite d'infamies sans nom, et nous, nous n'honorerions pas le cœur de notre Dieu, de notre divin Sauveur? Mais il faudrait pour cela n'avoir pas la moindre notion de ce qu'est Jésus-Christ, et avoir perdu tout sentiment de foi. Oui, le Cœur de Jésus est souverainement digne de nos hommages, de notre vénération.

Mais nous trouvons un motif plus puissant encore de cette dévotion dans son objet spirituel, qui est l'amour immense, infini du Cœur de Jésus pour nous. C'est là l'objet principal de cette dévotion ; car, dans la dévotion au Sacré-Cœur, nous devons avoir en vue surtout d'honorer son amour, sous la forme de son cœur sacré. Qui pourra se faire une idée de l'amour du Cœur de Jésus pour nous ? Qui pourra mesurer la longueur, la largeur, la profondeur de cet abime d'amour ? Il a dit lui-même que donner sa vie pour ses amis, c'est la plus grande marque de l'amitié parmi les hommes. Or il a fait cela et bien plus que cela. Il a tout sacrifié pour nous, pour ses ennemis comme pour ses amis, son honneur, sa liberté, sa vie, tout ce que les hommes estiment de plus précieux. Pour nous, il est né dans la pauvreté,

la souffrance et l'humiliation ; il a vécu dans l'obscurité, obligé de gagner son pain à la sueur de son front; il a été dès sa plus tendre enfance en butte à la haine et à la persécution des hommes. Il a été poursuivi, arrêté et condamné, comme un criminel, et il est mort pour nous, dans les supplices et dans l'ignominie.

Non content de mourir pour nous, il a voulu rester avec nous et son amour a inventé la Sainte Eucharistie, par laquelle il s'immole pour nous, chaque jour, sur nos autels; nous nourrit de sa propre substance à la table sainte; reste au milieu de nous, comme un bon père dans sa famille, pour nous bénir, nous consoler, nous fortifier. Pouvait-il porter plus loin son amour pour les hommes?

Eh bien, c'est cet amour que nous devons surtout avoir en vue, d'honorer dans la dévotion au Sacré-Cœur.

C'est précisément ce que Jésus-Christ nous demande, comme il l'a révélé lui-même à la bienheureuse Marguerite-Marie : « Jésus-Christ, dit-elle, m'a dit qu'il prenait une singulière complaisance à voir son amour honoré, sous la forme de son cœur de chair, tel qu'il m'avait été montré et dont il voulait que l'image fût exposée en public pour toucher les cœurs insensibles des hommes. »

Ainsi donc, comme nous l'avons déjà dit, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus consiste à honorer d'un culte particulier l'amour infini de Jésus-Christ, sous la figure de son Cœur de chair, qui a été le siège principal de cet amour. Je le demande, cette dévotion n'est-elle pas bien digne de notre foi et conforme aux sentiments que nous devons avoir pour Notre Seigneur Jésus-Christ? Reconnaissons-le donc sincèrement et n'hésitons pas à embrasser et à bien pratiquer la dévotion au Cœur adorable de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

—

B. Dévotion au Sacré-Cœur (suite).

Fins et pratique de cette dévotion.

La dévotion au Sacré-Cœur, nous l'avons vu, consiste à honorer d'un culte particulier, l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous la forme de son cœur de chair. Ce divin Cœur est l'objet sensible ou matériel de cette dévotion, et l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, en est l'objet spirituel ou formel. C'est cet amour que nous devons surtout avoir en vue d'honorer, par la pratique de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Mais quelles sont les fins de cette dévotion? quelle en est la pratique? C'est ce que nous allons exposer dans cette instruction.

Et d'abord, quelles sont les fins de la dévotion au Sacré-Cœur? Une première fin, c'est de nous porter à aimer davantage le divin Sauveur. Nos adorations et nos hommages ne doivent pas s'arrêter au Cœur de Jésus et à son amour pour nous; mais ils doivent s'adresser à la personne de Jésus-Christ lui-même. Ainsi, lorsque nous honorons le Sacré-Cœur, c'est Jésus-Christ lui-même que nous honorons et c'est précisément pour cela que la dévotion au Sacré-Cœur nous ramène à la dévotion envers Notre-Seigneur, qui n'est pas aimé et honoré comme il devrait l'être, loin de là.

De fait, c'est là le but que le divin Sauveur s'est proposé, en faisant connaître la dévotion à son Sacré-Cœur. Il a voulu ranimer dans les cœurs des fidèles, l'amour qu'ils lui doivent à tant de titres. « C'est le grand désir qu'il a d'être aimé des hommes, dit la Bienheureuse Marguerite-Marie, qui a fait prendre à Notre-Seigneur le dessein de manifester son cœur et de leur donner, en ces derniers temps, le dernier effort de son amour, en leur proposant un objet et un moyen si propres pour les engager à l'aimer solidement. » « Jésus-Christ m'a assuré, dit-elle encore, qu'il prenait un singulier plaisir d'être honoré sous la figure de son cœur de chair, dont il voulait que l'image fût exposée en public, afin, ajouta-t-il, de toucher par cet objet, les cœurs insensibles des hommes. »

Il faut bien le reconnaître, il ne pouvait trouver un moyen plus sûr pour arriver à son but. Il n'est guère possible, en effet, de se rappeler les bienfaits infinis de Notre Seigneur, sans se sentir porté à l'aimer, à le servir, à vivre selon sa loi, et à se soumettre à son Eglise. Or qu'y a-t-il de plus propre à nous rappeler ce que Jésus-Christ a fait pour nous, que la vue de son cœur percé d'une lance, entouré d'une couronne d'épines, surmonté d'une croix, s'élevant au milieu des flammes d'amour qui s'échappent de son divin Cœur?

Une autre fin que nous devons nous proposer, en honorant le Sacré-Cœur de Jésus, c'est de réparer les injures que cet adorable Sauveur a souffertes depuis le premier jour de son existence mortelle, jusqu'à sa mort; qu'il a souffertes dans le cours des siècles et celles qu'il souffre encore tous les jours, et, en particulier, l'ingratitude des hommes à son égard. Jésus-Christ a aimé les hommes d'un amour sans bornes. Il a donc droit à leur amour et à leur reconnaissance. Mais comment y répondent-ils? Ah! s'il y a des âmes qui aiment Notre divin Sauveur, qui lui rendent amour pour amour; il y en a aussi, et en bien plus grand nombre, qui l'oublient ou même qui l'outragent; qui, au lieu de lui témoigner de la reconnaissance, ne répondent à ses bienfaits que par l'ingratitude. Tels sont les libertins, qui l'offensent jusqu'au pied des autels; les hérétiques, qui s'obstinent à vivre loin de lui et de son Eglise, dans les ténèbres de l'erreur; les mauvais chrétiens qui le crucifient, en quelque sorte de nouveau dans leurs cœurs, par des communions sacrilèges; ceux qui se rendent coupables de toutes sortes d'irrévérences dans le lieu Saint, en sa présence; ceux qui méprisent la sainte messe, les saints offices qui ont pour but de l'honorer; ceux qui travaillent à ruiner la religion par leurs scandales ou par leurs discours, ou par leurs mauvais écrits, livres ou journaux, ou par un enseignement impie, hostile à la religion, tendant à faire haïr et à ruiner la religion de Jésus-Christ, cette religion qui lui a tant coûté de travaux et de souffrances. Ceux qui travaillent à arracher à Jésus-Christ les enfants qui lui sont si chers; tous ceux, en un

mot, qui travaillent à détruire l'œuvre de Jésus-Christ, à anéantir les fruits infiniment précieux de la Rédemption. Eh bien, c'est pour réparer ces outrages, cette ingratitude des hommes que Jesus-Christ et son Eglise nous invitent à bien pratiquer la dévotion au Sacré-Cœur.

Entrons donc dans les vues de Notre divin Sauveur. Embrassons de tout cœur et pratiquons généreusement la belle dévotion au Sacré-Cœur, afin de le connaître de mieux en mieux, de l'aimer toujours davantage, et de réparer par une fervente piété, les outrages qui lui sont faits et la noire et odieuse ingratitude dont il est l'objet et dont il s'est plaint si amèrement à la Bienheureuse Marguerite Marie.

Mais en quoi consiste la pratique de cette belle dévotion ? Elle consiste principalement dans une suite d'exercices religieux destinés à honorer par des témoignages de respect, d'amour et de reconnaissance, le Cœur adorable de Jésus-Christ brûlant d'amour pour les hommes et outragé par leur froideur, leur ingratitude, leurs irrévérences et leurs sacrilèges. Ecoutez la révélation faite à la Bienheureuse Marguerite Marie, un jour de l'octave du Saint-Sacrement, pendant qu'elle était devant le tabernacle : « Voilà, lui dit le divin Sauveur, en lui montrant son Cœur, voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer, pour leur témoigner son amour ; et en retour, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes, par les mépris, les irrévérences, les sacrilèges et les froideurs, qu'ils ont pour moi dans mon sacrement d'amour. C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi, après l'octave du Saint Sacrement, soit dédié à une fête particulière, pour honorer mon Cœur, en lui faisant réparation d'amour par une amende honorable, et en communiant ce jour-là, pour réparer les indignités qu'il a reçues, pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te promets que mon Cœur se dilatera, pour répandre en abondance les influences de son divin amour, sur ceux qui lui rendront cet honneur. »

Ainsi donc honorer le cœur adorable de Jésus par de ferventes

rières par une fête spéciale, par la sainte communion, par des amendes honorables, dans le but de réparer les outrages qu'il reçoit des mauvais chrétiens, de lui offrir une compensation pour l'honneur qu'on lui doit et qu'on refuse de lui rendre, pour le remercier de ses bienfaits et ramener à lui les malheureux pécheurs, voilà en quoi consiste, en général, la pratique de la dévotion au Sacré-Cœur.

Mais, outre la célébration de la fête du Sacré-Cœur, le vendredi qui suit l'Octave du Saint Sacrement et la communion en ce jour, que pouvons-nous faire de plus, pour être vraiment agréables à Notre Seigneur et entretenir en nous cette belle dévotion?

D'abord il faut être bien fidèle à offrir, chaque jour, dès le matin, sa journée au Sacré-Cœur, en disant simplement, après avoir récité le symbole des apôtres, ou *Je crois en Dieu*, cet acte d'offrande de sa journée : « O cœur de Jésus, je vous offre cette journée par le Cœur Immaculé de Marie, et j'unis toutes mes intentions aux vôtres. » Ainsi depuis le matin jusqu'au soir, on honore le Cœur de Jésus. Tout en travaillant, on peut adresser une petite prière au Sacré-Cœur, en disant, par exemple : « O cœur de Jésus, protégez-moi; ou bien : Je vous offre mon travail, mes peines. » Dans les tentations surtout, il faut recourir à lui, le prier avec foi, et l'on triomphera des attaques du démon ou des mauvaises passions.

Il faut aussi honorer le Cœur de Jésus, en sanctifiant bien le dimanche, en assistant, en ce jour, à la sainte messe, et aux offices, par amour pour lui, et aussi, en assistant, le plus souvent possible, pendant la semaine, à la sainte messe, pour l'honorer et le prier, réparer par sa piété, les outrages qui lui sont faits chaque jour, par les impies et les blasphémateurs.

On honore encore le Sacré-Cœur, en aimant à venir l'adorer dans le très-saint sacrement, à l'église, où il demeure constamment, prisonnier de son amour; en venant lui demander ses grâces pour soi, pour sa famille, pour la conversion des pécheurs et autres biens. Il n'est pas difficile de faire cette visite, le dimanche après les vêpres, par exemple.

On honore encore le Sacré-Cœur, en plaçant son image dans sa maison, dans toutes les places, ou du moins dans celle où l'on se trouve le plus souvent. Rien de plus facile que de l'honorer, ne fût-ce que d'un regard accompagné d'une invocation : Cœur de Jésus, protégez ma famille, ou : Loué soit le Sacré-Cœur, ou toute autre prière.

Enfin on honore plus particulièrement le Cœur de Jésus, en faisant la sainte communion en son honneur, soit le premier vendredi du mois, soit le premier dimanche du mois. A cette communion sont attachées de grandes grâces, comme nous le verrons dans une autre instruction.

Soyons donc bien fidèles à pratiquer sincèrement cette belle et touchante dévotion. Nous ferons chose souverainement agréable à Notre Seigneur, comme il l'a dit lui-même à la Bienheureuse Marguerite Marie, et en même temps, très salutaire pour nos âmes. Ainsi soit-il.

C. Avantages de la dévotion au Sacré-Cœur

Si nous considérons la dévotion au Sacré-Cœur, soit dans son double objet, qui est le Cœur même de Notre-Seigneur et son amour infini pour les hommes ; soit dans son but, qui est de réparer l'ingratitude des hommes à son égard, d'honorer son amour, de lui témoigner notre reconnaissance et de nous exciter à l'aimer davantage, nous y trouvons de puissants motifs de nous déterminer à embrasser cette dévotion et à la pratiquer. Mais il en est un autre qui nous touche de plus près et qui nous intéresse personnellement : ce sont les avantages que procure cette dévotion à ceux qui la pratiquent fidèlement et sincèrement. Or il y en a deux principaux, qui renferment tous les autres : le cœur de Jésus est l'école des vertus les plus sublimes, et la source des grâces les plus abondantes.

D'abord cette dévotion est l'école des vertus les plus sublimes. En effet, adorer dans le cœur de Jésus-Christ, le sanctuaire de la Divinité, l'organe des vertus les plus parfaites, le foyer des

sentiments les plus généreux ; le visiter souvent dans nos églises, où il daigne fixer sa demeure ; assister souvent au Saint sacrifice de la messe, qu'il renouvelle sur nos autels; s'unir fréquemment à lui, dans le sacrement de son amour ; lui faire amende honorable des injures qu'il reçoit, le prendre comme modèle de nos affections ; considérer attentivement ses divines perfections ; nous rappeler ses bienfaits; se peut-il une pratique plus louable, une suite d'actes plus saints et plus méritoires? Or c'est là ce qui compose la dévotion au Sacré-Cœur. Aussi n'est-il guère possible de s'y livrer, sans en devenir meilleur et sans prendre l'habitude des vertus les plus essentielles au chrétien ?

Où trouver, en effet, un modèle plus accompli d'innocence et de pureté, que dans ce cœur uni à l'âme la plus parfaite, inséparable de la Divinité et devenu, par là-même, le cœur d'un Dieu; que dans ce cœur qui ne nourrit aucune pensée, ne forme aucun désir, n'éprouve aucun mouvement, ne renferme aucune affection qui ne respire la sainteté ; que dans ce cœur où le péché n'est jamais entré et qui est le siège de cette perfection, à laquelle le divin Sauveur nous appelle en ces termes : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. » (1)

Où mieux apprendre la douceur que dans la contemplation de ce Cœur, dont elle faisait le principal caractère : « Apprenez de moi que je suis doux. » (2) Quelle plus belle leçon d'humilité que celle que nous donne le Fils de Dieu fait homme, se disant lui-même « humble de cœur? » (3) Il entre dans le monde sous la forme d'un esclave, passe la plus grande partie de sa vie dans une obscurité volontaire, se dévoue lui-même aux humiliations les plus profondes, choisit le genre de mort le plus ignominieux et enfin s'anéantit en quelque sorte dans l'adorable Eucharistie.

Que dire de sa soumission à la volonté de son Père? Il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix, dit Saint Paul. N'est-il pas aussi un admirable modèle de patience et de résignation ? Que

(1). Math. V. 48.
(2). Math. XI. 29.
(3). Id.

n'a-t-il pas souffert? Et cependant il n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre.

Quoi enfin de plus capable d'allumer en nous le feu de la charité, qu'une dévotion qui a pour objet, un cœur embrasé d'amour pour Dieu et pour les hommes et pour fin, de nous exciter à aimer de plus en plus notre Dieu et de le faire aimer? L'amour deDieu s'obtient par la prière; mais la dévotion au Sacré-Cœur est une prière continuelle. Il s'inspire par l'exemple; mais en est-il un plus éloquent qu'un Cœur victime de la charité? Il s'acquiert par les bonnes œuvres; mais en peut-il exister de plus agréables à Dieu que l'étude et l'offrande d'un cœur où il règne exclusivement? Il s'affermit enfin par la considération des motifs sur lesquels il repose; mais peut-on en imaginer de plus puissants que la pensée de l'amour que Jésus-Christ nous porte, et la mémoire des bienfaits dont il ne cesse de nous combler?

En même temps qu'il est le modèle de la charité envers Dieu, le Sacré-Cœur est encore le modèle le plus parfait de la charité envers les hommes. Que d'exemples de cette charité n'avons-nous pas dans l'Evangile. Il comblait de biens ses fidèles disciples; il pardonnait à ses ennemis; il recevait avec bonté le pécheur repentant; guérissait tous les infirmes qui s'adressaient à lui. Personne, dit-il lui-même ne peut donner une plus grande marque d'amitié, que celui qui donne sa vie pour ses amis; (1) mais lui, il a fait plus : il a donné sa vie pour tous les hommes, amis ou ennemis, présents ou futurs. Il se donne même à eux en nourriture dans la Sainte Communion. La dévotion au Sacré-Cœur est donc une voie bien sûre, pour arriver à la perfection; puisqu'elle nous en offre le modèle le plus accompli. Or il n'y a personne qui ne puisse suivre cette voie; car pour cela, il suffit d'avoir un bon cœur, de savoir aimer et de bien profiter des grâces dont cette dévotion est la source.

Un autre avantage, en effet, de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, c'est qu'elle est une source inépuisable de grâces. La vie entière de Jésus-Christ sur la terre n'a été, à proprement parler,

(1) Jo. XV. 13.

qu'un acte continuel de charité, et tous ses pas ont été marqués par des bienfaits. « Il a passé en faisant le bien (1) ». Mais s'il a versé de si grandes faveurs sur des disciples, qui l'ont tant contristé, sur un peuple aveugle et incrédule; s'il a pardonné à ses ennemis acharnés et prié pour ses bourreaux, de quelles grâces ne comblera-t-il point de fervents serviteurs dont le plus grand désir est de réparer par leur assiduité, leur amour, leurs hommages et leur piété, l'oubli, la froideur, l'ingratitude et les irrévérences auxquelles il se voit tous les jours exposé. Or c'est là ce qu'on se propose dans la dévotion au Sacré-Cœur. C'est donc dans cette sainte pratique et dans l'union qu'elle forme entre nous et le divin Cœur de Jésus, que, suivant l'expression de l'Apôtre, nous pourons découvrir le trésor des grâces renfermées dans son ineffable charité et nous remplir de la plénitude de ses dons. C'est là que nous recevrons des grâces d'expiation, pour nous réconcilier avec notre Dieu, des grâces de sanctification, pour nous perfectionner; des grâces de prédilection, pour nous consoler et nous encourager. « Les trésors de bénédictions et de grâces que ce Cœur sacré renferme, dit la bienheureuse Marguerite-Marie, sont infinis ». — Je te promets, lui dit un jour Notre-Seigneur, que mon cœur se dilatera pour répandre avec abondance, les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront l'honneur de solenniser sa fête et qui lui procureront qu'il lui soit rendu ».

« C'est dans ce Cœur adorable que nous trouvons des armes pour nous défendre, dit saint Pierre Damien, des remèdes pour nous guérir, des secours puissants contre les tentations, la plus douce consolation dans nos peines et les plus pures délices dans cette vallée de larmes ».

La vue de nos péchés nous jette-t-elle dans l'abattement et le désespoir? Ayons recours à ce Cœur Sacré : c'est une source toujours ouverte aux pécheurs, pour les laver de leurs iniquités (1). Ne trouvons-nous, au fond de notre cœur, qu'une froide indifférence pour Dieu, une dure insensibilité sur les maux de notre

(1) Act. X. 38.

âme, et une désolante sécheresse dans les exercices de la religion? Plongeons-nous dans la flamme ardente du Cœur de Jésus. Il est venu apporter sur la terre le feu de la charité, et il ne désire rien tant que de nous en voir embrasés. (2) Nous sentons-nous près de succomber sous le poids des chagrins que le monde nous suscite, des croix que Dieu nous ménage et des épreuves auxquelles il nous soumet? Adressons-nous encore à ce Cœur Sacré; il allégera notre fardeau, adoucira nos peines et nous donnera la force de les supporter. « Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai » (3).

Rencontrons-nous, dans les créatures, des cœurs froids et égoïstes qui paient notre attachement par l'indifférence, et notre dévouement par l'ingratitude? Reportons notre affection sur le Cœur de Jésus, de cet ami véritable et sincère; il répond toujours par l'amour à l'amour qu'on lui témoigne. « J'aime, dit-il, ceux qui m'aiment » (4).

Ecoutons ce que dit la Bienheureuse Marguerite Marie: « Si vous êtes dans un abîme de faiblesse, de rechutes et de misères, le Cœur de Jésus est un abîme de miséricorde et de force. Si vous découvrez en vous, un abîme d'orgueil et de vaine estime de vous-même, perdez-vous dans les anéantissements du Cœur de Jésus. Si vous êtes dans le trouble et l'inquiétude, ce divin Cœur est un abîme de paix et cette paix vous sera communiquée.

Voilà, en général, les grâces précieuses que nous pouvons attendre du Cœur de Jésus. Mais le divin Sauveur, dans ses entretiens avec la Bienheureuse, a fait des promesses spéciales réservées à ceux qui pratiqueront avec ferveur la dévotion au Sacré-Cœur. Il y a des promesses qui se rapportent à ceux qui travaillent au salut des âmes et aux communautés religieuses. Pour les premiers, le divin Sauveur m'a fait entendre, dit cette dévouée servante du Sacré-Cœur, qu'ils auront l'art de toucher

---

(1) Zach. XIII, 1.
(2) Luc XII, 49.
(3) Math. XI, 28.
(4) Prov. VIII, 17.

les cœurs les plus endurcis et travailleront, avec un succès merveilleux, s'ils sont pénétrés eux-mêmes d'une tendre dévotion au Sacré-Cœur.

Pour les secondes, il m'a promis dit-elle, qu'il répandra la suave onction de son ardente charité sur toutes les communautés qui l'honoreront et se mettront sous sa spéciale protection : qu'il en détournera tous les coups de la divine justice, pour les remettre en grâces, lorsqu'elles en seront déchues.

D'autres promesses se rapportent aux personnes qui vivent dans le monde. Pour les personnes séculières, dit la Bienheureuse, elles trouveront, par le moyen de cette aimable dévotion, tous les secours nécessaires à leur état ; c'est-à-dire la paix dans leurs familles, le soulagement dans leurs travaux, les bénédictions du Ciel dans toutes leurs entreprises, la consolation dans leurs misères, et c'est proprement dans ce Cœur-Sacré qu'elles trouveront leur refuge pendant toute leur vie et principalement à l'heure de la mort.

Pour les maisons où l'image du Sacré-Cœur sera exposée et honorée, il m'a assuré, dit la Bienheureuse Marguerite-Marie, qu'il prenait un plaisir singulier d'être honoré sous la figure de ce cœur de chair, dont il voulait que l'image fût exposée en public, afin, ajouta-t-il, de toucher par cet objet, le cœur insensible des hommes ; me promettant qu'il répandrait avec abondance, dans le cœur de tous ceux qui l'honoreraient, tous les biens dont il est plein ; et que partout où cette image serait exposée, pour y être singulièrement honorée, elle y attirerait toutes sortes de bénédictions.

En faveur de ceux qui se dévoueront pour le Sacré Cœur, elle dit : « Je me sens comme toute perdue dans ce divin Cœur, comme dans un abîme sans fond, où il me découvre des trésors d'amour et de grâces, pour les personnes qui se consacreront et sacrifieront à lui rendre et procurer tout l'honneur, et la gloire qui sera en leur pouvoir.

Le salut est promis à ceux qui auront été consacrés et dévoués au Cœur de Jésus. Il m'a confirmé, dit la Bienheureuse, que le

plaisir qu'il prend d'être aimé, connu et honoré de ses créatures, est si grand, qu'il m'a promis que tous ceux qui lui auront été dévoués et consacrés ne périront jamais.

Enfin, à ceux qui communient, le premier vendredi du mois, sont promises de très grandes grâces.

Ajoutez à tous ces avantages les indulgences plénières et partielles, attachées aux diverses pratiques de cette dévotion si belle, et vous comprendrez combien elle est précieuse et salutaire.

Appliquons-nous donc à bien comprendre la grandeur et les avantages de cette dévotion si aimable, alors nous l'embrasserons et la pratiquerons dans l'esprit de l'Eglise et selon le désir de Notre Seigneur, et nous assurerons notre salut. Ainsi soit-il.

Rem. Ces promesses ont été collationnées avec le plus grand soin, à Paray-le-Monial, par M. l'abbé Gauthey, vicaire général de Mgr l'Evêque d'Autun, qui en a garanti l'authenticité.



Quatrième dimanche après la Pentecôte.

Evangile selon Saint Luc V, 1 et suivants.

En ce temps-là, Jésus se trouvait sur le bord du lac de Génézareth. Voyant le peuple venir en foule à lui, pour entendre la parole de Dieu, il aperçut, au bord du lac, deux barques arrêtées, dont les pêcheurs étaient descendus pour laver leurs filets. Il entra dans l'une de ces barques qui était celle de Simon et il leur cria de s'éloigner un peu de la terre. S'étant assis, il instruisait le peuple de dessus la barque. Dès qu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine mer et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. Cependant, sur votre parole, je vais jeter le filet. L'ayant jeté, ils retirèrent une si grande quantité de poissons que leur filet se rompait. Ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de venir les aider. Ils y vinrent et ils remplirent tellement les deux barques qu'elles étaient près de couler à fond. Ce que voyant Simon Pierre, il se prosterna aux pieds de Jésus en disant : Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur. Car la pêche abondante qu'ils venaient de faire, avait causé une grande stupéfaction à lui et à tous ceux qui étaient avec lui, aussi bien qu'à Jacques et à Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon. Jésus dit à Simon : Ne craignez point ; vous serez dans la suite employés à une autre pêche où vous prendrez des hommes. Puis ils ramenèrent leurs barques à bord, et, ayant tout quitté, ils le suivirent.

De l'Eglise.

Le récit que nous fait l'Evangile de la pêche miraculeuse, nous offre de grandes instructions. En le méditant bien, on y trouve les prérogatives qui distinguent la barque de Pierre, c'est-à-dire l'Eglise Romaine, et la signalent à notre amour et à notre confiance.

1. Des deux barques qui étaient sur le rivage, le Sauveur choisit celle de Pierre. Ce n'est point par hasard et sans réflexion qu'il la préfère, et l'évangéliste a ses vues, en nous le faisant observer. C'est ici une de ces figures si commune dans les livres sacrés, qui ont un sens mystérieux et dont nous devons chercher l'interprétation. Jésus-Christ nous apprend par là que c'est uniquement de la barque de Pierre, c'est-à-dire du Saint Siège de Rome, du Souverain Pontife que part sa parole. Toute voix qui se fait entendre d'ailleurs, n'est pas la sienne. Ce n'est point Jésus-Christ qui parle par la bouche de ceux qui sont sortis de cette barque sacrée, qui sont en dehors de l'Eglise Catholique Romaine. Les hérétiques de toutes les sectes, protestants, anglicans ou autres, les schismatiques de tous les temps, en se séparant de Pierre, de la sainte Eglise Romaine, ont cessé d'être les organes de Jésus-Christ. Le divin Sauveur n'a enseigné qu'une doctrine, il n'a fondé qu'une Eglise. Pour qu'elle restât toujours une, il y a établi une centre d'unité : centre d'unité universel, autour duquel tiennent fermement réunis, de toutes les parties du monde, les membres épars de l'Eglise; centre d'unité perpétuel, qui, jusqu'à la consommation des siècles, fût le point de ralliement de tout ce qui appartient à l'Eglise. C'est la chaire où, d'après la parole du Sauveur, la foi ne peut défaillir.

Pierre la porta à Rome et y fit retentir les vérites saintes que lui avait confiées son divin Maître. Pierre n'a jamais cessé d'y siéger, par la suite non interrompue de ses successeurs. Pierre, c'est-à-dire le Pape, y réside encore, et malgré tous les efforts de l'impiété et de l'hérésie, jusqu'à la fin du monde, il continuera de répandre sur lui, du haut de cette chaire sacrée, les oracles divins. Tout ce qui est hors de l'unité n'a point la vraie foi; tout ce qui s'écarte du centre, n'est point dans l'unité.

Ainsi, en donnant au monde sa doctrine et son Eglise, Jésus-Christ a donné un moyen certain, perpétuel et facile de les reconnaître et de les discerner des doctrines perverses et des églises révoltées, c'est de considérer le centre d'unité, la chaire

de Pierre, c'est-à-dire le Saint-Siège, élevé au-dessus de toutes les autres. Si nous voulons avoir la vraie doctrine de Jésus-Christ, c'est au Souverain Pontife qu'il faut la demander. Il a reçu, dans la personne du Prince des Apôtres, la mission de « confirmer ses frères dans la foi », et, sentinelle vigilante, il veille à l'intégrité de la foi, il en réprime toute aberration.

2. Jésus-Christ, dans la barque de Pierre, confirme la vérité de ses paroles, par une pêche miraculeuse. Ainsi il a accordé à son Eglise et à elle seule, la grâce d'opérer des miracles, à travers les siècles et dans tous les pays. C'est le sceau divin auquel on doit reconnaître la barque de Pierre : fuite des démons, résurrection des morts, don de prophétie, guérisons des malades les plus désespérés, voilà ce qu'on trouve à chaque page de l'histoire de l'Eglise. Il le fallait, pour faire croire à des vérités et à des mystères dont l'intelligence et la croyance ne sauraient être l'ouvrage de la raison. Pendant que les hommes apostoliques annoncent les vérités saintes, Dieu autorise leur prédication par des miracles.

Le miracle est une preuve palpable, invincible ; car Dieu étant la sainteté même et la vérité même, ne peut pas faire de miracle, pour confirmer une erreur. Par le miracle, Dieu nous dit : C'est moi qui ai envoyé ces hommes; la preuve, c'est que je les ai revêtus de ma propre puissance. S'ils n'étaient pas envoyés par moi, la nature ne leur obéirait pas; les aveugles n'ouvriraient pas subitement les yeux à la lumière, et cela sur une seule parole; les paralytiques ne recouvreraient pas instantanément l'usage de leurs membres et leurs forces; les morts ne ressuciteraient pas à la voix d'un homme.

L'incrédule ne veut pas entendre parler de miracle, il le nie. Mais c'est un insensé. Des milliers ou plutôt des millions de prodiges sont là; ce sont des faits historiques dont la certitude est aussi bien constatée que possible, et cela non pas par des gens sans instruction, peu clairvoyants, faciles à tromper; mais par des hommes sérieux, savants, éclairés, qui ne se rendent qu'à l'évidence de la vérité. Pourquoi donc ne pas les admettre?

Mais l'impie nierait l'existence du soleil, s'il le fallait pour soutenir son impiété. Il ne veut pas de la religion qui contrarie ses passions, qui condamne sa vie, et il rejette tout ce qui s'y rapporte, quelque bien prouvée qu'en soit la vérité, quelque certain que ce soit. Mais, quoi qu'il dise, le miracle existe; il est une marque certaine de la vérité. Or la religion chrétienne possède des miracles sans nombre; elle est donc la vérité même.

3. Jésus-Christ ordonne à Pierre de conduire sa barque en pleine mer. Qu'est-ce à dire? Cette parole du divin Maître indique la vie élevée et surnaturelle et toute céleste, à laquelle conduit l'Eglise, par sa doctrine, par sa morale, par la vertu toute puissante des sacrements. Dans son sein, et là seulement, on voit éclore des vertus sublimes, on voit des hommes s'élever au degré le plus haut de la sainteté et de la perfection. Ce caractère de sainteté se rencontre-t-il parmi les sectes dissidentes? Non, Dieu, sous ce rapport, comme sous le rapport du miracle, les a frappées d'une éternelle stérilité, et on ne trouve en elles aucun homme qui, par ses vertus héroïques, ait ravi l'admiration des autres hommes, comme un saint François Xavier, un saint François de Sales, un saint Vincent de Paul, un saint Charles-Borromée et des millions d'autres.

La haute mer où Pierre reçoit l'ordre de s'avancer, figure les régions du monde les plus éloignées. C'était dire à Pierre : Je mets sous ta houlette toutes les nations de la terre; tu prêcheras l'Evangile à toutes les créatures; tu ramèneras tous les pécheurs, tu convertiras tous les païens, et de tous les peuples tu ne formeras qu'un seul troupeau dont tu seras l'unique pasteur. Aussi la Rome catholique étend-elle son action sur tout l'univers, dans les îles de l'Amérique et de l'Océanie, dans les parties les plus sauvages de l'Afrique, comme dans les villes policées de l'Europe. Partout Pierre baptise, prêche, convertit les âmes et, quels que soient les obstacles, il ira toujours, jusqu'à ce qu'il ait emmenée au port du salut, la dernière âme qui vivra sur la terre.

4. Il est dit que la barque de Pierre fut presque submergée. L'Eglise essuie de temps à autre de si formidables tempêtes que

ses ennemis disent : C'en est fait ; que ses amis tremblent et s'attendent à la voir engloutir sous les flots des passions humaines. Ceux qui espèrent et ceux qui craignent la ruine de l'Eglise ne connaissent pas l'étendue des promesses que Jésus-Christ a faites à son Eglise, quand il dit que « les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Confiants dans ces paroles, les vrais catholiques ne tremblent jamais pour l'Eglise ; ils savent que Jésus-Christ est avec elle, qu'il la conduit, et que tôt ou tard il la fera sortir triomphante de toutes les épreuves.

Le passé ici répond de l'avenir. La persécution brutale et barbare a passé sur l'Eglise pendant trois siècles ; l'Eglise a fini par convertir ses bourreaux. Les hérésies vinrent ensuite ; elle les a frappées d'impuissance, et elle reste vivante et prospère, tandis que les branches qui se sont séparées d'elle, languissent et meurent les unes après les autres. La lutte des passions, de l'orgueil, de la volupté, de l'impiété est de tous les siècles ; les attaques sont si violentes que la barque de Pierre chancelle ; mais elle n'est jamais submergée. Les ennemis de l'Eglise meurent pénitents ou impénitents ; le silence se fait autour de leurs tombes et l'Eglise reste debout. Cette perpétuité de l'Eglise, au milieu de l'instabilité des choses humaines, est une preuve des plus frappantes de la divinité de son origine. Ayons donc confiance en elle. Soyons ses enfants dévoués et un jour, nous serons reçus dans l'Eglise du Ciel. Ainsi soit-il.

Nous voyons dans cet évangile, que les disciples, touchés par le miracle dont ils venaient d'être témoins, ayant tout quitté, suivirent Notre Seigneur. Le divin Sauveur les appelait à être ses apôtres et ils répondirent à leur *vocation*. Voir ce sujet dans les Instructions sur la vie de Notre Seigneur.



Cinquième dimanche après la Pentecôte.

Evangile selon Saint Mathieu, V. 20 et suivants.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Je vous déclare que si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point, et quiconque tuera méritera d'être condamné par le tribunal du jugement. Mais moi, je vous dis que quiconque se mettra sans sujet en colère contre son frère, méritera pareillement d'être condamné par le tribunal du jugement ; que celui qui dira à son frère : Raca, méritera d'être condamné par le conseil ; et que celui qui lui dira : Tu es fou, méritera d'être condamné au feu de la géhenne. C'est pourquoi si, étant près d'offrir votre don à l'autel, vous vous y souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel, et allez auparavant vous réconcilier avec votre frère ; et après, vous reviendrez offrir votre don.

A. De la vraie et de la fausse piété.

Notre Seigneur nous apprend d'abord ici que notre piété, pour être agréable à Dieu, doit s'élever au-dessus de la justice, c'est-à-dire de la piété, de la dévotion des Scribes et des Pharisiens. Les reproches que le divin Maître fait, en divers endroits, à la dévotion des Pharisiens, tombent principalement sur trois points : elle était tout extérieure et sans aucun soin de l'intérieur ; elle était minutieuse, occupée de légères observances, avec une négligence totale de l'essentiel ; elle était hypocrite et intéressée, occupée de captiver l'estime des hommes, sans se soucier de celle de Dieu.

Et d'abord la religion des Pharisiens était tout extérieure. Elle consistait dans certaines pratiques qu'ils observaient scrupuleusement; mais ils n'avaient pas de dévotion intérieure. Ils se croyaient irrépréhensibles; parce qu'ils observaient fidèlement

ces pratiques, telles que le jeûne, le paiement de la dîme et autres; et ils se livraient sans scrupule à de très graves désordres. Une telle conduite est diamétralement opposée à la religion. « Dieu est esprit, dit Jésus-Christ, et c'est en esprit et en vérité que l'on doit l'adorer (1) ». Loin de pouvoir remplacer le culte intérieur, le culte extérieur n'est prescrit que pour l'établir, l'étendre, le soutenir et l'animer. Il n'y a pas une de ses pratiques qui ne soit l'exercice de quelque vertu, qui n'ait pour objet de la fomenter. La prière qui est l'expression de la piété, en est, en même temps, l'aliment. Les fêtes, en retraçant les bienfaits de Dieu, nous excitent à la reconnaissance. Les cérémonies qui rappellent notre esprit à Dieu, portent notre cœur à l'adorer. Le culte intérieur est au culte extérieur, ce que l'âme est au corps. C'est le culte intérieur qui donne au culte extérieur sa vie et sa valeur.

Gardons-nous toutefois, en rejetant la maxime perverse des Pharisiens, de tomber dans l'excès contraire. C'est un abus de faire consister la religion dans les pratiques extérieures; mais c'en est un autre de les regarder comme inutiles. Le culte intérieur ne pourrait se soutenir sans le culte extérieur. Le culte extérieur maintient le culte intérieur et l'empêche de s'anéantir; il le fixe et l'empêche de varier. Il excite à la vertu, par les exemples qu'il présente; il ranime la piété, par les sentiments qu'il inspire. Il grave par ses rites, dans les esprits sans culture, les vérités religieuses; il ramène, par ses cérémonies, à la pensée de Dieu, les esprits légers ou distraits; il les réunit tous par ses assemblées publiques, dans une croyance générale et dans une morale commune. Pour rester dans la vraie voie, il faut donc unir le culte intérieur au culte extérieur. Il faut, pour que les pratiques de la piété soient agréables à Dieu, qu'elles soient unies à la vertu et la soutiennent. Sinon, on n'a qu'une fausse religion, comme les Pharisiens.

N'y a-t-il pas beaucoup de chrétiens qui ne ressemblent que trop aux Pharisiens? Combien n'y en a-t-il pas qui font consister

(1) Jo. IV. 24.

toute la religion dans l'observation de certains devoirs, tout extérieurs, tels que, par exemple, d'assister aux offices de l'Eglise, prier le matin et le soir, avant et après les repas, observer l'abstinence aux jours prescrits par l'Eglise, et qui ne songent nullement à se corriger de leurs défauts, qui se permettent la médisance, la calomnie, vivent dans la haine, commettent des injustices, font toutes sortes d'excès. Sans doute, il font bien de remplir leurs devoirs religieux; mais ils doivent de plus s'appliquer à acquérir et à conserver les vertus chrétiennes et à s'y perfectionner, en les pratiquant. Sans cela il n'y a pas de véritable religion; on n'a que de la religiosité et rien autre chose.

En second lieu, non seulement les pharisiens plaçaient la religion dans les pratiques extérieures, au préjudice de leur intérieur, de la vraie vertu; mais ils la faisaient consister dans des pratiques minutieuses et frivoles, en négligeant les grands préceptes de la religion. On voit quelquefois donner dans cet abus, des personnes qui font profession de piété. Elles se jettent dans une multitude de dévotions plus affectueuses que solides; elles se font des obligations de toutes sortes de pratiques inutiles, quelquefois même dangereuses; car si les exercices d'une piété éclairée produisent de grands avantages les vaines pratiques d'une piété abusée entraînent beaucoup d'inconvénients.

D'abord elles altèrent la paix de l'âme, elles troublent l'esprit, et par l'agitation où le met cette recherche continuelle de nouveaux moyens de perfection, et par les scrupules qu'y jette la crainte de ne pas faire assez ou de ne pas faire bien.

Un second inconvénient de la multitude de pratiques de surérogation, c'est qu'elles nuisent presque toujours aux obligations essentielles, soit par le temps qu'elles consument, soit par l'affection qu'elles absorbent. Un des reproches que le monde fait à la religion, à la piété, un sujet des railleries de l'impiété, c'est de voir les véritables obligations, celles que prescrit la religion, celles qu'impose la profession, sacrifiées à de faux devoirs, auxquels on tient davantage, parce qu'on se les est

imposés soi-même. Ne pouvant imputer aucun défaut à la vraie et solide piété, ses ennemis de toutes classes affectent de la confondre avec la piété égarée. Ils donnent les abus de la dévotion pour ses effets. Les écarts que la religion condamne, servent à leur injustice de prétexte à jeter sur elle, tantôt le blâme, tantôt le ridicule.

Au surplus, cette manie de se surcharger de pratiques religieuses vient presque toujours de l'orgueil, ou bien elle le produit. On veut s'élever dans la piété, faire plus que les autres; ou bien, quand on s'est engagé dans cette voie, on se croit plus qu'eux. Il faut donc se mettre en garde contre ce danger.

Cela ne veut pas dire toutefois qu'il faille supprimer tous les exercices de piété qui ne sont pas commandés. S'il est contraire à la vraie vertu de la faire consister uniquement dans des pratiques; il lui est également contraire d'exclure toutes les pratiques sans distinction. Ceux qui veulent s'en tenir à l'observation stricte des préceptes et qui craignent de faire plus que ce qui est absolument prescrit, sont bien éloignés de l'esprit de la religion. Entre les deux extrêmes, trop de ces pratiques et leur suppression totale, il y a un juste milieu dans lequel il faut se tenir, pour être dans le vrai.

Les pratiques de piété, lorsqu'elles sont bien choisies et bien réglées et qu'on en fait usage, selon l'esprit de la Sainte Eglise, sont très utiles et même nécessaires à la piété : elles la soutiennent et la défendent, elles lui donnent de la vie et de l'ardeur et elles sont pour les autres des moyens d'édification. Mais il faut en faire un bon choix, en tenant compte de sa condition et de son état; et pour cela, il faut s'en rapporter aux décisions d'un directeur éclairé et prudent; ensuite il faut n'y rien changer sans son agrément. Ceux qui ne suivent pas cette règle de conduite, ne font ordinairement que s'égarer et deviennent le fléau de la piété.

En troisième lieu, le vice principal de la prétendue perfection des Pharisiens était l'hypocrisie. Ils ne s'embarassaient pas d'être bons; ils ne voulaient que le paraître. Ils recherchaient, non le

mérite devant Dieu, mais la réputation parmi le peuple. Ils travaillaient à usurper les éloges et les respects; ils ne faisaient rien pour les mériter. Tant d'œuvres auxquelles il ne manquait, pour être bonnes, qu'un meilleur motif, non seulement étaient inutiles; mais devenaient les principes de leur perdition. Ils s'imaginaient par ces actes de piété solennels, recouvrir tous les vices auxquels ils s'abandonnaient, et que leur reproche souvent le Sauveur. Les insensés! S'ils parvenaient à séduire les hommes, espéraient-ils tromper Dieu? L'hypocrite peut-il, avec quelque fondement, espérer de tromper constamment le monde? Le monde qui soupçonne toujours l'hypocrisie même où elle n'est pas, ne finira-t-il pas bientôt par la découvrir où elle est? On peut bien cacher ses défauts ou ses vices, pendant un certain temps; mais ils finissent toujours par être découverts.

Mais comment peut-on éviter tout à la fois le reproche que Jésus-Christ fait aux Pharisiens, de faire leurs bonnes œuvres pour être vu des hommes, et observer le commandement qu'il donne à ses Apôtres, de faire voir aux hommes leurs bonnes œuvres pour les engager à glorifier Dieu? En agissant en toutes choses avec la plus grande pureté d'intention; c'est-à-dire, en évitant de se rechercher soi-même, de rechercher l'estime des hommes, et en faisant toutes ses bonnes œuvres uniquement en vue de plaire à Dieu, de sanctifier son âme et de porter les autres au bien. La vraie piété n'affecte rien. Elle ne désire ni ne craint d'être connue. Uniquement occupée de plaire à Dieu, elle ne court pas après les louanges des hommes; elle ne s'offense pas de leur mépris, elle ne s'enfle pas de leur estime. Elle fait le bien en particulier, comme en public, selon qu'il se présente à faire. Sans se montrer, sans se cacher non plus, elle se laisse apercevoir, mais toujours pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Comprenons, d'après cela, ce qu'est la vraie piété. Elle doit être tout à la fois intérieure et extérieure; elle doit, parmi les pratiques religieuses faire un choix judicieux, à l'aide des conseils d'un directeur sage et éclairé, et enfin elle ne doit avoir en vue que de glorifier Dieu, édifier les autres et assurer le salut. Ainsi soit-il.

B. De la colère et des injures et de la réconciliation avec le prochain.

Dans cet évangile, Notre-Seigneur perfectionne d'abord la loi qui condamne le meurtre, en proscrivant la passion qui en est la cause la plus ordinaire, c'est-à-dire la colère. En ce point, comme dans tous les autres, le divin Maître poursuit le crime jusque dans le cœur de l'homme ; il veut en étouffer le foyer, en détruire les causes, qui ne sont autres que nos mauvaises passions. Ainsi il ne défend pas seulement les attentats violents contre la vie et la santé du prochain, comme tuer, blesser grièvement, frapper avec violence, sans droit et sans autorité ; mais il défend aussi les mouvements de colère, d'indignation, de haine, par lesquels on s'emporte intérieurement contre le prochain, on se réjouit de son malheur, on souhaite de lui faire du mal, on désire qu'il lui en arrive. De même il défend les péchés de paroles, paroles de médisance, de calomnie, de mépris, d'insulte, d'outrage, de malédiction, prononcées par haine, par malice ou par colère. Tous ces péchés, si quelque circonstance n'en diminue la malice, sont très griefs au tribunal de Dieu.

Observons la gradation que fait ici Notre Seigneur. Les Scribes et les Pharisiens, en expliquant le cinquième commandement, ne parlaient que de l'homicide. Tout le monde regardait ce crime comme capital et digne du jugement. Eh bien, Notre Seigneur veut que l'on regarde la colère intérieure contre le prochain, cette simple colère qui ne se manifeste ni par parole, ni par action, comme étant une faute aussi grave que l'était l'homicide aux yeux des Pharisiens, et devant le tribunal du jugement, qui en condamnait l'auteur à la mort.

La colère, même purement intérieure, contre le prochain, est donc, au jugement de Jésus-Christ, et nous devons la juger comme lui, une chose bien détestable. C'est pourquoi nous devons en réprimer les mouvements, aussitôt que nous nous en apercevons, et si nous sommes portés par notre tempérament à ce grave défaut, nous ne devons rien négliger pour nous en corriger.

En second lieu, il veut qu'une parole outrageante, quoique contenant une injure médiocre, quand elle est dite par colère, par haine, soit considérée comme une faute aussi grave que l'étaient les grands crimes contre l'Etat et la religion, devant le Grand Conseil des Juifs, lequel ne jugeait que ces sortes de crimes.

Enfin il veut qu'une parole renfermant une injure grave soit considérée comme un crime au-dessus de toutes les justices humaines et des supplices qu'elles peuvent décerner.

Qui est-ce qui juge ainsi la colère et les paroles d'injure et de malédiction contre le prochain ? Pensons-y bien, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ, le souverain-Juge de l'univers, au tribunal de qui nous comparaîtrons un jour, et qui nous jugera sur ce point, comme sur tout le reste. Veillons donc sur les dispositions de notre cœur à l'égard du prochain et sur notre langue, afin de ne jamais offenser personne et de ne jamais nous laisser aller à des paroles injurieuses. Evitons la colère, et il nous sera facile d'éviter les autres péchés contre le prochain.

Mais la colère est-elle toujours un péché ? Pour répondre à cette question, il faut distinguer deux sortes de colère : l'une qui est légitime et qui est bonne et louable ; l'autre qui est injuste, mauvaise et blâmable. Elle est légitime, quand elle provient d'un juste motif relatif à l'honneur de Dieu, de la religion et de la morale, et qu'elle se referme dans les limites d'une sage modération. Ainsi s'émouvoir, s'indigner à la vue des injustices, des scandales, de certains excès, de certaines iniquités graves qui se rencontrent dans le monde, il n'y a rien là qui ne soit tout à fait légitime. Les supérieurs ecclésiastiques ou civils, les parents, les maîtres ou maîtresses qui témoignent de l'indignation, un vif mécontentement à l'égard de leurs subordonnés, de leurs enfants, ou de leurs élèves, ou de leurs serviteurs, à cause de fautes sérieuses, et cela en vue de leur faire sentir la gravité de leurs fautes et de les corriger, et qui savent se contenir dans de justes limites, infliger de sages punitions, ne font rien que de bon et de louable. C'est ce qu'a fait Notre Seigneur, lorsqu'il chassa

les vendeurs du temple; c'est encore ce qu'il faisait quand il dévoilait les fourberies et l'hypocrisie des pharisiens. Cela n'est pas proprement de la colère. mais du zèle. C'est une vertu nécessaire à tous les chrétiens, principalement aux supérieurs et aux chefs de famille, pour maintenir le bon ordre, empêcher les scandales et procurer le bien de tous et la gloire de Dieu.

Au contraire, la colère est vicieuse, lorsqu'elle est injuste dans le motif qui l'excite en nous, ou violente dans la manière dont elle est exercée.

Nous disons d'abord injuste dans le motif. S'il pouvait y avoir un motif de s'irriter qui pût paraître juste et raisonnable, ce serait assurément un grave outrage qui nous serait fait injustement et avec méchanceté. Et cependant si cela peut bien être pour nous un motif de contrariété et de peine, ce ne peut jamais être un motif de colère et de vengeance, selon les maximes de l'Evangile, qui nous défend de rendre le mal pour le mal, et qui nous commande de pardonner à ceux qui nous font du mal. Mais la colère sera bien plus injuste, si elle est causée par des motifs légers et sans importance, comme une faute involontaire, une bévue, une plaisanterie sans malice et sans portée. Et ce qui est pire encore c'est de s'emporter pour une injure purement imaginaire, pour une prétendue offense qui n'en est pas une, comme le font des gens susceptibles, pleins d'eux-mêmes, qui croient voir des offenses à leurs personnes, dans des riens, un sourire, un mot, un geste insignifiant.

Non seulement la colère est une faute quand elle n'a pas de motif raisonnable; mais encore, quand, dans ce cas, elle est violente, dépasse la juste mesure, éclate en paroles dures, grossières, en injures, en mauvais traitements, qui n'ont d'autres mobiles que la haine et la vengeance, l'entraînement de la passion.

Mais il est bien difficile de se contenir dans de justes bornes. C'est pourquoi il vaut mieux s'abstenir de toute colère, s'exercer à la patience et à la douceur, et, lorsqu'on doit punir, il faut le faire avec un zèle inspiré par la charité, bien plutôt que par la

colère. La bonté et la douceur font plus que la colère et la rigueur. « Ne soyez pas comme un lion dans votre maison, dit le Sage, vous rendant terrible à vos domestiques et opprimant ceux qui vous sont soumis. » (1)

Mettons-nous donc bien en garde contre la colère, qui est toujours si mauvaise conseillère, qui est la cause de tant de désordres et de crimes. Appliquons-nous à nous bien contenir dans la patience et la douceur, comme l'ont fait tous les saints, et en particulier saint François de Sales, qui étant très vif et porté à la colère, se corrigea de ce défaut, au point de devenir le plus doux et le plus patient des hommes.

Après nous avoir défendu la colère et les injures, Notre Seigneur nous impose l'obligation de nous réconcilier avec le prochain, au plus tôt, lorsqu'il a quelque chose contre nous, que nous soyons coupables ou non. Si nous sommes coupables ; si, par exemple, nous lui avons fait tort dans ses biens ; si nous retenons ce qui est à lui ; si nous lui avons causé quelque dommage ; il faut restituer et l'indemniser entièrement. Si nous avons nui à sa réputation, à son honneur, à son crédit, il faut mettre tout en œuvre pour le rétablir dans le degré d'où nous l'avons fait déchoir. Si nous l'avons offensé, mortifié, outragé, il faut l'apaiser et lui donner satisfaction.

Si nous ne sommes pas coupables envers le prochain, et qu'il ait néanmoins quelque chose contre nous, quand même nous n'y aurions pas donné occasion, nous devons faire tout notre possible, pour faire tomber ses préventions, détruire ses soupçons, dissiper ses ombrages, rétablir la charité dans son cœur et faire revivre entre lui et nous la bonne intelligence et l'union. Voilà jusqu'où Notre Seigneur veut que nous portions la charité et l'amour de la paix avec le prochain. Aussi longtemps que nous ne serons pas dans ces dispositions et que nous ne ferons pas ce qu'il nous recommande au sujet de la réconciliation, il ne faut pas espérer que nous serons agréables à Dieu, ni qu'il acceptera nos prières et nos offrandes.

---

(1) Eccl. IV. 35.

Non seulement il veut que nous nous réconciliions avec le prochain; mais il exige que cette réconciliation se fasse le plus promptement possible : « Accordez-vous, dit-il, avec votre adversaire, pendant que vous êtes en chemin avec lui, de peur qu'il ne vous livre au juge, et le juge au ministre de la justice et qu'on ne vous mette en prison. » (1) Il faut donc réparer le plus tôt possible le tort fait au prochain et se réconcilier avec lui. Plus on diffère de réparer, plus le péché s'aggrave, plus il devient difficile à expier; plus le dommage sera considérable et difficile à réparer; plus la plaie sera profonde et difficile à guérir. Il faut se réconcilier pendant qu'on est en chemin, c'est-à-dire pendant la vie, sinon on doit s'attendre à la prison, ce qui veut dire au châtiment de la justice divine. Soyons donc toujours doux, patients, charitables, amis de la paix et de la concorde et nous serons heureux en cette vie et en l'autre. Bienheureux les pacifiques, a dit le Seigneur, car ils auront la paix et la miséricorde. Ainsi soit-il.



(1) Mat. V.

Sixième dimanche après la Pentecôte.

Evangile selon Saint Marc, VIII. 1 et suivants.

En ce temps-là, Jésus se voyant suivi par un grand nombre de personnes qui n'avaient pas de quoi manger, appela ses disciples et leur dit : J'ai compassion de ce peuple; parce que voilà trois jours qu'ils me suivent, sans avoir de quoi se nourrir, et, si je les renvoie sans avoir mangé, ils tomberont en défaillance sur les chemins; car quelques uns d'entre eux sont venus de loin. Ses disciples lui répondirent : D'où pourrait-on, dans ce désert, avoir assez de pain, pour les rassasier? Jésus leur demanda : Combien avez-vous de pains. Ils lui répondirent : Nous en avons sept. Alors il commanda à la foule de s'asseoir sur la terre; puis ayant pris les sept pains, il rendit grâces; les ayant rompus il les donna à ses disciples pour les distribuer et ils les distribuèrent au peuple. Ils avaient aussi quelques petits poissons qu'il bénit et qu'il fit pareillement distribuer. Ils mangèrent donc et furent rassasiés, et on recueillit sept corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés. Il y avait environ quatre mille personnes, et Jésus les renvoya.

Nous avons, dans ce miracle, une belle image de la Sainte Communion qui nous fortifie, nous soutient dans le pénible pèlerinage de cette vie.

Voir les effets de la Sainte Communion dans les Instructions pour le Carême. On peut aussi traiter des dispositions à la Sainte Communion. Voir le même ouvrage.

Des bénédictions.

Dans cet évangile, il est question de la multiplication des pains et des poissons, avec lesquels Notre-Seigneur a nourri quatre mille personnes, qui l'avaient suivi pour entendre sa parole divine. Il est une circonstance particulière, qui mérite notre attention. Avant de distribuer les pains et les poissons, Notre-Seigneur les bénit et rend grâces à Dieu. A ce propos,

nous allons parler des bénédictions de l'Eglise en général et de quelques unes en particulier (1).

Les bénédictions sont des rites, ou usages très anciens et consacrés par Dieu lui-même, aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. A l'origine du monde, Dieu bénit les créatures, auxquelles il avait donné l'être; et notamment les hommes, dans la personne d'Adam et d'Eve (2). Lorsqu'il prescrivit aux prêtres les différents rites du culte mosaïque, il leur ordonna d'invoquer son nom sur le peuple d'Israël et de le bénir, promettant de confirmer leur bénédiction par la sienne (3). Il ordonna en outre de consacrer par une bénédiction solennelle, tout ce qui devait servir à son culte (4).

Comme nous le voyons dans notre évangile, Jésus-Christ bénit du pain et des poissons. A la dernière cène, il changea, par une bénédiction, le pain et le vin, en la substance de sa chair et de son sang. Ce fut encore par la bénédiction du pain qu'il se fit reconnaître par les disciples d'Emmaüs, et ce fut en bénissant les Apôtres qu'il monta au ciel. C'est pour se conformer à ces exemples et à cet ordre de Dieu, que l'Eglise fait encore aujourd'hui des bénédictions et des consécrations.

Par les premières, l'Eglise supplie Dieu de daigner, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession des Saints, accorder sa bénédiction à une personne ou à un objet. Par les consécrations, les objets destinés à l'usage du culte sont séparés des autres et sanctifiés.

Quelle est la vertu des bénédictions? Il faut distinguer entre les bénédictions des personnes et celles des choses. Les principaux effets de la bénédiction des personnes sont: 1° le pardon des péchés véniels. Quand, en recevant la bénédiction, on est en état de grâce et qu'on a le sincère repentir de ses péchés, on en obtient le pardon et aussi la rémission des peines dues pour ces péchés, à proportion de son repentir. 2° la communication de la

(1) R. P. Goffiné.
(2) Gen. I. 22 et 28.
(3) Nomb. VI. 23.
(4) Lév. VIII.

grâce. Par la bénédiction, on reçoit des grâces particulières, qui excitent au bien et donnent la force de l'accomplir; ou qui nous donnent la force de résister aux tentations du démon, aux séductions du monde et des passions.

Le troisième effet, c'est de conserver ou rendre la santé, d'aider à supporter les souffrances de la maladie, d'aider particulièrement dans une opération difficile et douloureuse et d'en assurer le succès, de préserver des dangers et des malheurs, ou d'obtenir d'autres biens temporels.

Les bénédictions données aux choses ont pour but de les soustraire à l'influence du démon, afin qu'il ne puisse en user pour nous nuire et nous porter au mal, et afin qu'au contraire, par l'usage que nous en ferons, nous obtenions la protection divine pour le bien de notre corps et de notre âme.

Mais comment peut-on expliquer cette efficacité des bénédictions de l'Eglise? Puisque les bénédictions ne sont rien autre chose que des prières adressées à Dieu, au nom de l'Eglise, afin que par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession des saints, il daigne bénir certaines personnes ou certaines choses, et en rendre l'usage utile à notre corps et à notre âme, on conçoit qu'elles doivent avoir beaucoup de force, et attirer réellement la bénédiction divine réclamée par ces prières. Car Jésus-Christ a dit lui-même : « Si deux ou trois personnes sont réunies (pour prier) en mon nom, je me trouverai au milieu d'elles. (1) Or par là, Jésus-Christ a voulu parler non seulement de la prière faite par plusieurs personnes ensemble, mais aussi de la prière faite au nom de toute l'Eglise. Il est donc certain que les personnes ou les choses que l'on bénit, reçoivent réellement la bénédiction divine.

Toutefois cela n'a lieu avec les personnes que lorsqu'elles s'en rendent dignes par leur piété, leur foi, leur contrition, leur espérance en Dieu. Pour les choses bénites ou consacrées, nous n'en retirons de l'utilité que lorsque nous en usons dans le but

---

(1) Math. XVIII, 20.

pour lequel l'Eglise les a bénites ou consacrées; c'est-à-dire, en particulier, lorsqu'elles servent à nous rappeler et à nous exciter à la reconnaissance envers Dieu, au zèle pour le bien et au courage à lutter contre le démon et ses séductions.

Voilà ce qu'il faut savoir sur les bénédictions en général. Parlons maintenant de quelques bénédictions particulières.

1° On bénit l'eau le samedi Saint, le samedi de la Pentecôte et le dimanche, quand la première est épuisée. C'est une coutume très pieuse et très salutaire d'avoir de l'eau bénite chez soi et de s'en servir chaque jour le matin, à son lever, le soir, avant de se coucher, pour faire le signe de la croix. Cette eau bénite est un puissant préservatif contre toutes sortes d'accidents, contre la foudre, le feu, pour les personnes qui s'en servent avec piété et une sincère confiance en Dieu. On s'en sert aussi à l'entrée des offices de l'église et à la sortie, soit que le prêtre la donne avec l'aspersoir, soit qu'on la prenne soi-même. Il y a une indulgence de cent jours attachée au signe de la croix fait avec l'eau bénite, si on le fait pieusement et avec le repentir de ses péchés. Enfin on s'en sert pour asperger les corps et les tombeaux des fidèles trépassés.

2° On bénit les cierges à la fête de la Purification de la sainte Vierge. C'est pour cela qu'on l'appelle la chandeleur. Ces cierges sont destinés à l'usage de l'église. Mais il est bon d'en avoir chez soi. On peut s'en servir en différentes circonstances, soit lorsqu'on administre les sacrements à une personne chez elle; soit quand on la prépare à la mort et qu'on récite les prières des agonisants; soit quand on est menacé d'un grave accident et particulièrement de la foudre.

3° On bénit les buis le dimanche des Rameaux, en souvenir du triomphe que l'on fit à Notre Seigneur, à pareil jour, à son entrée à Jérusalem. Il est très bon aussi de conserver du buis bénit à la maison. On s'en sert pour asperger d'eau bénite les personnes à qui l'on administre les sacrements à la maison. On en plante dans les champs et sur les tombes des défunts, on en met sous les toits des maisons, pour se préserver de la foudre ou autres accidents.

Mais il faut faire tout cela, non d'une manière superstitieuse, mais avec piété et confiance en Dieu.

4° On bénit les maisons pour en éloigner les funestes influences du démon qui ne cherche qu'à nuire aux hommes, et on bénit de même les étables, pour que le bon Dieu protège les bestiaux et les préserve des maladies.

5° On bénit du pain et des céréales, telles que : froment, seigle, orge, avoine, pour les mêler à celles que l'on sème ou que l'on donne aux animaux, ou dont on fait le pain.

6° On bénit encore de l'huile, ou même simplement de l'eau, pour servir à la guérison de certaines maladies ou infirmités.

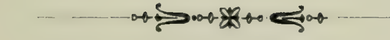
7° L'Eglise bénit ou consacre les temples, les cimetières, les autels, la plupart des objets destinés au culte, les croix, les statues des saints, l'huile destinée à l'administration de certains sacrements. Toutes ces bénédictions ont pour but de soustraire ces lieux et ces choses à l'influence de l'ennemi de l'homme et de les vouer à Dieu.

8° L'Eglise bénit le mariage de ses enfants. S'ils sont en état de grâce, en recevant cette bénédiction, elle est ratifiée par Dieu. C'est pourquoi ceux qui veulent, à leur mariage, recevoir la bénédiction céleste, doivent s'y préparer et purifier leur conscience, au moins de tout péché mortel.

L'Eglise bénit les corps des fidèles dès leur entrée dans la vie, au baptême, et aussi à leur sortie de ce monde, lors de leurs sépulture. N'oublions pas que nos corps sont consacrés à Dieu, qu'ils sont, selon l'expression de saint Paul, les temples de Dieu et que nous devons les respecter, ne pas les souiller par l'intempérance et l'impureté.

Il y a bien d'autres bénédictions encore; mais ce sont là les plus communes, celles qui nous intéressent davantage. Or nous devons faire grand cas des bénédictions de l'Eglise ; nous devons user saintement des choses bénites, les respecter, ainsi que les lieux consacrés à Dieu, comme les églises, les cimetières. N'oublions pas que la profanation des choses saintes ou des

personnes consacrées à Dieu, ou des lieux saints sont des sacrilèges, péchés particulièrement odieux à Dieu, et gardons-nous d'en commettre.



Septième dimanche après la Pentecôte.

Evangile selon Saint Mathieu VII, 15 et suivants.

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous des peaux de brebis, et qui au-dedans sont des loups ravissants. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits.. Peut-on cueillir des raisins sur des épines ou des figues sur des ronces? Ainsi tout arbre qui est bon, produit de bons fruits et tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits et un mauvais arbre n'en peut produire de bons. Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. C'est donc par leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Tout homme qui me dit : Seigneur, Seigneur, n'entrera pas pour cela dans le Royaume des Cieux. Mais on ne laissera entrer dans ce Royaume que celui qui fait en même temps la volonté de mon Père, qui est dans les Cieux.

A. Les faux prophètes.

« Gardez-vous, dit le divin Maître, des faux prophètes » Qu'entend-on par faux prophètes? Par faux prophète, il fau entendre toute personne qui enseigne ou propage, de quelque manière que ce soit, des doctrines contraires à la doctrine de Jésus-Christ, telle que l'enseigne la Sainte-Eglise instituée pa lui, pour éclairer et diriger les hommes, dans la voie du salut Ainsi les héritiques et les schismatiques qui travaillent à répandre leurs doctrines erronées, qui attaquent l'autorité et les dogmes de l'Eglise, sont de faux prophètes. Les rationalistes, les prétendu savants se disant libres-penseurs, qui nient les vérités de la religion chrétienne et rejettent sa morale, et qui font tout ce qu'il peuvent pour entraîner les autres dans leur impiété, sont de fau prophètes. Tous ceux qui prêchent l'erreur, attaquent la religion soit dans son enseignement, soit dans ses ministres et qui favorisent les impies dans les moyens que ceux-ci emploient pou détruire la religion, sont de faux prophètes. Les libertins qu

ıropagent le mal, prêchent l'immoralité et répandent leurs naximes corruptrices, qui excitent les autres à faire le mal, les ntraînent avec eux dans les réunions et les divertissements langereux sont de faux prophètes. Tous ceux qui publient ou ıropagent les mauvais journaux, ceux qui les reçoivent et les font ire à d'autres sont de faux prophètes. On voit d'après cela que es faux prophètes ne manquent pas. Ils ne sont, hélas! que trop ıombreux.

Quelle doit être notre conduite à leur égard? Nous devons les uir et nous en détourner avec horreur. Notre Seigneur le dit lairement : « Gardez-vous des faux prophètes ». Oui, il faut fuir eur compagnie, fermer l'oreille à leurs discours, ne pas lire eurs écrits, ni livres, ni revues, ni romans, ni journaux. Ils sont es ennemis de Jésus-Christ et de son Eglise, qu'ils voudraient étruire. Que ne disent-ils pas pour détrôner Jésus-Christ, dont s osent nier la divinité; pour renverser son Eglise et anéantir sa eligion? Ils sont les ennemis des âmes qu'ils cherchent à ervertir et à corrompre, à qui ils veulent ravir le précieux trésor e la foi et qu'ils s'efforcent d'entraîner dans l'abîme avec eux, ıstifiant ainsi le nom de loups ravissants que Notre Seigneur eur donne.

Non seulement ils sont les ennemis de Notre Seigneur, de son glise et des âmes, mais ils sont encore par là-même les ennemis e la société. Ils en sont la peste, par les maximes subversives u'ils répandent avec acharnement et ils en accélèrent la ruine. e plus grand de tous les malheurs pour un peuple, ce serait e perdre entièrement la religion chrétienne. Au bout de peu de emps, il retomberait dans la barbarie. Nous en avons la preuve ans les peuples d'une partie de l'Asie et de l'Afrique qui ont été utrefois chrétiens et qui jouissaient alors de la vraie civilisation. s ont perdu la religion chrétienne, pour passer au mahométisme. s sont redevenus barbares et sont tombés dans la plus affreuse ırruption et dans un état de dégradation telle qu'il est bien plus ifficile de les ramener à la vérité que les sauvages.

Gardons-nous donc des faux prophètes, fuyons leur société,

leurs discours empestés d'erreur et d'immoralité, leurs livres, leurs journaux qui sont une lèpre; n'ayons avec eux que les rapports que nous ne pouvons éviter, et encore, lorsque nous sommes obligés d'avoir des relations avec eux, soyons sur nos gardes.

Cependant il n'est pas toujours facile de les reconnaître de prime abord, car ces loups ravissants ont soin, dit Notre Seigneur, pour ne pas effrayer les gens qui ont de la religion et de la vertu, de venir à eux sous des peaux de brebis. Ils ont recours à toutes sortes d'artifices et de ruses, pour dissimuler leurs desseins criminels. Ainsi ils affichent la science, la philosophie, la force d'esprit; ils se présentent comme des hommes instruits, éclairés et comme les libérateurs de la société et ils n'ont à la bouche que les grands mots de liberté, de morale, de tolérance, de bienfaisance; ils ne veulent, à les entendre, qu'éclairer leurs semblables, les arracher à l'erreur, à la superstition, et les introduire dans la voie de la vérité et du bonheur. Ils se couvrent du manteau de la vertu et, au besoin, de celui de la religion. Ce sont des loups recouverts de peaux de brebis. Aussi ils font bien des dupes et des victimes.

Toutefois il y a moyen de les reconnaître et Notre Seigneur nous dit comment: « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits, nous dit-il, c'est-à-dire ou par les désordres de leur inconduite, ou mieux encore, par les fruits de leurs doctrines. Très souvent, en effet leur conduite est loin de répondre à leurs paroles, à l'élévation à la pompe de la morale qu'ils prônent dans leurs conversations leurs discours ou leurs écrits. Pour peu qu'on observe leur conduite, on ne tarde pas à reconnaître qu'ils n'ont pas la religion, ni la vertu qu'ils affectent d'avoir, et qu'au contraire ils sont souillés de toutes sortes de désordres et adonnés au vice

Mais c'est surtout aux fruits de leurs doctrines, qu'on peut le mieux reconnaître les faux prophètes. Si leurs doctrines ont pou conséquence de favoriser l'impiété et le libertinage, il est éviden qu'elles sont erreur et mensonge et qu'ils ne sont eux-même que de faux prophètes. Si ces doctrines ont pour résultat d

favoriser l'esprit d'indépendance, d'insubordination, de révolte contre l'autorité légitime, soit ecclésiastique, soit civile, elles ne sont qu'erreur et mensonge. Si leurs doctrines ne renferment que des maximes corruptrices, favorisant les mauvaises passions, elles ne sont qu'erreur et mensonge. Si elles ont pour conséquence la ruine de la religion et portent atteinte à la morale de l'Evangile, elles ne sont qu'erreur et mensonge. Il est impossible, à ces fruits, de ne pas reconnaître la valeur de l'arbre qui les produit. Détestables sont les fruits, détestable doit être l'arbre.

Ainsi donc voulez-vous reconnaître si vous avez affaire à un faux prophète ou non, lorsque quelqu'un se présente à vous pour vous diriger ? Voyez où conduit la doctrine qu'il vous prêche. Si elle favorise la religion et la morale chrétiennes, elle est bonne. Mais si elle tend à détruire ou affaiblir l'une ou l'autre, à favoriser l'irréligion, l'immoralité, le désordre, elle est mauvaise. Vous avez affaire à un faux prophète ; il faut le fuir. « L'homme bon tire le bien du bon trésor de son cœur, dit Notre Seigneur, et de son mauvais trésor, le méchant tire le mal ; car la bouche parle de l'abondance du cœur. » (1) Mais malheur à ces faux prophètes et à ceux qui les écoutent et les suivent ! Ils ne produisent tous que de mauvais fruits. Or un arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu; c'est-à-dire que l'homme qui ne fait pas de fruits de salut, doit s'attendre à la ruine éternelle. A bien plus forte raison ceux qui ne font que du mal et ne produisent que de mauvais fruits.

Une espèce particulière de faux prophètes dont il faut se défier, ce sont les honnêtes mondains. Lorsqu'on a affaire à des impies ou libertins bien connus, on est sur ses gardes. Mais les hommes dont il s'agit ici, ont une réputation d'honnêteté, de moralité même qui éloigne toute défiance et on se laisse séduire plus facilement. Il faut, disent-ils, le sourire sur les lèvres, que jeunesse se passe; interdire aux jeunes gens, aux jeunes personnes les bals, les spectacles, certaines lectures, c'est cruauté,

(1). Mat. XII. 35.

exagération. La religion ne peut exiger des privations qui sont au-dessus des forces du cœur humain. Dieu n'a pas créé l'homme pour le rendre malheureux, et c'est le priver de tout bonheur que de lui interdire les plaisirs du monde. Voilà le langage des honnêtes mondains. Sont-ce de faux prophètes? Jugez-en par les fruits. Quels sont les effets de ces lectures que vous conseillent les honnêtes mondains? Elles exaltent l'imagination, faussent le jugement, jettent l'âme hors des limites du vrai et ne la nourrissent que de chimères. Le romanesque dans les idées, la perte du temps, l'oubli des devoirs les plus sacrés, le dégoût de la vie, et quelquefois le suicide, voilà les fruits de ces lectures qu'on dit innocentes.

Pour ce qui est des plaisirs du monde, sans doute, ils ne sont pas tous criminels; mais l'expérience prouve combien ils sont funestes à la vertu. Le dégoût de la piété, l'éloignement pour la prière, l'endurcissement du cœur, l'esprit de vanité et d'orgueil. voilà les moindres conséquences de ces plaisirs auxquels le monde nous convie.

Le dégoût de la piété et l'éloignement de la prière: comment en effet, apporter à la prière le recueillement qu'elle exige. quand on revient d'un bal, les sens et l'imagination remplis. exaltés, par tout ce que l'on a vu et entendu. L'endurcissement du cœur: une personne lancée dans le monde, accoutumée à l'entourage des gens heureux ne soupçonne pas les souffrances du pauvre. Si elle rencontre la misère, ses yeux s'en détournent avec dégoût, et d'ailleurs la vanité absorbant ses ressources pour satisfaire les exigences de la mode, elle n'a jamais rien à donner aux pauvres.

Méfiez-vous donc du monde, de ses maximes. de ses exemples de ses plaisirs. N'oubliez pas que nul ne peut servir Dieu et le monde. Il faut être à l'un ou à l'autre. Méfiez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous de beaux dehors, ils sont plus dangereux que ceux qui se montrent tels qu'ils sont. Ainsi soit-il.

—

B. Service de Dieu.

« Tout homme qui dit : Seigneur, Seigneur, n'entrera pas, pour cela, dans le Royaume des Cieux, mais on ne laissera entrer dans ce Royaume que celui qui fait en même temps la volonté de mon Père qui est dans les cieux ». Par ces dernières paroles de l'Evangile de ce jour, Notre-Seigneur nous indique clairement ce qu'il faut faire pour aller au ciel. Il ne suffit pas de paraître chrétien, il faut l'être en réalité, il faut faire la volonté de Dieu. En d'autres termes, il faut servir Dieu fidèlement.

Et d'abord il faut servir Dieu. C'est pour nous une obligation de justice. Dieu, en effet, est notre Souverain maître, comme il l'est de tout ce qui existe. C'est de lui que nous tenons l'existence, tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons de bien. Il nous a donné une intelligence capable de le connaître, un cœur capable de l'aimer, une volonté capable de le servir. N'est-il pas juste que nous employions cette intelligence à le bien connaître, à connaître sa religion et nos devoirs ? N'est-il pas juste que nous employions notre cœur à l'aimer et notre volonté à le servir fidèlement ? D'ailleurs il nous en fait un commandement exprès : « Vous adorerez le Seigneur et vous ne servirez que lui seul ».

D'un autre côté, quelle ne serait pas notre ingratitude, si nous ne servions pas le bon Dieu, comme il le demande. Il a tout fait pour nous : il nous a créés, il nous conserve l'existence ; il a donné son divin Fils pour nous racheter. Bien souvent il nous a pardonné nos fautes et il est toujours prêt à nous pardonner, quand nous l'avons offensé ; il supporte avec patience nos iniquités ; il nous appelle sans cesse à lui par la voix de ses ministres. N'a-t-il donc pas tous les droits à notre reconnaissance et à notre amour ? N'est-ce pas pour nous un devoir rigoureux de le servir fidèlement ? Ne serait-ce pas nous rendre coupables d'injustice et d'ingratitude tout à la fois de lui refuser nos cœurs, de résister à sa volonté sainte ?

Qu'ils sont donc coupables ces malheureux chrétiens qui oublient leur Créateur, leur Père, l'auteur de tout ce qu'ils ont

de bien! Qu'ils sont coupables ces mauvais chrétiens qui abandonnent le service de Dieu, pour ne servir que leurs passions, pour ne suivre que leurs caprices! Qu'ils sont injustes et ingrats ceux qui négligent le grand devoir de la prière, qui passent le saint jour du dimanche dans le désordre, au lieu de le consacrer au service du Seigneur; qui blasphèment son nom trois fois saint; qui méprisent sa religion et ses ministres; qui soutiennent les ennemis de la religion! Qu'ils sont coupables les parents qui, au lieu d'apprendre à leurs enfants à servir Dieu, leur apprennent plutôt à le mépriser; tous ceux, en un mot, qui transgressent les lois du Seigneur!

Cependant rien de plus nécessaire que le service de Dieu. Sans cela, point de salut à espérer. Pensons-y bien : après cette vie, il y en a une autre. Nous sommes destinés à un bonheur éternel; si nous ne le gagnons pas, nous n'avons à attendre qu'un éternel malheur. Oui, nous avons à choisir entre une éternité de bonheur et une éternité de malheur; entre le ciel où sont réunies toutes les gloires et toutes les délices, et l'enfer où sont rassemblés tous les désespoirs, toutes les hontes. Eternité du ciel, tout ce qu'il y a de plus ravissant; ou éternité de l'enfer, tout ce qu'il y a de plus horrible; nous marchons sans cesse vers l'un de ces deux termes. Chaque pas que nous faisons nous en approche et nous ne pouvons arrêter notre marche.

Or que faut-il faire pour éviter l'abîme du malheur et arriver au bonheur éternel, auquel nous aspirons? Il n'y a qu'une seule chose à faire : Servir Dieu fidèlement. « On ne laissera entrer dans le Ciel, dit notre Seigneur, que celui qui fait la volonté de mon Père, » Vous avez beau acquérir de la fortune, de la renommée, des connaissances, des dignités, si vous ne servez pas Dieu fidèlement, tout cela ne vous servira de rien et vous ne devez attendre qu'un souverain malheur.

Oui, il faut servir Dieu fidèlement pour être admis dans le Royaume des Cieux. Mais comment pouvons-nous savoir ce qu'il demande de nous? Par la Sainte Eglise qu'il a instituée pour nous instruire de ses volontés et nous diriger dans la voie

de la vérité et de ses commandements, en un mot, dans la voie de la vraie religion qui conduit au salut. En faisant ce que la Sainte Eglise nous commande, en évitant ce qu'elle défend, nous sommes assurés de faire la volonté de Dieu. C'est le divin Sauveur qui nous le dit en ces termes : « Allez dit-il à ses Apôtres, c'est-à-dire à son Eglise, allez, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer tous mes préceptes (1) ». Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise (2). Rien de plus clair et de plus formel que ces paroles. Celui qui veut être véritablement chrétien, doit être un enfant fidèle de la Sainte Eglise. Celui qui n'a pas l'Eglise pour mère, n'aura pas Dieu pour père. Hors de l'Eglise, — dès qu'on y est par sa faute, parce qu'on refuse de l'écouter, de se soumettre à elle, — il n'y a pas de salut à espérer. Ainsi donc, pour être un véritable serviteur de Dieu, il faut croire tout ce que l'Eglise enseigne, faire ce qu'elle commande, éviter ce qu'elle défend, condamner ce qu'elle condamne. Il faut régler ses pensées, ses paroles, ses actions, en un mot, toute sa conduite, d'après les préceptes et les maximes de l'Eglise.

Mais, s'il en est ainsi, combien de chrétiens qui ne peuvent plus se glorifier du titre de fidèles serviteurs de Dieu ! Un grand nombre refusent de se soumettre à l'Eglise, et, pour appuyer leur révolte d'une apparence de raison, ils prétextent les prétendues exigences de l'Eglise. Ah ! sans doute, il faudrait que l'Eglise abandonnât la religion aux caprices des hommes, comme chez les protestants, qu'elle permît à chacun d'entendre la religion, comme il lui plaît, de se faire une religion commode qui ne gênât en rien ses passions, ses caprices ou ses erreurs. Et parce que l'Eglise, fidèle à Jésus-Christ, son divin fondateur, est inébranlable dans ses principes, parce qu'elle condamne les erreurs et tous les moyens employés pour détruire la religion, une foule d'esprits étroits ou orgueilleux, dont un bon nombre ne demandent pas mieux que d'avoir un prétexte pour renoncer à la religion, se révoltent contre elle, l'abandonnent, renoncent

(1) Mat. XVIII, 19.
(2) L. X. 16.

aux devoirs les plus sacrés et se rangent au nombre de ses ennemis. Ils cherchent à se faire accroire qu'ils n'ont rien à se reprocher, qu'ils ne sont pas dans une voie fausse, que l'Eglise n'a pas le droit d'imposer à la croyance des fidèles, telle doctrine qui leur déplaît, de condamner telles erreurs, telles maximes qui leur plaisent, qu'ils peuvent pratiquer la religion, comme ils l'entendent; soutenir les ennemis de la religion de leur vote et de leur influence, lire leurs journaux et en même temps pratiquer la religion.

Mais ce n'est pas là servir Dieu comme il veut l'être. La première vertu d'un véritable chrétien, d'un fidèle serviteur de Dieu, c'est la foi et la soumission à l'Eglise de Dieu. Sans cette vertu, vous avez beau raisonner, vous avez beau faire, vous ne serez jamais un bon chrétien, vous ne serez jamais dans la voie du salut.

Voyez donc sérieusement et en conscience où vous en êtes sur ce point. Que ceux qui sont fidèles et dociles à l'Eglise persévèrent; que ceux qui ne le sont pas, comprennent qu'ils sont égarés et qu'ils reviennent à Dieu. « Aujourd'hui que vous entendez la voix du Seigneur qui vous appelle, leur dirai-je avec l'Esprit-Saint, n'endurcissez-vous pas vos cœurs; (1) mais écoutez la parole de votre Mère, la sainte Eglise qui vous parle par la bouche de ses ministres et prenez la résolution de lui être désormais fidèles en tous points.

Ce n'est pas assez d'être soumis à l'Eglise et de faire ce qu'elle demande de nous; il faut encore le faire avec ferveur, avec courage et générosité, Hélas! on ne voit aujourd'hui que trop de chrétiens faibles et lâches qui ne savent presque rien faire pour Dieu. Ils ne le servent qu'avec froideur et indifférence. Ils trouvent toujours trop lourd le fardeau de la religion. Ils ne voudraient pas manquer à leurs devoirs de chrétiens; mais ils les accomplissent avec une langueur désespérante, je dirais presque, avec ennui et dégoût. Le service de Dieu, les exercices de la religion sont toujours mis au dernier rang, et on les néglige sous les

(1) Ps. 94.

plus futiles prétextes. Ainsi on manquera la messe le dimanche pour un voyage, pour la chasse, pour une légère indisposition, ou même pour un travail qui peut être différé, et que l'on fait sous prétexte de s'avancer. On néglige les sacrements. A peine s'en approche-t-on une ou deux fois l'an, et comment? On néglige la prière, ou bien on la fait si mal, qu'elle n'est plus une prière, que Dieu en est plutôt offensé qu'honoré. On n'assistera le dimanche qu'à la sainte messe, et tout le reste de la journée est consacré aux affaires ou passé dans les cabarets et les jeux. On sait trouver du temps pour tout, excepté pour le service de Dieu, pour bien pratiquer ses devoirs religieux.

Non, ce n'est pas là servir Dieu comme il veut et doit l'être. Pour être un véritable serviteur de Dieu, il faut le servir avec ferveur, avec courage, ne négliger aucun de ses devoirs, et, avant tout, remplir avec cœur, avec générosité, ses devoirs religieux, prier chaque jour avec piété, bien fréquenter les sacrements et les offices de l'Eglise. Il faut aussi s'appliquer à la pratique des bonnes œuvres, surmonter avec courage les difficultés que l'on rencontre sur le chemin de la vertu. Il faut se montrer, toujours et en tout, franchement chrétien, fouler aux pieds les railleries, les insultes des impies, se glorifier d'être un bon chrétien, un bon catholique. Un chrétien est un soldat de Jésus-Christ. Or un soldat qui rougit de son Roi est un lâche, un traître qui n'est pas digne du beau nom de chrétien. Il ne doit jamais pactiser avec les ennemis de Jésus-Christ et de son Eglise. Il doit marcher avec fermeté et la tête haute, dans la voie des commandements de Dieu et de son Eglise.

Voilà le vrai chrétien, le vrai serviteur de Dieu. Comprenons-le bien et prenons la ferme résolution de l'être comme le bon Dieu le demande. Nous assurerons notre bonheur ici-bas ; car il n'y a de véritablement heureux en ce monde, que les vrais serviteurs de Dieu ; et de plus nous assurerons notre bonheur éternel. Au jour de notre entrée dans l'autre vie, nous entendrons le divin Maître nous dire : « Venez, serviteur bon et fidèle, entrez dans la joie de Votre Seigneur. Ainsi soit-il.

Huitième dimanche après la Pentecôte.

Evangile selon Saint Luc XVI, 1 et suivants.

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Un homme riche avait un intendant qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. L'ayant fait venir il lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez-moi compte de votre administration; car désormais je ne vous laisserai plus le pouvoir de gouverner mon bien. L'intendant se dit alors à lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien? Je n'ai point de force pour travailler la terre; j'aurais honte de mendier. Je sais bien ce que je ferai, afin de trouver des maisons où l'on me reçoive, lorsque j'aurai été renvoyé de mon emploi. Ayant donc fait venir chacun des débiteurs de son maître, il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître ? Il lui répondit : Cent barils d'huile. L'intendant lui dit : Reprenez votre obligation, asseyez-vous là, et faites-en une de cinquante. Ensuite il dit à un autre : Et vous combien devez-vous? Cent mesures de froment. Reprenez, dit-il, votre billet et n'en mettez que quatre-vingts. Et le maître loua cet économe infidèle de son habilité. En effet les enfants du siècle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires, que ne le sont les enfants de lumière. C'est pourquoi je vous dis : Employez les richesses qui sont une source d'iniquités, à vous faire des amis, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

A. Du bon usage des biens que Dieu nous donne.

Dans cette parabole, l'homme riche, c'est Dieu. Il est, en effet. le créateur et le souverain Maître de tout ce qui existe. Il donne ses biens à qui il veut, et il les ôte quand il lui plaît. Il nous a donné la vie et il nous la conserve ; il nous a donné l'intelligence, la mémoire, la volonté, tous les biens spirituels dont nous jouissons. C'est lui qui nous donne tous les biens terrestres nécessaires au soutien de notre vie. Tout ce que nous avons, en

un mot, nous le tenons de Dieu. Toutefois le Seigneur ne nous a donné ces biens qu'à titre de dépôt ; il nous les confie ; mais il en reste le maître absolu, le seul vrai propriétaire. Pour nous, nous n'en sommes que les administrateurs. Sur ce point, il y a bien des gens qui sont dans l'erreur. Ils se croient maîtres absolus de leurs biens, ils croient pouvoir en disposer à leur gré, sans tenir compte de la volonté de Dieu. Qu'ils le sachent bien, ils n'en sont que les administrateurs devant Dieu.

D'après ce principe, pour comprendre quel est l'usage que nous devons faire des biens que Dieu nous a confiés, il suffit de savoir ce que doit faire un bon administrateur. Le devoir de tout bon administrateur, c'est de ne disposer des biens de son maître que selon ses ordres, de les régir d'après ses intentions, de n'en faire aucun usage qu'il puisse désapprouver. S'il néglige de les faire valoir, s'il les laisse se perdre, s'il les dissipe, s'il les fait servir à ses plaisirs, comme l'économe de la parabole, dès lors il devient infidèle ; il se rend coupable ; il ne doit s'attendre qu'à être puni.

Cela étant, nous qui sommes les administrateurs des biens de Dieu, nous devons en user selon les intentions et les vues de Dieu, sinon nous devons nous attendre aux châtiments de sa justice. Or quelle est la volonté de Dieu en ce qui concerne l'usage que nous devons faire des biens qu'il nous a confiés ? C'est que nous en profitions pour procurer sa gloire, en nous sanctifiant. Ainsi, par exemple, ceux qui ont reçu en partage les biens de la terre, doivent en user pour venir en aide aux pauvres, pour soutenir les œuvres de charité, les œuvres établies par l'Eglise pour la conservation et la propagation de la foi. Mais s'ils se servent de leurs richesses uniquement pour satisfaire ou leur avarice, ou leur ambition, ou leurs passions, ils ne répondent pas aux vues de Dieu.

Ceux qui ont reçu de l'instruction doivent s'en servir, selon leur position, pour éclairer les autres et les diriger selon les principes de notre sainte religion. Si, au contraire, ils s'en servent pour tromper, égarer les autres, soit par leurs discours, soit par

leurs écrits, ils administrent mal le bien de Dieu, ils le dissipent.

Ceux qui ont reçu l'autorité doivent en user pour faire tout le bien possible et pour combattre le mal. S'ils n'usent pas de leur autorité pour le bien, et, ce qui arrive quelquefois, s'ils en usent pour faire faire ou encourager le mal, ils manquent à leur devoir, ils n'administrent pas comme il faut le bien de Dieu.

Ceux qui reçoivent les grâces de Dieu, et tous nous en recevons constamment, doivent en user pour se sanctifier. Mais ceux qui les méprisent, qui en abusent, dilapident les biens les plus précieux que le bon Dieu puisse leur donner, ils sont des économes infidèles.

Tous nous avons reçu des biens du Souverain Maître, les uns plus, les autres moins; mais nous devons en user selon les vues de Dieu, c'est-à-dire pour sa gloire et notre salut. Si nous agissons autrement, malheur à nous; car nous aurons un jour à en rendre un compte sévère. Un jour le Souverain Maître nous appellera et nous dira, comme le propriétaire de la parabole à son économe infidèle : « Rendez-moi compte de votre administration. » C'est-à-dire, rendez-moi compte de l'usage que vous avez fait de votre santé, de votre temps, de vos richesses, de votre intelligence, des grâces que vous avez reçues, de tous les biens que je vous ai confiés. Ah ! nous devrions avoir cette pensée sans cesse présente à l'esprit. D'un moment à l'autre, nous pouvons être appelés au jugement de Dieu, pour lui rendre compte de notre vie. Assurément cette pensée nous ferait éviter bien des fautes et nous maintiendrait dans la bonne voie.

Maintenant, rentrons en nous-mêmes, et voyons si nous avons toujours usé chrétiennement des dons et des bienfaits de Dieu. Si nous avions à comparaître devant lui, ne serions-nous pas dans le cas du serviteur infidèle, à l'égard de son maître? N'entendrions-nous pas prononcer une sentence de réprobation contre nous, comme il est arrivé à ce malheureux? S'il en est ainsi, si nous sommes coupables, qu'avons-nous à faire? C'est là précisément la question que se pose l'économe infidèle. « Que

ferai-je, dit-il, puisque mon Maître m'ôte l'administration de son bien? Oui, que ferons-nous? Et bien, puisque le bon maître que nous servons ne nous ôte point encore l'administration de son bien; puisqu'il veut bien nous donner encore quelque temps, il faut nous montrer plus fidèles envers lui; mais il faut le faire dès maintenant et ne pas différer; car nous ne savons ni l'heure, ni le moment où nous pouvons être appelés à son tribunal, et cette heure peut arriver d'un moment à l'autre.

Ici il ne faut pas dire, comme l'économe infidèle : Je ne puis... J'ai honte... Il ne faut pas dire : Je ne puis me mettre à prier; je ne puis me mettre à fréquenter les sacrements; je ne puis me mettre à faire telles ou telles œuvres de piété, de charité; je ne puis me défaire de cette mauvaise habitude de jurer ou de boire avec excès, de dépenser inutilement mon argent dans les cabarets ou au jeu; je ne puis renoncer à telle maison, à telle personne, à tels livres ou journaux, à telle mauvaise société; je ne puis pardonner, réparer telle injustice.

Il ne faut pas dire non plus : j'ai honte; je n'oserais mener un genre de vie différent de celui que je mène, que dirait-on de moi? Non il ne faut pas de cette fausse honte, de ce respect humain. Il ne faut pas dire comme l'économe infidèle : je ne puis faire ceci ou cela, je n'oserais, j'aurais honte; mais il faut revenir à Dieu quand on s'est éloigné de lui; il faut réformer le mauvais usage que l'on a fait des biens et des dons que l'on a reçus de lui et en user désormais selon sa volonté.

Quand il s'agit des biens terrestres, on s'efforce de sortir d'un mauvais pas; nous en avons un exemple dans l'économe infidèle. Il cherche le moyen de sortir de la pénible situation dans laquelle il se trouve; il ne recule même pas devant l'injustice. Certes ce n'est pas en cela qu'il faut l'imiter. Notre Seigneur lui-même, l'appelle un administrateur injuste, inique. Mais nous devons l'imiter dans le zèle et l'activité qu'il déploie pour se tirer d'embarras; nous devons faire, pour gagner le Ciel et sauver nos âmes, au moins autant d'efforts que ce malheureux en fait pour échapper à la ruine et à la misère. Ainsi ceux qui sont en état de

péché mortel doivent en sortir le plus tôt possible, et ils ont, pour cela le sacrement de pénitence, qui est toujours à leur disposition. Quant à ceux qui sont dans l'état de grâce avec Dieu, ils doivent faire tous leurs efforts pour persévérer, et user de tous les bienfaits de Dieu, pour se sanctifier toujours davantage.

Malheureusement nous n'agissons pas ainsi. Nous savons bien qu'un jour nous aurons à rendre compte à Dieu de notre vie, de l'usage que nous aurons fait de ses dons et de ses biens, et que, de son jugement, dépendra notre bonheur ou notre malheur éternel; mais nous ne nous appliquons pas pour cela à nous rendre Dieu favorable par nos bonnes œuvres et une vie chrétienne; tandis que, lorsqu'il s'agit des biens de la terre, on est plein de clairvoyance, d'activité et de zèle. C'est avec raison que Notre Seigneur dit que les enfants du siècle sont plus avisés dans leurs affaires temporelles que les enfants de lumière dans l'affaire de leur salut.

Le divin Sauveur conclut sa parabole en disant : « Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité, afin que lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » Les richesses dont parle ici Notre Seigneur, ne sont pas celles que l'on a acquises par l'injustice, car de ces richesses on ne peut faire l'aumône; on doit les restituer à ceux à qui on les a ravies. Mais Notre Seigneur qualifie d'injustes, d'iniques, les richesses dont on fait un mauvais usage, en les faisant servir au luxe, au scandale, à la débauche, ou les richesses auxquelles on s'attache trop et que l'on recherche avec trop d'empressement et d'avidité. Ou bien il veut dire tout simplement : Faites-vous des amis avec vos richesses, qui généralement sont pour ceux qui les possèdent, une source de péchés et d'iniquités. Ces amis que nous pouvons nous faire, ce sont les pauvres. Ceux que nous soulagerons prieront pour nous, et s'ils ne prient pas, s'ils se montrent ingrats, Notre Seigneur lui-même priera pour nous. Car il regarde comme fait à lui-même, ce que nous faisons aux pauvres.

Observons fidèlement le précepte que Notre Seigneur nous

rappelle ici et sur lequel il revient si souvent. Soyons charitables, bienveillants, généreux envers les pauvres et le bon Dieu nous en récompensera. Ainsi soit-il.

B. De la diffamation.

L'économe de l'évangile que nous venons de lire, fut accusé avec raison auprès de son maître à cause de sa mauvaise gestion. Mais la mauvaise réputation n'est pas toujours une suite du péché et de l'injustice; elle est souvent l'œuvre de la médisance et de la calomnie, par lesquelles de mauvaises langues diffament le prochain et détruisent son honneur et sa réputation. Nous allons parler de la diffamation.

On appelle diffamation en général tout discours ou écrit qui tend à détruire ou à diminuer l'honneur ou la réputation du prochain, ou même les deux à la fois. Je dis : « tend à détruire ou à diminuer l'honneur ou la réputation » ; c'est parce que, pour commettre ce péché, il n'est pas nécessaire que la diffamation produise réellement son effet, qui est de détruire l'honneur ou la réputation du prochain ; mais il suffit qu'elle puisse avoir ce résultat. Par exemple, je raconte la faute d'un autre à quelqu'un, croyant que celui-ci l'ignore, je commets le péché de diffamation, bien qu'il la connaisse. C'est l'intention de nuire à la réputation d'autrui qui fait ici le péché. Toutefois il n'est pas nécessaire, pour qu'il y ait péché, d'avoir l'intention expresse de diffamer le prochain. Que l'on en dise du mal par passion, par haine, par légèreté, par bavardage, par la simple démangeaison de parler, c'est toujours un péché soit mortel, soit véniel. Qu'importe que l'on déchire la réputation du prochain par malice ou par légèreté, le résultat est le même.

Or on peut diffamer le prochain par médisance ou par calomnie. Il y a médisance, quand on fait connaître, sans raison, le mal vrai, réel du prochain, à ceux qui l'ignorent, et qu'ainsi on lui ôte sa réputation. Si le mal que l'on dit du prochain est déjà connu et devenu public, en en parlant, on ne manque pas à la justice ; cependant on peut manquer à la charité et on y manque.

si l'on en parle avec malveillance, par méchanceté, envie, haine. Si l'on a une raison sérieuse de le faire connaître, comme l'intérêt temporel ou spirituel de la personne à qui on parle, ou de la personne dont on fait connaître les fautes ou les défauts et qu'on le fasse avec bonne intention, il n'y a pas du tout de faute. Il y a calomnie, quand on impute faussement du mal au prochain, c'est-à-dire quand on dit de quelqu'un du mal qui n'est pas vrai.

Que faut-il penser de la diffamation, soit médisance, soit calomnie ? De sa nature elle est péché mortel. « Les médisants, les calomniateurs, dit Saint Paul, n'entreront pas dans le Royaume des Cieux. » (1) Il les met sur le même rang que les voleurs, les impudiques, les ivrognes et les avares. « Les diffamateurs sont odieux à Dieu, » (2) est-il dit dans l'Ecriture Sainte.

Il n'est pas difficile de comprendre la gravité de ce péché. La diffamation dépouille en effet celui ou celle qui en est l'objet, d'un bien très précieux, qui est l'honneur et la réputation.

Parmi les divers biens que nous pouvons posséder, la bonne réputation est l'un des principaux. « Une bonne réputation, dit l'Esprit Saint, vaut mieux que la fortune. » Bonne renommée, dit un proverbe, vaut mieux qu'une ceinture dorée. Un homme de cœur préfèrerait perdre sa fortune et même la vie, plutôt que de perdre sa réputation. La diffamation est donc pire que le vol puisqu'elle dépouille d'un bien plus précieux que la richesse.

Outre le tort qu'elle fait à la réputation, elle occasionne encore bien d'autres dommages. Chacun tient à sa réputation non seulement à cause du plaisir naturel que tout honnête homme éprouve de se voir estimé de ses semblables ; mais encore parce qu'une bonne réputation est nécessaire, pour réussir dans la plupart des affaires que l'on entreprend, et qu'une mauvaise réputation fait d'ordinaire tout manquer. N'est-il pas arrivé souvent que tel n'a pu trouver d'emploi ou d'ouvrage, qu'un

(1). I. Cor. VI. 10.
(2). Rom. I. 30.

ommerçant a perdu ses clients, qu'une famille s'est ruinée, arce qu'on leur avait enlevé leur réputation? Qui pourra jamais ire quels maux a produits la diffamation?

J'ai dit, remarquez-le bien, que la diffamation est de sa nature, 'est-à-dire, en elle-même, un péché mortel. Toutefois elle peut tre seulement péché véniel. Mais quand sera-t-elle péché mortel, u seulement péché véniel? C'est ce qu'il n'est pas facile de éterminer. Nous nous contenterons de dire ceci.

Elle est toujours péché mortel, lorsque ce que l'on dit du rochain est capable de lui causer un dommage considérable ans sa réputation ou sa fortune, peu importe qu'on ne le dise u'à une seule personne et même confidentiellement, ou à lusieurs. Peu importe même que d'autres aient déjà commencé porter atteinte à la réputation du prochain. Car supposez que mal ne soit pas public, quand même il aurait déjà été dit et aconté par d'autres, on pèche en le faisant connaître à ceux qui ignorent encore; on contribue à ruiner la réputation du prochain.

Si ce que l'on dit du prochain est léger en soi, le péché sera éniel. Cependant la diffamation légère en soi peut devenir un éché grave, à cause des circonstances. Ainsi elle peut le devenir, ° à raison de la fin que l'on se propose et d'après laquelle on oit mesurer la malice du péché. Par exemple, je dis d'une ersonne estimable et estimée des choses légères en elle-mêmes, ais avec l'intention de lui nuire ou de la déprécier considérablement, par envie, jalousie, haine, je commets une faute grave.

2° A raison de la qualité des personnes dont on fait connaître s fautes ou les défauts. Si la personne dont on dit du mal est levée en dignité, une médisance qui ne serait que légère à égard d'une autre, sera envers elle un péché grave.

3° A raison du scandale et du préjudice qui en résultent. Si en aisant une légère médisance de quelqu'un, on prévoit qu'on xcitera sur son compte des discours ou conversations portant ravement atteinte à sa réputation, ou un préjudice notable, il y faute grave.

Ces circonstances, qui se présentent assez fréquemment,

doivent vous faire connaître qu'en bien des cas, une médisanc ou une calomnie qui, considérées en elles-mêmes, ne seraient qu des péchés véniels, peuvent devenir fautes graves.

Ce péché de diffamation qui est généralement détesté parm les hommes, est cependant bien commun. Personne ne voudrai passer pour médisant ou calomniateur, et cependant la terre es couverte de médisants et de calomniateurs. D'où cela vient-il C'est que ces péchés se commettent très facilement et de diverse manières, et que bien souvent ceux qui les commettent se fon illusion.

On peut diffamer le prochain soit directement, soit indirec tement. On le diffame directement en quatre manières : 1 lorsqu'on impute à quelqu'un un crime qu'il n'a pas commis 2° lorsqu'on exagère sa faute et ses défauts; 3° lorsqu'on décou vre un péché secret qu'il a commis, à quelqu'un qui l'ignore e à qui on n'a pas de raison sérieuse de le faire connaître 4° lorsqu'on prête à quelqu'un une mauvaise intention dans se bonnes œuvres.

On diffame indirectement le prochain en niant ses bonne actions ou ses bonnes qualités, en les cachant par méchancet ou en les diminuant. comme font ceux qui, entendant parle avantageusement de quelqu'un, disent : Oui, c'est un brav homme, mais.... — C'est une honnête femme, un jeune homm bien élevé, mais.... Ils trouvent toujours moyen de dénigrer le autres, de les déprécier, de les diffamer.

Au sujet de ce péché, on se fait quelquefois singulièremer illusion. On prend toutes sortes de tournures pour se disculpe du péché de médisance, pour ne pas passer pour un diffamateu une mauvaise langue. Un tel, dit l'un, est, à la vérité, un homm de bien, honnête, religieux; mais il serait à désirer qu'il fí moins intéressé, avare. On commence par le louer, puis on fin par le diffamer, et on dit cela sous prétexte de sincérité, d'impai tialité. Un autre prenant un air de compassion, faisant semblar de ne parler qu'avec respect, dit : Oh! si vous saviez ce qu'a fa un tel! quelle faute! quel malheur! j'en suis vraiment affligé

ar je lui veux du bien. Et en attendant, on le diffame. D'autres renant les choses comme douteuses disent : Avez-vous appris e qu'on dit d'un tel? On dit telle chose; mais je n'y crois pas, issons cela. Et tout en voulant ne rien dire, on dit tout. Il y en enfin qui trouvent le moyen de diffamer le prochain par des éserves, des réticences, des demi-mots : On ne peut pas tout ire; ne parlons pas de cela; si je vous disais tout ce que je ais.... On a l'air de ne vouloir rien dire et on en fait entendre eaucoup plus qu'il n'y en a en réalité. Toutes ces façons de arler ne sont ni plus ni moins que des manières différentes de iffamer les autres.

Que devons-nous conclure de tout cela? C'est que la médisance la calomnie sont bien à craindre et qu'on doit prendre bien arde de s'en rendre coupable. Il faut bien surveiller sa langue, in de ne jamais rien dire qui puisse nuire au prochain, ni dans on honneur, ni dans sa réputation. La règle la plus sûre à suivre, est de ne jamais dire des autres ce que nous ne voudrions pas ue l'on dît de nous; de les traiter comme nous voudrions aisonnablement que l'on nous traitât nous-mêmes. Nous aurons nsi la paix avec tout le monde et nous serons agréables à Dieu omme aux hommes. Ainsi soit-il.



Neuvième dimanche après la Pentecôte.

Evangile selon Saint Luc XIX, 41 et suivants.

En ce temps-là, Jésus étant arrivé près de Jérusalem, regard la ville et pleura sur elle, disant : Ah ! si du moins en ce jour qu t'est encore donné, tu avais reconnu ce qui pouvait t'apporter l paix ! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Il viendr un temps malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront d tranchées ; ils t'enfermeront et te presseront de tous côtés ; ils t renverseront par terre, et ils feront périr tes enfants et ils ne t laisseront pas pierre sur pierre ; parce que tu n'as pas connu temps auquel Dieu t'a visitée. Etant ensuite entré dans temple, il leur dit : Il est écrit : Ma maison est une maison d prière, et vous en faites une caverne de voleurs. Il enseigna tous les jours dans le temple.

Explication de l'Evangile.

1. Prophétie de Jésus-Christ. — 2. Providence d Dieu. — 3. Respect dans les églises.

Cet Evangile nous fait voir Notre-Seigneur pleurant sur le so malheureux de la ville de Jérusalem et du peuple Juif. Pourqu pleure-t-il ? C'est à cause du crime que les Juifs vont commett en le crucifiant et des calamités qui doivent tomber sur cet ville et sur le peuple.

Une première chose que nous avons à remarquer ici, c'est qu Notre-Seigneur annonce longtemps à l'avance, quarante an environ, et sans que rien alors ait pu la faire prévoir huma nement, la ruine de Jérusalem et de la nation Juive. Or cet prophétie s'est réalisée à la lettre. Jérusalem a été détruite (fend en comble et les Juifs dispersés, comme Notre-Seigne l'avait annoncé. Pour faire mentir la prophétie, les Juifs o plusieurs fois tenté de rentrer dans leur pays, de reformer le nation et de rebâtir leur ville ; ils n'y sont pas parvenus aujourd'hui encore ils sont dispersés dans le monde entier. No

devons conclure de là qu'il est vraiment Dieu, comme il l'a affirmé; car il a donné ses miracles et ses prophéties, comme preuves de sa divinité. Or Dieu ne peut faire et ne fait pas de miracle pour confirmer l'erreur et l'imposture; c'est évident, puisqu'il est la vérité même et la sagesse infinie. Jésus-Christ est donc vraiment Dieu. Par conséquent nous devons l'adorer comme Dieu, croire fermement sa doctrine telle que la Sainte Eglise nous l'enseigne, et pratiquer fidèlement sa religion, sous la direction de son Eglise.

Une deuxième chose à remarquer, c'est que la ville de Jérusalem devait être détruite et le fut. Pourquoi? Parce que, dit l'Evangile, citant les paroles de Notre-Seigneur, elle n'a pas connu le temps où elle a été visitée; c'est-à-dire, parce que les Juifs n'ont pas voulu croire que Jésus-Christ était le Messie, malgré les miracles qu'il faisait; parce qu'ils n'ont pas voulu accepter sa doctrine et qu'enfin ils l'ont crucifié, malgré son innocence. Le peuple Juif s'est rendu coupable d'incrédulité, en refusant de croire à Jésus-Christ, et de la plus noire ingratitude, en le faisant mourir sur une croix, malgré tous les bienfaits qu'il avait en quelque sorte semés parmi eux.

Ce fait nous montre la providence de Dieu. Il prouve que Dieu s'occupe des hommes et des nations; qu'il sait bien les punir ici-bas, quand ils se révoltent contre son autorité ou contre ceux qu'il en a revètus. Oui le bon Dieu dirige tout ici-bas. Rien ne s'y fait sans son ordre ou sa permission; c'est là une vérité trop oubliée aujourd'hui. Combien de chrétiens qui vivent comme s'il n'y avait pas de Dieu, ou du moins comme si Dieu ne s'occupait pas des hommes et n'avait pas de châtiment pour les coupables, comme il a des récompenses pour les bons! Ces chrétiens ne prient plus; ils ne tiennent pas compte des lois de la Sainte Eglise; ils méprisent la parole de Dieu, profanent son saint Nom, s'abandonnent à leurs passions, ne pensent qu'à satisfaire leur vanité ou leur avidité des biens de la terre et des plaisirs de ce monde. En un mot, ils ne vivent que pour la terre et comme si la mort devait tout finir. Cependant ils n'échapperont

pas à la justice de Dieu; s'ils ne reviennent à lui et ne font pénitence, ils seront sévèrement punis et dans ce monde et dans l'autre.

Et les nations où en sont-elles? Presque tous les gouvernements prétendent diriger les peuples sans tenir aucun compte de la religion. Ils veulent tous être neutres, ne pas s'occuper de Dieu, ni de la religion; ou, s'ils s'en occupent c'est presque toujours pour la persécuter. « Les rois de la terre, dit le psalmiste, se sont levés et se sont coalisés contre le Seigneur et contre son Christ (1) ». Aussi nous devons nous attendre à voir Dieu, un peu plus tôt ou un peu plus tard, frapper les peuples des coups de sa justice et déchaîner contre eux, soit la guerre et tous les fléaux qui l'accompagnent et la suivent; soit d'autres fléaux. La ruine de Jérusalem et la dispersion du peuple Juif, qui ne peut se reformer en corps de nation, en sont des exemples frappants.

Oui Dieu veille sur le monde. Il voit tout et sait tout ce que nous faisons; il nous récompensera, si nous faisons le bien; il nous punira, si nous faisons le mal. C'est pourquoi nous devons nous appliquer à le bien servir, à bien remplir nos devoirs, à rester fidèlement attachés à la religion, à combattre ses ennemis. Cette religion vient de Dieu. C'est lui qui nous l'a imposée. Nous devons en remplir tous les devoirs tels que l'Eglise nous les enseigne et de la manière qu'elle nous les prescrit. Car Dieu lui a donné toute autorité en ces termes : « Allez et enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer mes préceptes. Celui qui croira sera sauvé. Celui qui ne croira pas sera damné (1). Celui qui vous écoute m'écoute. Celui qui vous méprise me méprise ». Chacun de nous doit employer tous les moyens en son pouvoir, pour empêcher l'impiété de se répandre parmi nous, résister à ceux qui voudraient la favoriser, prendre bien garde à tout ce qui peut affaiblir notre foi et notre attachement à l'Eglise.

L'Evangile de ce dimanche se termine par ces paroles : « Etant

(1) Ps. II, 2.
(1) Math. XVIII. 19, 20.

entré dans le temple, Jésus se mit à chasser ceux qui vendaient et achetaient et il leur dit : Ma maison est une maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs ». Nous voyons ici Notre-Seigneur s'indigner contre ceux qui profanaient le temple du Seigneur. Il y a toujours eu et il y aura toujours des profanateurs de la maison de Dieu. Notre-Seigneur nous fait voir ici combien ces profanateurs sont coupables aux yeux de Dieu. Nos églises sont les lieux saints par excellence et tout y est propre à nous porter à la sainteté.

Elles sont saintes, pourquoi ? C'est parce qu'elles ont été consacrées à Dieu par une bénédiction spéciale, et parce que Dieu se plaît à y résider. Tout nous y porte, à la sainteté, car tout, dans une église, nous rappelle que nous devons nous sanctifier pour entrer au Ciel. L'autel nous rappelle le grand sacrifice de la croix, sur laquelle Notre-Seigneur est mort pour nous racheter, en nous méritant toutes les grâces nécessaires au salut. Le saint Tabernacle qui le domine et qui frappe nos regards, dès que nous entrons à l'église, renferme le Dieu trois fois saint, caché sous les apparences d'un peu de pain. C'est là que le divin Sauveur réside sans cesse et de là il nous adresse ces paroles qui expriment si bien son amour : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et je vous soulagerai » (1).

Les saints fonts du baptême nous rappellent que, par ce sacrement, nous sommes devenus les enfants de Dieu et les héritiers du Ciel. Le confessionnal nous rappelle que lorsque nous avons eu le malheur d'offenser Dieu, il y a moyen d'obtenir le pardon de nos fautes et qu'il suffit, pour cela, de se reconnaître coupable, d'avouer sa faute et d'en avoir le sincère repentir accompagné de la ferme volonté de ne plus retomber dans le péché. Tout, dans une église, nous y invite à aimer et à servir Dieu et à devenir plus parfait dans la pratique de la vertu. L'église est donc un lieu bien saint et bien respectable. Aussi l'appelle-t-on la maison de Dieu, la porte du Ciel.

(1) Math. XI, 28.

Cela étant, nous devons respecter les églises. Nous devons donc y venir, non pas pour passer le temps, non pas pour faire comme les autres, non pas par routine, par habitude, non pas pour voir ce qui s'y passe, pour avoir l'occasion de rencontrer telle personne, ou pour tout autre motif humain; mais uniquement pour rendre à Dieu nos hommages, pour lui adresser nos prières, pour le remercier des grâces qu'il nous a accordées et lui en demander de nouvelles.

Nous devons, à l'église, surtout pendant les saints offices nous tenir dans une posture décente et convenable. Quand on se trouve chez une personne honorable, on se conduit, on parle et on agit selon les règles de la politesse. Quand on se trouve dans la maison de Dieu, il faut à bien plus forte raison être pénétré de respect. On ne doit donc pas y parler sans nécessité réelle. On ne doit pas se coucher tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. On ne doit pas regarder de tous côtés, comme ferait un idiot, ou une personne sans éducation. On ne doit pas distraire ses voisins. Agir de la sorte, ce ne serait pas honorer Dieu, ce serait l'offenser, comme faisaient les vendeurs du temple, exciter contre soi la colère de Dieu.

Ainsi, quand nous entrons à l'église, rappelons-nous toujours que nous entrons dans la maison de Dieu, recueillons-nous et bannissons de notre esprit tout ce qui pourrait nous distraire Quand nous y sommes, employons à prier avec piété, le temps que nous devons y passer. Aimons à venir à l'église. Sans doute le bon Dieu entend nos prières partout, mais il exauce de préférence les prières qui lui sont adressées à l'église et c'est pour cela que Notre-Seigneur l'appelle une maison de prières.

Enfin l'évangile dit que Notre-Seigneur enseignait tous les jours dans le temple. C'est ce qui se fait encore aujourd'hui dans nos églises. Chaque dimanche, les pasteurs prêchent la parole de Dieu, la doctrine de notre divin Sauveur. Les fidèles doivent écouter la parole sainte avec attention, avec respect et avec foi et s'appliquer à la mettre en pratique. Bienheureux

dit Notre-Seigneur, ceux qui écoutent la parole de Dieu et la gardent. Ils seront heureux en ce monde et encore en l'autre. Ainsi soit-il.

Voir dans les Instructions pour le Carême : Nos devoirs envers la grâce. — Abus des grâces.



Dixième dimanche après la Pentecôte.

Evangile selon Saint Luc, XVIII. 9 et suivants.

En ce temps-là, Jésus voyant quelques personnes qui, se croyant justes, mettaient leur confiance en elles-mêmes, et méprisaient les autres, leur dit cette parabole : Deux hommes montèrent au temple pour y faire leur prière; l'un était pharisien, l'autre publicain. Le pharisien se tenant debout priait ainsi en lui-même : Seigneur, je vous rends grâce de ce que je ne ressemble point aux autres hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même à ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain, au contraire, se tenant fort éloigné, n'osait même lever les yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. Je vous déclare que celui-ci retourna justifié en sa maison et non pas l'autre; car quiconque s'élève, sera abaissé; et quiconque s'abaisse sera élevé.

De l'orgueil et de l'humilité.

Dans cette parabole, Notre-Seigneur a pour but de combattre l'orgueil et d'exalter l'humilité.

L'orgueil, dit saint Thomas, est un amour désordonné de sa propre excellence, fondé sur la trop bonne opinion qu'on a de soi-même, qui fait qu'on s'estime trop et qu'on recherche avec avidité, la gloire, l'honneur, les éloges. Parce que l'orgueilleux n'estime que lui-même, il n'a pour les autres que du mépris. Il s'efforce, autant qu'il peut, de les abaisser pour s'élever au-dessus d'eux. S'estimer soi-même et mépriser les autres, voilà le caractère de l'orgueil, tel que nous le trouvons dans le pharisien, et dans ceux auxquels Notre-Seigneur adressait cette parabole. Le pharisien infatué des mérites qu'il croit avoir, se vante, s'applaudit, se glorifie, énumère avec complaisance les bonnes actions qu'il a faites. Mais que dit-il des autres? Il les blâme, il les charge de crimes; parce qu'il croit mettre sa vertu

dans un plus grand jour, par la comparaison qu'il en fait avec les défauts des autres.

Or voulez-vous savoir combien ce péché est opposé à Dieu? Jugez-en par ceci : l'orgueil ravit à Dieu la gloire qui lui est due; il détruit la charité qu'on doit avoir pour le prochain et enfin il est la source d'un grand nombre de vices. N'en est-ce pas assez pour nous en inspirer une vive horreur?

D'abord l'orgueilleux ravit à Dieu la gloire qui lui est due C'est à Dieu seul qu'appartiennent la gloire et l'honneur. Aussi tout ce que nous faisons de bien, nous devons le rapporter à Dieu; nous devons le faire pour sa gloire et non pour la nôtre. « Tout pour la plus grande gloire de Dieu », disait saint Ignace, l'illustre fondateur des Jésuites. Mais est-ce là ce que fait l'orgueilleux? Non, il fait tout le contraire. Il rapporte tout à lui-même et rien à Dieu. Son intelligence, ses talents, ses succès, c'est de lui seul qu'il prétend tout tenir et non de Dieu. L'orgueilleux ne pense pas à Dieu, il ne l'aime pas, ne l'honore pas. L'orgueil et l'impiété marchent toujours ensemble. L'orgueilleux ne peut être pieux et ne peut conserver la foi. Et de fait, d'où vient que tel ne veut plus de la religion, ne prie plus, ne fréquente plus l'église, c'est presque toujours l'orgueil qui en est la première cause. Plus un homme est orgueilleux, plus aussi il s'éloigne de Dieu et moins il a de religion.

En second lieu, l'orgueilleux n'a point de charité, et en cela, il manque au grand précepte du Seigneur : « Aimez votre prochain comme vous-même. » Au lieu d'aimer son prochain, il le méprise. « Je ne suis pas comme le reste des hommes, disait le pharisien ; je ne suis pas comme ce publicain. » C'est ainsi que l'orgueilleux se croit meilleur que les autres et les méprise. Je ne suis pas, dit-il, comme tel ou tel. Il se croit seul de l'esprit ; il croit mieux entendre les affaires que les autres. Tout ce qu'il pense, dit ou fait, vaut mieux que ce que les autres peuvent penser, dire ou faire. S'il est riche, il est fier, hautain, il méprise ceux qui sont moins riches que lui ; s'il est pauvre, il est plein d'envie contre ceux qui possèdent et il convoite leurs biens. S'il

est instruit, il méprise ceux qui ne le sont pas, et même ceux qui le sont ; car il croit en savoir plus que les autres. S'il est dans les affaires, il faut qu'il ait raison partout ; il se croit plus capable de les bien gérer que personne. S'il a des subordonnés, il en est le tyran.

Enfin l'orgueil est la source de beaucoup de péchés et de désordres. L'orgueilleux, en effet, est présomptueux ; il croit pouvoir tout entreprendre et se tient toujours pour certain de réussir. Aussi, il ne faut pas s'aviser de vouloir lui donner des conseils, il n'en acceptera pas ; car il se croit plus sage et plus capable que tout autre. Conseillez-lui de ne pas fréquenter telle société, de ne pas faire telle lecture, de ne pas s'exposer dans tel ou tel danger, il ne fera rien de vos conseils ; il est au-dessus de tout et ne craint rien. Combien se sont perdus par présomption, parce qu'ils comptaient trop sur eux-mêmes.

L'orgueil produit l'hypocrisie. Celui qui veut passer pour être sans défaut, pour avoir toutes les qualités et être mieux que les autres, fera certes tout ce qu'il pourra pour cacher ses défauts, ses fautes, ses faiblesses et s'attirer des éloges et des compliments flatteurs. Or, tel est l'orgueilleux. Certes, il ne manque pas de ces hypocrites qui cherchent à se faire passer pour d'honnêtes gens ; mais ils finissent toujours par être reconnus un jour ou l'autre, et alors ils subissent le châtiment dont Dieu menace l'orgueilleux : « Celui qui s'élève sera abaissé. »

L'orgueil produit encore la désobéissance. C'est tout naturel. L'orgueilleux se croit au-dessus de tout le monde. Il n'a donc garde de se soumettre à personne. Aussi on peut dire que l'orgueil est la source de toutes les révoltes, de toutes les hérésies, de tous les bouleversements qui arrivent dans le monde. Si les hommes voulaient se soumettre à la loi de Dieu. aux autorités légitimement constituées, on verrait bien des maux disparaître de dessus la terre.

L'orgueil produit aussi l'ambition. L'orgueilleux désire toujours s'élever ; il voudrait être plus riche que tel autre ; il

veut passer pour avoir plus de talent ; il veut arriver aux positions les plus élevées, et pour cela, tous les moyens lui sont bons. Aussi, qui pourrait dire toutes les injustices, toutes les bassesses, toutes les infamies que l'orgueil a fait commettre ? Oui l'orgueil est la source d'une infinité de maux, comme il est la source d'une multitude de péchés.

Voilà pourquoi Dieu l'a toujours puni si sévèrement. Il l'a puni dans les anges rebelles, en les précipitant dans les enfers. Il l'a puni dans nos premiers parents, en les chassant du Paradis terrestre, en les dépouillant des privilèges dont il les avait gratifiés et en les condamnant aux misères de cette vie et à la mort, eux et leurs descendants. Il l'a frappé toujours et partout. « Celui qui s'élève sera abaissé. » Enfin le bon Dieu n'accorde rien à l'orgueilleux ; il méprise sa prière. Le pharisien en est une preuve. Ayons donc en horreur ce vice détestable, et embrassons l'humilité, cette belle vertu qui est la base de la sainteté.

Qu'est-ce que l'humilité ? Cette vertu est le contraire de l'orgueil. C'est une vertu qui nous porte à nous abaisser devant Dieu et devant les hommes. Celui qui est humble rapporte tout à Dieu, ses biens, ses talents, ses succès, et il supporte patiemment les humiliations et les mépris. Il ne méprise personne. Il ne se croit pas plus que les autres. Au contraire, il les estime et il est toujours prêt à leur venir en aide. Il ne cherche pas non plus à s'élever, ni à briller au premier rang, à dominer ses semblables. S'il reçoit des éloges, il les rapporte à Dieu ; s'il est blâmé, il supporte patiemment le blâme et s'efforce de mieux faire ; tandis que l'orgueilleux ne supporte aucune observation, aucun reproche. Quand il a mal fait, il s'irrite contre celui qui le blâme, ou veut lui faire quelque remontrance. Si l'homme humble est supérieur, il ne traite pas ses inférieurs comme un tyran, qui les méprise. S'il est inférieur, il est soumis à ses maîtres ; il ne cherche à grandir qu'en un point, c'est dans la pratique de la vertu et l'observation de la loi de Dieu. Devenir de plus en plus parfait, de

plus en plus utile à ses semblables, voilà ce qu'il cherche; mais sans ostentation, sans ambition.

Voilà ce que nous devons faire. Soyons humbles, à l'exemple du divin Maître. Quand nous prions, surtout, soyons humbles comme le publicain et notre prière sera exaucée : « Celui qui s'abaisse sera élevé ». Ainsi soit-il.

•

Nous avons dans le publicain, le modèle du vrai pénitent. Il s'humilie devant Dieu, reconnaît et confesse qu'il est pécheur, et demande pardon à Dieu, avec un sincère repentir : » Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. » Aussi il a obtenu son pardon et il a été justifié.

Appliquons-nous à comprendre, d'après cet exemple, ce qu'est la vertu de pénitence, combien elle nous est nécessaire et ce qu'il faut faire pour la bien pratiquer.

Voir Instructions pour le Carême : Sur la pénitence.



Onzième dimanche après la Pentecôte.

Evangile selon Saint Marc, VII. 31 et suivants.

En ce temps-là, Jésus ayant quitté les confins du Tyr, vint par Sidon vers la mer de Galilée, et comme il passait au milieu du pays de la Décapole, on lui présenta un homme qui était sourd et muet, en le priant de lui imposer les mains, Jésus le tirant de la foule et le prenant à part, lui mit ses doigts dans les oreilles, et de sa salive sur la langue. Puis, levant les yeux au ciel, il jeta un soupir et dit à cet homme : Ephpheta, c'est-à-dire ouvrez-vous. Aussitôt ses oreilles furent ouvertes, sa langue fut déliée et il parlait fort distinctement. Jésus défendit à ceux qui étaient là de parler de ce miracle à personne. Mais plus il le leur défendait, plus ils témoignaient leur admiration en disant : Il a bien fait toutes choses : il a fait entendre les sourds et parler les muets.

Sourds-muets spirituels.

Dans ce passage, l'Evangile nous rapporte, dans tous ses détails, un grand miracle accompli par le divin Sauveur. Nous pouvons tirer de ce miracle et des circonstances qui l'accompagnèrent de bien salutaires leçons. Le sourd-muet dont il est ici question, est l'image des sourds-muets spirituels, qui sont malheureusement trop nombreux, et qui ne peuvent être guéris que par la toute puissante bonté du divin Rédempteur.

Les sourds-muets n'entendent absolument rien des sons, ni des bruits qui retentissent auprès d'eux. Leurs oreilles sont insensibles comme celles d'un mort. Il en est de même d'un certain nombre de chrétiens, sous le rapport spirituel. Il sont devenus absolument insensibles à tout ce qu'on peut leur dire pour le bien de leurs âmes et pour leur salut. On leur prêche la vérité, on leur rappelle leurs devoirs. Ils entendent, mais il se conduisent comme s'ils n'entendaient pas. « Ils ont des oreilles, dit le psalmiste en parlant des faux dieux, et ils n'entendent pas (1) ». On

(1). Ps. CXIII.

peut appliquer ces paroles à ces chrétiens. La parole de Dieu frappe leurs oreilles; mais elle ne va pas jusqu'à l'âme. On leur dit : Priez le bon Dieu chaque jour, offrez-lui vos travaux et vos peines dès le matin, pour les sanctifier et les rendre méritoires du ciel; mais il n'en font rien. On leur dit : Gardez-vous de blasphémer, de profaner le saint nom du Seigneur, en le faisant servir à de grossiers jurements; sanctifiez le jour qui est consacré à Dieu; mais ils ne tiennent aucun compte de ce qu'on leur prêche; ils continuent à abuser indignement du nom du Seigneur et à profaner le dimanche. On leur dit : Gardez-vous de scandaliser les autres, car Jésus-Christ a dit : « Malheur à celui par qui vient le scandale », et ils n'en continuent pas moins à scandaliser, à porter les autres au mal, par leurs paroles et leurs actions ou en omettant leurs devoirs. On leur dit : Gardez-vous de l'ivrognerie, fuyez les mauvaises sociétés, ne faites pas de mauvaises lectures; mais ils ne veulent pas écouter. Aux pères et mères de famille on dit : Veillez sur vos enfants, corrigez-les, instruisez-les de leurs devoirs, donnez-leur le bon exemple; veillez à ce qu'ils ne fréquentent pas de mauvaises compagnies, et ils agissent comme s'ils n'entendaient pas. On dit aux enfants : Aimez et respectez vos parents; obéissez-leur, assistez-les dans leurs besoins soit spirituels, soit corporels, et ils restent sourds.

On dit aux jeunes gens : Vous êtes dans l'âge où les passions sont en pleine force, surveillez-vous, gardez-vous des excès fuyez tout ce qui peut porter atteinte à la belle vertu qui fait l'ornement de la jeunesse et lui donne toute sa valeur; que vos amusements soient honnêtes et modérés; recourez fréquemment aux sources de la grâce, à la prière et aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie; préparez-vous, par une jeunesse vertueuse, à remplir dignement, quand le moment sera venu, les charges qui vous seront imposées dans les familles que vous fonderez, dans la société, dont vous serez les principaux appuis. Mais combien y en a-t-il qui restent sourds à la voix de la vérité et du devoir? On dit à tous : Soyez charitables, soyez justes et loyaux dans les affaires, évitez la médisance et la calomnie; mais combien y a-t-il de sourds?

Et d'où vient qu'il y a tant de chrétiens qui sont sourds à la parole de Dieu? Cela vient, chez les uns, de l'orgueil qui leur fait dire : Je sais ce que j'ai à faire et je ne ferai que ce qu'il me plaira. Chez d'autres, cela vient de l'indifférence et de la paresse. Pour faire le bien, remplir leurs devoirs, fréquenter les saints offices et les sacrements, élever les enfants chrétiennement, il faut se donner de la peine, faire des efforts, et ils ne veulent pas le faire. Chez d'autres, cela vient des préventions qu'ils ont contre celui qui leur rappelle leurs devoirs; ils ne l'aiment pas et ils ne veulent pas écouter et suivre ses avis. Chez d'autres, cela vient de la corruption de leur cœur, des mauvaises passions dont ils sont les esclaves et dont ils ne veulent pas secouer le joug. Chez d'autres encore, c'est le respect humain, la crainte des railleries, des plaisanteries des libertins, des impies, de gens qu'ils méprisent au fond de leur cœur, et dont ils craignent cependant d'être vus. Chez d'autres enfin, c'est l'influence des scandales qu'ils reçoivent. Ils n'ont pas assez de fermeté de caractère, ni assez de courage pour résister, et ils se laissent entraîner. Mais quelle que soit la cause de la surdité spirituelle, c'est un état bien triste et bien funeste. Cette résistance à la parole de Dieu a toujours les suites les plus déplorables.

Le sourd dont il est ici question était en même temps muet. Les sourds spirituels dont nous venons de parler, le sont également. Ils sont muets pour prier, ils ne savent plus parler au bon Dieu, ni lui rien demander. Ils sont muets, quand il s'agit de défendre les intérêts de la religion, quand il s'agit d'encourager les autres à faire le bien. Ils sont muets surtout au confessionnal; ils ne veulent pas déclarer ou reconnaître leurs fautes, et commettent, par suite, sacrilège sur sacrilège. Qu'y a-t-il de plus déplorable?

Touchées de l'état du sourd-muet, quelques personnes l'amènent à Jésus-Christ et le supplient de le guérir. C'est ainsi que nous devons agir à l'égard des sourds-muets spirituels. Quels qu'ils soient, nous ne devons jamais désespérer de leur conversion; mais nous devons mettre toute notre confiance en Notre-Seigneur, les lui amener et le prier de les guérir.

Nous devons, d'abord et avant tout, prier le bon Dieu pour eux, lui demander sans cesse, pour eux, la grâce de la conversion; car c'est de Dieu seul qu'elle peut venir. En outre nous devons nous efforcer de gagner leur cœur, par la bienveillance, par la charité, profiter de toutes les occasions favorables qui se présentent pour leur donner de sages avis, leur faire de salutaires remontrances, leur rappeler leurs devoirs. Un père et une mère doivent agir ainsi envers un enfant devenu impie ou libertin: un ami, envers un ami; un frère, une sœur, envers leur frère ou leur sœur, de même qu'un curé à l'égard de ses paroissiens; et, dans cette œuvre de salut, il ne faut jamais se décourager ni se rebuter.

Voyons maintenant ce que fait Notre-Seigneur à ce sourd-muet pour le guérir. D'abord il l'éloigne de la foule. Il nous apprend par là que le premier remède à la surdité spirituelle c'est de s'éloigner du monde. Quand on veut revenir à Dieu, il faut commencer par quitter les causes du péché, puis les occasions où on l'a commis, renoncer aux mauvaises compagnies, aux plaisirs et aux divertissements du monde; car, aussi longtemps que l'on reste dans ce milieu, il n'y a rien à faire. Il faut donc s'en éloigner, rentrer en soi-même, en présence de Dieu seul, et se remettre entre ses mains; puis se confier au ministre de ses miséricordes, c'est-à-dire à un confesseur sage et éclairé.

Se trouvant seul avec le sourd-muet, Jésus-Christ qui, d'une seule parole, aurait pu le guérir, comme il avait fait de tant d'autres, lui mit ses doigts dans les oreilles et toucha sa langue de son doigt humecté de sa propre salive. Il nous fait voir par là qu'il ne faut rien moins que le doigt de Dieu, c'est-à-dire sa toute puissance, pour guérir les sourds-muets spirituels, c'est-à-dire les pécheurs endurcis. Ensuite, nous dit l'Evangile, Jésus poussa un soupir et levant les yeux au ciel, s'écria : Ephpheta ouvrez-vous. Il fait voir ici que la conversion des pécheurs vient du ciel; que c'est à Dieu qu'il faut la demander et qu'il faut la demander avec ferveur et même avec larmes. La Sainte Eglise

a fait de cette action du Sauveur une des cérémonies du baptême. Le mot Ephpheta, ouvrez-vous, que le prêtre prononce, en faisant à peu près les mêmes attouchements que fit Jésus-Christ sur le sourd-muet, signifie, dans cette circonstance : Que vos oreilles soient ouvertes pour entendre et pour croire les vérités et les maximes de l'Evangile, et que votre langue se dénoue pour confesser la vérité que vous croyez.

Lorsque Notre-Seigneur eut prononcé cette parole, le sourd-muet fut complètement guéri. De même, si le pécheur rentre en lui-même, reconnaît et confesse sincèrement ses fautes avec repentir, et demande à Dieu son pardon, le prêtre, ministre de Jésus-Christ; prononcera sur lui les paroles de l'absolution : « Je vous absous de vos péchés, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », et il sera guéri. Si réellement il a fait une bonne confession, il le montrera dans la suite, par le changement de sa vie. Il sera docile aux enseignements de la Sainte Eglise, à la parole de Dieu, il fera ouvertement profession de sa foi et défendra la religion, à l'occasion, contre ceux qui l'attaquent. Au lieu de donner le mauvais exemple et le scandale, comme auparavant, il édifiera par sa piété, sa fidélité à remplir tous ses devoirs.

Enfin nous lisons dans l'Evangile que Notre-Seigneur défendit à ceux qui avaient été témoins de ce miracle, d'en parler. Il nous donne ici un bel exemple d'humilité. Il nous apprend à ne pas faire le bien pour la gloire qui en résulte et à rendre nos bonnes œuvres plus méritoires aux yeux de Dieu, en les cachant aux yeux des hommes. La vaine gloire ôte à nos meilleures œuvres tout leur prix aux yeux de Dieu.

Cependant les témoins et le miraculé avec eux ne se turent pas. Ils glorifièrent et firent glorifier Notre-Seigneur. Ainsi, quand nous avons reçu de Dieu quelque grâce, en particulier, le pardon de nos péchés, la grâce de la réconciliation, bénissons, remercions le Seigneur, et faisons en sorte qu'il soit glorifié par les autres. Ainsi soit-il.

B. Autres réflexions sur la surdité et le mutisme spirituels

Nous pouvons voir dans le sourd-muet, l'image des sourds et des muets dans l'ordre spirituel. Les sourds sont ceux qui refusent d'entendre ce qui est utile à leur salut : la parole de Dieu, les remords de la conscience, les inspirations de la grâce. Les muets spirituels sont ceux qui ne parlent pas, quand ils devraient parler; ils ne prient pas, ne se confessent pas, ne savent pas défendre les intérêts de la religion, ni donner de bons conseils, ni exhorter les autres au bien. La surdité et le mutisme spirituels sont deux vices bien funestes. Mais d'autre part, il y a un mutisme et une surdité qui sont des vertus. Appliquons-nous à les acquérir. Quand faut-il être sourd? Quand faut-il être muet?

Et d'abord, quand faut-il être sourd? Nous savons par l'expérience, comme par la foi, que les oreilles comme les yeux, sont des portes par lesquelles le démon et le péché entrent dans l'âme pour la perdre. Un chrétien doit donc savoir les fermer à tout ce qui peut nuire à ses intérêts spirituels, aux suggestions du démon, aux propos licencieux du monde, à la médisance et à la calomnie et aux injures.

Et d'abord, il faut être sourd aux suggestions du démon. « Mes frères, dit saint Pierre, soyez tempérants et vigilants, car le démon, comme un lion rugissant, rôde sans cesse autour de vous, cherchant quelqu'un à dévorer. Résistez-lui avec courage, dans la foi. » (1) C'est de lui que nous viennent toutes ces infâmes suggestions qui nous portent au mal, mauvaises pensées, mauvais désirs, excitations au mal. Il ne néglige rien pour nous perdre. Que devons-nous faire? Nous devons lui résister, comme a fait le divin Sauveur lorsqu'il fut tenté dans le désert, c'est-à-dire, immédiatement et sans hésiter, avec fermeté et sans raisonner avec lui. Car pour peu que nous hésitions, que nous prêtions l'oreille à ses tentations, comme

---

(1) I Pet. V.

ont fait nos premiers parents, nous nous laisserons entraîner au mal. Résistons-lui donc toujours avec fermeté. Dès que nous avons une tentation, aussitôt que nous la remarquons, repoussons-la avec énergie.

2° Il faut fermer l'oreille aux mauvais discours des ennemis de la religion, et même des honnêtes mondains qui veulent allier la religion avec tout ce qu'elle condamne. Jamais on n'a attaqué la religion avec plus de violence qu'à notre époque. Les impies l'attaquent dans leurs discours en public et en particulier, ils l'attaquent dans une presse sans retenue et sans pudeur, ne reculant devant aucun moyen pour pervertir les hommes et les corrompre. Il faut se bien garder de les écouter, il faut même les fuir comme la peste; car la peste de l'impiété est plus contagieuse et plus pernicieuse que celle qui attaque le corps; il faut s'abstenir de lire leurs livres ou journaux, en un mot, d'écouter leur parole, de quelque manière et sous quelque forme qu'elle nous soit présentée.

Mais il faut, au contraire, s'attacher aux enseignements de la Sainte Eglise et s'appliquer à les observer, à y conformer la conduite de sa vie.

3° Il faut fermer l'oreille à la médisance et à la calomnie, qui ont pour résultat de détruire la réputation du prochain et de le déshonorer. Celui qui écoute la médisance avec complaisance n'est pas moins coupable que celui qui en est l'auteur. S'il n'y avait personne pour écouter la médisance et la calomnie, il n'y aurait pas de médisants, ni de calomniateurs. Il ne faut donc pas écouter médire, ni calomnier. « Bouchez vos oreilles avec des épines, dit le Sage, et n'écoutez pas les langues méchantes » (1) C'est pourquoi, lorsque l'on entend quelqu'un médire ou calomnier, il faut l'en empêcher si on le peut, ou il faut manifester son mécontentement, ou il faut détourner la conversation.

Enfin il faut fermer l'oreille aux injures, en ce sens qu'il faut supporter avec patience les injures qui nous sont faites. Le

(1) Eccli XXVIII, 28.

pardon des injures est un des devoirs les plus rigoureux et en même temps, les plus difficiles de la loi évangélique. « Aimez vos ennemis, dit Notre Seigneur, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient ».(1) Cependant ce qui doit nous encourager à remplir ce devoir, c'est la considération des grands biens qui y sont attachés, et qui sont le pardon de nos fautes, la certitude d'obtenir miséricorde et une grande récompense. « Pardonnez et l'on vous pardonnera. » (2) Bienheureux ceux qui sont miséricordieux ; car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. » (3) Non content de nous imposer le précepte, Notre Seigneur nous a donné l'exemple. Il a souffert avec la plus admirable patience, tous les genres d'injures, d'affronts, d'outrages, de calomnies, de blasphèmes. Pendant qu'il souffrait sur la croix pour le salut du genre humain, des misérables l'insultaient, et lui que faisait-il ? Il priait pour eux : « Pardonnez-leur, mon Père, ils ne savent ce qu'ils font ». Tous les saints ont marché sur les traces du Sauveur. Ils n'étaient jamais plus heureux que lorsqu'on les insultait, à cause de Jésus-Christ. Imitons-les; comme eux soyons insensibles aux injures et faisons du bien à ceux qui nous persécutent et nous calomnient.

Tels sont les cas dans lesquels il faut être sourd. Voyons maintenant quand il faut être muet. Il faut être muet d'abord sur ses mérites et sur ses vertus, si l'on croit en avoir. L'humilité chrétienne l'exige, et les seules convenances nous imposent le silence sous ce rapport. Quelle idée peut-on avoir de quelqu'un qui oublie assez les règles de la modestie, pour se vanter et s'applaudir du bien qu'il fait ou des bonnes qualités qu'il croit avoir. D'ailleurs, c'est le moyen d'en perdre tout le mérite devant Dieu, aussi bien que devant les hommes. La main gauche ne doit pas savoir le bien que fait la main droite. S'il ne faut pas dire du bien de soi, par vanité, il ne faut pas non plus

(1). Mat. V, 44.
(2). Luc. VI, 37.
(3). Mat. V, 7.

en dire du mal, car alors on fait souvent de l'humilité à crochet. Le mieux, c'est de ne jamais parler de soi, ni en bien ni en mal.

Nous devons rester muets dans les secrets qui nous sont confiés ou que nous avons découverts; on pèche, en les divulguant, dans l'un comme dans l'autre cas. Si nous divulguons un secret surpris, nous péchons contre la charité qui nous défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Nous ne voudrions pas qu'on divulguât un de nos secrets, même peu important. Si nous faisons connaître un secret qu'un ami nous a confié dans un moment d'épanchement, non seulement nous péchons contre la religion du secret, mais nous blessons le cœur de notre ami, en trahissant sa confiance; nous sommes coupables de perfidie, en nous servant de son amitié même, pour lui nuire. Soyons assez vertueux pour ne pas rechercher ou provoquer les confidences des autres; soyons assez prudents pour ne pas exercer une sorte de surveillance curieuse sur les actions du prochain; habituons-nous à ne pas nous occuper des affaires des autres; de cette manière, nous aurons l'estime de tous et notre conscience s'en trouvera bien.

Il faut savoir être muet lorsque la colère s'empare de nous. Il est toujours très dangerenx de parler dans ce moment; parce que la colère est fort mauvaise conseillère. Que de fois n'a-t-on pas eu à se repentir d'avoir parlé sous l'impression de la colère ou de l'indignation! En ce moment, sachons nous contenir et nous taire, c'est ce qu'il y a de plus sage.

Soyons muets sur les matières qui blessent la belle vertu de chasteté. Que d'âmes ont été corrompues et perdues par des propos impurs et des chansons voluptueuses. Rappelons-nous que nos lèvres ont été bénies et sanctifiées par le baptême, et qu'elles ont reçu une consécration plus sainte encore par la communion. Là, où Dieu a passé, respect! Et puis ces ces paroles licencieuses n'indiquent rien de bon. La bouche parle de l'abondance du cœur. S'il ne sort de la bouche que des paroles impures, n'est-ce pas le signe que le cœur est corrompu?

Enfin il faut être muet sur les défauts et les fautes des autres. Nous ne sommes pas leurs juges; nous n'aurons pas à répondre d'eux devant Dieu, laissons-lui donc le soin de les juger. « Ne jugez pas, dit le Seigneur, et vous ne serez pas jugés (1) ». Quelle détestable manie que celle de dénigrer les autres, de déchirer la réputation du prochain! On ne cesse de le dire, tout le monde en convient et rien de plus commun. Sur ce point soyons donc toujours muets.

Sachons profiter de ces grandes leçons de l'Evangile et nous marcherons d'un pas assuré dans la voie du salut. Ainsi soit-il.



(1) Math. VII, 1.

Douzième dimanche après la Pentecôte

Evangile selon saint Luc, X, 23 et suivants

En ce temps-là, Jésus s'adressant à ses disciples leur dit : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez! Car je vous dis que beaucoup de prophètes et de rois ont souhaité voir ce que vous voyez et ne l'ont point vu, et entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu. Alors un docteur de la loi se eva pour le tenter et lui dit : Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle? Jésus lui répondit : Que prescrit a loi? Qu'y lisez-vous? On y lit, répartit ce docteur : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute otre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit; et vous aimerez votre prochain comme vous-même. Jésus lui dit : Vous avez fort bien répondu; faites cela et vous vivrez. Mais cet homme voulant qu'on le regardât comme un homme juste, dit à Jésus : Et qui est mon prochain? Jésus, prenant la parole, ui dit : Un homme, allant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre es mains des voleurs qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Il descendit par le même chemin un prêtre qui, ayant aperçu cet homme, passa outre. Un lévite s'étant aussi trouvé dans le même lieu, e vit et passa outre également. Mais un Samaritain étant n voyage se trouva auprès de cet homme, et, en le voyant, il ut touché de compassion. S'étant approché, il banda ses plaies près y avoir répandu de l'huile et du vin, puis l'ayant mis sur on cheval, il l'emmena à l'hôtellerie et eut grand soin de lui. e lendemain il tira deux deniers qu'il donna à l'hôte et lui it : Ayez soin de cet homme, et si vous dépensez quelque hose de plus, je vous le rendrai quand je serai de retour. equel des trois vous paraît avoir été le prochain de celui ui tomba entre les mains des voleurs? Le docteur lui répondit : 'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Allez donc, ui dit Jésus, et faites de même.

A. — 1. Paroles de Notre Seigneur à ses disciples. — 2. Question insidieuse des pharisiens à Jésus-Christ. 3. Question posée par lui aux pharisiens.

1. Considérons d'abord les paroles que Notre Seigneur adresse à ses disciples : « Heureux, dit-il, les yeux qui voient ce que vous voyez ! » En notre qualité de chrétiens, d'enfants de la Sainte Eglise de Jésus-Christ, éclairés, instruits par elle, nous sommes du nombre de ces heureux. Pour bien comprendre le bienfait de notre vocation de chrétiens et en sentir tout le prix, ne craignons point de nous comparer à d'autres qui ont été moins favorisés. Cette comparaison ne peut qu'augmenter notre reconnaissance, exciter notre vigilance et nous humilier, bien loin de nous enorgueillir.

Et d'abord, comparons-nous, pour le temps de notre naissance, avec ceux qui sont nés et qui ont vécu avant l'avénement de Jésus-Christ. Alors la terre était couverte de ténèbres, souillée de crimes et d'idolâtrie, et ne présentait qu'un affreux spectacle. La connaissance du vrai Dieu était comme reléguée dans un coin de la terre, chez les Juifs. Les Justes, les Patriarches, les Prophètes, les saints Rois de ce peuple choisi soupiraient après la venue de celui par qui le monde entier devait être racheté, instruit et sanctifié. Or ce que ces saints n'ont pu voir, nous le voyons de nos yeux : le culte de Dieu et de son Christ établi par toute la terre, la religion de Jésus-Christ faisant chaque jour de nouveaux progrès, se répandant chez les peuples les plus reculés et les plus barbares. De ce côté donc, le bon Dieu nous a singulièrement favorisés.

Comparons-nous ensuite, pour le lieu de notre naissance, avec ceux qui sont nés dans les pays infidèles, ou hérétiques. Il y a encore des peuples plongés dans les plus épaisses ténèbres, qui ignorent absolument le christianisme ou qui en ont été privés par un juste jugement de Dieu, et vivent dans l'hérésie ou le schisme. Mais nous, nous avons eu le bonheur de naître dans

au pays où la vraie religion est enseignée et pratiquée. Nous avons eu le bonheur de naître au sein de familles catholiques. Quelle grâce! Quelle faveur le bon Dieu nous a faite de préférence à tant d'autres!

N'allons pas lui demander compte de cette différence. Ne soyons pas assez téméraires, pour juger la conduite du Seigneur; mais soyons fidèles à profiter de la grâce qu'il nous a faite; remercions-le et efforçons-nous, chacun, dans la mesure du possible, de faire partager notre bonheur à nos frères moins favorisés. Prions pour eux, donnons généreusement de notre argent à la grande œuvre de la propagation de la foi, pour aider les missionnaires à répandre la vraie religion dans le monde entier.

2. Un docteur Juif s'approcha de Notre Seigneur, dit l'Evangile, pour le tenter, c'est-à-dire pour essayer de le mettre en défaut, de lui faire dire des choses sur lesquelles il pourrait s'appuyer, pour l'accuser d'enseigner des erreurs, des doctrines contraires à la loi de Moïse. Ce n'était donc pas pour s'éclairer, pour connaître la vérité et l'embrasser.

C'est encore là ce que font tant de prétendus savants, de soi-disant philosophes, qui ne sont que de misérables sophistes. Quand ils s'appliquent à la religion, ce n'est jamais avec une intention droite, avec le désir de connaître la vérité; mais c'est uniquement dans le but de la combattre. Pour arriver à leurs desseins, ils ont recours à tous les moyens, même les moins avouables; ils ne cherchent pas les raisons sur lesquelles repose la vérité; mais ils ne cherchent que les objections qui la combattent; ils ne reculent même pas devant les allégations les plus mensongères, les interprétations les plus fausses, et n'hésitent pas à prêter à la sainte Eglise les intentions les plus malveillantes et les plus criminelles. Ils trouvent moyen de faire des crimes de ses plus grands bienfaits. Gardons-nous de cette conduite pharisaïque; apportons à l'étude de la religion un esprit droit, un cœur qui ne désire et ne cherche que la vérité et fuyons la société et les livres, journaux ou revues des ennemis de la religion.

3. Ce docteur pose au divin Maître la question dont la solution importe le plus à l'homme : « Maître, dit-il, que dois-je faire, pour obtenir la vie éternelle ? » C'est là une question que tout homme sensé, que tout homme qui veut sauver son âme, doit se poser souvent et sérieusement. La vie éternelle, le bonheur du Ciel, voilà le but de notre existence ici-bas. Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer et le servir, et ainsi parvenir en paradis. Si nous manquons ce but, tout est manqué pour nous, nous n'avons à attendre que les châtiments éternels de l'enfer. Il est donc de la dernière importance pour nous, de savoir ce qu'il faut faire pour arriver à la vie éternelle.

4. En posant cette question à Notre Seigneur, le docteur Juif n'avait d'autre but que de l'embarrasser. Mais le divin Maître va déjouer son dessein, tout en nous donnant une grande leçon. A son tour, il interroge le docteur, l'oblige à répondre lui-même à la question. « Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi ? Qu'y lisez-vous ? » Ah ! si Notre Sauveur posait une semblable question à ceux qui font profession de suivre sa religion, combien y en a-t-il qui pourraient répondre : Mais je ne lis pas la loi, je n'étudie pas la religion. Hélas ! ce serait le plus grand nombre. Non, la plupart des chrétiens ne s'appliquent pas à connaître la loi, c'est-à-dire la religion de Jésus-Christ. On ne l'étudie pas en son particulier dans de bons livres où elle est bien exposée et bien expliquée. On n'écoute pas même, comme il faudrait, les instructions qui sont données à l'église et dans lesquelles la religion est expliquée, dans lesquelles on impose au peuple fidèle, ce que tout chrétien doit croire et doit éviter pour être sauvé.

On cherche bien à s'instruire de tout ce qu'il faut savoir pour parvenir à exercer un état, pour embrasser une carrière quelconque ; mais on ne se gêne nullement pour acquérir la science qui est nécessaire à tous, et sans laquelle on ne peut savoir, et, par suite, on ne peut faire ce qu'il faut pour arriver au salut. Comprenez donc l'importance qu'il y a pour vous, de bien connaître la religion, du moins les choses essentielles, de bien connaître vos devoirs, afin d'être ainsi en état de les bien

remplir et d'assurer votre salut. Relisez de temps en temps, le dimanche par exemple, votre catéchisme et appliquez-vous à le bien comprendre. Ce qui est mieux encore, faites réciter le catéchisme aux enfants ; en les instruisant, vous vous instruisez vous-mêmes. Lisez de bons livres où la religion est bien exposée et bien démontrée. Il n'en manque pas et l'on peut s'en procurer sans grande dépense. Suivez les instructions et les catéchismes qui se donnent chaque dimanche à l'église. Ainsi vous apprendrez à connaître la loi de Jésus-Christ.

5. Ecoutez maintenant la réponse que le docteur trouve dans la loi : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. » Jésus lui dit : « Vous avez bien répondu, faites cela et vous vivrez. » C'est-à-dire vous parviendrez à la vie éternelle. Voilà donc, en bien peu de mots, ce qu'il faut faire pour être sauvé : aimer Dieu et aimer son prochain. Mais efforçons-nous de bien comprendre ce grand précepte, qui, selon Notre-Seigneur, renferme toute la loi et les prophètes.

D'abord, gardons-nous de croire, comme ont l'air de faire certains mauvais chrétiens, qui ne cherchent qu'à se décharger du joug de la religion, de ses pratiques et de ses lois, gardons-nous de croire qu'il n'y a dans la religion aucun autre précepte que celui de la charité. Ce serait une erreur dangereuse, formellement contraire à l'enseignement de l'Esprit-Saint et aux décisions de l'Eglise, de croire que la charité est la seule vertu. Elle est la première de toutes les vertus, elle n'est pas l'unique. Elle suppose les autres; mais elle ne les remplace pas; elle fait remplir tous les devoirs, elle n'en dispense pas. Voilà dans quel sens toute la loi est comprise dans la charité : c'est que cette vertu a pour effet de faire remplir toute la loi.

Le caractère auquel on reconnaît la charité, c'est l'observation de tous les commandements. « Celui qui connaît mes préceptes et les observe, dit Notre-Seigneur, c'est celui-là qui

m'aime (1) ». « Celui qui ne m'aime point ne garde pas mes paroles » dit-il encore (2). Il est impossible d'aimer Dieu et de vouloir lui désobéir. Il est également impossible de remplir avec fidélité tous ses préceptes sans l'aimer.

C'est du Ciel que nous vient la charité. C'est dans le sein de Dieu qu'en est le principe et le foyer. « Dieu est charité » dit saint Jean (3). Un amour éternel unit les trois personnes de la Sainte Trinité. La même charité qu'il reçoit de son Père, Jésus-Christ nous la rapporte. Il nous aime, et c'est lui qui nous le déclare, comme son Père l'a aimé (4). L'amour qu'il exige de nous est aussi le même. « Père juste, dit-il, je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître (de plus en plus), afin que l'amour que vous avez pour moi, soit en eux et que je sois en eux » (5). « Mon précepte, avait-il dit auparavant à ses disciples, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, de la même manière que je vous ai aimés » (6).

Telle est donc cette admirable vertu : l'amour que le Père a pour son Fils ; celui que le Fils porte aux hommes ; celui que les hommes doivent ressentir pour Dieu et entre eux ne forment qu'un seul et unique amour. Il n'y a pas de différence dans le principe entre la charité de Dieu et celle de l'homme, puisque c'est de Dieu qu'émanent l'une et l'autre. Il n'y en a pas non plus dans leur objet, Dieu s'aime lui-même et il nous aime. Ainsi nous devons aimer Dieu et les hommes. Ce sont deux préceptes ; mais ce n'est qu'une même vertu appliquée à deux objets différents. Elle aime Dieu pour lui-même et le prochain pour l'amour de Dieu. L'amour du prochain a le même motif, le même but que l'amour de Dieu. Nous ne pourrions pas aimer pour eux-mêmes tous les hommes connus ou inconnus, amis ou ennemis: mais c'est Dieu que

(1) Jo XIV, 21.
(2) Jo, XIV, 24.
(3) I, Jo, IV, 8.
(4) Jo, XV, 9.
(5) Jo. XVII, 26.
(6) Jo, XV, 12.

nous aimons en eux; c'est parce qu'ils sont l'image de Dieu, parce qu'ils ont été rachetés du sang de Jésus-Christ que nous les aimons. Nous aimons en eux les enfants de Dieu, nos frères en Jésus-Christ. Ainsi devient universel en nous, comme il est en Dieu, l'amour de charité. Nous aimons le genre humain tout entier, comme il l'a aimé. Nous pouvons aimer jusqu'à ceux qui nous haïssent, puisque c'est pour lui que nous les aimons.

Appliquons-nous donc à bien comprendre le grand précepte de la charité et à le bien pratiquer et nous assurerons notre salut. Ainsi soit-il.

B. De la charité envers le prochain.

Dans la parabole du bon Samaritain, Notre Seigneur a pour but de nous recommander la charité envers le prochain, sans distinction d'amis, ni d'ennemis, de connus ou d'inconnus. C'est de ce précepte que nous allons parler.

Le précepte de la charité envers le prochain, dit Notre Seigneur, est semblable au précepte de la charité envers Dieu; ces deux préceptes n'en font qu'un. Nous ne pouvons aimer Dieu, si nous n'aimons le prochain; et nous devons aimer le prochain, non pas pour nous, non pas à cause de ses qualités, mais uniquement en vue de plaire à Dieu et de faire sa volonté. Ce n'est pas là un simple conseil, c'est une obligation très grave; c'est une loi formelle et précise qui ne souffre point d'équivoque; une loi dont on ne peut, sous aucun prétexte, se dispenser; c'est une loi juste et raisonnable et appuyée sur les plus solides fondements, je veux dire sur les rapports que les hommes ont avec Dieu et sur les rapports qu'ils ont entre eux.

Pourquoi, en effet, devons-nous aimer le prochain? C'est parce qu'il est l'ouvrage et l'image de Dieu. Lorsque Dieu forma le dessein de tirer l'homme du néant, il dit: « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Il prit un peu de terre, dit l'Ecriture, en forma le corps de l'homme et l'anima en lui donnant une âme spirituelle, intelligente et immortelle

qui est l'image de Dieu. Mais si l'homme est l'œuvre et l'image de Dieu, rien de plus juste que de l'aimer.

Pourquoi encore devons-nous aimer notre prochain? C'est parce que, comme nous, il a été racheté du sang précieux de Jésus-Christ. Jésus-Christ est mort pour tous les hommes. Il n'a excepté personne de son amour, pas même ses bourreaux. Puisque les hommes ont tous part à la Rédemption; puisque tous ont coûté le sang d'un Dieu, ils sont donc bien précieux aux yeux de Dieu; par conséquent nous devons les aimer, sous peine de déplaire à Dieu.

Enfin pourquoi devons-nous aimer notre prochain? C'est parce que, en qualité d'hommes et plus encore en qualité de chrétiens, nous sommes tous frères. Comme hommes, nous descendons d'un même père, nous sommes tous égaux en nature; nous sommes tous composés d'un corps et d'une âme semblables. Aux yeux de Dieu, ceux qui ont de la fortune et qui sont parvenus aux dignités et aux honneurs, ne sont pas plus que les autres qui en sont privés. Nous devons donc considérer chaque homme comme un autre nous-même, et, en cette qualité, il est digne d'amour. Mais il le mérite bien davantage en qualité de chrétien.

Nous sommes, en effet, tous frères en Jésus-Christ, et le lien que le christianisme établit entre les hommes est encore plus fort que celui de la nature. Comme chrétiens, nous sommes tous régénérés par le baptême; nous avons tous un même père qui est Dieu, une même mère qui est la sainte Eglise; les sacrements nous sont communs, ainsi que tous les autres biens spirituels de l'Eglise. Nous sommes les membres d'un même corps dont Jésus-Christ est le chef. Pauvres ou riches, grands ou petits, savants ou ignorants, nous ne formons qu'une même famille et nous devons, par conséquent, être unis par le lien d'une étroite charité.

Oui, nous devons nous aimer les uns les autres. La loi divine nous dit que nous devons l'aimer comme nous-mêmes. Cela ne veut pas dire que nous devons l'aimer d'un amour égal à celui

que nous avons pour nous; mais d'un amour semblable à celui que nous nous portons à nous-mêmes. Ainsi celui-là aime son prochain comme soi-même qui a pour son prochain l'estime, le respect, l'amour, la bienveillance, les attentions, les égards qu'il veut raisonnablement qu'on ait pour lui-même; qui lui parle ou parle de lui, comme il veut qu'on lui parle ou qu'on parle de lui; qui supporte ses défauts, qui cache ses fautes et les excuse, qui loue ce qu'il a de louable, qui soutient ses intérêts et prend son parti, comme il voudrait qu'on fît de lui-même; qui lui rend enfin tous les services qu'il souhaiterait raisonnablement qu'on lui rendît à lui-même.

Non content de nous exposer le précepte de la charité envers le prochain, Notre Seigneur veut nous donner, dans la parabole si touchante du bon Samaritain, la manière dont nous devons pratiquer cette belle vertu. Avant de donner le modèle de la charité fraternelle, Jésus-Christ présente le contraire. Pour relever le mérite de la bienfaisance, il commence par montrer le vice de l'insensibilité. Afin de le faire mieux sentir, il le fait voir dans deux hommes qui, par leur état et par leur fortune, devaient donner l'exemple de la charité envers le prochain. Ce qu'ont fait ce prêtre Juif et ce lévite, combien de gens qui, par leur fortune et leur position, sont obligés plus que d'autres à faire la charité, le font encore? Ils trouvent de l'argent, du temps et des forces pour tout; mais lorsqu'il s'agit d'une œuvre de charité, soit envers les pauvres, soit pour la Sainte Eglise, ils n'ont rien et ne font rien. Cette dureté, ce défaut de charité provient chez eux, ou de l'orgueil, qui les porte à mépriser les pauvres, ou d'un vil intérêt qui les empêche de faire quelque dépense, lorsqu'il s'agit de soulager les pauvres ou de soutenir les bonnes œuvres. Prodigues pour les plaisirs et pour se procurer leurs aises, ils sont avares, lorsqu'il s'agit de soulager les malheureux; ou d'un cœur dur et insensible pour qui le malheur des autres n'est qu'un songe; ou d'un lâche égoïsme qui les porte à ne vivre que pour eux, à ne rechercher que leurs avantages et leurs aises; ou d'une vaine délicatesse qui se

blesse en voyant la misère, les infirmités, les maladies plus ou moins répugnantes des pauvres.

Mais voyons dans le bon Samaritain la vraie charité. Elle est universelle. Elle ne s'informe pas de quel pays, de quelle religion est le malheureux qui s'offre à sa vue. C'est un homme, cela lui suffit.

Elle est compatissante. Le Samaritain ne peut voir cet homme en si triste état, sans être saisi d'une vive et tendre compassion.

Elle est agissante. Il ne s'en tient pas à un sentiment stérile, à des vœux inutiles, à lui souhaiter ou à demander pour lui l'assistance de Dieu. Quelque pressé qu'il puisse être, il descend de son cheval; quelque répugnance qu'il éprouve, il s'approche du malheureux, il lave ses plaies, les panse, en calme la douleur et en arrête le sang.

Elle est généreuse. Ce samaritain s'était pourvu de vin et d'huile pour son usage sans doute; mais sa charité lui fait oublier ses besoins et il s'estime heureux de trouver, dans son abondance, de quoi subvenir à la nécessité d'un malheureux.

Elle est laborieuse. Non seulement il sacrifie ce qu'il a pour son usage; mais encore il se fatigue. Il met le malade sur son cheval, il l'accompagne à pied et le conduit lui-même jusqu'à ce qu'il ait trouvé une hôtellerie.

Elle est persévérante. Là il ne l'abandonne pas. Que ses affaires en souffrent ou non, le besoin de ce malheureux est devenu son unique affaire. Il prend de lui un nouveau soin; il lui fait donner tout ce qu'il lui est nécessaire et demeure avec lui tout le reste du jour et toute la nuit suivante.

Enfin sa charité est prévoyante. Il semblerait qu'après avoir traité son malade avec tant de soin et l'avoir mis en un lieu sûr où il trouvera tout ce qui lui sera nécessaire, le samaritain a épuisé toute sa charité. Mais l'homme qu'anime cette vertu ne se borne pas au bien qu'il fait, il songe à celui qu'il peut faire. En pourvoyant au présent, il prévoit l'avenir et, en même temps qu'il soulage les besoins actuels, il prépare des secours aux

besoins futurs. Il recommande à l'hôtelier de ne rien épargner au blessé, et promet de lui payer ce qu'il faudra.

Après cette touchante peinture de la charité, Jésus demanda au docteur : Lequel de ces trois vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs? Le docteur répondit : C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. « Allez, reprit le Sauveur, et faites de même ». C'est à nous aussi que Jésus-Christ adresse ces paroles. Soyons donc, comme le bon samaritain, charitables et bienfaisants envers tout le monde, sans distinction, et faisons toujours nos bonnes œuvres pour la gloire de Dieu. Il nous récompensera d'autant plus que nous aurons fait plus de bien et que notre intention aura été plus pure. Ainsi soit-il.



Treizième dimanche après la Pentecôte.

Evangile selon Saint Luc, XVII. 11 et suivants.

En ce temps-là, comme Jésus, pour aller à Jérusalem, passait par le milieu de la Samarie et de la Galilée, il entra dans un village où dix lépreux vinrent au-devant de lui et, se tenant éloignés, ils élevèrent la voix et lui dirent : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. Lorsque Jésus les eut aperçus, il leur dit : Allez vous montrer aux prêtres; et, comme ils y allaient, ils furent guéris. L'un d'eux, voyant qu'il était guéri, retourna sur ses pas glorifiant Dieu à haute voix, et il vint se jeter aux pieds de Jésus, le visage contre terre, pour lui rendre grâces, et celui-là était samaritain. Alors Jésus dit : Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? Où sont donc les neuf autres? Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu rendre gloire à Dieu, sinon cet étranger. Et il lui dit : Levez-vous, votre foi vous a sauvé.

A. Prière, foi et reconnaissance des lépreux.

Nous pouvons considérer dans ce récit de la guérison des dix lépreux : 1° leur prière, 2° leur foi et 3° leur reconnaissance.

Et d'abord leur prière. Elle est humble, fervente, éclairée et ils la font en commun. Quatre conditions d'une bonne prière. Leur prière est humble; car ils croient que, dans le triste état où les a mis la lèpre, ils ne sont pas dignes de s'approcher de Notre-Seigneur et ils se tiennent loin de lui. Ils se montrent, en même temps, fidèles à la loi qui interdisait aux lépreux de s'approcher des chemins et des personnes qui n'étaient pas atteintes de cette horrible maladie.

C'est ainsi que nous devons nous humilier devant Dieu, si nous voulons que notre prière lui soit agréable. Nous aussi, nous sommes des lépreux; car nous sommes couverts de la lèpre du péché, bien plus affreuse que celle du corps. Quand donc nous voulons obtenir de Dieu quelque faveur, humilions-nous devant

lui, reconnaissons-nous indignes de ses grâces, à cause de nos fautes, et commençons par lui en demander humblement pardon. Sans cette humilité, ne comptons pas sur le secours de Dieu. Car Dieu repousse la prière de l'orgueilleux, qui croit qu'il a droit d'être exaucé, parce qu'il a fait telle et telle œuvres de charité ou de piété, et il ne s'abaisse que vers les humbles, qui se reconnaissent sincèrement indignes de ses grâces. Il nous le fait voir bien clairement, dans la manière dont il a traité le publicain et le pharisien qui étaient venus prier dans le temple. Le pharisien fut rejeté à cause de son orgueil. Le publicain fut exaucé à cause de son humilité. Le pharisien croyait avoir droit aux grâces de Dieu, à cause de ses bonnes œuvres dont il se vantait; il fut repoussé de Dieu. Le publicain s'humilia profondément et dit : « Seigneur, ayez pitié de moi, car je suis un pécheur », et il fut exaucé.

2° La prière des lépreux est fervente. Dès qu'ils aperçoivent Jésus, pleins de confiance en sa bonté toute puissante, ils se mettent à crier avec ardeur. Prions aussi avec confiance et ferveur, croyons fermement que Dieu peut et veut bien nous exaucer et qu'il ne faillira pas à la promesse qu'il a faite : « Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira (1) ». — « Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez. » (2) Nous pouvons demander à Dieu toutes sortes de biens, soit spirituels, soit corporels; mais demandons-lui surtout avec ferveur, d'être délivrés du péché, la lèpre de l'âme.

3° Leur prière est éclairée, comme le montrent les deux titres qu'ils donnent à Notre-Seigneur. Ils l'appellent Jésus, c'est-à-dire Sauveur, reconnaissant par là qu'il peut les délivrer de la lèpre et les guérir. Ils l'appellent aussi « Maître » pour lui dire qu'ils le reconnaissent comme le seul vrai Maître, le seul que l'on doive suivre, et dont ils veulent être les disciples fidèles. Nous devons reconnaître Jésus-Christ comme notre

(1) Luc XI, 9.
(2) Jo XVI, 23.

Sauveur et notre Maître. En effet, c'est par lui, c'est-à-dire par les grâces qu'il nous a méritées, par sa passion et sa mort, que nous sommes délivrés du péché; c'est lui qui, par l'organe de son Eglise, nous enseigne la vérité; il est notre Maître et nous devons être ses fidèles disciples. Soyons-les non seulement de nom, mais en réalité, en vivant d'une manière digne de lui et en recourant à lui avec ferveur dans nos prières, surtout, quand nous avons eu le malheur de tomber dans le péché mortel. Ce n'est que par lui que nous pouvons en être délivrés.

Enfin leur prière est faite en commun. Nous savons combien Jésus-Christ estime la prière faite en commun. « Lorsque, dit-il, deux ou trois personnes seront réunies, pour prier mon Père, en mon nom, je me trouverai au milieu d'elles. » (1) Notre Seigneur fait bien voir ici que sa parole n'est pas vaine; mais qu'elle est, au contraire, la vérité même. La prière des dix lépreux fut exaucée. Aimons donc à prier en commun, soit en faisant la prière en famille, chaque jour, au moins le soir, soit en assistant aux offices de l'Eglise.

Après avoir considéré la prière des lépreux, considérons leur foi. D'abord elle est humble et sans murmure. Notre Seigneur leur dit : « Allez vous montrer aux prêtres. » Les lépreux ne se plaignent pas de ce que Jésus ne les guérit pas sur le champ, de ce qu'il ne leur parle pas, de ce qu'il n'agit pas envers eux comme il a agi envers d'autres, à qui il manifestait davantage sa bonté, sa tendresse. Ils n'imitent pas Naaman, le Syrien, qui était venu trouver le prophète Elisée, pour être guéri de la lèpre. Il s'irrita et murmura de ce que le prophète l'envoyait se baigner dans le Jourdain, plutôt que de le guérir sur le champ.

Aussi faillit-il ne pas obtenir ce qu'il venait chercher. Au contraire, les lépreux obéissent sans dire un seul mot, sans penser même à se plaindre, animés d'une vive confiance en Notre Seigneur, croyant fermement que, lorsqu'ils arriveront près des prêtres, ils seront guéris. Aussi leur foi fut récompensée sans délai. Pendant qu'ils allaient trouver les prêtres, ils furent guéris

(1) Math. XVIII, 20.

Telle doit être notre foi et telle doit être notre conduite, lorsque nous voulons obtenir la guérison de notre lèpre spirituelle, c'est-à-dire être délivrés de nos péchés. Notre Seigneur veut aussi que nous allions trouver ses prêtres à qui il a donné le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés. Il veut que nous leur exposions clairement et sincèrement l'état de notre conscience, et que notre confiance soit accompagnée d'une sincère contrition comprenant le repentir de nos fautes et le ferme propos de ne plus y retomber. Que devons-nous faire? Nous soumettre humblement et avec une foi vive, une confiance pleine et entière à la parole du divin Sauveur. Si nous le faisons, nul doute que nous n'obtenions notre guérison, c'est-à-dire notre pardon. Si nous ne le faisons pas, nous n'avons pas à y compter.

Ah ! ne restons jamais souillés de la lèpre du péché mortel, puisqu'il nous est si facile de nous en purifier ; mais, quand nous avons eu le malheur de le commettre, hâtons-nous d'aller trouver notre confesseur. Préparons-nous à faire une bonne confession par la prière d'abord, ensuite par un bon examen qui nous fera connaître notre état, par un sincère repentir accompagné de la résolution bien arrêtée d'éviter le péché à l'avenir. Après cela, allons avec foi et confiance au saint tribunal, déclarons sincèrement nos fautes, et nous reviendrons purs et nets, comme les lépreux guéris par le divin Sauveur.

Enfin considérons la conduite des lépreux, après leur guérison. L'un d'eux, se voyant guéri, retourna sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix. Il vient se jeter aux pieds de Notre Seigneur, pour le remercier du bienfait de sa guérison. Mais les autres ne firent pas de même ; ils ne pensèrent pas à venir remercier leur bienfaiteur, et Notre Seigneur s'en plaignit amèrement. N'est-ce pas là l'image de ce qui se passe parmi les hommes? Bien petit est le nombre de ceux qui se montrent reconnaissants envers Dieu de ses bienfaits. Soyons de ce petit nombre. Quand nous avons reçu quelque bienfait de Dieu, et nous en recevons tous les jours, remercions-le de tout cœur ;

mais surtout, quand nous avons reçu le pardon de nos fautes, par suite d'une bonne confession, oh! alors, témoignons au Seigneur notre reconnaissance par de ferventes actions de grâces.

Au sortir du confessionnal, retournons à notre place, avec recueillement et modestie, et, humblement prosternés devant Notre Seigneur toujours présent au Saint Tabernacle, remercions-le avec les anges et les saints de la grâce qu'il nous a accordée.

Notre Seigneur, touché de la reconnaissance du Samaritain guéri, lui dit : « Votre foi vous a sauvé. » Ceci peut s'entendre, d'après plusieurs interprètes, du salut de l'âme ; car la foi des premiers leur avait aussi procuré le salut du corps. Mais la foi de celui-ci, plus vive, plus durable et surtout plus reconnaissante, lui mérita cette seconde faveur, infiniment plus précieuse que la première, qui n'en est que la figure. C'est ainsi que notre reconnaissance envers Dieu nous attirera toujours de plus grands bienfaits.

Mettons donc toute notre confiance en Notre Seigneur : demandons-lui avec ferveur les grâces dont nous avons besoin et ne passons pas un seul jour sans le remercier de ses bienfaits bienfaits de la création et de la conservation de l'existence bienfait de la rédemption, grâces de toutes sortes. Cette bonne disposition nous attirera d'autres grâces. Ainsi soit-il.

B. Effets du Sacrement de Pénitence.

Nous lisons dans cet Evangile, que Notre Seigneur ayant regardé les lépreux leur dit : « Allez vous montrer aux prêtres et comme ils y allaient, ils furent guéris. Lorsque nous avons eu le malheur de tomber dans le péché mortel, Notre Seigneur nous dit aussi, par l'organe de son Eglise : « Allez près de mes prêtres, montrez-leur votre lèpre, confessez-leur votre faute, et vous serez guéris, purifiés de la lèpre du péché ». Voyons quels sont les admirables effets produits par le Sacrement de Pénitence

dans une âme souillée du péché mortel, qui le reçoit avec les dispositions requises.

Comme vous le savez, le péché mortel nous rend ennemis de Dieu, nous prive de la grâce et de la gloire, nous fait esclaves du démon, condamnés à l'enfer, et enfin nous ôte la paix de l'âme et nous tourmente par le remords. Eh! bien, voyez ce que fait l'absolution donnée par un prêtre approuvé, à quiconque s'approche du saint tribunal, avec un sincère repentir, le ferme propos de ne plus pécher et de satisfaire à Dieu et au prochain, et qui déclare tous ses péchés, du moins les mortels en toute sincérité. D'abord il remet tous les péchés mortels quels qu'ils soient. « Les péchés seront remis, dit Notre Seigneur, à ceux à qui vous les remettrez ». Il ne fait aucune distinction; tous les péchés peuvent être remis par le Sacrement de Pénitence. En même temps, la peine éternelle méritée par le péché mortel est remise et, selon les dispositions du pénitent, la peine temporelle plus ou moins considérable, à subir en cette vie ou en l'autre, est remise en tout ou en partie. Plus sont parfaites les dispositions du pénitent, moins il lui reste à expier. C'est pourquoi on ne saurait trop bien se préparer à recevoir le Sacrement de Pénitence et surtout y apporter une trop parfaite contrition.

C'est là déjà un fruit bien précieux de ce sacrement; et cependant il y en a un plus grand. C'est qu'il nous rend la grâce sanctifiante, et avec elle, l'amitié de Dieu et le droit au ciel. Dieu, en nous pardonnant nos fautes, n'agit pas comme les hommes ont coutume de faire à l'égard de ceux qui les ont offensés; quand ils se décident à leur pardonner les offenses qu'ils en ont reçues. Les hommes pardonnent; mais ils ne reprennent jamais plus pour ceux qui les ont offensés, ces bons sentiments qu'ils avaient auparavant et ne les regardent plus du même œil. C'est ce qu'un poète latin a exprimé en ces termes : « Manet quid alta mente repostum; il reste toujours quelque chose au fond du cœur ». Mais il n'en est pas de même de Dieu; car, en nous pardonnant nos péchés, et en nous remettant les peines éternelles qui y étaient attachées, il nous rend en même temps, sa grâce et son

amitié, le plus grand de tous les biens que nous puissions désirer. De plus il nous rend le droit au ciel que nous avions perdu par le péché mortel.

Vous connaissez tous la touchante parabole de l'enfant prodigue. Vous savez comment il avait abandonné son père, comment il avait gaspillé ses biens, comment il avait été réduit à vivre avec des animaux immondes et à désirer de partager leur nourriture. Voilà l'image du pécheur qui abandonne Dieu, il perd les biens de la grâce et vit dans la société des ennemis de Dieu et des démons. L'enfant prodigue revient vers son père, avec un cœur repentant, confessant sa grande faute : « Mon père, j'ai péché ». Celui-ci le reçoit avec amour, lui pardonne tout, le fait rentrer dans la maison paternelle, le fait revêtir de vêtements tout neufs et fête son retour. Telle est la bonté de Dieu à l'égard du pécheur repentant, qui vient confesser ses péchés avec un cœur contrit et humilié. Il lui pardonne tout et lui rend ses droits au ciel.

De plus, en même temps qu'il lui rend la grâce sanctifiante, il lui donne toutes les grâces actuelles qui lui sont nécessaires pour persévérer, pour se corriger de ses mauvaises habitudes, pour refréner ses passions, pour faire des œuvres expiatoires de ses fautes; en un mot, pour mener une vie vraiment chrétienne et parvenir au bonheur éternel. Aussi, on peut le dire, il n'y a pas de moyen plus puissant et plus efficace que la bonne confession pour maintenir quelqu'un dans la bonne voie ou l'y faire rentrer. L'expérience le constate : lorsqu'on veut bien vivre ou se convertir après une mauvaise vie, que fait-on? On se confesse. Au contraire, lorsqu'on veut s'abandonner à ses passions, on cesse de se confesser. Ceux qui ont abandonné la confession, n'ont qu'à voir à quelle époque ils y ont renoncé? Est-ce lorsqu'ils sont devenus plus chastes et plus vertueux? Hélas! non. On ne quitte la confession que lorsqu'on veut se livrer à ses mauvais penchants.

Un autre effet de l'absolution bien reçue, c'est qu'elle nous rend tous les mérites que nous avions perdus, en commettant le

péché mortel, et nous rend capables d'en acquérir de nouveaux. L'état du pécheur réconcilié avec Dieu est semblable à celui dans lequel s'est trouvé le saint homme Job. Il s'était vu, par la permission de Dieu, dépouillé de tous ses biens par le démon et réduit à la plus affreuse misère. Voilà l'état de l'âme en péché mortel, dépouillée de tous ses mérites. Cependant le Seigneur touché de la patience de Job, lui rend toute sa fortune et lui accorde une vie longue et heureuse et une famille plus prospère. Voilà l'image de l'âme recouvrant la grâce de Dieu, ses mérites perdus et la faculté d'en acquérir de nouveaux.

Un quatrième effet du sacrement de pénitence, c'est de rendre au pécheur la paix de la conscience, cette paix qui est la source du seul vrai bonheur. Dans le péché il n'y a que trouble et inquiétude. Le pécheur demande la paix, dit le prophète Jérémie, et il ne la trouve pas : « Dicebant : Pax, pax, et non erat pax. » Non, pour peu qu'on ait de foi et de bon sentiment religieux, on ne peut vivre tranquille dans l'état du péché mortel. Le remords ne laisse pas le pécheur en paix, sa conscience lui reproche sa faute et le jour et la nuit. Où recouvrera-t-il cette paix si nécessaire? C'est dans le sacrement de pénitence, et cela de l'aveu de tous les pécheurs convertis sincèrement. En effaçant le péché et en répandant la grâce de Dieu dans nos âmes, ce sacrement y répand le baume délicieux de la paix céleste, il guérit toutes nos blessures.

D'après tout cela, vous comprenez combien le Sacrement de Pénitence est avantageux à chacun de nous. Il ne l'est pas moins à la société elle-même. Rien de plus capable d'assurer le bonheur de la société que le Sacrement de Pénitence, si tous en usaient selon l'esprit et les principes de notre sainte religion; car il n'y a pas de moyen plus puissant pour maintenir l'homme dans la voie du devoir. Une personne qui aime à recevoir le Sacrement de Pénitence, et qui s'en approche aussi souvent qu'il est nécessaire, pour se conduire selon les règles de la religion, sera certainement un modèle dans l'accomplissement de ses devoirs envers Dieu, le prochain, sa famille, et elle-même et de ses

devoirs d'état: Or une société composée de membres semblables à cette personne ne serait-elle pas parfaite et par là-même heureuse? C'est donc avec raison que nous avons dit que la confession bien pratiquée est très avantageuse à la société comme à chacun de nous. Aussi, soyez-en bien convaincus, si notre société n'est pas plus corrompue, et plus dépravée, malgré toutes les causes de corruption qui s'y trouvent, c'est en grande partie à la confession qu'on le doit! Ce sacrement est, pour tous ceux qui en font un bon usage, une barrière qui les maintient dans la voie du devoir et de la vertu. Ainsi, entre autres choses, combien d'injustices ont été empêchées, ou ont été réparées, grâce à la confession? Combien de fois, nous, confesseurs, n'avons-nous pas été chargés de faire des restitutions? Combien de haines et de divisions le Sacrement de Pénitence n'a-t-il pas empêchées ou fait cesser? Que de vengeances criminelles il a arrêtées ou réparées, autant qu'il était possible de le faire? Que de jeunes gens et de jeunes personnes il a arrêtés sur la voie du vice et du déshonneur, ou a fait rentrer dans le devoir? Oui le Sacrement de Pénitence est un des moyens les plus efficaces d'assurer le bonheur de tous, des familles et des sociétés.

Mais il faut, pour qu'il produise ses fruits, qu'il soit reçu avec de bonnes dispositions, que nous ne ferons qu'indiquer ici. Il faut déclarer ses péchés entièrement et sincèrement, avec une véritable contrition, c'est-à-dire avec le repentir sincère de tous ses péchés et le ferme propos, la volonté bien arrêtée de ne plus offenser Dieu, de renoncer au péché et aux occasions du péché, de se corriger de ses mauvaises habitudes. La confession qui n'est pas sincère ou qui est faite sans contrition, ne sert de rien, au contraire, elle ne fait que nous rendre plus coupables.

Comprenez donc bien les avantages immenses de la bonne confession et prenez la résolution de vous confesser plus souvent et de vous bien préparer à la confession. Vous assurerez ainsi votre salut. Ainsi soit-il.

Quatorzième dimanche après la Pentecôte

Evangile selon saint Mathieu VI, 24 et suivants.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Nul ne peut servir deux maîtres; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre; ou il demeurera avec l'un et abandonnera l'autre. Vous ne pouvez en même temps servir Dieu et les richesses. C'est pourquoi je vous dis : Ne soyez point inquiet par rapport à votre vie de ce que vous mangerez, ni par rapport à votre corps, des vêtements dont vous vous couvrirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Considérez les oiseaux du ciel, ils ne sèment rien, ne font point de moissons; ils n'amassent aucune provision dans les greniers : c'est votre Père céleste qui les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux? Et qui est celui d'entre vous qui puisse avec toutes ses inquiétudes, ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée? Pourquoi aussi vous inquiéter de votre vêtement? Considérez comment croissent les lis des champs; ils ne travaillent point, ils ne filent point. Et cependant je vous déclare que Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu a soin de vêtir ainsi une herbe des champs qui est aujourd'hui sur pied et qui demain sera jetée dans le four, combien aura-t-il plus de soin de vous, ô hommes de peu de foi? N'ayez donc point d'inquiétude qui vous porte à dire : Qu'aurons-nous à manger ou à boire, ou pour nous vêtir? Il n'y a que les païens qui se livrent à ces sortes de soins. Mais votre Père sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et ensuite toutes ces choses vous seront données par surcroît.

A. On ne peut servir deux maîtres à la fois

Appliquons-nous à bien comprendre cette maxime générale de Notre Seigneur : « Nul ne peut servir deux maîtres; car, ou il aimera l'un et haïra l'autre; ou il s'attachera à l'un et méprisera

l'autre. » Il s'agit évidemment ici de deux maîtres qui commandent des choses opposées, de telle sorte que, lorsqu'on obéit à l'un on désobéit à l'autre, et que lorsqu'on plaît au premier, on déplaît à l'autre. Cette maxime est une des plus importantes de la religion, et elle devient de plus en plus frappante, à mesure qu'on l'examine avec attention. En la méditant attentivement, on y trouve tout le fond, toute la substance de la morale chrétienne. Dieu veut être servi exclusivement. Voyons donc en quoi consiste ce précepte. Il nous impose deux obligations principales: la première est que le service de Dieu soit notre premier, notre principal devoir, que tout autre service lui soit subordonné et que nous soyons disposés à lui faire toute espèce de sacrifices. La seconde, c'est que nous rapportions au service de Dieu, tous nos autres services et que ce soit en vue de Dieu, pour lui obéir et pour lui plaire que nous les rendions. Dieu est notre premier maître ; son service est donc notre premier devoir. Dieu est à proprement parler notre seul maître ; tous nos autres services doivent donc se rapporter à Dieu. Développons ces vérités essentielles.

Il nous est facile de comprendre que notre occupation principale doit être d'obéir à Dieu, car c'est notre plus grand intérêt; mais il n'est pas si facile de conformer sa vie à cette maxime, de l'observer fidèlement dans toutes ses conséquences. Une erreur bien commune parmi les fidèles, que l'on trouve souvent même chez les personnes qui font profession de piété, et dont, par conséquent, l'exemple est plus contagieux, c'est de prétendre allier et faire marcher de front le service de Dieu et celui du monde. On a la prétention de remplir tous les devoirs que Dieu impose, et en même temps, la volonté de jouir de tous les plaisirs que le monde présente. On est recueilli et religieux dans son intérieur, et, une fois dans le monde, on se livre à la dissipation et à des plaisirs souvent bien dangereux. Il y a des gens pour qui la religion consiste à dire des prières, à venir à l'église, et qui ne tiennent que peu ou point de compte de leurs autres devoirs, commettent l'injustice, si l'occasion se présente, se rendent coupables de médisance, même de calomnie, vivent

dans la haine avec le prochain, négligent leurs devoirs envers leurs proches, se permettent des liaisons et fréquentations licencieuses, et autres choses défendues par la loi de Dieu. Mais ce n'est pas là servir Dieu. Servir Dieu ce n'est pas seulement observer certaines pratiques de religion, c'est observer tous ses commandements. On ne peut être en partie à Dieu et en partie au monde et à ses turpitudes.

C'est cette funeste disposition que Jésus-Christ condamne par ces paroles : « Nul ne peut servir deux maîtres. » Et quelle raison nous en donne-t-il ? C'est qu'il est impossible de les aimer tous les deux. Dieu veut que nous l'aimions. Cet amour fait partie essentielle du culte que nous lui devons ; elle en est même la principale. Ce n'est pas servir Dieu que de ne pas l'aimer ; ce n'est pas l'aimer que d'aimer un autre objet en concurrence avec lui. Disons plus : Il est impossible d'aimer un autre objet également. Il n'est pas dans la nature de notre cœur de se tenir en équilibre entre deux grands attachements ; il donne nécessairement la préférence à l'un des deux. Cette vérité devient plus frappante encore, si les deux objets que l'on prétend aimer au même degré, sont opposés l'un à l'autre. Nous ne pouvons pas chérir également deux contraires ; nous ne pouvons servir avec la même fidélité, deux maîtres qui nous imposent des devoirs incompatibles. Il n'y a donc pas moyen de se partager entre Dieu et le monde ; car le service de Dieu est incompatible avec celui du monde.

En effet, ces deux services sont incompatibles d'abord dans leur nature. D'un côté, Dieu nous commande la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la chasteté, le pardon des injures, le mépris des biens terrestres, toutes les vertus, en un mot. De l'autre, le monde nous inspire l'ambition, la cupidité, l'amour des plaisirs, la vaine gloire, l'orgueil, tous les vices. Le service de Dieu nous porte vers le Ciel ; le service du monde vers la terre ; l'un vers le bien, l'autre vers le mal ; l'un vers Dieu, l'autre vers nous-mêmes. Comment concilier deux services aussi opposés, aussi incompatibles dans leur nature ?

En second lieu, ils ne le sont pas moins dans leurs exigences. Dieu veut notre cœur tout entier, sans réserve et sans partage; il veut que nous l'aimions par dessus toutes choses, plus que tout ce que nous avons de plus cher au monde. Il veut que nous consacrions à son service toutes les pensées de notre esprit, toutes les affections de notre cœur, tous nos efforts, notre vie tout entière. Or, le monde a les mêmes prétentions. Il veut que nous nous livrions entièrement à lui, que nous suivions ses maximes, ses usages; il tourne en ridicule les choses saintes et ceux qui veulent s'adonner aux saints exercices de la religion; il considère comme insensés ceux qui fuient les plaisirs. Il ne veut rien de ce que Dieu veut. Comment donc contenter à la fois Dieu et le monde, vouloir servir l'un et l'autre ?

Enfin ces deux services sont incompatibles dans le but qu'ils se proposent. Le service de Dieu nous fait rechercher, en premier lieu et par dessus tout, les biens célestes et éternels. Le service du monde, au contraire, ne nous présente d'autre but que la recherche des biens de la terre, les richesses, la gloire, les plaisirs et nous fait tout sacrifier pour les acquérir. Peut-on concevoir une incompatibilité plus manifeste? Il nous faut donc choisir entre Dieu et le monde; car nous ne pouvons servir les deux à la fois, partager notre cœur entre eux.

Or nous n'avons pas à hésiter dans notre choix. Nous devons renoncer au monde et nous attacher à Dieu. D'un côté, Dieu a tous les droits sur nous. Il est notre créateur et notre souverain Seigneur, et, en même temps, notre plus grand bienfaiteur, notre père. Nous lui appartenons entièrement; nous dépendons absolument de lui; nous devons donc le servir; nous devons nous soumettre à lui, comme un enfant à son père, un serviteur à son maître et nous ne devons adorer que lui seul. « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, dit-il lui-même, et vous ne servirez que lui seul. » D'un autre côté, nous sommes engagés au service de Dieu par les promesses de notre baptême, où nous avons juré de suivre la loi de Jésus-Christ et de renoncer à Satan et au monde, à ses pompes et à ses œuvres. Abandonner le service de Dieu

pour nous donner au monde, ce serait donc tout à la fois nous rendre coupables de la plus criminelle injustice, de la plus noire ingratitude. Gardons-nous bien de tomber dans un si funeste égarement. Quand nous avons à choisir entre nos intérêts et les intérêts de Dieu, n'hésitons pas à prendre ceux-ci. Quand il s'agit de plaire à Dieu ou aux hommes, préférons être agréables à Dieu.

Cependant, outre nos devoirs envers Dieu, nous avons aussi des devoirs envers les hommes. Oui, mais ceux-ci doivent être subordonnés aux premiers et doivent être rapportés à Dieu ; de telle sorte que, en remplissant nos devoirs envers nos semblables, c'est Dieu que nous servions.

Enfin nous avons des devoirs à remplir envers nous-mêmes et les devoirs de notre état. Tous ces devoirs aussi et toutes les bonnes œuvres que nous faisons, nous devons les rapporter à Dieu ; nous devons tout faire pour lui. Ce rapport de toutes nos actions à Dieu est, dans sa loi, non pas un conseil, mais un précepte. Ce n'est pas qu'à chacune de nos actions nous soyons obligés de penser formellement à Dieu, pour lui en faire l'offrande ; une attention aussi soutenue n'est pas dans la nature humaine ; par conséquent Dieu ne l'exige pas. Mais si nous ne pouvons pas rapporter à Dieu formellement et en particulier chacune de nos actions, nous pouvons du moins les lui rapporter toutes en général. Nous ne pouvons répéter à chaque instant l'acte d'offrande ; mais nous pouvons le rappeler fréquemment. Une pratique salutaire à cet égard est d'offrir à Dieu, au commencement de la journée, les actions qui doivent la remplir, en disant dans notre prière du matin : « Je vous offre ô mon Dieu, mon corps et mon âme ; que tout ce que je ferai et souffrirai soit à votre plus grande gloire. »

Soyons de plus en plus fidèles dans le service de Dieu. Ne prétendons pas servir tout à la fois Dieu et le monde, allier les maximes du monde et celles de l'Evangile. Servons Dieu, comme il doit être servi, avec générosité et avec zèle et nous en serons un jour largement récompensés. Ainsi soit-il.

B. On ne peut servir Dieu et les richesses

Dans cet évangile, Notre Seigneur nous dit, d'une manière générale, que nul ne peut servir deux maîtres à la fois, puis il en fait l'application à un maître particulier qui est l'amour déréglé des richesses, ou la cupidité. Il nous enseigne donc qu'il n'est pas possible de servir Dieu, comme il doit l'être, et de faire son salut, en s'abandonnant à la cupidité, c'est-à-dire en se laissant dominer par l'avarice ou par un intérêt excessif. Notre cœur étroit et borné ne peut contenir deux amours aussi inconciliables, aussi incompatibles que l'amour de Dieu et l'amour des biens de la terre. Il faut qu'il fasse un choix et se décide pour l'un ou pour l'autre. Dieu ne souffre point de partage; il veut notre cœur tout entier ou rien.

Remarquons bien que Notre Seigneur ne condamne pas ici la possession des richesses; ni même une recherche modérée de ces biens; mais l'attachement immodéré aux richesses, la passion, l'avidité des richesses, la cupidité, qui porte ceux qui en sont dominés à rechercher, avec trop d'ardeur, les biens de la terre, l'or, l'argent, soit pour amasser toujours davantage, comme font les avares, soit pour pouvoir satisfaire leurs passions, comme font les libertins et les ambitieux. La poursuite ardente des richesses est commune à l'avare et au mondain avide de plaisirs ou d'honneurs et de distinctions. L'un les poursuit par passion et fait de la richesse son Dieu; il y place, en quelque sorte, sa fin dernière; l'autre les recherche par besoin; parce que, sans argent, il ne peut parvenir à ses fins criminelles. Mais, tous les deux, par cette recherche avide et passionnée des richesses sont détournés du service de Dieu.

En effet ceux qui ne vivent que pour les biens de la terre négligent nécessairement leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers eux-mêmes, devoirs qui constituent le service de Dieu. Sans cesse occupés des moyens à employer pour acquérir ces biens fragiles, ils ne pensent pas à leur créateur ils ne prient pas ou prient mal; ils négligent les saints offices

pour avoir plus de temps à donner à ce qu'ils appellent leurs affaires, en un mot, sacrifient à cette passion tous les saints exercices du culte de Dieu. Les biens de la terre, la richesse avant tout. Pour eux, Dieu ne vient qu'après tout le reste, lorsqu'ils daignent encore s'occuper de lui.

Ceux qui sont avides de ces faux biens ne remplissent pas mieux leurs devoirs envers le prochain, que leurs devoirs envers Dieu. Ils sont le plus souvent dévorés par l'envie, la jalousie, convoitent le bien d'autrui, ne reculent devant aucune injustice, pour amasser de la fortune. Ils sont durs et impitoyables envers les pauvres; parce qu'ils croient n'avoir jamais assez et craignent de manquer du nécessaire. Quant aux bonnes œuvres, il ne faut pas leur en parler. Un peu d'argent donné pour une bonne œuvre est, à leurs yeux, de l'argent perdu.

Enfin ceux qui sont dominés par la passion de l'argent, de la fortune, nuisent à eux-mêmes et à leurs familles. Pour acquérir quelque bien, ils détruisent leur santé, ne s'occupent que peu ou point de leurs enfants, et négligent l'affaire de leur salut la plus importante de toutes.

Ainsi l'attachement immodéré aux biens de la terre est absolument incompatible avec le service de Dieu. C'est pourquoi nous ne saurions nous mettre trop en garde contre cette passion, si nous voulons posséder le bonheur éternel, auquel on ne parvient qu'en servant Dieu fidèlement.

Or cet amour excessif des biens de la terre peut se trouver chez les pauvres comme chez les riches. Un homme qui n'a rien, mais qui désire avec ardeur la richesse, qui convoite le bien des autres, qui porte envie aux riches, qui cherche par tous les moyens bons ou mauvais à s'enrichir, est dominé par le démon de la richesse, aussi bien que le riche qui aime passionnément sa fortune, qui ne vit que pour elle, qui ne songe qu'à l'augmenter, qui est même tout disposé à commettre l'injustice, pour arriver à ce but. Ce sont ces gens avides des biens de la terre, que condamne ici le divin Maître.

Mais il ne condamne pas la possession légitime, ni le bon usage

des richesses. Ce n'est donc pas un péché d'être riche et on ne sera pas damné pour cela; mais il faut user de ses richesses, selon les vues de la Providence; il faut aimer le bon Dieu plus qu'elles, être disposé à les sacrifier plutôt que d'offenser Dieu et de négliger son service, en user pour venir en aide aux pauvres et leur donner généreusement selon ses moyens, et pour conserver et propager la religion. Si l'on est pauvre, il faut se résigner à vivre dans la pauvreté, ou du moins ne chercher à améliorer sa position, ce qui est bien permis, qu'avec modération et par des moyens légitimes, sans jamais oublier ce qu'on doit à Dieu et à son âme.

Après avoir condamné si énergiquement l'attachement immodéré aux biens de la terre et en particulier aux richesses, le divin Maître nous met en garde contre les prétextes ordinaires dont on couvre son avarice. Il faut bien, dit-on, nous occuper des biens de la terre et les rechercher; puisque nous ne pouvons nous en passer. Notre vie matérielle a des besoins auxquels il faut pourvoir. Oui, il en est réellement ainsi, et Jésus-Christ ne nous défend pas de songer à nos besoins temporels. Mais que veut-il? Il veut que nous évitions une vaine sollicitude, une inquiétude excessive, capable de nous faire oublier le service de Dieu et négliger notre salut, et que nous nous reposions avec confiance en sa providence paternelle, pour toutes les nécessités de la vie. « Ne vous inquiétez pas, dit-il, ni au sujet de votre vie, de quoi vous vous nourrirez, ni au sujet de votre corps, de quoi vous le vêtirez. » Donc pas d'inquiétude, mais la plus grande confiance en Dieu, et pourquoi? Jésus-Christ le dit :

C'est premièrement, parce que Dieu qui nous a donné le plus nous donnera le moins. Il nous a donné la vie, il nous donnera donc aussi la nourriture et le vêtement, pour l'entretenir; car la vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement.

Deuxièmement, parce que Dieu qui pourvoit au bien de créatures de beaucoup inférieures à nous, ne peut nous abandonner nous qui sommes créés à son image et qui sommes ses enfants bien aimés.

Troisièmement, parce que, si Dieu ne s'en mêle, toutes nos inquiétudes et toutes nos peines seront parfaitement inutiles. « Quel est celui qui, avec toute son industrie, pourrait ajouter à sa taille une seule coudée? »

Quatrièmement, parce que tous ces soins et ces vaines inquiétudes sont indignes d'un chrétien, qui croit en la bonté et à la Providence divines, et ne conviennent qu'aux païens, qui vivent sans Dieu, ou ne connaissent pas le vrai Dieu.

Cinquièmement, parce que notre Père Céleste, qui connaît toutes choses, n'ignore pas ce dont nous avons besoin et qu'étant infiniment bon et tout pnissant, nous ne devons pas douter qu'il ne vienne à notre secours.

Enfin, parce que les soucis et les inquiétudes superflues ne peuvent que troubler notre paix et nous rendre malheureux. Mettons de côté toute inquiétude de l'avenir. A chaque jour suffit sa peine, son attention, son travail. Devons-nous conclure de là que Notre Seigneur nous recommande la paresse, la négligence de nos affaires et nous défend une prévoyance sage et modérée? Non certes; mais il veut que, tout en nous occupant sérieusement de nos affaires et qu'en songeant à l'avenir, nous mettions de côté toute inquiétude inutile, qui trouble notre esprit et notre cœur, et nous empêche de remplir nos devoirs et de servir Dieu fidèlement, et que nous ayons toujours la plus grande confiance en la divine Providence.

Notre Seigneur termine cette instruction par cette parole qui en est la conclusion: « Cherchez premièrement le Royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît. » Chaque mot de ce précepte, qui doit être notre règle de conduite dans nos affaires de ce monde, mérite notre attention. Que devons-nous chercher? Le Royaume de Dieu d'abord, c'est-à-dire, le salut éternel, le Ciel qui est notre fin dernière, pour laquelle Dieu nous a créés. Ensuite la justice de Dieu, c'est-à-dire l'accomplissement parfait de sa volonté, de ses commandements et de ceux de son Eglise, et ainsi la sanctification de nos âmes, pour les rendre dignes de la vie éternelle.

Comment devons-nous chercher ces deux biens qui reviennent à un seul, le bonheur éternel? Premièrement, avec zèle et ardeur. C'est ce que signifie le mot *chercher*. Quand on recherche un bien précieux, on y met de l'ardeur. Deuxièmement nous devons le chercher avant tout autre, c'est-à-dire que nous devons rapporter tous les efforts de notre vie à ce but final, à cet unique nécessaire et être prêts à sacrifier tout le reste, pour l'obtenir. Les biens de la terre ne doivent nous paraître désirables qu'autant qu'ils nous servent de moyens pour obtenir un bien supérieur.

A ceux qui agiront ainsi, Notre Seigneur promet de donner tout le reste par surcroît. Il ne nous laissera manquer de rien. Cela ne veut pas dire que nous aurons ce qui nous est nécessaire sans travailler; car il veut que nous gagnions notre pain à la sueur de notre front; mais cela veut dire que nous l'aurons, sans qu'il soit nécessaire de nous tourmenter vainement. Ainsi donc avant tout, cherchons à plaire à Dieu, à sanctifier notre âme. Mettons en lui toute notre confiance. Travaillons et occupons-nous des choses de cette vie sans inquiétude. Ainsi soit-il.



Quinzième Dimanche après la Pentecôte

Evangile selon Saint Luc VII, 11 et suivants

En ce temps-là, Jésus allait à une ville appelée Naïm, accompagné de ses disciples, et suivi d'une grande foule de peuple. Comme il approchait de la porte de la ville, il se rencontra qu'on portait en terre un mort, qui était fils unique de sa mère, et cette femme était veuve, et il y avait beaucoup de personnes de la ville qui l'accompagnaient. Dès que le Seigneur la vit, il fut touché de compassion et leur dit : Ne pleurez pas. S'étant approché du cercueil, il le toucha. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent et Jésus dit au mort : Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. Aussitôt le mort se mit sur son séant et commença à parler. Jésus le remit à sa mère. Tous furent saisis de crainte et ils glorifiaient Dieu en disant : Nous voyons qu'un grand prophète a paru parmi nous et que Dieu a visité son peuple.

De la mort

S'il est une pensée capable de produire en nous de salutaires impressions, c'est assurément la pensée de la mort. Elle est comme un flambeau placé entre la vie du temps et celle de l'éternité. Elle projette une vive lumière sur la mer de ce monde, nous en montre les écueils et nous permet d'aborder heureusement au port du salut. Eclairés par la mort, nous reconnaissons la vanité des biens périssables de la terre, de tout ce qu'on appelle richesses, honneurs, plaisirs, satisfactions, jouissances. Eclairés par la mort, nous apprécions, à leur juste valeur, les récompenses et les châtiments éternels. Lorsque nous nous mettons en face de la mort, et que nous entendons retentir au fond de nos cœurs cette lugubre parole : tu dois mourir, n'est-il pas vrai que nous comprenons mieux la nécessité de travailler sans délai à notre salut, d'éviter le mal qui peut le compromettre, de sortir au plus tôt du péché mortel, de nous préparer enfin aux

redoutables jugements de Dieu. Puisque la pensée de la mort est si salutaire, arrêtons-nous y quelques instants.

Comme ce jeune homme que l'on portait en terre, je mourrai, c'est bien certain. J'entends la voix menaçante de Dieu qui prononce l'arrêt de mort contre l'homme prévaricateur et qui me dit à moi-même : « Morte morieris ; tu mourras. » J'entends Saint Paul rappelant aux Hébreux cette terrible sentence : « Il a été décrété que les hommes mourront une fois. » (1) Remarquez ces paroles : Ils ne mourront qu'une fois. » J'entends l'Eglise qui m'annonce la même vérité, lorsqu'elle dépose sur mon front une pincée de cendres : « Souviens-toi, ô homme que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. » J'entends les mille voix de la renommée qui me disent que partout la mort sème le deuil et la désolation ; que partout et sans relâche, elle exécute la terrible sentence : Il a été décrèté que tous les hommes mourront. Ici c'est un vieillard qui s'éteint ; là, c'est un père ou une mère qu laisse des orphelins dans la détresse et les larmes ; ailleurs, c'es un jeune homme, comme le fils de la veuve de Naïm, ou une jeune fille, comme la fille de Jaïre, qui se promettaient une longue vie et qu'une mort soudaine enlève à la terre. Ailleurs, ce sont des enfants qui meurent au seuil de la vie. Les uns périssen victimes d'un accident, les autres meurent subitement, d'autres enfin, minés par la maladie, s'acheminent lentement vers le tombeau. Lorsque vous rentrerez dans vos demeures, ne trouverez vous pas aussi des places vides : les places occupées naguère pa votre père ou votre mère, par un époux ou une épouse, par vo frères ou par vos sœurs, ou par vos enfants ? Partout nous rencontrons les traces de la mort, partout nous voyons s'exécuter l terrible sentence, par laquelle les hommes sont condamnés mourir.

Et cependant nous restons insensibles aux leçons de la mort Nous ne pouvons nous persuader que, nous aussi, nous mourron et que l'on dira bientôt de nous ce que l'on dit de tant d'autres un tel est mort, une telle est morte. Nous avons la malheureus

(1) Heb. IX, 27.

habitude de considérer la mort dans les autres, et nous ne manquons pas de prétextes, pour nous rassurer et nous endormir dans une fausse sécurité. Un tel est mort, disons-nous; mais il était accablé de vieillesse; une telle est morte; mais les médecins ou ses proches l'ont négligée; ce jeune homme est mort; mais c'était un imprudent. Cette jeune personne est morte; mais elle était si délicate. Celui-ci a succombé dans la force de l'âge; mais il ne se ménageait pas assez. Voilà comme nous raisonnons, ou plutôt comme nous nous aveuglons. Dès lors plus rien ne touche notre cœur, ni la vue du cimetière qui se remplit constamment, ni l'entrée de la mort dans nos propres maisons, ni la voix du prêtre qui recommande les défunts, ni les vêtements de deuil que vous portez, ni le tintement lugubre des cloches, qui semblent nous redire tous les jours, au nom des mourants: aujourd'hui pour moi, demain pour toi. Hodie mihi, cras tibi.

Ah! revenons de ce funeste égarement et persuadons-nous bien que notre mort est décidée. Que dis-je? La mort nous a déjà frappés. A peine l'homme est-il né qu'il commence à mourir. Quel âge avez-vous, dit Saint Augustin? Quinze ans, vingt ans, quarante ans? Ah! insensé, ne dites pas que vous les avez; dites plutôt que vous les avez perdus. Où sont les années de votre enfance?... les années de votre jeunesse?... les années de l'âge mûr? La mort vous les a ravies. Nous mourons donc tous les jours. Chaque battement de notre cœur est une brèche faite à notre vie et nous rapproche du tombeau. Quoi que nous fassions, quelques précautions, quelques soins que nous prenions, nous n'échapperons pas à cet arrêt de mort: « Il a été arrêté que tous les hommes mourront. » Un jour viendra qui sera notre dernier jour. Mais quel sera ce jour? Quand sonnera notre dernière heure? Voilà ce qu'il importerait de savoir, afin de nous y préparer soigneusement.

Mais ici, Dieu nous laisse dans l'incertitude, afin que nous soyons toujours tremblants sous sa main puissante, toujours humbles, toujours soumis à ses lois, toujours attentifs à profiter de ses grâces. Ecoutez les avertissements que nous donne le

Seigneur : « Les jours de l'homme sur la terre sont courts; souvenez-vous que la mort ne tardera pas. » (1) Et Jésus-Christ, pour dissiper nos illusions, nous déclare que la mort nous frappera, comme la foudre, à l'heure où nous y penserons le moins, et c'est pourquoi il dit : « Soyez toujours prêts. » (2)

Il nous faut donc mourir et nous ne savons quand nous mourrons. Comment donc peut-on s'aveugler si malheureusement sur la mort qui nous menace à tout moment? On sait qu'on peut mourir à tout instant, et l'on vit, comme si l'on ne devait jamais mourir. Quelle folie!

Afin de mieux comprendre cet aveuglement déplorable, et pour nous en préserver, considérons la mort dans sa réalité. Voyons-la telle que la raison et la foi nous la présentent. La mort, quelle séparation cruelle! Elle brise tous les liens qui nous attachent à la terre; elle sépare le corps de toutes les jouissances de cette vie et le réduit à la dernière humiliation: elle sépare l'âme du corps et la plonge dans l'éternité avec ses œuvres bonnes ou mauvaises.

A la mort, vous abandonnerez toutes les choses de ce monde vous direz adieu à vos richesses, à votre emploi, à vos plaisirs à vos amis, à votre famille, à ce monde. Quelle séparation! A la mort, vous serez abandonnés de vos amis, de vos connaissance qui ne s'occuperont plus de vous; abandonnés de vos héritier qui ne parleront plus de vous, sinon pour se disputer vos dépouilles; abandonnés de vos parents les plus chers, qui se fatigueron bientôt de vous donner des larmes et même un souvenir. (délaissement cruel! A la mort, vous quitterez votre maison et vo meubles, tous les instruments de la vanité, pour être jetés dan une fosse étroite et profonde. Votre corps attendra le dernie jugement dans un froid tombeau, sans autre vêtement qu'un mauvais linceul, sans autre société que les vers, sans autre titı qu'une inscription, que bien peu de personnes liront et que l temps aura bientôt effacée.

(1) Job XIV, 5.
(2) Math. XXIV, 44.

A la mort, vous tomberez dans l'état le plus humiliant, dans la solitude la plus profonde qui puisse être, où l'on ne voit rien, pas même sa propre destruction; où l'on n'entend plus rien, pas même le travail des vers qui vous rongent sourdement. Que vous restera-t-il donc de tous les biens, de tous les plaisirs, de tous les agréments de la vie? Un tombeau! Que restera-t-il de ce corps, objet de tant de soins et de vanité? Plongez le regard au fond de cette fosse où la mort vous couchera bientôt, et voyez ce qu'est devenue cette beauté éphémère à laquelle vous étiez si attaché? Voyez cette tête décharnée, ces yeux éteints, ces ossements rongés par la corruption du tombeau, voilà ce qui reste de ce corps dont vous aviez fait une idole: un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue, et dont on ne peut longtemps occuper sa pensée sans provoquer le dégoût. Qu'est-ce donc que la santé? Qu'est-ce que la fortune? Qu'est-ce que les amitiés de ce monde? Qu'est-ce que les jouissances de cette vie? Qu'est-ce que la vie elle-même? Vanité des vanités et tout n'est que vanité, dit l'Esprit-Saint. (1)

Cependant, il y a en nous quelque chose que la mort ne peut détruire: c'est notre âme qui, créée à l'image de Dieu, est immortelle. Que deviendra-t-elle donc? La foi nous enseigne qu'aussitôt après la mort, notre âme comparaîtra au tribunal du Souverain Juge, emportant avec elle toutes ses œuvres bonnes ou mauvaises; qu'elle entendra prononcer une sentence qui fixera son sort pour l'éternité tout entière, et que cette sentence dépendra de la mort. « Où l'arbre tombera, il restera. » (2)

C'est surtout ici que la pensée de la mort devient imposante et salutaire. Ainsi donc, devez-vous dire, si je meurs dans l'amitié de Dieu, tout est sauvé pour moi et pour toujours; si je meurs son ennemi, tout est perdu sans ressource. Si je meurs en état de péché mortel, je serai foudroyé par cette irrévocable sentence: « Va, maudit, loin de moi, au feu éternel. » (3) Si je meurs dans

(1) Eccl. I, 2.
(2) Eccl. XI, 3.
(3) Mat. XXV, 41.

l'état de grâce, j'entendrai cette consolante parole : « Venez les bénis de mon Père, entrez dans le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » (1) Ce que nous devons craindre donc, ce n'est pas la mort elle-même, mais la mauvaise mort, la mort dans le péché, la mort des réprouvés. Une mauvaise vie peut se réparer par la pénitence; mais une mauvaise mort est le plus irréparable de tous les malheurs. O moment de la mort duquel dépend mon éternité, si tu étais toujours présent à ma pensée, comment oserais-je encore offenser Dieu, et vivre dans sa disgrâce?

Si la mort vous frappait en ce moment, quel serait votre sort dans l'éternité? Cette question faisait trembler les plus grands saints; quelle impression produit-elle sur vos âmes? Il n'y a point de milieu disait Saint Césaire, il faut de deux choses l'une : ou monter au Ciel, ou descendre en enfer. J'entends, dit Saint Jérôme, constamment retentir à mes oreilles, la trompette qui m'appelle au jugement. N'entendez-vous pas, malheureux pécheurs, une voix plus terrible encore, la voix du remords, la voix de vos péchés, qui crie vengeance au Ciel et qui appelle sur vous la malédiction de Dieu? Comment pouvez-vous vivre dans cet état, sachant que d'un moment à l'autre, la mort peut vous jeter aux pieds de votre juge?

Ecoutons donc le conseil du divin Sauveur : Soyez toujours prêts. Que ceux qui ont lieu de croire qu'ils sont dans la grâce de Dieu, s'appliquent à y persévérer. Que ceux qui ont lieu de craindre de se trouver en péché mortel n'y restent pas; mais qu'ils en sortent le plus tôt possible, par une véritable et sincère contrition, en attendant qu'ils fassent une bonne confession aussi tôt que possible. Ainsi soit-il.

Autre instruction sur la mort, voir dans les Instructions pour le Carême : Les leçons de la mort. XXIII.

---

(1) Mat. XXV, 31.

Seizième dimanche après la Pentecôte

Evangile selon Saint Luc XIV. 1 et suivants.

En ce temps-là, Jésus étant entré, un jour de sabbat, dans la maison d'un des principaux d'entre les pharisiens, pour y prendre son repas, ceux qui y étaient l'observaient. Or il y avait devant lui un homme hydropique. Et Jésus fit cette demande aux docteurs de la loi et aux pharisiens : Est-il permis de guérir le jour du sabbat? Ils demeurèrent dans le silence. Mais aussitôt il prit cet hydropique par la main, il le guérit et le renvoya. Il leur dit ensuite : Qui d'entre vous, si son âne ou son bœuf est tombé dans un puits, ne l'en retire aussitôt même le jour du sabbat? Ils ne pouvaient rien répondre à cela. Alors considérant comme les conviés choisissaient les premières places, il leur proposa cette parabole : Quand vous serez conviés à des noces, ne vous mettez point à la première place, de peur qu'une personne plus considérable que vous, ayant été invitée, celui qui vous a conviés l'un et l'autre, ne vienne vous dire : Cédez votre place à celui-ci, et qu'alors vous ne soyez réduits à descendre avec honte à la dernière place. Mais quand vous aurez été conviés, allez vous mettre à la dernière place, afin que, quand celui qui vous aura conviés sera revenu, il vous dise : Mon ami, montez plus haut. Et alors vous serez glorifiés en présence de ceux qui seront à table avec vous. Car quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé.

A. De l'envie

Nous lisons dans cet évangile que les pharisiens observaient le divin Sauveur. S'ils l'avaient observé pour recueillir les oracles qui sortaient de sa bouche, leur conduite eût été louable; mais ils ne l'observaient que pour le censurer et le condamner. L'envie qui fut toujours leur passion dominante contre Jésus-Christ, leur fermait les yeux sur tout ce qui pouvait justifier sa conduite

et ses enseignements. Ce fut cette passion qui les porta aux derniers excès contre sa personne adorable. Apprenons à bien connaître cette passion détestable, afin d'en avoir la plus profonde horreur.

Et d'abord, qu'est-ce que l'envie? C'est une peine, un déplaisir, une tristesse que l'on éprouve du bien d'autrui, en considérant ce bien comme diminuant le nôtre, comme préjudiciable à notre propre mérite et à notre propre intérêt. Ou bien c'est une joie que l'on éprouve du mal du prochain, et cela, parce qu'il est dans la peine, humilié, disgrâcié, considérant cela comme un avantage pour nous. Ce qui fait que la tristesse que l'on éprouve du bien du prochain, ou la joie que l'on éprouve du mal qui lui est arrivé, est de l'envie, c'est le motif de cette tristesse ou de cette joie. Par exemple, je suis triste, mécontent du succès de quelqu'un, de son avancement en grade, de son élévation à une position dans la société, non pas parce que c'est un bien pour lui; non pas parce qu'il me porte ombrage; mais parce que c'est un mal pour la société, une perte pour ma famille; parce qu'il n'est pas capable d'occuper telle position; parce qu'il résultera de son succès de graves dommages pour d'autres, cela n'est pas de l'envie. De même je me réjouis du mal qui est arrivé à quelqu'un, non pas parce qu'il est appauvri, humilié, disgrâcié; parce qu'il me semble que j'en serai plus considéré; mais parce que sa disgrâce, sa chute est un bien pour la société, pour ma famille, pour moi, ce n'est pas là de l'envie. Je suis triste, non de ce que mon prochain réussit mieux que moi, de ce qu'il avance plus vite que moi dans sa carrière; mais parce que je ne réussis pas aussi bien que lui, que je n'avance pas assez vite, cela non plus n'est pas de l'envie. Je me réjouis de la ruine d'un concurrent, non pas à cause de son malheur, mais uniquement parce que mes affaires seront plus prospères, cela n'est pas de l'envie.

Pour que la tristesse que l'on éprouve du bien spirituel ou temporel du prochain, ou que la joie que l'on éprouve de son mal soit de l'envie, il faut que l'on s'afflige, que l'on ait du dépit, du bien même du prochain, en le considérant comme un mal,

comme une perte pour soi; ou que l'on se réjouisse de son mal, comme si c'était un avantage pour soi. L'envieux regarde la prospérité, le succès du prochain, comme une perte pour lui, et le mal qui lui arrive comme un bien pour lui. Ainsi un sentiment qui nous fait regarder avec dépit et chagrin, les biens, la prospérité, les avantages de notre prochain, comme s'ils étaient pour nous un chagrin et une disgrâce; qui nous fait désirer le mal d'autrui et nous en réjouit, non pas parce que nous en retirons quelque utilité, mais pour le plaisir que nous causent la peine et l'affliction d'autrui, qui enfin nous fait détester toutes sortes de personnes, parents, amis, bienfaiteurs, les personnes les plus distinguées, les plus remarquables, par la seule raison qu'elles sont plus considérées, plus heureuses que nous, c'est là ce qui constitue le vice abominable de l'envie.

L'envie a une sœur, moins méprisée peut-être, mais non moins méprisable, c'est la jalousie. Il y a entre elles cette différence, c'est que l'envie a pour cause le succès du prochain, tandis que la jalousie a pour cause l'amour, l'affection dont il est l'objet. Ainsi on est envieux de quelqu'un parce qu'il réussit mieux, parce qu'il est plus élevé; on est jaloux d'autrui, parce qu'il est aimé davantage. On croit remarquer que telle personne est plus aimée que soi-même, de son père ou de sa mère, de ses supérieurs ou autres, on en est irrité, mécontent, triste, c'est là de la jalousie. Ce vice n'est pas moins détestable que l'envie.

On ne peut douter que l'envie, dès qu'elle est pleinement volontaire et délibérée, ne soit, de sa nature, un péché grave. Rien, en effet, n'est plus contraire à la charité et à l'équité naturelle. Nous trouvons, dans l'envie, tous les caractères opposés à ceux de la charité. Le propre de la charité, c'est d'unir les cœurs; mais l'envie les divise. La charité est patiente et pleine de bonté, dit saint Paul; (1) elle est patiente pour souffrir, remplie de bonté pour faire du bien; mais l'envieux ne sait rien souffrir de qui que ce soit. Tout occupé de lui-même, il rapporte tout à soi et ne fait de bien à personne. La charité est sans ambition et sans jalousie;

---

(1) Cor. XIII,

elle voit sans chagrin et même avec plaisir, la prospérité d'autrui, ses bonnes qualités, son élévation, ses succès; mais l'envieux toujours avide de ce qu'il n'a pas, toujours jaloux de posséder seul ce qu'il a, fait son tourment du bonheur des autres; de leurs vertus, l'objet de son indignation. La charité ne fait rien mal à propos, toutes ses démarches sont réglées par la prudence. Mais l'envie agit en aveugle et ne se conduit que par caprice, indiscrétion et témérité. La charité ne s'enfle point; elle ne méprise personne; mais l'envie qui a sa source dans l'orgueil, n'a que du mépris pour le prochain. La charité ne cherche point son intérêt; si elle fait du bien, ce n'est point en vue du profit qu'elle en peut retirer; elle ne s'irrite point d'un refus; parce qu'elle ne croit rien mériter; elle ne se rebute pas même du mépris, des affronts qu'on lui fait. L'envieux, au contraire, ne cherche en tout que son intérêt; c'est le seul mobile qui le fasse agir dans les services qu'il rend quelquefois au prochain. Il se livre au dépit, à la colère, lors même qu'on lui refuse ce qui ne lui est pas dû. La charité ne pense mal de personne. Bien loin de former des soupçons sur la conduite d'autrui, elle ferme, au contraire, les yeux sur ses défauts; elle défend l'innocence et excuse le coupable. Mais l'envieux, toujours précipité dans ses jugements, soupçonne le mal sur les plus légères apparences, il condamne l'innocent comme le coupable, flétrit la réputation de ses frères par la calomnie, pour s'élever lui-même.

La charité ne se réjouit point de l'injustice; elle s'en afflige au contraire, et ne voit qu'avec douleur les désordres qui règnent dans le monde; elle se réjouit de tout ce qui est vrai et bien. Les fautes de ses frères causent à l'envieux un contentement secret parce qu'il se persuade que ce qu'elles leur feront perdre dans l'estime des autres, lui le gagnera. Il s'afflige, au contraire, du bien que font les autres; parce qu'il croit que la gloire qui leur en revient, diminue d'autant l'honneur qu'on doit lui rendre. De là vient qu'il combat opiniâtrement la vérité; qu'il use de mille artifices pour empêcher les bonnes œuvres et pour décrier ceux qui les font.

Enfin la charité croit tout, espère tout, soutient tout. Mais l'envieux se défie de tout ; il est incertain dans sa foi, timide dans son espérance, impatient dans ses afflictions. Pour achever de peindre le caractère de l'envieux, on peut dire qu'il n'est point d'homme plus dangereux et plus à craindre dans la société. Il n'est point d'injustice qu'il ne soit prêt à commettre, pour s'emparer d'un bien qui excite son avidité. Personne ne peut se confier à lui ; parce qu'il ne profite de la confiance qu'on lui donne, que pour nuire à son prochain. Dans le temps même qu'il pourrait vous rendre des services, c'est alors qu'il pense à vous détruire ; s'il paraît prendre part à vos disgrâces, il est dans le fond comblé de joie.

De combien de crimes l'envie, et on peut en dire autant de la jalousie, n'a-t-elle pas été la cause ? C'est la jalousie qui a poussé Caïn à tuer son frère. C'est elle qui a poussé les fils de Jacob à vendre leur frère Joseph. C'est l'envie qui a poussé Saül à persécuter David. C'est elle qui a poussé Hérode à faire périr les enfants de Bethléem, espérant que l'enfant Jésus serait du nombre. C'est elle qui a poussé les pharisiens à persécuter le divin Sauveur et à le faire condamner à mort. N'est-ce pas de l'envie et de la jalousie que naissent les haines, les querelles, les divisions parmi les personnes de même état, d'une même famille ? N'est-ce pas elle qui est la cause de tant de médisances, de calomnies, de jugements téméraires, des insinuations les plus malveillantes, des interprétations les plus fausses et les plus défavorables des intentions et des actions des autres ? Oui, l'envie et la jalousie sont les sources immondes d'une multitude de pensées, de paroles et d'actions contraires à la charité, à la justice et à l'humanité. Ce sont donc des vices bien détestables.

Si du moins ces graves défauts profitaient de quelque manière à ceux qui en sont dominés ; mais ils sont à eux-mêmes leurs propres bourreaux. Le pécheur retire des autres péchés quelque plaisir ou quelque utilité : ainsi le voleur s'enrichit du bien d'autrui et trouve son intérêt dans le vol ; le sensuel, le gourmand, le vindicatif trouvent, chacun dans son vice, une

satisfaction particulière, tandis que l'envieux ou le jaloux ne retirent ni plaisir ni profit de leur péché. L'envie ou la jalousie est son supplice, c'est un ver, une fièvre, un feu qui le consume et le dessèche. A cause de cela l'Esprit-Saint l'a appelé : putredo ossium, la pourriture des os. Il faut donc être réellement insensé pour se laisser aller à ces vices détestables.

Ayons en donc la plus profonde horreur, et pour cela, méditons-en les odieux caractères et pénétrons-nous en bien. Ensuite demandons à Dieu de nous en préserver, ou, si nous avons le malheur d'y être abandonnés, de nous aider à nous en corriger et à nous en purifier. Troisièmement, résistons avec courage aux tentations d'envie et de jalousie, aussitôt que nous les remarquons. Quatrièmement, considérons la vanité des biens des honneurs et des plaisirs du monde, et détachons en notre cœur, et ainsi nous ne serons pas tentés de les envier aux autres Enfin exerçons-nous à la pratique de la charité envers le prochain, repoussant de notre esprit et de notre cœur les pensées et les jugements défavorables au prochain, cherchant toujours à excuser ses fautes autant que possible, le défendant contre ceux qui l'attaquent, ne cherchant qu'à lui faire du bien en toute occasion. L'envie ne peut rester dans un cœur vraiment charitable.

B. De l'humilité.

Dans la parabole que nous venons de lire, Notre Seigneur n'a pas voulu nous donner une leçon de bienséance mondaine ; mais il a voulu nous apprendre à prévenir la confusion éternelle, que l'orgueil s'attire de la part de Dieu, et à nous procurer la gloire céleste, dont il récompense l'humilité. Il le montre clairement par la maxime qui termine la parabole et qui en contient la morale. Il nous recommande donc l'humilité. Appliquons-nous à bien connaître cette vertu.

L'humilité est fondée sur ce principe que, de nous-mêmes nous n'avons rien en propre que le péché ; que tout ce que nous possédons, nous le tenons de Dieu ; qu'ainsi nous glorifier de que

que ce soit, est une absurdité de notre part, et en même temps une injure faite à Dieu. Elle n'est pas, comme la modestie, une simple condescendance extérieure; mais le sentiment dont elle émane se manifeste au dehors comme la modestie. Ainsi elle produit deux sortes d'effets : les uns intérieurs, les autres extérieurs. Ceux-ci sont encore de deux espèces, parce qu'ils se produisent ou dans les paroles, ou dans les œuvres. Nous devons donc distinguer trois genres d'humilité, ou plutôt nous devons considérer cette précieuse vertu sous trois points de vue différents : l'humilité de la pensée, l'humilité des discours, l'humilité des actions.

L'humilité de la pensée, est la première et la plus essentielle. Quand elle est réelle, elle produit infailliblement les deux autres; sans elle, les deux autres ne peuvent exister. Qui n'est humble qu'extérieurement n'est pas humble. On peut s'humilier par complaisance, par intérêt, par crainte, par politique et même par vanïté. Tout cela n'est pas l'humilité, ce n'est que l'humiliation. Pour nous former une idée juste de l'humilité radicale et foncière de la pensée, considérons-la dans ses différents degrés et dans ses divers objets.

Il y a dans l'humilité deux degrés : l'humilité de l'esprit et l'humilité du cœur, ou, si l'on veut, l'humilité de l'intelligence et celle de la volonté. La première, qui est le fondement de la seconde, n'est autre que la connaissance de nous-mêmes, de notre fragilité, de notre penchant au mal, de nos passions, de nos vices. Avec ce sentiment de notre misère et de notre corruption, que doit nous donner l'expérience, que nous révèle la foi, comment n'aurions-nous pas de nous-mêmes des pensées humbles?

Mais ce premier degré d'humilité n'est pas suffisant; il existe dans l'enfer, comme sur la terre. Les damnés connaissent encore mieux leur indignité que nous-mêmes nous ne connaissons la nôtre. Les tourments qu'ils souffrent leur rappellent sans cesse le souvenir désolant de leurs crimes. A l'humilité d'esprit ou d'intelligence, il faut nécessairement joindre celle du cœur ou de la volonté. Elle consiste à embrasser volontairement les pra-

tiques de l'humilité, à ne point se choquer des calomnies, à ne point s'irriter des humiliations, à ne point s'offenser des injures. Elle va même, dans les chrétiens les plus fervents, et c'est le faîte de la perfection, jusqu'à désirer d'être humilié, jusqu'à chérir les affronts, jusqu'à se réjouir d'être avili et méprisé.

Ainsi que deux degrés, l'humilité a deux objets ou, pour parler avec exactitude, deux rapports différents : Dieu et le prochain. Le devoir de l'humilité envers Dieu n'a besoin que d'être exposé pour être senti. En vain tenterions-nous de donner une idée de la distance infinie qui nous sépare de lui. Comment pourrions-nous exprimer ce qu'il ne nous est pas même donné de concevoir? C'est surtout la considération de nos péchés qui doit profondément nous humilier devant Dieu. Nous devons être plus honteux de notre fragilité que de notre misère, de notre ingratitude que de notre néant. Tout doit nous humilier en présence de Dieu, tout jusqu'à ce qu'Il a fait pour notre salut.

L'humilité règle nos pensées envers le prochain, en nous défendant tout mépris à son égard, toute prétention de supériorité. Pour sentir la justice de cette règle d'humilité, considérons que les pensées de prééminence que nous pouvons concevoir, viennent de la supériorité que nous croyons avoir sur les autres, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel ou de la grâce. Si ce sont les avantages temporels, la richesse, la naissance, les dignités, l'esprit, les connaissances qui nous élèvent, dans nos pensées, au-dessus de ceux qui en sont dépourvus, ou qui les ont dans un moindre degré, quoi de plus futile que cette vanité? Combien est petite la distance que ces distinctions mettent entre un homme et un autre! Ces vaines élévations, ces enflures si vides de sens me rappellent des enfants élevant dans l'air des bulles légères, qui, au même moment, se crèvent et se dissipent. Si c'est à raison de l'ordre surnaturel, de la vertu, des bonnes œuvres, que nous nous estimons plus que les autres, ce motif aurait en soi plus de solidité, mais n'a pas dans nous plus de justice. « Qui êtes-vous, nous dit Saint Jacques, vous qui prétendez juger

votre prochain ? » (1). Comment osez-vous juger ce que vous ne pouvez pas connaître ? Et vous-même qui vous préférez à lui, êtes-vous en état de vous juger ? Les deux jugements que, pour vous comparer à votre frère, vous vous permettez de porter l'un sur vous, l'autre sur lui, sont, par leur nature, téméraires. L'ignorance d'une part, la présomption de l'autre, les rendent incertains et ils seront toujours dictés, celui-ci, par la malignité, celui-là, par l'amour-propre. A ne consulter que la justice, la préférence que vous vous donnez sur le prochain est déjà mal fondée. Si, de plus, vous écoutez la religion, elle vous prescrit d'avoir, de tous vos frères, une opinion avantageuse, d'en avoir une basse et humble de vous-même.

Mais est-ce que l'homme religieux qui a de la piété, qui observe ses devoirs, dont la vie est remplie de bonnes œuvres, est obligé de se croire plus coupable que le scélérat à qui il voit commettre de grands crimes ? Non, sans doute, ce n'est pas le sens de la loi de Jésus-Christ, elle ne peut rien prescrire de déraisonnable. L'humilité n'est pas la fausseté. Ce que doit pratiquer, ce que pratique l'homme religieux, c'est d'abord de croire que, s'il a quelques qualités, s'il produit quelque bien, c'est à Dieu qu'il en est redevable, que tout ce qu'il est, tout ce qu'il a opéré, c'est Dieu qui l'a fait, par conséquent, il ne peut en prendre aucune vanité. C'est ensuite de penser que, s'il eût été placé dans les mêmes circonstances, que cet homme plus pécheur que lui ; que s'il n'eût pas eu des grâces plus abondantes, il se fût peut-être laissé emporter à des excès plus criminels. Les deux considérations de la concupiscence qu'il sent, de la grâce qu'il éprouve; de la concupiscence qui le porte au mal, de la grâce qui le retient dans le bien, ces deux considérations qui le retiennent dans l'humilité et l'empêchent de s'élever au-dessus de ceux qui, moins favorisés de la grâce, plus excités par la concupiscence, commettent de plus grands péchés que lui. Ainsi l'humilité consiste, non à

(1) Jacq. IV, 13.

méconnaître ce que l'on a au-dessus des autres, mais à ne pas s'en glorifier et à en rapporter l'honneur, non pas à soi mais à Dieu.

Voyez le plus parfait modèle d'humilité, la sainte Vierge, se réjouir du haut degré de gloire où elle est élevée; mais pourquoi ? Parce que le Seigneur a daigné jeter un regard sur la bassesse de sa servante et qu'il a plu au Tout-Puissant de faire en sa faveur de grandes choses.

Cette humilité intérieure, toute parfaite qu'elle est, n'est cependant pas suffisante, il faut qu'elle se manifeste dans les paroles, et sur ce second genre d'humilité, les préceptes de l'Evangile et les maximes du monde sont d'accord. L'homme qui se vante, qui cherche à se faire glorifier, en parlant avantageusement de lui, déplaît à tout le monde. On ne peut supporter ces gens qui sont toujours occupés à parler d'eux-mêmes, à se vanter de leurs avantages vrais ou supposés, soit directement, soit indirectement. Mais si les gens vaniteux et orgueilleux déplaisent aux hommes, ils déplaisent encore bien davantage à Dieu.

Enfin la troisième branche de l'humilité est celle des actions. C'est celle dont parle spécialement Jésus-Christ, lorsqu'il dit : « Allez vous asseoir à la dernière place. » Ce précepte n'a pas seulement son application aux repas et aux assemblées, il s'étend aux diverses circonstances de la vie. Il réprime la manie de vouloir être au-dessus des autres et nous retient dans notre rang, en attendant qu'il plaise à la Providence de nous appeler à un rang plus élevé. Il condamne donc toutes les visées, toutes les intrigues, toutes les démarches des ambitieux, toutes les prétentions de certaines gens à être plus considérés que d'autres et à être élevés au-dessus d'eux.

Appliquons-nous toujours à être véritablement humbles dans nos pensées, dans nos paroles et toute notre conduite. Si nous savons nous abaisser, nous humilier, Dieu nous glorifiera. Ainsi soit-il.

Dix-septième Dimanche après la Pentecôte

Evangile selon Saint Mathieu, XXII. 34 et suivants

En ce temps-là, les pharisiens ayant appris que Jésus avait réduit les Sadducéens au silence, tinrent conseil entre eux, et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, lui fit cette question pour le tenter: Maître, quel est le grand commandement de la loi? Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est le plus grand et le premier commandement. Voici le second qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. C'est à ces deux commandements que se rapportent la loi et les prophètes. Or, comme les pharisiens étaient assemblés, Jésus leur fit cette question: Quel est votre sentiment touchant le Christ? De qui est-il fils? De David, répondirent-ils. Comment donc David étant animé de l'esprit divin, l'appelle-t-il son Seigneur en lui adressant ces paroles : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marche-pied? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son Fils? Personne ne put répondre un seul mot et, depuis ce jour-là, nul n'osa plus lui faire de question.

A. De la charité envers Dieu.

Dans cet Evangile, Notre Seigneur nous dit que le premier et le plus grand de tous les commandements est celui-ci : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. Il ajoute qu'il y en a un second semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes se rapportent à ces deux préceptes. La charité a donc deux objets : Dieu et le prochain. L'objet principal, c'est Dieu, qui est la bonté infinie, qui réunit en lui toutes les perfections à un degré infini. L'objet

secondaire est le prochain, c'est-à-dire tous les hommes, parce que, comme nous, ils sont tous créés à l'image de Dieu et rachetés du sang précieux de Jésus-Christ.

Toutefois l'amour de Dieu et l'amour du prochain ne sont pas deux amours différents; mais deux branches d'une même racine, qui est la charité. La vertu de charité qui nous porte à aimer Dieu sur toutes choses, nous porte aussi à aimer notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu. Aussi nous ne pouvons pas aimer chrétiennement nos frères sans aimer Dieu, et nous ne pouvons pas aimer Dieu, si nous n'aimons pas le prochain. Il a été parlé de la charité envers le prochain précédemment, nous parlerons ici de la charité envers Dieu.

La charité envers Dieu est un don de Dieu par lequel nou aimons Dieu pour lui-même et par dessus toutes choses.

Et d'abord la charité est un don de Dieu. Cette vertu est, en effet, une vertu surnaturelle; il n'y a donc que Dieu qui puiss nous la donner, et c'est lui seul qui nous la donne, comm l'enseigne l'apôtre saint Paul : « La charité a été répandue dan nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné (1) ». Cel étant, puisque cette vertu est absolument nécessaire pour gagne le ciel, comme nous le verrons tout à l'heure, il faut la demande à Dieu chaque jour; il faut lui demander la grâce de l'aime sincèrement et se rendre digne de cette grâce par une vi exempte de péché; car celui qui vit dans le péché mortel n peut pas aimer Dieu, comme il veut être aimé. La charité chré tienne et le péché mortèl ne peuvent subsister dans le mêm cœur.

En second lieu, nous avons dit que la charité est un don d Dieu, par lequel nous aimons Dieu. C'est donc Dieu lui-mêm qui doit être l'objet de notre amour. « Vous aimerez le Seigneu votre Dieu ». Tel est le commandement que le Seigneur lui-mêm nous fait de l'aimer. Mais n'eussions-nous pas ce commandemen ne devrions-nous pas l'aimer de tout notre cœur? Tout ne no

(1) Rom. V, 5.

porte-t-il pas à l'aimer d'un amour sans borne? Quand on considère le bon Dieu en lui-même, ou quand on considère sa bonté à l'égard de l'homme, on se demande comment il est possible que le Seigneur lui-même ait été obligé de faire à l'homme une loi de l'aimer? Car, dès que nous réfléchissons sérieusement sur la grandeur et la beauté de Dieu, ou sur son infinie bonté envers les hommes, il n'est pas possible de ne pas l'aimer de toute la force de notre âme.

Considérons Dieu en lui-même, qu'est-il? Il est la beauté infinie; il renferme en lui-même toutes les perfections imaginables, à un degré infini. Il est éternel, infiniment grand, puissant, sage, bon, miséricordieux, il est la perfection même. Il voit tout, sait tout, dirige tout, conserve tout. Il est impossible de trouver en lui le moindre défaut, la moindre imperfection; il est la sagesse, la sainteté, la bonté, la puissance même. Or plus un objet est beau, plus il nous plaît, plus nous l'aimons.

Pouvons-nous donc nous rassasier d'aimer Dieu, la beauté infinie? Ah! si nous réfléchissions de temps en temps sur la grandeur des perfections de Dieu; si nous considérions de temps en temps Dieu tel qu'il est en lui-même, nous ne pourrions nous empêcher de l'aimer toujours davantage. Pourquoi les Saints étaient-ils embrasés de l'amour de Dieu? C'est parce qu'ils méditaient souvent ses infinies perfections. Plus ils contemplaient le bon Dieu, plus ils l'aimaient.

Non seulement le bon Dieu est infiniment aimable en lui-même; mais il l'est encore à cause de sa bonté sans borne à notre égard. C'est de lui que nous tenons tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons de bien. C'est lui qui nous a créés, c'est lui qui nous conserve l'existence; car s'il cessait un instant de nous soutenir, nous retomberions dans le néant. C'est lui qui nous procure tout ce qui nous est nécessaire pour la vie du corps. Il nous appelle à jouir, après cette vie d'épreuves, d'un bonheur sans égal, d'un bonheur qui ne doit jamais finir. Il nous donne tous les moyens d'y parvenir, car il est toujours prêt à donner ses grâces à ceux qui les désirent sincèrement et les demandent

comme il faut. Toujours il est prêt à nous pardonner les offenses innombrables dont nous nous rendons coupables envers lui, et tous les jours, il accorde le pardon à tous les pécheurs sincèrement repentants. « Je ne veux pas, dit-il, la mort du pécheur; mais je désire qu'il se convertisse et qu'il vive. » (1) Aussi, s'il y a des malheureux qui se damnent, c'est uniquement de leur faute; car le bon Dieu leur offre tous les moyens de salut. Est-il possible de ne pas aimer un Dieu si bon et si bienfaisant? Qu'ils sont donc coupables ceux qui n'aiment pas Dieu! Qu'ils sont coupables ceux qui l'outragent par le blasphème, qui foulent aux pieds ses commandements, qui se rangent du côté de ses ennemis, pour combattre son Eglise? Que diriez-vous d'un enfant qui n'aimerait pas un père et une mère dévoués, qui s'éloignerait d'eux, leur causerait de la peine et les plongerait dans l'affliction, par son inconduite et par les mauvais traitements dont il les accablerait? Vous diriez que c'est un ingrat, vous le maudiriez. Eh bien! celui qui n'aime pas Dieu, son père céleste, son souverain bienfaiteur, est un ingrat, un grand coupable. Il n'y a que l'enfer pour punir un tel crime.

Oui, nous devons aimer le bon Dieu. Il le commande et il le mérite. Mais comment devons-nous l'aimer? Notre Seigneur nous le dit lui-même: « Vous aimerez le Seigneur, dit-il, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit. » Que signifien ces paroles? Elles signifient que nous devons aimer Dieu autan qu'il nous est possible de l'aimer. La mesure de notre amou pour Dieu, dit St Augustin, c'est de l'aimer sans mesure. Notre amour pour Dieu est trop faible s'il ne domine pas, s'il n'absorbe pas tous nos autres amours. Aussi nous devons aimer Dieu pa dessus toutes choses, nous devons le préférer à tout. Nous devon l'aimer plus que nos biens, que nos parents, que notre vie, e ainsi aimer mieux mourir que de l'offenser.

Et ce n'est pas là un simple conseil; car Notre Seigneur lui même nous dit: « Celui qui aime son père ou sa mère, son fil

(1) Ezéch. XXXIII, 11.

ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. » (1) Nous devons préférer Dieu à tout, parce qu'il est au-dessus de tout. Que sont tous nos biens? Que sont nos parents? Qu'est notre vie en comparaison de Dieu? Rien, absolument rien. Ils sont comme un néant, dit la Sainte Ecriture. (2) « Celui, dit le Seigueur, qui perdra sa vie à cause de moi, par amour pour moi, la sauvera; (3) car il aura la vie éternelle. Ainsi nous devons être disposés à tout perdre, même la vie, plutôt que d'offenser Dieu. C'est ce que les martyrs ont fait. Ils ont préféré perdre tous leurs biens et mourir dans les tourments les plus affreux, plutôt que de commettre un seul péché mortel, en adorant les idoles, en prenant part aux fêtes et aux sacrifices des païens.

Où sont aujourd'hui ceux qui sacrifient tout au bon Dieu ou qui sont disposés à le faire? A part quelques âmes qui ne vivent que pour Dieu et qui se sacrifient pour le salut des autres, n'est-il pas vrai qu'en général, loin de tout sacrifier à Dieu, on sacrifie le bon Dieu à tout. Ainsi on préfère à Dieu les biens de ce monde; on lui préfère les plaisirs et les jouissances matérielles; on lui préfère son bien-être; on lui préfère ses passions. Si, pour se procurer ces biens, ces jouissances; si, pour satisfaire ces passions, il faut fouler aux pieds le bon Dieu et sa loi sainte, on n'hésitera pas. N'est-ce pas ce que font ceux qui ne prient plus le bon Dieu et méprisent la religion? N'est-ce pas ce que font ceux qui profanent le dimanche soit en n'assistant pas aux offices, soit en travaillant sans raison, soit en allant s'enivrer dans les cabarets, soit en se livrant aux mauvais plaisirs la nuit et le jour? N'est-ce pas ce que font ceux qui ne cherchent que les occasions de satisfaire de criminelles passions? Non, ils n'aiment pas Dieu ceux qui agissent de la sorte, car ils préfèrent tout à Dieu, leurs biens, leurs aises, leurs passions, même les moins avouables: haine, impureté, avarice, sensualité, orgueil.

---

(1) Mat. X, 37.
(2) Ps. XXXVIII, 6.
(3) Mat. X, 39.

Gardons-nous de les imiter. Pensons bien que nous devons aimer Dieu, plus que tous les biens de ce monde. Aimons-le de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces. Mais ne vous y trompez pas, vous reconnaîtrez vous-mêmes et l'on verra que vous aimez Dieu sincèrement, si vous observez fidèlement sa loi, si vous vivez chrétiennement. L'amour de Dieu est le principe de l'observation de ses commandements et l'observation des commandements est le signe de l'amour de Dieu. C'est Jésus-Christ qui nous le déclare : « Si vous m'aimez, dit-il, observez mes commandements. » Celui qui connaît mes commandements et les observe, c'est celui-là qui m'aime, dit-il. « L'amour de Dieu, dit l'apôtre saint Jean, consiste à marcher dans la voie de ses préceptes » (1). Aimons donc le bon Dieu et montrons que nous l'aimons en observant fidèlement ses commandements et ceux de son Eglise. Nous pourrons ainsi compter sur l'amour de notre Dieu et sur la récompense céleste. Ainsi soit-il.

B. — Autre instruction sur l'amour de Dieu

Il était dit dans la loi ancienne : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. Notre Seigneur a maintenu et confirmé ce grand précepte et il a déclaré que toute la loi et les prophètes y sont contenus.

Considérons ici la première partie : le précepte de l'amour de Dieu. Nous avons dans ces paroles, 1° les motifs que nous avons d'aimer Dieu, et 2°, la manière dont nous devons l'aimer.

Et d'abord, quels motifs avons-nous d'aimer Dieu ? Le premier, c'est qu'il est notre Seigneur, c'est-à-dire, notre souverain Maître : *Vous aimerez le Seigneur*. Oui, Dieu est notre souverain Maître, il l'est à plusieurs titres,

Et d'abord, il l'est à titre de création, « c'est lui qui nous a

(1) Jo XIV, 15, 21, 24.

créés et non pas nous », dit le Psalmiste (1). En second lieu, il l'est à titre de conservation. C'est lui qui nous conserve l'existence; c'est sa main toute puissante qui nous empêche de retomber dans le néant d'où il nous a tirés. Il l'est enfin à titre de rédemption; car c'est par sa miséricorde que nous avons été délivrés du péché et que nous avons recouvré le droit d'entrer dans le Ciel, où un bonheur éternel nous est réservé. Nous appartenons donc entièrement à Dieu; nous dépendons absolument de lui. Tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons de bien, c'est de lui que nous le tenons. N'est-il pas souverainement juste que nous l'aimions?

Le deuxième motif que nous avons d'aimer Dieu, c'est sa Divinité même et les infinies perfections qu'elle renferme. Qu'est ce Dieu que Jésus-Christ nous ordonne d'aimer? Mais c'est l'Etre des êtres, l'Etre suprême, éternel, incompréhensible, existant par lui-même, le seul grand, le seul parfait, le créateur des choses visibles et invisibles, infiniment bon, infiniment puissant, infiniment sage, infiniment aimable, infini en toutes les perfections, la bonté, la beauté, la vérité, la perfection même. Oh, que de puissants motifs nous avons d'aimer le Seigneur notre Dieu!

Quand nous rencontrons un homme doué d'un génie supérieur, d'une bonté et d'un dévouement à toute épreuve, un de ces hommes qui sont comme un don du Ciel et à qui on se plaît à décerner le titre de bienfaiteurs de l'humanité, nous ne pouvons nous empêcher de l'admirer et de l'aimer, même sans le connaître particulièrement, à cause de ses belles qualités et de ses talents. Mais qu'est-ce donc que le plus parfait des hommes comparé à Dieu, qui comprend en lui tout ce qu'il y a d'aimable, de charmant, de ravissant, qui est l'océan immense, infini de tout bien. Oh! que Dieu est aimable et que nous l'aimerions, si nous voulions nous donner la peine de méditer plus souvent et plus sérieusement, ses infinies perfections!

(1) Ps. XCIV.

Le troisième motif que nous avons d'aimer Dieu, c'est qu'il est *notre Dieu.* Vous aimerez le Seigneur *votre Dieu.* Oui, nous pouvons bien dire que Dieu, le Souverain du ciel et de la terre est notre Dieu. Car vraiment, en voyant ce qu'il a fait et ce qu'il fait constamment pour nous, on dirait qu'il n'existe que pour nous. Que de biens ne nous a-t-il pas accordés et ne nous accorde-t-il pas encore tous les jours! La vie que nous avons, c'est lui qui nous l'a donnée, par l'intermédiaire de nos parents, et c'est lui qui nous la conserve. Si nous avons eu le bonheur inappréciable de naître dans le sein de l'Eglise, d'être baptisés, d'être élevés en chrétiens; c'est par une grâce spéciale de sa bonté. Ils ne nous la devait pas plus qu'à tant d'autres qui naissent dans l'infidélité ou l'hérésie. Quand nous avons eu le malheur de l'offenser, de nous éloigner de lui, de faire mépris de lui, il ne nous a pas abandonnés, il a bien voulu nous pardonner, et cela, non pas une fois, mais dix fois, mais vingt fois, mais autant de fois que l'ayant offensé, nous sommes revenus à lui avec un cœur repentant. Et cependant, il pouvait, dès notre première faute, nous châtier, comme il a châtié les anges rebelles, nous précipiter avec eux dans les abîmes éternels. O mon Dieu! oui, vous êtes vraiment notre Dieu, vous nous avez comblés et vous nous comblez encore chaque jour de vos faveurs et de vos grâces. Comment se peut-il faire que vous ayez encore parmi nous des ennemis que nous ne sentions pas nos cœurs brûlants d'amour pour vous? Ah! donnez-nous la grâce de vous aimer davantage.

Enfin le quatrième motif que nous avons d'aimer Dieu, c'est le précepte que lui-même nous en fait et que nous avons ici Notre Seigneur nous dit que c'est là le plus grand et le premier des commandements. C'est le précepte le plus grand, parce que rien n'est plus grand, n'est plus noble que d'aimer Dieu la charité est la reine des vertus. C'est le premier des préceptes parce que tous les autres n'ont été donnés que pour celui-c et qu'ils se rapportent à lui, comme à leur fin dernière. « La

fin de tout précepte, dit saint Paul, c'est la charité » (1). C'est aussi celui dont l'observation est la plus indispensable ; parce que sans la charité, tout le reste ne sert de rien. « Celui qui n'a pas la charité, dit saint Jean, demeure en la mort » (2). Tels sont les motifs que nous avons d'aimer Dieu. Malheur à celui qui ne les comprend pas et qui n'aime pas le Seigneur ! Gardons-nous de nous attirer cet épouvantable malheur, et aimons le Seigneur notre Dieu, comme il veut que nous l'aimions.

Mais comment devons-nous aimer Dieu? Notre Seigneur le dit bien clairement dans l'Evangile, en approuvant et confirmant la loi ancienne, citée par le Docteur Juif : « Vous aimerez, dit-il, le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces ». Efforçons-nous de comprendre ces paroles.

Nous devons aimer Dieu de tout notre cœur, qu'est-ce à dire? Cela veut dire que nous devons aimer Dieu intérieurement, d'un amour vrai, sincère, comme un enfant bien né aime de bons parents qui lui sont dévoués. Il ne suffit donc pas de dire de bouche : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur; mais il faut l'aimer en réalité et faire souvent et du fond du cœur des actes d'amour de Dieu. Aimer Dieu de tout son cœur, c'est l'aimer d'un amour de préférence, c'est-à-dire lui être attaché, dévoué, plus qu'à tout ce qui est distinct de lui, plus qu'à nos parents, qu'à nos biens, qu'à notre vie même, qu'à tout ce que nous pouvons et devons aimer ici-bas, en dehors de lui, et être dans la disposition bien sincère, bien réelle de renoncer à tout, même à la vie, plutôt que de lui déplaire, comme les martyrs qui ont préféré mourir plutôt que de commettre un seul péché mortel, le péché d'idolâtrie. Aimer Dieu de tout notre cœur c'est lui rapporter toutes nos affections, n'avoir d'espérance qu'en lui, ne craindre que lui, n'aimer rien que pour lui, s'affliger lorsqu'on le voit offenser, se réjouir

(1) Tim. I, 5.
(2) I. Jean III, 14.

lorsqu'on le voit honorer. Voyez si ce sont bien là vos sentiments envers le Seigneur votre Dieu.

Nous devons aimer Dieu de toute notre âme et de tout notre esprit, c'est-à-dire que nous devons nous appliquer à connaître Dieu et sa volonté sainte. Nous devons recevoir avec respect et soumission, les vérités que Dieu a révélées aux hommes et que l'Eglise nous enseigne. Nous devons étudier la loi de Dieu, en méditer les mystères, les commandements et les récompenses. Nous ne devons nous appliquer à quoi que ce soit que pour Dieu. Nous devons bannir de notre mémoire, de notre esprit, de notre imagination, toute pensée inutile ou dangereuse, toute idée capable de souiller notre âme ou de la détourner de Dieu, et, au contraire, la nourrir de saintes pensées, de tout ce qui peut nous élever vers le Seigneur et nous le faire aimer davantage.

Enfin nous devons aimer Dieu de toutes nos forces. De même qu'en vertu du précepte d'aimer Dieu de toute notre âme et de tout notre esprit, nous sommes obligés de lui consacrer toutes nos pensées; de même, d'après le commandement de l'aimer de toutes nos forces, nous devons lui consacrer toutes nos actions. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quelque autre chose que vous fassiez, dit Saint Paul, faites tout pour la gloire de Dieu ». (1) Ayons donc soin de rapporter à Dieu toutes nos actions, de ne rien faire qu'en vue de lui plaire et de le faire de notre mieux pour lui être agréables.

Tel doit être notre amour pour le bon Dieu. Il nous a aimés d'un amour infini; il nous a aimés au point de donner son divin Fils pour nous racheter; aimons-le en retour, comme il nous le demande, de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces. Ainsi soit-il.

C. Réflexions sur l'évangile du jour

Considérons dans cette instruction la question que Notre Seigneur posa aux pharisiens. Ceux-ci s'étaient assemblés avec

(1) Cor. X, 31.

les scribes et les prêtres, pour le tenter, c'est-à-dire, l'embarrasser par leurs questions; mais ils n'y réussirent point et il profita de leur réunion pour les instruire, d'abord sur les points de doctrine sur lesquels il était interrogé, ensuite sur le dogme fondamental de sa religion, sur sa divinité. Notre Seigneur voulut leur en faire voir la preuve dans leurs propres livres, qu'ils regardaient avec raison comme inspirés. Il voulut aussi que les hérétiques qui s'élèveraient, dans la suite, contre sa divinité, trouvassent d'avance leur propre condamnation dans ses paroles.

Il commença par faire une question à laquelle il était très facile de répondre. Tout le monde était d'accord que le Christ ou le Messie, ce qui était un seul et même personnage chez les Juifs, devait descendre de David. « De qui le Christ est-il le fils?.» demanda Jésus-Christ. De David, répondirent-ils. Comme Notre Seigneur était de la famille de David par la Sainte Vierge sa mère, qu'il faisait des choses merveilleuses et se disait le Messie, ce premier caractère aurait dû leur faire soupçonner que ce Jésus qu'ils persécutaient était le Messie, et leur faire examiner s'il n'en réunissait pas les autres marques distinctives. Mais la passion de l'envie et de la haine, dont ils étaient animés contre Notre Seigneur, les aveuglait, les rendait incapables de tout examen et les faisait rejeter sans réflexion ce qui les contrariait. Combien de chrétiens infidèles qui agissent de la sorte, qui rejettent la religion, sans se donner la peine de l'examiner! Par suite des préjugés qu'ils ont contre la religion, ils en ont conçu une véritable haine; ils ne peuvent plus même en entendre prononcer le nom. Dans ces conditions, vous avez beau leur expliquer la religion, chercher à dissiper leurs préjugés, leur mettre sous les yeux les preuves les plus convaincantes, rien ne peut vaincre leur obstination.

On voit encore assez souvent dans les paroisses quelque chose de semblable à cette conduite des pharisiens. Tel a conçu de la haine contre son curé pour un motif quelconque, fondé ou non; à cause de cela, et pour se venger à sa manière, il ne veut plus

mettre le pied à l'église, il ne veut plus entendre parler de pratiques religieuses. On a beau lui faire voir combien cela est déraisonnable, qu'il perd son âme, sans porter préjudice à son pasteur, qu'il n'aura pas à répondre de celui-ci au jugement de Dieu; que l'on doit faire son devoir quand même, rien n'y fait; la haine s'est emparée de son cœur et l'aveugle. Comprenez combien une telle manière d'agir est déraisonnable et gardez-vous en avec soin.

2. Les Pharisiens ayant déclaré que le Christ devait être fils de David, Jésus-Christ poursuivit son interrogatoire. David inspiré par l'Esprit-Saint, ne saurait se tromper. Il appelle le Christ, son Seigneur. Comment le Christ peut-il être tout à la fois le fils et le Seigneur de David? Cette question était embarassante pour des hommes qui n'avaient pas les lumières de notre religion, et elle devenait insoluble dès qu'ils refusaient d'être éclairés. Ce que les Juifs ne voulurent pas entendre nous a été révélé. Il nous a été donné, non de comprendre mais de connaître ce grand mystère que nous appelons le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire le mystère de Dieu le Fils fait homme. « Le Verbe s'est fait chair, dit Saint Jean et il a habité parmi nous » (1). Ce qui veut dire, le Fils de Dieu, appelé le Verbe, s'est fait homme et il a vécu parmi les hommes sur la terre. Il s'est revêtu de la nature humaine, sans se dépouiller de la nature divine; il est devenu homme, sans cesser d'être Dieu. Comme Dieu, il est le Fils du Père céleste par sa génération éternelle; comme homme, il est descendant de David, par sa mère, la Très Sainte Vierge. Ainsi David se glorifie de l'avoir pour fils, et, en même temps, il se prosterne devant lui, comme devant son Dieu, son Seigneur. La question que proposait Jésus est donc résolue clairement.

3. Dans la citation qu'il fait du psaume, Jésus-Christ rappelle deux prophéties. : son retour glorieux dans le Ciel, indiqué par ces paroles : Asseyez-vous à ma droite », et son second avènement, au jour du jugement dernier, où il fera éclater sa gloire

(1) Jo I, 14.

et sa puissance aux yeux de ses ennemis terrifiés et les écrasera. Dieu le Père a fait asseoir Jésus-Christ à sa droite. David l'a annoncé; cet événement s'est accompli au jour de la glorieuse ascension du Sauveur, et nous nous le rappelons chaque fois que nous récitons ces paroles du Symbole des Apôtres : « est assis à la droite de Dieu le Père tout puissant ». Le sens de cette parole, c'est que Jésus-Christ comme Dieu, est avec son Père en parfaite égalité, qu'il jouit de la même dignité, de la même puissance et des mêmes attributs. Il ne fait qu'un avec lui et il fait avec lui l'objet de nos adorations et de nos prières.

Le temps prédit par David où doivent être renversés, sous les pieds de Jésus-Christ, tous ses ennemis réduits à lui servir le marche-pied, est le jour où il viendra de nouveau, en ce monde, non plus pour répandre ses miséricordes, comme lors de son premier avènement, mais pour exercer sa justice à l'égard de tous les hommes, pour récompenser les uns et punir les autres, pour appeler avec lui dans sa gloire, ceux qui lui auront été fidèles en cette vie, et pour condamner à jamais ceux qui auront méprisé sa religion et seront morts dans le péché. C'est ce que nous faisons profession de croire par ces paroles du Symbole : « d'où il viendra juger les vivants et les morts ». Pensons-y sérieusement et souvent : nous nous trouverons à ce jour redoutable; nous y serons en corps et en âme; mais quel sera notre sort ? Nous serons ou élevés avec les élus ou précipités avec les réprouvés. Nous avons à choisir entre ces deux extrémités et nous approchons chaque jour de l'une ou de l'autre. Et que faisons-nous pour gagner le Ciel et éviter l'enfer? Ne dirait-on pas, à voir la conduite d'un grand nombre de chrétiens qu'ils ne croient pas à cette vérité ou qu'il ne vaut pas la peine de s'en occuper? Et cependant, ce terrible jugement viendra et il approche tous les jours.

Pensons-y donc souvent et cette pensée nous excitera à faire le bien et à éviter le mal, afin d'être du nombre des élus du Seigneur.

4. Les pharisiens et les scribes se trouvaient confondus de l'interrogation de Notre Seigneur. Ils avaient espéré l'embarrasser par leurs questions insidieuses et avaient été entièrement déçus. Le divin Sauveur avait répondu à toutes leurs demandes de la manière la plus parfaite et la plus satisfaisante pour eux, au point qu'ils ne pouvaient s'empêcher de l'admirer; et eux, de leur côté, se voyaient dans l'impuissance de répondre à la question qu'il leur posait. Certes, c'était bien humiliant pour eux. Ils croyaient l'abaisser aux yeux du peuple, et voilà que c'étaient eux-mêmes qui étaient couverts de confusion. C'est ce qui arrive d'ordinaire aux ennemis de la religion. Ils croient, par leurs attaques, par leurs calomnies contre la religion, la détruire; mais un jour arrive où la main de Dieu les frappe et les couvre de confusion; et c'est au moment même où ils se croyaient sûrs du triomphe qu'ils sont renversés, humiliés.

5. Les pharisiens auraient pu demander à Notre Seigneur la solution de cette difficulté; mais c'eût été reconnaître qu'il leur était supérieur, s'exposer à lui procurer un nouveau triomphe et faire ressortir sa sagesse et sa science. Ne pouvant lui répondre et ne voulant pas le consulter, ils crurent que le mieux pour eux était de se taire et de se retirer.

S'ils eussent eu la sagesse et l'humilité de demander à Jésus de les éclairer, il l'aurait fait; car Notre Seigneur se prête toujours aux vœux des âmes droites et humbles. Mais quant aux orgueilleux, qui n'ont pas l'esprit droit et le cœur sincère, qui craignent de connaître la vérité, qui dédaignent de lui demander ses lumières, il les punit en les laissant dans les ténèbres de l'ignorance. C'est ce qui arrive à nos incrédules qui ne s'occupent de la religion que pour la combattre. Ne tombons pas dans cet égarement; aimons sincèrement la vérité et Dieu nous la donnera. Ainsi soit-il.

Dix-huitième dimanche après la Pentecôte.

Evangile selon saint Mathieu, IX, 1 et suivants.

En ce temps-là, Jésus étant monté sur une barque, repassa le lac et étant venu à la ville (où il faisait sa demeure ordinaire), on lui présenta un paralytique couché dans un lit. Jésus voyant la foi du paralytique et des gens qui le portaient dit au paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Aussitôt quelques uns des docteurs de la loi dirent en eux-mêmes : cet homme blasphème. Mais Jésus pénétrant leur pensée, leur dit : Pourquoi abandonnez-vous vos cœurs à de mauvaises pensées? Lequel est plus facile ou de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il au paralytique, emportez votre lit et allez en votre maison. Aussitôt le paralytique se leva et alla en sa maison. Le peuple voyant cela, fut rempli de crainte, et rendit gloire à Dieu qui avait donné un tel pouvoir aux hommes.

A. Préparation à la confession.

Nous voyons clairement, par ce passage de l'Evangile, que Notre Seigneur avait le pouvoir de remettre les péchés aux hommes. Il le prouve par un miracle qu'il accomplit sous les yeux d'un grand nombre de personnes. Or ce pouvoir il l'a donné à ses prêtres : « Les péchés, a-t-il dit à ses apôtres et, dans leurs personnes, à leurs successeurs, les prêtres de l'Eglise catholique, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez ». (1) C'est cette vérité que nous faisons profession de croire, quand nous récitons ces paroles du symbole des apôtres : « Je crois.... la rémission des péchés ».

(1) Jo. XX, 23.

Mais que faut-il faire pour obtenir la rémission de nos péchés? Il faut être dans les mêmes dispositions que le pauvre paralytique de l'Evangile. Puisque Notre Seigneur lui dit tout d'abord : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis »; c'est que le paralytique désirait la guérison de son âme, c'est-à-dire, le pardon de ses péchés, aussi bien que la guérison de son corps. Il se reconnaissait donc pécheur, il avait le sincère repentir de ses fautes et la ferme volonté de ne plus offenser Dieu et de réparer le mal qu'il avait fait. Sinon le divin Sauveur ne lui aurait pas dit : « Ayez confiance, vos péchés vous sont remis ». Telles sont les dispositions qu'il faut apporter au saint tribunal de la pénitence pour obtenir, du représentant de Jésus-Christ, le pardon de nos péchés.

Et d'abord, il faut bien connaître ses péchés, afin de pouvoir les confesser. C'est pourquoi, après avoir prié Dieu de nous aider à faire une bonne confession, la première chose à faire, c'est d'examiner sa conscience avec soin. Il faut apporter à cet examen le temps et l'attention convenables; car si, par suite d'une grave négligence dans l'examen, on oublie un seul péché mortel, la confession ne vaut rien. Mais pour faire un bon examen, que faut-il? Il faut se recueillir et chercher avec soin, en y employant le temps nécessaire, les péchés qu'on a commis, le nombre de fois qu'on les a commis, soit en tout, soit par mois, soit par semaine ou par jour, et les circonstances qui changent l'espèce du péché. Il faut noter, en particulier, la circonstance de scandale qui accompagne souvent les péchés extérieurs de paroles d'actions ou d'omissions. Pour mettre de l'ordre dans cet examen il faut suivre les commandements de Dieu et de l'Eglise, les péchés capitaux, les péchés contre son état et contre ses devoirs.

L'examen fait, lorsque l'on connaît bien l'état de sa conscience il faut faire un bon acte de contrition, c'est-à-dire qu'il faut demander bien sincèrement pardon à Dieu de ses fautes et prendre la ferme résolution de ne plus l'offenser à l'avenir.

Remarquez bien qu'il faut exciter la contrition dans son cœur

avant d'entrer au confessionnal. Il ne faut pas, après s'être examiné, entrer au confessionnal, sans avoir auparavant excité dans son cœur le repentir de ses péchés et avoir formé le ferme propos de ne plus y retomber; car, en agissant de la sorte, on s'expose à faire une confession nulle par défaut de contrition. Sans doute, par suite des exhortations du confesseur, ou par une grâce de Dieu, on peut arriver à avoir un véritable repentir, au moment de recevoir l'absolution; mais cela est fort chanceux et l ne faut pas attendre jusqu'à ce moment. Il faut donc, immédiatement après l'examen, exciter dans son cœur la contrition, soit en considérant combien le péché offense Dieu, soit en considérant a cruelle passion que Notre Seigneur a endurée pour nos péchés, soit en considérant les terribles châtiments qu'ils méritent.

Il ne suffit pas, faites-y bien attention, il ne suffit pas, pour obtenir le pardon de ses fautes, en confession, de réciter un acte de contrition de mémoire, sans regretter du fond de son cœur d'avoir offensé Dieu et sans être fermement résolu à ne plus offenser. Non, il ne suffit pas de dire de bouche : Mon Dieu, je uis triste de vous avoir offensé, et le reste; mais il faut se epentir du péché du fond du cœur, comme du plus grand de ous les maux. Il ne suffit pas de dire : Je me propose de n'amender, et le reste; mais il faut avoir la volonté ferme et incère de ne plus offenser Dieu, et de mourir même plutôt que e pécher à l'avenir. Quand vous avez fait quelque chose qui ous a attiré un grave désagrément, une perte considérable, ou ui a occasionné un malheur à vos parents, à un ami, vous egrettez vivement cette chose, vous en êtes tristes, repentants t vous êtes bien décidés à ne plus la faire à l'avenir et à réparer : mal que vous avez fait. Et bien, vous avez là un vrai repentir e cœur. C'est un repentir semblable qu'il faut d'avoir offensé ieu, un repentir de cœur, avec cette différence que, pour nous btenir le pardon de nos péchés, il doit être excité par des otifs surnaturels, c'est-à-dire par des motifs de foi, tels que eux que je viens de citer, savoir par la considération de

l'outrage que le péché fait à Dieu, des châtiments dont Dieu le frappe en l'autre vie, des maux qu'il nous cause, de ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour l'expier. Il faut enfin que ce repentir s'étende à tous les péchés, du moins aux mortels, et que l'on soit décidé à ne plus retomber dans aucun péché.

Certes il y a bien de quoi être triste et repentant d'avoir commis le péché, surtout le péché mortel, quand on y pense sérieusement. Car le péché est le plus grand de tous les maux il outrage la majesté infinie de Dieu et opère les plus affreux ravages dans nos âmes ; il nous rend ennemis de Dieu nous prive de la grâce et de la gloire du ciel, nous fait esclaves du démon et nous expose aux châtiments éternels de l'enfer. En deux mots : il est le souverain mal de Dieu et le souverain mal de l'homme. Aussi le bon Dieu exige que, quand nous avons eu le malheur de le commettre, nous le regrettions, nous le détestions plus que tout autre mal et que nous soyons disposés à tout souffrir, à mourir même plutôt que de le commettre de nouveau.

Voyez l'enfant prodigue, lorsqu'il arrive auprès de son père se contente-t-il de reconnaître ses fautes et son ingratitude de dire qu'il a péché : Peccavi ? Non, mais il pleure, il regrette ses péchés, il en demande pardon à son père, avec un cœur brisé par la donleur ; il se reconnaît indigne du nom de fils et demande à être traité comme le dernier des serviteurs de son père. L'enfant prodigue repentant est le modèle des pénitents sincèrement convertis et repentants.

Toutefois, remarquez bien ceci : je ne dis pas qu'il faut pleurer, verser des larmes ; mais il faut du moins que le pénitent puisse dire en toute conscience : oui, je me repens ; o je déteste tous mes péchés ; j'en demande sincèrement pardon à Dieu ; je suis décidé à faire tout ce qui dépendra de moi pour ne plus retomber dans le péché. Je veux me corrig de mes mauvaises habitudes, plus de blasphèmes, plus de transgression du dimanche, plus de péchés déshonnêtes, pl d'injustice, de médisance, de calomnie, etc. Je veux observ désormais plus fidèlement les commandements de Dieu et

son Eglise, mieux remplir mes devoirs, me conduire en bon chrétien. Voilà la vraie contrition, repentir sincère et ferme propos.

Après avoir excité dans son cœur une véritable contrition, on peut se présenter au saint tribunal, et là il faut déclarer ses péchés, au moins tous les mortels et tous ceux que l'on croit mortels, en d'autres termes, il faut faire une bonne confession. Or, pour que la confession soit bonne, il faut qu'elle soit simple, humble et entière. Simple, c'est-à-dire qu'il faut déclarer ses péchés tels qu'on les connaît, en toute franchise, sans prendre de tournure, sans ajouter toutes sortes de choses inutiles, sans rien dissimuler. Elle doit être humble, c'est-à-dire qu'il faut déclarer ses péchés avec un air contrit et humilié, comme le coupable repentant qui avoue son crime et être disposé à recevoir les avis et les reproches de son confesseur.

Mais surtout elle doit être entière. Il faut déclarer tous les péchés, au moins les mortels, dont on se reconnait coupable, en dire le nombre aussi exact que possible, et les circonstances nécessaires pour faire connnaître l'état de sa conscience. Il faut bien se garder de cacher un péché mortel ou que l'on croit mortel. En agissant de la sorte, on ferait une confession nulle et sacrilège, une confession à recommencer. En communiant après une telle confession, on commettrait le crime de Judas. Quel malheur !

Or, on manque à l'intégrité de la confession ou par malice, ou par crainte, ou par honte. On cache des péchés par malice, c'est-à-dire, mauvaise volonté, quand, les connaissant, on ne les accuse pas, pour obtenir, ou plutôt voler l'absolution. Ainsi telle personne sait que si elle s'accuse d'avoir commis telle injustice, qu'elle ne veut pas réparer, le confesseur l'obligera à la réparer, sous peine de refus d'absolution. Pour obtenir l'absolution que fait-elle ? Elle cache ce péché. Une autre sait que si elle s'accuse d'une haine à laquelle elle ne veut pas renoncer, elle n'obtiendra pas l'absolution; elle n'en dit rien. Tel qui s'expose sciemment et volontairement dans une

occasion de péché mortel, sait que son confesseur ne lui donnera pas l'absolution s'il n'y renonce; il n'en parle pas. C'est ce qui explique comment des gens qui vivent dans la haine, dans l'injustice, ou dans telles occasions de péché, obtiennent l'absolution, au grand scandale de ceux qui les connaissent. Ils ne déclarent pas leurs péchés et ne font pas connaître l'état de leur conscience. Ils sont doublement coupables.

On cache ses péchés par crainte du confesseur. Que pensera de moi mon confesseur? Ne va-t-il pas m'imposer une rude pénitence, me faire de vifs reproches? Ne se servira-t-il pas de ma confession, pour me nuire, me faire connaître? Non, non, il n'en est rien. Le confesseur voyant que vous êtes bien sincère et bien disposé, sera heureux de vous remettre vos péchés, il aura de vous une bonne opinion. Quant à la violation du secret de la confession, il ne faut pas y penser, cela ne se fait jamais.

Enfin on cache ses péchés par honte. Que l'on ait honte, que l'on rougisse de certains péchés, c'est très bien; c'est une preuve que l'on a bon cœur et que l'on comprend la laideur de ces péchés, c'est un bon signe. Mais il ne faut pas que la honte nous ferme la bouche; il faut, au contraire, la subir en esprit de pénitence. Tu n'as pas eu honte de commettre tel péché, tu subiras celle de l'accuser.

D'ailleurs, si l'on craint tel confesseur, ou si l'on a honte de dire telle faute à un confesseur dont on est connu, que l'on s'adresse à un autre. Vous avez toute liberté pour cela; vous pouvez vous confesser à qui vous voulez. On ne demande qu'une chose, c'est que vous fassiez une bonne confession.

Pensez-y bien, si vous ne confessez pas tous vos péché mortels ici-bas à votre confesseur, pour autant que la chose es possible, il faudra le faire au tribunal de Dieu! Mais quell différence! Au tribunal de la pénitence, si vous confessez tou vos péchés avec repentir, vous êtes assurés d'en obtenir l pardon. Mais une fois au tribunal de Dieu, il faudra confesse les péchés cachés et ce sera pour être condamnés. Quelle foli

donc de cacher des péchés qui devront être confessés au jugement de Dieu et qui seront découverts devant tous les hommes au jugement général et cela pour se faire condamner pour toute l'éternité ! Pour une honte d'un moment, une éternité de tourments ! Quelle folie et quel malheur ! Confessez donc bien tous vos péchés, et pour cela, adressez-vous à tel confesseur que vous voulez.

Enfin, pour que la confession soit bonne, il faut être disposé à faire la pénitence imposée par le confesseur et à réparer le tort que l'on a fait au prochain. Sans cela, point de pardon.

Voilà ce qu'il faut faire pour recevoir le pardon de ses péchés en confession. Il faut prier, examiner avec soin sa conscience, exciter dans son cœur une sincère contrition, faire une confession complète, accepter la pénitence imposée par le confesseur. Dans ces dispositions, nous recevrons le pardon de nos fautes, quelles qu'elles soient, et nous recouvrerons la grâce de Dieu et le droit au Ciel. Ainsi soit-il.

3. Réflexions sur la conduite du paralytique guéri, du peuple et des pharisiens

Le paralytique, en entendant Notre Seigneur lui dire : « Mon fils, vos péchés vous sont remis », éprouva sans doute une grande joie et une grande consolation ; car il obtenait la première et la principale faveur qu'il demandait au divin Sauveur, savoir la rémission de ses péchés. A son exemple, quand nous avons eu le bonheur de recevoir le pardon de nos fautes dans le sacrement de pénitence ; quand nous avons eu le bonheur d'entendre le ministre de Jésus-Christ nous dire : « Je vous absous de vos péchés, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », nous pouvons nous laisser aller au sentiment d'une joie sainte, nous abandonner aux douces consolations, que peut nous procurer la pensée que nous sommes réconciliés avec Dieu, que nous avons échappé au plus grand de tous les malheurs, qui est la damnation éternelle, et que nous avons recouvré le droit au plus grand de tous les biens, qui est la vie éternelle.

La plupart de ceux qui entendirent la parole de Jésus-Christ, furent profondément surpris et étonnés. Ils n'avaient jamais entendu prononcer une telle parole et ils comprenaient parfaitement qu'un Dieu seul pouvait la prononcer efficacement. Mais, en voyant les merveilles opérées par Jésus-Christ, ils n'hésitèrent pas à croire à sa toute puissance divine sur les âmes comme sur les corps. Quant aux scribes et aux pharisiens, ils avaient des sentiments bien différents de ceux du simple peuple. N'osant exprimer hautement leurs pensées, parce qu'ils craignaient le peuple, qui était très bien disposé envers Jésus-Christ, ils se disaient en eux-mêmes : « Mais cet homme blasphème! qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu seul? » Avant d'examiner la réponse du divin Sauveur, remarquons ici deux choses.

D'abord qui sont ceux qui, avec tant de précipitation et sans examen, sans réflexion jugent et condamnent Jésus et le taxent de blasphème? Ce sont des docteurs, des hommes instruits. Pourquoi, tandis que le peuple croit au pouvoir de Jésus-Christ, l'admire et s'attache à lui, ces hommes savants et éclairés le condamnent-ils? Le peuple, avec son bon sens raisonne juste. Puisque Jésus-Christ enseigne une doctrine si pure et si belle; puisqu'il prouve la divinité de sa mission, par une foule de miracles; il est donc le Messie, comme il l'affirme; il a donc le pouvoir qu'il s'attribue de remettre les péchés. Tel était le raisonnement du peuple. Rien de plus simple et de plus juste. Les docteurs auraient pu raisonner ainsi, à plus forte raison Pourquoi ne le font-ils pas? Pourquoi, au lieu de reconnaître le pouvoir divin de Jésus-Christ, le traitent-ils dans leurs cœurs de blasphémateur, d'usurpateur de la puissance de Dieu? C'est parce qu'ils étaient aveuglés par leurs préjugés et leur haine contre Jésus-Christ. Malgré tout ce que le Sauveur faisait et disait, il ne leur plaisait pas de le regarder comme un envoyé de Dieu; et, parce que le peuple le suivait en foule et les délaissait, ils étaient pleins d'envie et de haine contre le divin Maître. Voilà les causes de leur aveuglement et des persécution qu'ils dirigeaient contre lui,

Ce sont les deux mêmes causes qui suscitent encore aujourd'hui tant d'ennemis à Notre Seigneur et à sa religion. Aussi les fidèles ne sauraient trop se mettre en garde contre ces funestes dispositions, et le meilleur moyen, c'est de ne prendre pour règle de sa foi que l'enseignement de l'Eglise infaillible de Jésus-Christ, de fuir la société de ceux qui ne cherchent qu'à exciter les autres à la haine de la religion et de l'Eglise.

Remarquons, en second lieu, que l'accusation des pharisiens est fondée sur un principe vrai, savoir que Dieu seul a le pouvoir de remettre les péchés; mais l'usage qu'ils font de ce principe est criminel. N'est-ce pas encore ce que font bien souvent les mauvais chrétiens. Ils se servent des paroles de l'Evangile interprêtées dans un sens faux, pour attaquer l'Eglise de Jésus-Christ. Les héritiques s'appuient sur la parole de Dieu, pour soutenir leurs erreurs; mais ils le font, en torturant le texte, et en en tirant ce qu'il ne renferme pas. Les libertins s'appuient sur la miséricorde divine, pour se livrer à leurs passions. Il n'y a peut-être pas dans toute notre religion, un seul principe que ses ennemis n'aient employé pour la combattre. Cet abus des vérités et des maximes de la religion doit nous faire sentir de plus en plus la nécessité de nous soumettre et de nous attacher à l'autorité sacrée que Jésus-Christ a chargée de la conservation de sa doctrine, en la douant de l'infaillibilité. Mais venons à la réponse de Notre Seigneur.

Il nous y fait voir bien clairement qu'il lit dans les cœurs, et que rien ne lui est caché. Les pharisiens auraient dû être frappés d'une chose si merveilleuse et revenir à des sentiments plus justes envers Notre Seigneur. Mais non! Ils s'obstinent dans leur aveuglement; ils ne veulent pas reconnaître la vérité, bien qu'elle brille à leurs yeux du plus vif éclat. Image bien fidèle, mais aussi bien triste de tous les impies qui ne veulent pas admettre les vérités de notre sainte religion, malgré toutes les preuves qu'ils en ont. On est étonné autant qu'affligé, de voir qu'ils ne veulent pas se rendre à la vérité, qu'ils ne veulent pas se laisser convaincre par les raisonnements les plus justes, les

plus irréfutables. Mais, quand on pense que les impies du temps de Notre Seigneur ne voulaient pas même se rendre à sa parole, appuyée des plus frappants miracles, la surprise tombe.

Nous voyons, par ce passage de l'Evangile, que Notre Seigneur sait ce qui se passe au fond des cœurs, et qu'il en fera la matière de son jugement sur nous. Nous ne pouvons rien lui cacher. Il voit les pensées dont nous nous entretenons. pensées de vanité, d'ambitions, de sensualité, d'impureté. Il voit ces soupçons injustes, ces jugements téméraires et précipités, ces murmures, ces impatiences ; il voit les motifs qui nous font agir, motifs de vaine gloire, de respect humain, d'amour propre, d'intérêt. Pensons-y bien, et que cette pensée nous porte à n'entretenir dans nos esprits et nos cœurs, que ce qui peut plaire à Dieu et jamais de ce qui est contraire à sa loi sainte.

Après avoir dévoilé les pensées des pharisiens et leur avoir ainsi donné une première preuve de sa divinité, il va leur en donner une seconde et il attire même particulièrement sur celle-ci leur attention. Pour vous prouver, leur dit-il, que j'ai réellement le pouvoir de remettre les péchés, et que je ne m'attribue pas à tort le pouvoir de Dieu, je vais guérir d'une seule parole, ce paralytique. L'épreuve était décisive. Car si Jésus eût été un imposteur, Dieu n'aurait pas confirmé sa parole par un miracle si évident. Or Notre Seigneur accomplit ce miracle, il guérit le paralytique. Croyez-vous que les pharisiens et leurs partisans vont se rendre à l'évidence de la vérité? Pas le moins du monde. C'est incroyable et pourtant c'est ainsi. Plus ils ont de lumières et moins ils voient. Tels sont nos impies et nos incrédules. Cela veut-il dire cependant qu'il faille désespérer entièrement de leur retour et de leur salut? Non, quelle que soit leur obstination, nous ne devons pas désespérer de leur conversion; mais il faut prier pour eux, prier beaucoup et faire tout son possible, en toute occasion, pour les ramener à Dieu. Que nous y parvenions ou non, nous aurons toujours fait notre devoir. Or le bon Dieu ne nous demande que cela.

Aussitôt que Notre Seigneur eut dit au paralytique : « Levez-

vous, emportez votre lit et retournez en votre maison, cet homme se leva et s'en alla chez lui publiant les grandeurs de Dieu. » Outre le sens littéral, ces paroles ont, selon les saints Pères, un sens mystique qui a rapport à la véritable conversion du pécheur. Le paralytique s'en retourna glorifiant Dieu. De même le pécheur à qui Dieu a remis ses péchés par l'absolution du prêtre, loit remercier Dieu de tout son cœur, d'un si grand bienfait; il ie doit pas craindre de le publier pour engager, exciter d'autres bécheurs à faire comme lui. Sur l'ordre de Notre Seigneur, le baralytique; 1° se leva et se mit à marcher. De même le pécheur converti ne doit pas se laisser abattre par le péché; il doit se naintenir dans la grâce de Dieu et tenir son âme élevée vers le ciel.

2° Le paralytique emporta son lit. Ainsi le pécheur converti loit emporter partout avec lui le souvenir des iniquités que Dieu lui a pardonnées, afin d'en avoir une plus vive horreur et l'en demander sans cesse pardon à Dieu. Saint Pierre a pleuré oute sa vie son péché, tout pécheur doit faire de même.

Enfin le paralytique retourna dans sa maison. De même le écheur une fois converti, doit fuir le monde, ses plaisirs et ses anités, pour ne plus vivre que pour Dieu. La fuite du monde st un des plus grands moyens de persévérance pour lui.

A la vue de si grands prodiges, le peuple était dans l'admira-on. Ne nous lassons pas, nous aussi, d'admirer Jésus-Christ et e le glorifier; mais surtout pénétrons-nous bien des divines eçons qu'il nous donne dans son Evangile, et pour lui être gréables, pour être dignes de porter le beau nom de chrétiens, ppliquons-nous à les mettre en pratique. Ainsi soit-il.

Au sujet de cet évangile on pourrait encore prêcher sur la persévérance, ı, comme a fait Bourdaloue sur la rechute dans le péché. Voir les deux ujets dans les instructions pour le carême.

Dix-neuvième Dimanche après la Pentecôte

Evangile selon Saint Mathieu XXII, 1 et suivants

En ce temps-là, Jésus continuant de se servir de paraboles, dit aux princes des prêtres et aux pharisiens : Le Royaume du Ciel est semblable à un roi qui, étant près de faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs pour appeler aux noces les conviés; mais ils refusèrent d'y venir. Il envoya encore d'autres serviteurs avec ordre de dire de sa part aux conviés : J'ai préparé mon festin, j'ai fait tuer mes bœufs et tout ce que j'avais fait engraisser, tout est prêt, venez aux noces. Mais les conviés s'en soucièrent peu et s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, l'autre à son trafic ordinaire. Les autres se saisirent de ses serviteurs, et après leur avoir fait divers outrages, ils les tuèrent. Le roi l'ayant appris fut vivement irrité, et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers et brûla leur ville. Il dit alors à ses serviteurs : Le festin des noces est tout prêt; mais ceux qui y avaient été invités n'en étaient pas dignes. C'est pourquoi, allez dans les carrefours et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. Ses serviteurs aussitôt s'en allant par les rues, assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle des noces fut remplie de personnes qu s'assirent à table. Le roi étant entré pour voir ceux qui étaien à table, aperçut dans ce lieu un homme qui n'avait point de rob nuptiale et lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici, n'ayan point de robe nuptiale. Cet homme ne put répondre un seul mot Alors le roi dit à ses gens : Liez-lui les pieds et les mains e jetez-le dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura de pleurs et des grincements de dents. Car il y a beaucou d'appelés, mais peu d'élus.

Explication de la parabole.

Dans cette parabole, il y a trois parties : la première s rapporte aux Juifs; la deuxième aux Gentils; la troisième a jugement dernier.

Le roi qui célèbre les noces de son fils unique, c'est Dieu, le roi du ciel et de la terre. Le prince royal, c'est Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu fait homme pour nous racheter. Le festin préparé, c'est la religion chrétienne. La salle des noces, c'est l'Eglise de Jésus-Christ. Considérons d'abord la vocation des Juifs à la vraie religion, Dieu les avait choisis pour être son peuple de prédilection et toujours il s'est montré d'une bonté sans bornes à l'égard de ce peuple.

Le roi envoya ses serviteurs appeler ceux qu'il avait conviés aux noces de son fils. Etait-il donc nécessaire qu'il les fit appeler de nouveau? L'invitation aux noces d'un roi n'est-elle pas assez honorable pour qu'on doive s'empresser de s'y rendre? Le choix que Dieu avait fait des Juifs, pour être son peuple particulier, l'avantage qu'il leur avait donné sur toutes les autres nations, en leur faisant connaître son saint Nom, en les rendant dépositaires de sa loi, en faisant naître d'eux le Messie, ne devait-il pas les lui attacher? Devait-il être nécessaire qu'après leur avoir donné sa loi, Dieu leur envoyât encore ses serviteurs et suscitât des prophètes pour la leur rappeler et les ramener à son observation? Nous le voyons, avec une bonté que lui seul peut avoir, renouveler constamment ses instances ; à ses avertissements négligés en ajouter sans cesse de nouveaux ; après ses premiers prophètes rebutés, en envoyer d'autres.

Nous le voyons envoyer son divin Fils, qui étant fait homme prêche par sa parole et plus encore par ses œuvres admirables. Nous voyons enfin Notre Seigneur Jésus-Christ envoyer ses apôtres qui, à leur tour, prêchant sa doctrine si sublime et multipliant les miracles pour toucher le peuple Juif et le gagner à Dieu. Et au milieu de tous ces témoignages de la bonté de Dieu, nous voyons ce peuple privilégié presque toujours infidèle, méconnaître la main dont il recevait tant de bienfaits et tomber d'idolâtries en idolâtries. Peuple inconstant qui, dans la prospérité, abandonnait son souverain bienfaiteur, et, dans l'adversité, revenait à lui; peuple ingrat qui ne payait les bienfaits du Seigneur que par ses outrages et le mépris de ses lois. Nous

sommes justement indignés d'une telle ingratitude; mais n'avons-nous pas à nous faire les mêmes reproches? Nous avons reçu en abondance les grâces de Dieu, comment y avons-nous répondu? Il a toujours été bon pour nous, il nous a comblés de bienfaits; Lui en sommes-nous reconnaissants? Le servons-nous comme nous le devrions? Ne nous est-il pas arrivé même de nous servir de ses biens pour l'offenser? Ne l'avons-nous pas outragé, délaissé, méprisé trop souvent? Nous sommes aussi bien coupables et bien ingrats envers notre Dieu. Reconnaissons-le, demandons-lui pardon et prenons la résolution de le servir avec plus de zèle et de fidélité.

Les premiers conviés ne voulurent point venir; les seconds firent de même et s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, l'autre à ses affaires. Les motifs qui empêchent ceux-ci de se rendre au festin représentent les raisons qui empêchaient les Juifs et qui empêchent encore beaucoup de chrétiens de se rendre aux invitations du Seigneur. Elle sont principalement de deux espèces. Dans les uns ce sont les occupations qui dominent, les intérêts temporels, le soin d'augmenter sa fortune; dans les autres, ce sont les dissipations et les plaisirs de la vie.

Hélas! nous, pasteurs des âmes, nous avons beau inviter les pécheurs au festin nuptial; nous avons beau leur parler des miséricordes du Seigneur, ainsi que de sa justice redoutable; nous avons beau leur rappeler qu'ils ont une âme à sauver et qu'ils doivent s'occuper de cette affaire, comme de la plus importante, de la plus nécessaire de toutes, ou plutôt de la seule vraiment nécessaire, ils ont bien autre chose à faire. Ne faut-il pas qu'ils aillent à leurs affaires ou qu'ils courent à leurs plaisirs? Tout ce qui ne se rapporte pas à ces intérêts d'un jour, qui disparaîtront certainement à la mort, si pas avant, est nul pour eux. Quel aveuglement! quelle folie! Oh! quand les hommes comprendront-ils que l'affaire principale, celle qui doit passer avant tout le reste, est le salut de leur âme?

A ces deux classes d'invités qui refusent si légèrement l'honneur que voulait leur faire le roi, Jésus-Christ en joint une

troisième qui, à l'indifférence joint la cruauté, et qui se saisit des serviteurs du roi, les outrage et les fait mourir. Les serviteurs envoyés la troisième fois, pour appeler les invités sont les apôtres. Les conviés insolents et meurtriers sont les Juifs du temps de Notre Seigneur, les princes des prêtres, les docteurs de la loi, les pharisiens, qui, non contents de fermer l'oreille à sa voix, le persécuteront et le mettront à mort lui-même et les apôtres qui le suivront. Les commencements du christianisme ont été l'accomplissement de ces paroles prophétiques. On y voit le zèle des apôtres et la rage qui s'acharnait sur eux, leur prédication courageuse et la persécution qu'elle leur attirait. De tous leurs ennemis les plus ardents étaient les Juifs. Où ceux-ci avaient la force en mains, ils les persécutaient eux-mêmes et les faisaient périr. Où ils ne l'avaient pas, ils leurs suscitaient des persécuteurs.

Nous nous félicitons sans doute de n'en être pas venus à de tels excès contre les ministres de la religion. Mais est-ce assez pour nous? N'y participons-nous pas, en quelque sorte, par une haine secrète contre les ministres de Dieu, surtout contre ceux qui parlent de sa part avec plus d'édification et de zèle? Ne nourrissons-nous contre eux aucun sentiment de jalousie et d'envie? Ne prenons-nous aucun plaisir à les voir outrager, diffamer, persécuter? N'applaudissons-nous pas à ceux qui en parlent mal, qui leur souhaitent du mal, qui leur en font? Ne sommes-nous pas de ce nombre? Prenons-y garde, la persécution contre les ministres de la religion porte malheur.

Le roi, dit Notre Seigneur, ayant appris comment ses serviteurs avaient été traités, entra dans une grande colère et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers et brûla leur ville. C'est là l'image des châtiments des Juifs. Pour les punir de leurs crimes et de leur obstination dans l'incrédulité, le Seigneur suscita contre eux la puissance Romaine. Les armées de Vespasien et de Tite ont détruit le peuple Juif et la ville de Jérusalem. Onze mille Juifs périrent au siège de Jérusalem; la ville et le temple furent détruits et les habitants survivants,

vendus et dispersés dans le monde, et jamais les Juifs n'ont pu reformer une nation. Ils sont encore errants par le monde. C'est ainsi que tous ceux qui persécutent la religion doivent s'attendre tôt ou tard aux châtiments du Seigneur.

La seconde partie de la parabole regarde les Gentils. Ici ce ne sont plus seulement quelques personnes déterminées qui sont appelées au festin; ce sont tous ceux qui se trouveront dans les rues, les places ou les carrefours. Les premiers conviés sont jugés par le roi indignes de l'honneur qu'il voulait leur faire. Un nombre beaucoup plus grand va les remplacer et la salle qu'ils ont voulu laisser vide va être remplie. Ainsi les Juifs n'ont pas voulu répondre à l'appel de Dieu, les infidèles vont être appelés et entreront en foule dans la vraie Eglise. Ce qu'annonce ici Jésus-Christ, ses apôtres l'ont exécuté. Persécutés par les Juifs, lassés de leur obstination, ils sont allés prêcher la foi aux Gentils, et ceux-ci se sont convertis en foule; ils ont été substitués aux Juifs dans les promesses célestes.

Instruits par le malheur des Juifs, craignons de laisser passer à d'autres le bien si précieux de la foi, qu'ils ont méprisée. Car tel est l'ordre de la Providence, que quand une nation s'est abandonnée à ses prévarications, jusqu'à perdre le don de la foi, en le rejetant, Dieu en élit d'autres pour la remplacer. C'est ainsi que les peuples d'Orient ont été remplacés dans la foi dont ils se sont rendus indignes, par les peuples du Nord, et que les peuples d'Europe qui l'ont aussi rejetée, ont été remplacés par les peuples du Nouveau-Monde. Ce n'est pas seulement à l'égard des peuples que Dieu agit ainsi, mais encore à l'égard des particuliers, en donnant à l'un les grâces que l'autre rejette. Que de grâces Dieu nous avait destinées et que notre indifférence nous a fait perdre et a fait passer en de meilleures mains, qui ont su en profiter. Ayons donc la plus grande estime de notre foi et des grâces du Seigneur. Conservons-les avec humilité et craignons-en la perte.

Mais il y a, dans cette parabole, un dernier trait qui nous regarde tout particulièrement. Le roi entra dans la salle du

festin, pour voir ceux qui étaient à table et il aperçut quelqu'un qui n'avait pas la robe nuptiale. Cette visite du roi signifie le jugement de Dieu. Il ne suffit pas d'entrer dans la salle du festin, il faut encore être revêtu de la robe nuptiale; c'est-à-dire qu'il ne suffit pas d'entrer dans la vraie Eglise; mais il faut encore être revêtu de la vraie foi. Il ne suffit pas d'avoir été baptisé et de porter le nom de chrétien pour être sauvé; il faut encore en faire les œuvres et mener une vie conforme à sa croyance. C'est ce que Dieu examinera un jour et nous devons nous y attendre. La robe nuptiale dont il faut que nous soyons revêtus, c'est la foi unie à la grâce sanctifiante et accompagnée de bonnes œuvres. Ne l'oublions pas, si nous ne portons pas cette robe, nous serons traités comme le convive de la parabole : « Mon ami, lui dit le roi, comment êtes-vous entré ici, sans avoir la robe nuptiale? » Et cet homme demeura muet. Que pourrons-nous répondre, au jour du jugement, si nous nous présentons sans la robe nuptiale, c'est-à-dire, sans la grâce sanctifiante? Pas un mot. Nous serons muets comme cet homme. Qu'aurions-nous à dire? Si nous ne l'avons pas, ce sera notre faute; car le bon Dieu nous l'offre et nous donne tous les moyens de l'avoir.

Alors le roi le fit jeter dehors, pieds et mains liés dans les ténèbres extérieurs, où il n'y a que pleurs et grincements de dents. Dieu aussi, un jour, dira à ses anges : Saisissez ces pécheurs et qu'ils soient précipités dans l'abîme de l'éternité malheureuse! Pensons-y sérieusement, si nous voulons éviter le châtiment, évitons la faute qui l'attire, c'est-à-dire le péché mortel. Ainsi soit-il.

On peut traiter ici de nos devoirs envers la grâce : Correspondance à la grâce — ou abus et mépris de la grâce. Voir instructions pour le carême.

Vingtième Dimanche après la Pentecôte

Evangile selon Saint Jean, IV. 46 et suivants

En ce temps là, il y avait un officier dont le fils était malade à Capharnaüm. Cet homme ayant appris que Jésus était arrivé de Judée en Galilée, alla le prier de guérir son fils qui était à l'article de la mort. Jésus lui dit : Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous ne croyez point. Cet officier lui dit : Seigneur, venez avant que mon fils ne meure. Jésus lui dit : Allez, votre fils est sauvé. Il crut à la parole que Jésus lui avait dite et s'en alla. Et comme il arrivait, ses serviteurs vinrent au devant de lui et lui annoncèrent que son fils était en parfaite santé. Il leur demanda à quelle heure il s'était mieux porté. Ils lui répondirent : Hier, à la septième heure du jour, la fièvre l'a quitté. Le père reconnut que c'était à cette heure là que Jésus lui avait dit : Votre fils est en bonne santé. Et il crut, lui et toute sa famille.

Explication de l'Evangile

1. Il est question, dans cet évangile, d'un homme dont le fils était gravement malade et sur le point de mourir. Comme il aimait beaucoup son enfant, il voulait à tout prix le sauver. Ayant entendu parler des guérisons opérées par le divin Sauveur, il vint le trouver pour le supplier de sauver la vie à son enfant bien-aimé. Cette démarche lui valut la santé de son fils, sa conversion à la foi, ainsi que celle des personnes de sa maison. C'est ainsi que le bon Dieu se plaît quelquefois à gagner ou à ramener les âmes à lui par la voie des épreuves et des afflictions.

Quand le bon Dieu nous envoie des peines, au lieu de nous laisser aller à une vaine douleur, au chagrin, au désespoir, rentrons en nous-mêmes et considérons bien que, s'il nous frappe, c'est qu'il a pour cela de bonnes raisons, et qu'il ne le fait que pour notre plus grand bien.

Si nous avons la conscience de servir fidèlement le Seigneur et que, néanmoins, il nous envoie des peines, croyons fermement qu'il a en vue d'éprouver notre fidélité et de nous donner l'occasion d'acquérir de plus grands mérites C'est ce qu'il a fait pour le saint homme Job, pour Tobie et pour bien d'autres saints personnages qui le servaient avec la plus grande fidélité. Ils ont compris que les maux qui tombaient sur eux venaient de Dieu qui voulait les éprouver. Ils se sont soumis parfaitement à sa sainte volonté, ont supporté avec patience leurs peines, pour être agréables au Seigneur, et par là, ont acquis les plus riches trésors pour la vie éternelle.

Si, au contraire, notre conscience nous reproche des fautes graves, si nous reconnaissons que nous sommes en disgrâce avec Dieu, considérons les peines qu'il nous envoie, comme un moyen dont il se sert pour nous rappeler à lui. C'est par ce moyen qu'il a converti l'officier de Capharnaüm et sa famille. Des millions d'âmes ne doivent leur salut qu'aux malheurs dont le bon Dieu les a frappées, au milieu de leurs égarements. Sachons donc profiter de nos épreuves, soit pour nous attacher davantage à Dieu, soit pour revenir à lui et faire une sincère pénitence.

2. Considérons maintenant la conduite de l'officier de Capharnaüm. Son fils est à la mort. Le malheureux père a sans doute eu recours à tous les moyens de guérison, mais en vain. Enfin il entend parler de Notre Seigneur et de ses merveilles et il s'empresse de venir le trouver et de lui demander la guérison de son enfant. Ce n'est pas pour lui-même, ce n'est pas pour son âme que cet homme vient trouver Jésus-Christ ; c'est uniquement pour obtenir une faveur temporelle, et il y met tout l'empressement possible. N'est-ce pas ainsi que nous agissons d'ordinaire ? Nous ne pensons presque pas à notre âme ; mais, quand il s'agit des biens temporels, oh ! alors, il n'y a rien que nous ne fassions pour les obtenir. Pour de l'argent, des honneurs, des dignités, des plaisirs, pour satisfaire ses goûts ou ses passions, on ne recule devant rien ; on sait s'imposer des peines, des travaux, des sacrifices de toutes sortes. Si le jour ne suffit pas, on y

emploie la nuit; on va même jusqu'à exposer sa vie, pour se procurer ces biens qui sont si peu de chose, qui ne font que passer, dont souvent on n'a pas même l'avantage de jouir, quand on les a acquis. Et on ne fait rien ou presque rien pour son âme. C'est une grave erreur; c'est faire tout le contraire de ce que l'on devrait. Car la vraie sagesse nous recommande de rechercher les biens de l'âme, la grâce et l'amitié de Dieu avant tout le reste et de préférence à tout le reste. « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, dit le Sauveur, et le reste vous sera donné par surcroît (1) ». Il ne faut pas négliger ses affaires temporelles; mais il faut soigner, en même temps et de préférence, ses affaires spirituelles; les biens de l'âme doivent passer avant ceux du corps.

3. A la prière de cet homme, Notre Seigneur répondit : « Si vous ne voyez des miracles, vous ne croyez point ». Ce reproche de Jésus-Christ nous fait voir que la foi de l'officier était bien faible et bien imparfaite. Combien de chrétiens méritent ce reproche! Combien qui voudraient des miracles nouveaux pour croire tout ce que la Sainte Eglise nous enseigne au nom du Seigneur, comme si ce n'était pas assez des miracles de l'Evangile et du miracle plus grand encore de l'établissement et de la conservation de l'Eglise, malgré les obstacles qu'elle a eu à surmonter et malgré les persécutions et les combats qu'elle a à soutenir. Ne soyons pas si ingrats envers le bon Dieu. Nous avons plus de preuves qu'il ne nous en faut de la vérité de la religion chrétienne. Croyons et ne cessons d'affermir notre foi, par la prière, par les sacrements et par les bonnes œuvres, qui en sont l'aliment.

En même temps qu'il adresse un reproche à l'officier, Notre Seigneur veut éprouver sa foi. Or cette épreuve tourna toute à l'avantage du pauvre père. Au lieu de se rebuter, il insiste et dit avec confiance à Jésus : « Venez avant que mon fils ne meure ». Ce n'est pas encore une foi parfaite; puisqu'il croit nécessaire la présence de Jésus près du malade. Mais le divin

(1) Math. VI, 33.

Sauveur voyant ses bonnes dispositions et, en particulier, l'humilité avec laquelle il a reçu son reproche, va achever son œuvre et le gagner entièrement, en exauçant sa prière. « Allez, dit-il, votre fils est guéri ». Notre Seigneur récompense admirablement la foi quoique imparfaite encore de l'officier de Capharnaüm et surtout son humilité. Si cet homme s'était irrité du reproche qui lui était fait, assurément il n'aurait rien reçu de Jésus-Christ; mais, au contraire, il s'est humilié et voilà pourquoi il a été exaucé. « Celui qui s'élève sera abaissé, celui qui s'abaisse sera élevé (1) ». Autant le bon Dieu déteste l'orgueil, autant il aime l'humilité.

Sur la parole de Jésus, l'officier s'en retourna plein de confiance. En chemin, il rencontra ses serviteurs qui venaient lui annoncer l'heureuse nouvelle de la guérison de son fils. Il apprit d'eux que celui-ci avait été guéri à la septième heure, précisément au moment où Notre Seigneur lui avait dit : Allez, votre fils est guéri. » Alors, à la vue d'un si grand miracle opéré par un seul acte de la volonté de Jésus-Christ, il crut entièrement en lui et, par son zèle à faire connaître ce qui s'était passé entre lui et Notre Seigneur, il convertit toute sa famille et ses serviteurs. Tous furent gagnés au divin Sauveur. Telle fut la reconnaissance de cet homme de bien.

Rappelons-nous que, nous aussi, nous avons été comblés des bienfaits de Dieu, bienfaits de l'ordre naturel, bienfait de l'ordre surnaturel ou de la grâce. Nous ne vivons que des bienfaits de Dieu. Sachons donc lui témoigner notre reconnaissance en toute occasion; donnons-nous à lui, comme a fait l'officier de Capharnaüm, et efforçons-nous par notre bonne conduite, nos bonnes paroles, nos prières, notre zèle, de lui gagner des âmes. Usons pour cela de notre influence dans notre famille et sur nos amis. Nous ne pouvons rien faire qui soit plus agréable à Dieu. Ainsi soit-il.

---

(1) Luc XIV, 11.

B. De la prière.

Cet évangile nous fournit une preuve évidente de l'efficacité de la prière faite dans les dispositions requises par le bon Dieu, pour être exaucée. D'abord cet officier qui avait entendu parler de Notre Seigneur, de ses miracles et en particulier des guérisons qu'il opérait par sa parole toute puissante, crut que lui aussi pourrait obtenir la guérison de son fils. Il crut à la puissance de Jésus et de plus il était bien disposé à abandonner le paganisme, pour devenir disciple du Sauveur, s'il obtenait, comme il l'espérait, ce qu'il demandait. Ainsi il demande une faveur temporelle; mais avec l'intention d'en profiter pour son salut et le salut des personnes de sa maison. C'est dans cette disposition que nous devons être, quand nous demandons à Dieu des biens temporels. Nous devons, avant tout, avoir en vue notre bonheur éternel, le salut de notre âme et nous ne devons rechercher les biens temporels que pour autant qu'ils nous seront utiles, pour parvenir à notre fin dernière qui est la possession de Dieu dans le Ciel. « Cherchez avant tout le Royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît. » (1) Telle est la doctrine de notre divin Sauveur.

C'est en vain que nous demanderions des richesses, des dignités, une vie commode, la guérison d'une maladie, un temps favorable, une bonne santé, l'éloignement des fléaux, ou tous autres biens temporels, si nous n'avions en vue que l'avantage temporel, et si nous n'étions disposés à en profiter pour le bien de notre âme. Ainsi, quand le roi Antiochus demandait à Dieu sa guérison, il ne fut pas exaucé, parce qu'il n'avait en vue que ce bien purement temporel et ne se proposait pas d'en profiter, pour mener une vie meilleure. Certes, si Notre Seigneur n'avait su que l'officier dont il est question dans notre évangile, se convertirait il ne l'aurait pas exaucé. Demander à Dieu une faveur temporelle, sans avoir l'intention d'en profiter pour le bien spirituel de son âme, c'est faire une chose qui ne peut lui être agréable.

---

(1) Mat. VI. 33.

C'est pourquoi c'est en vain que nous demanderons à Dieu quelque avantage temporel, aussi longtemps que nous nous obstinerons à vivre en péché mortel, et que nous ne penserons pas à nous convertir; car le bon Dieu n'exauce pas les pécheurs obstinés ». Il faut donc, avant tout, que ces pécheurs se réconcilient avec lui, ou soient dans la disposition de se convertir et de faire pénitence, comme l'officier de Capharnaüm. Quand donc nous voulons demander à Dieu quelque bien temporel, commençons toujours par rentrer en nous-mêmes, examinons sérieusement notre conscience. Si elle est souillée de quelque péché mortel, demandons-en sincèrement pardon à Dieu, par une bonne confession, ou, en attendant la confession, par un acte de contrition parfaite. Si nous agissons autrement, il ne faut pas compter que Dieu nous exaucera. C'est là ce qui explique en grande partie, pourquoi il y a tant de prières qui ne sont pas exaucées.

Non seulement l'officier de Capharnaüm demande la guérison de son fils, avec l'intention de se convertir, mais sa prière est accompagnée de toutes les qualités requises pour être agréable à Dieu. Ainsi : 1° il fait sa prière avec le plus profond respect, disposition qui suppose l'attention de l'esprit. Il vient trouver Jésus, dit l'Evangile, et le supplie de venir guérir son enfant. 2° Il fait sa prière avec une grande humilité. Notre Seigneur, en effet, pour l'éprouver, semble le rebuter, en lui faisant un reproche assez amer. Mais lui, sans en paraître affligé, ni découragé, insiste davantage. 3° Il fait sa prière avec confiance; car il croit fermement que Jésus-Christ peut sauver son fils et qu'il exaucera sa prière. 4° Enfin il prie avec persévérance, comme l'indique le mot « insister » de l'Evangile. « Il insista disant : Seigneur, venez avant que mon fils ne meure. » Ce sont là toutes les qualités qui doivent accompagner nos prières, si nous voulons être exaucés et obtenir ce que nous demandons. Nous devons prier avec attention, humilité, confiance et persévérance.

La première condition exigée pour que la prière soit exaucée, c'est l'attention de l'esprit, à ce que l'on demande ou tout au

moins à Dieu, à qui l'on s'adresse. Cette condition est absolument nécessaire; elle est, en quelque sorte, l'âme de la prière; car la prière ne doit pas être seulement sur les lèvres; mais elle doit être dans l'esprit et dans le cœur. C'est l'esprit et le cœur qui doivent prier; la bouche ne fait qu'exprimer les sentiments du cœur. Si donc notre esprit ne s'élève pas vers Dieu; s'il divague et se dissipe volontairement, quoi que nous disions, quelque temps que nous employions à prier, ce n'est plus une prière que nous faisons. Au lieu d'honorer Dieu, nous l'offensons, en lui parlant sans faire attention à lui, sans nous soucier de sa majesté infinie, et nous méritons ce reproche qu'il adressait aux Juifs : « Ce peuple m'honore du bout des lèvres; mais son cœur est loin de moi. » (1) Prenons donc bien garde à la dissipation dans la prière, et efforçons-nous d'être toujours bien attentifs. Occupons-nous y uniquement de Dieu et de ce que nous demandons et pas d'autre chose; et quand, sans qu'il y ait de notre faute, nous avons des distractions, éloignons-les aussitôt que nous les remarquons et revenons à Dieu.

2° La prière doit être humble. Qu'est-ce à dire? En quoi consiste cette humilité? Quand nous prions, nous devons nous reconnaître indignes de toute grâce, et même de nous présenter devant Dieu. Cette humilité, quoique intérieure, doit se manifester dans notre posture et dans tout notre maintien, qui doit être celui d'un vrai suppliant. Il ne faut donc apporter dans nos prières, ni orgueil, ni présomption. « Dieu, dit saint Jacques, résiste aux orgueilleux et il n'accorde sa grâce qu'aux humbles. » (2) Il méprise, dit le psalmiste, les prières des présomptueux, et il exauce, au contraire, celles des humbles. Nous en avons un bel exemple dans la parabole du pharisien et du publicain. Celui-ci a été exaucé, à cause de son humilité, et l'autre, au contraire, à cause de son orgueil, est retourné chez lui plus coupable qu'il n'était auparavant. Ainsi, quand nous

(1) Math. XV. 8.
(2) Jac. IV. 6.

prions, humilions-nous devant Dieu, reconnaissons-nous indignes de paraître devant lui et d'être exaucés.

Toutefois ayons confiance en lui; car, si nous ne pouvons compter en rien sur nous-mêmes, nous devons compter entièrement sur la bonté infinie de Dieu. « Jamais personne ne s'est repenti d'avoir eu confiance en Dieu », dit l'Esprit Saint. « Quoi que vous demandiez dans vos prières, dit Jésus-Christ, croyez que vous l'obtiendrez et il vous sera accordé. (1) — Demandez, dit-il et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira » (2) Que de miracles le bon Dieu n'a-t-il pas opérés en faveur de cette confiance! N'est-ce pas à elle plutôt qu'à sa miséricorde, qu'il attribue, en mille endroits de l'Ecriture sainte, la vertu toute puissante de la prière? N'est-ce pas à cause de sa confiance qu'il accorda à la chananéenne la guérison de sa fille? N'est-ce pas à cause de sa confiance en sa puissance qu'il accorda au centenier la guérison de son enfant? Que de faits semblables on trouve dans l'Evangile. Ayons donc confiance en Dieu, quand nous prions, comptons sur sa bonté infinie. Il peut se faire que nous ne soyons pas exaucés immédiatement; mais ne nous décourageons pas; espérons toujours et persévérons dans la prière; car elle doit être persévérante; c'est la quatrième qualité qu'elle doit avoir.

Voyez l'officier dont il est ici question. Il ne cesse pas de prier, parce que Notre Seigneur le rebute; il insiste, au contraire, et prie jusqu'à ce qu'il ait obtenu ce qu'il demande, et Notre Seigneur finit par l'exaucer. Rappelez-vous l'histoire de la chananéenne. Sa fille était possédée du démon. Elle vient prier Jésus de la délivrer en s'écriant : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi; ma fille est misérablement tourmentée par le démon. Notre Seigneur répondit, pour l'éprouver : « Je ne suis pas envoyé pour les Gentils, mais pour les Juifs. » Néanmoins cette mère affligée ne perdit pas courage et elle continua à prier avec confiance : Seigneur, dit-elle, vous pouvez me consoler, ayez

(1) Marc, XI. 24.
(2) Luc, XI. 9.

pitié de moi. Jésus répliqua : Mais le pain des enfants ne doit pas être donné aux chiens. Il est vrai, Seigneur, reprit-elle ; mais les petits chiens reçoivent au moins les miettes qui tombent de la table du maître. Jésus voyant alors la confiance inébranlable de cette femme, lui accorda ce qu'elle demandait. Ainsi par sa persévérance, elle a, en quelque sorte, triomphé du Fils de Dieu.

Imitons ces beaux exemples, prions constamment le bon Dieu, et ne nous lassons jamais de lui demander les grâces dont nous avons besoin. Mais prions comme il convient. Ne demandons à Dieu que des choses bonnes et utiles à notre salut et au salut des autres, et demandons les lui comme il faut. Prions chaque jour, le matin et le soir, quelquefois même pendant la journée, avant et après les repas ou le travail, quand on sonne l'angelus, quand nous avons des tentations ; dans nos maladies, nos afflictions, nos épreuves. Dieu nous bénira, nous protégera, nous accordera ses grâces et ses faveurs. Ainsi soit-il.



Vingt-et-unième Dimanche après la Pentecôte

Evangile selon Saint Mathieu, XVIII. 23 et suivants

En ce temps-là, Jésus dit : Le Royaume des Cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. Et ayant commencé à entrer en compte avec eux, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. Mais comme ce serviteur n'avait pas de quoi les rendre, son maître commanda qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait, pour payer ce qu'il lui devait. Ce serviteur se jetant à ses pieds, le conjurait en lui disant : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout. Le maître de ce serviteur, en ayant compassion, le laissa aller et lui remit sa dette. Mais ce serviteur étant sorti rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers. L'ayant pris à la gorge, il l'étouffait presque en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjurait disant : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout. Mais il ne voulut point entendre et il alla donner ordre qu'on le mît en prison et qu'on l'y retînt jusqu'à ce qu'il lui rendît ce qu'il lui devait. Les autres serviteurs, ses compagnons, le voyant agir avec une telle dureté, en furent fort indignés et vinrent avertir leur maître de tout ce qui venait d'arriver. Alors le maître l'ayant fait venir, lui dit : Méchant serviteur, je t'ai remis tout ce que tu me devais, dès que tu m'en eus prié ; ne fallait-il donc pas que tu eusses aussi pitié de ton compagnon, comme j'ai eu pitié de toi ? Aussitôt, animé d'une juste colère, le maître le fit livrer entre les mains des bourreaux pour le châtier avec rigueur, jusqu'à ce qu'il payât ce qu'il devait. C'est ainsi que mon Père, qui est dans le Ciel, vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère, du fond du cœur.

Explication de la parabole

Notre Seigneur nous donne dans cet évangile sous la forme d'une parabole, une leçon bien importante, un précepte qui n'est

que trop violé. Ce précepte, c'est l'obligation de pardonner à ceux qui nous ont fait du mal, de ne conserver contre eux ni haine, ni rancune, ni désir de vengeance. Le bon Dieu tient tellement à l'accomplissement de ce précepte, qu'il ne nous accorde le pardon de nos péchés qu'à la condition que nous pardonnions nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés.

C'est là ce que Notre Seigneur veut nous faire comprendre dans cette parabole.

« Le Royaume des Cieux, dit-il, est semblable à un roi qui voulut entrer en compte avec ses serviteurs. » Voici le sens de ces paroles : Dieu agit à l'égard des enfants de son Eglise, qui est son Royaume sur la terre, comme un roi de ce monde agirait à l'égard de ses serviteurs, à qui il demanderait compte de leur administration. Certes le bon Dieu a le droit de nous demander compte de notre vie ; car il est notre roi et notre souverain Maître et nous ne sommes que ses serviteurs. Il ne faut pas nous le dissimuler ; ce compte, nous le rendrons tôt ou tard ; nous le rendrons volontairement ou de force ; nous le rendrons volontairement en cette vie, ou nous le rendrons dans l'autre malgré nous ; nous le rendrons maintenant à sa miséricorde ou, après la mort, à sa justice. Mais, prenons-y garde, nous avons tout intérêt à lui rendre ce compte en cette vie. Ici-bas nous pouvons obtenir le pardon ; mais, après la mort, il n'y a plus de pardon à espérer. Cette vie est le règne de sa miséricorde ; l'autre est le règne de sa justice. Il nous faut donc profiter du temps que le bon Dieu nous donne pour nous réconcilier avec lui, si nous avons eu le malheur de l'offenser mortellement. Or nous avons pour cela le sacrement de pénitence. Nous avons donc tout intérêt à nous en approcher souvent, à venir reconnaître et avouer nos fautes, et en demander pardon au Seigneur. C'est à ce saint tribunal que le bon Dieu nous appelle en cette vie ; c'est là qu'il veut que nous allions lui rendre compte de notre conduite. Quelque pécheurs que nous soyons, il nous accordera notre pardon, si nous venons dans de bonnes dispositions. C'est ce que Notre Seigneur veut nous faire voir par ces paroles : Quand le roi,

dit-il, commença à se faire rendre compte, on lui présenta un serviteur qui lui devait dix mille talents. Celui-ci implora la miséricorde de son maître, qui lui remit sa dette et le laissa aller. Ainsi le serviteur devait dix mille talents, ce qui était une somme énorme. Notre Seigneur prend à dessein, une somme aussi considérable, pour nous faire voir combien est grande la dette que nous contractons envers Dieu par le péché mortel.

Nous sommes sur la terre pour aimer et servir Dieu, pour procurer sa gloire, en nous sanctifiant et en contribuant, autant que possible, à la sanctification des autres. Mais que faisons-nous en commettant le péché? Nous outrageons la majesté infinie de Dieu; nous souillons notre âme qu'il a créée à son image; nous nous éloignons de lui; nous lui préférons nos passions, nous lui préférons le démon.

Ce n'est pas tout encore : pour nous arracher à l'enfer, le bon Dieu n'a pas hésité à immoler son divin fils. Le Fils de Dieu s'est fait homme, il a vécu dans l'humilité et la pauvreté; il a sacrifié sa liberté, son honneur et sa vie pour nous, il est mort pour nous sur une croix. Or par le péché, nous anéantissons en nous le fruit de la Rédemption; nous rendons inutile pour nous tout ce que Notre Seigneur a fait et souffert pour notre salut; nous foulons, en quelque sorte, son sang aux pieds; nous le crucifions de nouveau en nous. Comprenez donc combien le péché est odieux et combien est énorme notre dette envers Dieu, quand nous avons eu le malheur de le commettre.

Quand une personne en a injurié une autre gravement, elle est condamnée, par la justice humaine, à réparer l'injure qu'elle a faite. De même, quand nous offensons Dieu, nous sommes obligés, par sa justice, à réparer l'outrage que nous avons fait à son infinie majesté. Oui, par le péché, nous contractons une dette immense, infinie envers Dieu, une dette qu'il nous est impossible de payer par nous-mêmes; nous n'en n'avons pas plus le moyen que le serviteur dont il est ici question, n'avait le moyen de payer la somme énorme qu'il devait, puisqu'il ne l'avait pas.

Cela étant, que peut-il nous advenir? Nous ne pouvons donc nous attendre qu'aux châtiments de la justice divine? Oui, si nous n'avons pas recours à la miséricorde infinie de Dieu; non, si nous y recourons avec confiance et repentir.

Voyez ce que fait le serviteur du roi. Il ne peut payer sa dette. Le roi ordonne de le dépouiller de tout ce qu'il a, de le vendre, lui, sa femme et ses enfants. Que fait le malheureux? Il se jette aux pieds du roi, le conjure et lui promet de payer le tout. Voilà ce que nous devons faire, pour obtenir notre grâce, la rémission de nos dettes, de nos péchés : nous jeter aux pieds du Seigneur, implorer notre pardon et user des moyens qu'il nous offre, pour rentrer en grâce avec lui. Inutile d'espérer notre pardon, si nous ne le demandons pas comme il convient, c'est-à-dire, en reconnaissant et avouant nos péchés avec un cœur vraiment contrit et humilié.

2. Mais il y a une chose à laquelle on ne fait pas toujours assez attention, quand on vient demander pardon à Dieu de ses péchés, c'est de pardonner sincèrement à ceux qui nous ont fait du mal et de renoncer à tout sentiment de haine. Or aussi longtemps que nous sommes dans cette disposition, nous ne pouvons espérer que le bon Dieu nous pardonne nos péchés, et bien loin d'obtenir notre pardon, nous ne faisons qu'irriter Dieu davantage et attirer sur nous sa vengeance. C'est ce que Notre Seigneur enseigne dans le reste de la parabole.

Le serviteur à qui le roi avait remis une dette énorme, refuse de pardonner à un autre serviteur qui ne lui devait que cent deniers, une très petite somme, et il le fait jeter en prison après l'avoir déjà maltraité. Mais aussitôt que le roi apprend l'indigne conduite de ce misérable, il lui retire sa grâce et le livre aux exécuteurs de sa justice. C'est ainsi, dit Notre Seigneur, en terminant, que mon Père vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur. Ainsi nous n'avons pas de pardon à espérer de Dieu, si nous ne pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés. Cette doctrine est la conséquence du grand précepte de la charité donné par Notre

Seigneur : « Aimez votre prochain comme vous-même. » C'est-à-dire, aimez tous les hommes sans exception et sans distinction d'amis ni d'ennemis. Sans doute il est très pénible d'aimer ceux qui nous haïssent, qui nous ont fait ou nous font encore du mal. C'est de tous nos devoirs celui qui coûte le plus à notre cœur; mais c'est Jésus-Christ, notre Dieu, qui nous l'impose, c'est à nous de nous soumettre. « Aimez, dit-il, vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. » (1) Il ne faut pas dire que cela est impossible; car, avec la grâce de Dieu, tout est possible. Notre Seigneur a prié pour ses bourreaux; les martyrs ont prié pour leurs persécuteurs; puisqu'ils ont pu faire cela, dit Saint Augustin, pourquoi ne pourrions-nous pas le faire nous-mêmes? D'ailleurs, si c'était une chose impossible, Dieu ne l'aurait pas commandée. S'il nous ordonne d'étouffer la haine, de renoncer à tout projet de vengeance, de faire du bien à ceux qui nous font du mal, il sait que c'est une chose difficile; mais il nous accorde, dans ce cas les grâces qui nous sont nécessaires, si nous les demandons comme il convient.

Est-ce à dire pour cela que l'on ne doive pas défendre son droit, quand il est violé, que l'on doive laisser piller sa maison, voler son bien, laisser déshonorer son nom et sa famille? Non, Dieu ne nous interdit pas de nous défendre; mais il veut que, tout en défendant nos droits lésés, nous bannissions la haine de notre cœur et que nous n'excédions pas une défense légitime. On voit des personnes qui, lorsqu'elles ont été lésées ou injuriées par d'autres, s'irritent, éclatent en malédictions contre elles, emploient tous les moyens de leur nuire, méditent dans le secret leurs projets de vengeance, leur suscitent des procès, leur causent des dommages dans leurs propriétés, profitent de toutes les occasions pour leur faire de la peine.

Ce n'est pas là se défendre, c'est se venger, et c'est précisément ce que Dieu condamne. Encore une fois, nous pouvons défendre notre vie, notre honneur, nos biens, nos droits; mais

(1) Mat. VI. 44.

nous ne devons pas agir par haine, par esprit de vengeance. Tout en nous défendant, nous devons pardonner du fond du cœur, la peine qui nous est faite et être disposé à faire du bien, à rendre service à celui qui nous a fait du mal. Mais, si nous nous montrons impitoyables, comme le méchant serviteur de la parabole, Dieu, notre souverain Maître, sera aussi impitoyable pour nous et il exaucera, dans sa colère, la prière que nous lui adressons tous les jours, et dans laquelle nous prononçons notre condamnation. « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » C'est comme si nous disions : Ne nous pardonnez pas, car nous ne pardonnons pas. Entrons donc dans l'esprit de l'Evangile, pardonnons à tous ceux qui nous font du mal, comme a fait notre Seigneur. Ainsi soit-il.

B. De la douceur chrétienne.

Nous voyons dans cet Evangile comment le roi punit le premier serviteur, à cause de sa dureté à l'égard de son compagnon. Apprenons de là que nous ne devons jamais nous montrer durs envers les autres; mais qu'au contraire nous devons pratiquer envers tous la douceur chrétienne.

Voir Instructions sur la Vie de Jésus-Christ : Jésus-Christ modèle de douceur.



Vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte.

Evangile selon S. Math. XXII, 15 et suivants.

En ce temps-là, les pharisiens s'étant retirés, formèrent le dessein de surprendre Jésus dans ses paroles. C'est pourquoi ils lui envoyèrent leurs disciples avec des Hérodiens, qui vinrent lui dire : Maître, nous savons que vous êtes sincère et véritable, et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans craindre qui que ce soit ; parce que vous ne considérez point la qualité des personnes. Dites-nous donc votre sentiment : Est-on obligé de payer le tribut à César, ou peut-on s'en dispenser? Mais Jésus connaissant leur malice leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? Montrez-moi la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut. Aussitôt ils lui présentèrent un denier et Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription? De César, dirent-ils. Jésus leur répondit : Rendez-donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

Explication de l'Evangile.

Les pharisiens, qui haïssaient Notre Seigneur, ne cessaient de le poursuivre et ils cherchaient l'occasion de pouvoir le rendre odieux au peuple. Ils lui avait déja tendu bien des piéges ; mais il leur avait toujours échappé. Ils se concertèrent de nouveau et se décidèrent à le surprendre dans ses paroles, à lui poser des questions insidieuses et à chercher, dans ses réponses, un prétexte de l'accuser. C'est ainsi que, lorsque la méchanceté ne peut s'exercer impunément et employer la violence, elle a recours à la ruse et à la fausseté.

Comme les pharisiens avaient souvent tenté Jésus-Christ sur la religion, et qu'il avait toujours répondu avec la plus grande sagesse, ils résolurent de l'interroger sur les matières d'Etat et de lui poser une question à laquelle il ne pourrait, sans crime, se dispenser de répondre, et à laquelle il ne pourrait répondre, sans offenser le peuple ou l'empereur. Ils espéraient bien

l'engager dans le dernier parti et se proposaient de profiter de cela pour l'accuser, auprès du gouverneur romain, d'exciter le peuple à la révolte contre l'empereur. Par un raffinement de ruse et de méchanceté, les pharisiens envoient avec leurs émissaires des hérodiens, ou partisans d'Hérode, prince attaché aux Romains, de qui il tenait son pouvoir et qui le soutenaient. De plus ceux d'entre eux qu'ils envoyèrent faisaient semblant d'être du nombre des justes, c'est-à-dire de cette secte de zélateurs, qui, sous le prétexte de leur zèle pour la gloire de Dieu, qu'ils reconnaissaient pour le seul roi de la nation sainte, se faisaient un point de conscience de refuser le tribut et, en particulier, la cotisation personnelle exigée par les Romains et que les Juifs payaient bien à contre cœur.

Le Sauveur allait donc se trouver en face de deux partis opposés, ce qui, selon l'espoir des pharisiens, redoublerait son embarras, et son danger. Ainsi ces deux sectes les plus ennemies se réunirent et se concertèrent pour perdre Jésus. C'est ainsi encore que nous voyons les partis les plus hostiles les uns aux autres s'entendre et se réunir, pour combattre l'Eglise et la religion de Jésus-Christ. Mais, de même que Notre Seigneur a su déjouer toutes les ruses de ses ennemis ; de même aussi la Sainte Eglise triomphe des attaques dirigées contre elle ; car elle est soutenue par la puissance divine.

Une fois la décision prise, les émissaires se rendirent auprès de Notre Seigneur et ils essayèrent de le séduire par la flatterie, pour lui ôter tout soupçon de trahison. Leurs lèvres hypocrites osent louer la droiture et la sincérité de Jésus, pour arriver à leur dessein criminel. Cette manière de louer ceux qu'on veut perdre est aussi ancienne que le monde. Ce fut en flattant nos premiers parents que le démon les a entraînés dans la révolte contre Dieu. Depuis ce temps, la flatterie est encore, de tous les moyens de corruption, celui dont il se sert le plus souvent et qui lui réussit le mieux. On se laisse facilement prendre par la flatterie. On méprise et on déteste généralement les flatteurs ; mais on accueille et on chérit, en particulier, ceux par qui on est

flatté. Ce piège est d'autant plus difficile à éviter qu'il est souvent tendu avec une grande adresse. La flatterie sait se revêtir de toutes sortes de formes et est habile à choisir les plus propres au succès. Quelquefois elle se garde de donner des louanges grossières qui la feraient découvrir; mais, comme nous le voyons ici, elle loue l'homme des qualités qu'il possède réellement. Souvent elle ne le loue pas directement; mais elle a soin de le louer devant des personnes qui le lui rapporteront. D'autres fois, pour se donner un air de franchise, à de grandes louanges, elle entremêle quelques légers reproches. En un mot, elle change de forme selon les diverses circonstances.

On ne saurait trop se mettre en garde contre la flatterie. Mais que faut-il faire pour nous en garantir? Ce que Notre-Seigneur nous recommande : joindre la simplicité de la colombe à la prudence du serpent; (1) et pour y réussir, il faut posséder la vertu que la religion donne pour base à toutes les autres, l'humilité. L'homme vraiment humble est, par cela même, simple et prudent. Simple, toute affectation lui est étrangère, toute prétention odieuse, toute voie oblique, insupportable. Prudent, il sait qu'il faut se défier de la flatterie et n'a garde de s'y laisser prendre. Comme c'est par la vanité que la flatterie se glisse dans le cœur, l'humilité lui en ferme la porte.

Les pharisiens louèrent Notre Seigneur des qualités qu'il avait réellement. Que de preuves n'avait-il pas données de sa sincérité, de sa droiture, de sa fermeté de caractère! Mais, s'ils le croyaient tel qu'ils le disaient, pourquoi ne pas l'écouter, ne pas le croire et l'aimer? Pourquoi le haïr et le persécuter? Pourquoi lui tendre des pièges et chercher à le perdre? Quelle méchanceté et en même temps, quel aveuglement!

Voyons maintenant la fameuse question posée par ces hommes perfides : « Est-il permis de payer le tribut à César ou non? » La question était embarrassante et le piège adroit et habilement tendu. Quelque réponse qu'il donne, pensaient-ils, il ne pourra se tirer de nos mains. Si, comme nous l'espérons, il se déclare

(1) Mat. X. 16.

contre un tribut odieux à la nation juive, les Hérodiens sont là qui recueilleront ses paroles et n'auront rien de plus pressé que de le traduire auprès du Gouverneur Romain, comme un séditieux et un perturbateur de la paix publique. Si, au contraire, il se déclare pour les Romains, dès lors il perdra l'estime et la faveur du peuple. Le Messie, dirons-nous, doit nous apporter l'affranchissement et la liberté, et celui-ci veut nous forcer à accepter l'esclavage honteux des païens; il n'est donc pas le Messie, il n'est pas un prophète, ce n'est qu'un imposteur. Voilà donc le résultat de l'assemblée des chefs des Juifs et leur complot.

Mais c'était inutilement que les pharisiens se donnaient tant de peine. C'était en pure perte qu'ils multipliaient leurs crimes. Jésus ne peut être surpris: ils n'auront fait que lui procurer une nouvelle occasion de faire éclater sa sagesse.

D'abord il leur fait voir qu'il connaît le fond des cœurs, en démasquant leur hypocrisie : « Hypocrites, dit-il, pourquoi me tentez-vous? » Que ceux qui ourdissent, dans les ténèbres, des complots contre la sainte Eglise, pensent à cela. S'ils peuvent tromper les hommes, ils ne peuvent tromper l'œil de Jésus-Christ. Il les connaît, il voit ce qu'ils veulent et ce qu'ils font, et, un jour, s'ils ne reviennent pas à lui, il les confondra comme ils le méritent. Et nous, quand nous parlons à Notre Seigneur, songeons qu'il voit notre cœur. N'y voit-il pas de l'hypocrisie? Nous lui donnons les titres qu'il mérite, nous l'appelons notre Dieu, notre Sauveur, notre modèle; mais ne peut-il pas nous répondre : Hypocrites, si je suis votre Dieu, où sont votre amour, votre respect, votre obéissance, votre docilité, votre imitation? Nous lui demandons des grâces, l'humilité, la chasteté, la dévotion; mais ne peut-il pas nous répondre : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? Vous me demandez des grâces, et vous faites tout ce qu'il faut pour que je vous les refuse, ou pour en rendre l'effet inutile. Reconnaissons, en présence de Jésus-Christ, combien nous sommes coupables et demandons-lui sincèrement la grâce de nous corriger.

En entendant ce début de la réponse de Notre Seigneur, les pharisiens durent sentir qu'il allait encore leur échapper. Il le fit et bien simplement. Un long discours qu'il aurait fait sur les droits des puissances, sur les titres qu'avaient les Romains, par la conquête et par la possession, à la souveraineté de la Judée, eût été mal entendu et malicieusement interprété. Il tranche la question d'un seul coup. Il se fait présenter la monnaie dont on payait le tribut : « De qui, dit-il, sont cette image et cette inscription ? De César, dirent-ils. Mais, en répondant de la sorte, ils ne s'apercevaient pas qu'ils rompaient eux-mêmes le piège qu'ils avaient tendu. Car leur réponse faisait évanouir la difficulté de leur question et préparait à une décision qui ne pouvait rien avoir d'odieux. Puisque César avait pu faire frapper monnaie à son effigie, c'est qu'il était réellement souverain des Juifs et, par conséquent, il avait le droit d'exiger le tribut. C'était une conséquence toute naturelle, et que le plus simple d'entre le peuple ne pouvait s'empêcher d'apercevoir. » Alors Notre Seigneur leur dit : « Rendez donc à César, ce qui est à César, et à Dieu, ce qui est à Dieu. » Grande et noble maxime qui s'étend bien plus loin que la question des pharisiens.

Notre Seigneur fait de la soumission aux puissances souveraines, un précepte de sa religion. Il sanctionne leur autorité de la sienne et ordonne de leur rendre généralement et sans exception, tout ce qui leur est dû : respect, obéissance, amour, tribut, fidélité, prière, de même qu'on est tenu de rendre à Dieu ce qui lui appartient. Jésus-Christ ne vient pas ébranler les trônes de la terre, ni lever l'étendard de l'émeute ; il vient sauver les âmes et apprendre à tous les peuples la soumission à Dieu, et, en même temps, il nous apprend à voir, dans le dépositaire du souverain pouvoir, le représentant de la Divinité, et à lui obéir en tout ce qui n'est pas contraire à la loi divine. L'obéissance du chrétien n'est pas servile ; elle ne procède pas de la crainte ; mais elle a son fondement dans la conscience. Ayons donc pour l'autorité, le respect et l'obéissance que nous lui devons, selon Dieu, et soyons aussi fidèles à remplir nos devoirs envers Dieu, et à observer sa loi sainte.

La réponse si sage et si habile de Jésus-Christ remplit d'admiration ses ennemis et ceux qui étaient présents. Les pharisiens s'en allèrent sans dire un mot. Ils étaient de nouveau confondus. C'est ainsi que le Seigneur déjouera toujours les projets des impies contre la religion et l'Eglise. Lorsqu'ils se croient sur le point de triompher, c'est alors qu'il renverse leurs desseins. Ayons confiance en sa protection toute puissante, et rendons-nous en dignes par une vie de vertus et de bonnes œuvres. Ainsi soit-il.

B. De la grandeur et du prix de notre âme

Cujus est imago hœc? De qui est cette image? Cette question que Notre Seigneur posait aux pharisiens, en leur montrant l'effigie de la pièce de monnaie, qu'il leur avait demandée, nous pouvons la poser sur notre âme : de qui est-elle l'image? Nous répondrons d'abord à cette question; ensuite nous dirons quelle est la fin pour laquelle Dieu a créé notre âme et quel prix elle a à ses yeux.

Et d'abord qu'est-ce que notre âme? Notre âme est un esprit créé à l'image de Dieu. Oui, notre âme est un esprit comme Dieu et les anges, et, comme telle, elle est infiniment supérieure au corps qui n'est qu'un composé de matière, et qui, après sa séparation d'avec l'âme, tombe en décomposition, puis en poussière et devient, selon l'expression de Bossuet, ce quelque chose qui n'a plus de nom dans aucune langue. Pour faire le corps, Dieu prit un peu de terre; mais pour l'âme, il la créa à son image et ressemblance. Lorsqu'il eut fait le corps de l'homme, il l'anima de son souffle.

Mais ce qui fait surtout sa grandeur, c'est qu'elle est l'image de Dieu. Nous lisons dans la sainte Ecriture que Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance. Les trois personnes de la sainte Trinité semblent tenir conseil, lorsqu'il s'agit de former celui qui doit être le roi de la création et qui doit relier la terre au ciel et servir d'intermédiaire entre les purs esprits et les êtres privés de raison. « Faisons l'homme à notre image

et à notre ressemblance. » (1) Et il en fut ainsi : l'homme a été créé à l'image de Dieu. Ce n'est pas par son corps évidemment que l'homme est l'image de Dieu ; mais c'est par son âme. En effet, Dieu est un esprit, notre âme est un esprit. Dieu est libre, notre âme est libre. Dieu étant éternel n'aura pas de fin ; notre âme ne mourra pas non plus, elle est immortelle. Dieu est intelligence, notre âme est intelligente. Semblable au Père, elle a l'être ; semblable au Fils, elle a l'intelligence ; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour. Et cet être, cette intelligence, cet amour forment une même vie, une seule âme, de même que les trois personnes de la sainte Trinité ne sont qu'un seul Dieu. Dieu est infini dans sa nature et dans ses perfections. L'âme finie dans son essence, est infinie d'une certaine manière : infinie dans ses aspirations et dans ses désirs, qui n'ont pas de limites ; infinie dans son intelligence toujours plus avide de connaître, à mesure qu'elle connaît davantage ; infinie surtout dans le besoin d'aimer que rien ne peut satisfaire : ni la possession de toutes les richesses, ni la jouissance de tous les honneurs, ni les hommages de tous les hommes, ni l'empire de l'univers entier. Pour couronner cette ressemblance, l'âme n'a d'autre fin que celle de Dieu lui-même. En effet, Dieu n'existe que pour lui seul ; de même l'âme n'existe que pour Dieu. Il est sa fin et sa destinée dernière. Oui notre âme est l'image de Dieu, et ce glorieux privilège lui donne une beauté dont ne sauraient approcher toutes les créatures visibles ensemble. Un ancien appelle l'âme un océan de beauté. Sainte Thérèse disait que s'il nous était donné de contempler un instant la beauté d'une âme pure, ornée de la grâce, nous ne pourrions plus avoir de goût pour quoi que ce soit. Vous comprendrez cette parole, si vous voulez vous rappeler que l'âme est l'image de Dieu. Dieu a dû nécessairement faire rejaillir sur son image quelques reflets de son éternelle beauté ; de cette beauté qui enivre, qui ravit tellement les saints dans le Ciel, qu'il leur est impossible de ne pas l'aimer et jouissent dans cet amour d'un bonheur

(1) Gen. I. 26.

inexprimable. Il arriverait quelque chose de semblable, si Dieu révélait à nos yeux mortels la beauté d'une âme en état de grâce. Nous en serions ravis d'admiration et notre cœur serait embrasé d'amour pour cette âme. Quelle beauté et quelle grandeur que la beauté et la grandeur de notre âme !

Mais si notre âme est si belle et si grande, si elle est l'image de Dieu, quel respect ne devons-nous pas avoir pour elle? Avec quel soin nous devons éviter de la souiller ! Que diriez-vous d'un enfant qui oserait souiller l'image de son père ou de sa mère, qui la couvrirait de boue et d'ordure? Que diriez-vous d'un sujet qui oserait lancer de l'ordure à la face de la statue de son roi? N'est-il pas vrai que vous n'auriez pas de paroles assez sévères pour les condamner et les blâmer? Eh bien, quand vous commettez le péché et surtout le péché mortel, voilà ce que vous faites, mais dans un ordre de choses bien plus élevé. Vous souillez l'image de votre Dieu, de celui qui est votre père et le meilleur des pères, de celui qui est votre roi et de qui vous tenez tout ce que vous avez de bien, du grand Dieu du ciel et de la terre, du Roi des rois. Comprenez donc, d'après cela, combien vous êtes coupables en souillant votre âme par le péché ; demandez-en pardon à Dieu du fond du cœur et prenez la ferme et sincère résolution de l'éviter.

Mais ne vous contentez pas d'éviter de souiller votre âme par le péché; appliquez-vous aussi à l'orner et comment? En vous maintenant dans la grâce de Dieu, qui fait la beauté et la vie surnaturelle de l'âme, et en vous efforçant de pratiquer les vertus chrétiennes; car la vertu est le plus bel ornement de notre âme. Cette image de Dieu, nous pouvons la rendre toujours plus belle et plus agréable à Dieu; ne négligeons rien pour y arriver. Plus notre âme sera riche en vertus et en mérites, plus elle sera agréable à Dieu, plus sera grande sa récompense dans le ciel.

Notre âme est grande, parce qu'elle est l'image de Dieu; mais elle l'est aussi à cause de la fin pour laquelle Dieu l'a créée. La fin que Dieu s'est proposée en nous créant, c'est sa gloire et notre bonheur. « Le Seigneur a tout fait pour lui », est-il dit au livre

des Proverbes. Dieu a donc fait notre âme pour lui. Le bon sens suffit du reste à nous convaincre de cette vérité. La fin que l'être intelligent se propose dans ses actes doit être plus noble, ou au moins aussi noble que lui, autrement il s'avilirait. Ainsi le savant travaille pour la science; mais la science élève le savant, en élevant son intelligence. Le héros travaille pour la gloire; mais la gloire ennoblit le héros. Le chrétien travaille pour l'éternité, et l'éternité répand sur le chrétien et sur ses actes un admirable rayon d'immortalité. Mais Dieu, dit Fénélon, est l'être suprême; rien n'est au-dessus de lui et rien ne peut lui être égalé; il n'a donc pas eu, en nous créant d'autre fin que lui-même. Penser autrement, c'est rabaisser l'œuvre de l'être suprême au-dessous des actes de l'homme qui agit pour Dieu, ce qui est une absurdité, en même temps qu'un blasphème. C'est donc pour lui et pour lui seul, que Dieu nous a créés. C'est pour que nous l'aimions qu'il nous a donné un cœur dont le premier besoin est d'aimer. C'est pour que nous nous appliquions à le connaître qu'il nous a fait le don magnifique de l'intelligence. C'est pour que nous le servions qu'il nous a donné la volonté et des organes d'une merveilleuse perfection. Connaître Dieu, l'aimer, le servir et le posséder un jour dans le ciel, pour l'éternité, voilà notre fin, notre destinée ici-bas. C'est pourquoi nous devons tendre sans cesse vers lui; en lui seul nous trouverons l'accomplissement de nos désirs et le vrai bonheur. Oui notre âme est créée pour connaître, aimer et servir Dieu et ainsi jouir de lui. Quelle est grande!

Mais si telle est la fin de notre âme, nous devons y tendre sans cesse; nous devons avoir en vue continuellement cette fin sublime pour laquelle nous sommes créés et nous devons employer tous les moyens que nous avons à notre disposition pour y arriver. Nous devons nous appliquer à connaître Dieu, à l'aimer, à le servir avec fidélité et avec zèle. Nous apprendrons à connaître Dieu, en étudiant bien notre sainte religion, ou, du moins, en écoutant attentivement et de manière à en profiter, les instructions de l'Eglise. Nous exciterons dans nos cœurs

l'amour de Dieu, en considérant attentivement ses admirables perfections, sa grandeur, sa puissance, sa justice, sa sagesse, sa bonté, sa miséricorde et les autres, et en nous rappelant ses bienfaits sans nombre; car c'est de lui que nous tenons tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons de bien. Plus nous aimerons Dieu, plus nous apporterons de zèle à le servir et à faire en tout sa volonté, en observant fidèlement ses commandements et ceux de son Eglise, et en nous soumettant à sa volonté, dans l'adversité, comme dans la prospérité. En agissant ainsi, nous remplirons les vues de Dieu sur nous; nous marcherons vers lui et un jour nous le posséderons pour toute l'éternité.

Considérons enfin le prix de notre âme aux yeux de Dieu. Si nous voulons avoir une juste idée du prix, de la valeur de notre âme; nous n'avons qu'à voir quel cas Dieu lui-même en fait; car c'est à lui qu'il appartient de mettre le prix à chaque chose. Comme il est la vérité même, il ne peut se tromper, et son jugement, en ce point, comme en tout le reste, doit être la règle du nôtre. De plus, comme c'est lui qui a racheté notre âme, c'est à lui de nous apprendre ce qu'elle vaut. Apprenons donc ce que vaut notre âme devant Dieu.

Pour cela, pénétrons par la pensée dans l'étable de Bethléem. Considérons cette étable ouverte à tous les vents, cette crèche servant de berceau à l'enfant Dieu, ces langes misérables dont il est enveloppé, ces anéantissements d'un Dieu. Voyez là le Fils de Dieu fait homme, Celui qui est égal à Dieu, réduit à la pauvreté, à la souffrance, en quelque sorte anéanti sous la forme d'esclave et demandez-vous pourquoi ces anéantissements d'un Dieu? De la crèche, allez au prétoire de Pilate et puis au Calvaire. Considérez les humiliations et les mauvais traitements que subit le Fils de Dieu fait homme. Voyez-le faussement accusé, outragé, meurtri de coups, déchiré par la flagellation, mis en parallèle avec un affreux scélérat, condamné à mourir entre deux voleurs de la mort la plus infamante et en même temps la plus cruelle; voyez-le portant sa croix, succombant

sous ce fardeau d'ignominie, cloué à la croix et mourant sur ce gibet infâme, après trois heures de la plus horrible agonie. Demandez-vous pourquoi ces souffrances et ces humiliations. Ah! vous ne l'ignorez pas, c'est pour sauver votre âme que Dieu a envoyé son divin Fils et qu'il a consenti à le voir mourir comme homme sur une croix. Mais s'il est vrai que le prix de notre âme doit s'estimer d'après ce qu'elle a coûté, il faut convenir que notre âme a une valeur que rien ne saurait égaler dans le Ciel ni sur la terre. Elle était esclave du démon. Dieu l'a rachetée; mais à quel prix? Ce n'est pas au prix de l'or ni de l'argent. Qu'est-ce que l'or et l'argent quand il s'agit d'une âme? Il a fallu du sang, non pas le sang de l'homme le plus parfait, mais le sang d'un Homme-Dieu. Ainsi notre âme est si chère à Dieu qu'il a donné pour la racheter un prix infini. Elle est si grande à ses yeux que l'enfer seul peut punir l'attentat qui la corrompt, et que le Ciel seul peut récompenser le triomphe qui la sanctifie.

Mais est-ce ainsi que les hommes apprécient leur âme? A en juger par la conduite de la plupart d'entre eux, il faut dire que non. Si l'on estimait son âme à sa valeur, donnerait-on la préférence sur elle à tout le reste, au corps, aux plaisirs, aux biens du monde? Ne la mettrait-on point, au contraire, au premier rang et ne travaillerait-on pas principalement pour elle? Mais où sont ceux qui placent le salut de leur âme avant tout le reste? Hélas! on aime et on recherche avec avidité les biens de ce monde; on consacre à cette recherche presque tout son temps; on dirait que ces biens sont l'unique but pour lequel Dieu nous a placés sur la terre et on ne pense pas ou presque pas à son âme, pour laquelle Dieu s'est fait homme et est mort. Notre Seigneur nous dit : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît », (1) et on fait tout le contraire.

Ah! sans doute il faut s'occuper des biens de la tere; puisqu'ils sont nécessaires; mais il ne faut pas oublier le plus

(1) Math. VI. 33.

grand de tous, le salut de notre âme. Nous devons nous occuper de notre âme avant tout, la maintenir dans l'état de grâce avec Dieu en évitant le péché, et profiter, pour la sanctifier de tous les moyens de salut que Dieu nous a donnés, de la prière, des offices de l'Eglise, des sacrements, des bonnes œuvres, de nos travaux, en les offrant à Dieu; de nos peines, en les souffrant pour Dieu. Nous devons, tout en faisant un usage légitime des biens que Dieu nous a donnés, travailler constamment à notre sanctification. Voyez les saints de tout âge et de tout rang, avec quel zèle et quelle ardeur ils travaillaient à se sanctifier. Ils croyaient n'avoir jamais assez fait pour assurer le salut d'une âme pour laquelle un Dieu s'était sacrifié. Imitons leur zèle et leur ferveur dans le service de Dieu et la pratique de la vertu, et nous jouirons un jour de la magnifique récompense qu'ils ont acquise et qui n'aura jamais de fin. Ainsi soit-il.

Vingt-troisième Dimanche après la Pentecôte

Evangile selon Saint Mathieu IX, 18 et suivants

En ce temps-là, comme Jésus parlait aux disciples de Jean, ın chef de la Synagogue s'approcha, et, s'étant prosterné, il lui lit: Seigneur, ma fille vient de mourir; mais venez lui imposer es mains et elle vivra. Jésus se leva aussitôt et le suivit accom-agné de ses disciples. En même temps, une femme qui, depuis louze ans, était affligée d'une perte de sang, s'étant avancée lerrière lui, toucha le bord de son vêtement, car elle disait en lle-même : Si j'ai seulement le bonheur de toucher son vêtement, e serai guérie. Mais Jésus se tournant et la voyant, lui dit: Ma ille, ayez confiance, votre foi vous a guérie. Et à l'instant même, ette femme fut guérie. Ensuite, Jésus étant arrivé à la maison lu chef de la Synagogue, et voyant les joueurs de flûte et une nultitude de personnes qui faisaient grand bruit, il leur dit : Retirez-vous, car la jeune fille n'est pas morte; mais elle n'est ıu'endormie. Et ils se moquaient de lui. Et, dès qu'on eut fait ortir le monde, il entra. Il prit la main de cette jeune fille, et lle se leva, et le bruit de ce miracle se répandit par tout le pays.

A. Prière de Jaïre

Nous trouvons dans la prière de Jaïre, toutes les conditions equises pour qu'elle soit agréable à Dieu et mérite d'être exaucée.

D'abord elle est humble. Jaïre se prosterne humblement aux ieds de Jésus-Christ et l'adore. Puis il le supplie de venir dans a maison. Ensuite sa prière est fervente et part d'un cœur ten-lre et généreux. Ce pauvre père aime tendrement son enfant, et l prie avec les plus vives instances. Troisièmement, il est tout entier à sa prière ; il ne s'occupe que de l'objet de sa demande. Ma fille, dit-il, est à l'extrémité. Il ne pense qu'à la puissance lu Sauveur et à la guérison de sa fille. Enfin il est plein de con-fiance. Venez, dit-il, lui imposer les mains et elle vivra. Notre

Seigneur Jésus-Christ n'hésite pas un instant. Il exauce sur le champ la prière de cet homme, et il le suit pour aller rendre la vie à son enfant.

Voilà les conditions de la prière. Si nous voulons être exaucés, quand nous demandons à Dieu quelque faveur, soit spirituelle, soit corporelle, nous devons prier avec attention, humilité, confiance et persévérance.

Voir Instructions pour le carême : Qualités de la prière.

B. De l'impureté

La maladie de l'hémorrhoïse était de celles que l'on rougit communément de déclarer en public. Les saints Pères y ont vu, en conséquence, la figure du vice honteux dont on cherche presque toujours à voiler les actes, qui souille le corps avec l'âme, qui malheureusement, est de tous, le plus commun dans le monde, et qui en entraîne tant d'autres à sa suite.

Une autre ressemblance que les Pères remarquent entre l'état de cette femme et la passion impure, c'est la durée de l'un et de l'autre. Il y avait beaucoup d'années qu'elle était affligée de son infirmité. Tel est le déplorable effet du vice honteux, que c'est celui de tous auquel on reste le plus constamment attaché et dont il est le plus difficile et le plus rare de se défaire. Les afflictions, les pertes des places, des dignités, des biens, les malheurs de divers genres qui corrigent souvent des autres passions, en détachant de leurs objets, n'ont que peu de prise sur celle-là. Elle est de tous les états ; on la porte dans toutes les situations ; elle se survit en quelque sorte à elle-même ; et l'impuissance de la satisfaire ne la détruit pas. Jusque sous les neiges de la vieillesse, ce feu honteux couve encore. Quand il ne peut plus embraser les sens, il s'efforce de réchauffer la mémoire et l'imagination. Au défaut des plaisirs infâmes qu'il ne peut plus donner, il rappelle des souvenirs criminels et présente des images abominables ; il rend la caducité aussi coupable par ses regrets et ses habitudes que l'avait été la jeunesse par ses désirs et ses emportements.

Saint Marc (ch. V) et saint Luc (VIII) remarquent que cette 'emme avait vainement recouru à l'art des médecins, qu'elle ı'avait fait qu'y dépenser sa fortune et qu'elle n'en était que ılus incommodée.

D'abord elle avait dépensé sa fortune. Le malheureux qui ;'abandonne au vice honteux fait de même. Il dépense d'abord ous les biens surnaturels dont Dieu avait comblé son âme. Car es péchés d'impureté, dès qu'il y a consentement suffisant de la 'olonté, sont autant de péchés mortels. Or un seul péché mortel uffit pour nous dépouiller de la grâce divine et de tous les biens lu Ciel. Ensuite il arrive souvent que celui qui s'abandonne à ette détestable passion se ruine. Il perd sa santé, ses forces, ieillit avant l'âge, contracte des maladies qui le conduisent apidement au tombeau. Non seulement il perd sa santé, mais il n fait d'ordinaire pour sa fortune et tombe dans la misère. Nous en avons un exemple frappant dans l'enfant prodigue dont arle l'Evangile. Que d'autres, depuis, l'ont suivi dans ses égarements et sont tombés dans la plus affreuse misère! Cette assion est la ruine de l'âme, de la santé, de la fortune.

Ensuite elle avait inutilement recouru à l'art des médecins. Sous cet emblème, les évangélistes nous apprennent que, pour guérir des maux spirituels, c'est non seulement sans fruit, mais avec danger qu'on emploie les moyens humains. « Ne vous confiez pas, dit le prophète David, ni aux princes, ni aux enfants les hommes incapables de donner le salut. C'est de Jésus-Christ seul qu'il faut l'espérer. Les conseils des hommes, les raisonnements de leur sagesse sont des remèdes inefficaces par eux-mêmes. Si on ne les rapporte pas à Dieu, s'ils ne sont pas des moyens que lui-même emploie pour les ramener à lui, si on ne es appuie pas des motifs de la religion et surtout des secours de a grâce, au lieu de nous servir, ils ne font d'ordinaire que nous nuire.

On ne parle aujourd'hui que d'instruction; on dit que l'instruction suffit à elle seule pour moraliser l'homme, pour le préserver du vice et le porter au bien. On en fait une panacée

universelle, un remède infaillible à tous les maux. On prône l'instruction dépouillée de tout caractère religieux, l'enseignement neutre et des politiciens libres-penseurs travaillent avec un zèle satanique à le répandre partout. Mais que peut cette prétendue instruction, supposé même que chacun en ait une forte dose, ce qu'il n'est pas possible de réaliser? Elle n'a jamais pu chasser un seul vice d'un cœur humain, et souvent elle n'a servi qu'à y en introduire, ou à fortifier et développer ceux qui y étaient déjà. C'est qu'elle ne peut combattre un intérêt terrestre que par un autre intérêt de même espèce. Dès qu'un cœur est bien livré à une passion, ce ne sont pas des considérations purement humaines qui l'en détacheront. Il n'y a que la religion qui puisse être et qui soit un remède efficace, un remède certain, universel aux maux spirituels. Elle seule a la force de tenir toutes les passions à la fois comprimées par les grands préceptes qu'elle dicte, par les grands conseils qu'elle donne, par les grands devoirs qu'elle impose, par les grands exemples qu'elle présente, par les grands motifs qu'elle suggère, par les grands intérêts qu'elle offre, par les grands sentiments qu'elle inspire, par les grands moyens qu'elle propose et les secours qu'elle fournit.

C'est pourquoi, à l'exemple de l'hémorrhoïse, celui qui veut se guérir de ce mal affreux, doit recourir à Jésus-Christ, par les moyens qu'il nous offre, la prière, les sacrements, les instructions, et les avis de l'Eglise. Mais pour cela, il faut d'abord avoir le désir bien sincère de se défaire de ce vice, de même que l'hémorrhoïse avait un désir ardent d'être guérie. Ensuite il faut, avec une foi vive, prier le bon Dieu, recourir à ses sacrements et employer tous les moyens que nous procure notre sainte religion et que nous recommande un bon confesseur. Sans doute il y aura de grandes difficultés à surmonter; il n'est pas facile de vaincre la passion impure, d'en secouer le joug. Il faut vaincre toutes les résistances de la chair, le penchant si violent qui entraîne à ce mal. Il faut aussi vaincre toutes les tentations qui nous viennent du côté du monde, de ses attraits, de ses plaisirs

des jouissances qu'il promet, des personnes qui étaient l'objet de la passion. C'est ce que signifient les efforts que doit faire la pauvre malade pour traverser la foule et arriver auprès de Jésus. Mais de même que, excitée et soutenue par sa foi, elle a tout vaincu et qu'elle est enfin parvenue au terme de ses désirs, de même celui qui veut se défaire de la passion impure, doit la combattre avec énergie, résister avec force aux assauts de la chair et du monde, et avec l'aide de Dieu, s'il le veut, il viendra à bout de renverser tous les obstacles qui s'opposent à sa conversion.

Remarquons enfin que la femme s'approche de Notre Seigneur par derrière et qu'elle cherche à le toucher sans être vue. Sans doute elle voulait cacher son état, elle ne voulait pas que sa maladie fût connue. Mais Jésus-Christ veut qu'elle l'avoue, et ce n'est qu'après son aveu qu'elle est définitivement guérie, d'après saint Marc, qui donne tous les détails de ce miracle.

L'impudique a aussi honte de son état, quand il a conservé la foi, et, lorsqu'il se présente au saint tribunal, il arrive souvent que cette honte l'empêche de déclarer ses fautes. Mais, de même que Jésus-Christ exige de cette femme l'aveu de sa maladie, et qu'ensuite, à cause de sa foi et de son humilité, il lui accorde sa guérison; de même il veut que l'impudique confesse son péché au prêtre qui tient sa place, et ce n'est qu'à la condition qu'il en fasse l'humble aveu avec confiance et repentir, qu'il lui accorde son pardon.

Quand donc nous avons eu le malheur de tomber dans ce péché, d'en souiller notre âme et notre corps, ne succombons pas à la tentation de cacher notre faute au saint tribunal. Si nous n'avons pas eu honte de commettre le péché, n'ayons donc pas honte de l'accuser. Cette honte est la première pénitence que Dieu nous inflige; acceptons cette pénitence, subissons cette honte, soyons sincères en confession. C'est le seul moyen d'obtenir la rémission de nos péchés et la grâce infiniment précieuse de la réconciliation avec Dieu. Ainsi soit-il.

—

C. Etat de l'âme en péché mortel ; comment elle en sort

Dans la jeune fille morte, nous pouvons, avec les saints Pères, voir l'image de l'âme tombée en péché mortel. Le péché mortel est le plus grand de tous les maux. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer les ravages qu'il cause dans l'âme qui en est souillée.

Une âme en péché mortel est semblable à un cadavre. Représentez-vous un corps mort depuis quelque temps. Il a perdu toute sa beauté, il est devenu un objet d'horreur pour beaucoup de personnes, qui n'oseraient le regarder. Une âme en péché mortel a perdu aussi toute sa beauté et toute sa gloire; elle est devenue d'autant plus hideuse qu'elle était plus belle et plus agréable à Dieu. Une âme en état de grâce est la fille bien-aimée du Père céleste; elle est l'objet de toutes ses affections; il met en elle toutes ses complaisances. Une âme en état de grâce est l'épouse chérie du Fils de Dieu ; elle lui est unie par le lien de la charité. Enfin une âme en état de grâce est le temple de l'Esprit-Saint dit saint Paul. Que peut-on imaginer de plus grand, de plus beau, de plus glorieux qu'une âme en état de grâce? Eh bien, le péché mortel enlève à cette âme cette beauté incomparable, la dépouille de cette gloire et la rend aussi hideuse qu'elle était belle.

Une âme tombée dans le péché mortel cesse d'être l'enfant de Dieu et elle est devenue l'esclave de Satan. Elle a cessé d'être l'épouse bien-aimée de Jésus-Christ; elle est devenue un objet d'horreur à ses yeux; il la repousse loin de lui et elle devient la compagne des démons. Enfin elle a cessé d'être le temple de l'Esprit-Saint, pour devenir le repaire du démon, comme il est dit en maints endroits de la sainte Ecriture. Quelle déchéance! Quel affreux malheur! Il y a entre l'âme en état de péché mortel et l'âme en état de grâce la différence qu'il y a entre le ciel et l'enfer, entre la vie et la mort.

Considérons en second lieu le cadavre d'un homme qui, je

uppose, a vécu dans l'opulence, de l'homme le plus riche de la erre. Qu'a-t-il, au moment où il vient d'expirer? Rien, absolument plus rien! Il est dépouillé à jamais de toutes ses richesses, e ses joies, de ses plaisirs, de tout ce qui faisait sa félicité en e monde et rendait tous ceux qui l'entouraient jaloux de son onheur. En outre ce cadavre ne peut plus rien acquérir; il ne eut même faire le moindre mouvement.

C'est là encore l'image d'une âme souillée du péché mortel. Jne âme qui est en état de grâce est riche aux yeux de Dieu; lle possède la seule véritable richesse que la mort ne peut nlever; elle a droit à l'héritage céleste. Toutes les œuvres u'elle a faites; toutes celles qu'elle fait, et tout ce qu'elle fera n état de grâce, en vue de plaire à Dieu, ce sont là autant de iérites qu'elle acquiert et qui augmenteront sa gloire et son onheur.

Mais que cette âme tombe en péché mortel, et aussitôt elle erd tous ses mérites et tous ses droits au Ciel. Elle ne peut plus ien faire qui soit méritoire; ses meilleures actions sont perdues; lle ne peut acquérir aucun mérite, aussi longtemps qu'elle ne evient pas à Dieu. Tout est perdu pour elle, c'est la ruine la lus triste et la plus complète.

Troisièmement, dans un cadavre, il y a un cœur, mais il ne at plus; des yeux, mais ils ne voient plus; des oreilles, mais lles n'entendent plus. C'est là encore une image de l'âme ombée en péché mortel. Elle finit souvent par tomber dans 'aveuglement et l'endurcissement. Rien ne peut la toucher; elle st devenue insensible à tout. Pire que cela : de même que le adavre n'exhale qu'une odeur infecte; de même le pécheur ndurci n'exhale autour de lui que l'odeur du scandale, qui tue es âmes comme une peste.

Enfin ce corps que la vie a abandonné sera bientôt jeté dans e tombeau, pour y devenir la proie des vers. L'âme morte par e péché mortel sera ensevelie en enfer, pour y être éternellement dévorée par le ver rongeur du remords, si elle ne recouvre a vie, en revenant à Dieu.

Tel est le triste état dans lequel le péché mortel jette une âme. Non, il n'y a rien de plus horrible, de plus déplorable, il n'y a pas d'état plus malheureux. Que sont les maux de cette vie? Qu'est la mort même la plus cruelle, en comparaison de ce mal qui tue l'âme et la rend si malheureuse?

Mais n'y a-t-il point de remède à un si grand mal? Faut-il donc se laisser aller au désespoir? Oh! non, mille fois non. Il ne faut jamais désespérer de la miséricorde de Dieu. Quelque grands, quelque nombreux que soient nos crimes, nous pouvons en obtenir le pardon. Judas lui-même aurait obtenu son pardon, s'il l'avait demandé avec confiance et repentir. Non, encore une fois, il ne faut jamais désespérer; au contraire, il faut se réfugier dans le sein de la miséricorde divine. Voyez ce que fait Jaïre, ce que fait la femme de notre évangile: ils sont accablés de grands maux; ils courent auprès de Notre Seigneur, implorent sa miséricorde avec une foi vive, et le divin Sauveur, touché de compassion, leur accorde ce qu'ils demandent. Voilà ce qu'il est prêt à faire envers le pécheur dont la pauvre âme est malade ou plutôt morte. Il doit recourir à Jésus-Christ.

D'abord il doit prier; il doit demander à Dieu avec foi, la grâce de la conversion, comme Jaïre demande à Notre Seigneur la résurrection de sa fille; car, sans la prière faite avec foi, il n'y a rien à faire. Le bon Dieu veut bien nous accorder les grâces dont nous avons besoin; mais il faut les lui demander.

En même temps qu'il invoque le secours de Dieu, il doit s'éloigner du monde et des plaisirs. C'est ce que Jésus-Christ nous apprend, en écartant de la jeune fille, les personnes qui l'entouraient et qui, selon l'usage de ce pays, en ce temps-là, jouaient des airs lugubres, ou pleuraient en poussant des cris. Oui, celui qui veut revenir à Dieu, doit fuir le monde. S'il ne peut pas s'en isoler complètement, il doit au moins s'en détacher de cœur, éviter ses assemblées, renoncer à ses fêtes, à ses plaisirs si dangereux. Au milieu des dissipations mondaines, les grandes vérités de la religion, ses touchantes maximes ne frappent pas le pécheur. Il faut qu'il renonce à tout cela, qu'il

'en éloigne, qu'il n'en soit plus troublé, pour que ces vérités uissent pénétrer dans son esprit et toucher son cœur. Alors, nais alors seulement, il voit le triste état de son âme; il voit 'abîme dans lequel il est tombé; il aperçoit au-dessus de sa ête, le glaive de la justice divine prêt à le frapper, et, sous ses ieds, l'enfer avec ses éternelles horreurs. Il voit d'un autre ôté Jésus-Christ, sa bonté, sa miséricorde. Et, en même temps ue ses yeux s'ouvrent à la lumière, son cœur s'ouvre à la rainte et à l'espérance qui y font entrer le repentir et lui font btenir le pardon.

Les Evangélistes remarquent qu'en ordonnant à la jeune fille e se lever, Jésus-Christ lui donna la main pour l'aider. C'est ncore ce qu'il fait par ses grâces et par l'intermédiaire de ses ninistres, pour aider le pécheur à se relever et à revenir à la éritable vie, qui est la vie de la grâce.

Mais où le pécheur trouvera-t-il Jésus-Christ, pour obtenir sa guérison? Où le divin Sauveur l'attend-il? C'est au saint tribunal le la pénitence. C'est là qu'il doit aller demander sa guérison, u plutôt sa résurrection. Il doit aller avouer ses péchés à son onfesseur, faire connaître sa maladie, fût-elle honteuse, comme elle de l'hémorrhoïse. Il doit le faire avec confiance, avec un incère repentir et la ferme résolution d'employer tous les noyens de se corriger. Car, sans ces dispositions, point de pardon.

Enfin, Saint Marc et Saint Luc rapportent que Jésus-Christ, après avoir ressuscité la jeune fille, lui fit donner à manger. Il lonne le même ordre pour ceux qu'il ressuscite de la mort du péché.

Lorsqu'ils sont entièrement revenus à la vie, qu'ils sont sortis le l'état de péché, réconciliés avec Dieu, il commande qu'on leur asse manger le pain descendu du Ciel et qui fait vivre éternellement, c'est-à-dire son corps et son sang divins, dans la Sainte Communion; car il est, comme il le dit lui-même, le pain vivant lescendu du Ciel. C'est par la Sainte Communion que le pécheur converti aura la force de persévérer. L'Eucharistie lui rendra

sa première vigueur, elle l'augmentera encore, en achevant de chasser de son intérieur, tout ce qui pourrait s'y trouver de restes de péchés et de mauvaises habitudes ; elle le préservera de l'affreux malheur de retomber dans l'état de mort dont la grâce de Jésus-Christ l'a retiré. Ainsi soit-il.



Vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte.

Evangile selon S. Mathieu, XXIV. 15 et suivants.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Quand vous verrez l'abomination de la désolation qui a été prédite par le prophète Daniel, se répandre dans le lieu saint, que celui qui lit cette prédiction la comprenne. Alors que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient sur les montagnes. Que celui qui sera au haut du toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison, et que celui qui sera dans les champs ne s'en retourne point pour prendre ses vêtements. Mais malheur aux femmes qui seront mères en ce temps-là! Priez pour que votre fuite n'arrive point durant l'hiver ni au jour du sabbat; car l'affliction terrible qui arrivera alors sera telle qu'il n'y en aura point eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à présent et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours n'eussent été abrégés, aucun homme n'aurait été sauvé. Mais ils seront abrégés en faveur des élus. Alors, si quelqu'un vient vous dire : Voici que le Christ est ici, ou il est là, ne le croyez pas; car il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes qui feront paraître de si grands prodiges, et des choses si étonnantes que les élus mêmes, s'il était possible, se laisseraient entraîner dans l'erreur. Considérez ce que je viens de vous prédire. Si donc on vient vous dire : Le Christ est dans le désert, ne sortez point pour cela; il est au dedans de la maison, ne le croyez pas. Car, comme l'éclair part de l'orient et paraît tout à coup jusqu'à l'occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'Homme. Partout où le corps se trouvera, les aigles s'y assembleront. Mais immédiatement après ces jours d'affliction, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées. Ce sera pour lors que le signe du Fils de l'Homme paraîtra dans le ciel. Et, en même temps, tous les peuples de la terre pousseront des gémissements, et ils verront le Fils de l'Homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Et il enverra ses anges

qui, par le bruit éclatant de leurs trompettes, rassembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. Ecoutez sur ceci, une comparaison tirée du figuier. Quand ses branches commencent à être tendres et que ses feuilles sont venues, vous savez que l'été est proche; de même lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'Homme est près et qu'il est à la porte. Je vous dis en vérité que cette génération ne finira point que toutes ces choses ne soient accomplies. Le ciel et la terre passeront; mais mes paroles ne passeront point.

A. Du jugement dernier.

Cet évangile se rapporte en partie à la ruine de Jérusalem prédite par Notre Seigneur et en partie au jugement général, qui doit avoir lieu à la fin du monde. Tout ce que Notre Seigneur à annoncé concernant la ruine de Jérusalem et du peuple Juif est arrivé. Jérusalem a été détruite de fond en comble à la suite de guerres terribles et du siége le plus horrible qu'aucune ville ait jamais subi. Le peuple Juif a été dispersé, jeté aux quatre vents du ciel et il l'est encore. Il a tenté plusieurs fois, mais en vain, de se reformer dans la Judée en corps de nation. La réalisation de cette prophétie de Notre Seigneur, comme de toutes les autres qu'il avait faites concernant sa passion, sa mort, sa résurrection, son ascension et autres, est une garantie infaillible de la vérité de la prophétie concernant le jugement dernier, dont l'Evangile de ce jour expose les signes précurseurs. C'est de ce jugement que nous allons parler. Considérons comment s'accomplira le drame solennel qui terminera le cours des siècles. On y distingue les préparatifs du jugement, le jugement lui-même et la conclusion.

Et d'abord les préparatifs du jugement. La fin du monde s'annoncera par des signes précurseurs que le Sauveur lui-même indique dans l'Evangile. Il est vrai que l'époque précise du dernier jour nous est absolument inconnue. Mais, au moment marqué par les décrets éternels du Tout-Puissant, la fin du

monde s'annoncera par des guerres, des pestes, des tempêtes, des bouleversements, par des tremblements de terre épouvantables, par des convulsions de toute nature qui feront sécher d'effroi les hommes des derniers temps. Bientôt un déluge de feu inondera le globe et consumera non seulement tous les êtres vivants, mais encore les plantes et les arbres, les édifices et les palais, les villes et les remparts, tous les ouvrages des hommes.

Après cette conflagration universelle, un silence de mort règnera sur la terre. Notre globe sera un vaste désert couvert de cendres, ou plutôt un vaste tombeau, le tombeau du genre humain. Alors retentira la trompette de la résurrection. Au son de cette trompette, les morts se réveilleront dans leurs tombeaux, les âmes viendront reprendre chacune le corps qui lui a appartenu et que la main toute puissante de Dieu aura reformé de la poussière qui en restait. Elles viendront, les unes du Ciel, les autres du fond des enfers et elles communiqueront à leurs corps les unes la gloire dont elles brilleront, les autres la laideur horrible que leur imprime le péché. Les justes béniront leurs corps qui auront été les instruments de leurs bonnes œuvres et dont les souffrances sont maintenant changées en joie. Les pécheurs maudiront leurs corps, leurs membres, tous leurs sens, qui auront été des instruments d'iniquité et de leur damnation. Ils auront horreur d'eux-mêmes, ils auront horreur les uns des autres tous ces réprouvés, monstrueux comme les démons.

Cependant élus et réprouvés sont encore mêlés ensemble. A côté du riche réprouvé, se trouve Lazare glorifié. A côté de ce jeune homme resplendissant d'innocence, cet autre jeune homme honteux de ses débauches. A côté de la jeune fille modèle et pieuse, la fille éhontée et couverte d'ignominie. Ici des parents vertueux se réjouissent avec leurs enfants du bonheur qu'ils attendent. Là des enfants perdus maudissant le père et la mère qui ont favorisé leurs vices et leur impiété. Tous, justes et pécheurs, sont dans l'attente.

Tout à coup le ciel s'ouvre dans une lumière resplendissante. On voit paraître l'étendard de Jésus-Christ, sa croix portée

devant lui par ses anges et accompagnée par des légions innombrables d'esprits célestes, qui, revêtus de formes visibles, annoncent l'arrivée de leur roi. Il vient ce roi de gloire et s'assied à la vue de tout l'univers sur le trône de sa Majesté. Sa sainte Mère, la Reine des Cieux, est à sa droite et tous ses anges environnent son trône. Jamais le monde ne vit un tel roi, une telle gloire, une telle majesté, une telle puissance. Ah! c'est bien là ce roi du genre humain, devant qui tout genou doit fléchir, au Ciel, sur la terre et dans les enfers.

Alors, dit l'Evangile, il séparera les uns d'avec les autres; il placera les bons à droite et les méchants à gauche. Ensuite se fera l'examen de la cause et aura lieu la manifestation des consciences. Elles seront ouvertes vos consciences et ce qu'elles renferment apparaîtra au grand jour, les unes comme des trésors de vertus et de bonnes œuvres, les autres comme des trésors d'iniquités, d'ignominie, de colère. « Il n'y a rien de caché qui ne doive être connu » (1), a dit Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le Souverain Juge entrera dans le plus grand détail. Il fera rendre compte à chacun de ses pensées, de ses désirs, de ses actions les plus secrètes, aussi bien que des scandales et des injustices les plus criantes. Vous aurez à répondre non seulement des péchés qui ont fait du mal au prochain; mais encore de toutes les fautes cachées qui ont souillé votre corps et votre âme. Il vous demandera compte non seulement des blasphèmes, des calomnies, des mensonges, des paroles contraires à la pudeur ou à la charité; mais même des paroles inutiles, des regards dangereux. Il nous demandera compte de la manière dont nous aurons rempli les devoirs de notre état. Tous, rois et sujets, prêtres et laïques, riches et pauvres, justes et pécheurs, seront examinés publiquement. Il faut que les péchés publics soient expiés publiquement; que les fautes secrètes, ou cachées au saint tribunal de la pénitence, soient étalées au grand jour; que l'hypocrisie soit démasquée; que les sépulcres blanchis

(1) Luc XII, 2.

oient ouverts, que toutes les injustices de ce monde soient éparées solennellement, que le triomphe passager des méchants oit changé en deuil éternel; que les justes persécutés ici-bas oient glorifiés à la face de tous les hommes. O jour de déses- oir pour les uns, d'ineffables consolations pour les autres! leureux alors ceux que la mort aura trouvés en état de grâce! ous leurs péchés seront effacés; il ne leur restera plus que 'éclat et le mérite de leurs bonnes œuvres. Quelle gloire et uel bonheur d'apparaître sans tache aux yeux de tous les ommes! Mais quelle honte pour les réprouvés, lorsque tous eurs vices, leur corruption secrète, leurs sacrilèges seront xposés à découvert à la face du monde entier!

Alors s'accompliront les paroles du Sauveur : « Celui qui me econnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai devant mon ère; et si quelqu'un me renie devant les hommes, je le renierai levant mon Père, qui est dans les cieux. » (1)

Après cet examen public et solennel, le juge suprême pronon- era la sentence irrévocable, sentence de vie pour les uns, de nort pour les autres. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa lroite : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume ui vous a été préparé dès la constitution du monde. » (2) Quelle loire et quel bonheur pour les élus! Ils entreront en possession lu bonheur éternel. Puis se tournant vers les réprouvés, il leur lira : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. » (3) ui pourrait sans frémir penser à ces épouvantables paroles?) sentence écrasante et irrévocable! Ah! tremblez, pécheurs; remblez orgueilleux, avares, impudiques, ravisseurs du bien l'autrui, diffamateurs du prochain, impies, contempteurs de la ainte Eglise de Jésus-Christ. Car si vous ne faites pénitence, i vous continuez à rejeter les appels de la grâce, vous serez rappés de cette terrible sentence : « Retirez-vous de moi, naudits, allez au feu éternel. »

(1) Mat. X, 33.
(2) Mat. XXV, 34.
(3) Mat. XXV, 41.

A cette parole foudroyante, que feront les réprouvés? Imploreront-ils la miséricorde du juge? Se tourneront-ils vers la sainte Vierge? Recourront-ils à la protection des saints? Essaieront-ils de résister à la voix de Jésus-Christ, comme ils ont fait sur la terre? Se moqueront-ils encore de sa parole comme de celle de son Eglise? Tout sera inutile. Rien ne peut résister au Tout-Puissant. A peine la sentence sera-t-elle prononcée qu'ils descendront dans les enfers et ils y seront pour toute l'éternité. Ainsi donc les bons serviteurs de Dieu seront en paradis, et les méchants seront en enfer sans fin.

Nous avons à choisir entre ces deux extrémités, le ciel ou le bonheur éternel, et l'enfer ou le malheur éternel. Or notre sort est dans nos mains. Il ne dépend que de nous d'être du nombre des élus. Si quelqu'un est en état de péché mortel, et s'il a méprisé les grâces du salut, s'il a même été assez malheureux pour abuser des sacrements, pour commettre des sacrilèges, qu'il rentre en lui-même, qu'il élève son cœur vers Jésus-Christ son sauveur et son juge, qu'il espère en sa miséricorde et ne diffère pas plus longtemps de revenir à lui; qu'il profite de la grâce qui lui est offerte et se convertisse sincèrement. « Revenez à moi, lui dit le Seigneur, et je reviendrai à vous. » (1)

Quant à ceux qui ont lieu de se croire en grâce avec Dieu, qu'ils persévèrent. Qu'ils veillent sans cesse sur eux et qu'ils prient, selon la recommandation du Sauveur. Qu'ils emploient tous les moyens de sanctification que la sainte Eglise leur offre. Qu'ils fuient le péché et les occasions du péché, qu'ils profitent bien des grâces qui leur sont offertes. Suivons ces conseils et nous assurerons notre salut. Ainsi soit-il.

B. De l'Eternité.

Avec le vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte, nous arrivons à la fin de l'année ecclésiastique. L'évangile de ce jour nous parle des signes précurseurs du jugement dernier, qui

(1) Zach. I. 3.

ixera le sort de tous les hommes pour l'éternité. « Les uns, dit Notre-Seigneur, iront au supplice éternel, les autres à la vie éternelle. » Considérons cette redoutable éternité; rien de plus efficace pour nous engager à vivre dans la fidélité au service de Dieu.

Vous le savez, nous sommes sur la terre pour bien peu de temps. Nos années s'écoulent et vont se perdre dans l'éternité, comme les fleuves se perdent dans l'océan. C'est ainsi que d'année en année; que dis-je? de jour en jour, de minute en minute, nous avançons vers notre éternité. Un jour arrivera où nous entrerons dans cette éternité, dans laquelle sont entrées tant de milliers d'âmes qui nous ont précédés. C'est là une vérité à laquelle nous ne pensons pas assez, et que cependant nous ne devrions jamais perdre de vue. Il nous faut choisir entre une éternité de bonheur et une éternité de malheur. Ah! si l'on y pensait bien, avec quel soin on éviterait le mal et quels efforts on accomplirait pour faire le bien ! Arrêtons-nous donc quelque temps à cette pensée si salutaire. Y a-t-il une éternité? Qu'est-ce que l'éternité? Quelle sera notre éternité? Combien il est utile d'y penser? Voilà autant de questions dont la solution nous intéresse au plus haut point.

Et d'abord y a-t-il une éternité? Oui, il y en a une. Nous ne pourrions trop nous affermir dans la croyance à cette vérité, vérité la plus consolante pour les justes, la plus effrayante pour les pécheurs.

C'est en vain que les impies, aveuglés par leurs mauvaises passions, cherchent à l'obscurcir par leurs faux raisonnements. Tous les aveugles du monde auraient beau nier l'existence du soleil, ils ne l'empêcheraient pas de nous éclairer et de nous réchauffer; ils ne pourraient lui ôter la clarté de ses rayons. Il en est de même des incrédules par rapport à l'éternité ; leurs négations ne peuvent l'empêcher d'exister. La saine raison, celle qui n'est pas obscurcie par la fumée du vice, démontre l'immortalité de l'âme. Il est clair comme le jour, que notre âme étant spirituelle ne peut mourir, à moins que Dieu ne l'anéantisse.

Il ne l'est pas moins que Dieu, qui est infiniment juste ne peut l'anéantir, lorsqu'elle a terminé sa carrière en ce monde ; qu'il doit la récompenser ou la punir, et que le châtiment ou la récompense doivent durer autant que l'âme elle-même, c'est-à-dire qu'ils ne doivent pas finir. Ce sont là des vérités de simple bon sens.

Mais nous avons, sur ce point, le témoignage même de Dieu, qui le met au-dessus de toute discussion ; car la sainte Ecriture, qui n'est autre que la parole de Dieu, nous enseigne clairement cette vérité : Les méchants, dit Notre-Seigneur, iront au supplice éternel, et les bons à la vie éternelle. Rien de plus clair. Oui, il y a une éternité. Après ce temps où tout passe, nous entrerons dans l'éternité où rien ne passe. Les cieux et la terre périront ; mais nous, nous demeurerons et nos années ne finiront pas.

Mais qu'est-ce que l'éternité ? Le langage ne peut expliquer ce que l'esprit ne peut comprendre. Demander ce que c'est que l'éternité, c'est demander d'expliquer ce qui est incompréhensible. Essayons cependant de nous en faire quelque idée.

L'éternité par rapport à nous, est une durée sans fin, une situation toujours fixe ; rien ne peut la changer ; durée incommensurable, situation immuable, ce sont les idées les plus simples et les plus vraies que nous puissions nous faire de l'éternité.

C'est d'abord une durée que rien ne peut mesurer. Les savants prétendent tout mesurer, et l'étendue de la terre, et la profondeur des mers, et les distances, les dimensions, le poids, les mouvements divers des corps célestes ; mais l'éternité échappera toujours à leurs calculs. Ils ne parviendront même pas à imaginer une durée qui en approche, car on ne peut approcher là où il n'y a pas de terme. L'éternité est-elle des millions et des milliards de siècles ? Elle est tout cela, plus l'infini, plus l'éternité. Quelque nombre que vous ajoutiez, vous n'augmentez pas l'éternité d'un instant. Quelque quantité que vous retranchiez vous ne l'abrégez pas d'un point. Dans cette immense carrière, en avançant toujours, on n'approche jamais. On peut dire d'un

homme, au moment de sa mort, qu'il commence son éternité; jamais il ne sera vrai de dire qu'il est au tiers, au quart, qu'il a parcouru telle ou telle partie de son éternité. Elle sera toujours pour lui aussi entière qu'au moment précis où il y est entré.

L'éternité, c'est toujours et jamais. Toujours! Jamais! Ces deux mots feront le plus horrible tourment des réprouvés. Quand on souffre et qu'on voit un terme à ses souffrances, on a du moins dans cette pensée, une consolation, un adoucissement à ses maux. Mais quand on n'en voit pas la fin, ou plutôt, quand on pense que l'on est pour toujours plongé dans le malheur, oh! alors, quel affreux avenir! quelle désolante perspective! On souffre, en un seul instant, toutes les peines que l'on doit subir pendant cette durée sans fin. Or, telle est la situation des réprouvés. Ils ne voient pas de terme à leurs souffrances. Toujours! Jamais! tels sont les cris de désespoir qui retentissent sans cesse sous les voûtes du gouffre infernal. Toujours dans les tourments! toujours au milieu d'horribles démons! Jamais la moindre consolation, le moindre adoucissement! O éternité! Après quelques années passées dans les plaisirs, dans la joie, l'abondance, dans le crime et dans le péché, une éternité entière de regrets, de remords cuisants, d'horrible désespoir!

Mais heureux, mille fois heureux les justes morts dans l'amitié de Dieu! Toujours! Jamais! Cette pensée fera le bonheur des élus. Toujours avec Dieu, heureux du bonheur même de Dieu, le contemplant, jouissant de sa vue et de sa beauté infinie! Jamais de crainte, jamais de chagrin, de trouble, ni de changement! Jamais de fin à ce bonheur. Ah! quand nous avons quelque moment de bonheur sur cette terre, nous nous affligeons à la pensée que ce bonheur va bientôt cesser, qu'il ne laissera après lui que regret, malaise et chagrin; mais le bonheur du Ciel ne doit pas finir. De même que les damnés souffrent tout leur enfer, dans le même moment, en pensant qu'il n'aura pas de fin; de même les bienheureux goûtent, dans le même instant, toutes les délices du Ciel, en pensant que ces délices n'auront pas de terme. Quel bonheur, et qu'il est digne d'envie! Après quelques années

passées dans les peines, dans les croix, dans les exercices pénibles de la vertu, une éternité tout entière de joie et de bonheur, de consolation et d'ineffables délices. Oh ! heureux encore une fois, ceux qui vivent et meurent dans la grâce de Dieu ! Oui, âmes justes, vos afflictions, vos peines auront pour récompense une éternité de bonheur. Mais vous, pécheurs obstinés, qui ne voulez pas vous convertir et revenir à Dieu, vos péchés, vos désordres, vos crimes attireront sur vous une éternité de malheur. O éternité ! si nous avions tous sur vous les lumières qu'ont maintenant ceux que la mort a séparés de nous !

Mais l'éternité n'est pas seulement une durée incommensurable ; c'est encore une situation que rien ne peut changer. L'arbre tombe et il ne se relève pas. « Là où il sera tombé, il restera. » *Ibi erit.* (1) On peut prévoir la chute ; si elle est mauvaise, on ne peut la réparer. De quel côté penche l'arbre ? Penche-t-il beaucoup ? Penche-t-il depuis longtemps ? Enfin, il restera où il sera tombé ; *ibi erit.* Dans cent ans, dans mille ans, *ibi erit.* Lorsque ce monde finira et qu'une nouvelle terre, de nouveaux cieux seront créés, *ibi erit.* Après autant de siècles qu'il y a de gouttes d'eau dans l'océan, *ibi erit.* La vicissitude est le partage de notre condition présente ; l'immutabilité est attachée à notre destinée future. Ici, les heures se suivent sans se ressembler ; là, tout est invariable et permanent. Le jour ne succède plus à la nuit, ni la nuit aux clartés du jour. Rien n'altère la joie ; rien ne console la peine. Nul changement à craindre dans le Ciel ; nul changement à espérer dans l'enfer. Ce qui met le comble au bonheur du Ciel, met le comble au malheur de l'enfer.

Voilà ce qu'est l'éternité, réfléchissons-y sérieusement, pensons-y tous les jours. Cette pensée nous maintiendra dans la voie du devoir et de la vertu.

---

(1) Eccl. XI, 9.

C. De l'éternité (suite)

N. B. Comme le premier dimanche de l'Avent, qui suit le vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte, nous parle aussi du jugement, on peut donner l'instruction précédente le vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte et cette seconde le dimanche suivant, premier de l'Avent.

Comme nous l'avons vu dans l'instruction du dernier dimanche après la Pentecôte, l'éternité est une durée incommensurable, une durée sans fin; c'est aussi une situation fixe et immuable. Le ciel pour toujours ou l'enfer pour toujours; bonheur sans fin ou malheur sans fin. Mais quelle sera mon éternité? Voilà la question que chacun de nous doit se poser. A cette question votre foi vous répond : Ton éternité, ce sera le Ciel ou l'enfer, le bonheur ou le malheur éternel; le Ciel où sont réunies toutes les gloires, toutes les délices, sans contradiction et sans mélange; ou l'enfer dans lequel sont rassemblés tous les désespoirs, toutes les hontes, toutes les douleurs, sans le moindre adoucissement à espérer. Eternité du Ciel, tout ce qu'il y a de plus ravissant. Eternité de l'enfer, tout ce qu'il y a de plus effroyable! Je marche sans cesse vers l'un ou l'autre de ces deux termes; je tomberai nécessairement dans l'une ou l'autre de ces deux éternités. Point de milieu, si je manque la couronne des élus, je n'échapperai point à la réprobation des damnés. Toujours près de Dieu partageant sa gloire et son bonheur, comme son fidèle serviteur; ou toujours séparé de Dieu par un chaos insurmontable, livré aux tortures les plus horribles, aux regrets les plus amers, aux grincements de dents les plus affreux. Toujours dans la plus aimable des sociétés, chantant les louanges du Seigneur et la joie de mon triomphe, ou toujours parmi les démons, au milieu des réprouvés, vomissant des blasphèmes et des malédictions.

Laquelle de ces deux éternités sera la mienne? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'il n'y a qu'un pas entre moi et l'éternité. Un coup de sang, un faible soupir qui sort de ma poitrine, un battement de cœur qui s'arrête et m'y voilà! Ce que je sais encore c'est que je puis perdre l'éternité des saints et subir celle des réprouvés. Je n'en sais pas davantage. O incertitude terrible!

Mais cette pensée ne doit-elle pas absorber tous nos soins, toutes nos sollicitudes, nous commander toutes les précautions, nous déterminer à tous les sacrifices? Peut-on penser à l'éternité, sans se décider à changer de vie, à jurer une haine éternelle au péché et à vivre désormais conformément à la volonté de Dieu, observant fidèlement ses commandements et ceux de son Eglise? Non c'est imposssible. On ne peut penser sérieusement à cette terrible vérité sans se sentir porté à travailler généreusement à son salut. C'est la méditation la plus propre à nous rendre de plus en plus parfaits dans le service de Dieu et à nous sanctifier. Serait-il possible, en effet de penser à son éternité et de commettre en même temps le péché mortel, ou de vivre dans l'état du péché mortel, qui attire sur nous les coups de la justice divine et la damnation éternelle?

Ainsi un blasphémateur pourrait-il ne pas faire tous les efforts imaginables, pour se corriger de sa mauvaise habitude, s'il pensait une bonne fois qu'un seul de ses blasphèmes peut le précipiter dans l'éternité malheureuse, dont un seul instant le sépare? Serait-il possible qu'un impudique persévérât longtemps dans ses mauvaises pensées et ses discours obscènes, dans ses conversations impures, dans ses secrètes et infâmes habitudes, dans les occasions prochaines du péché honteux, s'il réfléchissait quelque peu à cette terrible alternative d'un bonheur ou d'un malheur éternel? Oui, si les pécheurs, blasphémateurs, impies, impudiques, profanateurs du dimanche, voleurs, médisants, calomniateurs, haineux et vindicatifs, ambitieux et envieux, pensaient qu'ils peuvent d'un moment à l'autre tomber dans le gouffre de l'enfer; ah! ils changeraient de vie, ou il faudrait bien dire qu'ils veulent absolument se damner; qu'ils ont complètement perdu l'esprit.

Non seulement on éviterait le mal, si on se laissait dominer par cette pensée si salutaire; mais on ferait tous ses efforts pour accomplir le bien. On croirait n'avoir jamais assez fait pour Dieu. Comme les saints, on pleurerait ses fautes, on s'imposerait de rudes pénitences; on n'aurait d'amour et d'affection que pour

Dieu et pour les choses du Ciel. On ne trouverait de bonheur que dans la pratique de la vertu et dans l'accomplissement de ses devoirs.

Réfléchissons de temps en temps à cette vérité que le terme de notre vie, c'est le Ciel ou l'enfer et nous nous déciderons à travailler de toutes nos forces à éviter l'enfer et à gagner le Ciel.

Cependant, si nous ne pouvons savoir d'une manière certaine quelle sera notre éternité, nous pouvons dire qu'elle dépend de notre vie. Rien n'est plus formel. « Dieu rendra à chacun selon ses œuvres, » dit l'Evangile. (1) Saint Paul nous dit que chacun récoltera ce qu'il aura semé. Nos actions, bonnes ou mauvaises, dit Saint Bernard, sont des semences pour l'éternité. Nous les jetons en terre, elles disparaissent ; mais nous les retrouverons à la mort et elles nous resteront inséparablement unies. Une pensée qui traverse mon esprit, une parole qui sort de ma bouche, un acte quelconque presque aussitôt achevé qu'il est commencé, tout cela se décharge successivement dans le sein de l'éternité.

Si nous nous appliquons à vivre dans la grâce de Dieu ; si nous nous efforçons de faire le bien et d'éviter le mal ; si nous faisons tout notre possible, pour remplir fidèlement nos devoirs et pratiquer les vertus chrétiennes, nous nous préparons une éternité de bonheur. De même si, étant tombés dans la disgrâce de Dieu par le péché mortel, nous nous appliquons à en faire une sincère pénitence, nous pouvons espérer une éternité de bonheur. Mais pour ceux qui vivent et croupissent dans l'état de péché mortel, dans la haine et l'inimitié avec Dieu, et qui refusent de revenir à lui et de faire pénitence, ils n'ont à attendre que l'éternité malheureuse.

Ceux donc qui ont lieu de croire qu'ils sont dans la grâce de Dieu, parce qu'ils n'ont aucune faute mortelle à se reprocher, doivent s'appliquer à persévérer dans cet heureux état. Ils doivent éviter avec soin le péché et tout ce qui y porte, veiller sur leurs pensées, leurs désirs, combattre avec fermeté leurs

(1) Mat. XVI. 27.

tentations, fuir les occasions de péché, tout ce qui peut les porter au mal, invoquer le secours de Dieu par la prière et se fortifier par la réception fréquente des sacrements; s'appliquer avec zèle à remplir tous leurs devoirs et à pratiquer les vertus chrétiennes, humilité, patience, charité, chasteté, conformité à la volonté de Dieu.

Quant à ceux qui ont eu le malheur de perdre la grâce de Dieu, par le péché mortel, qu'ils rentrent sincèrement en eux-mêmes, qu'ils considèrent combien est triste leur état, à quel malheur ils sont exposés et qu'ils reviennent à Dieu le plus tôt possible, par un vrai et sincère repentir et par une vraie et sincère pénitence. Qu'ils imitent en cela Marie-Madeleine, saint Pierre, saint Augustin, sainte Marguerite de Cortone, sainte Marie l'Egyptienne et tant d'autres. Qu'ils reviennent à leur Père céleste, comme l'enfant prodigue, reconnaissant humblement combien ils ont été coupables et se repentent du fond du cœur d'avoir offensé le Dieu infiniment bon et aimable.

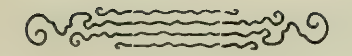
Qu'ils pensent bien que, s'ils venaient à mourir dans l'état où ils sont, ils tomberaient dans l'abîme de l'éternité malheureuse. Et qui leur dit que cela n'arrivera pas, s'ils diffèrent leur conversion?

O vous donc qui vivez dans la disgrâce de Dieu, pensez-y bien; d'un moment à l'autre, vous pouvez être frappés par la mort. Vous êtes suspendus au-dessus du gouffre de l'enfer, par un simple fil, le fil de la vie. Que la mort vienne le briser subitement et vous tomberez dans ce gouffre affreux. Ah! si l'on y pensait sérieusement, resterait-on dans l'état du péché mortel? Différerait-on sans cesse de se convertir? N'écouterait-on pas plutôt le conseil de l'Esprit-Saint : « Ne différez pas de jour en jour? » (1)

Si donc il y en a, parmi vous, qui soient tombés dans le péché mortel, qu'ils prennent la résolution de n'y pas demeurer plus longtemps; qu'ils viennent faire une bonne confession et

(1) Eccl. V, 9.

qu'en attendant ils demandent pardon à Dieu du fond du cœur. Qu'ils aient confiance dans le Dieu de miséricorde; il leur pardonnera et ils recouvreront leurs droits au Ciel. Ainsi soit-il.



Du devoir pascal

(Semaine religieuse 1885.)

Le troisième commandement de l'Eglise oblige les fidèles chrétiens, sous peine de péché grave, à recevoir dignement, dans leur église paroissiale, pendant le temps pascal, le très-saint sacrement de l'autel. Ce commandement renferme trois obligations; la sainte Eglise impose d'abord aux fidèles l'obligation générale de communier une fois par an; elle fixe comme terme de cette obligation le temps pascal; et enfin elle veut que la communion se fasse dans l'église paroissiale. Chacune de ces trois prescriptions se base sur des raisons très graves et très importantes.

Pour commencer par la dernière prescription, il paraît d'une grande convenance que les habitants d'une paroisse, qui forme comme une grande famille spirituelle, se réunissent au moins une fois par an à la table commune de la famille, où le Sauveur du monde leur offre la nourriture des anges, par la main de ceux qui doivent rendre compte un jour de leurs âmes. De même la désignation du temps pascal pour la communion annuelle n'est pas faite sans raison grave. N'est-ce donc pas au temps pascal que notre divin Rédempteur institua le saint sacrement? De plus ne paraît-il pas très convenable que, dans ce temps où toute la nature se renouvelle, se fasse également la rénovation spirituelle des hommes, qui est le produit d'une bonne confession et d'une sainte communion?

Mais c'est surtout la partie essentielle du commandement de l'Eglise, l'obligation de communier une fois par an qui est justifiée par des raisons aussi nombreuses et aussi palpables qu'il faut, en effet, avoir tourné le dos à toutes les pratiques religieuses, pour se mettre au-dessus de ce précepte.

Nous avons d'abord la volonté expresse de Notre Seigneur Jésus-Christ qui nous oblige à la réception de la sainte communion. Jésus-Christ ne s'est pas borné à donner un simple conseil de communier; non, il a donné à tous les fidèles le précepte

formel exprimé en termes clairs et nets, de manger sa chair et de boire son sang. « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui ne mange pas ma chair et ne boit pas mon sang, ne peut avoir la vie en lui. » (1) De même qu'il est impossible de se sauver sans la foi; ainsi il est impossible de se sauver sans la sainte communion, pourvu que l'on soit à même de la recevoir.

Pour nous faire remarquer la nécessité de la foi, Jésus-Christ a dit : « Celui qui ne croit pas sera condamné; » (2) et pour apprendre qu'il est nécessaire de communier, il se sert de termes qui ne disent pas autre chose que s'il avait dit : Celui qui ne communie pas sera damné. Aucune promesse de Jésus-Christ ne restera inaccomplie, mais toutes ses menaces seront également exécutées. Comme Notre Seigneur, en effet, avait annoncé le triste sort de la ville de Jérusalem, dont il aurait voulu rassembler tous les habitants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et que sa prédiction sur la ruine de cette ville, s'est accomplie avec une effrayante exactitude, ainsi s'accomplira aussi la parole prophétique, qui exclut de la vie éternelle tous ceux qui refusent de se nourrir du pain des anges. « La vérité du Seigneur demeure éternellement. » (3)

Outre la volonté expresse du divin Sauveur, nous avons la volonté de l'Eglise qui impose à tous les fidèles l'obligation de recevoir la sainte communion. Jésus-Christ a fait la loi générale de communier. La sainte Eglise a précisé cette loi et indiqué de quelle manière elle doit être accomplie. Mais a-t-elle le droit d'imposer une telle obligation? Il n'y a pas à en douter. Son divin fondateur a adressé aux apôtres et à leurs successeurs ces paroles valables jusqu'à la fin du monde : « Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le Ciel. » (4) C'est de là que l'Eglise a le pouvoir léglislatif, et que celui qui ne veut pas se soumettre aux préceptes de l'Eglise, refuse l'obéissance au Seigneur même.

(1) Jo. VI. 54.
(2) Mc. XVI. 16.
(3) Ps. CXVI.
(4) Mat. XVIII. 18

Or deux conciles généraux, celui de Latran de l'an 1225 et celui de Trente, au XVIe siècle, ont publié une loi qui oblige tous les catholiques du monde entier à s'approcher une fois par an de la table sainte. C'est pourquoi tout chrétien qui n'obéit point à l'Eglise, en ce point, doit être regardé, d'après les paroles mêmes du Seigneur, comme un pécheur public. « Que celui qui n'écoute pas l'Eglise soit tenu comme un païen et un publicain. » (1)

La réception de la communion pascale est encore réclamée par la nécessité dans laquelle se trouve tout homme de posséder un remède efficace contre les innombrables dangers de perdre son âme. La corruption de la nature humaine causée par le péché originel, les funestes penchants vers le mal propres à tous les descendants d'Adam, le monde séducteur avec ses mille attraits et ses trompeuses promesses, l'ennemi juré de l'humanité. avec ses ruses infernales et ses intrigues diaboliques, qui ne se lasse pas d'employer toutes les ressources de son intelligence d'ange à la ruine des hommes, tout cela formerait un danger insurmontable au salut, si la bonté et la toute puissance divines ne nous avaient pas offert une remède efficace pour nous soutenir et nous défendre. Ce remède, c'est la sainte communion. Cela est tellement vrai qu'on peut dire, sans hésiter, qu'en présence des immenses dangers qui nous entourent, surtout dans le temps actuel, il serait très difficile de nous sauver sans la sainte communion.

Une quatrième raison de la nécessité de la communion pascale consiste dans l'obligation, pour tout catholique, de professer publiquement sa foi et de donner le bon exemple. Notre Seigneur a prononcé des paroles bien sérieuses par rapport à la profession de la foi : « Celui, dit-il, qui ne me reconnaîtra pas devant les hommes, je ne le reconnaîtrai pas devant mon Père qui est dans les Cieux. » (2) Jamais il ne fut plus nécessaire qu'aujourd'hui de professer publiquement sa foi. Or la communion pascale

(1) Math. XVIII. 17.
(2) Mat. X. 33.

est certainement, vis-à-vis de l'esprit irréligieux et impie du siècle, une magnifique profession de notre foi, de notre espérance, de notre amour surnaturels.

Et enfin le bon exemple! Combien de milliers d'âmes qui se perdent maintenant, seraient sauvées, si, parmi les fidèles catholiques, le sentiment du devoir était assez enraciné et assez vif pour les pousser à donner le bon exemple. Le bon exemple est un grand moyen de sauver les âmes; il est une espèce d'apostolat. Cet apostolat est exercé par le chrétien catholique qui s'approche publiquement de la table sainte avec un cœur pur et humble, et qui par sa modestie extérieure, ses mains jointes, ses yeux baissés, démontre qu'il croit fermement à la présence du grand Roi du Ciel et de la terre, adoré par les innombrables chœurs des anges.

Quoi de plus édifiant, d'ailleurs, que de voir, au temps pascal, tous les membres d'une même famille chrétienne, père, mère, enfants, au banc de communion, pour recevoir Celui qui seul peut assurer le bonheur de la famille et soulager toutes les misères de la vie terrestre? Où le père accablé par les soucis et les chagrins les plus variés trouve-t-il de la force et de l'énergie? Où la mère, dans ses pénibles sollicitudes pour le bien de ses enfants, trouve-t-elle de l'encouragement ou de la consolation? Où les enfants, dans la légèreté de leur âge, trouvent-ils l'invitation puissante à l'obéissance, au respect et à l'amour de leurs parents, et surtout où trouvent-ils cette tendre et charmante vertu, qui en fait des anges, sinon dans l'union avec celui de qui vient tout bien et dont l'œil paternel veille sur père, mère et enfants, avec une telle vigilance qu'aucun cheveu ne tombe de leur tête sans sa volonté?

Vraiment une famille chrétienne qui communie ensemble, fait un apostolat béni dans son intérieur et au dehors. La bénédiction de Dieu ne peut manquer à la maison où une famille semblable, unie à Jésus-Christ, renouvelant la mémoire de la sainte famille de Nazareth, mène une vie chrétienne et pieuse.

Certes à des raisons aussi graves qui parlent pour la nécessité de la communion pascale, les catholiques consciencieux et sérieux ne résisteront pas. Que tous se préparent par la prière, la pénitence et une sérieuse confession à s'unir au Dieu de toute sainteté, la source du seul vrai bonheur et en cette vie et en l'autre. Ainsi soit-il.



Notre-Dame Consolatrice des affligés

Consolatrix afflictorum, ora pro nobis.
Consolatrice des affligés, priez pour nous.

Aussi longtemps que nous sommes sur cette terre, nous sommes en butte à toutes sortes de maux et d'afflictions, tant pour le corps que pour l'âme. Ici, c'est une mort soudaine qui plonge une famille dans la désolation et le deuil. Là, ce sont des revers de fortune qui entraînent un grand nombre de familles dans la ruine, et qui souvent enlèvent à de pauvres ouvriers les épargnes sur lesquelles ils comptaient, pour s'assurer le pain de la vieillesse. Ailleurs, c'est une épidémie, une guerre, qui portent partout la dévastation et la mort et font couler des torrents de larmes. Ailleurs encore, ce sont des orages, des intempéries, qui, en quelques jours, souvent même en quelques minutes, détruisent les espérances que toute une contrée fondait sur ses récoltes. Qui pourrait énumérer toutes les maladies, les infirmités qui font gémir tant de malheureux? Des maux de tous genres fondent sans cesse sur la pauvre humanité et font de cette terre une vallée de larmes. A côté de ces peines de l'ordre naturel, nous en avons d'un autre genre. Il n'y a personne qui ne soit en butte aux tentations; et qui pourrait dire qu'il n'y a jamais succombé, qu'il n'a jamais commis le péché, qui est le plus grand de tous les maux et qui est la cause de toutes les misères que nous souffrons ici-bas?

Oui, cette terre est une vallée de larmes. Mais Dieu qui nous condamne à souffrir, soit à cause de nos iniquités, soit pour nous éprouver, ne nous condamne pas à souffrir sans consolation. Non, le Dieu que l'Eglise nomme dans les prières de ce jour, le Dieu de toute consolation, totius consolationis Deus, a mis, à côté de nos maux, le remède, ou du moins le soulagement et l'espérance. Il nous offre, pour nous consoler dans nos afflictions, une grande consolatrice, une mère tendre et dévouée; cette mère, c'est la très sainte Vierge Marie. Il n'y a pas de cœur aussi sensible que

celui de cette bonne mère, pour compatir à nos misères; il n'y a pas de main aussi délicate que la sienne, pour toucher les blessures de nos cœurs et les cicatriser; il n'est personne qui soit aussi capable qu'elle de nous consoler dans nos tristesses, de nous soutenir et de nous encourager dans nos peines.

Consoler les affligés est une œuvre de miséricorde bien agréable au Seigneur. C'est un besoin pour un ami véritable de consoler un ami plongé dans la détresse. Nous lisons dans les livres saints que Tobie, dans la captivité, trouvait sa consolation à secourir, à encourager, à consoler ses frères captifs comme lui, et gémissant dans la terre de l'exil. Nous lisons dans la vie de Saint Vincent de Paul, que ce grand saint dont le nom est synonyme de charité et de dévouement, qu'il pria un jour le Seigneur de lui envoyer toutes les souffrances des affligés, pour leur procurer du soulagement. Qui ne connaît le zèle et le dévouement des sœurs de charité, des petites sœurs des pauvres, des sœurs du Calvaire et autres, pour soulager et adoucir les souffrances des malheureux et des pauvres? Qui ne connaît aussi le courage et le dévouement des missionnaires, des religieux et des religieuses qui renoncent à leur patrie, à leur famille, à tout ce que le monde aime et recherche, pour aller, au péril de leur vie, porter la lumière de l'Evangile dans les pays les plus sauvages et les plus barbares, afin de les amener à la connaissance du vrai Dieu, de la vraie religion et à la civilisation? Mais si les âmes fidèles et les saints ont tant de compassion pour ceux qui souffrent, pour les malheureux de toutes sortes, que dirons-nous de la compassion de la sainte Vierge, qui nous aime plus que les anges, que les saints, que les créatures les plus aimantes, et dont le cœur est une fournaise d'amour? Que dirons-nous de la compassion de la sainte Vierge qui nous a aimés au point de faire, pour notre rédemption, le sacrifice de son divin Fils Jésus, pour qui elle aurait donné mille et mille fois sa vie?

Nous lisons dans l'Evangile cette parole si tendre et si touchante, tombée des lèvres, ou plutôt du cœur si bon du divin Sauveur : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes dans

la peine et je vous soulagerai. (1) Nul doute que le cœur immaculé de Marie, qui a toujours battu et bat encore à l'unisson du cœur de Jésus, qui a eu et a encore pour nous, les mêmes sentiments et le même amour, que celui de son adorable Fils, ne nous adresse la même touchante invitation. Venez, nous dit-elle aussi, venez à moi qui suis votre mère et qui ne demande qu'à vous consoler; venez à moi, vous tous, mes enfants, qui souffrez, qui êtes affligés, qui avez été visités par le malheur, vous tous qui avez besoin d'encouragement et de consolation, et je vous soutiendrai et j'adoucirai vos peines, je panserai et guérirai vos blessures. Oh! oui, Marie est notre grande consolatrice. Ce que je viens de vous exposer le dit assez. Mais laissons parler maintenant les faits; ils nous en diront plus que toutes les considérations que nous pourrions faire.

D'abord tous les Saints, sans exception, ont toujours eu la plus grande confiance en la très Sainte Vierge. Dans leurs peines et leurs tribulations, dans toutes leurs épreuves, c'est toujours à elle qu'ils ont eu recours. C'est à ses pieds qu'ils allaient déposer leurs fatigues et leurs souffrances. Parmi eux, il y a eu de grands pécheurs convertis, il y a eu des Madeleine, des Marie l'Egyptienne, des Augustin; eh bien, quand ils étaient en butte aux assauts du démon; quand ils étaient accablés par le souvenir de leurs fautes passées, à qui s'adressaient-ils pour obtenir le soulagement et les secours dont ils avaient besoin? A la consolatrice des affligés. Et les âmes fidèles, auprès de qui vont-elles chercher les secours et les consolations que le monde ne pourrait leur donner? Vous le savez, vous qui avez souffert, vous qui avez été visités par le malheur, c'est auprès de la grande consolatrice des affligés.

Vous entrez dans une chapelle dédiée à la Sainte Vierge; vous y voyez une flamme qui brille devant son autel, que vous dit-elle? Ah! c'est sans doute une épouse désolée, qui voit son époux languir sur un lit de douleur; ou c'est une mère éplorée

(1) Mat. XI. 28.

qui voit mourir son enfant bien-aimé, son enfant unique peut-être; c'est elle qui a allumé cette flamme et qui est venue demander à Marie secours et consolation. Pourquoi tous ces pélerinages qui se font aux sanctuaires où la Sainte Vierge est particulièrement honorée? C'est pour demander sa protection ou la remercier des bienfaits reçus. Que nous disent ces ex-voto, ces dons, parmi lesquels de très précieux, faits aux autels de Marie, sinon qu'elle est notre appui, notre protectrice toute puissante et dévouée, une bienfaitrice qui prodigue les plus grandes faveurs?

Voulez-vous encore d'autres et plus grandes preuves de la confiance des fidèles et de l'efficacité de l'intercession de Marie? Voyez tous ces sanctuaires, églises, chapelles, cathédrales élevées partout en l'honneur de Marie et dont les titres sont si bien faits pour inspirer la confiance. Ici, c'est une chapelle, une église dédiée à Marie sous le titre de Notre-Dame de pitié, pour attester que Marie est toujours prête à s'apitoyer sur nos misères. Plus loin c'est un sanctuaire dédié à Notre-Dame de compassion, comme pour nous rappeler que la bonne Mère du ciel compatit sans cesse à nos maux, et qu'elle ne demande qu'à répandre dans nos cœurs le baume de ses consolations. Ailleurs nous voyons Notre-Dame du salut, de bonne espérance, qui nous rappelle que Marie est le salut et l'espérance des enfants de la foi. Ailleurs encore nous avons les églises de Notre-Dame des larmes, de Notre-Dame des sept douleurs, pour nous rappeler que c'est auprès de la Sainte Vierge qu'il faut aller chercher le courage et la résignation dans nos peines.

Ah! si jamais personne n'avait obtenu de faveur de la Sainte Vierge; si jamais personne n'avait obtenu d'elle les consolations ou les secours qu'il implorait, on ne songerait guère à l'invoquer sous tant de titres qui nous montrent sa miséricorde et sa bonté. Il y a beau temps que le culte de la Sainte Vierge serait oublié, anéanti, si elle n'avait jamais rien fait pour les fidèles qui recouraient à elle. Si donc on vénère encore aujourd'hui la Sainte Vierge; si l'on prend part à tant de pélerinages faits à

ses sanctuaires vénérés; si l'on élève des temples en son honneur; si l'Eglise a établi tant de fètes pour l'honorer; si son culte, au lieu d'aller en diminuant, est au contraire toujours allé en se développant, semblable à un cours d'eau qui, de simple ruisseau est devenu un grand fleuve, puis une mer immense, c'est assurément parce que Marie a toujours été et s'est montrée en mille occasions, l'espérance, le salut, la consolation des fidèles.

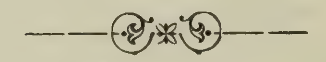
Mais d'où viennent à Marie ce privilège de compatir à nos maux et cette vertu de consoler toutes nos tristesses? Rappelez-vous ce qui s'est passé à la dernière scène de la passion du Sauveur sur le Calvaire et vous le comprendrez. Jésus-Christ était suspendu à la croix, il souffrait horriblement. Qui était debout au pied de la croix, souffrant avec lui, priant avec lui, s'immolant en quelque sorte avec lui pour le salut des hommes? Vous le savez, c'était sa mère bien-aimée : Stabat Mater dolorosa. Marie était là debout, plongée dans la plus profonde douleur. Elle recueillit la dernière goutte de sueur tombée du front de l'adorable Sauveur; la dernière larme tombée de ses yeux, la dernière goutte de son sang, son dernier soupir. Aussi qu'a fait le divin Sauveur? En récompense de tant de fidélité et d'amour, il a donné à Marie la mission de consolatrice des affligés et la vertu de guérir toutes les blessures de nos âmes. Or il n'y a pas de mission que Marie ait plus à cœur de remplir que celle de consolatrice des affligés. Et pourquoi? Un seul mot suffit pour répondre à cette question : elle est notre Mère.

Vous le savez, plus une mère est tendre et dévouée, plus elle aime ses enfants, plus aussi elle est portée à leur venir en aide dans leur détresse, à les consoler dans leurs peines. Or Marie est la meilleure, la plus tendre, la plus aimante des mères, c'est la mère incomparable; voilà pourquoi elle aime tant à nous consoler dans nos afflictions.

Ce qui fait encore qu'elle est si sensible à nos maux et si compatissante, c'est qu'elle a beaucoup souffert. Pour être sensible aux peines des autres, il faut avoir souffert soi-même; pour pouvoir consoler les malheureux, il faut être passé par le

malheur. Mais que n'a pas souffert le cœur de cette tendre mère? Sa vie n'a été qu'un martyre continuel. N'est-elle pas la mère de douleur, Mater dolorosa, la Reine des martyrs, Regina martyrum? Qui pourrait dire tout ce qu'elle a souffert dans le cours de sa vie; mais surtout dans le temps de la passion de son divin fils? Pas une douleur du cœur de Jésus qui ne trouvât un écho dans le cœur si aimant de sa sainte Mère. Ce cœur immaculé a été traversé, déchiré par le glaive de la douleur.

Ah! lorsque l'épreuve vient nous visiter, lorsque nous sommes dans l'affliction, dans la peine; lorsque nous sentons notre courage défaillir et que nous avons besoin d'appui et de consolation, recourons à la très Sainte Vierge, à Notre-Dame consolatrice des affligés. Si nous le faisons avec piété, avec une vraie et sincère confiance, nous éprouverons bientôt les effets bienfaisants de sa protection toute puissante et de ses douces consolations. Ainsi soit-il.



Fête de l'Assomption de la très sainte Vierge.

La grande fête que nous célébrons aujourd'hui, la fête de l'Assomption de la sainte Vierge dans le Ciel, nous rappelle tout ensemble la mort de la sainte Vierge, sa résurection et son entrée triomphante dans le Ciel. C'est pourquoi nous allons considérer ces grands évènements et en tirer des leçons salutaires pour nos âmes.

Tous les hommes sont condamnés à mourir. C'est là une loi ou plutôt une punition universelle infligée aux hommes, à cause du péché de nos premiers parents. Cependant il semble que la sainte Vierge qui fut pure de tout péché, même du péché originel, eût dû être exempte de la mort. Mais il n'en fut pas ainsi. Dieu, qui voulut bien la préserver de toute souillure du péché, ne voulut point la préserver de la mort du corps ; afin de la rendre en tout semblable à Jésus-Christ, qui consentit à subir la loi de la mort, et aussi afin de nous donner un exemple de la mort précieuse qu'il réserve à ceux qui l'aiment et le servent fidèlement pendant leur vie.

Trois choses rendent ordinairement la mort amère : l'attachement à la terre, ou l'amour déréglé des biens de ce monde, des richesses, des dignités, des honneurs, des plaisirs ; le remords des péchés qu'on a commis, et enfin l'incertitude du salut.

Or la mort de la sainte Vierge fut tout à fait exempte de ces amertumes. Elle n'eut pas à regretter les biens de la terre dont elle avait été entièrement détachée ; elle mourut avec la conscience parfaitement tranquille et avec la certitude de jouir, immédiatement après sa mort, de la béatitude éternelle. C'est pourquoi elle eut la mort la plus sainte et aussi la plus calme et la plus douce.

Et d'abord, il est certain que l'amour excessif des biens de la terre est une des principales causes qui rendent la mort si pénible, qui font que l'on se résigne si difficilement à quitter la vie. « O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis. O mort, dit l'Esprit-Saint au livre de

l'Ecclésiastique, que ton souvenir est amer à l'homme qui met son bonheur dans ses richesses! » Pourquoi la mort des saints est-elle si douce, si calme, si tranquille et digne d'être achetée à tout prix, comme dit saint Bernard? Mais c'est qu'ils sont entièrement détachés des biens terrestres, qu'ils mettent tout leur bonheur en Dieu seul. Or, quelle âme fut jamais plus parfaitement détachée des biens de la terre que l'âme très-pure de Marie? Elle fut entièrement détachée de sa famille; car toute jeune encore, elle la quitta pour se consacrer au service de Dieu dans le temple. Elle fut entièrement détachée des biens de la terre, puisqu'elle résolut de vivre toujours dans la pauvreté, en se procurant le nécessaire, par le travail de ses mains, et en acceptant pour époux un pauvre ouvrier. Elle était aussi absolument détachée des honneurs et de la gloire du monde; car, bien qu'elle fût de la race royale de David, elle mena toujours une vie humble et cachée. Elle était enfin parfaitement détachée du monde et de ses plaisirs; elle en avait horreur. Jamais Marie n'aima ces biens périssables; au contraire, comme son divin Fils, elle les a toujours méprisés, pour s'attacher uniquement à son Dieu. Voilà pourquoi elle n'éprouva, à la mort, aucun regret de quitter cette terre à laquelle nous tenons tant.

Mais si elle ne fut pas troublée à l'heure de la mort, par l'amour des biens terrestres, elle ne le fut pas davantage par le remords. Ah! ce qui tourmente le plus les pécheurs, à l'heure de la mort, ce sont les nombreux péchés dont ils se reconnaissent coupables. Sur le point de paraître au tribunal de Dieu, qui connaît jusqu'aux moindres fautes et qui est la justice même, le souvenir de leurs iniquités les effraie, les épouvante. Mais Marie ne put assurément, à l'heure de la mort, être affligée par le remords de la conscience, puisqu'elle fut toujours sainte, toujours pure, exempte de toute souillure, même du péché originel; de telle sorte que l'époux divin pût dire d'elle : « Tota pulchra es, Maria, et macula originalis non est in te. — Vous êtes toute belle ô Marie, et la souillure originelle ne se trouve pas en vous ».

Toute sa vie, Marie a aimé Dieu d'un amour parfait. Toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses affections, n'eurent d'autre objet que Dieu; elle ne dit aucune parole, elle ne fit aucun mouvement, elle ne respira pas une seule fois, dirai-je que ce ne fût pour Dieu. Qui pourrait nous donner une idée assez haute de ses vertus si éminentes : de cette foi si ferme et si constante, de cette confiance si parfaite en Dieu, de cette patience si forte, au milieu de tant de peines, de cette modestie, de cette douceur si admirables, de cette compassion pour les âmes affligées, de ce zèle infatigable pour la gloire de Dieu, de cette pureté de cœur, de cette conformité parfaite à la volonté de Dieu, de toutes ces vertus qui font la beauté et la gloire de Marie? Oui Marie fut toujours toute pure, toute sainte. Immaculée dès son origine, elle le fut toute sa vie. Quel remords aurait donc pu la troubler à ses derniers moments? Aussi était-elle parfaitement tranquille et n'avait-elle aucune inquiétude au sujet de son salut éternel. C'est pourquoi elle était parfaitement calme et jouissait d'une paix délicieuse, au moment de quitter la terre.

Ah! quand nous voyons la mort s'approcher; quand nous songeons que, dans quelques instants, nous allons paraître devant notre juge, que notre sort va être arrêté, éternité de bonheur ou éternité de malheur, certes il y a de quoi trembler. L'Ecclésiaste disait de lui-même : « Je ne sais si je suis digne d'amour ou de haine ». Nous pouvons dire à plus forte raison : Sommes-nous dignes d'amour ou de haine? Quand on a mené une vie plus ou moins relâchée, ne se relevant du péché que pour y retomber, cette question est terrible. Nous ne pouvons y répondre, et par là-même, elle nous trouble et nous effraie. Oui, nous craignons la mort, parce que nous ne pouvons savoir d'une manière certaine quel sera notre sort pendant l'éternité.

Mais la Sainte Vierge n'avait aucune crainte de ce côté. En sorte que, si l'amour des biens de la terre, si le remords des péchés commis n'ont pu lui rendre la mort amère et cruelle, l'incertitude de son salut n'a pu non plus la troubler en aucune manière. Quelle ne dut pas être, au contraire, la joie de la

Sainte Vierge, quand elle sut qu'elle allait mourrir, elle qui avait une entière certitude d'être réunie à son divin Fils, pour ne plus jamais se séparer de lui, pour régner avec lui, pendant toute l'éternité.

C'est là certes une belle mort, une mort vraiment digne d'envie, la mort telle que nous voudrions l'avoir. S'il en est ainsi, si nous voulons avoir une mort semblable à celle de la Sainte Vierge, il faut nous efforcer de mener une vie semblable à la sienne. Telle vie, telle mort, dit-on. Si nous voulons mourir comme la Sainte Vierge, il faut vivre comme elle. Ainsi il ne faut pas attacher trop notre cœur aux biens de la terre. Sans doute il faut s'en occuper, puisqu'ils sont nécessaires à la vie présente; mais il ne faut pas s'y attacher immodérément; il ne faut pas en faire sa principale et unique occupation, il ne faut pas les rechercher pour eux-mêmes, en faire sa fin dernière, son Dieu Il faut en user modérément selon les vues de Dieu, s'en servir pour faire le bien, chacun selon sa condition. Il faut aussi éviter avec soin le péché et surtout le péché mortel et se maintenir dans la grâce de Dieu, et s'appliquer à pratiquer les vertus chrétiennes, à l'exemple de la très-sainte Vierge. En agissant ainsi nous nous préparerons une sainte mort et une éternité de bonheur.

Il n'y a pas à en douter, la mort de la sainte Vierge ne fu pour elle que le passage de cette vie à l'éternité bienheureuse Sa belle âme, au sortir de ce monde, s'est envolée vers le Ciel au milieu des chants de triomphe des anges. Mais ce ne fut pa seulement son âme qui fut glorifiée, son corps si pur et si sain devait l'être aussi. Je vous le demande, ce corps qui avait ét préservé de toute souillure, qui avait été le tabernacle où s plut à reposer le Dieu trois fois saint, ce corps de la substanc duquel avait été formé le corps de Jésus-Christ, aurait-il p être abandonné à la poussière et à l'oubli du tombeau Ah ! loin de nous une pensée si indigne de la gloire e de l'honneur dû à Marie. Non, son corps ne pouvait être aban donné à la terre, il ne pouvait devenir la proie des vers

De même que le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ demeura incorruptible dans le tombeau, et qu'il en sortit vivant et glorieux, pour monter ensuite au Ciel, de même il convenait que la sainte Vierge ressuscitât, qu'elle sortît victorieuse du tombeau et montât en triomphe dans le ciel, pour y régner à jamais avec son divin Fils et y être notre médiatrice auprès de lui. Aussi, c'est une vérité qui a toujours été enseignée et crue dans l'Eglise que la sainte Vierge est montée dans le ciel, portée sur les ailes des anges et c'est pour nous rappeler ce grand événement que l'Eglise célèbre la fête de l'Assomption. Oui, Marie est au ciel en corps et en âme, comme son divin Fils Jésus. Elle règne avec lui ; elle est notre médiatrice toute puissante auprès de lui; elle prie, elle intercède sans cesse pour ceux qui implorent son secours comme il convient.

Ayons donc une tendre dévotion pour cette bonne mère, une entière confiance en sa protection. Recourons à elle dans nos besoins, nos peines, nos tentations. Quelque grands que soient nos maux, elle nous obtiendra d'en être délivrés, ou du moins, elle nous obtiendra la force de les supporter selon Dieu, et la consolation dont nous avons besoin. Quelque violentes que soient nos tentations, elle nous aidera à les surmonter. Quelque grands que soient nos péchés, elle nous obtiendra la grâce de la pénitence et le pardon. Conjurons-la tous les jours de nous obtenir une vie et une mort saintes. Disons-lui en tout sincérité et confiance : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous maintenant, car nous avons besoin de votre protection tous les jours et à tout instant; et à l'heure de notre mort; car c'est alors que nous en avons le plus besoin. Soyez-en sûrs, si vous avez une vraie et sincère dévotion envers la sainte Vierge, elle veillera sur vous, vous protégera et vous aidera à parvenir au bonheur éternel. Ainsi soit-il.

Fête du Cœur très-pur de Marie

La sainte Eglise, qui nous fait un devoir d'adorer le Cœur de Jésus, nous en fait un également d'honorer le Cœur très-pur de Marie, sa mère. Elle a établi une fête en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus ; elle en a établi une également en l'honneur du Cœur très-pur de Marie. C'est avec raison ; car la dévotion au Cœur de Jésus appelle irrésistiblement la dévotion au Cœur immaculé de Marie. Comment, en effet, séparer ces deux Cœurs que Dieu a pris un soin particulier d'unir si étroitement, dans le temps et dans l'éternité, dans les décrets adorables de sa prédestination et dans l'accomplissement des mystères du Sauveur, à l'Incarnation et à la Rédemption ; à Bethléem et à Nazareth ; pendant la prédication de Jésus, au Calvaire, au Ciel, partout, toujours ; dans les abaissements et l'humiliation, non moins que dans l'exaltation et la gloire. Cela nous fait comprendre combien il est juste d'honorer le Cœur très-pur de Marie. Mais, pour exciter encore davantage notre dévotion envers ce Cœur si saint, considérons-en les motifs puissants.

La dévotion au Cœur immaculé de Marie consiste à honorer ce Cœur si pur, à cause de ses perfections et de l'amour immense dont il est animé pour les hommes. Nous avons dans cette définition et l'objet et les motifs de cette dévotion.

L'objet, c'est le Cœur de la très-sainte Vierge Marie, tel qu'il a battu dans sa poitrine, pendant sa vie mortelle, et tel qu'il bat encore maintenant qu'elle est ressucitée et au comble de la gloire dans le Ciel. Or, après le Cœur de Jésus, il n'y en a pas de plus digne de notre vénération que le Cœur immaculé de sa très-sainte Mère. Le Cœur de Marie, en effet, est l'organe le plus noble de la plus privilégiée des créatures, de la Reine des anges et des hommes. Il est le principe de la vie d'une créature incomparable dont Dieu a daigné faire sa mère. Ce Cœur est l'organe de l'âme la plus pure, la plus sainte, la plus grande, qui, après l'âme de Jésus, ait jamais existé et existera jamais.

Contemplons cette âme si belle : Qu'y trouvons-nous? Nous y voyons d'abord la pureté la plus parfaite. La très sainte Vierge a consacré son Cœur à Dieu, dès sa plus tendre enfance ; elle le lui a donné tout entier et jamais la moindre souillure ne l'a effleuré. Elle tint à sa virginité à ce point que, pour la conserver, elle eût préféré renoncer à la gloire, qu'ambitionnaient toutes les femmes d'Israël, d'être la mère du Messie ; et elle n'accepta d'être la mère du Fils de Dieu que lorsque Dieu lui-même, par l'intermédiaire de son ange, lui eut déclaré que sa Virginité resterait intacte.

Son humilité n'est pas moins parfaite que sa pureté. Plus le Très-Haut la comble de ses faveurs, plus elle s'abaisse devant lui. Partout et toujours elle trouve le moyen de s'humilier davantage. Elle est pauvre, quoique fille de David, et elle aime la pauvreté et l'obscurité dans laquelle Dieu l'a fait naître. Elle ne cherche nullement à se distinguer parmi les autres femmes ; elle se soumet, comme elles, à toutes les lois de Moïse, même aux plus humiliantes. Elle ne se prévaut jamais de ses grandeurs, de son titre de Mère de Dieu ; elle prend sa part, et une part aussi large que possible aux humiliations de son divin Fils Jésus. On peut le dire en deux mots : l'humilité de Marie est la mesure des faveurs incomparables dont le Seigneur l'a comblée.

Que vous dire de son détachement des biens et des jouissances de la terre, de sa patience invincible dans les contradictions et les épreuves, de sa charité, de sa douceur inaltérables envers ses ennemis, même les plus implacables et les plus injustes, de sa soumission si parfaite aux volontés du Seigneur? Qui pourrait assez exalter les perfections du Cœur Immaculé de Marie? Pour tout dire en un mot : nul cœur ne fut aussi semblable au Cœur de Jésus que le Cœur de sa très sainte Mère. Qu'il est donc grand, qu'il est beau et digne de nos hommages et de notre vénération!

Mais, si le Cœur de Marie est digne de notre culte, parce qu'il est le Cœur de la Mère du Sauveur et de la plus parfaite des pures créatures, il ne l'est pas moins à cause de l'amour

immense dont il brûle pour nous. Il n'est pas possible de nous faire une idée exacte de l'amour du Cœur de Marie pour nous. Cependant une simple considération entre tant d'autres peut nous le faire comprendre jusqu'à un certain point : C'est que Marie a bien voulu nous adopter pour ses enfants, et qu'elle est devenue notre mère au prix des plus grands sacrifices et au milieu des plus grandes douleurs.

Marie est notre mère, nous nous plaisons à le dire. Mais qui comprendra jamais ce que nous lui avons coûté? Vous le savez, les mères s'attachent d'autant plus à leurs enfants qu'ils leurs coûtent plus de soins et de peines. Or comment sommes-nous devenus les enfants de Marie? N'est-ce pas à cause de la part immense qu'elle a prise à notre rédemption? N'est-ce pas parce qu'elle a consenti à devenir la mère de notre Sauveur, et à faire volontairement et généreusement le sacrifice de son divin fils Jésus, qui était toute sa gloire et son bonheur? Qui pourra jamais comprendre ce qu'il en a coûté à son cœur si tendre et si dévoué, pour faire cet immense sacrifice? N'avons-nous pas ici la mesure de son incommensurable amour pour nous? Aussi ce qui est dit de l'amour que le Père éternel a montré envers les hommes, en livrant son propre Fls à la mort : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils pour le racheter (1) », on peut le dire aussi de Marie. Elle nous a aimés au point de donner son Fils pour nous?

Et quand l'a-t-elle donné? Elle l'a donné pour nous, dès le premier moment même où elle est devenue sa mère; elle l'a donné pour nous, quand elle l'a présenté au temple, quelque temps après sa naissance; elle l'a donné pour nous, quand, à la cour de Pilate, au lieu de chercher à le sauver, en se présentant devant ses juges, pour le défendre et toucher leurs cœurs, et surtout pour toucher Pilate, qui hésitait à condamner un innocent, elle consentit à le voir maltraiter et condamner à la mort de la croix pour nous. Elle l'a donné pour nous, quand, sur le chemin du Calvaire, elle le rencontra portant sa croix pénible-

(1) Jo. III, 6.

ment, et qu'au lieu de l'engager à renoncer à la mort et à anéantir ses ennemis, elle consentit à le voir souffrir et accabler d'humiliations. Elle l'a donné pour nous, quand, au pied de la croix, elle assista au supplice de ce Fils chéri et l'offrit pour nous pendant sa longue et cruelle agonie.

Oui, nous sommes les enfants des douleurs de Marie. Nous lui avons coûté bien plus que la vie; car nous lui avons coûté la vie de son divin Fils, pour qui elle aurait volontiers donné mille et mille fois la sienne. Oui, le Cœur Immaculé de Marie nous a aimés d'un amour immense. N'est-il pas bien digne de notre dévotion? N'est-ce pas avec raison que l'Eglise a établi une fête en son honneur?

Si Marie n'avait pas été transportée au Ciel en corps, aussi bien qu'en âme, et que, quelque part, dans un de nos sanctuaires, on conservât son Cœur, de quel respect n'entourerait-on pas cette précieuse relique? Ce ne serait pourtant qu'une vénérable mais froide poussière, attendant en paix la glorification du dernier jour. Ce Cœur mériterait-il moins nos hommages maintenant qu'il est vivant et glorieux dans le Ciel? Ah! si, dans les humiliations de la mort, le Cœur de Marie eût assurément obtenu notre culte, comment hésiterions-nous à l'honorer aujourd'hui que, vainqueur de la mort, il est vivant et glorieux dans la poitrine de la bienheureuse Vierge Marie, de la Reine des anges et des saints?

Entrons donc dans l'esprit et les sentiments de Notre Mère la Sainte Eglise. Elle honore le Cœur très pur de Marie d'une dévotion particulière; elle nous invite à le glorifier en célébrant une fête en son honneur. Ayons donc une vraie et sincère dévotion envers ce Cœur si pur et si glorieux. Recourons au Cœur de Jésus et invoquons-le par l'intercession du Cœur Immaculé de sa très sainte Mère, et nous obtiendrons de grandes faveurs soit spirituelles, soit corporelles.

Depuis que cette dévotion est établie, bien des miracles et bien des conversions ont été obtenues par elle. Ayons donc la plus entière confiance au Cœur Immaculé de notre bonne Mère,

honorons-le, prions-le avec foi et amour. Mais prions-le surtout pour la conversion des pécheurs; car c'est là une des principales fins pour lesquelles est établie cette dévotion.

En même temps, appliquons-nous à imiter les vertus dont le Cœur de Marie est orné : sa pureté virginale, son humilité, son innocence sans tache, sa patience inaltérable, son recueillement si profond, sa piété, son obéissance, sa résignation à la volonté de Dieu. Plus nous nous efforcerons d'imiter la sainte Vierge, plus nous lui serons agréables et plus nous pourrons compter sur sa protection. Ainsi soit-il.



Fête des Saints Anges Gardiens

Nous célébrons aujourd'hui la fête des Saints Anges Gardiens. A cette occasion, je me propose de vous entretenir pendant quelques instants de ces saints protecteurs que le bon Dieu a chargés de veiller sur nous.

Est-il certain que nous avons des Anges Gardiens? Oui, c'est une vérité des plus clairement enseignées dans les Saintes Ecritures, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament. Ainsi, au psaume XC, nous lisons ces paroles : « Dieu a chargé ses anges de veiller sur vous, afin qu'ils vous gardent dans toutes vos voies. » Au psaume XXXIII, faisant l'éloge de ceux qui craignent le Seigneur, le prophète dit que l'Ange du Seigneur est auprès d'eux et qu'il a soin de les délivrer des périls qui les environnent. Notre Seigneur, dans l'Evangile, voulant nous inspirer la crainte de scandaliser les enfants, dit : « Gardez-vous de mépriser un de ces petits, (et de leur être une occasion de péché), car je vous déclare que leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les Cieux » (1). Il est donc bien certain que nous avons un ange pour nous garder.

Nous avons en cela une preuve bien marquante de la bonté de Dieu envers nous. Dieu ne s'est pas contenté, dit Saint Bernard, d'envoyer son Fils, pour nous racheter, et son divin Esprit, pour nous sanctifier; mais de plus, afin que tout ce qui est dans le Ciel, concourût à notre bonheur, il a aussi envoyé ses anges pour nous servir. Car tel est bien l'office qu'ils ont à remplir auprès de nous, suivant l'enseignement de l'apôtre Saint Paul : « Tous les Anges ne sont-ils pas des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres, étant envoyés pour exercer leur ministère, en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut? » (2). Admirons donc la bonté de Dieu envers nous, et remercions-le de ce grand bienfait.

(1) Math. XVIII, 10.

(2) Heb. I, 14.

Oui, il est certain que nous avons des Anges gardiens, nous en avons tous, qui que nous soyons, justes ou pécheurs; c'est la doctrine de la sainte Eglise, qui, pour encourager la dévotion envers les Anges gardiens, a établi une fête en leur honneur.

Pour nous exciter à bien pratiquer cette dévotion, voyons quels sont les services que nous rendent nos Anges gardiens et quels sont nos devoirs envers eux.

Nos bons Anges nous rendent toutes sortes de services, soit de l'ordre naturel, soit de l'ordre surnaturel. Pour ce qui regarde les biens de l'ordre naturel, ils veillent constamment sur nous et nous défendent dans toutes sortes de dangers, auxquels nous sommes exposés. Vous savez s'ils sont nombreux. Il y a les périls de l'enfance, les périls de la jeunesse, les périls de l'âge mûr et de la vieillesse. Il y a les périls de l'eau, les périls du feu, les périls des voyages, les périls des travaux de tous genres et dans une foule de circonstances imprévues. Or, qui nous protège et nous défend dans tous ces dangers? C'est notre bon Ange gardien. « Dieu a ordonné à ses Anges, dit le Prophète, de vous garder dans toutes vos voies ». Ce n'est pas une exhortation que Dieu fait à ses Anges; c'est un ordre qu'il leur intime. Et que leur commande-t-il? De veiller au bien de chacun de nous, de nous protéger. Où et quand? Partout et toujours. Oui, nos bons Anges sont toujours prêts à nous protéger et, s'il nous arrive des accidents, ce n'est pas à leur défaut de vigilance qu'il faut nous en prendre, mais à nous-mêmes, à notre imprudence, à notre témérité, à nos fautes qui nous attirent les coups de la justice de Dieu, ou bien aux dispositions de la Providence qui veut nous éprouver.

Si notre Ange Gardien nous rend de grands services dans l'ordre naturel, ceux qu'il nous rend par rapport au bien surnaturel de notre âme, ne le sont pas moins et sont bien plus précieux. Nos bons anges sont sans cesse occupés à nous porter au bien et à nous détourner du mal. C'est d'eux que nous viennent ces bonnes inspirations qui nous excitent à faire le bien ou qui nous donnent l'horreur du mal. Et quand nous avons eu

le malheur de commettre le péché, ils font entendre à notre conscience ces voix secrètes qui excitent en nous le remords et le repentir. Autant le démon est acharné à notre perte, autant notre bon Ange est zélé à nous défendre contre lui, et à nous aider à faire notre salut. Il nous défend contre lui, soit en l'éloignant de nous, soit en nous donnant la lumière et la force dont nous avons besoin pour nous défendre, soit en nous découvrant les artifices et les ruses de notre ennemi. Ah! si nous étions fidèles à suivre ses bonnes inspirations, à profiter de l'appui et du secours qu'il nous offre, nous serions invincibles, le démon ne pourrait rien contre nous.

Nos Anges Gardiens nous défendent encore dans tous les dangers où nous pouvons être exposés involontairement à perdre la vie de la grâce par le péché. Je dis involontairement, remarquez-le bien; car si nous nous exposons volontairement et témérairement au danger, nous succomberons. « Celui qui aime le péril y périra », dit l'Esprit Saint. (1) Si nous nous exposons, témérairement dans les occasions prochaines de péché, si nous faisons de mauvaises lectures, si nous fréquentons de mauvaises compagnies, de mauvais divertissements, et autres occasions, nous ne pouvons plus compter sur notre Ange Gardien. Mais si nous sommes au péril, sans qu'il y ait de notre faute, recourons à lui, il ne nous fera pas défaut, et il nous délivrera.

Lors même que nous sommes tombés dans le péché, notre bon Ange ne nous abandonne pas. Alors il redouble d'efforts pour nous ramener à Dieu. Il nous fait entendre ses reproches; il excite en nous le remords; il prie pour nous, suscite des occasions capables de toucher nos cœurs et de nous ramener à Dieu.

Ce n'est pas tout. Notre bon Ange concourt à notre salut, en priant pour nous, et en offrant à Dieu nos prières et nos bonnes œuvres. Les autres anges, comme les saints, n'intercèdent pour nous que par l'effet d'une charité commune, qui unit entre eux tous les enfants de Dieu; mais nos Anges Gardiens s'intéressent

(1) Eccl. III. 27.

à notre sort, par le motif particulier d'une obligation inhérente à leur office, et avec le zèle ardent dont le Seigneur les a remplis, lorsqu'il nous a confiés à leurs soins. Ils sont en même temps près de Dieu qu'ils contemplent, goûtant combien il est doux de le posséder, et près de nous, voyant nos misères et nos dangers. De là cet empressement compatissant qu'ils mettent à demander continuellement pour nous de nouvelles bénédictions.

En même temps qu'ils prient pour nous, ils offrent aussi à Dieu nos prières et nos bonnes œuvres. Ecoutez ce que dit l'ange Raphaël à Tobie : « Lorsque vous répandiez vos larmes et vos supplications, quittant votre repas et interrompant votre sommeil, pour ensevelir les morts, j'offrais tout cela au souverain Seigneur. » Oui, nos bons anges offrent au Seigneur nos prières et nos bonnes œuvres. Ils lui offrent ces prières que nous faisons chaque jour; ils lui offrent les aumônes que nous faisons, soit pour les pauvres, soit pour l'Eglise, pour la propagation de la foi, la sainte enfance et autres. Ils lui offrent les actes des vertus chrétiennes que nous pratiquons, actes d'humilité, de patience, de conformité à la volonté de Dieu, de mortification. Ils recueillent jusqu'à nos désirs et nos pensées, qu'ils font valoir devant Dieu. Ah! surtout qui pourrait dire avec quelle joie ils lui présentent les larmes du repentir, les souffrances endurées pour l'amour de lui, avec humilité et patience ?

Enfin, quand la mort arrive, dans ces derniers combats où va se décider notre sort éternel, ils redoublent de vigilance et de sollicitude, pour réprimer la fureur de nos ennemis, pour faire naître et fortifier, dans un cœur abattu, l'esprit de componction, de confiance et de ferveur. Leur mission se continue même au-delà du tombeau, pour ceux de leurs protégés qui sont condamnés à expier leurs négligences et leur lâcheté dans les flammes du purgatoire; selon une pieuse croyance, ils les visitent, ils les consolent; ils sollicitent pour eux des suffrages, inspirent à des âmes charitables la pensée de les assister efficacement, et ils ne cessent de s'intéresser à eux que lorsqu'ils les ont introduits dans le ciel.

Ils sont donc bien nombreux et bien grands les services que nous recevons de nos Anges gardiens. Cela étant, nous avons aussi de grands devoirs à remplir envers eux. Le premier de tous, c'est la reconnaissance. Lorsque quelqu'un nous a fait du bien, nous devons l'en remercier, nous en montrer reconnaissants. C'est pour cela que nous devons aimer notre Ange gardien, notre meilleur et plus dévoué protecteur. Quand l'ange Raphaël eut remis Tobie entre les mains de son père, ce jeune homme reconnaissant dit : O mon père, que donnerons-nous à ce jeune homme si bon, pour tous les services qu'il nous a rendus ? C'est là notre situation à l'égard de notre Ange gardien. Il nous accompagne dans le chemin de la vie ; il éloigne de nous les dangers ; il paralyse les efforts du démon, il offre à Dieu nos prières et nos bonnes œuvres ; il nous éclaire et il nous inspire l'amour du bien et la haine du mal. Serions-nous assez ingrats pour oublier tant de bienfaits ?

Nous devons, en second lieu, respecter sa présence. L'Ange gardien est un esprit bienheureux, un prince de la cour céleste, qui jouit de la félicité du ciel. C'est une des pures intelligences qui chantent les louanges du Seigneur, et qui, éclairées des lumières de Dieu même, ne peuvent aimer que la vertu et ont le péché en horreur. Respectez donc les regards de ce témoin invisible ; ne faites pas devant cette céleste intelligence, ce que vous rougiriez de faire en présence du dernier des mortels. N'oubliez jamais que, soit en secret, soit en public, soit la nuit, soit le jour, les regards d'un Ange sont fixés sur vous. Il voit tout, il sait tout. Gardez-vous donc de faire ce qui peut l'offenser.

Troisièmement, nous devons avoir confiance en nos bons Anges. Ils sont nos protecteurs les plus dévoués ; ils ne demandent qu'à nous faire du bien. Recourons donc à eux dans tous les dangers où nous pourrons nous trouver ; mais surtout dans les tentations ; recourons à eux dans nos peines, dans nos difficultés ; partout et toujours implorons l'appui de notre bon ange. Le matin, en nous levant, mettons-nous sous sa protection pour la journée ; le soir pour la nuit. Disons-lui avec confiance :

Mon bon ange gardien, priez pour moi; ou bien: Ange de Dieu, mon bon gardien, défendez-moi des ennemis, conseillez-moi toujours le bien, menez mon âme en paradis.

Enfin soyons fidèles à suivre les bonnes inspirations de notre ange gardien. Si le démon nous porte au mal par ses infâmes suggestions, notre Ange gardien nous porte constamment au bien. Résistons avec fermeté à l'ennemi du salut en nous unissant à notre bon ange et nous marcherons avec lui dans le chemin du salut. Ainsi soit-il.



Fête de la Nativité de la Sainte Vierge

Nous célébrons aujourd'hui la fête de la Nativité de la Sainte Vierge. De même que l'Eglise s'est plue à établir des fêtes, pour nous rappeler les principaux faits ou mystères de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, telles que les fêtes de Noël, de la Circoncision, du Saint Nom de Jésus, de Pâques, de l'Ascension et autres; de même elle a établi un grand nombre de fêtes qui nous rappellent les faits les plus remarquables de la vie de la très sainte Vierge. Vous comprenez qu'elle ne pouvait oublier la naissance de Marie.

On a coutume, dans le monde, de célébrer solennellement la naissance des princes, et cet événement est toujours signalé par des fêtes et des réjouissances publiques. Mais quel événement plus heureux pouvons-nous célébrer que la naissance de Celle qui devait être la mère du Sauveur des hommes? Qu'est-ce qui pouvait influer davantage sur le sort, non pas seulement d'un peuple, en particulier, mais de toutes les nations du monde, que la naissance de Marie? C'est par elle que devait venir notre rédemption et notre salut; puisqu'elle était destinée à être la mère du Sauveur. Aussi, à la vue de cet heureux événement, l'Eglise s'écrie, avec un saint enthousiasme : « Votre naissance, ô Marie, a annoncé le grand don qui devait porter la joie dans tout l'univers; car c'est de vous qu'est né Jésus-Christ, notre Dieu, qui a fait succéder la bénédiction à la malédiction, et qui, en nous délivrant de la mort, nous a donné la vie éternelle. »

Nous devons donc regarder la naissance de Marie, dont nous célébrons l'anniversaire en ce jour, comme l'annonce et le commencement de notre bonheur et nous réjouir avec les anges et les saints. De même que l'aurore annonce le lever du soléil; de même la naissance de Marie annonce le lever du soleil de justice; c'est-à-dire l'arrivée prochaine du divin libérateur qui viendra éclairer les hommes de la lumière de la vérité et allumer dans leurs cœurs le feu de l'amour divin.

Mais, en nous réjouissant de la naissance de la Sainte Vierge, nous devons tirer de ce mystère des leçons de salut. Nous devons par dessus tout estimer la grâce sanctifiante que nous recevons au baptême; car c'est le premier et le principal privilége dont la Sainte Vierge fut ornée, dès le premier moment de son existence et qu'elle apporta en venant au monde. Nous devons de plus en témoigner notre reconnaissance au bon Dieu et, comme la Sainte Vierge, nous devons rester fidèles à cette grâce, pendant toute notre vie, la conserver précieusement et l'augmenter.

Ce qui distingua la naissance de la Sainte Vierge de celle des autres hommes, et ce qui la rendit, dès le premier moment de sa vie, la plus privilégiée des créatures, ce ne fut point d'être issue de la famille la plus illustre et de compter les plus grands rois, parmi ses ancêtres. L'ancienneté de la famille, la noblesse de la naissance que les hommes estiment tant, n'ont aucun prix aux yeux du Seigneur. Il regarde du même œil les petits et les grands, les ignorants et les savants, les pauvres et les riches, les princes et les sujets, les maîtres et les serviteurs. Il ne reconnaît d'autre distinction que celle que mettent entre eux, le vice et la vertu. Dans le monde, on ne considère que la richesse la noblesse de l'origine, la prospérité, les faveurs de la fortune; mais Dieu juge tout autrement. Aussi il ne voulut point signaler la naissance de Celle qui devait être la mère de son Fils bien-aimé, par des distinctions qui auraient pu lui procurer les prospérités et les grandeurs humaines; mais, pour la distinguer du reste des hommes, d'une manière plus glorieuse, il eut soin de l'enrichir dès le premier moment de son existence du don infiniment précieux de la grâce sanctifiante; parce qu'il ne convenait pas que Celle qui devait donner la vie à l'Agneau sans tache eût été jamais souillée de la moindre faute. Voilà ce qui distingue la naissance de la Très Sainte Vierge, c'est le don de la grâce sanctifiante qu'elle possède en venant au monde.

Nous n'avons pas été privilégiés, comme la sainte Vierge;

cependant la grâce de Dieu ne nous a pas fait défaut. Nous ne sommes pas nés exempts du péché originel, comme Marie ; mais au moins nous en avons été purifiés par le baptême. Nous étions, à notre naissance, privés de la grâce sanctifiante, dont elle était enrichie, mais du moins nous l'avons obtenue par le baptême. Nous étions enfants de colère (1), selon l'expression de l'Apôtre ; mais nous sommes devenus les enfants adoptifs de Dieu. Nous étions à jamais bannis du Ciel, mais par le baptême, nous en sommes devenus les héritiers. Vous le voyez, notre caractère de chrétiens nous donne bien des traits de ressemblance avec la Mère de Dieu. Par le baptême, nous sommes saints, comme elle, enfants de Dieu, héritiers du Ciel, comme elle.

Ah ! nous considérons, et c'est avec raison, l'état de sainteté dans lequel la sainte Vierge est venue au monde, comme un bonheur incomparable ; mais n'est-ce pas aussi un grand bonheur pour nous d'acquérir cette sainteté dans le sacrement de baptême ? Si un roi de la terre dont nous aurions encouru la disgrâce, daignait faire pour nous, ce qu'a fait le Souverain Maître de l'univers, si en nous pardonnant nos révoltes et en nous rendant ses bonnes grâces, il était assez généreux pour nous dire : Vous ne méritez que les effets de ma juste colère ; mais je ne veux vous donner que des marques de mon amour ; au lieu donc de vous traiter en esclaves rebelles, je veux bien vous admettre au nombre de mes enfants et vous donner le droit de partager avec eux mon royaume ; si, dis-je, un roi de la terre vous tenait un langage si tendre et si généreux, vous tressailliriez de joie et vous ne sauriez comment lui témoigner votre reconnaissance. Eh bien ! ce qu'aucun souverain n'a fait à l'égard de ses sujets, Dieu, tout grand qu'il est, a bien voulu le faire pour nous. Il a effacé, dès les premiers jours de notre vie, le péché originel, qui nous rendait odieux à ses yeux ; il a cessé de nous regarder comme ses ennemis, pour ne plus voir en nous que ses enfants, les frères de son divin Fils Jésus et en cette qualité, nous a donné

(1) Eph. II, 3.

le droit d'être un jour ses héritiers dans le Ciel, et les cohéritiers de Jésus-Christ. Quelle reconnaissance ne lui devons-nous donc pas? En ce jour donc, où nous célébrons la naissance de Marie, remercions Dieu tout particulièrement de notre naissance spirituelle au baptême et de notre vocation à la sainteté.

Mais il ne suffit pas d'avoir reçu la grâce de Dieu; il faut encore en profiter, la conserver et l'augmenter, à l'exemple de la Sainte Vierge. Elle ne crut pas qu'il lui suffît d'être née dans la grâce pour remplir les desseins que Dieu avait sur elle; mais elle s'appliqua toute sa vie à la conserver et à l'augmenter, et la sainteté de sa vie répondit davantage à celle de sa naissance. Elle s'adonnait avec ardeur aux saints exercices de la piété, à la prière, à la méditation; elle fuyait le monde, dont elle foulait aux pieds toutes les vanités, le luxe, la mollesse, les plaisirs vains et dangereux. Elle n'avait rien à craindre, à cause des privilèges dont Dieu l'avait gratifiée, et cependant elle se mettait avec soin à l'abri de tout ce qui pouvait être une cause de péché.

Non seulement elle s'appliquait à éviter le mal et à ne pas perdre la grâce; mais de plus elle s'efforçait de l'augmenter. Elle n'ignorait pas que la grâce sanctifiante dont Dieu l'avait enrichie, était comme un talent qu'il ne lui avait confié que pour le faire valoir. Elle savait qu'il ne lui suffisait pas d'être entrée dans la voie de la sainteté; mais qu'elle devait y faire sans cesse de nouveaux progrès. Aussi, elle ne se borna pas à conserver la grâce; mais elle travailla constamment à l'augmenter par la pratique de la vertu et des bonnes œuvres.

Voilà ce que nous devons faire. Il ne suffit pas d'avoir reçu la grâce sanctifiante au baptême; mais il faut la conserver et l'augmenter, et lorsque nous avons eu le malheur de la perdre, il faut, le plus tôt possible, la recouvrer. Or on conserve la grâce sanctifiante par la prière, par la vigilance, par la fuite du péché et des occasions du péché. On l'augmente en faisant des bonnes œuvres, en fréquentant les sacrements, en s'efforçant de faire

des progrès dans la vertu. Quand on a eu le malheur de la perdre par le péché mortel, on la recouvre par le sacrement de pénitence. A tous ces moyens de conserver, d'augmenter ou de recouvrer la grâce, ajoutons-en un dernier, qui est aussi bien efficace. C'est la dévotion envers Marie. C'est tellement vrai que cette dévotion est considérée comme un signe de prédestination au ciel.

Vous le voyez, il n'y a personne qui ne puisse vivre dans la grâce de Dieu. Vous en avez tous les moyens à votre disposition; efforcez-vous d'en user. Priez avec ferveur, fréquentez bien les sacrements; veillez sur vous, fuyez tout ce qui peut vous porter au mal; faites le plus de bien possible. Ayez aussi une sincère dévotion envers la Sainte Vierge, priez-la avec piété et confiance, recourez à elle dans les tentations, elle vous protègera et vous défendra. Vous vivrez ainsi dans la grâce et l'amitié de Dieu et vous vous préparerez une éternité de bonheur. Ainsi soit-il.



Fête du saint nom de Marie.

Et nomen Virginis Maria.
Le nom de la Vierge était Marie. L. VII.

La fête que nous célébrons, en l'honneur du saint nom de Marie, doit son origine à un événement tout à fait remarquable, ou, pour mieux dire, miraculeux. L'an 1683, les Turcs assiégeaient la ville de Vienne, en Autriche. Ils avaient l'intention, après avoir pris cette ville, qu'ils regardaient comme la clef de l'Occident, de s'emparer du reste de l'Europe. S'ils eussent été victorieux, c'en était fait de la religion chrétienne dans cette partie du monde, et en même temps, de la civilisation, dont elle est la base et la sauvegarde. Tous le comprenaient parfaitement. Aussi on ne cessait, dans toutes les églises de la chrétienté, de prier Dieu et de recourir à l'intercession de Marie, pour être délivré de cet épouvantable fléau.

Cependant la ville pressée de toutes parts, par une armée de deux cent mille hommes, était épuisée de vivres et de défenseurs et était sur le point de succomber. Tout à coup on vit apparaître dans le lointain des étendards flottants au vent. C'était le pieux héros Jean Sobieski qui arrivait à la tête de ses Polonais. L'armée était petite; mais la piété du chef et des soldats et leur confiance en la protection de Marie étaient grandes. Le 12 septembre, Jean assista à la messe qu'il voulut servir, les bras en croix, et à laquelle il communia. Il fit bénir ses soldats par le prêtre; les mit sous la protection de la sainte Vierge et leur donna, pour mot de ralliement, le nom de Marie. Il se jeta alors sur les Turcs, avec un tel élan, qu'ils furent mis en déroute et que vingt mille des leurs restèrent sur le champ de bataille. C'est ainsi que fut délivrée la ville de Vienne.

On ne manqua pas d'attrilbuer cette victoire si extraordinaire à la protection de la très sainte Vierge, en qui Jean Sobieski avait mis sa confiance. Il entra dans une église avec ses troupes et entonna le *Te Deum*. De son côté le Souverain Pontife,

Innocent XI, en apprenant la miraculeuse délivrance de la chrétienté, pour conserver la mémoire de ce grand événement, ordonna que la fête du saint nom de Marie fût célébrée, dans toute l'Eglise, le premier dimanche après la Nativité de la sainte Vierge.

Telle est l'origne de cette fête. Mais elle n'est pas instituée uniquement pour nous rappeler ce fait mémorable; elle l'a été aussi, pour nous engager à honorer le saint Nom de Marie. De même que la sainte Eglise a établi une fête en l'honneur du saint Nom de Jésus, ainsi elle en a établi une en l'honneur du saint Nom de Marie; et elle l'a fixée au dimanche qui suit la Nativité de la sainte Vierge. C'est avec raison que l'Eglise a établi cette fête; car le nom de Marie est vraiment grand et digne de notre vénération. Après le nom de Jésus, il n'y en a pas de plus saint et de plus vénérable. Il est grand par son origine et à raison de la dignité de la personne qui l'a porté. Il est grand par ses diverses significations qui conviennent parfaitement à la très-sainte Vierge. Il est grand enfin par la vertu qu'il renferme.

Et d'abord, il est grand par son origine. Ce nom, en effet, est d'origine céleste. De même que le nom de Jésus a été imposé par Dieu lui-même au Sauveur du monde; de même, selon les saints Pères, le Tout-Puissant a ordonné à saint Joachim, par une révélation particulière, de donner le nom de Marie à celle qui devait être la mère de son Fils fait homme.

Grand par son origine, ce nom l'est encore à raison de la dignité sublime de Marie. Quelle est cette Vierge qui a porté ce nom? Mais c'est celle qui a été choisie par Dieu, pour être la mère de l'Homme-Dieu, du divin Rédempteur; celle qui a été bénie entre toutes les femmes, comblée de la grâce divine, enrichie des plus sublimes privilèges. Or plus une personne est noble et élevée en dignité, plus son nom est digne de respect et de vénération. Jugez d'après cela de la grandeur du nom de Marie, la Mère de Dieu, la Reine du Ciel. Que sont, à côté de ce nom, les plus beaux titres de noblesse, dont on se glorifie dans le monde et qui imposent le respect?

Ce nom n'est pas seulement noble à cause de son origine et de la haute dignité de la Sainte Vierge; il l'est encore à cause de ses significations. Il signifie, entre autres choses, Souveraine ou Dame et lumière. Or ces noms conviennent parfaitement à Marie; car elle est Souveraine, Dame et lumière. Elle est dans le ciel des Bienheureux comme une étoile plus brillante que le soleil dans tout l'éclat de sa splendeur.

Je dis premièrement qu'elle est Souveraine. Elle l'est par son origine; car elle est de la famille royale de David. Mais elle l'est à un titre plus excellent; car elle est la mère de celui qui est appelé le Roi des rois, du Souverain Maître du ciel et de la terre, de Notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme. Comme telle elle participe à la royauté de son divin Fils.

Oui, Marie est souveraine et sa souveraineté est aussi parfaite que possible. Tandis que les souverainetés de la terre ne font que passer, la sienne est éternelle. Jamais sa tête ne sera découronnée; jamais le sceptre ne tombera de ses mains; jamais son trône ne sera ébranlé. Enfin sa souveraineté n'est pas comme celle des rois de ce monde, restreinte à certaines contrées; mais elle s'étend sur l'univers entier. Elle est la reine du ciel; elle en partage la royauté avec son Fils. Elle y règne sur les anges et sur les saints; elle y est, comme lui, l'objet de leurs hommages et de leurs louanges. Elle est aussi la Reine de la terre, et tous les fidèles chrétiens la reconnaissent comme telle, en l'appelant Notre-Dame, c'est-à-dire Souveraine. Si l'on bâtit quelque part, en son honneur, une église ou chapelle, c'est sous le vocable de Notre-Dame qu'on la désigne. C'est ainsi que nous avons Notre-Dame des victoires, Notre-Dame de Luxembourg, Notre-Dame du Carmel, Notre-Dame de pitié, de grâces, de Bon Secours et autres. Si la Sainte Vierge apparaît en quelque endroit du monde, et y accomplit des miracles, c'est encore sous ce titre qu'on la désigne. C'est ainsi que nous avons Notre-Dame de Pontmain, de la Salette, de Lourdes et autres. Oui la Sainte Vierge est la Reine du ciel et de la terre. C'est donc à juste titre qu'on lui donne le nom de Marie qui signifie souveraine.

Ce nom signifie aussi lumière et il convient parfaitement à la très Sainte Vierge. N'est-elle pas, en effet la mère de Jésus-Christ qui est, comme il le dit lui-même la lumière du monde. Si les Apôtres ont mérité d'être appelés par Notre Seigneur lui-même, la lumière du monde, parce qu'ils devaient répandre la lumière de l'Evangile dans le monde, ce nom ne convient-il pas, à plus forte raison, à la très Sainte Vierge, qui est la mère de Jésus-Christ, la lumière du monde, le vrai soleil de justice et de toute sainteté? Au surplus, comme Notre Seigneur, la Sainte Vierge a été le modèle de toute les vertus, et comme telle elle est pour nous, une lumière éclatante qui nous fait voir le chemin qui conduit à la vraie vie. La Sainte Vierge, par ses admirables exemples est pour nous ce qu'étaient pour les Israélites, dans le désert, la colonne de lumière qui les éclairait pendant la nuit et les dirigeait vers la terre promise ; ce qu'a été pour les Mages, l'étoile qui les conduisait à Jésus-Christ et à la gloire du ciel.

C'est donc avec raison que j'ai dit que le nom de Marie est grand par ses significations qui conviennent si bien à la Très Sainte Vierge et, par suite, il est digne de notre vénération et de notre culte.

Enfin ce nom est grand par la vertu qu'il renferme, par les grandes choses qu'il opère. Le nom de Marie possède une force merveilleuse. Après le nom de Jésus, il n'y en a point dans lequel on trouve une si puissante assistance, et que nous puissions invoquer avec plus de fruit. Par l'invocation de ce saint nom faite avec foi, nous pouvons obtenir toutes sortes de faveurs tant spirituelles que corporelles. Ainsi, dans les tentations, si nous l'invoquons avec confiance, nous vaincrons l'ennemi du salut; car, à ce nom plus redoutable qu'une armée rangée en bataille, ce cruel ennemi abandonne l'âme qu'il attaquait, comme le vautour lâche sa proie, à l'approche du chasseur. A ce nom, les tentations se dissipent, comme la poussière emportée par le vent. Il est comme un dard lancé au front de l'ennemi infernal; il le terrasse et amortit sa fureur. Ainsi se vérifie continuellement cette parole foudroyante que

Dieu prononça contre le serpent qui avait perdu nos premiers parents : « Elle-même, c'est-à-dire, Marie, t'écrasera la tête. » De même, en l'invoquant avec foi, nous pouvons obtenir toutes sortes de faveurs temporelles. Dans les dangers, invoquons Marie, voca Mariam, dit saint Bernard, elle viendra à notre secours. Dans les peines et les afflictions, invoquons Marie, et elle nous donnera les consolations dont nous avons besoin. Dans toutes nos difficultés, invoquons Marie, elle ne nous délaissera jamais. Aussi, est-ce à ce nom sacré que les saints avaient sans cesse recours, pour résister aux tentations et pour obtenir quelque faveur. Quand on lit leurs vies, on est touché de voir leur respect et leur confiance dans le saint nom de Marie. Il était, après le saint nom de Jésus, le plus fréquent sur leurs lèvres, ou plutôt ils ne l'en séparaient jamais. Ces deux noms, plus doux que le miel le plus fin, étaient l'objet continuel de leurs aspirations. Ils se trouvaient le matin sur leurs lèvres à leur réveil ; le soir, ils les prononçaient en s'endormant. Ils les prononçaient au milieu de leurs travaux et de leurs peines, pour se fortifier ou se consoler. Ils les prononçaient à leur dernier moment, pour invoquer leur assistance.

Comme eux, ayons confiance dans le saint nom de Marie, de même que dans le saint nom de Jésus. Honorons ces noms sacrés, ne les prononçons qu'avec amour et respect ; invoquons-les dans nos prières, dans nos tentations, nous en retirerons les plus doux fruits de salut. Ainsi soit-il.

Fête des sept douleurs de la Sainte Vierge

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor, sicut dolor meus.

O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne.

(Thren I. 12).

Telles sont les paroles que la Sainte Eglise met aujourd'hui dans la bouche de la Très Sainte Vierge. Quelque lamentables qu'elles soient, elles n'égalent point ses douleurs. Jérémie lui-même inspiré pour pleurer les plus grands maux n'aurait pas trouvé assez de soupirs et de larmes pour déplorer l'état de la Mère de douleur s'il l'avait vue au pied de la croix. Car quel cœur pourra jamais sentir, quelle bouche pourra jamais dire ce que le cœur de Marie éprouva de déchirant dans un si cruel moment? Non, en voyant une si tendre mère recueillir le dernier soupir d'un si bon Fils, au pied d'un si terrible gibet, nous ne pouvons que reconnaître que jamais mère n'a enduré de douleur semblable à la sienne.

Mais ce ne fut pas seulement au pied de la croix, que commencèrent les douleurs de Marie. Elles commencèrent dès le premier moment de l'existence de son divin Fils et ne finirent pas même au Calvaire. Toute sa vie, elle ressentit, elle partagea les humiliations, les peines, les souffrances, les persécutions de son cher Fils. Pas une des souffrances et des humiliations de Jésus qui n'eût un écho douloureux dans son cœur. Il était arrêté dans les décrets éternels, qu'elle serait la mère pauvre, délaissée, affligée, martyrisée d'un Dieu crucifié, avant d'être la mère glorieuse, puissante, bienheureuse, triomphante d'un Dieu ressuscité. Aussi c'est avec raison que la Sainte Eglise l'appelle la Mère de douleur, Mater dolorosa, et la Reine des martyrs, Regina martyrum. Oui, elle est la Reine des martyrs et elle l'est autant par la supériorité de son courage que par l'excès et la continuité de ses douleurs. Considérons la Mère de douleur à

ce double point de vue et tirons de cette considération de salutaires instructions.

Et d'abord, elle est la Reine des martyrs, la Mère de douleur par l'excès et la continuité de ses douleurs. Les martyrs, au milieu de leurs tourments, trouvaient une source abondante de force et de consolation dans leur amour pour Jésus-Christ. Plus ils l'aimaient, moins étaient vives leurs douleurs. Ainsi saint Vincent déchiré sur un chevalet par des ongles de fer, brûlé par des lames ardentes, puise dans l'amour de Dieu un courage et une joie extraordinaires. Saint Boniface voit sa chair tomber en lambeaux, des pointes aiguës sont enfoncées sous ses ongles et il ne cesse de répéter : « Seigneur Jésus, je vous rends grâces. » Les saints Marc et Macellien sont attachés à un poteau; on a transpercé leurs pieds et leurs mains avec des clous et quand le tyran leur dit : « Misérables, revenez à d'autres sentiments et délivrez-vous par là de vos souffrances, ils répondirent : « Jamais bouquet ne fut plus agréable que les tourments que nous endurons pour Jésus-Christ. » Saint Laurent est étendu sur un gril embrasé; ses chairs sont toutes rôties, mais la flamme du saint amour qui embrasait son cœur, plus ardente que le feu qui brûlait son corps, en tempérait la rigueur. Et ne soyons pas surpris de tant de joie dans ces héros chrétiens, au milieu des plus cruels tourments; ils aimaient Jésus-Christ et l'amour mettait des roses à leurs épines; il émoussait l'aiguillon de la douleur.

Pour Marie, au contraire, ce fut la violence de son amour pour Jésus-Christ qui devint son plus cruel bourreau; il centupla ses douleurs. Plus on aime et plus on souffre en voyant souffrir l'objet de son amour. Or vit-on jamais un fils plus digne et une mère plus tendre? Et quelle mère aima jamais autant son fils que Marie aima Jésus? Elle l'aimait d'un amour surnaturel, comme son Dieu, et par un sentiment naturel, comme son fils, fils unique, le plus beau, le plus accompli, le plus aimable des fils. De ces deux amours réunis il s'en formait un seul qui fut le plus fort, le plus délicat, le plus merveilleux, un amour

immense, incomparable. Et telle fut sa douleur : elle prit les proportions de son amour. « Là où l'amour ne connaît pas de bornes, dit saint Bernard, la douleur n'en a point. » Aussi les saints Docteurs n'hésitent pas à affirmer que les souffrances les plus cruelles des martyrs furent légères en comparaison de celles de Marie. Cela se comprend par la supériorité de son amour.

C'est pour cette raison que, tandis que les autres martys sont représentés d'ordinaire avec les instruments de leur supplice, saint Paul, avec le glaive qui lui trancha la tête; saint André, avec une croix; sainte Catherine, avec une roue; saint Laurent, avec un gril; Marie est représentée tenant sur ses genoux et dans ses bras, le corps de son divin Fils; parce que, en effet, la mort de Jésus fut son martyre. Les martyrs, en souffrant dans leurs corps les tourments du fer et du feu, éprouvaient, en même temps de grandes consolations dans leur cœur; mais pour Marie, c'est dans le plus intime de son âme qu'elle a souffert. « Tuam ipsius animam pertransibit gladius, dit le saint vieillard Siméon; un glaive traversera votre âme (1) ». Or quiconque a passé par le creuset des tribulations, ne sait-il pas que les peines et les afflictions du cœur sont bien autrement cuisantes que les souffrances corporelles? Marie, assure saint Bernard, a seule plus souffert dans son âme, que tous les martyrs ensemble n'ont souffert dans leurs corps. Qui pourra donc mesurer la profondeur de sa douleur? On peut dire d'elle : « Velut mare contritio tua; votre douleur est immense comme la mer (2) ». C'est donc à bon droit que la Vierge, au pied de la croix, peut dire à tous les passants : « Arrêtez-vous, et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne ».

Une seule chose y apportait quelque adoucissement : c'était la pensée que les souffrances et la mort de son adorable Fils rachetaient le monde et réconciliaient avec Dieu les hommes ses ennemis; sentiment d'immense bonté pour nous, qui nous

(1) Luc II, 35.
(2) Threm. II, 13.

impose de plus en plus envers elle le double devoir de la reconnaissance la plus vive et de l'amour le plus tendre. Quel cœur serait assez dur pour les lui refuser?

Mais, autant ses angoisses furent cruelles, autant et plus encore elle fut sublime de résignation et de fermeté. La plus délicate de toutes les vierges, la plus désolée de toutes les mères se montre aussi la plus héroïque de toutes les femmes et sous ce rapport encore supérieure à tous les martyrs. Quel courage, en effet, non seulement d'avoir accompagné son divin Fils dans la voie douloureuse; mais d'assister sans faiblesse aucune, tout près de l'autel, à l'immolation de la divine Victime!

Jacob aperçoit la robe de Joseph ensanglantée et il ne peut retenir ses larmes. C'était bien permis à un père aussi aimant, envers un enfant aussi digne de son amour. Marie voit non seulement la tunique, mais tout le corps couvert de sang de son cher Fils. Cette vue achève de déchirer son cœur. Néanmoins elle commande à sa douleur; pas un mouvement d'indignation ne s'élève dans son cœur; aucune parole de plainte ne s'échappe de ses lèvres. Son affliction ne l'abat point; elle est résignée et ferme. Stabat Mater dolorosa.

Lorsque David apprend que le rebelle Absalon suspendu à un chêne a trouvé le juste châtiment de son usurpation, il se retire dans l'endroit le plus solitaire de son palais; il a besoin d'être seul, pour donner un libre cours à ses pleurs. Marie voit suspendu à l'arbre de la croix son divin fils, qui, loin d'avoir été Absalon, ne sut qu'aimer et obéir et elle soutient, sans défaillir, cet horrible spectacle. Stabat Mater dolorosa.

Jésus, près d'expirer, se sert non pas du nom de mère; mais de celui de femme, en lui annonçant qu'il lui donne, dans la personne de saint Jean, un autre fils. C'était lui apprendre qu'elle n'aura plus son Jésus à appeler de ce doux nom. Et à cette nouvelle, Marie brisée jusqu'au plus intime de son âme, ne succombe pas; elle est toujours aussi sublime de fermeté. Stabat Mater dolorosa.

Voyez-vous au pied de la croix les Apôtres que Jésus avait

tant aimé et à qui il venait, la veille, de se donner en nourriture dans le sacrement de son amour? Sauf un, ils l'ont abandonné. Mais sa Mère, elle, a surmonté l'excès de toutes ses douleurs; elle ne peut quitter la croix; elle est debout, immobile, calme, résignée. Stabat Mater dolorosa.

Toute la nature, à la mort de son auteur, est consternée, bouleversée; la terre tremble; le soleil s'obscurcit, comme pour ne point éclairer le plus horrible de tous les forfaits. Mais Marie demeure inébranlable, contemplant le divin crucifié, son Fils bien-aimé, l'offrant à Dieu pour nous. En ce moment, son amour pour nous, plus fort que sa douleur, achève de tresser sa couronne de Reine des Martyrs.

Mais ne nous contentons pas d'admirer le courage et la résignation de la sainte Vierge. Efforçons-nous de l'imiter dans toutes les circonstances pénibles où nous pouvons nous trouver. Nous sommes ici-bas dans une vallée de larmes; nous avons tous à souffrir. N'oublions pas que nos souffrances, nos peines supportées avec patience et pour Dieu, non seulement nous donnent un droit certain à une plus brillante gloire au ciel; mais qu'elles nous sont un moyen d'y arriver plus sûrement et plus tôt, par l'expiation de nos fautes, exigée avant d'y être admis. La souffrance, à ce point de vue, est un bienfait de Dieu. S'il nous châtie ici-bas, c'est pour nous épargner les peines de l'autre vie. Or celles-ci sont bien autrement terribles que celles de la vie présente. C'est pourquoi, au lieu de murmurer, quand nous avons des peines, nous devons plutôt en remercier Dieu. Nous devons les considérer comme venant de sa main paternelle, les accepter avec résignation, les souffrir avec patience, pour faire la volonté de Dieu et pour satisfaire à sa justice. Nous devons dire, comme le larron pénitent: « Nous n'avons que ce que nous avons mérité. »

Comprenez donc bien cette importante vérité et sachez, par votre résignation et votre patience, tirer profit de vos travaux, de vos fatigues, de vos peines, de vos chagrins, de vos souffrances, de vos maladies. Souffrez-les en union avec Jésus et

Marie. Si vous satisfaites à la justice de Dieu en ce monde, vous serez dispensés de satisfaire en l'autre et vous entrerez, après votre mort, dans le lieu du repos et du bonheur éternels, où il n'y a plus ni chagrin, ni affliction, ni maladie, ni peine d'aucune sorte. Ainsi soit-il.



Fête du Saint Rosaire.

Le mois d'octobre est consacré à Notre-Dame du Saint Rosaire. Le Souverain Pontife Léon XIII ordonne que pendant ce mois, dans toutes les églises du monde, on récite le chapelet, pour demander à Dieu, par l'intercession de la très-sainte Vierge, le triomphe de la sainte Eglise sur tous ses ennemis qui lui font une guerre acharnée et entraînent une multitude d'âmes dans la ruine éternelle. Pour vous engager à bien réciter le chapelet, je me propose de vous parler aujourd'hui de cette belle pratique de dévotion qui est si agréable à la sainte Vierge.

Ce fut à Toulouse en 1208, que saint Dominique institua le Rosaire et qu'il commença à le prêcher aux peuples, en en expliquant les mystères. Ce grand saint travaillait avec un zèle ardent a ramener les Albigeois à la vraie foi; mais tous ses efforts restaient inutiles. Un jour, après une bataille fameuse livrée contre eux, à Muret, saint Dominique priait avec ferveur et avec larmes, le bon Dieu, de toucher par sa grâce ces cœurs endurcis, ces pauvres égarés. Cette fois ses larmes ne coulèrent pas en vain; ses prières furent exaucées, et ce fut Marie qui lui fut députée comme l'ange de la bonne nouvelle : « Sache, ô mon fils, lui dit-elle, que le moyen dont la sainte Trinité s'est servie pour le salut du monde a été la salutation angélique, qui est le fondement du Nouveau Testament. Si donc tu veux vaincre les cœurs endurcis, prêche mon Rosaire. » Dominique n'hésita pas à obéir à la sainte Vierge; il se mit à prêcher le Rosaire, obtint les plus grands succès et convertit une multitude d'hérétiques.

Dès lors on forma dans les villes et les campagnes des associations où l'on récitait le Rosaire, et enfin s'établit la confrérie du Rosaire qui fut approuvée par le Saint Siége en 1261. Ce ne fut que plus tard que l'on institua la fête du Saint Rosaire, à la suite de grandes victoires remportées sur les ennemis des chrétiens et particulièrement de la victoire de Lépante, gagnée

par les chrétiens contre les Turcs et due aux prières adressées au ciel par les confréries du Rosaire.

Pour bien réciter le Rosaire, ou le chapelet qui en est le tiers, il convient de réfléchir, en récitant chaque dizaine, sur l'un ou l'autre des grands mystères, appelés pour cela les mystères du Rosaire. Ces mystères se partagent en trois classes : les mystères joyeux, les mystères douloureux et les mystères glorieux.

Les cinq mystères joyeux sont: 1. Le mystère de l'annonciation qui nous rappelle que l'Ange du Seigneur est venu annoncer à la sainte Vierge, de la part de Dieu, qu'elle serait la mère du Sauveur du monde, et en même temps, le mystère de l'Incarnation, ou le mystère de Dieu le Fils fait homme dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie. 2. Le mystère de la Visitation qui nous rappelle la visite que la sainte Vierge a faite à sainte Elisabeth, sa cousine, mère du saint Précurseur, qui dès ce moment, fut sanctifié. 3. La naissance du Sauveur dans l'étable de Bethléem, où nous voyons le Fils de Dieu, anéanti sous la forme d'un petit enfant et venant au monde pour nous racheter. 4. La Présentation de Notre Seigneur au temple, le jour de la Purification de la sainte Vierge. Nous y voyons Notre Seigneur s'offrant à Dieu son Père, comme le Rédempteur du monde. Enfin, 5. Le recouvrement de l'Enfant Jésus au temple, où, pour faire la volonté de son Père céleste, il était resté à l'insu de la sainte Vierge et de saint Joseph.

Dans ces mystères, le pieux fidèle qui les médite attentivement, voit combien Dieu nous a aimés, puisqu'il nous a donné son propre Fils et aussi combien nous a aimés la Sainte Vierge, puisqu'elle a consenti à devenir la Mère de Notre Sauveur et par là-même notre Mère. Il voit par quel chemin Notre Seigneur a marché pour opérer notre salut. Il apprend, par les exemples que le divin Sauveur nous donne, dans sa naissance, qu'il doit être détaché des biens de la terre, qu'il doit fuir le monde ses plaisirs, ses vanités, sa fausse gloire et pratiquer l'humilité, la mortification, la pénitence. Il apprend qu'il doit se consacrer à Dieu, se dévouer à son service. Il voit enfin par le zèle que la

Sainte Vierge et Saint Joseph mettent à rechercher Jésus perdu; avec quel empressement il doit s'efforcer de recouvrer la grâce et l'amitié de Jésus-Christ, lorsqu'il a eu le malheur de la perdre par le péché mortel.

Les cinq mystères douloureux sont : 1° l'agonie de Notre Seigneur, dans laquelle nous le voyons suer sang et eau, sous le poids de la douleur dont l'accablent nos péchés. 2° Le supplice de la flagellation, dans lequel nous le voyons déchiré par les bourreaux, à coups de verges et de lanières, de telle sorte que tout son corps n'est plus qu'une plaie. 3° Le couronnement d'épines, où nous voyons le divin Sauveur, la tête chargée d'une couronne d'épines que les bourreaux enfoncent sans pitié. 4° Le portement de la croix, où nous voyons le divin Sauveur, accablé sous le fardeau ignominieux de l'instrument de son supplice, qui va devenir l'instrument de notre salut. Enfin 5° le crucifiement, où nous voyons Notre Seigneur mourant sur la croix dans les tourments et les humiliations, pour la rédemption du monde.

Dans ces mystères, le chrétien qui les médite, comprend combien le péché doit être odieux à Dieu et quelle horreur nous devons en avoir, puisque, pour l'expier, le Fils de Dieu fait homme n'a pas cru devoir moins faire que de subir tous ces tourments et toutes ces humiliations. Il apprend aussi avec quel zèle il doit faire pénitence de ses péchés, et avec quelle patience il doit supporter les peines et les misères de cette vie. Il doit se dire : Si Jésus-Christ a tant souffert, pour expier des péchés qu'il n'avait pas commis, ne dois-je pas, du moins, souffrir pour mes péchés, les pénitences qu'il plaît à Dieu de m'envoyer? Ne dois-je pas faire pénitence de mes propres fautes?

Les cinq mystères glorieux sont : 1. La Résurrection de Notre Seigneur; 2. son Ascension glorieuse dans le Ciel; 3. la Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, le jour de la Pentecôte; 4. l'Assomption de la Sainte Vierge; 5. son Couronnement dans le Ciel.

Dans ces mystères bien médités, le chrétien entrevoit le biens et la gloire que Jésus-Christ prépare dans le Ciel à ceux qui l'auront imité sur la terre; le bonheur d'une âme ressuscitée à la vie de la grâce et sortie du tombeau du péché le bonheur de la résurrection glorieuse et de l'entrée dan le Ciel, pour y jouir d'une éternelle félicité; le bonheur d'une âme confirmée dans la grâce de l'Esprit-Saint. Par l'Assomption et le Couronnement de la Sainte Vierge, il comprend les grandeurs et la puissance de cette bonne Mère et il voit quell confiance il doit avoir en elle.

Vous comprenez, sans doute, que le rosaire, ou chapelet ains récité est loin d'être une prière fastidieuse. Cette prière offre au contraire, les plus grands attraits aux âmes vraiment pieuses Il n'y a que ceux qui ne le connaissent pas ou qui ne saven pas le réciter, ou des impies qui puissent le dédaigner et l mépriser. Il est certain que si l'on récite le chapelet, san penser à ce que l'on dit, sans attention, sans réflexion; o ne peut y trouver aucun goût. Mais si on le récite, en méditan tantôt une classe de mystères, tantôt l'autre, on le récitera avec goût, avec piété et, par suite, avec fruit et l'on fera un chose bien agréable à la Sainte Vierge et à Dieu, et trè avantageuse à son âme.

Ce qui rehausse encore la valeur du Rosaire ou chapelet, c sont les prières dont il est composé. Il commence et finit par l signe de la croix, appelé, dans le catéchisme, la plus courte et l meilleure oraison, parce qu'il nous rappelle les principau mystères de notre foi : le mystère de la sainte Trinité, ou un se Dieu en trois personnes : le Père, le Fils, et le Saint-Esprit; l mystère de l'Incarnation, ou le Fils de Dieu fait homme, et l mystère de la Rédemption, ou Jésus-Christ mort sur la croi pour nous racheter.

Vient ensuite le Symbole des Apôtres qui renferme, en abrég les principales vérités de la religion et dont la récitation est u acte de foi très agréable à Dieu. Nous avons troisièmement Pater, cette belle prière que Notre Seigneur nous a enseign

et qui renferme, en sept demandes, tout ce que nous pouvons demander à Dieu, tant pour l'âme que pour le corps. 4° La Salutation angélique, ou Je vous salue Marie, dans laquelle nous louons la sainte Vierge avec l'ange Gabriel et sainte Elisabeth et nous la prions avec l'Eglise. Enfin le Gloria Patri, Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, par lequel nous rendons Gloire à la sainte Trinité.

Voilà ce qu'est le Rosaire. C'est une pratique de piété bien agréable à la sainte Vierge et bien digne de Dieu. D'ailleurs d'innombrables miracles obtenus par cette pratique de dévotion montrent assez sa valeur. Aussi je vous engage à bien réciter le chapelet tous les jours, ou du moins le plus souvent possible. Je vous demande, en particulier, de ne pas manquer de venir le réciter pendant ce mois, tous les jours, à l'église, aux intentions du souverain Pontife et pour le bien de la paroisse.

Enfin la sainte Eglise y a attaché de riches indulgences applicables aux âmes du purgatoire. C'est là encore un puissant motif qui doit vous engager à le réciter souvent et avec piété. Ainsi soit-il.



Fête de tous les Saints

Sur la sainteté

En instituant la fête de la Toussaint, l'Eglise non seulement a voulu honorer tant de saints, dont le temps ne lui permet pas de faire la fête particulière, pendant le cours de l'année; mais encore elle s'est proposée de nous donner le motif le plus puissant de travailler avec zèle à notre sanctification. En nous rappelant le souvenir des saints, elle veut aussi nous rappeler leurs vertus et nous encourager à marcher tous dans la voie qu'ils ont suivie. Je dis tous, car tous, qui que nous soyons, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, instruits ou ignorants, tous nous sommes appelés à jouir un jour du bonheur des saints. Aussi l'Eglise nous fait voir, dans le séjour de la gloire, des saints de tout âge, de tout état, de toute condition, des saints qui ont été riches, des saints qui ont été pauvres, des vieillards, des enfants, des saints qui ont été ce que nous sommes et dont l'exemple nous apprend que nous pouvons être un jour ce qu'ils sont aujourd'hui. Oui, nous sommes appelés à jouir du bonheur des saints. Chacun de nous a une place marquée dans le Ciel; il ne tient qu'à nous de la mériter et d'aller un jour la posséder pour l'éternité. Mais il faut la gagner cette place, il faut gagner ce bonheur, en vivant dans la sainteté. Dieu le veut ainsi et nous avons tout intérêt à le vouloir comme lui. C'est ce que je me propose de vous faire comprendre.

Le bon Dieu veut que nous nous sanctifiions. « Haec est voluntas Dei sanctificatio vestra », dit saint Paul. (1) Soyez saints, parce que je suis saint, dit le Seigneur lui-même. (2) Remarquez bien que Dieu ne nous oblige pas à lui ressembler dans ses autres attributs. Il ne dit pas : Soyez puissants, soyez indépendants comme moi ; mais il nous dit : Soyez saints, comme je le suis. Voilà la ressemblance que nous pouvons avoir avec

(1) I. Thes. IV. 3.
(2) Lévit. XI. 44.

Dieu et qu'il veut que nous ayons. C'est aussi ce que Notre Seigneur nous recommande dans l'Evangile, quand il dit : Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. Sans doute nous ne parviendrons jamais à la perfection infinie de Dieu ; mais le divin Sauveur nous engage à faire tous nos efforts, pour parvenir à une perfection toujours de plus en plus grande.

Cette volonté que Dieu nous a manifestée, en bien d'autres endroits de la sainte Ecriture, nous est également manifestée par la fin pour laquelle il nous a créés. Quelle est cette fin ? Vous le savez, c'est sa gloire et notre bonheur. Ce n'est pas pour être heureux selon la manière de voir du monde, ce n'est pas pour acquérir des richesses, des postes avantageux, pour jouir des plaisirs et des biens de ce monde, que nous sommes ici-bas ; mais c'est pour nous sanctifier, et, en nous sanctifiant, parvenir au souverain bonheur. C'est pour cela que Dieu nous a donné et nous donne tous les jours, tous les secours dont nous avons besoin dans l'ordre de la nature et de la grâce. C'est pour sanctifier le monde qu'il a envoyé son Fils sur la terre. Si Jésus-Christ est né dans une étable, s'il est mort sur une croix, c'est pour mériter aux hommes les grâces qui leur sont nécessaires pour devenir saints. S'il a institué des sacrements, c'est pour nous appliquer les mérites de sa passion, et par cette application, nous donner sa grâce et nous sanctifier. C'est donc la volonté de Dieu que nous soyons saints.

D'ailleurs, pourquoi avons-nous été appelés au christianisme, si ce n'est pour devenir des saints ? Etre appelé au christianisme, c'est être appelé à la sainteté. C'est tellement vrai, qu'autrefois on ne donnait pas d'autre nom aux chrétiens que celui de saints. Par conséquent, ne pas travailler constamment à se sanctifier, c'est renoncer à sa vocation de chrétien, c'est agir contrairement à la volonté de Dieu.

Non seulement nous agissons contrairement à la volonté de Dieu, en négligeant de nous sanctifier ; mais de plus nous agissons contre notre propre intérêt. Notre premier et notre plus grand intérêt, celui que nous recherchons le plus, c'est le bonheur, non

seulement pour l'autre vie, mais pour celle-ci même. Or il est impossible d'arriver au bonheur éternel et même de jouir du bonheur en ce monde, en dehors de la sainteté chrétienne. Celui dont la conduite n'est pas conforme aux grands préceptes de la religion chrétienne n'est pas et ne peut pas être heureux ici-bas. Il a beau être riche, savant, puissant, honoré, s'il ne vit pas dans la pratique des vertus chrétiennes, il n'aura pas le vrai bonheur.

Peut-il être heureux, je le demande, celui qui vit dans la haine et l'inimitié avec Dieu? Est-il heureux l'ivrogne qui s'abrutit dans la boisson, qui ruine sa famille et sa santé, qui est le scandale d'une paroisse? Non, il ne l'est pas et il ne peut pas l'être. Est-il heureux l'impudique qui est l'esclave d'une ignoble passion et d'habitudes criminelles? Non, il ne l'est pas. Plus il accorde à ses passions, plus elles deviennent exigeantes, plus elles le tyrannisent. Est-il heureux celui qui vit dans la haine, dans la paresse, qui est dominé par l'orgueil, l'ambition? Non, il ne l'est pas. Sont-ils heureux les parents qui élèvent mal leurs enfants, qui ne les corrigent pas, qui ne leur donnent que de mauvais exemples? Non. Le plus souvent leurs enfants font leur malheur. Sont-ils heureux les enfants qui n'ont aucun respect pour leurs parents, qui les méprisent et les plongent dans l'affliction? Non, ils ne le sont pas; car la malédiction de Dieu pèse sur eux, et elle éclatera tôt ou tard. Sont-ils heureux ceux qui vivent dans les plaisirs mondains, qui y passent les heures du jour et de la nuit? Non ils ne le sont pas. L'ennui, le dégoût, le remords bien souvent les poursuivent. Voilà pour cette vie. Et pour l'autre, s'ils ne font pénitence, ils n'ont à attendre que d'éternels supplices.

Mais que l'état du vrai chrétien est différent! Celui-là seul qui vit dans la pratique des vertus chrétiennes, qui fait en tout la volonté de Dieu, est heureux en ce monde. S'il est riche, il trouve son bonheur à faire du bien à ceux qui ne le sont pas S'il est pauvre, s'il souffre, s'il est persécuté, il se rappelle que Jésus-Christ a été pauvre, qu'il a souffert et a été persécuté, et il est heureux de ressembler au divin Maître. Il est heureux

dans l'adversité, comme dans la prospérité. Qui pourrait dire le bonheur dont jouissaient les saints, même au milieu des plus grandes épreuves? Les apôtres s'en allaient pleins de joie, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir pour Jésus-Christ. Les martyrs souriaient au milieu de leurs tourments. Les saints pénitents éprouvaient d'ineffables douceurs au milieu de leurs austérités. Oui, il n'y a de véritable bonheur en ce monde que pour la vertu. Le vice triomphe quelquefois, mais ses triomphes sont de courte durée, et, du reste, le bonheur qu'il procure n'est qu'apparent; il est le plus souvent troublé par le remords et par la crainte qu'il n'échappe bientôt.

Mais il y a une autre vie que celle-ci. C'est là que le bon Dieu attend les vrais chrétiens, ceux qui auront travaillé sérieusement à se sanctifier. Ils sont déjà heureux ici-bas; mais ils le seront bien davantage dans l'autre vie. Là ils jouiront, avec les anges et les saints d'un bonheur ineffable. L'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille n'a rien entendu, son cœur n'a rien senti qui puisse être comparé aux délices que Dieu réserve à ceux qui l'aiment et le servent fidèlement. C'est un bonheur certain qui ne peut manquer; c'est un bonheur universel qui renferme tous les biens, un bonheur qui ne finira jamais. Telle est la récompense de la sainteté, c'est la gloire du Ciel, la possession du souverain bien.

Ah! sans doute, nous désirons tous parvenir à ce parfait bonheur; mais pour y arriver, il faut employer les moyens qui peuvent nous y conduire. Or, quels sont ces moyens? Ce sont ceux que les saints ont employés, c'est-à-dire, ceux que la religion chrétienne met entre nos mains: la prière et les sacrements, la vigilance, la fuite des occasions dangereuses, la lutte contre nos passions, l'accomplissement de tous nos devoirs, chacun dans la position où nous nous trouvons.

Les saints ont prié beaucoup; car ils mettaient toute leur confiance en Dieu. Ils priaient pour obtenir de Dieu les grâces dont ils avaient besoin pour se sanctifier; ils priaient dans les tentations; ils priaient chaque fois que leur âme courait quelque

danger; et ils priaient avec toute l'humilité et la confiance que pouvait leur suggérer leur foi vive et sincère. Non contents de prier, ils recouraient aussi bien souvent aux sacrements ; ils allaient y puiser abondamment la grâce qui est la vie et la force de l'âme. C'est là ce que nous devons faire aussi. Nous devons avoir souvent recours à la prière et aux sacrements de pénitence et d'Eucharistie, si nous voulons nous sanctifier.

Les saints ont exercé une vigilance continuelle sur eux-mêmes. Ils veillaient sur leurs yeux et leurs oreilles pour ne rien voir ou ne rien entendre qui pût les porter au mal. Ils veillaient sur leur langue, pour ne jamais blesser ni la pureté ni la charité; ils veillaient sur leur imagination, sur leur esprit et leur cœur, afin de n'y rien admettre qui pût souiller leur belle âme. Ils veillaient sur toutes leurs paroles et leurs actions, afin de ne scandaliser personne ; mais, au contraire, d'édifier ceux qui les voyaient et les écoutaient. Les saints fuyaient avec soin les occasions, les lieux, les personnes, les sociétés où leur foi et leur innocence étaient exposées; ils fuyaient les vains plaisirs du monde, où tant d'âmes se corrompent et se perdent. Enfin ils mortifiaient leur corps par la pénitence et le réduisaient en servitude, comme dit saint Paul. Au lieu d'être les esclaves de leurs sens, de leur corps, ils en étaient les maîtres absolus et les tenaient sous un joug dur et sévère.

C'est là ce que nous aussi nous devons faire, si nous voulons arriver au Ciel. Il faut veiller constamment sur nous-mêmes, sur nos sens, notre imagination, notre cœur, sur toute notre conduite, et ne pas craindre de nous mortifier. Nous devons fuir tout ce qui peut être pour nous occasion de péché, telle personne, telle maison, telle lecture, tel compagnon ou compagne, telle société, tels amusements. Sans cela nous courons le plus grand danger. » Celui qui aime le péril y périra, dit l'Esprit-Saint. (1)

Non seulement les saints évitaient le mal et tout ce qui pouvait les y porter; mais de plus, ils faisaient tout le bien possible. Chacun d'eux a rempli fidèlement tous les devoirs qui lui étaient

(1) Eccli III, 27,

imposés dans la condition où il se trouvait. Parmi les saints, on trouve des enfants ; mais des enfants vertueux, des enfants dont on pouvait dire, comme de l'enfant Jésus, qu'ils croissaient en grâce et en vertu, à mesure qu'ils avançaient en âge. Parmi les saints, on trouve des jeunes gens et des jeunes filles ; mais c'étaient des modèles de piété et de vertu, redoutant jusqu'à l'apparence du vice, fuyant avec le plus grand soin, tout ce qui pouvait porter atteinte à leur pureté et à leur innocence. Parmi les saints, on trouve des pères et des mères de famille ; mais des pères et mères remplissant fidèlement toutes leurs obligations, élevant leurs enfants dans la crainte de Dieu et la pratique de toutes les vertus chrétiennes, dont ils leur donnaient l'exemple.

Parmi les saints, on trouve des riches, des princes et des rois; mais tous étaient pleins de charité et profitaient de tout ce qu'ils avaient pour faire le bien et soulager ceux qui étaient dans le besoin. Parmi les saints, on trouve des pauvres, mais des pauvres pleins de résignation, des pauvres sans envie, sans jalousie, travaillant avec patience et pleins de confiance en la Providence. Parmi les saints, il y en a qui furent d'abord de grands pécheurs, mais ils se convertirent, firent une sincère pénitence et persévérèrent jusqu'à la mort dans le service de Dieu.

Voilà nos modèles. Si nous voulons aller au Ciel, il faut vivre comme eux. Il faut prier, fréquenter les sacrements, fuir le péché, remplir nos devoirs fidèlement, faire pénitence de nos fautes, nous appliquer à pratiquer les vertus chrétiennes. Marchons courageusement dans ce chemin, il nous conduira au bonheur éternel. Ainsi soit-il.

Autre : Du service de Dieu : Septième Dimanche après la Pentecôte, *B.*



Commémoration des fidèles défunts.

1er SERMON

Miseremini saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me.

Ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis, parce que la main du Seigneur m'a frappé.

Parmi les cent mille victimes que la mort fait chaque jour dans le monde entier, dans tous les rangs de la société, dans tous les âges et dans toutes les conditions, il y a trois classes d'âmes. Les unes partent de ce monde sans la moindre souillure et sans avoir rien à satisfaire à la justice divine. Elles sont admises aussitôt dans le séjour de l'éternel bonheur. D'autres, au contraire, partent de ce monde souillées de crimes non expiés par par le repentir; ce sont les âmes réprouvées, destinées à un malheur éternel. Mais entre ces deux classes, il s'en trouve une comprenant les âmes qui sont ornées de la grâce du Seigneur, mais qui, n'ayant pas encore entièrement satisfait à sa justice, doivent, avant d'entrer dans le royaume des bienheureux, passer dans le lieu d'expiation, que l'on nomme le purgatoire. Oui, de même qu'il y a un ciel, où sont les âmes entièrement pures de toute souillure et de toute dette, et un enfer, auquel sont à jamais condamnées les âmes parties de ce monde en péché mortel, de même, il y a un purgatoire où sont détenues les âmes parties de ce monde dans la grâce de Dieu, mais n'ayant pas encore entièrement satisfait à sa justice. Or, en même temps qu'elle nous enseigne ces grandes vérités, notre foi nous apprend que nous pouvons venir en aide aux âmes du purgatoire, les soulager, hâter leur délivrance. C'est pourquoi en ces jours où la sainte Eglise nous invite plus instamment à prier pour ces saintes âmes, je me propose de vous parler de leurs souffrances, afin de vous engager à prier pour elles avec plus de ferveur et toujours davantage.

Que souffrent les âmes dans le purgatoire? Pour vous le faire

comprendre, ou plutôt pour vous donner une idée des souffrances des âmes du purgatoire, je vous mettrai sous les yeux des images que vous connaissez. Parmi les souffrances de la terre, il y en a quatre qui font au cœur de ceux qu'elles atteignent, des blessures bien profondes et souvent bien longues et bien difficiles à guérir, et elles sont les frappantes images des souffrances qu'endurent les âmes dans le purgatoire : ce sont la souffrance de l'exilé, la souffrance de l'orphelin, la souffrance du prisonnier, la souffrance de la veuve, quatre séparations bien douloureuses et capables de toucher les cœurs les plus durs. Ah! oui, ce sont là les vrais souffrants de la terre et ces types de la souffrance terrestre, sont des images qui peuvent donner une idée des souffrances du Purgatoire.

L'exilé! Ah! il souffre plus qu'on ne le peut dire. Loin de sa patrie, de sa famille, dépouillé de ses biens, brûlant du désir de rentrer dans son pays et de revoir sa famille, d'embrasser son père, de se jeter dans les bras de sa mère, d'arrêter la source de ses larmes, il mène une vie d'ennui, de chagrin, de tristesse, il n'y a plus de joie pour lui. Ceux-là seuls connaissent tout ce qu'il souffre, qui sont eux-mêmes passés par cette voie douloureuse. Qui n'a entendu parler des tortures et des douleurs des pauvres exilés Polonais dans les régions de la Sibérie, surtout des condamnés aux mines, à l'entrée desquelles on pourrait écrire ces mots du Dante : « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance ! » Oh ! oui, il souffre beaucoup, le malheureux exilé! S'il reporte ses pensées dans le passé, il n'y puise que des regrets bien amers; s'il les porte dans l'avenir, il n'y trouve que désespoir. Reverra-t-il sa patrie, sa famille? Quand les reverra-t-il? Toutes ces pensées font son tourment.

Eh bien, nos frères qui sont dans le purgatoire, eux aussi sont de pauvres exilés. Ils sont bien loin de nous, loin de leurs familles et sans espoir de retour, et ils ne sont pas encore dans la patrie céleste, à laquelle ils aspirent de toute la puissance de leur cœur. Ils brûlent d'un désir immense, de s'élancer dans le Ciel et d'entrer dans le lieu du repos et de la paix; et ce désir

mille et mille fois plus ardent que les fièvres les plus brûlantes, est pour eux un indicible tourment. Hélas! s'écrient-ils du fond de l'abîme, quand donc finira notre exil! Hei mihi, quia incolatus meus prolongatus est!

La deuxième grande souffrance de la terre, est celle de l'orphelin. L'orphelin! Le pauvre enfant privé de père et de mère, cette seule pensée brise le cœur! Qui ne le plaint? Qui ne s'intéresse à lui? La mort, en lui ravissant son père et sa mère, a tari pour lui les sources les plus pures et les plus profondes de nos joies terrestres. Pour lui, plus de famille! Qui aura-t-il pour le défendre? Il n'a plus de père. Qui aura-t-il pour le consoler dans ses tristesses et veiller sur lui, si la maladie vient à le frapper? Il n'a plus de mère. Ah! l'orphelin comme l'exilé est bien à plaindre!

Eh bien, nos frères qui sont dans le purgatoire, eux aussi sont orphelins, en même temps qu'ils sont exilés. Ils n'ont plus ni leur père, ni leur mère, ni frère, ni sœur, pour les consoler dans leurs tourments, pour les encourager dans leurs peines; et ils n'ont pas encore le bonheur de jouir de la vue du Père céleste, dans le sein duquel ils voudraient se plonger, mais qui veut que toute justice soit accomplie, qui ne peut rien souffrir de souillé dans son royaume. Nihil inquinatum intrabit in regnum cœlorum.

La troisième grande souffrance de la terre est celle du prisonnier. Le malheureux, condamné pour des années à gémir entre les quatre murs d'une cellule, privé de liberté, plongé dans une solitude forcée, seul avec ses pensées, ses douleurs, ses regrets, ses remords; loin de sa famille qui pleure son malheur et sa honte; loin des hommes qui ne le visitent plus, qui ne compatissent pas à son malheur, qui, peut-être le maudissent, accablé de mépris, dépouillé de son nom, remplacé par un numéro; quelle vie! quel ennui! quel supplice! Ecoutez un fait historique, qui parle mieux que de longs discours. Un homme, depuis des années, gémissait dans une prison. Un jour, las de souffrir, il conçut une pensée de délivrance. Une femme était puissante en ce temps-là; elle se

trouvait le crédit assez grand, la main assez forte pour briser les fers du prisonnier, mettre fin à ses souffrances. Voici, en quels termes éloquents, le malheureux lui adressait sa supplique : Madame, le 25 de ce mois, il y aura cent mille heures que je souffre et il m'en reste plus de deux cent mille encore à souffrir. Vous entendez, il dit : il y a cent mille heures que je souffre et il m'en reste plus de deux cent mille à souffrir ! Le malheureux ! il avait donc compté ces heures ! Oui, comme vous pouvez compter un à un les battements d'une horloge, pendant une longue nuit d'insomnie, où la souffrance vous tient en éveil.

Ils sont prisonniers aussi nos pauvres frères qui sont dans le purgatoire, retenus dans ces sombres cachots, d'où ils ne peuvent sortir, où ils doivent expier leurs fautes, faire la pénitence qu'ils n'ont pas faite ici-bas. Et quelle pénitence ! Tous les Saints Pères le disent : Toutes les douleurs de ce monde ne sont pas comparables à celles du purgatoire. Ecoutez Saint Thomas, le plus grand de tous les théologiens : Le purgatoire, dit-il, c'est l'enfer, avec l'éternité de moins et l'espérance en plus. Aussi, il me semble entendre ces pauvres prisonniers s'écrier : Miseremini, mei, saltem vos, amici mei. Ayez pitié de moi, vous qui êtes mes amis. Crucior in hac flamma, que je souffre dans ces flammes !

Enfin la veuve ! autre type de la souffrance, plus émouvant encore que les trois autres. J'entends, comprenez-le bien, la véritable veuve, celle qui a profondément aimé, aimé un seul homme, aimé pour toujours. Quelle existence pour elle ! vie rompue, vie déchirée, dont la mort a ravi une moitié et laissé l'autre dans l'affliction. Ah ! cette pauvre veuve si affligée, si seule au monde, cette veuve dont le deuil obscurcit les vêtements et assombrit les jours ; elle est, partout dans l'humanité, une des plus saisissantes images de la souffrance.

Elles sont veuves aussi les pauvres âmes qui sont détenues dans le purgatoire. Parties de ce monde en état de grâce, elles sont les épouses de Jésus-Christ ; et quel n'est pas leur désir de se réunir à lui, d'aller rejoindre cet époux divin, l'objet de tout leur amour. Que cette séparation forcée leur est douloureuse ! et

qu'elles la trouvent longue ! Elle est, sans contredit, la plus grande souffrance du purgatoire ; rien en ce monde ne peut nous en donner une idée.

Telles sont les souffrances des âmes du purgatoire. Ce que je vous en ai dit est encore bien peu de chose. Les souffrances de la terre ne sont qu'une bien faible image de celles qu'elles endurent.

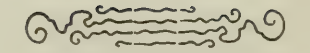
Qu'est-ce, après tout, que nos séparations de la terre et les souffrances qu'elles engendrent ? Dans ce monde où tout est petit, nos pertes et nos privations peuvent-elles être si grandes ? Et cependant, la séparation de ces petites et misérables choses nous déchire quelquefois si effroyablement. Mais qu'est-ce que la séparation de Dieu ? Ah ! quand une âme est complètement dégagée de son enveloppe corporelle, et des mille distractions de ce monde, quand elle se voit seule, n'aspirant plus qu'à posséder Dieu, le bien infini, qui seul peut satisfaire sa soif de bonheur, manquer de lui, et avoir la vue la plus claire, le sentiment le plus vif et le plus présent de la perte immense qu'elle fait à chaque minute de son absence, oh ! qui comprendra ce mystère de douleur ? Dic mihi si habes intelligentiam. Dites-moi si vous en avez l'intelligence. (Job). — Sur la terre, presque toujours quelqu'un nous demeure, qui calme par la bonté, la blessure de nos déchirements. Et il est rare qu'il ne reste quelque chose, pour appuyer l'âme la plus défaillante et la plus rompue par les douleurs. Qui est si déshérité de tout, à qui rien ne demeure ? Nous conservons toujours quelque illusion ; toujours quelque espoir nous soutient. Mais dans le purgatoire, la séparation est complète, la solitude absolue, l'illusion impossible. Impossible d'invoquer la plus petite réalité qui dédommage, si faiblement que ce soit, de la privation de Jésus-Christ. Impossible de verser sur la blessure de la séparation, rien qui diminue l'intensité de la souffrance. Impossible de se créer la plus petite illusion qui trompe. Oh ! qui comprendra ce mystère de douleur ? qui mesurera la hauteur, la longueur, la profondeur de cet abîme ?

Sur la terre, quand nous avons tout perdu, il nous reste encore

quelque chose pour nous distraire de notre douleur : l'oubli, le sommeil, une surprise, notre impuissance de penser toujours à la même chose. Mais, dans le purgatoire, les âmes ne peuvent se distraire de la blessure qui les déchire, elles voient sans cesse leur malheur et le ressentent continuellement. Pas de trêve à leur souffrance; aussi que la durée de ce séjour leur paraît longue! Avec quelles ardeurs dévorantes elles appellent la fin de leurs maux. Pauvres exilées, quand verrons-nous la patrie? Pauvres orphelines, quand verrons-nous notre père? Pauvres prisonnières, quand trouverons-nous, au Ciel, la liberté? Pauvres veuves, quand irons-nous rejoindre notre divin époux? Ah! vous tous qui pouvez nous secourir, ayez pitié de nous. Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos, amici mei! Vous, mon père, vous ma mère, vous mon frère, vous ma sœur, vous qui m'avez aimée, ayez pitié de moi!

Ah! s'il y a une chose qui mettrait le comble à ces souffrances des âmes du purgatoire, ce serait d'être délaissées, abandonnées. Souffrir et trouver quelqu'un qui compatisse à votre douleur, c'est souffrir, sans doute; mais souffrir et savoir que personne ne partage votre souffrance, ni ne s'intéresse à vous, souffrir et ne pas trouver de consolation, c'est la douleur multipliée par la douleur. Ah! du moins épargnons aux âmes de nos chers défunts ce genre de supplice. Gardons-nous de les oublier jamais; mais, au contraire, pensons à elles tous les jours de notre vie et, puisque le Dieu de miséricorde veut bien recevoir les satisfactions que nous pouvons lui offrir pour ces pauvres âmes souffrantes, ne les leur épargnons pas. Faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour leur venir en aide, pour les soulager, les délivrer. Joignons nos prières à celles de l'Eglise. Tous les jours à la messe, elle demande pour elles le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix, demandons-le avec elle. Tous les jours elle offre à Dieu la victime sainte et sacrée, offrons-la avec elle, pour les âmes souffrantes du purgatoire. Nous pouvons soulager ces âmes par de bonnes communions; nous pouvons gagner et offrir à Dieu pour elles de nombreuses indulgences, nous

pouvons chaque jour offrir à Dieu pour elles, nos aumônes, nos bonnes œuvres, tout le bien que nous faisons, ne négligeons donc pas ces moyens de les soulager, de les délivrer. En même temps que nous travaillerons pour ces âmes, nous travaillerons pour nous, car le Dieu infiniment bon, qui promet de récompenser le verre d'eau donné en son nom, ne manquera pas de nous récompenser de notre charité envers les âmes du purgatoire. Ainsi soit-il.



Commémoration des fidèles défunts.

2e SERMON

Miseremini, saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me.

Ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis; car la main du Seigneur m'a frappé.

Aujourd'hui l'Eglise militante rend ses hommages à l'Eglise triomphante, c'est-à-dire aux saints qui sont dans le Ciel. Demain et déjà dès aujourd'hui, elle travaillera au secours et à la délivrance des pauvres âmes, qui composent l'Eglise souffrante, et qui gémissent dans le purgatoire. Aujourd'hui elle implore pour elle-même les prières et les suffrages des saints; demain, elle offrira ses supplications et ses vœux pour les âmes du Purgatoire. Aujourd'hui, l'Eglise de la terre se réjouit de la gloire et du bonheur de l'Eglise du Ciel; demain, elle sera touchée d'une tendre compassion pour l'Eglise souffrante. Aujourd'hui, elle porte des habits blancs, pour témoigner son allégresse; demain, elle prendra ses habits de deuil, pour témoigner sa compassion. N'était-il pas juste qu'après avoir reconnu les délices ineffables dont jouissent les élus dans le Ciel, elle fît tous ses efforts pour en augmenter le nombre, en procurant aux âmes des fidèles, qui satisfont encore à la justice divine, dans le purgatoire, la fin de leurs tourments, et l'heureuse association à la compagnie des Bienheureux?

De tout temps, l'Eglise, cette bonne mère, cette mère si compatissante, a prié et a engagé les fidèles à prier pour les morts. Mais pour les y exciter davantage, elle a fixé un jour, où, dans toutes les Eglises du monde, elle a ordonné de célébrer le très saint Sacrifice, pour les âmes du purgatoire.

Entrons, en ce jour, dans les sentiments de la sainte Eglise, et pour ranimer la ferveur de notre dévotion envers les âmes du Purgatoire, persuadons-nous bien de la vérité de l'existence du purgatoire et représentons-nous, autant que nous le pouvons,

les souffrances qu'y endurent un si grand nombre d'âmes, parm
lesquelles, peut-être, gémissent les âmes de bien des personne
que nous avons connues et aimées, l'âme d'un père, d'une mère
d'un frère, d'une sœur, d'un ami sincère et dévoué.

Oui, il y a un purgatoire, c'est-à-dire, un lieu où achèvent d
se purifier, dans d'indicibles souffrances, les âmes qui on
quitté ce monde, en état de grâce, qui sont, par conséquent
destinées au ciel, mais qui n'ont pas encore entièrement satisfai
à la justice divine. C'est là une vérité de foi, définie par l
Concile de Latran et confirmée par celui de Florence et celu
de Trente.

Or cette doctrine de la Sainte Eglise s'appuie sur la Saint
Ecriture, qui n'est autre que la parole de Dieu même. Ains
nous lisons dans le livre des Machabée, que Judas Machabée
après une bataille sanglante, envoya douze mille drachmes à
Jérusalem, afin que l'on y fît des sacrifices, pour tous ceux qu
avaient été tués dans le combat. L'auteur de ce livre ajout
cette réflexion, inspirée par l'Esprit divin : « Sancta ergo e
salubris est cogitatio pro defunctis exorare ut, a peccati
solvantur. » (1) C'est une sainte et salutaire pensée de prie
pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. Or à
quelles âmes la prière peut-elle être utile? Ce ne peut être à
celles qui n'ont plus rien à satisfaire; ce ne peut être à celle
qui sont dans l'enfer. Il faut donc reconnaître que c'est à
d'autres âmes qui achèvent de se purifier dans un lieu intermé
diaire, que l'on appelle le purgatoire.

Nous lisons, dans l'Evangile, une parole de Notre Seigneu
qui insinue également cette importante vérité : « Si quelqu'u
blasphème contre le Fils de l'homme, dit Jésus-Christ, il pourr
en obtenir le pardon; mais s'il blasphème contre le Saint Espri
ce péché ne lui sera remis, ni dans ce monde, ni dans l'autre.
D'où l'on peut conclure qu'il y a des péchés qui seront remi
dans le siècle futur. Or, ce ne peut être en enfer, puisqu'il es

(1) II Mach. XII, 46.

éternel, ce doit donc être dans un autre lieu d'expiation temporaire, que l'on appelle le purgatoire.

Ecoutons maintenant le disciple expliquant la parole du Maître. S. Paul nous adresse cette grande et profonde parole : Prenez garde, nous dit-il, à la manière dont vous bâtissez l'édifice de votre salut éternel sur le fondement de la foi et de la grâce de Jésus-Christ; qu'il soit pur comme de l'or, resplendissant comme de l'argent, brillant comme des pierres précieuses, ou bien combustible comme du bois, du foin ou de la paille, soyez bien persuadés que tout passera par l'épreuve du feu.

Les âmes dont les œuvres seront trouvées pures et parfaites, s'en iront tout droit recevoir la récompense qui leur est réservée. Mais les âmes dont les actions seront entachées de défauts, les âmes dont les actions devront être purifiées par le feu, ces âmes resteront dans la souffrance; elles seront sauvées, elles aussi, mais elles ne le seront que par le feu. S. Paul pouvait-il nous expliquer d'une manière plus claire, plus précise le dogme du Purgatoire ?

A la parole de Dieu, se joint la tradition de l'Eglise. Tous les saints Pères et les Docteurs de l'Eglise nous ont apporté de mains en mains, cette doctrine, comme une vérité chrétienne que l'on doit tenir pour indubitable. Ils enseignent tous qu'il faut prier pour les fidèles qui meurent dans la communion de l'Eglise. Or il y a une liaison inséparable entre cette prière et la vérité du purgatoire. Puisqu'on ne peut prier pour les saints qui sont arrivés au terme de la félicité éternelle, ou pour les malheureux qui sont condamnés à l'enfer pour l'éternité, il faut nécessairement qu'ils aient reconnu le purgatoire. Au surplus plusieurs de ces Saints Pères ont expressément enseigné cette vérité dans leurs discours et leurs écrits.

Enfin cette doctrine est confirmée par la raison, éclairée par la foi. Il est certain qu'un grand nombre de fidèles meurent sans aucun péché mortel; mais avec des péchés véniels dont ils n'ont pas fait pénitence, ou encore redevables à la justice de Dieu, pour des péchés pardonnés. Or ces âmes ne vont pas en enfer,

puisqu'elles sont en état de grâce; elles n'entrent pas non plus immédiatement dans le royaume des cieux, puisque rien de souillé ne peut y entrer. Il faut donc qu'il y ait, outre le ciel et l'enfer, un lieu où elles sont purifiées de ces péchés et où elles achèvent de satisfaire à la justice divine. Ce lieu s'appelle le Purgatoire.

Oui, c'est une vérité incontestable qu'il y a un purgatoire. Considérons maintenant, à la lumière de la foi, les souffrances qu'y endurent les âmes qui y sont détenues. Les deux principales et celles qui renferment toutes les autres, sont le tourment du feu et la privation de Dieu.

Pour le supplice du feu, c'est le sentiment des saints Pères et des Docteurs de l'Eglise, de ces hommes qui se sont distingués et par la sainteté et par le génie, de ces hommes qui méritent, plus que qui que ce soit au monde, notre confiance, c'est dis-je leur sentiment, qu'il est plus cuisant et plus douloureux que tout ce que l'on peut endurer sur la terre et même que tous les tourments des martyrs. Gravior est ille ignis quam quidquid potest homo pati in hac vita. Ce feu est plus horrible et plus douloureux que tout ce que l'homme peut souffrir en cette vie. Saint Grégoire dit : Je crois que ce feu passager est plus intolérable que toutes les adversités et toutes les misères de ce monde. Saint Thomas, Saint Augustin et les autres Pères de l'Eglise, parlent de la peine du feu du purgatoire dans le même sens. Quelle que soit donc la nature de ce feu, qu'il soit semblable au nôtre, ou d'une nature différente, il est néanmoius horrible et la seule pensée de ce supplice fait frémir. Quelles douleurs donc et quelles épouvantables souffrances, doivent endurer les âmes du purgatoire dans ces flammes vengeresses! Représentez-vous que nous fussions subitement dans cette église, enveloppés de flammes et que nul ne pût sortir. Oh! quelle horrible situation! Quels tourments et quelles souffrances! Quels cris de désespoir, quels gémissements et quels soupirs nous pousserions! Comme nous appellerions à notre secours et Dieu et nos parents et nos amis! Supposez que ce supplice durât, non pas une heure, mais

des jours, des mois, des années. Oh! alors qui pourrait décrire cet affreux spectacle? Eh bien, voilà une faible image du Purgatoire. O âmes infortunées! en quel profond abîme de tourments et de douleurs je vous vois plongées! Qui pourrait avoir le cœur assez dur, pour ne pas compatir à vos douleurs? Ah! il me semble entendre vos cris, vos gémissements; il me semble entendre ces paroles si touchantes sortir de votre bouche : Miseremini, saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me.

Mais, le croiriez-vous, il est un supplice plus terrible que celui du feu, dans le purgatoire : c'est la privation de la vue de Dieu. Saint Thomas dit que cette peine est plus grande, plus terrible, plus intolérable que toutes les autres. Ces âmes savent parfaitement combien est grand le bonheur dont elles sont privées; elles ont un désir immense et comme infini de le posséder; leur amour les y porte avec une ardeur et une impétuosité qui n'ont point d'égales. Jugez par là quelle douleur elles ressentent de se voir repoussées et de ne pouvoir y arriver. C'est une faim sans bornes, qui ne trouve pas de quoi se rassasier, c'est une soif sans mesure, que rien ne peut désaltérer, c'est une fièvre d'une ardeur et d'une intensité, dont aucune fièvre connue ne peut donner l'idée. Oh! quel supplice! Quel tourment!

Représentez-vous un enfant tendrement aimé, fils d'un grand Prince. Une longue absence le retient, depuis plusieurs années, loin de son père et de sa mère et de sa patrie. Enfin son retour est annoncé. On lui prépare un magnifique triomphe; un riche héritage et de grands honneurs lui sont destinés. Après avoir été longtemps le jouet des flots et des tempêtes, après avoir échappé à mille dangers, il est sur le point d'arriver au port. Déjà il aperçoit son pays, il voit sur le rivage le triomphe qu'on·lui prépare, une foule de parents et d'amis accourus pour le recevoir. Il aperçoit surtout, ô spectacle délicieux à son cœur! il aperçoit, après une si longue absence, son père chéri, sa tendre mère que la mort a épargnés; il les voit, lui tendant les bras, impatients de le presser contre leur cœur. Pour lui, il

voudrait pouvoir s'élancer d'un bond jusqu'auprès d'eux. Il brûle d'impatience de ne pas aller plus vite. Tout à coup, ô malheur! le ciel se couvre de nuages, la tempête éclate avec fureur, rejette le vaisseau loin du port. Déjà on ne l'aperçoit plus qu'à la lueur sinistre des éclairs, et bientôt il disparaît dans les flots en furie. Dans cet horrible naufrage, qu'est devenu l'infortuné prince? Tous le croient perdu, comme les autres passagers; mais cependant il est parvenu à saisir une épave, et, grâce à elle, il parvient à une ile lointaine et déserte. Le voilà seul, loin de ses parents, dans les bras desquels il croyait se jeter, loin de sa patrie, loin de ses amis. Oh! qui pourrait dépeindre son affliction, sa douleur? Il allait être au comble du bonheur, au milieu de sa famille, et le voilà repoussé loin, bien loin d'elle. Quand donc reverra-t-il son père et sa mère et sa patrie? Combien de temps restera-t-il sans secours? Quelle douleur! quels déchirements pour ce malheureux! Dans quelles angoisses il se trouve!

Tel est bien plus affreux l'état d'une âme dans le purgatoire, rejetée loin de Dieu son Père, loin du Ciel sa patrie, au moment où elle croyait y atteindre. Oh! qui pourrait dire tout ce qu'elle souffre de cette séparation. Du fond de sa prison, sans cesse elle veut s'élancer dans le sein de Dieu, l'objet de tout son amour; mais elle est retenue par la chaine de ses imperfections. O mon Dieu! s'écrie-t-elle, quand finira mon exil? Heï mihi, quia in colatus meus prolongatus est? Quand finiront mes tourments? Quand vous verrai-je, ô Dieu. source du vrai bonheur? Quand jouirai-je de ces délices que vous me réservez? Mais ses gémissements sont vains, ses prières sont inutiles.

Voilà une bien faible idée du malheur des âmes du purgatoire. Elles brûlent, au milieu des flammes, d'un feu cruel et plus encore d'un invincible désir de s'unir à Dieu. Et cependant elles ne peuvent rien faire pour se soulager, ni pour abréger la durée de leurs souffrances. Leur état ne nous semble-t-il pas bien digne de compassion? Mais ce soulagement qu'elles ne peuvent se procurer elles-mêmes, elles peuvent l'obtenir de nous. Que

dis-je? elles ne peuvent l'obtenir que de nous. Car Dieu ne veut rien leur remettre de leurs dettes, à moins que nous ne nous offrions pour les payer. Aussi nous a-t-il donné le pouvoir de satisfaire pour elles.

Oui nous pouvons soulager ces âmes et nous le pouvons de plusieurs manières. Nous le pouvons par nos prières, par nos aumônes, par nos bonnes œuvres, par nos peines supportées avec patience; nous le pouvons par la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, par les indulgences, qu'il nous est si facile de gagner et surtout par le saint sacrifice de la messe. Voilà les moyens que le bon Dieu nous a donnés pour venir en aide à ces âmes infortunées. Tandis qu'il exerce les droits de sa justice en les éprouvant dans le purgatoire, il nous confie les intérêts de sa miséricorde. Voilà, semble-t-il nous dire, que je dépose entre vos mains le prix de leur délivrance; voilà tout ouvert devant vous, l'immense trésor des satisfactions de mon Fils, applicables à leur soulagement; voilà le saint sacrifice, les bonnes œuvres, la prière, la sainte communion, les indulgences; puisez à ces sources les eaux du salut, versez-les abondamment sur les feux qui dévorent ces âmes.

Ah! puisque nous seuls le pouvons, satisfaisons pour ces âmes à la justice de Dieu afin qu'il puisse les recevoir dans la cité céleste. Prions et faisons prier pour elles. Faisons pour elles le chemin de la croix; faisons pour elles de temps en temps une bonne communion; offrons pour elles à Dieu le saint sacrifice, les indulgences que nous pouvons gagner, les bonnes œuvres que nous faisons. Le bon Dieu sera touché de nos prières, il délivrera ces âmes, les recevra dans le ciel et, à leur tour, elles prieront pour nous, afin que nous y parvenions aussi un jour. Ainsi soit-il.



Commémoration des fidèles défunts.

3e SERMON.

Amen, amen dico vobis quia venit hora et num est quando mortui audient vocem Filii Dei et qui audierint vivent.

En vérité, je vous le dis, l'heure est venue et c'est celle-ci, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu et ceux qui l'entendront vivront.

Saint J. V, 25.

Ces paroles de l'Evangile doivent s'entendre de la résurrection des morts, qui seront rappelés à la vie par l'ordre de Notre Seigneur Jésus-Christ et cités à son redoutable tribunal; mais elles peuvent très bien s'appliquer à la cérémonie de ce jour, où l'Eglise nous invite tout particulièrement à prier pour les fidèles trépassés. Venit hora et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei. Oui elle approche l'heure où les morts entendront la voix du Fils de Dieu. Et comment? Ah! c'est que demain l'Eglise va offrir pour les âmes des fidèles défunts et cela dans toutes les parties du monde, le sacrifice solennel du corps et du sang de Jésus-Christ. Or, le sang de Jésus-Christ a une voix puissante, une voix qui pénètre jusque dans les cieux et qui retentit jusque dans les sombres prisons où sont détenues les âmes justes qui n'ont pas encore entièrement satisfait à la justice divine. Oui, le sang de cet agneau sans tache criera demain sur nos autels. Et que demandera-t-il à Dieu? Ah! il ne demandera pas vengeance, comme le sang d'Abel, mais pitié et miséricorde pour les pauvres âmes qui souffrent et gémissent dans le purgatoire et y attendent, avec une légitime impatience, l'heure de leur délivrance. Cette voix du sang de Jésus-Christ pénètrera dans les cieux pour y solliciter Dieu en faveur des âmes du purgatoire et elle retentira jusque dans ce lieu d'expiation, pour y annoncer aux âmes souffrantes l'heureuse nouvelle

de leur liberté et pour leur dire que l'heure est venue de sortir de leur prison de feu.

En présence de ce grand exemple de la Sainte Eglise, notre Mère, qui s'intéresse si tendrement à la délivrance des âmes du Purgatoire, resterons-nous indifférents et ne ferons-nous rien pour elles? Oh! non, tout nous engage à leur venir en aide dans leur détresse. Mais que souffrent ces âmes et comment pouvons-nous les soulager? C'est ce que je vais vous faire comprendre.

Et d'abord que souffrent-elles? Nous nous le demandons quand notre cœur nous porte vers elles; mais, hélas! il serait bien plus court de se demander ce qu'elles ne souffrent pas. Elles souffrent dit le grand saint Augustin, les impressions mystérieuses, mais réelles et véritables d'un feu, dont nous ne connaissons pas la nature, mais qui est pour elles un supplice terrible; d'un feu d'autant plus vif dans son action qu'il sert d'instrument à un Dieu vengeur du péché; d'un feu tel qu'aucun genre de souffrance ni de douleur sur la terre, ne peut nous donner une idée des souffrances qu'endurent les âmes du purgatoire dans le lieu d'expiation; d'un feu qui les tourmente d'autant plus qu'elles ont été plus coupables, qu'elles ont moins fait de pénitence et que, par conséquent elles ont davantage à expier.

Oui, les âmes du purgatoire endurent la peine du feu. Nous ne connaissons pas la nature de ce feu, dont saint Paul parle dans une de ses épîtres, mais il n'en est pas moins un supplice redoutable. Mais, outre cette première peine, les âmes du purgatoire en souffrent une autre, la plus insupportable de toutes, qui est, selon le saint Concile de Florence, la privation de la vue de Dieu, la privation du bonheur du Ciel qu'elles désirent avec la plus vive ardeur et en possession duquel elles ne peuvent entrer avant d'avoir entièrement satisfait à la justice de Dieu. Ce désir immense qu'elles ne peuvent satisfaire est pour elles un supplice dont la fièvre la plus dévorante, ne peut nous donner qu'une faible idée.

Représentez-vous toute une famille, une mère et ses enfants auprès du cercueil d'un époux et d'un père chéri, qui était leur

trésor et leur bonheur! Est-il possible de ne pas être ému à ce spectacle? Quels pleurs! quels déchirements de cœur! Il est mort, son cadavre est là enseveli, et cependant ils voudraient ne pas se séparer de lui, ils voudraient le conserver auprès d'eux. Arrive le moment, moment si douloureux, où ce qui reste de lui, va encore leur être ravi. Oh! alors, quelle affliction, quelle douleur, quels regrets! Voyez cette bonne mère tourner vers ses enfants orphelins, ses yeux mouillés de larmes, le cœur brisé par le chagrin; voyez ces enfants poussant des cris déchirants, appelant leur père qui ne les entend plus. Pourquoi ces pleurs, ces larmes, cette douleur, qui plongent les assistants dans une morne tristesse et fait couler les larmes? Oh! ils sont bien légitimes! Cette mère, ces enfants se voient obligés de se séparer de l'objet de leur amour! Eh bien, voilà une bien faible image de la douleur qu'éprouve une âme séparée de son Dieu et retenue dans la prison du purgatoire. Sans cesse elle soupire après l'objet de son amour, ce Dieu dont la vue et la possession doivent faire un jour et pour jamais son bonheur. O mon Dieu, s'écrie-t-elle, quand vous verrai-je? Quand finiront mes tourments? Hélas! pourquoi mon exil dure-t-il si longtemps? Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est? Oh! si Dieu, en ce moment même faisait paraître devant vous ces âmes affligées et que vous fussiez témoins de leurs tourments, si vous entendiez leurs gémissements et leurs plaintes, si, du fond de leur cachot, elles faisaient retentir à vos oreilles ce cri lamentable : Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me; ayez pitié de moi..., pourriez-vous rester insensibles à tant et de si grands maux? Vous qui ne pourriez sans frémir voir un criminel dans les supplices, et qui souffrez lorsque vous voyez un malade, accablé par la souffrance, se tordre sur un lit de douleur, verriez-vous sans pitié, tant d'âmes justes dans le triste état où elles sont réduites? Et qui sont ces âmes? Mais pouvez-vous l'ignorer? Veni et vide, approchez et reconnaissez-les. Voilà dirais-je à l'un, voilà l'âme de votre père, de ce père dont vous possédez les biens, de ce père qui s'est

épuisé pour vous, de ce père à qui, après Dieu, vous devez ce que vous êtes. Il souffre, peut-être, pour avoir eu pour vous trop de complaisance, pour s'être appliqué avec trop de sollicitude à vous amasser de la fortune. Il attend de votre reconnaissance que vous fassiez, pour le délivrer des feux du purgatoire, ce qu'il ne peut faire lui-même. *Veni et vide*, approchez et voyez, dirais-je à un autre, reconnaissez l'âme de votre mère, de cette mère si tendre et si dévouée qui vous aimait plus qu'elle-même. Ah! c'est peut-être vous qui êtes la cause de ses tourments! Venez, dirais-je à ce père, à cette mère, reconnaissez l'âme de votre enfant, de cet enfant que vous entouriez de tant de soins, sur lequel vous fondiez de si légitimes espérances. Oui, ils sont là, ce père, cette mère, cet enfant; ils sont plongés dans les flammes, d'où ils ne peuvent sortir avant d'avoir entièrement satisfait à la justice divine. Est-il possible de ne pas être touché de leur malheur? Enfin ce qui met le comble à cette immense infortune, ce qui rend ces âmes plus dignes de notre compassion, c'est qu'elles ne peuvent rien faire pour elles-mêmes. Un pauvre, par son travail, remédie à son indigence; s'il ne peut travailler, il mendie et le tableau qu'il fait de sa misère touche les cœurs. Il en est de même des autres malheureux, il leur reste toujours quelque ressource. Ils peuvent du moins invoquer le Ciel qui ne reste jamais sourd à leurs prières. Mais les âmes du purgatoire ne peuvent rien faire pour elles-mêmes. Tout leur manque si notre charité leur manque. A quoi, en effet, auraient-elles recours? A la miséricorde du Seigneur? mais le règne de la miséricorde finit avec cette vie. Dans l'autre vie, Dieu exige une satisfaction complète. Auraient-elles recours à de nouveaux mérites? Mais il n'y a plus de mérite dans l'autre vie. Le temps de mériter et de démériter finit avec cette vie. Dans l'autre vie, on ne peut plus rien faire, qui profite pour le salut. Aux âmes compagnes de leur infortune? mais elles ne peuvent rien pour elles-mêmes, comment donc pourraient-elles faire quelque chose pour leurs sœurs infortunées?

Cependant, ce soulagement qu'elles ne peuvent se procurer elles-mêmes, elles peuvent l'obtenir de nous; que dis-je? Elles

ne peuvent l'obtenir que de nous; car Dieu ne veut rien relâcher de leurs dettes, et il veut que sa justice soit satisfaite. Mais admirez ici la bonté de Dieu! tout en exigeant que sa justice soit satisfaite, il trouve cependant le moyen d'user de miséricorde envers ces âmes qui lui sont chères. Que fait-il? Il veut bien accepter de nous le paiement de leurs dettes, il veut bien recevoir les satisfactions que nous lui offrons pour elles. Et lui-même nous met, pour ainsi dire en mains les moyens de satisfaire pour ces âmes infortunées et de les délivrer du lieu de supplice où les détient sa justice vengeresse du péché. Oui, nous seuls pouvons venir en aide aux âmes du purgatoire, les soulager et les délivrer. Leur sort est réellement entre nos mains. Ne serions-nous pas bien cruels si nous refusions de leur venir en aide? Ne ferions-nous pas même injure au bon Dieu, qui veut nous intéresser au sort de ces âmes et qui nous donne les moyens de hâter leur délivrance et leur entrée dans le Ciel?

Mais quels sont ces moyens que nous avons de venir en aide aux âmes du purgatoire? Le premier de tous, c'est le saint sacrifice de la messe. C'est là le plus puissant de tous les moyens que nous ayons, car le fruit du saint sacrifice de la messe, ne dépend ni de celui qui le fait offrir, ni de celui qui l'offre. Quel que soit l'état de leurs âmes, la sainte messe offerte pour les âmes du purgatoire obtient son effet qui est de les soulager et d'abréger leurs souffrances et de les introduire enfin dans le Ciel. C'est pour cela que l'Eglise a institué un jour dans l'année pour faire offrir, dans toutes les églises du monde, le saint sacrifice de la messe pour les âmes des fidèles trépassés. C'est pour cela que vous avez tous à cœur de faire célébrer des messes pour vos défunts, car vous êtes parfaitement convaincus de cette vérité. C'est pour cela que vous viendrez demain, en si grand nombre, vous prosterner au pied de l'autel, où la victime sainte et sacrée sera offerte pour les âmes des fidèles défunts. Tout en versant des larmes au souvenir de ces chers défunts les uns au souvenir d'un père, les autres au souvenir d'une mère d'autres au souvenir d'un frère, d'une sœur, d'un ami, vous

viendrez supplier le Dieu très-juste et tout à la fois miséricordieux, d'accepter pour ces âmes souffrantes la victime de l'adorable sacrifice, et j'en ai la douce confiance, elle sera exaucée. Aimez aussi à assister souvent au saint sacrifice de la messe, pour vos chers défunts. Bien d'autres motifs vous engagent à y assister souvent, mais celui-ci n'est-il pas un des plus pressants?

Un second moyen aussi bien efficace de venir en aide aux âmes souffrantes du purgatoire, c'est la sainte communion. La sainte communion est l'action la plus agréable à Notre Seigneur Jésus-Christ; c'est l'action la plus sainte que puisse faire un chrétien, quand il la fait avec un cœur pur et bien disposé. Quand nous avons le bonheur de communier, nous ne faisons plus qu'un avec Jésus-Christ; quand nous le possédons dans notre cœur, c'est lui qui prie avec nous et pour nous. Quelle efficacité ne doivent pas avoir alors nos prières? Aussi qui pourrait dire combien d'âmes ont été délivrées par ce moyen des flammes du purgatoire? Aimez donc à faire souvent la sainte communion pour les âmes du purgatoire, pour les âmes de vos chers défunts. Faites-la surtout les jours où vous pouvez gagner une indulgence plénière. Quel puissant motif pour vous de vous approcher souvent de la table sainte! Je viens de parler d'indulgence. Nous avons, dans les indulgences que l'Eglise accorde si généreusement, un troisième grand moyen de venir au secours des âmes des fidèles trépassés qui gémissent dans le lieu de l'expiation. Ces indulgences, vous le savez, sont puisées dans le trésor des mérites surabondants de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints. Cela vous dit assez combien elles doivent être agréables à Dieu, combien ces œuvres enrichies d'indulgences sont précieuses devant Dieu, et par suite combien elles peuvent être utiles pour le soulagement des âmes du purgatoire. Or vous pouvez facilement gagner une multitude d'indulgences tant plénières que partielles. Vous avez, entre autres moyens, la communion du premier vendredi et du premier dimanche du mois. Pour les personnes qui font partie de la confrérie du Rosaire, du tiers-ordre, du scapulaire du Carmel ou autres, qui

sont associées de la propagation de la foi, de la sainte Enfance, il y a bien des occasions de gagner des indulgences plénières ou partielles. Vous pouvez en gagner chaque jour, en récitant la prière du matin, la prière du soir, l'angelus, les actes de foi, d'espérance, de charité, les prières avant et après le repas. Vous pouvez en gagner en récitant le chapelet, lorsque vous en avez un indulgencié, en faisant le chemin de la croix si riche en indulgences. N'est-il pas vraiment consolant pour nous d'avoir tant de facilité de venir en aide à nos chers défunts?

Enfin vous pouvez soulager les âmes du purgatoire, en leur appliquant le fruit de vos bonnes œuvres. Quelque bonne œuvre que vous fassiez, dès que vous êtes en état de grâce, vous pouvez l'offrir pour les âmes du purgatoire, vous pouvez ainsi offrir vos travaux, vos peines, vos sueurs, les œuvres des vertus chétiennes que vous pratiquez. Mais ce qui est surtout agréable à Dieu, c'est l'aumône. Oh! oui, aimez à faire l'aumône aux pauvres, à leur venir en aide et cela en vue de soulager les saintes âmes qui gémissent dans le purgatoire. Aimez à soutenir les œuvres établies par la Sainte Eglise, pour la conservation ou la propagation de la foi dans le monde, offrez ces aumônes pour les âmes de vos parents défunts et comptez que le bon Dieu les acceptera en paiement de leurs dettes.

Voilà les moyens de soulager et de délivrer les âmes qui souffrent dans le purgatoire : la sainte messe, la sainte communion, les indulgences, les bonnes œuvres, sachez en profitez. Oui, venez le plus souvent possible à la messe, faites souvent la sainte communion pour vos chers défunts; appliquez-vous à gagner et à offrir pour eux les indulgences que la Sainte Eglise vous offre, et à faire pour elles toutes sortes de bonnes œuvres. Le bon Dieu, qui ne manque jamais de récompenser le bien et surtout les œuvres de charité, ne vous oubliera pas. Il dit lui-même qu'on se servira envers nous de la mesure dont nous nous serons servis envers les autres; montrons-nous donc charitables et dévoués aux âmes du purgatoire et, de notre côté, nous pourrons compter sur la bonté et la miséricorde de notre Père céleste.

Commémoration des fidèles défunts

4e SERMON

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare ut a peccatis salvantur.

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.

II. Mach. XII. 46

Dans ces paroles de la sainte Ecriture, nous avons de bien grandes et bien consolantes vérités. Puisque c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés, c'est donc qu'ils vivent encore devant Dieu, après cette vie; qu'ils peuvent avoir dans l'autre monde des fautes à expier, et que nous pouvons en cela les aider, par nos prières. L'immortalité de l'âme, l'existence du purgatoire, l'efficacité de la prière pour les âmes qui y souffrent, ces trois dogmes de notre foi découlent à l'évidence de ces paroles inspirées par l'Esprit-Saint : C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.

S'appuyant sur ces paroles si consolantes pour nous, la sainte Eglise a toujours prié pour les âmes des fidèles défunts, et elle n'a cessé, dès les premiers temps de son existence, de recommander instamment aux fidèles la dévotion envers les âmes du purgatoire. Vivement pénétrée de cette vérité, elle ne perd jamais le souvenir de ses enfants qui ont quitté ce monde. Elle les recommande à Dieu plusieurs fois chaque jour : jamais elle n'offre le saint sacrifice sans le conjurer de leur accorder un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix « locum refrigerii, lucis et pacis. » Ces dernières paroles après chaque partie des offices qu'elle fait réciter à ses prêtres, sont une prière pour le repos des fidèles trépassés : « Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace. » Que les fidèles trépassés, par la

miséricorde divine reposent en paix, ainsi soit-il. A l'exemple de notre mère la sainte Eglise, nous devons aussi prier souvent et de tout notre cœur, pour les âmes du purgatoire ; car nos prières peuvent leur procurer soit la délivrance, soit au moins un grand soulagement.

Et d'abord il est absolument certain qu'il y a un purgatoire, c'est-à-dire un lieu d'expiation, où achèvent de se purifier les âmes, parties de ce monde, en état de grâce avec Dieu mais n'ayant pas encore entièrement satisfait à sa justice. Il faut nous bien pénétrer de cette vérité ; car plus notre foi sera solide, plus nous serons convaincus de cette vérité, plus nous nous sentirons portés à venir en aide aux âmes souffrantes du purgatoire.

Oui il y a un purgatoire ; rien n'est plus facile à établir et à comprendre. En effet la plupart de ceux mêmes qui nous laissent les plus consolants motifs de bien espérer de leur sort après cette vie, emportent quelques taches de ce monde et sont redevables de quelques satisfactions à la justice divine. Or la miséricorde du Seigneur ne lui permet pas de laisser périr éternellement, pour quelques fautes légères, pour une satisfaction temporelle, des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ. Sa sainteté, en même temps, l'empêche de les recevoir dans le Ciel, avant qu'elles ne soient entièrement purifiées ; car rien de souillé ne peut entrer dans le royaume des cieux : nihil inquitatum intrabit in regnum cœlorum. Elles restent donc pendant un certain temps exposées à la sévérité de sa justice, jusqu'à ce qu'elles aient entièrement accompli la réparation qu'il exige.

Cette doctrine, si conforme à la raison et aux attributs de Dieu, est la doctrine de saint Paul qui nous apprend qu'il y aura des hommes qui seront sauvés, mais en passant par le feu. Ipse autem salvus erit, sic tamen, quasi per ignem. C'est aussi celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisqu'il distingue la rémission des péchés qui se fait en ce monde, de celle qui se fera en l'autre : « Non remittetur ei, neque in hoc sæculo, neque in futuro. » Parlant du péché de résistance à l'Esprit de

Dieu, à la grâce, il dit que ceux qui en sont coupables, n'en auront la rémission ni dans ce monde, ni dans l'autre. Il insinue donc qu'il y a des péchés qui sont remis dans l'autre. Or, ce ne peut être en enfer, puisque l'enfer n'aura pas de fin. Ce doit donc être dans un lieu d'expiation temporaire, que nous appelons le purgatoire.

Mais si l'existence du purgatoire est incontestable, si, par égard pour notre faiblesse, il a plu à la bonté divine de nous ménager encore, après la mort, ce moyen d'expier les restes de nos péchés, si la pensée la plus consolante qui nous reste, en fermant les yeux à nos parents, à un père, à une mère, à un frère, à une sœur, à un ami, c'est qu'ils peuvent encore acquérir la pureté parfaite qui leur manque, pour être admis au nombre des saints, dans la société des anges, il n'est pas moins certain que nous pouvons les aider de nos prières; abréger la durée, diminuer la rigueur de leur pénitence, il n'est pas moins digne de la justice divine de nous avoir associés à ses vues de paix et de miséricorde sur nos frères; il n'est pas moins consolant de pouvoir leur faire sentir les effets de notre piété et de notre reconnaissance jusque dans l'autre monde.

Aussi le dogme de l'efficacité de la prière pour les morts est-il aussi ancien que le monde. On le trouve chez tous les peuples anciens, même chez les païens, qui priaient à leur manière et offraient des sacrifices d'animaux, même des sacrifices humains pour les morts. Mais ce n'est que dans la vraie religion, que les fidèles vivants ont toujours montré un zèle saint et efficace à soulager les âmes des défunts et par leurs prières et par leurs bonnes œuvres. Chez l'ancien peuple de Dieu, Judas Machabée n'oublia pas ce devoir sur un champ de bataille. Nous lisons, dans l'Ancien Testament, que ce fidèle serviteur de Dieu, ce généreux et illustre capitaine, fit faire une collecte dans son camp et en envoya le montant à Jérusalem, pour y faire offrir à Dieu des sacrifices pour les âmes de ceux de ses soldats qui étaient morts dans le combat.

La sainte Ecriture le loue hautement de ce grand acte de

piété. La sainte Eglise de Jésus-Christ a hérité de tous ces sentiments si pieux des saints de l'ancienne loi envers les morts. Dès les premiers temps de son existence, les fidèles, instruits par les apôtres, et leurs disciples demandaient, comme nous, pour les morts, le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix. Les Pères de l'Eglise, ces génies aussi saints qu'ils étaient éloquents et éclairés, ont recommandé la prière pour les morts, et en donnaient l'exemple aux autres. Saint Augustin, entre autres, fit un livre sur la dévotion envers les morts et toute sa vie il pria pour sa mère, sainte Monique; il craignait qu'elle n'eût encore, malgré sa sainteté bien connue, quelque satisfaction à payer au Dieu de toute sainteté.

Oui, il est certain que nous pouvons soulager les âmes qui gémissent dans le purgatoire. L'Ecriture Sainte, la parole de Dieu, nous le dit : C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés et de leurs peines. Les fidèles de l'ancienne loi ont cru cette vérité et ont prié pour les défunts. La Sainte Eglise de Jésus-Christ, de tout temps, a prêché et pratiqué cette œuvre si salutaire et si consolante à la fois, que suit-il de là? C'est que c'est un devoir pour nous de prier pour les défunts. Car, à en juger par les nombreuses offenses dont nous nous rendons coupables envers Dieu, et du peu de pénitence que l'on fait en ce monde, nous pouvons être assurés qu'il y a beaucoup d'âmes en purgatoire.

D'ailleurs, ne serions-nous pas bien cruels, si nous ne leur venions pas en aide. Vous ne sauriez voir souffrir votre semblable, un étranger, je dirai même un animal, sans compatir à ses douleurs. Vous ne refuseriez pas de les soulager, s'il était en votre pouvoir de le faire. Eh bien, il ne s'agit pas seulement de votre semblable, d'un inconnu; mais c'est peut-être votre père, ou votre mère, c'est votre époux ou votre épouse, un enfant que vous ne pouviez entendre pleurer sans lui tendre les bras, qui souffrent, non plus des maux passagers, mais de grandes douleurs, des tourments sans exemple sur la terre, depuis le jour où ils vous ont quitté. Ah! oui, ils souffrent, ils souffrent plus que nous

ne pouvons le dire. Les saints Pères ne voient que feu et flammes dans le purgatoire et l'Eglise en fait sortir les plus lugubres lamentations. Celles de Job et de Jérémie ne lui paraissent pas encore assez tristes; elle voudrait, pour nous attendrir, nous faire entendre de plus touchants gémissements, s'il se pouvait, que ces cris lamentables : Miseremini mei, saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me. Ayez pitié de moi, vous, du moins, qui êtes mes amis, car la main du Seigneur m'a frappé. Ah! vous disent ces pauvres âmes, une prière doit vous coûter si peu! Donnez-nous donc cette preuve de votre attachement! Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes enfants, dira un père; je me suis épuisé pour vous, je souffre encore à cause de vous, parce que j'ai été trop indulgent pour vous; vous jouissez du fruit de mes travaux, de mes sueurs; vous possédez mes biens, ces biens avec lesquels j'aurais pu acheter le Ciel, en faisant plus d'aumônes que je n'en ai fait, par intérêt pour vous, me délaisserez-vous? Ah! ayez pitié de moi, mes enfants! Si vous saviez ce que je souffre, pendant que vous êtes sur la terre, occupés à vos affaires, ou ne songeant qu'à vos plaisirs! Miseremini mei, miseremini mei! Ayez pitié de moi, vous, du moins, qui êtes ma mère, ayez pitié de moi! Vous avez tant de fois écarté les dangers de mon berceau; vous ne pouviez voir couler mes larmes. Ah! j'en verse ici et n'ai pas de mère pour les essuyer. Ayez pitié de moi; miseremini mei!

Vous êtes touchés de ces gémissements? Que serait-ce, si vous voyiez les tourments qui les excitent? Ah! les combats de l'agonie vous effraient, vous ne pourriez voir, sans être profondément émus, sans verser des larmes, les angoisses, les convulsions d'un père, d'une mère, d'un parent, d'un ami mourant. Ce n'est là cependant que la première punition du péché, que le purgatoire de ce monde. Pour combien d'âmes n'est-ce pas le commencement de l'autre? Vous prierez donc avec une nouvelle ferveur, aujourd'hui, demain, tous les jours, pour ces âmes souffrantes que le péché ou des restes de péchés, tiennent encore sous la main de la justice divine. Par charité,

vous prierez pour toutes, pour les plus délaissées surtout. Par reconnaissance, pour celles de vos parents ou de vos bienfaiteurs; par justice, pour celles qui souffrent peut être à cause de vous, à cause de vos complaisances coupables, de vos mauvais exemples. Oui! priez, priez beaucoup, priez chaque jour, pour les âmes du purgatoire; faites pour elles des aumônes, de bonnes œuvres; assistez pour elles à la sainte messe, offrez à Dieu pour elles des indulgences, qu'il vous est si facile de gagner, soit en récitant le rosaire, soit en faisant le chemin de la croix, soit en communiant le 1er vendredi ou le 1er dimanche du mois, ou par d'autres bonnes œuvres ou prières. Vous accomplirez ainsi un grand et bien consolant devoir. En même temps que vous procurerez du soulagement aux âmes du purgatoire, vous ferez une chose bien agréable à Dieu et bien salutaire pour vous; car Dieu aime surtout les œuvres de charité et se plaît à bénir ceux qui les pratiquent. Ainsi soit-il.



A. Fête de la Dédicace de toutes les églises

Elegi et sanctificavi locum istum, ut sit nomen meum ibi in æternum.
J'ai choisi et consacré ce lieu, pour que mon nom y soit à jamais glorifié. (1)

Nous célébrons aujourd'hui la fête de la Dédicace de toutes les églises. A cette occasion, je me propose de vous parler du respect qui leur est dû, pour vous exciter à l'observer toujours davantage. Dans ce but, je vous exposerai d'abord les motifs que nous avons de respecter les églises et je vous dirai ensuite comment nous devons nous y comporter. Pourquoi devons-nous respecter les églises ?

Nous en trouvons un premier motif dans la signification du mot *Dédicace.* Ce mot, en effet, signifie consécration. Or, la consécration d'une église est une cérémonie par laquelle on destine une église au culte de Dieu. Par là-même, ce lieu devient un lieu saint, un lieu destiné au culte de Dieu. Il est donc digne de tout notre respect.

Un autre motif plus puissant encore que nous avons de respecter les églises, c'est que Dieu y habite particulièrement. « Dominus in templo sancto suo. Le Seigneur habite dans son temple saint. » « Hæc est domus Dei et porta Cœli. C'est ici la maison du Seigneur et la porte du Ciel. » « Oh ! que ce lieu est respectable ! Vraiment il n'est autre que la maison de Dieu et la porte du Ciel. » Mais je n'en finirais pas, si je devais citer tous les endroits de la sainte Ecriture, où les temples consacrés au Seigneur sont appelés la maison de Dieu, le lieu où Dieu se plaît à résider d'une manière spéciale. Oui, Dieu habite réellement dans nos temples ; il se plaît à demeurer aussi bien dans la plus petite et la plus humble église de village, que dans les grandes cathédrales des villes.

---

(1) Les textes cités sont tirés de l'office de la Dédicace.

Mais, me direz-vous, Dieu n'est-il pas partout, et ne devons-nous pas respecter tous les lieux, puisqu'ils sont consacrés par sa sainte présence ? Oui, Dieu est partout, c'est vrai ; mais il est d'une manière spéciale dans nos temples, et c'est là qu'il veut être honoré et glorifié, comme il l'a proclamé lui-même. Il nous permet d'agir en liberté dans les autres lieux, pour vaquer à nos affaires ; mais il s'est réservé les églises, pour y recevoir nos adorations. Il lui suffit, partout ailleurs, de n'être pas offensé ni méprisé ; mais ici il veut être positivement honoré et glorifié. Il veut, en quelque sorte, y être dédommagé des outrages et des ignominies qu'il a endurées pour nous, dans le cours de sa vie mortelle, et qu'il reçoit encore chaque jour des impies.

Enfin l'Eglise est le lieu où Dieu se plaît à nous combler de ses grâces. Il exerce en tous lieux, il est vrai, sa miséricorde envers nous ; mais les églises sont les lieux privilégiés où le bon Dieu se plaît à se rendre plus propice. « Dans ce temple qui m'est dédié, dit-il, mes yeux seront toujours ouverts sur ce qui vous est nécessaire ; mes oreilles attentives à vos prières et mon cœur y reposera à jamais. » (1)

En effet, il y a, dans une église, les saints fonts du baptême. Or c'est sur ces fonts sacrés que nous avons été régénérés. C'est là que, par la grâce et la miséricorde infinie de Dieu, nous avons été délivrés du péché originel et de l'esclavage du démon ; que nous avons été reçus au nombre des enfants de Dieu et que nous sommes devenus les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ, selon la parole de saint Paul, (2) et que nous avons acquis le droit d'entrer dans le Royaume des Cieux. Quelle grâce ! Quel bienfait !

Dans une église, il y a des autels. Or, c'est sur ces autels que chaque jour Notre-Seigneur s'immole et s'offre à Dieu son Père pour nous, comme il s'est offert autrefois sur la croix. Quels bienfaits ne retirons-nous pas de la Sainte Messe ! Nous y avons le moyen d'adorer Dieu, comme il mérite de l'être, en lui

(1) Off. de la Dédicace.

(2) Rom. VIII. 17,

offrant la seule victime digne de lui; de le remercier dignement; puisque Notre-Seigneur est la victime d'action de grâces par excellence; d'obtenir le repentir et ensuite le pardon de nos fautes et d'en offrir une réparation acceptable à sa divine Majesté et capable de satisfaire à la justice divine, enfin d'obtenir ses grâces, dont Jésus-Christ est la source inépuisable.

Dans une église, il y a un ou plusieurs confessionnaux. C'est là que nous pouvons aller déposer le fardeau de nos péchés, nous réconcilier avec Dieu et recouvrer la vie de la grâce, quand nous avons eu le malheur de commettre un péché mortel.

Dans une église, il y a la table sainte toujours dressée. C'est là que les fidèles peuvent aller se nourrir de la chair et du sang du divin Sauveur. Car Notre Seigneur l'a dit : « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang un breuvage ».

Dans une église il y a une chaire de vérité. C'est du haut de cette chaire que descend l'enseignement de la vérité. C'est de là que nous vous enseignons ce que vous devez croire et ce que vous devez pratiquer, pour faire votre salut. Oui, c'est dans les églises que le bon Dieu se plaît à dispenser ses grâces de toutes sortes. Comprenez donc, d'après tout cela, combien nos églises sont saintes!

Cela étant, il vous est facile de comprendre avec quel respect et quelle piété on doit se conduire dans une église. Nous lisons, dans l'évangile, qu'un jour Notre-Seigneur chassa du temple de Jérusalem, une foule de gens qui le profanaient par un trafic sacrilège. « La maison de mon Père, leur disait-il, est une maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs » (1). Notre-Seigneur nous fait voir par là qu'il voulait que le temple fût respecté. Ce temple était loin cependant d'être aussi saint que nos églises, où Notre-Seigneur se plaît à habiter, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, dans le saint tabernacle. Il nous fait voir également que l'on ne doit venir à l'église que pour honorer et prier le Seigneur. « La maison de mon Père est une maison de prière » dit-il.

(1) Luc, XIX, 46.

Ah! si nous nous présentions dans le palais d'un grand prince, nous le ferions certes avec tout le respect dont nous serions capables; nous nous y comporterions de la manière la plus digne et la plus convenable possible; nous éviterions avec soin tout ce qui pourrait déplaire au prince et nous attirer les critiques et les reproches de ceux qui s'y trouveraient; nous ferions notre possible, pour nous faire remarquer par notre bonne tenue et nos bonnes manières, par notre respect pour la dignité du prince. Et cependant, qu'est-ce que le palais d'un prince, ce prince fût-il le plus grand monarque de l'univers, en comparaison d'une église consacrée au Seigneur. Oui, cette église dans laquelle nous sommes réunis, est infiniment respectable et digne de notre vénération, parce qu'elle est destinée au culte de Dieu, et plus encore, parce que Dieu y habite spécialement. Sans cesse, Notre-Seigneur est présent dans le saint tabernacle. Il fait ses délices d'habiter au milieu de nous, il remplit ce lieu de sainteté.

Ayez toujours pour l'église tout le respect qui est dû à un lieu aussi saint et apportez-y les sentiments de piété que Notre-Seigneur demande de vous. D'abord, aimez à y venir prier. On peut honorer et prier le bon Dieu partout; mais l'église est le lieu où il préfère que nous lui rendions nos hommages et où il demande que les fidèles se réunissent pour le prier en commun. C'est pourquoi je vous demande de faire tout votre possible pour assister à la messe pendant la semaine. La chose serait facile si l'on y mettait un peu plus de bonne volonté.

En second lieu, quand vous êtes à l'église, soit que vous assistiez à la sainte messe, ou à tout autre office, soit que vous y veniez pour prier devant le saint sacrement, tenez-vous y avec les plus grands sentiments de respect et de piété. Evitez de regarder de tous côtés, pour voir ce qui se passe, comment telle personne est mise. Je ne parle pas de regards contraires à la modestie. Je ne crois pas que personne s'en permette jamais. Nous ne devons, à l'église, nous occuper que de Dieu, et nous ne devons chercher à plaire qu'à lui. Evitez d'y parler, à moins

que ce ne soit réellement nécessaire. A l'église, on ne doit s'entretenir qu'avec Dieu. Ayez-y toujours une posture décente et convenable. Lorsque vous êtes chez une personne que vous respectez, vous tenez une posture honnête, conforme aux règles de la politesse; ne faites pas moins pour le bon Dieu. Bannissez de votre esprit toute pensée étrangère au service divin, toute préoccupation d'affaire. A l'église, on doit être tout entier d'esprit et de cœur à Dieu.

Il faut aussi aimer à contribuer à l'ornementation de l'église, à la rendre digne de Celui qui l'habite; à faire en sorte qu'il y ait toujours des ornements convenables et dignes pour la célébration des saints offices. Généralement on peut juger de la religion d'une paroisse par son église.

Il ne faut pas se contenter du respect extérieur dont je viens de parler; mais il faut encore avoir pour l'église le respect intérieur de l'esprit et du cœur. Ce que le bon Dieu veut, par dessus tout, ce sont des adorateurs en esprit et en vérité, c'est-à-dire qu'il veut qu'on lui rende en toute sincérité, le véritable culte qui lui est dû. C'est pourquoi, à l'église, il faut prier Dieu avec ferveur et avec une confiance sans borne en sa bonté et en sa miséricorde. Demandez-lui ses grâces, en particulier, celles dont vous avez le plus besoin, priez pour vous et pour vos familles, pour les pécheurs et pour les âmes du Purgatoire.

Telle est la conduite à tenir à l'égard des églises, qui sont les maisons de Dieu. Soyez-y fidèles et Dieu vous bénira. Ainsi soit-il.



B. Fête de la Dédicace des Eglises.

Nous célébrons aujourd'hui la fête de la dédicace de toutes les églises. Ce mot dédicace signifie consécration. La dédicace d'une église est donc la consécration d'une église au culte de Dieu. Une église consacrée est devenue la maison de Dieu, la maison de la prière. « Domus mea, domus orationis vocabitur. Ma maison sera appelée la maison de la prière ». C'est un lieu saint digne de notre respect et de notre vénération.

Mais, outre ces temples matériels, faits de pierres et de bois, le bon Dieu en a d'autres qui sont des temples vivants. Ces temples, c'est nous, ce sont nos corps. Chacun de nous est le temple de Dieu. Nous le sommes par notre nature et par une consécration spéciale. C'est ce que je vous ferai voir d'abord; je vous dirai ensuite quelles obligations résultent de là pour nous.

Et d'abord nous sommes les temples de Dieu. Cette vérité ressort de notre nature et du témoignage des livres saints. L'univers créé est le temple de la majesté du Seigneur et toutes les créatures lui rendent leurs hommages dans ce vaste temple. « Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. Les cieux célèbrent la gloire de Dieu et le firmament nous montre les œuvres de sa puissance (1) ». Or l'homme est le résumé de l'univers. Il tient de la nature des anges par son âme; il tient du monde matériel par son corps. Il est comme un petit univers dans le grand; par conséquent, comme un petit temple dans le grand temple de l'univers. Et il n'est pas un temple matériel, mais un temple vivant, dont il est, en même temps, le prêtre, offrant à Dieu, avec ses hommages, ceux de toutes les autres créatures.

Oui, l'homme est le temple de Dieu. Mais vous saisirez encore mieux cette vérité, si vous considérez l'affinité qui existe entre un temple et nous. Qu'est-ce qu'un temple? C'est la maison du Seigneur. Mais nous avons été, dès le commencement, la maison que Dieu s'est bâtie. Le temple, c'est le lieu où Dieu réside;

(1) Ps. XVIII, 1.

mais Dieu réside tellement en nous, que son image y est toujours vivante. L'église est une maison de prière; mais est-il un sanctuaire mieux fait pour la prière que notre cœur? Dans un temple, il y a un autel; notre cœur est un autel sur lequel nous faisons à Dieu l'offrande de ce que nous sommes et avons de bien. Dans un temple, il y a une chaire de vérité; en nous, il y a aussi une chaire d'où le Seigneur nous annonce sa parole; c'est notre âme qui reçoit les inspirations de la grâce. Dans un temple, il y a un tribunal où le péché est jugé; il y en a aussi un en nous, c'est notre conscience qui punit le péché par le remords. Il n'y a qu'une différence entre ces deux temples : l'un est de pierres mortes, l'autre est construit de pierres vivantes.

Cette vérité, qui repose sur la nature de l'homme, repose aussi sur le témoignage de la sainte Ecriture. Saint Paul dit positivement que nous sommes les temples de Dieu et que le Saint-Esprit habite en vous. (1) « Ne savez-vous pas que vos membres sont les temples de l'Esprit-Saint qui habite en vous (2) »? Aussi saint Bernard parlant de la dédicace des églises, dit que c'est notre fête, c'est-à-dire, la fête de notre personne, de nos membres, de nos corps, puisqu'ils sont les temples de l'Esprit-Saint.

Temples de Dieu par nature, nous le sommes encore par une consécration spéciale. Nous le sommes par les mêmes cérémonies qui ont consacré nos églises pour être la demeure de Dieu. Les trois principales cérémonies de la consécration d'une église sont l'aspersion, l'inscription, la bénédiction. L'évêque commence la consécration d'un temple, par en asperger, avec de l'eau bénite, les murs à l'intérieur et à l'extérieur. Cette première cérémonie a eu lieu pour nous au baptême; car au baptême nous avons été arrosés de l'eau sainte, et la vertu de cette eau mystérieuse, en purifiant notre âme et notre corps, nous a consacrés au Seigneur. Et si, en grandissant, nous avons eu le malheur de perdre cette

(1) I. Cor. III, 16.
(2) I. Cor. VI, 19.

première innocence, elle nous a été rendue dans le bain sacré de la pénitence, où le sang de Jésus-Christ nous a purifiés de nouveau.

La deuxième cérémonie est l'inscription. Elle consiste dans les onctions que l'Evêque fait sur la porte principale du temple, sur les autels et sur les douze croix peintes sur les murs à l'intérieur de l'église. Par cette imposante cérémonie, l'Evêque semble apposer le cachet de la Divinité sur le temple et en prendre possession au nom de Dieu. De même nous avons été marqués au baptême d'un sceau ineffaçable; car au baptême nous recevons le caractère du chrétien, nous sommes voués à Dieu, nous devenons sa propriété. Nous pouvons avilir ce caractère, le déshonorer; mais nous ne pouvons jamais le perdre. Cette consécration première a reçu une sanction nouvelle aux grandes époques de notre vie. A la première communion Jésus-Christ s'est donné à nous et a pris possession de notre cœur. A la confirmation, l'Esprit-Saint est venu habiter dans son temple et l'orner de ses dons.

Enfin la troisième cérémonie qui consacre les temples, c'est la bénédiction que leur donne l'Evêque consécrateur. Cette bénédiction ne nous a pas manqué à notre entrée dans la vie. Dieu nous a bénis, en nous adoptant pour ses enfants. Il nous a bénis toutes les fois qu'il nous a pardonné nos fautes, toutes les fois qu'il s'est donné à nous dans la sainte communion. Par le baptême, Jésus-Christ, souverain Pontife, nous consacre à la sainte Trinité. Par la confirmation, il continue et confirme cette dédicace; par la communion, il fait de notre corps son tabernacle vivant. C'est donc avec raison que l'Apôtre s'écrie : Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que le Saint-Esprit habite en vous?

Cela étant, quelles obligations nous impose cette qualité de temple de Dieu? Vous le savez, un temple consacré est un lieu saint, la maison de Dieu. Il faut en avoir le plus grand respect, éloigner de lui tout ce qui pourrait le souiller, le profaner, et l'orner le mieux possible. Mais puisque nos corps sont les

temples de l'Esprit-Saint, nous devons les respecter, éviter tout ce qui peut les profaner, et les orner des fleurs des vertus chrétiennes, surtout de la tempérance, de la modestie, de la chasteté. Ecoutons ce que dit l'Apôtre : « Possédons ce vase fragile dans l'honneur et non pas dans les passions d'ignominie, comme les païens qui n'ont pas de Dieu; car Dieu ne nous a pas appelés pour être impurs, mais pour être des saints. Evitons donc avec soin tout ce qui peut souiller notre corps et notre âme. Il faut éviter surtout l'intempérance, l'ivrognerie, l'impureté, vices ignobles et dégradants.

Nos membres, dit saint Paul, sont les temples de l'Esprit-Saint, en ferez-vous des membres prostitués, les livrerez-vous à l'ignominie, à la fange du vice? Non, gardons-nous en bien. Au contraire, soyons sobres et tempérants, soyons modestes et chastes. Ce sont là les deux plus beaux ornements d'un chrétien. Ces deux vertus attirent les autres. Là où on les trouve, on trouve aussi les autres. Le temple est une maison de prière. Il faut que notre cœur réponde à cette destination. Il faut que de notre cœur partent de bonnes et ferventes prières, et cela tous les jours, au commencement et à la fin de la journée, avant et après nos repas, dans les dangers où nous pouvons nous trouver, avant et après le travail.

Le temple est un lieu où l'on offre à Dieu le saint sacrifice. Il faut que sur l'autel de notre cœur nous fassions aussi des sacrifices à Dieu. Il faut lui offrir d'abord nous-mêmes, nous donner à lui, lui immoler nos sens par la vigilance, notre esprit par le recueillement, notre raison par la foi, notre corps par la chasteté, notre cœur par l'amour de Dieu et du prochain, nos défauts, par la pénitence et par la mortification.

Entrons donc bien dans les sentiments que nous suggère cette fête, conformons-y notre vie et nous entrerons un jour dans le temple de la gloire céleste, où nous jouirons d'un bonheur parfait; où nos corps, après la résurrection, seront à jamais incorruptibles et brilleront d'un éclat immortel. Ainsi soit-il.

A. Fête de l'Immaculée Conception

Tota pulchra es, Maria, et macula originalis non est in te.
Vous êtes toute belle, ô Marie, et la tache originelle ne se trouve pas en vous. (Off. de la fête).

La fête que nous célébrons aujourd'hui nous rappelle un des plus sublimes privilèges, une des plus grandes gloires de la sainte Vierge, son Immaculée conception. Ce privilège consiste en ce que la sainte Vierge, dès le premier moment de son existence, dès le moment où son âme fut unie à son corps, a été préservée du péché originel; de sorte qu'en aucun moment de son existence, elle n'a été souillée de la tache de ce péché que nous apportons tous en venant au monde. C'est de ce grand mystère que je me propose de vous parler aujourd'hui. Après vous en avoir exposé les fondements, je vous dirai le fruit que nous devons en tirer pour notre sanctification.

Nous naissons tous, comme vous le savez, dans un état de dégradation, qui nous rend odieux à Dieu, par suite de la désobéissance de nos premiers parents, c'est ce que l'on appelle le péché originel. Enfants d'un père déchu, dégradé, ruiné, pécheur, nous sommes des êtres déchus, dégradés, ruinés, comme lui. « Nous sommes par nature, comme dit saint Paul, des enfants de colère. » « Eramus natura filii iræ ». (1)

Mais, au milieu de cette ruine universelle, une seule créature reste debout, comme l'arche de Noé dominant la destruction totale du genre humain, c'est la très sainte Vierge Marie, Mère de notre divin Sauveur. Bien que cette vérité n'ait été proclamée comme dogme de foi catholique, qu'en 1854, par le glorieux Pontife Pie IX, néanmoins elle a toujours été crue dans l'Eglise. Nous le savons par la tradition, par les écrits des Pères et des Docteurs de l'Eglise. Il ne serait pas difficile de le démontrer;

(1) Eph. II. 3.

mais cela nous conduirait trop loin. Qu'il me suffise de vous faire remarquer que la raison éclairée par la foi, nous montre clairement que la sainte Vierge a dû être préservée de la souillure originelle.

Ce glorieux privilège, dit Saint Alphonse de Liguori, qui est, en ce point, l'écho de la tradition, Dieu le Père le devait à Marie; parce qu'elle est sa fille bien-aimée. Jésus-Christ le lui devait; parce qu'elle est sa mère. Le Saint-Esprit le lui devait aussi; parce qu'elle est sa chaste épouse. Oui, Marie est la fille bien-aimée du Père céleste; elle est la mère de Jésus-Christ, du Fils de Dieu fait homme; elle est l'épouse très chaste et très pure du Saint-Esprit. Que peut-on imaginer de plus grand, de plus sublime, de plus divin? Mais comment concilier tant de grandeurs, avec la supposition qu'elle fût, même un seul instant, souillée de la tâche du péché? Eh quoi! Celle qui devait être à jamais l'objet des plus tendres complaisances du Père céleste, aurait été, au moins pour un instant, un objet d'horreur à ses yeux? Celle qui devait être la mère de Jésus-Christ, le tabernacle de la Divinité, aurait été, ne fût-ce qu'un seul instant, la retraite du démon? Jésus-Christ aurait permis que sa mère fût, un seul instant, l'esclave de son mortel ennemi? Mais l'ignominie de sa mère n'aurait-elle pas rejailli sur lui? Enfin, le Saint-Esprit aurait-il pu choisir pour son épouse de prédilection, une âme qui aurait été souillée de la tache originelle, et dont la pureté eût été souillée par le souffle impur de l'esprit du mal? Non, nous ne pouvons penser rien de tout cela, sans faire injure à la sainteté, à la sagesse, à la bonté, à la gloire même de Dieu. Disons-le avec une foi ferme et sincère: Oui, Marie, la très sainte Mère de Dieu, dès le premier moment de son existence, a été préservée de la souillure originelle, que tous nous apportons en venant au monde. Elle est toute belle et toute pure, et la tache originelle ne l'a jamais souillée.

Au surplus, elle l'a proclamé elle-même dans une de ses apparitions à Lourdes, en disant : « Je suis l'Immaculée Conception. » Dieu a ratifié et prouvé la vérité des apparitions

et de cette grande parole, par la voix infaillible du miracle. Car un grand nombre de miracles, parfaitement constatés, ont été accomplis à Lourdes, et chaque jour il s'en accomplit de nouveaux, surtout lors des grands pèlerinages. Enfin, la Sainte Eglise a confirmé le tout, en établissant, pour le monde entier, la fête de l'Apparition de la Sainte Vierge, à Lourdes.

Voyons maintenant quels enseignements nous pouvons tirer de notre foi à l'Immaculée Conception de Marie. Dans la conduite de Dieu et dans celle de Marie, tout nous prêche l'horreur du péché, l'estime de la grâce et d'une sainteté toujours plus parfaite, trois choses qui constituent le fond de la vie chrétienne.

D'abord la conduite de Dieu préservant la sainte Vierge du péché originel, dès le premier moment de son existence, nous inspire l'horreur du péché et l'estime de la grâce. Elle nous fait voir, en effet, combien Dieu hait le péché et combien la grâce est précieuse à ses yeux. Un seul péché, le péché originel, n'eût-il souillé l'âme de la très sainte Vierge qu'un seul instant, aurait mis obstacle aux grands desseins que Dieu avait sur Marie. Ce seul péché eût suffi, pour qu'elle ne fût pas la mère de Notre Seigneur Jésus-Christ, et qu'elle fût privée des grands privilèges qui en furent la suite.

Au contraire, la grâce est d'un tel prix à ses yeux, que, voulant privilégier une créature au-dessus de toutes les autres, il lui donne la grâce avant tout, de préférence à tout, pour lui tenir lieu de tout. Avant tout, car il ne songe à lui faire aucun bien, avant de lui donner la grâce. Il ne peut souffrir qu'elle en soit privée un seul instant. De préférence à tout. Prodige ineffable! Un Dieu veut se faire homme, il lui faut une mère, que fait-il pour la rendre digne de lui? Il lui donne la grâce. C'est ce qu'il a de plus précieux dans ses trésors, et, tout Dieu qu'il est, il croit avoir assez fait, en faveur de la plus privilégiée de ses créatures, en la comblant de sa grâce. Pour lui tenir lieu de tout; le bon Dieu ne lui accorde aucun des biens dont le monde est si avide, ni richesses, ni gloire mondaine, ni plaisirs, ni

grandeurs. Il sait que la grâce est infiniment au-dessus de toutes ces choses; qu'elles ne sont, auprès d'elle, que boue et ordure, et voilà pourquoi il lui accorde uniquement la grâce.

Puisque la grâce est si précieuse aux yeux de Dieu, nous devons, nous aussi, en faire le plus grand cas, nous devons la considérer comme le plus précieux de tous les biens; et nous devons regarder, comme le plus grand de tous les maux, ce qui peut nous en dépouiller, c'est-à-dire, le péché mortel.

Voyons aussi l'estime qu'en a faite la Très Sainte Vierge. Elle a mis toute son attention à la conserver, tout son zèle à l'augmenter. Quoiqu'elle n'eût pas été souillée par le péché originel, ni, par conséquent, dégradée comme nous, et que d'un autre côté, tous ses penchants la portassent au bien, cependant elle veillait continuellement sur elle, afin de ne rien perdre de la grâce dont elle avait été enrichie. Elle fuyait le monde, ses assemblées et ses plaisirs si dangereux et si funestes; elle veillait continuellement sur ses sens, et principalement sur ses yeux; elle menait une vie très austère, travaillait assidûment et priait avec ferveur.

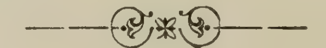
Non contente de s'appliquer à conserver ce précieux trésor de la grâce, qu'elle avait reçue si abondamment de Dieu, dès le premier moment de son existence, elle s'est toujours efforcée de l'augmenter, de devenir de plus en plus riche, de plus en plus belle aux yeux de Dieu. Elle a pratiqué, à l'avance, la recommandation de saint Jean: « Que celui qui est juste le devienne davantage; que celui qui est saint, devienne encore plus saint (1) ». Elle profite de toutes les occasions qui se présentent pour faire de bonnes œuvres; elle passe d'un sacrifice à un autre sacrifice; d'un mérite à un autre mérite. Elle se distingue surtout par sa charité envers les hommes; nous la voyons demander des miracles à son divin Fils en leur faveur; nous la voyons même assister à sa passion et à sa mort, se joindre à lui pour procurer la rédemption du genre humain.

(1) Apoc. XXII, 11.

Voilà ce qui nous montre combien la sainte Vierge estimait la grâce de Dieu. Elle s'efforçait non seulement de la conserver, mais aussi de l'augmenter sans cesse. C'est là également ce que nous devons faire. Nous devons considérer la grâce de Dieu, comme le plus grand et le plus précieux de tous les biens, nous devons la préférer à tout le reste. Pour conserver la grâce, nous devons être prêts à tout sacrifier, même notre vie. Aussi, quand nous la possédons, nous devons éviter tout ce qui peut nous la faire perdre, c'est-à-dire le péché mortel et tout ce qui y conduit, comme les mauvaises compagnies, les mauvaises lectures, les divertissements mondains, en un mot, les occasions prochaines du péché mortel. De plus nous devons nous efforcer de l'augmenter par la prière, les sacrements, les bonnes œuvres.

Enfin, quand nous avons eu le malheur de la perdre, nous devons, le plus tôt possible, la recouvrer par le Sacrement de Pénitence, en faisant une bonne confession, accompagnée d'un sincère repentir de nos fautes, de la ferme résolution de les éviter à l'avenir et de la disposition de satisfaire à Dieu et aussi au prochain, si nous l'avons offensé ou scandalisé, si nous lui avons fait du tort dans sa réputation ou dans ses biens.

Profitez de ces salutaires leçons tirées de la conduite de Dieu envers Marie et de la manière dont Marie use des dons de Dieu. Vous avez besoin pour cela du secours d'en Haut. Demandez-le par l'intercession de Marie Immaculée. Ayez en elle la plus grande confiance et vous pourrez compter sur sa puissante protection. Ainsi soit-il.



L'Immaculée Conception

Tota pulchra es, Maria, et macula originalis non est in te.
Vous êtes toute belle, ô Marie et la tache originelle ne se trouve pas en vous.

La fête que nous célébrons aujourd'hui, nous rappelle un des plus glorieux privilège de la très sainte Vierge, sa conception immaculée. D'après le décret de la sainte Eglise, on entend par la conception immaculée de Marie, la grâce spéciale par laquelle Dieu, en considération des mérites de Jésus-Christ, a préservé de toute tache du péché originel, l'âme de la Bienheureuse Vierge Marie dès le premier instant de sa conception. Aussi la sainte Vierge, dès le moment-même où son âme fut unie à son corps, fut exempte du péché originel, de telle sorte que jamais, en aucun moment de son existence, elle n'a été souillée de ce péché et n'a été sous l'empire du démon. Et c'est là un article de foi, défini par la sainte Eglise, organe de l'Esprit de vérité. C'est pourquoi nous devons le croire, sans hésiter. Néanmoins nous pouvons, pour exciter notre dévotion envers la très sainte Vierge, rechercher et considérer les raisons de ce mystère. C'est ce que nous ferons tout d'abord. Ensuite nous nous appliquerons à retirer de ce mystère les fruits qu'il peut produire dans nos âmes.

Et d'abord il était de la plus haute convenance que Dieu donnât ce privilège à Celle qui devait être la mère du Sauveur du monde, à sa fille bien-aimée; Jésus le devait à sa mère; l'Esprit-Saint à son épouse.

En effet, Dieu voulant faire de Marie la mère du Sauveur du monde, de son divin Fils fait homme, la sainteté même, pouvait-il la laisser souiller de la tache du péché? C'est le sang de Marie qui coule dans les veines de Jésus; si donc Elle n'avait pas été exempte du péché originel, le sang de Jésus eût été souillé dans sa source? Celle qui devait écraser la tête du

serpent infernal, eût donc été atteinte de sa hideuse souillure, eût porté son joug honteux? Jésus venait pour sauver le monde, l'arracher à l'esclavage de Satan, et il aurait permis que sa mère vécût, ne fût-ce qu'un instant, sous le joug de l'esprit immonde? Cela n'est pas possible.

Enfin Marie avait été choisie de toute éternité par l'Esprit-Saint, pour devenir son épouse bien-aimée, et elle aurait pu lui être un instant odieuse? L'épouse du Dieu trois fois saint n'eût été qu'une esclave échappée au joug de l'esprit impur? Et, à son entrée dans le monde, son Epoux ne lui eût pas même accordé ce doux sourire que Dieu voulut bien donner à nos premiers parents, quand il les plaça dans le paradis terrestre?

Non, non, cela n'est pas possible. Aussi la seule pensée de la souillure originelle dans la très-sainte Vierge a-t-elle révolté la piété de ses dévoués serviteurs, presque à l'égal du blasphème. Disons-le donc bien haut: Oui, la sainte Vierge a été conçue sans tache. Selon la pensée de Salomon, elle est restée seule, entre tous les hommes déchus, comme un lis qu'aurait épargné la tempête, et tandis qu'à ses côtés toutes les autres fleurs brisées ou flétries jonchent la vallée de leurs tristes débris, ce lis intact élève sa forte tige aux rayons du soleil, ouvre sa blanche corolle à la rosée du ciel, en répandant au loin la suave odeur de ses parfums. Selon la pensée que l'Eglise exprime dans ses chants, la Vierge Marie est plus pure que les anges, plus parfaite que les Chérubins, plus admirable que les Séraphins, plus ravissante que toutes les splendeurs célestes; en un mot, elle est, par l'innocence et la pureté, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu.

Aussi, dès les premiers jours du monde, comme dans la suite des âges, dans les prophéties qui l'annoncent, comme dans les symboles qui la figurent, la Vierge Marie nous apparaît toujours immaculée, toujours environnée d'une auréole unique de sainteté. Le prophète Elie l'aperçoit à l'horizon des temps, « belle comme une nuée transparente ». Salomon la voit « s'élever du désert, radieuse comme l'aurore, environnée d'une lumière douce et

calme, comme celle de l'astre des nuits, puis resplendissante comme le soleil. Quasi aurora consurgens, pulchra est luna, electa ut sol. L'ange Gabriel lui adresse un salut qui n'a jamais été adressé qu'à elle seule : « Je vous salue, ô vous, qui êtes pleine de grâce ». Sainte Elisabeth lui dit : « Vous êtes bénie entre les femmes, toutes les nations vous proclament bienheureuse ». Tous les Pères et les Docteurs de l'Eglise, tous les Saints ont reconnu et proclamé l'Immaculée Conception de Marie, et la Sainte Eglise en a fait un dogme de foi. Faut-il s'étonner, après cela, que, de tous les mystères de la vie de la très sainte Vierge, celui de son Immaculée Conception soit devenu le plus populaire? Toutes les âmes vraiment pieuses se sont unies pour célèbrer ce mystère dans leurs chants, le bénir dans leurs fêtes. L'image de Marie conçue sans péché a été reproduite par mille et millions sur le marbre et le bronze, l'argent et l'or, dans toutes les parties du monde. Enfin la sainte Vierge a elle-même proclamé son Immaculée Conception dans ses apparitions à Bernadette, à Lourdes : « Je suis, a-t-elle dit à cette humble et pieuse enfant, je suis, l'Immaculée Conception. Or des miracles sans nombre ont confirmé, et de nouveaux accomplis chaque jour, confirment encore la vérité de ces apparitions et de cette parole. Oui, ô Marie, vous êtes toute pure, toute belle, en vous, il n'y a pas de souillure, vous êtes immaculée dès le premier moment de votre existence. Je le crois et le proclame avec la Sainte Eglise et tous les Saints et toutes les âmes vraiment fidèles.

Après avoir considéré le dogme de l'Immaculée Conception, recherchons les grands avantages que nous devons en recueillir nous-mêmes, et nous verrons que ce mystère est pour nous un trésor de grâces et un précieux enseignement.

Et d'abord l'Immaculée Conception est pour nous un trésor de grâces. Les mères ont toujours un côté faible, par lequel les enfants en obtiennent plus sûrement et plus tôt ce qu'ils veulent. Il y a aussi, dans le cœur de Marie, une disposition plus bienveillante envers ceux qui l'honorent sous le titre d'Immaculée

Conception. Marie conçue sans péché a été invoquée par des âmes tentées et elles ont triomphé de la tentation, par des âmes affligées et elles ont été consolées, par des cœurs troublés et ils ont recouvré la paix, par des courages près de défaillir et ils ont été fortifiés. Qui pourra dire combien de miracles ont été obtenus à Lourdes, par l'intercession de Marie immaculée ? Que de guérisons, que de conversions, que de grâces obtenues à ce sanctuaire, depuis le jour de l'apparition de Marie immaculée en ce lieu béni ?

La médaille à l'effigie de Marie conçue sans péché a rempli de ses merveilles le monde entier ; elle a conjuré des malheurs, attiré des grâces, converti des pécheurs et mérité d'être acclamée partout sous le titre de médaille miraculeuse. C'est à cette sainte médaille que l'on doit attribuer la conversion d'un jeune Juif de Strasbourg, M. Ratisbonne, qui de mortel ennemi du nom chrétien, est devenu, comme saint Paul, un fervent catholique. Cédant aux instances d'un ami, il a consenti à porter sur son cœur, la médaille miraculeuse et à invoquer, comme malgré lui d'abord, Marie conçue sans péché. Marie lui a fait sentir son souverain pouvoir auprès de Dieu, en lui obtenant la grâce de la conversion. Il est devenu d'abord un bon chrétien, ensuite un saint religieux.

En faut-il davantage pour constater que le mystère de l'Immaculée Conception est un trésor de grâces, auquel nous devons avoir recours, avec une pleine confiance, dans nos tentations et dans nos peines ? Oui recourons avec confiance à Marie Immaculée. Dans nos difficultés, nos peines et nos tentations, recourons à elle avec foi. Disons lui en toute confiance : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

L'Immaculée Conception nous présente encore de précieux enseignements. Ce mystère nous apprend d'abord la pureté de conscience qu'il convient d'apporter à la communion. Si Marie a dû être si pure, pour recevoir dans son sein le Verbe incarné, combien seraient répréhensibles ceux qui n'apporteraient pas à la communion, une conscience sans reproche ! Puisque le Dieu

de l'Eucharistie est le même que le Dieu de l'Incarnation; combien doivent être purs les chrétiens qui reçoivent le Dieu incarné, non pas une fois, comme Marie, au jour de l'Annonciation, mais souvent dans leur vie! Quand donc nous voulons communier, commençons par bien purifier nos âmes, comme le recommande saint Paul : Que celui qui veut communier, dit-il, s'éprouve lui-même, qu'il se purifie, et qu'ainsi purifié il mange ce pain » (1) Car « celui qui communie indignement, dit-il encore, est coupable du corps et du sang de Jésus-Christ; il mange et boit sa condamnation ». (2) Gardons-nous bien de commettre un si horrible sacrilège.

Ce mystère nous apprend encore le prix que Dieu attache à la grâce, puisqu'il a voulu que la très sainte Vierge en fût ornée dès le premier moment de son existence, en prévision de sa maternité divine. Comprenons-en le prix et efforçons-nous de nous maintenir toujours dans la grâce de Dieu, en évitant avec soin le péché mortel et tout ce qui peut nous y conduire, et en nous affermissant dans l'amitié de Dieu, par la pratique de la piété, des bonnes œuvres et de toutes les vertus chrétiennes. Imitons en cela Marie Immaculée, qui a toujours conservé la grâce originelle et n'a cessé de travailler à en augmenter le trésor, par sa fidélité au service de Dieu et son zèle à pratiquer toutes les vertus et à remplir tout ses devoirs.

Telles sont les admirables leçons que nous offre le mystère de l'Immaculée Conception. Appliquons-nous à nous en bien pénétrer et à les mettre en pratique. Nous vivrons saintement, et un jour nous partagerons dans le ciel, la gloire de l'Immaculée Mère de Dieu. Ainsi soit-il.

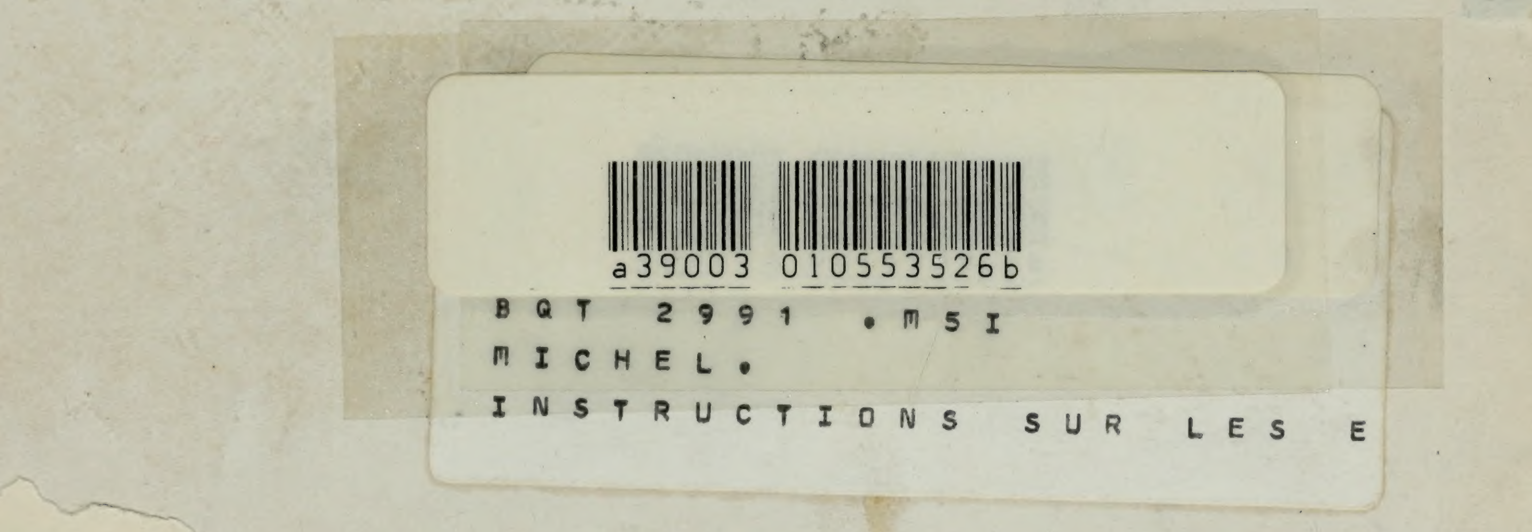
---

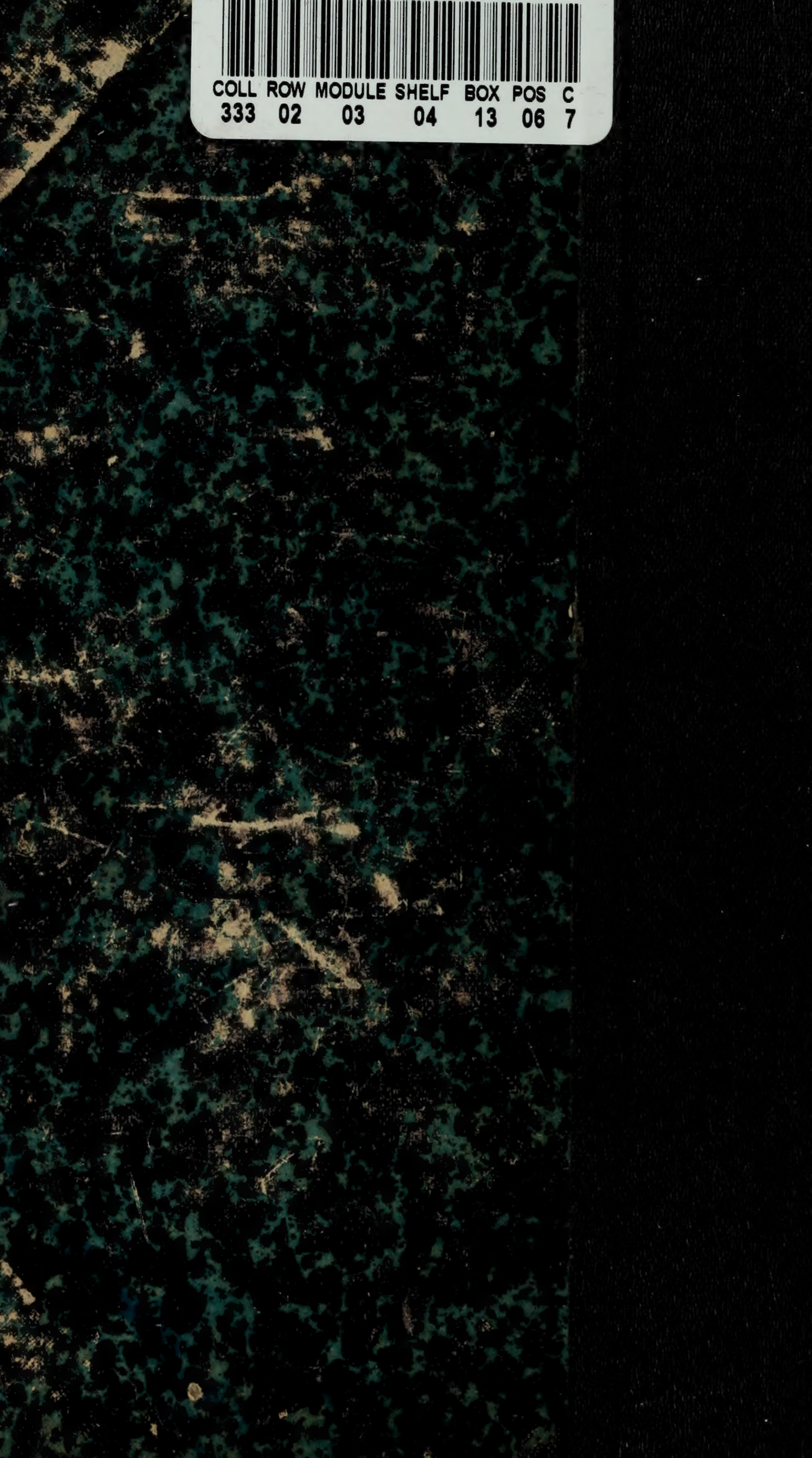
(1) I. Cor. XI.
(2) I. Cor. XI.

TABLE DES MATIÈRES

FÊTES






COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 04 13 06 7